LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

10me ANNÉE — 1870

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

—

1870

N° 1. Janvier 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — DEUX NOUVEAUX COLLABORATEURS, par Lafontaine. — LE MAGNÉTISME ORDINAIRE ET LE MAGNÉTISME SPIRITUEL, par Lafontaine. — LETTRE DE M. EDOUX. — HYDROPISIE, REMÈDE, par Laf. — PETITE GUERRE MÉDICALE. — LE MAGNÉTISME A CONSTANTINOPLE.

AVIS

La dixième année du journal *Le Magnétiseur*, commençant le 1er Janvier 1870 et finissant le 1er Décembre, nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Janvier, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront, *franco*, les **Mémoires d'un Magnétiseur,** deux beaux volumes avec portrait de l'auteur.

Les neuf années du journal *le Magnétiseur* sont entièrement épuisées ; il ne nous reste que quelques numéros séparés, et seulement deux collections complètes que nous donnerons au prix de 60 francs chacune.

Nous rappelons aussi à nos lecteurs que, pour donner à notre journal une extension et une publicité plus grandes, nous avons créé en Juillet 1868 cent obligations nominatives de 50 francs chacune, portant intérêt de 6 %.

A partir du 1[er] Juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de dix obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Nous commençons l'année 1870 avec le concours de plusieurs savants collaborateurs.

Tout en nous occupant toujours plus spécialement du magnétisme au point de vue thérapeutiqne, nous aborderons cependant le côté psychologique.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal intéressant et instructif.

Nous osons espérer que nos anciens abonnés ne nous abandonneront pas, et que les amis du magnétisme nous accorderont leur concours et s'associeront à l'intérêt de notre publication, qui est à peu près la seule, et que cette année encore nous ferons quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité que nous n'avons cessé de donner à nos écrits.

C'est, nous aimons à le croire, grâce à ce système invariable que nous nous sommes imposé, de ne présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de nos lecteurs.

C'est en restant attaché, comme par le passé, et plus encore, à de tels principes; — c'est en redoublant d'efforts pour satisfaire un public éclairé; — c'est en recherchant de toutes parts les faits qui se rattachent au magnétisme, et en les soumettant à un rigoureux examen; — c'est, enfin, en apportant à notre journal des soins toujours plus consciencieux que nous espérons voir l'approbation de nos lecteurs répondre à nos efforts, en nous donnant, de plus en plus, un appui que nous réclamons et dont nous nous croyons digne.

Nous espérons que les magnétiseurs, que nos anciens

élèves, que les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui lui doivent leur guérison, nous mettront à même d'atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Afin de faire apprécier et mettre en pratique le magnétisme, nous voulons que le journal *le Magnétiseur* nous serve à continuer la propagande active que nous avons faite pendant trente ans. C'est pourquoi nous donnerons cette année, des indications pratiques qui permettront à chacun d'expérimenter par lui même. Nos explications seront courtes, claires et précises.

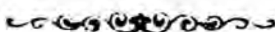
C'est ainsi que nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre longue expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais encore à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent cependant s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis son apparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Que les lecteurs nous viennent donc en aide, et nos efforts ne seront pas sans fruits.

Ch. Lafontaine.



Deux nouveaux Collaborateurs.

Bonne nouvelle pour commencer l'année!

M. le Dr Hébert, dont le dévouement au magnétisme n'a pas besoin de mes éloges, vient de m'écrire que, touché des sacrifices que j'ai faits en faveur des abonnés de l'*ex-union magnétique,* il se propose de m'envoyer quelques articles de fond ou d'actualité.

M. A. Dureau, qui a publié un ouvrage fort utile : *Les notes bibliographiques pour servir à l'histoire du magnétisme animal*, me fait espérer, qu'il m'enverra prochainement la première feuille de la deuxième partie de cet

ouvrage, qui contiendra, sous le même titre, des articles de journaux, des extraits d'ouvrages sur, pour ou contre le magnétisme, depuis 1775 jusqu'à nos jours.

Ce livre sera de la plus grande utilité pour tous ceux qui, voulant s'occuper du magnétisme, aiment à connaître tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

Dans le nombre de ces ouvrages, beaucoup donnent des instructions sérieuses; M. Dureau les indique, et tout magnétiseur doit les posséder pour se faire une idée exacte de l'histoire du magnétisme, et surtout des théories et des différentes pratiques employées jusqu'à ce jour.

Considérant qu'un pareil concours ne peut qu'être avantageux pour tous, j'ai accepté leur offre avec d'autant plus d'empressement et de plaisir que je connais personnellement ces messieurs et comme magnétiseurs et comme écrivains; trop heureux si je puis de la sorte être agréable encore aux anciens lecteurs du journal dont j'ai été le premier à déplorer la perte.

La ferme attitude que j'ai prise dès le début des affligeants démêlés dont la Société de magnétisme de Paris a été le théâtre, m'aura au moins valu le bonheur d'empêcher la dispersion des représentants les plus accrédités de la presse spéciale. Ainsi, grâce à ma persévérance pour conserver un organe à la cause magnétique, le faisceau brisé à Paris peut se reformer à Genève : La lumière ne s'éteindra donc pas.

Chaque praticien a son mérite; on peut donc différer d'avis sur certains points, tout en s'entendant parfaitement sur d'autres. C'est ce qui arrivera peut-être entre ces messieurs et moi, mais fussions-nous parfois en divergence d'opinions, cela ne saurait troubler l'entente qui existe de fait sur la plupart des questions. D'ailleurs, en laissant aux écrivains qui collaborent à mon œuvre, la liberté de dire leur pensée, je conserve toujours le droit d'y faire telles objections que la conscience me dictera.

Je n'ai de prévention contre personne; aujourd'hui, MM. Hébert et Dureau se présentent, et je leur tends les mains; mais si demain un autre dissident demandait à

—

prendre place sous ma tente, je lui ferais le même accueil, tant je suis convaincu que le groupement des efforts est nécessaire pour faire avancer la science, soutenir la propagande et assurer le progrès.

LAFONTAINE.



Le Magnétisme ordinaire et le Magnétisme spirituel.

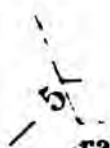
On se rappelle que dans le numéro de Décembre, nous demandions à un magnétiseur qui s'annonçait sous ce titre ce qu'il voulait dire par cette distinction.

Nous recevons la réponse de M. Edoux qui essaie de nous donner une explication sur ces deux systèmes ; nous la publions telle qu'elle nous est arrivée, sans ajouter ni retrancher un iota.

Ce monsieur s'élève à corps perdu dans les nuages, bien plus haut que nous ne sommes allés en ballon quand nous avons eu le bonheur de traverser les airs ; il renouvelle la théorie universelle de Mesmer, celle du soleil, de la lune, des astres, des planètes, des tourbillons, etc., etc., qu'il aurait bien du laisser dormir ; il emploie des mots savants, des phrases sonores, stéréotypées et clichées depuis longtemps ; puis il s'élance dans la religion, il s'évertue à nous expliquer la foi, etc., etc.

Nous avons inséré cette lettre qu'il nous donne pour son *credo*, et, nous l'avouons en toute humilité, nous n'y avons pas compris grand'chose, si ce n'est, qu'il ne nous dit pas un mot du magnétisme animal ou humain.

Pourquoi donc un homme intelligent comme nous a paru M. Edoux, lorsqu'il s'est présenté chez nous, se fourvoie-t-il ainsi dans cette question des *Esprits*, — question toute d'imagination maladive. — S'il continue, nous ne désespérerons pas de le voir se marier un jour, comme le comte de Cabalis, avec une sylphide, et en avoir des enfants qu'il



nous présente*r* ... *r*a comme l'heureux *Danhuzerus* : (1)

« Je viens de delà les monts ; j'ai un petit scrupule qui « me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une « nymphe qui tient là sa cour : mille nymphes la servent, « presqu'aussi belles qu'elle ; des hommes très-bien faits, « très-sçavans et très-honnêtes gens, viennent là de toute « la terre habitable, ils aiment ces nymphes et en sont « aimez ; ils y mènent la plus douce vie du monde ; ils « ont de très-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent « le Dieu vivant ; ils ne nuisent à personne ; ils espèrent « l'immortalité. Je me promenais un jour dans cette mon- « tagne ; je pleus à la nymphe reine, elle se rend visible, « me montre sa charmante cour. Les sages qui s'aperçoi- « vent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur « prince ; ils m'exhortent à me laisser toucher aux sou- « pirs et à la beauté de la nymphe ; elle me conte son « martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, et me « remontre enfin qu'elle mourra, si je ne veux l'aimer, et « que si je l'aime elle me devra son immortalité. Les rai- « sonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon « esprit, et les attraits de la nymphe m'ont gagné le cœur ; « je l'aime, j'en ai des enfants de grande espérance : mais « au milieu de ma félicité je suis troublé quelquefois par « le ressouvenir que l'église romaine n'approuve peut-être « pas tout cela. Je viens à vous, monsieur, pour vous con- « sulter qu'est-ce que cette nymphe, ces sages, ces en- « fans, et en quel état est ma conscience. Ça monsieur « le docteur que répondriez-vous au seigneur Danhuze- « rus ?

« Je lui dirais, répondis-je : Avec tout le respect que je « vous dois, seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu phana- « tique ; ou bien, votre vision est un enchantement ; vos « enfans et votre maîtresse sont des lutins ; vos sages

(1) Cinquième entretien sur les sciences secrètes avec le comte de Cabalis. — Cologne, 1618. 1 vol. in-18.

« sont des fous, et je tiens votre conscience très-cautéri-
« sée. »

On voit qu'en seize cent, il y avait des hommes aussi exaltés, aussi hallucinés, aussi fous qu'aujourd'hui.

Que M. Edoux ne s'y trompe pas ; tout ce qui précède n'a pas le moindre trait à ses convictions religieuses ; celles-là sont respectables du moment qu'elles sont sincères, et je trouverais plus qu'inconvenant de les discuter. Mais il s'agit du magnétisme proprement dit, qui n'a absolument rien à démêler avec l'église.

Un souvenir lointain, qui se présente à propos à ma mémoire, va expliquer ma pensée dans toute sa netteté : Socrate avait souvent occasion de dire à ses disciples : — « Vous alliez me définir la science, et vous m'avez défini « la musique et la danse, — Ce n'est pas là ce que je vous « demandais, et ce n'est pas là ce que vous vouliez me ré« pondre. » —

La foi n'est pas plus le magnétisme que la danse n'était une science de l'avis de Socrate.

Nous le répétons, que M. Edoux prenne garde, ce n'est point du magnétisme dont il nous parle dans ce qu'il appelle son credo ; mais attendons, il nous promet une explication positive ; souhaitons que cette seconde lettre soit claire et précise, car cette première l'est peu ; et nous ne pensons pas qu'elle puisse lui procurer une bonne clientèle. Nous nous en affligeons pour lui, car nous serions heureux de le voir s'occuper du magnétisme d'une manière sérieuse.

Voici la lettre de M. Edoux, nous laissons à nos lecteurs le soin de la juger : LAFONTAINE.

Correspondance

Genève, 31 Décembre 1869.

Cher Monsieur et honoré confrère,

Puisque vous me demandez une profession de foi magnétique (voir *Le Magnétiseur*, N° de Décembre 1869,

pages 329 et 330), la voici toute entière, sans fard, ni réticences.

Au sens absolu du mot, je crois à un seul et unique magnétisme, dont le sujet serait le Cosmos ou l'Univers, et le magnétiseur, ce Grand Inconnu sur lequel notre raison doit se taire, notre foi adorer. La nature, en effet, n'est pas autre chose selon moi que l'expression agissante et la migration sans fin de la volonté divine à travers les espaces; volonté éternellement réalisable, éternellement réalisée. De là cet équilibre immuable, cette sublime harmonie de l'Univers, malgré ou plutôt à cause même des imperfections apparentes que nos sens abusés croient pouvoir quelquefois y relever : c'est ainsi, par exemple, qu'un écrivain inventait dernièrement un procès en règle au Créateur, et ne se gênait pas du tout pour lui dire qu'il aurait certes pu mieux faire lorsqu'il lui prit fantaisie de pétrir cette boule terrestre où nous vivons vous et moi! La terre! Mais qu'est-ce que donc que la terre, ô mon Dieu, cet atome imperceptible, littéralement perdu au milieu des océans de mondes, de soleils et de tourbillons innombrables qui peuplent l'infini! Qu'est-ce que l'homme, ce néant pétri d'orgueil, de sottises et de ridicules; qu'est-ce que l'homme pour oser vous citer au pitoyable tribunal de sa raison pitoyable!

Dans le Cosmos, je crois à un magnétisme universel que j'appellerai l'influence réciproque qu'exercent entre eux, d'après des lois établies par la volonté du Grand Architecte, les comètes, lunes, planètes, soleils, tourbillons, etc., avec les êtres et les choses qu'ils renferment.

Redescendant sur la terre d'où vous me direz peut-être que j'aurais mieux fait de ne pas sortir, je crois à un magnétisme général, ayant ses correspondances avec le magnétisme universel du Cosmos, à un magnétisme général, dis-je, qu'échangent entre eux, dans le cercle respectif de leur activité propre, de leurs atmosphères personnelles, la planète d'un côté et son mobilier de l'autre; par le mot mobilier j'entends les minéraux, les végétaux, les animaux et les hommes.

Enfin, je crois à un magnétisme humain proprement

dit, c'est-à-dire à l'influence mutuelle des hommes entre eux, influence consciente ou inconsciente, volontaire ou involontaire, bonne ou mauvaise. Et me voici cette fois sur le véritable terrain où vous m'avez convié : il s'agit maintenant de vous dire pourquoi je crois à un magnétisme humain ordinaire, pourquoi je crois à un magnétisme humain spirituel; c'est ce que je vais essayer de faire.

Constatons d'abord que l'humanité existe à deux états bien différents :

Une très-faible partie visible, celle où nous jouons actuellement tous les deux notre petit rôle, se traînant sur le sol au milieu des luttes, des labeurs, des angoisses, des chutes et des relèvements, du désespoir et de l'espérance, travaillant quand même et toujours au progrès de l'individu, au progrès de l'espèce.

L'autre partie invisible, dont nous avons été membres avant de revêtir nos corps grossiers, vers laquelle nous remonterons lorsque notre tâche sera remplie; invisible, dis-je, celle-là, ayant passé ou devant passer comme nous au creuset de la matière tangible; invisible, mais toujours agissante, vivant d'une vie particulière, dilatant ses poumons agrandis dans la pleine lumière de l'Être; invisible, mais réelle, parlant à l'âme, trop solidaire et trop aimante pour ne pas cultiver dans son cœur la poésie du souvenir; invisible, enfin, mais toujours présente, se penchant vers nos douleurs, nos larmes, nos espérances, nos élans, nos prières, les recueillant avec amour, puis les offrant comme un encens précieux à Celui qu'elle approche de plus près!

Oui, je crois à cette solidarité universelle de l'humanité, à la solidarité du passé, du présent et de l'avenir! J'y crois parce que le cœur a besoin d'y croire, et de fait il y a toujours cru dans tous les temps, dans tous les lieux, protestant ainsi contre cette ergoteuse et froide raison qui devrait se contenter de poursuivre son œuvre pénible d'analyser sans venir encore porter ses pas sur un terrain trop haut pour elle, sur le terrain du ciel, sur le terrain de la foi!

La foi, vierge immaculée que nous aurions déjà gravement compromise si les monstres qui habitent nos cœurs et nos cerveaux avaient pu nous monter jusqu'aux cimes d'où elle plane;

La foi, mystérieuse inconnue se dérobant sans cesse à nos regards profanes, mais projetant sur nos fronts ses ombres graduées, afin de nous traîner après elle vers des horizons toujours plus beaux;

La foi, une des colonnes du temple de Salomon, du temple de la sagesse, et que l'autre colonne, sa sœur, la raison, sans réfléchir aux ruines possibles de l'édifice, a l'imprudence de vouloir confisquer à son profit ou repousser brutalement loin d'elle;

La foi, frissonnement de l'être, mouvement inexplicable de l'âme, qui la pousse au dehors de sa prison mortelle, la fait épanouir au loin dans les espaces comme un soleil radieux à la recherche d'autres soleils;

La foi, coursier divin et plein de feu, aux flancs ailés, aux narines frémissantes, perçant la nue et les éclairs, se jouant de l'infini, dont le créateur fit présent à l'homme pour qu'ils puissent se rencontrer et causer quelquefois ensemble;

La foi, qui me soulève en ce moment jusque dans cette humanité invisible, jusque dans le monde pur de la pensée, où je voudrais puiser à pleines mains, pour les répandre sur la terre, la vraie chaleur du sentiment et les vraies forces de l'esprit;

La foi enfin, sans laquelle je n'aurais certes pas eu le courage de porter ici la parole, tellement je suis convaincu de ma faiblesse ou mieux encore de mon ignorance profonde!

Oui, je crois à la solidarité de tous les hommes passés, présents et futurs, depuis l'ω du Cosmos jusqu'à son α, et cela qu'ils rampent encore sur le sol ou que, dégagés de leur enveloppe mortelle, ils voyagent dans le sein de Dieu. Répondez, martyrs de la charité? Réponds surtout, ô toi charité jadis incarnée ici-bas, ô Christ, ô mon Maître, oint de la lumière, sauveur des hommes et du monde, réponds? Cet esprit qui affronta si noblement les

vieux préjugés de la terre, cet esprit qui vint lui tenir un langage jusque là inconnu, cet esprit qui burina chacune de tes paroles dans les actes glorieux de ton corps charnel, cet esprit débordant d'amour et de sagesse, les pharisiens l'ont-ils à jamais cloué au pilori du Golgotha? Répondez, vous tous qui que vous soyez, grands ou petits apôtres de l'humanité, vos idées généreuses, vos sentiments généreux sont-ils aussi devenus la proie des vers, sont-ils aussi descendus dans le tombeau? Le néant vous a-t-il dévorés, ou soufflez-vous toujours sur nos cadavres, afin de les galvaniser? Non, non, ce n'est pas vous qui êtes les morts, mais ces pauvres invalides de la matière concrète, ces pauvres et malheureux aveugles dont les chaînes de la chair ont étouffé les forces internes de l'esprit!

Oui, cher Monsieur et honoré confrère, je crois inébranlablement à l'immortalité; puis encore à la sainte et universelle communion des âmes. Je crois que l'humanité invisible est ainsi le médiateur naturel, l'échelle de Jacob, le télégraphe spirituel qui relie l'humanité visible à Dieu. Je crois que le soleil de cette humanité invisible, le chef de tous les bureaux télégraphiques est Jésus-Christ, celui-là même qu'on nomme avec raison le Verbe fait chair, l'homme-Dieu. Je crois que chacun de nous, dans la limite de sa sphère morale et intellectuelle, peut correspondre avec ce monde métaphysique dont les membres sont plus nombreux que les grains de sable du désert, et celà sans troubles ni mystères, par un simple recueillement de l'âme, par les effluves du sentiment et de la pensée. Je crois à tout celà, et je sais d'expérience certaine que l'homme matériel ou visible peut *s'aimanter* à tel point dans cet immense réservoir des vraies forces de la nature, y puiser des éléments occultes tellement subtils, tellement purs, tellement supérieurs aux fluides grossiers du magnétisme ordinaire, que votre cœur y croirait certainement, en dépit de la raison, ne serait-ce qu'afin de voir s'enrichir encore votre puissance magnétique et semer ensuite autour de vous, en véritable enfant prodigue, avec la santé du corps celle non moins précieuse de l'esprit.

Quoiqu'il en soit, vous comprenez maintenant pourquoi, admettant d'un côté l'influence réciproque des hommes visibles, de l'autre celle de tous les hommes visibles ou invisibles, et par dessus tout cela l'influence suprême de Dieu; vous comprenez maintenant pourquoi je crois à un magnétisme spirituel.

— La foi est une grâce, répondez-vous, qui ne saurait en rien contraindre ma raison.

— D'accord, la raison aussi est une grâce, et je vous assure qu'elle est plus rare qu'on ne croit! Mais puisque vous semblez y tenir nous tâcherons prochainement de faire connaissance avec elle, et nous lui demanderons ce qu'elle pense des articles de mon *credo*.

En attendant, agréez je vous prie, etc.

E. Edoux.

(La suite au prochain numéro.)



Hydropisie, Remède

Peu de remèdes efficaces existent dans la pharmacopée allopathique contre l'hydropisie, le magnétisme lui-même échoue quelque fois; c'est pourquoi, ayant sous les yeux une guérison complète, par un remède des plus simples et des plus ordinaires, nous croyons devoir publier le moyen qu'une personne de Genève a employé avec le succès le plus complet.

Madame X. n'ayant pas eu d'enfant pendant les dix premières années de son mariage, en eut coup sur coup quatre ou cinq. Quelque temps après, elle se crut enceinte du sixième; son embonpoint augmenta, et il lui sembla avoir certaines sensations qu'elle avait éprouvées dans ses grossesses. Il n'en était rien; les mois, les années passèrent et Mme X. resta toujours aussi grosse. Les médecins appelés; l'un déclara un *squire*, l'autre une *hydropisie*. Les moyens connus pour combattre ces affections ayant été employés sans aucun succès, Mme X. eut recours à tous les remèdes de bonne femme connus et inconnus.

Cependant il y en eut un qui produisit un certain effet,

la taille diminua de grosseur pendant quelque temps, mais bientôt ce semblant d'amélioration s'arrêta.

Il y avait cinq ou six ans que Mme X. était ainsi atteinte, et, quoique d'une grosseur démesurée, elle était cependant alerte et se portant assez bien, lorsque un ami de son mari l'engagea à essayer du moyen que voici :

— Boire un litre et demi par jour d'une infusion de bourgeons de genièvre, coupés sur la nouvelle pousse, surtout au printemps.

La malade en a pris pendant vingt-quatre jours, sans en ressentir un effet marqué, si ce n'est l'appétit revenu. Puis, ne voyant pas qu'elle diminuât de grosseur, elle s'arrêta.

Quinze jours après elle souffrit dans le ventre; puis il se fit un certain changement : elle diminna de grosseur, sans uriner beaucoup. Cette diminution se fit doucement, lentement, pendant quinze à vingt jours, et, après ce temps, la malade fût entièrement débarrassée; sa taille, son ventre, ses jambes reprirent leur état naturel, sans qu'elle en ressentît le moindre malaise. Il y a cinq mois que la malade est guérie, sans que rien fasse supposer que la maladie puisse revenir.

Nous connaissons personnellement Mme X. depuis dix-huit ans. Nous l'avons vue bien portante, souffrante et enfin guérie. Nous avons été consulté bien souvent par le mari sur tous les remèdes essayés. C'est donc en pleine connaissance de cause que nous venons indiquer le remède, — l'infusion *de bourgeons de genièvre*. — Nous avons suivi le traitement jusqu'à l'entière guérison, et nous annonçons cet heureux résultat. Nous ne garantissons point l'efficacité du remède, c'est hors nos attributions; mais nous faisons connaître ce fait dans l'intérêt des personnes atteintes de cette triste maladie, et nous les engageons à en essayer, car nous n'y voyons aucun danger.

Ce moyen est connu des médecins, mais ils l'ont abandonné, après l'avoir employé, mal probablement, puisque entre leurs mains il n'a pas réussi. Qui sait? il est peut-être trop simple et ne nécessite pas assez de visites.

LAFONTAINE.



Petite guerre médicale

Nous avons relaté dans le dernier numéro de Décembre, sous le titre : *Les Médecins Criminels*, les plaintes que les populations de Paris et de Montmartre font entendre sur le compte des médecins. Nous lisons à ce propos, dans le *Figaro*, une défense de ces Messieurs, et dans un autre numéro, une attaque sérieuse contre le privilége du diplôme, faite par un médecin même.

Voici d'abord la prétendue défense :

« Quelques médecins de Montmartre protestent contre les allégations de M. Burger, (1) relatives à la mort de sa fille. D'après eux, le décès de cette enfant remonterait à quatorze mois, et le père aurait trouvé près de ces messieurs toute l'assistance désirable.

« Dont acte.

« Ces messieurs conviennent avec nous, qu'il y a beaucoup à faire dans l'intérêt public au point de vue des secours médicaux, la nuit, et voici le moyen qu'ils proposent.

« Partant de ce principe que les médecins ont droit au sommeil, et que, lorsqu'on les en prive, il ne faut pas que ce soit pour le roi de Prusse, ils arrivent à cette conclusion:

« 1° Des bons de visite nocturne, payables à vue à la mairie de l'arrondissement, seraient déposés dans tous les postes de police. Ces bons, portant les noms et adresses de tous les médecins consentant à se déranger la nuit, seraient délivrés au requérant par l'agent de garde ;

« 2° Lorsque les médecins les auraient émargés, la Ville ou la mairie se chargerait d'en opérer le recouvrement, et supporterait la perte occasionnée par les bons irrécouvrables.

« Je ne sais pas jusqu'à quel point ce moyen est pratique, mais il mérite d'être pris en considération.

« Un autre correspondant demande qu'on établisse dans Paris des postes médicaux, ouverts nuit et jour, et qu'on les fasse desservir par les internes des hôpitaux..

(1) Numéro de Décembre 1869.

« Renvoyé à qui de droit. »

Voici maintenant l'attaque qui mérite d'être prise en considération, et que nous trouvons dans le même journal au numéro du 14 Décembre :

Encore les Médecins !

« La note suivante, qui touche à des questions assez délicates, nous vient d'un abonné... médecin lui-même.

« Oh ! oh !

« Tout monopole, tout privilége doit se résoudre pour le public en un équivalent de services obligatoirement rendus.

« La Faculté de médecine est-elle, oui ou non, investie du monopole médical? Faut-il, oui ou non, être diplômé par elle pour pouvoir exercer? La corporation officielle des médecins a-t-elle, oui ou non, seule le droit de délivrer des ordonnances, de purger, de saigner, etc.?

« Si oui, le médecin ne doit-il pas, en compensation de ce monopole, être tenu de donner ses services à toute réquisition ?

« Un homme est instruit, savant. Un accident survient, à lui ou à l'un des siens. Il ne peut obtenir du pharmacien le remède nécessaire sans le bon vouloir, sans l'ordre d'un médecin patenté.

« Vous êtes atteint du mal le plus simple, le plus bête, un mal de dents, un rhume. Vous avez besoin de quelques gouttes de laudanum, d'un peu de sirop de morphine; et, pour les obtenir, il vous faut l'agrément, l'autorisation d'un de médecin la Faculté !

« Vous avez une femme, une fille : elle est souffrante ; vous savez très-bien le mal dont elle souffre, les soins qui lui conviennent; vous connaissez sa constitution. Mais il faut, pour obtenir les médicaments, que vous la livriez aux mains d'un médecin.

« La santé publique est à la discrétion, au bon plaisir de ces messieurs !

« Et ils réclament !....

« Que le privilége de la Faculté cesse. Que des écoles libres de médecine puissent s'ouvrir. Que l'exercice de l'art médical soit accessible à tous, facultatif pour tous, sous leur responsabilité personnelle.

« Et alors les médecins pourront se plaindre. Mais jusque-là, non! Ils sont maîtres de la santé du public. Le public est maître de leur temps.

« Il y a, dans l'existence de ce vieux monopole de la Faculté, un grand, un très-grand abus. Si le citoyen F.-V. Raspail doit servir à quelque chose dans le Corps législatif, c'est à le déraciner. Voilà certes un projet de loi pratique, conforme aux traditions de sa vie, et que nous osons lui recommander.

« Notre correspondant n'a rien de commun avec M. Josse. On ne lui dira pas: « Vous êtes orfèvre. »

Nous ne rappellerons pas ici les fâcheux événements qui ont eu lieu par l'insouciance ou la négligence de plusieurs médecins à Genève, ni celui produit par l'ignorance ou l'intempérance de M. le docteur Ladé, qui nous a valu un bon procès en diffammation que nous avons gagné heureusement, car ce soit disant docteur nous demandait seulement deux mille francs de dommages et intérêts, pour avoir dit qu'il n'avait pas voulu faire à onze heures du soir une visite à une de ses malades, qui, le lendemain mourait empoisonnée par le médicament qu'il avait ordonné.

Nous préférons aujourd'hui, quoique le sujet soit sérieux, prendre le côté plaisant, et présenter les anectodes publiées dans le *Figaro*, qui, comme Molière, jettent du ridicule sur ces messieurs privilégiés par leur diplôme.

*** Je vous avoue que j'ai une grande confiance envers les médecins et que, en cas de maladie, je me remets aveuglément entre leurs mains; ceci dit, je vous offre une jolie anecdote chinoise que je trouve dans la chronique de M. Paul Courty à l'*Opinion nationale*.

« La loi chinoise, fort malicieuse en ce point, exige au-

tant de lanternes allumées que le médecin a tué de malades.

« Un soir, un Européen, habitant Pékin, cherchait à travers la ville un médecin pour un de ses domestiques tombé malade dans la nuit; il courait depuis une heure rebuté par le grand nombre de lanternes accrochées au-dessus de toutes les portes, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le décida. Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

« L'Européen réveille le médecin, le fait habiller à la hâte et l'emmène en courant.

— « Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin, ne trouvant rien de plus oriental, tu dois être le meilleur médecin de cette immense cité ?

— « Pourquoi cela, étranger?

— « Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes collègues comptent les leurs par douzaines.

— « Ce n'est que cela, répondit flegmatiquement le médecin chinois, — mais je n'exerce que depuis ce matin. »

(*Figaro.*)

« Agrémentons la chose d'une autre anecdote.

« Le docteur Z... est appelé l'autre jour chez une dame du quartier des Champs-Elysées. La noble malade se plaignait d'un mal assez violent à l'épaule.

« Notre Esculape examine la partie souffrante — une épaule blanche et ronde à faire rêver Carpeaux. Il palpe, tâte, ne constate aucune lésion, suppose un léger rhumatisme, et dit :

« — Ce ne sera rien.

« Puis, tout en indiquant quelques précautions à observer, quelques soins à prendre, il s'approche de la toilette, verse quelques palettes d'eau dans l'aiguière, et se lave les mains.

« Affaire d'habitude.

« Je vous laisse à penser si cette ablution scandalisa la

dame. Se laver les mains après l'avoir touchée ! On s'indignerait à moins.

« Aussi lorsque, le jour suivant, le docteur se présenta pour procéder à un second examen, la dame, avant toute consultation, lui montrant du doigt l'aiguière, lui dit d'une voix pleine de rancune :

« — Vous vous laverez les mains... avant, s'il vous plaît ! »

(*Figaro.*)

Ceci nous rappelle un certain médecin, qui, lui, ne se lavait ni après, ni avant ; et ce bon docteur prisait, et souvent. Un jour, nous nous trouvions avec lui près d'une malade, il ordonna un médicament. Il commença par prendre avec son pouce et son index une pincée de tabac qu'il engouffra dans son nez ; puis, il versa dans sa main gauche quelques globules homœopathiques, qu'il prit ensuite avec les deux mêmes doigts, et qu'il posa sur la langue de la malade, jeune femme du monde. Vous pouvez voir d'ici la physionomie de la malheureuse femme. Je parierais bien que les globules, quels qu'ils soient, n'ont produit que l'effet de l'émétique.

Puisque nous sommes disposés à plaisanter, continuons en citant une autre anecdote du même journal, quoiqu'elle concerne un confrère ; tant pis pour ceux qui ne peuvent rester dans les limites de la raison, et dont l'imagination vagabonde.

« Je ne nommerai pas certain monsieur fort répandu, fervent apôtre du spiritisme, du magnétisme et de tous les fluides inpondérables.

« Ce disciple de Mesmer et autres baquets fameux prétend ressentir une commotion à l'occiput chaque fois qu'un cataclysme se produit dans un rayon de deux lieues. A peine a-t-il reçu le choc qu'il en avertit ses familiers et leur dit :

— « Vous verrez demain dans les journaux qu'à cette heure, aujourd'hui, on a constaté tel fait, tel crime, tel bouleversement.

« Et chose bizarre, il est rare qu'il se trompe. Mais cela s'est vu.

« Pas plus tard qu'avant hier, notre homme sensitive porte vivement la main à son crâne. Il avait reçu la calotte prémonitoire. Le lendemain il consulta les gazettes. Rien !

— « Sa femme — une jolie commère — le voyant éplucher un tas de journaux, s'enquit de cette préoccupation.

— « C'est extraordinaire, fit-il en portant l'index à son front. J'ai pourtant été frappé là, hier, à trois heures, pendant que tu étais chez ta tante...

« A ces mots, la dame pâlit... mais pâlit!... Quant au monsieur, il cherchait toujours, et sous le reflet de la lampe, son visage apparaissait légèrement teinté de jaune!...

(*Figaro.*)



Le Magnétisme à Constantinople

Nous nous étonnions depuis plusieurs mois de ne plus recevoir le journal *le Magnétologo*, de Naples ; nous en trouvons l'explication dans le journal *le Courrier d'Orient* qui nous apprend que M. Guidi, directeur du *Magnétologo*, est à Constantinople, faisant de la propagande magnétique par des séances expérimentales publiques.

Voici le compte-rendu que nous lisons dans le journal publié à Constantinople :

« La soirée de magnétisme donnée par M. le professeur Guidi, dans la salle du Théâtre-Français, a obtenu un succès complet. Comme nous l'avons dit, ses expériences éloignent toute idée de charlatanisme. Avec le concours de Mme Louise, somnambule très-lucide, il obtient des résultats surprenants. Un médecin incrédule est monté sur la scène et s'est assuré par lui-même des effets du magnétisme.

« Mme Louise, obéissant à la volonté du professeur, a parcouru la scène et est descendue, tout endormie, dans le parterre, ayant dans le bras un poinçon qui perçait les

chairs de part en part. Les convulsions qui lui faisaient lever brusquement les pieds, pendant qu'étendu en l'air, entre deux chaises, son corps ne touchait les points d'appui que des talons et de la tête, ont émerveillé les spectateurs.

« Mais, ce qui a fait le plus d'impression, c'est l'extase musicale et poétique. La somnambule a parfaitement exprimé, par les gestes et par les mouvements de son visage, les sentiments que les morceaux de musique exécutés sur le piano par Mlle Thérèse, et le fragment de poésie lu par M. Guidi, faisaient naître dans l'âme des auditeurs.

« La mimique était parfaite. Le public a vivement applaudi. Nous engageons M. le professeur Guidi à donner une autre soirée. Le spectacle qu'il offre est si curieux, si intéressant, que tout le monde sera content de le voir. »

Au moment de mettre sous presse, on nous apprend que M. E. Edoux a été atteint d'une indisposition grave. Nous n'avons pas le temps de prendre des renseignements, nous en parlerons dans le prochain numéro.

AVIS AUX SPIRITES



N° 2. Février 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — ETUDES SUR LE MAGNÉTISME, par Laf. — CORRESPONDANCE. LETTRE DE M. CHEVILLARD. — RÉPONSE, par Laf. — LE MAGNÉTISME. — CÉCITÉ-CATARACTE. — OPHTHALMIE. — EPILEPSIE. — BLESSURE ET PARALYSIE. — EAU MAGNÉTISÉE. — GUÉRISONS PAR L'EAU MAGNÉTISÉE SEULE, par Laf. — L'ETERNEL PROBLÈME. — POSSESSION, RÉFLEXIONS, par Laf. — SPIRITISME. — JOURNAL DU DOCTEUR FAUST. — INDISCRÉTION. — COLLAPSUS FATAL.

AVIS

Nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Février, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront, *franco*, les **Mémoires d'un Magnétiseur,** deux beaux volumes, avec portrait de l'auteur.



Études sur le magnétisme

En Mars 1847, j'ai publié, chez Germer Baillière, à Paris, qui s'en rendit l'éditeur, L'ART DE MAGNÉTISER (1).

Cet ouvrage a eu deux autres éditions : la seconde en 1852, et la troisième en 1860, dont il reste à peine quelques exemplaires chez l'éditeur.

Le succès obtenu par ce livre a prouvé que tel qu'il est, et malgré les lacunes scientifiques qui existent, il est encore un des plus recherchés pour l'enseignement pratique qu'on y trouve.

Quand je l'écrivis, il y avait seulement douze ans que je m'occupais du magnétisme, et, quoique je me sois attaché dès les premiers jours à faire des observations consciencieuses, et à donner des indications claires et précises sur les faits, les causes et les moyens pratiques que j'avais employés, il reste encore beaucoup à dire et aussi beaucoup à rectifier.

Il y a maintenant trente-cinq ans que j'exerce le magnétisme, et pendant ce long espace de temps d'une pratique constante et non interrompue sur des milliers et des milliers d'individus, malades ou bien portants, sur des animaux de toute espèce, sur des oiseaux, sur des reptiles, sur des corps inertes, j'ai pu étudier à fond le magnétisme animal dans tous ses effets physiques, moraux, intellectuels et psychologiques; j'ai pu voir et observer des effets naturels, merveilleux, qui, lorsqu'on ne veut pas tenir compte de notre double nature, sont considérés comme étant surnaturels.

L'homme, par sa dualité, est sceptique autant qu'il est superstitieux. D'une part, il se refuse à admettre les faits qui sortent du cercle ordinaire dans lequel il se meut; de l'autre, au contraire, il s'effraie de ces mêmes faits, quand il les voit, et il leur donne une cause hors nature; il y croit de toute la force de son ignorance et des idées fausses qu'on lui a inculquées dans son enfance. Quant

(1) *L'Art de magnétiser*, 3me édit. 1 vol., chez Germer Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, Paris.

aux savants, ils ne veulent point étudier des faits hors du cadre qu'ils se sont tracé ; ils préfèrent les nier de toute l'autorité de leur position académique.

Nous empruntons à *Arsène Houssaye* une page admirablement conçue et qui rentre tout à fait dans notre sujet.

« Il en est de la science humaine comme de la philoso-« phie : elle devient plus timide au fur et à mesure qu'elle « se montre plus éclairée. Dans l'enfance des études, lors-« que la limite des connaissances n'est point fixée, l'or-« gueil est extrême et l'esprit croit pouvoir escalader le « ciel avec très-peu de lumières acquises. Plus tard, au « contraire, la science devient trop timorée ; elle avait « exagéré l'audace, elle exagère maintenant la défiance. « Tout ce qui ne tombe point sous les règles de la dé-« monstration est relégué par elle sans pitié dans le do-« maine des chimères. Il serait temps d'aborder une di-« rection plus utile et plus sérieuse. La matière a des pro-« priétés que nous ne connaissons point encore ; l'esprit « a des forces qui n'ont point encore été essayées. Si les « initiés aux sciences occultes plaçaient trop haut et dans « une sphère inaccessible l'idéal des connaissances hu-« maines, les savants actuels le placent trop bas et dans « un cercle trop limité Le XIXe siècle a aussi ses sciences « occultes ; qui sait si elles ne dépasseront pas les sciences « exactes. Il en est du somnambulisme artificiel comme « des aérostats. On n'a pas découvert jusqu'ici le moyen « de les diriger, mais rien ne prouve que ce moyen ne se « trouvera point. Le fantôme des choses apparaît souvent « à l'intelligence humaine, avant les choses elles-mêmes. »

Ce sont des idées qu'on est heureux de rencontrer chez des hommes aussi érudits que M. Arsène Houssaye ; elles soutiennent, elles fortifient et donnent le courage de persévérer dans la voie qu'on a déjà parcourue.

Je ne veux point faire ici de la science, j'en serais incapable ; je ne veux pas non plus faire ce qu'on appelle un cours ; je veux seulement, en reprenant le magnétisme à son apparition, étudier avec mes lecteurs habituels tout ce qui peut corroborer et éclairer leur croyance au magnétisme.

Je veux leur présenter des faits et essayer de les expliquer ; je veux en déduire les conséquences et en rechercher les causes, car les causes naturelles de certains effets étant acceptées, le doute s'effacera et la lumière se fera.

C'est une tâche ardue que je m'impose, je le sais, mais j'arrive au terme de ma carrière, lentement il est vrai, mais enfin l'âge vient, et les forces qui sont encore présentes peuvent tout à coup m'abandonner. Il est temps de venir dire à mes lecteurs tout ce que je sais sur le magnétisme. Ils hésiteront peut-être à me croire. Mais devrais-je les faire douter de ma véracité, de ma loyauté, je leur dirai tout, et je leur déclare ici que, loin d'exagérer, j'atténuerai plutôt les faits, tout en respectant l'exacte vérité.

Mesmer (Frédéric-Antoine), qui le premier jeta au public les mots, *Magnétisme animal*, était né le 23 Mai 1744, à Weiler près de Stein, sur le Rhin. Il étudia la théologie d'abord, puis la médecine ensuite. C'est probablement pendant ses études médicales qu'il découvrit l'agent magnétique, soit par ses propres recherches, soit par la lecture de certains auteurs (1) qui, dans des ouvrages de sciences occultes, préconisaient ce même agent sous des noms divers.

Après avoir été repoussé à Vienne, il vint à Paris ; il y fut bien accueilli d'une part, de l'autre il y eut aussi de grands déboires, mais, si les corps savants le repoussèrent, la ville et la cour l'accepta. Il forma un grand nombre d'élèves, parmi lesquels il y avait beaucoup de médecins et surtout beaucoup d'hommes du monde; les noms les plus aristocratiques s'étaient fait inscrire. Des sociétés se formèrent à la suite de son cours et de ses traitements publics autour du Baquet. Mais toutes les guérisons sérieuses ont été faites dans des traitements particuliers. Le Baquet n'était que pour donner de la publicité à sa découverte.

Il y eut un rapport de l'Académie des sciences, et un autre de la Société de Médecine ; tous les deux repoussèrent le magnétisme.

Les élèves, dans les sociétés de l'Harmonie instituées

(1) Paracelse, Van Helmont, Kircher, etc., etc.

dans plusieurs villes, firent beaucoup de guérisons. M. de Puységur découvrit le somnambulisme, et bientôt après, la révolution emporta le magnétisme dans son tourbillon.

Il reparut vers 1811 ; Deleuze fut un de ses propagateurs; il écrivit plusieurs ouvrages qui sont encore des meilleurs; il magnétisa lui-même, mais sans en faire sa profession. Il était bibliothécaire du Jardin des Plantes, et très-estimé; son opinion était appréciée par les savants.

L'Académie de médecine nomma en 1826 une commission pour examiner le magnétisme. Le rapport fut publié en 1831, après cinq ans d'observations; et quoique les conclusions fussent favorables, l'Académie repoussa le magnétisme et le nia.

Depuis lors, des hommes courageux et convaincus s'occupèrent du magnétisme; ils présentèrent au public des expériences pour prouver la puissance magnétique; ils traitèrent des malades et les guérirent. On vit M. Du Potet se lancer dans l'arène, faire des cours, écrire des livres, créer des journaux, magnétiser des malades, parcourir le monde pour propager la vérité qui était sa conviction, faisant des prosélytes ici, repoussé et bafoué plus loin, mais ne se décourageant pas, et relevant plus haut son drapeau quand on l'avait abaissé un instant.

Malheureusement le magnétisme, ou plutôt le somnambulisme fut exploité par des personnes qui, sans aucune connaissance sérieuse, annoncèrent et donnèrent des consultations à toute heure, comme si la lucidité somnambulique était toujours à leur disposition. Ceci fit plus de mal au magnétisme que toutes les diatribes lancées par les détracteurs.

LAFONTAINE.

(*La suite au prochain numéro*).



Correspondance

Paris, 16 Janvier 1870.

Cher Monsieur,

Si le magnétisme animal n'a pas encore conquis définitivement la place qui lui appartient parmi les sciences

d'observation, si tant d'hommes distingués d'ailleurs dans la connaissance des lois naturelles dédaignent l'étude du magnétisme, cela tient pour beaucoup, selon moi, à ce qu'il n'existe sur la matière magnétique aucun ouvrage réellement classique, c'est-à-dire procédant scientifiquement à la théorie des phénomènes, en les discutant du simple au composé. Les meilleurs ouvrages actuels sur la matière magnétique donnent des renseignements précieux à consulter, parce qu'ils sont l'œuvre de praticiens sérieux et puissants, parmi lesquels vous vous êtes fait une renommée si bien fondée. Ces travaux ont un but spécial, je dirai même édifiant. Ils enseignent le magnétisme par voie d'imitation, c'est-à-dire par la pratique, dans le but de faire du bien. Mais s'il existait un ouvrage dégagé de considérations historiques et personnelles, qui présentât les phénomènes se déduisant théoriquement les uns des autres dans un enchaînement rigoureux, ne m'abusé-je pas de croire qu'un pareil ouvrage brièvement rédigé, à cause de la connexion logique des explications, solliciterait l'intérêt des hommes d'étude par sa forme philosophique et tendrait à les amener à contrôler les théories par la vérification des curieux travaux d'expériences dont j'ai parlé plus haut. L'ordre des titres suivants me semble indiquer le plan bien simple de cet ouvrage :

Livre I. Notions sur la physiologie du système nerveux. De la volonté.
Livre II. Action magnétique de l'homme sur lui-même et sur les objets inanimés. Magnétisme dynamique.
Livre III. Action magnétique de l'homme sur son semblable.

J'ai été frappé de la facilité que j'éprouve à me rendre compte des faits consignés dans l'ancien journal de la Société du magnétisme à Paris, dans les ouvrages du baron Dupotet, dans les vôtres, lorsque je subordonne ces faits à l'ordre ci-dessus. Au contraire, si je supprime le livre II,

dont la matière est encore à peu près inconnue, j'éprouve, comme tout le monde, des difficultés considérables pour l'intelligence du livre III, dont la matière est la seule traitée aujourd'hui, ce qui est d'ailleurs suffisant au point de vue de la pratique active.

Si vous trouvez, cher monsieur, que ces courtes réflé-xions sont de nature à intéresser vos lecteurs, je vous serai bien obligé, dans l'intérêt commun de les faire suivre des appréciations qu'elles auront pu vous suggérer.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de considération les plus distingués.

A. Chevillard.

Professeur à l'école des Beaux-Arts, à Paris, rue du Cherche-Midi, 61.



Réponse

Cher Monsieur Chevillard,

Un ouvrage, dans les conditions que vous proposez, serait bien précieux et bien utile pour le magnétisme et pour tous ceux qui voudraient étudier sérieusement cette science ; il y trouveraient un flambeau pour éclairer tant de phénomènes encore incompris.

Mais où trouver l'homme qui possédera assez entièrement les connaissances physiques et physiologiques nécessaires à un si grand travail, et qui les réunira en lui aux connaissances d'une sérieuse pratique expérimentale?

Sera-ce, chez les magnétiseurs praticiens? — Hélas! nous sommes tous trop ignorants, — d'ailleurs, il n'y en a plus ; — ceux qui avaient quelques connaissances sont morts, les autres sont trop vieux. — Aujourd'hui, la plupart de ceux qui magnétisent ne sont que des endormeurs, des machines à somnambules.

Le chercherons-nous chez les magnétistes? chez ceux qui, dans leur cabinet, font des ouvrages savants, sans avoir aucune connaissance pratique, sans avoir observé par eux-mêmes les divers effets qui varient entre eux,

selon les natures, les constitutions ; selon les influences des temps, des lieux, des climats, des atmosphères?

Où trouverons-nous l'homme savant qui consacrera sa vie à observer, apprécier, définir, déduire les conséquences de tant de causes diverses, qui viennent aboutir fatalement à une seule cause première et unique, et qui cependant se dédouble et se multiplie?

Nous trouverons des compilateurs, des utopistes qui, avec de grands mots barbares, bien sonores, et quelques définitions scientifiques qu'ils approprieront au sujet, feront comme tant d'autres. des ouvrages dans lesquels on ne trouvera ni une idée de théorie sérieuse, ni une idée de pratique utile.

Vous, peut-être, Monsieur, vous seriez capable de mener à bien un pareil ouvrage; vous qui avez déjà fait des études sérieuses et expérimentales sur le fluide nerveux; vous qui avez décrit avec tant de talent, de précision et de clarté la solution du problème spirite.

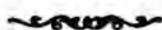
Vous seul aujourd'hui pourriez rendre ce service au magnétisme qui, faute d'hommes de science, se traîne terre à terre, en attendant qu'il meure, et que, sous la pensée ardente d'un homme puissant et savant, il renaisse plus brillant que jamais.

Soyez cet homme, Monsieur, vous le pouvez; osez-le et vous aurez bien mérité.

Mon concours entier vous est assuré d'avance, tant par mon journal que par ma vieille expérience.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

LAFONTAINE.



Le Magnétisme

Dans la nature, tous les phénomènes ont une cause. Cette cause est connue ou inconnue, elle est évidente ou obscure, elle se démontre d'elle-même, ou bien elle ne peut se prouver que par les déductions de la science. Mais quelle qu'elle soit, elle existe.

Cependant il a été de tous temps dans les habitudes de l'homme de ranger parmi les phénomènes extra-naturels, ou de les nier, ceux qu'il ne pouvait encore expliquer. L'électricité, la pesanteur de l'air, tant qu'elles ont été inconnues aux physiciens, ont maintenu trop de faits dans la classe des prodiges pour que nous puissions les énumérer ici. Si cette tendance est déplorable, on s'en console du moins en pensant que chaque jour la science recule les limites du merveilleux.

Si la rotation de la terre sur elle-même, si la pesanteur de l'air, si la force de la vapeur ont été traitées de chimères, si les effets de la boussole ont d'abord été contestés ; le magnétisme animal devait être à plus forte raison nié et discuté avec passion.

Il existe dans la nature une force active qui est la source de la vie et du mouvement ; cette force circule comme le sang dans notre organisme, elle le pénètre, elle le vivifie, et si, par des causes quelconques elle vient à manquer, la vie cesse en nous. Personne ne peut mettre en doute aujourd'hui cet agent sans lequel l'homme ne peut vivre, et qu'il peut à volonté communiquer à un autre homme et rétablir en celui-ci l'harmonie et la santé. Personne ne peut nier qu'il y ait entre deux êtres créés une action mutuelle ; personne ne peut contester cette impression si vive que nous éprouvons et que nous faisons éprouver alternativement ; ce puissant effet que l'on exprime en disant que tel subjugue celui-ci ou est subjugué par lui. Qui peut nier cette fascination d'un être sur un autre être ; que ce soit puissance de l'homme sur l'homme ; ou de l'homme sur l'animal, et réciproquement du chien sur la perdrix, du boa sur la gazelle, ou de l'épervier sur les oiseaux ? — Personne sans doute. — Toutefois quand il s'agit d'en faire l'application au magnétisme, on voit chacun se récrier et nier tout, absolument tout.

En dépit de toutes ces négations, le magnétisme existe, il est basé sur l'existence même ; il est une vérité, aussi incontestable qu'elle est contestée.

Voici quelques preuves nouvelles de son existence, et

de sa puissance comme moyen curatif; ce sont des guérisons que nous avons faites dans les derniers mois de l'année 1869, et pour lesquelles nous n'avons employé que le magnétisme seul. LAF.



Cécité, Cataracte

La cécité ne constitue pas une maladie ; elle est le résultat de divers états pathologiques des yeux, qui s'opposent à l'entrée des rayons lumineux, ou qui privent la rétine d'en recevoir l'impression.

La cataracte est un de ces états ; elle consiste dans l'opacité du cristallin, qui empêche les rayons lumineux de parvenir jusqu'à la rétine et qui cause ainsi la perte de la vue. Plusieurs causes peuvent la produire ; sa marche est ordinairement lente : le malade croit d'abord apercevoir un nuage léger ; peu à peu le voile qui obscurcit la vue devient plus épais, et l'on commence à découvrir derrière la pupille une légère opacité, qui augmente insensiblement et finit par être complète. La pupille présente alors, au lieu de sa couleur noire, une tache blanche, jaunâtre, grise ou verdâtre, tantôt uniforme, tantôt inégale ; le cristallin est entouré d'un cercle noirâtre ; sa surface est convexe et placée à quelque distance derrière la pupille ; l'iris est ordinairement plus dilaté, et le cristallin plus découvert que dans un œil sain.

La médecine officielle n'a pas trouvé jusqu'à ce jour un seul moyen pharmaceutique contre cette affection ; une opération chirurgicale est la seule ressource qu'elle puisse présenter. Malheureusement cette opération, qui se fait de trois manières différentes, ne réussit pas toujours à rendre la vue au malade ; et, malgré l'habileté et l'adresse de l'opérateur, souvent la cécité persiste.

Le magnétisme peut-il guérir la cataracte?

Question sérieuse et grave à laquelle je ne dois pas répondre avec légèreté.

Mais puisque la médecine n'a aucun moyen pour combattre cette affection.

Puisque la chirurgie n'a qu'une opération, douteuse et souvent fatale.

Pourquoi donc?

Avant d'en venir à l'opération seule et dernière ressource, pour laquelle le malade doit attendre que la cataracte soit complète, c'est-à-dire qu'il ait entièrement perdu la vue.

Pourquoi donc, dis-je, n'emploierait-on pas le magnétisme, moyen entièrement inoffensif, qui ne peut ni augmenter, ni accélérer le mal, et qui peut quelquefois, et même souvent, améliorer l'état des yeux, en diminuant l'opacité, quellequ'en soit la cause, et par suite détruire la cécité et ramener la clarté dans les yeux.

Il y a des cataractes de plusieurs genres; quelques-unes, peut-être, résisteraient au magnétisme; mais j'ai l'intime croyance que la plupart pourraient être dissipées par le magnétisme, sinon entièrement, du moins suffisamment, pour éviter l'opération à tout jamais. D'ailleurs, on serait toujours à temps pour y recourir.

On devrait donc, dans un cas aussi grave que la perte de la vue, laisser de côté les préventions contre le magnétisme et y recourir avant que l'opacité soit entière. Ce serait agir sagement, en voici la preuve :

« Madame la comtesse de X... avait sur les deux yeux une cataracte qui n'était pas complète, un œil surtout était moins affecté que l'autre.

» Les principaux oculistes de Londres et de Paris, consultés, ne lui donnèrent aucune espérance de guérison, et lui conseillèrent d'attendre quatre ou six mois, que la cataracte fût entière, afin qu'elle pût être opérée. C'était lui dire qu'à cette époque elle serait complètement aveugle.

» Mme X... n'accepta pas une décision pareille sans en appeler, et elle vint à Genève se faire magnétiser.

» Mme X... voyait encore; elle pouvait même écrire un peu, mais avec de grandes difficultés et beaucoup de fatigue. Il y avait une opacité très-grande sur l'œil droit,

dont elle voyait à peine; mais sur le gauche cette opacité était moins intense.

» Je la magnétisai le 25 Août 1869 pour la première fois. Mme X... n'éprouva rien d'apparent. Je m'attachai d'abord à magnétiser généralement afin d'atteindre plusieurs petites indispositions; le foie ne fonctionnait pas bien, il y avait des maux d'estomac, des constipations, etc.

» Je localisai mon action sur les yeux, en présentant la pointe de mes doigts index et majeurs devant chaque œil, et en les tournant lentement depuis la naissance des sourcils. Je touchai la paupière supérieure, je fis des insufflations chaudes; je massai légèrement le front.

» Pendant un mois, Mme X... n'éprouva rien, si ce n'est qu'elle se sentit plus forte. Puis enfin il y eut un effet; l'œil gauche se dégagea. La malade sembla percevoir plus facilement quand elle essaya de lire quelques lignes.

» On vit l'opacité diminuer et disparaître dans l'œil gauche, sans revenir; tandis que dans l'œil droit, on ne l'apercevait plus un jour, mais le lendemain elle reparaissait. Enfin, après trois mois de traitement, le mieux se maintint, et Mme X... partit sans qu'il y eût trace d'opacité dans ses deux yeux.

» Cette guérison fut d'autant plus remarquable pour moi, que je n'avais pas été appelé jusqu'alors à traiter la cataracte, si ce n'est sur un petit lévrier qui m'appartenait, et que je conservai guéri totalement pendant deux ans. »



Cécité, Ophthalmie

Mlle Octavie Lacroix, jeune fille de vingt ans à peu près, vint me trouver en Novembre dernier. Elle était atteinte depuis cinq ans, d'une cécité progressive qui arrivait à la dernière période ; elle voyait à peine à se conduire, et depuis longtemps elle ne pouvait plus travailler.

Je la magnétisai, et en quelques jours, il y eut un chan-

gement dans ses yeux, sur lesquels j'avais fait poser, pendant les nuits, des compresses d'eau magnétisée. L'inflammation diminua, la vue augmenta, et un mois après le commencement des magnétisations, Mlle Octavie était entièrement guérie ; elle pouvait travailler douze heures par jour à coudre et à broder, sans que sa vue fût altérée, ni ses yeux fatigués.

J'ai revu la jeune fille en Février et je puis déclarer hardiment qu'elle n'a pas eu la plus petite rechute.



Épilepsie

Mme Guyot, jeune femme de trente ans, habitant Jussy, avait toujours eu une très-bonne santé, sans aucun accident nerveux. Lorsqu'un soir, il y a quatre ans, elle fut attaquée sur la route, par trois hommes qui cherchèrent à l'entraîner dans les champs, malgré ses cris et les efforts qu'elle fit pour échapper à leurs étreintes. Heureusement pour elle, pendant qu'elle se débattait au milieu d'eux, le bruit d'un char se fit entendre ; les misérables l'abandonnèrent après l'avoir frappée.

Sous l'impression d'une frayeur que l'on conçoit, cette jeune femme rentra chez elle. Elle n'éprouva d'abord aucun malaise, mais un mois après, une première crise nerveuse se déclara, dans laquelle on put reconnaître tous les symptômes de l'épilepsie. Cette crise se renouvela d'abord tous les mois au moment des menstrues ; puis, elle se présenta tous les quinze jours pendant la première année. Ensuite ce fut tous les jours, pendant la seconde année ; elle se multiplia au point que la malheureuse femme avait deux, trois, quatre et jusqu'à cinq crises par jour. A chaque crise elle était foudroyée et tombait par terre dans cet horrible état que l'on connaît, et dont il est inutile de faire ici le tableau.

Les moyens médicaux avaient été impuissants comme ils le sont toujours dans des cas pareils ; car la médecine officielle n'a jamais enregistré une seule guérison de cette terrible maladie, connue autrefois sous le nom de posses-

sion et attribuée à M. Satan et à sa progéniture de démons.

Mme Guyot vint me trouver avec son mari dans les premiers jours de Décembre dernier; je la magnétisai le 7 de ce même mois; elle eut encore une crise ce jour-là, mais depuis elles disparurent, et cette femme reprit un air intelligent qu'elle n'avait plus.

Depuis le 7 Décembre jusqu'au vingt Janvier, c'est-à-dire pendant quarante-quatre jours, il n'y eut ni crise, ni malaise.

Le vingt Janvier, à la suite d'une fausse indigestion, il y eut, dans l'espace d'une heure, deux crises qui laissèrent de la lourdeur dans la tête et de la lenteur dans les fonctions de l'estomac. Ces deux malaises, après trois magnétisations, disparurent entièrement et si bien, que la malade déclara que jamais elle n'avait eu la tête si libre.

Cette crise ayant eu en quelque sorte une cause accidentelle, ne peut en rien nous empêcher de croire à la guérison de la malade. Du reste, nous magnétisons encore la malade tous les cinq ou six jours, et nous informerons nos lecteurs, dans le numéro de Mars, de ce qui pourrait être venu.

Mais nous avons, dès aujourd'hui, la conviction que l'ébranlement nerveux qui avait été causé par la frayeur est entièrement détruit ; et que le calme produit par le magnétisme dans tout l'organisme aussi bien moral que physique, a rétabli l'équilibre et l'harmonie complète chez Mme Guyot.



Blessures et Paralysie

Madame M... éprouvait depuis cinq ans des douleurs aiguës dans la main et dans le bras droit, qui furent paralysés à la suite d'une blessure qu'elle se fit en savonnant divers objets, parmi lesquels se trouva une aiguille à tricoter toute rouillée, et qui pénétra profondément dans la main.

Depuis cette époque, le bras et la main enflèrent et

devinrent très-douloureux ; puis tout le gonflement se fixa au coude, et présenta une tumeur grosse comme une tête ; l'avant-bras s'atrophia, devint au contraire excessivement petit ; et la malade fut dans l'impossibilité de se servir de son bras ni de sa main dont les doigts étaient crispés et contractés sur eux-mêmes, sans qu'on pût les ouvrir en y mettant de la force.

Après avoir essayé divers traitements médicaux sans en éprouver aucun soulagement ; après avoir employé, sans plus d'amélioration, tous les remèdes de *bonne femme*, dont on fait un grand usage dans les campagnes ; la malade vint me trouver en Octobre dernier.

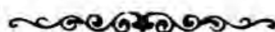
Je magnétisai d'abord par de grandes passes en attaquant tout le système nerveux afin d'agir sur tout l'organisme, puis je localisai mon action sur le bras depuis l'épaule. Je parvins à calmer les douleurs, et, quand des élancements se faisaient sentir, ils étaient moins aigus.

Je massai légèrement d'abord tout le bras et la tumeur même, je fis envelopper celle-ci de compresses d'eau magnétisée ; et après un certain nombre de magnétisations, j'eus le plaisir de voir la tumeur diminuer sensiblement de grosseur, comme si elle se fondait, et enfin disparaître entièrement. Le bras reprit un peu de chairs et les forces revinrent, mais lentement. La malade put se servir un peu de son bras et de sa main, mais ce sont surtout la souplesse et l'élasticité dans les nerfs et dans les muscles qui manquent encore.

Il y a trois ou quatre ans, j'avais eu un cas pareil à magnétiser. Mme X..., jeune femme du monde, à la suite d'une piqûre produite par une épine qui était restée pendant six semaines dans son doigt ; fut atteinte, pendant plusieurs années, de douleurs violentes dans le doigt, le bras et aussi dans la tête. Il s'était déclaré des névralgies contre lesquelles les eaux, les médicaments échouèrent ainsi que sur les douleurs du bras et de la main qui empêchaient Mme X... d'écrire.

Le magnétisme seul avec l'eau magnétisée en compresses et en bains locaux, parvint non-seulement à soulager, mais encore à guérir entièrement toutes les douleurs,

toutes les névralgies, et Mme X... put reparaître dans le monde dont la maladie l'avait exilée.



Guérisons opérées par l'eau magnétisée seule

On me voit souvent parler de l'eau magnétisée et l'employer dans tous mes traitements pour quelque maladie que ce soit, et même la présenter, la vanter comme un remède souverain et universel. Bien des personnes s'en étonnent; et, parmi celles qui croient au magnétisme, à ses effets bienfaisants, il en est qui doutent de l'efficacité curative de l'eau magnétisée et qui même en rient. Elles veulent bien croire et admettre que l'homme puisse avoir une influence sur un autre homme, mais elles se refusent à admettre que quelques gestes sur une carafe puisse donner à l'eau qu'elle contient une vertu, une propriété quelconque, salutaire, curative, etc. — C'est cependant *une vérité. — C'est ce qui est.* — Ces quelques gestes, plus ou moins gracieusement faits sur une carafe, donnent à l'eau une propriété vivifiante qui agit selon le besoin du corps.

Il ne faut pas croire, comme on le pensait encore il y a une trentaine d'années, que le magnétiseur puisse, selon sa volonté, donner à l'eau telle ou telle vertu, tel ou tel goût, et lui faire produire tel ou tel effet. Non, ceci n'est pas. J'ai toujours dit et je répète ici que, par la magnétisation, l'eau se trouve saturée du principe ou fluide vital que l'homme possède, et que cette eau ainsi magnétisée, agit comme le magnétisme même, c'est-à-dire selon le besoin du corps du malade, et non selon le désir ou la volonté du magnétiseur.

Je pourrais donner des preuves positives, mathématiques, de ce que j'avance, mais je me contenterai de citer aujourd'hui deux faits sur des personnes qui n'ont point été soumises à l'influence magnétique, et sur lesquelles cependant l'eau magnétisée a agi seule et a guéri les affections dont elles étaient atteintes.

Mlle A... avait un doigt qui depuis quelques jours la faisait beaucoup souffrir, et qui l'empêchait de se servir de sa main. Il lui poussait sous l'ongle une espèce de champignon, pareil à celui qu'elle avait eu plusieurs années auparavant, et dont elle avait horriblement souffert pendant des mois et des mois; tous les remèdes indiqués par les médecins n'ayant jamais pu lui procurer le plus petit soulagement.

Sans la magnétiser, je l'engageai à prendre des bains d'eau magnétisée, c'est-à-dire à plonger sa main trois fois par jour, pendant une heure chaque fois, dans une cuvette pleine d'eau magnétisée. Elle suivit mon conseil. Après le premier bain local, Mlle A. X .. ne souffrit plus, et dès le quatrième jour il n'y avait plus trace de l'excroissance qui s'était présentée. Tout avait entièrement disparu.

Émerveillée de ce résultat, elle engagea une jeune personne de ses amies à user du même moyen pour combattre une affection que les moyens thérapeutiques n'avaient pu atténuer, ni soulager.

Mlle E. X... avait, depuis plusieurs années, une inflammation de la bouche et des organes respiratoires, qui l'incommodait au point de la priver souvent de sa voix, qu'elle avait fort belle.

Cette inflammation déterminait dans la bouche et le larynx des petits boutons qui desséchaient la peau, la rendaient blanche ét la faisaient se détacher par morceaux.

Mlle E. X... se servit d'eau magnétisée en gargarismes et en compresses sur le cou; et bientôt elle en éprouva un mieux sensible; puis, la guérison fut complète.

Dans ce cas, ainsi que dans celui ci-dessus, je n'ai point magnétisé la malade; l'eau magnétisée a produit seule ces heureux résultats. LAFONTAINE.

L'Eternel problème

Dans le numéro de Novembre dernier, sous le titre *résurrection*, nous avons raconté un fait extraordinaire,

publié dans les *Annales de la médecine et de la chirurgie étrangère.*

Nous avions déclaré dans des réflexions, à la suite de cet article, que nous considérions le fait comme *un canard américain*, et nous ajoutions que, s'il n'était pas vrai, il était peut-être possible; car on sait si peu de chose du commencement et de la fin de la vie! Nous disions aussi, qu'on devrait faire des expériences pour éclaircir un fait aussi grave, et qui intéresse à un si haut point l'humanité entière.

Aujourd'hui, que la science est venue répondre à certaines questions que nous nous faisions sans pouvoir les résoudre, nous osons déclarer ici que non-seulement pour nous le fait est possible, mais que nous le regardons comme probable, la vie n'étant point immédiatement anéantie par la décollation.

Voici les questions que nous nous étions adressées.

1° La vie cesse-t-elle instantanément dans la décapitation?

2° La vie continue-t-elle après?

3° Combien de temps la vie met-elle à disparaître entièrement?

Le savant docteur Pinel, comme s'il avait entendu nos questions, s'est chargé d'y répondre dans le *Gaulois*, dans un article intitulé *le guillotiné.* Il y démontre que la guillotine est le supplice le plus terrible, et que la tête du supplicié ne cesse pas immédiatement de penser.

Nous extrayons de cet article quelques passages, où le savant docteur discute la question de la vie après la décollation :

« La tête d'un décapité pense-t-elle?

« Certainement oui!

« Une fois séparée du tronc, en vertu de quelles raisons préconisez-vous la mort subite?

« Le but de la vie, n'est-ce pas le cerveau, organe de la raison et de la pensée, siége de l'intelligence?

« Or, cette intelligence ne peut être détruite que si l'or-

gane est altéré soit par des maladies, soit par la folie, soit par des blessures ou lésions traumatiques.

« Tant que sa partie solide (cervelle) ou sa partie liquide (liquide céphalo-rachidien ne sont pas attaquées, le cerveau est sain.

« Toute substance altérant l'une ou l'autre de ces parties, dérange les molécules organiques, ce qui cause un défaut d'harmonie dans l'exercice des facultés intellectuelles.

« Le chloroforme, l'éther, les anesthésiques, les poisons narcotiques, l'acide prussique, la strychnine, etc., détruisent le liquide cérébral et amènent la mort presque subitement.

« Le sang en congestionnant le cerveau dans l'apoplexie agit d'une manière analogue.

« La mort la plus prompte pour la pensée reste cependant celle qui reconnaît pour cause une blessure ou une lésion détruisant instantanément le cerveau.

« Or, dans la décollation :

« Il n'y a que séparation de la tête et du tronc.

« Le cerveau reste intact. Le liquide du cerveau ne peut pas s'écouler, ainsi que le sang des artères et des veines, par suite de la pression atmosphérique. Le sang recueilli vient des grands vaisseaux du cou, mais il n'y a presque pas d'appel à la circulation intra-crânienne.

« Donc, le cerveau reste sain.

« Il se nourrit, pendant quelques instants, de sang retenu par la pression de l'air.

« Pourquoi vouloir que la pensée s'éloigne subitement?

« Le cerveau meurt, mais d'inanition et de refroidissement. Il faut du temps pour que ces phénomènes s'accomplissent.

« La nutrition du cerveau ne s'arrête que faute de sang nouveau. C'est à ce moment que commence non pas la mort, mais l'inertie vitale qui reste à l'état d'aptitude à la vie jusqu'au moment où l'organe, non alimenté, obéissant aux lois de la nature, rentre dans le domaine de la mortalité.

« Pour l'accomplissement de ces trois périodes, combien faut-il de temps?

« Nous estimons que la nutrition du cerveau s'exerce encore pendant une période de temps d'environ une heure.

« La période, dite d'inertie, durerait deux heures environ.

« La mort réelle ne serait fatale qu'après ces trois heures passées sous l'influence du refroidissement ambiant et de l'inanition organique.

« Si la tête d'un décapité ne traduit par aucun mouvement les horreurs effroyables et indescriptibles de sa situation, c'est qu'il y a impossibilité physique; c'est que tous les nerfs qui servent de transmission au cerveau vers le tronc sont coupés à leur origine.

« Mais il reste les nerfs de l'ouïe, de l'odorat et de la vue, une partie de la troisième paire et la quatrième paire tout entière.

« Interrogez-les savamment. Ils démontrent que cette tête *vit*, *pense*, mais que — ne pouvant traduire sa pensée — elle attend, immobile, la mort et l'éternel oubli. »

Puisque des hommes aussi savants que le docteur *Pinel* admettent que pendant au moins une heure la vie et la pensée restent entière dans la tête séparée du corps, pourquoi n'admettrait-on pas qu'en rapprochant aussitôt la décapitation, la tête de ce corps, on puisse rétablir entièrement la vie?

Tous les jours, dans les membre cassés, ne voyons-nous pas les os rajustés, reprendre vie et force?

Dans des blessures où les lésions sont profondes, les chairs rapprochées ne se rejoignent-elles pas au point de ne pas laisser apercevoir le point de section autrement que par une ligne blanche?

Que peut-il y avoir de plus étonnant dans la décollation? La moëlle et les deux artères principales du cou sont coupées, c'est vrai; et selon le docteur *Félix Roubaud*, contrairement à l'opinion du docteur *Pinel*, la mort doit être instantanée; cependant le docteur Roubaud reconnaît lui-même que la vie persiste dans la tête pendant quelques secondes, le temps que le sang s'écoule de la tête et pro-

duise l'anémie cérébrale. Entre ces deux opinions contraires d'hommes également savants, qui cependant sont d'accord sur un point : — que la vie persiste, — et qui ne diffèrent que sur le temps; — qui peut nous éclairer et nous donner le dernier mot? — des expériences :

Pourquoi donc ne pas agir. comme le Docteur Lorenzo y Carmo prétend l'avoir fait? Pourquoi ne pas expérimenter? Pourquoi aussitôt la décollation ne pas appliquer avec exactitude, la tête sur la section, artères contre artères, veines contre veines, nerfs contre nerfs, muscles contre muscles, et la maintenir avec un appareil spécial? Pourquoi ne pas employer l'électricité? Pourquoi ne pas employer le magnétisme animal si puissant pour stimuler les organes, et rétablir les mouvements respiratoires et la circulation? Qui peut savoir si la vie ne serait pas ranimée; si la pensée n'éclairerait pas de nouveau ce cerveau qu'elle n'avait point encore abandonné?

Pourquoi ne pas tenter cette expérience?

La peine de mort n'est pas abolie : Ne serait-ce pas un acte digne de notre siècle, que de trancher la vie d'un criminel, comme exemple, comme satisfaction donnée à la société, et en même temps de lui rendre cette même vie, mais modifiée.

La mort est un supplice trop doux pour certains criminels, comme Troppmann par exemple; la société et la justice ne seraient-elles pas plus vengées, si après une exécution à mort, le misérable assassin ressuscité par la science vivait dans une prison perpétuelle, d'une vie qu'il comprendrait ne plus lui appartenir?

Pour nous, qui avons la conviction que la vie peut être rétablie chez le décapité, nous demandons qu'on en fasse l'expérience.

LAFONTAINE.



Spiritisme.

Nous lisons dans la *Liberté* du 31 Janvier :

« Je vous annonce un livre qui aura au moins par le

« monde un succès de curiosité. Il est intitulé : *Dictées*
« *spirites*, et signé : Rosine Stoltz.

« Celle qui fut *la Favorite*, devenue aujourd'hui baronne
« Kischendorff, s'est adonnée au mysticisme le plus avancé
« et prétend avoir écrit son livre sous la dictée même de la
« reine Marie-Antoinette.

« Une étrange collaboration, n'est-ce pas ?

Oui, en effet, étrange collaboration ! Et je me demande quels moyens Mme Stoltz a pu employer pour gagner la confiance de la reine Marie-Antoinette ?

Il est vrai que lorsque le diable devient vieux il se fait ermite dit-on ; et que plus on a péché plus il vous est pardonné ; je le croirais assez, en voyant la prima dona de l'Opéra sous la direction de Léon Pillet, devenir aujourd'hui une spirite émérite. Je ne veux point réveiller d'anciens souvenirs..... C'est si vieux ; mais.....

Mais enfin il faut convenir que les *Esprits* de l'autre monde choisissent drolement leurs partenaires dans celui-ci ; je suis disposé à penser qu'ils sont aussi toqués que les spirites de notre planète, — si tant est qu'ils les choisissent, ou qu'ils consentent même à être complices de toutes les sottises et toutes les turpitudes qu'on leur attribue.

Comment peut-on avoir l'impudence d'avancer de pareilles folies ? Comment Mme Stoltz, toute baronne qu'elle est devenue de par son mari, peut-elle avoir eu l'idée de salir ainsi la malheureuse reine, qui a payé de sa tête les erreurs ou les fautes qu'on lui a imputées.

Il est des malheurs si haut placés, qu'ils devraient être inviolables !

Nous préférons croire que Mme Stoltz, aujourd'hui baronne de Kischendorff, est atteinte, comme tous les spirites exaltés, d'une manie qui les rend fous.

Nous en avons ici malheureusement plusieurs exemples ; et dernièrement encore, un homme intelligent, dont nous espérions faire un magnétiseur sérieux, a été atteint d'un transport au cerveau, conséquence de son exaltation spirite, dont il nous avait donné des preuves, dans une lettre

que nous avions publiée. Les *Esprits* n'ont pas su sauver sa raison, qui peut-être est à jamais perdue.

LAFONTAINE.



Journal du Docteur

Nous croyons devoir reproduire cet article dans l'intérêt de l'humanité entière. En le lisant, certaines mères pourront reconnaître qu'elles commettent presque un crime, en ne nourrissant pas leurs enfants. Les chiffres sont cruels, mais ils sont fatals.

« Tous les ans, presque à la même époque, de navrantes statistiques rappellent l'attention du public en masse et des familles en particulier sur les ravages de ce fléau social qu'on appelle l'envoi en nourrice des enfants nouveau-nés. Tous les ans de longs rapports, d'émouvants articles sont écrits sur ce sujet d'une importance si considérable. Puis, le rapport débité, l'article lu, on continue à faire comme par le passé; les méres imprudentes continuent à fournir de nouveaux éléments aux statistiques cruelles et personne ne cherche sérieusement un remède au mal.

« Le hasard, ce grand collaborateur de la science, vient d'amener une découverte qui permet d'espérer une prompte et grande diminution dans l'effrayante mortalité des enfants nouveau-nés. Je suis heureux de pouvoir en informer les lectrices.

« Il y a quelque temps, un instituteur nommé Carrère s'avisa, par curiosité ou par distraction, à mêler à de la salade des feuilles de galéga. Il en mangea, trouva l'herbe bonne, y prit goût et en fit manger à sa femme. Celle-ci était précisément sur le point de sevrer, faute de lait, son jeune enfant qui, privé du sein maternel, dépérissait. Chose singulière! à peine la mère eut-elle mangé de cette salade nouvelle, que son lait reparut avec abondance et son enfant fut sauvé.

« Ce pouvait être un accident, une coïncidence fortuite; mais le fait était trop important pour passer inaperçu.

L'instituteur le raconta, le propagea; de nouvelles tentatives furent faites et obtinrent le plus grand succès. »

« Disons tout de suite ce que c'est que le galéga. C'est une plante de la famille des légumineuses, comme le sainfoin et la luzerne. Elle contient en principes des substances azotées en grande quantité et renferme tous les éléments constitutifs du lait. Son nom d'ailleurs signifie *lait de chèvre*. Peut-être autrefois constituait-elle le fourrage principal de l'animal dont elle a pris le nom. Depuis longtemps elle n'était considérée que comme un ornement dans les jardins. La fleur en est fort jolie et la tige très-élevée; la plante peut arriver à la hauteur de 2 mètres et même plus.

« Des expériences ont été faites depuis par des autorités scientifiques, et voici les résultats qui ont été constatés :

« Non-seulement le galéga augmente la quantité du lait, mais encore il en améliore les qualités. Il n'a aucune action nuisible sur la santé, au contraire. Il est rapidement absorbé sans troubler les fonctions de l'organisme, lors même qu'il est pris à forte dose.

« On peut le prendre en salade l'été et en faire du sirop pour l'hiver.

« Et maintenant, mesdames, que vous avez cette merveilleuse ressource d'une plante lactigère, dont on pourra changer le nom grec pour vous le rendre familier, écoutez un peu de statistique :

« A Paris, sur 300 enfants nés du 1er Juin 1867 au 1er Juin 1868 — les chiffres s'arrêtent là — 235 ont été nourris au sein et 64 au biberon. Parmi les premiers, 25 ont succombé, ce qui donne une mortalité de 11 pour cent; parmi les autres, 33 sont morts, soit 51 pour cent.

« Dans le même espace de temps, et sur ce même chiffre de 235 enfants nourris au sein, 181 avaient été élevés par les mères : il en est mort 15, c'est-à-dire 8 pour cent. Sur les 54 élevés par des nourrices, 10 ont succombé, soit 18 pour cent... plus du double !

« Vous voyez le danger, vous savez le remède. Je n'insiste pas. »

(*Figaro*.) Dr Faust.



Une possession

On lit dans le *Journal de Genève* du 12 Janvier 1870.

« On écrit de Strasbourg à l'*Opinion nationale :*

« Un jeune garçon de quatorze ans a été exorcisé, il y a peu de jours, à Ichiltigheim (Bas-Rhin), dans un saint établissement dirigé par M. le chanoine Spitz, curé de la cathédrale de Strasbourg.

« Le grand-vicaire Rapp, président de la commission, muni à cet effet de tous les pouvoirs épiscopaux nécessaires à un acte aussi sérieux et aussi solennel, surtout à notre époque, et appelé à se prononcer sur la présence du démon chez cet enfant, a décidé, dans sa haute sagesse, qu'il était réellement possédé.

« Informé de cet état de choses, M. l'évêque Raess donna des ordres au père jésuite Jouga pour faire toutes les cérémonies et les prières nécessaires, en pareil cas, et pour inviter Satan à vider les lieux.

« Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que depuis ce moment l'enfant est resté dans le même état. Le démon n'a pas voulu déloger.

« D'après le dire d'une religieuse, ce démon prétend s'appeler Oh Raess. C'est le propre nom de l'évêque qu'il se donne en le faisant précéder de l'interjection oh ! pour mieux narguer l'Église.

« On espère néanmoins venir à bout de cet enragé, quelque chevillé qu'il soit au corps de notre compatriote; mais certaines dévotes du pays marmottent tout bas que l'on aurait bien fait d'envoyer cet enfant et la commission à Stefeinded, qui est le Bicêtre du Bas-Rhin. »

Nous ne savons en vérité quelle qualification donner à ce fait; et nous nous demandons comment à Strasbourg, ville éminemment scientifique, des chanoines et un évêque aient pu descendre à une pareille jonglerie; car nous ne pouvons admettre que des dignitaires de l'Église soient assez peu instruits et assez superstitieux pour croire, en 1870, à la possession d'un individu par le démon.

Quand en 1857, dans les montagnes de la Savoie, à Morzine, pareil fait s'est présenté, c'était un simple prêtre, un simple curé de village, qui fut assez ignorant pour l'exécuter. Mais aussitôt que le fait parvint à la connaissance de l'évêque d'Annecy, Mgr Rendu, homme aussi instruit que pieux, ordonna au curé de cesser les exorcismes.

Malheureusement le curé continua ; et, par ces pratiques absurdes, il frappa l'imagination de la population ignorante de ces montagnes, il produisit cette épidémie d'imitation qu'on baptisa du nom d'HYSTÉRO-DÉMONOPATHIE. La santé de toutes ces femmes se dérangea : les unes furent prises de maux d'estomac, de vomissements, elles ne pouvaient conserver aucun aliment ; les autres eurent des mouvements qui rappelaient la danse de Saint-Guy ; celles-ci des convulsions, des crises d'hystérie, dans lesquelles elles se tordaient pendant des heures ; celles-là furent paralysées, eurent des maux de tête. Toutes ces malheureuses faisaient et disaient les choses les plus indécentes, les plus bizarres, les plus extraordinaires, persuadées que c'étaient les diables qui les poussaient à toutes ces excentricités.

Nous qui n'exorcisons pas, mais qui, par le magnétisme, guérissons le moral aussi bien que le physique, nous en avons guéri en 1858 une vingtaine, que M. d'Albenga, alors intendant de la province pour le compte du Piémont, engagea à venir nous trouver à Genève.

Nous fumes fort étonné de retrouver sur ces malades d'hier, les phénomènes, les accidents nerveux que nous avions rencontré chez des personnes malades hystériquement depuis longtemps ; nous étions surpris qu'en aussi peu de temps l'imagination ait pu produire autant de ravages chez des femmes fortement constituées et habituées aux fatigues et aux travaux des montagnes.

Nous n'eûmes pas grande peine pour les guérir. Nous cherchâmes à leur inspirer de la confiance en nous, pour agir sur le moral ; puis, nous les magnétisâmes par des passes sur tout le corps, par des impositions de mains sur l'estomac, sur la tête, pour calmer et fortifier le système nerveux si vivement ébranlé. Nous leur fimes

boire de l'eau magnétisée, et il ne nous fallut pas plus de quinze jours pour chacune, pour obtenir un résultat complet. Les unes s'en retournèrent chez elles, les autres restèrent à Genève où elles se placèrent.

Le magnétisme eut là un beaut résultat; il ne détruisit pas l'intervention diabolique qui n'existait pas, mais il guérit la maladie réelle produite par l'ignorance et la superstition.

LAFONTAINE.

Divers

Indiscrétion reproduite — sous toutes réserves — d'après le *Courrier des Deux-Mondes* :

« Il y a dans Paris un médecin qui n'est pas content, mais pas content du tout. Appelé, il y a quelques mois, à soigner certain coup de sabre solidement appliqué, il s'en tira à son honneur. La blessure, finement recousue, délicatement recouverte de diachylon, se guérit en un rien de temps. Notre blessé, étant ce qu'il est convenu d'appeler un grand personnage, l'esculape, sur son calepin, en regard des visites faites, inscrivit une somme assez rondelette. Hélas! il fallut en rabattre. On vient de lui faire parvenir *cent francs*. En homme d'esprit, il se contenta de retourner la somme.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un prince... de la Faculté.

« Je ne dirai pas que c'est bien fait; j'ai le respect de la médecine; je ne puis cependant m'empêcher de relever une jolie chose dans la revue scientifique du *Peuple français* :

« Il répugne tant aux médecins d'avoir à constater qu'un malade ou un opéré est mort entre leurs mains des suites de leur ignorance ou de leur maladresse, qu'ils viennent d'inventer un néologisme pour leurrer le vulgaire et se décharger de toute responsabilité, même morale. L'euphémisme dû à leur ingéniosité se prononce : *collapsus fatal!* Ainsi, un médecin empoisonne son client, sans

le vouloir naturellement, et il se blanchit en disant tout simplement :

— « Un collapsus fatal est survenu!

« *P. S.* En y réfléchissant, les médécins ont raison. Quand même leur art progresserait jusqu'à l'infaillibilté, ils ne pourraient proroger la vie humaine ; donc, fatalement, avec eux comme sans eux, se produira le « *collapsus fatal!* »

(*Figaro*).





N° 3. Mars 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous sommes bien en retard pour le numéro de Mars, nous en faisons nos excuses à nos abonnés ; mais nous avons été accablé par nos malades ordinaires, auxquels sont venus se joindre deux autres malades trop gravement atteints pour que nous ayons pu les refuser. L'un avait une fièvre typhoïde, l'autre une fluxion de poitrine. Malheureusement ils demeuraient à la campagne, ce qui nous prenait par les courses un temps précieux.

Ils sont sauvés l'un et l'autre, grâce au magnétisme et surtout grâce à l'eau magnétisée, employée en compresses sur tout le buste, et prise en boisson par petite quantité.

Nous espérons faire paraître le numéro d'Avril dans les premiers jours du mois.

Pour complaire à quelques-uns de nos abonnés qui nous l'ont réclamée, nous reprenons aujourd'hui notre ancienne vignette, représentant un fait magnétique ancien, qui se trouve sur le zodiaque de Denderah, et qui, selon certains auteurs, a trois mille quatre cents ans, ce qui prouve que le magnétisme était connu des Egyptiens, et qu'il n'est pas une nouveauté née d'hier.

Nous prions nos anciens abonnés de nous envoyer le montant de leur réabonnement ; nous prions nos lecteurs qui voudraient s'abonner pour 1870 de le faire de suite.

Etudes sur le magnétisme

Suite — (Février).

Comme nous le disions dans notre numéro de Février, la découverte du somnambulisme fut fatale au magnétisme, et fut un des principaux motifs qui le firent repousser et même nier par les corps savants.

Le somnambulisme était trop merveilleux à leur avis, pour qu'il fût vrai ; et puis il les renvoyait à l'école, car les règles de la physiologie n'étaient plus en rapport avec les faits nouveaux ; il était donc préférable de nier ceux-ci tout simplement ; cela évitait toute discussion.

Cependant, malgré les entraves de toutes sortes que le magnétisme rencontra sur sa route, il marcha, et il marche encore, lentement il est vrai, mais il avance. Personne ne peut nier les progrès qu'il fait chaque jour ; personne ne peut contester que le développement de certains phénomènes, ou la guérison de certains malades affectés de diverses maladies, n'entraînent après eux des convictions réelles.

On ne peut donc plus nier le magnétisme, ni même le fluide magnétique. Mais en tout état, la cause des effets magnétiques est-elle absolument nécessaire à connaître ponr l'étude et la pratique du magnétisme? Nous ne le pensons pas, car nous avons vu bien souvent des hommes incrédules produire des effets en se mettant dans l'état d'action voulue. Mais si la cause était positivement connue, elle pourrait donner plus de confiance dans les effets produits, parce que l'homme aime naturellement à s'en rendre compte ; et que s'il est absurde en philosophie de pousser la contemplation jusqu'à vouloir définir ce qu'est l'âme, il n'en est pas de même de certaines recherches en physiologie.

Lorsque, il y a cent ans, les magnétiseurs prétendirent

agir en vertu d'un fluide, on rit, et l'on se moqua d'eux; et, tout en admettant les effets, on soutint qu'il n'y avait pas de fluide, *qu'on ne le voyait pas*, et que l'imagination seule était en jeu.

Plus tard, on ne tint plus à voir un fluide pour en reconnaître les propriétés; aussi, a-t-on constaté l'existence d'un fluide qu'on a appelé nerveux.

Nous nous sommes souvent demandé pourquoi les savants qui ont les premiers admis la circulation et l'expansion de ce fluide, ne lui ont pas donné de suite le nom de *fluide magnétique*, puisqu'ils ont reconnu qu'il produit les mêmes effets que ceux désignés sous le nom de *magnétiques*, et qui étaient connus bien avant la prétendue découverte de la circulation nerveuse.

On admet généralement que l'homme est enveloppé d'une atmosphère particulière qui lui est propre, dont le principe est le fluide universel, modifié par l'organisme humain.

On admet aussi la circulation d'un fluide dans les nerfs. Cette circulation n'est pas contestée aujourd'hui, quoiqu'il n'y ait pas cent cinquante ans que des savants prétendaient encore que le sang lui-même ne circulait pas.

Suivant Humboldt, non-seulement il y a une circulation nerveuse, mais encore une expansion de fluide au dehors, expansion qui a lieu avec une force et une énergie qui forment une sphère d'activité semblable à celle des corps électrisés.

Il y a donc une circulation extérieure et intérieure; le fluide introduit dans les nerfs en sort pour se répandre dans l'atmosphère ou dans un corps voisin.

Cuvier a dit : — « que de la proximité de deux corps animés dans certaines positions et avec certains mouvements naissent des effets indépendants de l'imagination; il paraît, ajoute t-il, que ces effets sont dus à une communication quelconque, qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Quoiqu'on ait attribué à bien des causes différentes les effets du magnétisme, nous avons reconnu qu'il n'y avait

qu'une cause, *seule et unique*, une émanation de l'homme, plus ou moins active, nommée généralement fluide.

Notre opinion s'est corroborée par les faits, et elle est devenue une conviction qui fait partie de nous-même.

Nous ne développerons point ici tout ce qui a déterminé cette conviction, nous l'avons fait dans d'autres ouvrages (1), nous dirons seulement qu'elle est appuyée par des faits sur des êtres vivants, et surtout sur des corps inertes, sur des instruments de physique, dont on ne peut accuser l'imagination ni le compérage.

(La suite au prochain numéro.)

LAFONTAINE.

Correspondance

Nîmes, le 2 Mars 1870.

Monsieur,

Ainsi que vous m'avez autorisé à le faire, je viens consulter votre expérience. Et d'où nous viendrait la lumière, si, à l'heure du doute, nous ne nous rapprochions du sage?

La question que je viens vous poser aujourd'hui a peut-être sa réponse dans quelqu'un de vos ouvrages; quoi qu'il en soit, elle est encore pour moi à l'état de problème.

En parcourant votre livre l'*Art de magnétiser*, j'ai été frappé de la précision avec laquelle certains somnambules ont annoncé des choses futures.

C'est ainsi que plusieurs malades plongés dans le sommeil magnétique ont prédit le jour et l'heure exacts d'une crise ou de la guérison.

Je me suis alors demandé, avec quelque inquiétude, ce que devenait notre libre arbitre en présence de pareils

(1) *L'Art de magnétiser*, 3me édition, chez Germer Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

faits, et j'ai craint que cette suprême indépendance que, de par l'autorité de quelques philosophes, nous avons cru notre partage, ne fût qu'une sotte présomption.

Tous les événements de notre vie seraient-ils inscrits depuis l'éternité au livre du destin? Ne serions-nous que de simples machines travaillant obscurément à l'accomplissement d'une œuvre inconnue, sous l'influence d'une volonté Toute-Puissante?

Cette manière de voir s'accorderait avec l'idée que nous nous faisons de Dieu qui voit tout, qui sait tout.

L'âme, détachée du corps, lit dans l'avenir.

Or, l'âme est d'une essence divine. Dieu doit donc posséder à un degré infiniment supérieur toutes les facultés de notre âme, qui n'est qu'une parcelle de lui-même.

Si tout est prévu, si tout est fatalement marqué d'avance, que devient notre libre arbitre?

J'envisage ensuite la question à un autre point de vue, et, cette fois, mes conclusions sont en faveur de notre indépendance.

Ainsi, grande est ma perplexité. Ce qu'il y a de réellement fatal, me dis-je, ce sont les conséquences : c'est, du reste, une condition nécessaire au maintien de l'ordre universel.

Et ce qui est libre, c'est notre volonté. Libres dans notre choix, nous voulons sincèrement une chose à l'accomplissement de laquelle nous appliquons nos facultés.

Dieu, dès ce moment, connaît toutes les conséquences qui suivront la disposition d'esprit dans laquelle nous sommes, jusqu'à ce qu'une nouvelle volonté, indépendante du milieu dans lequel nous vivons, qui n'est pas elle-même une conséquence, qui est spontanée, vienne succéder à la première, et entraîne des suites nouvelles.

En supposant que notre volonté, une fois portée sur un objet, ne subisse pas de modification, notre âme ou Dieu sauront d'avance toutes nos actions, puisqu'elles ne seront que des conséquences.

Remarquez qu'en ceci je suppose une volonté isolée, dont les effets ne seront pas contrariés ou modifiés par

une influence étrangère (ce qui est une chose à peu près impossible).

Impossible dans des conditions de perpétuité, mais possible cependant (je me hâte de l'ajouter), dans la limite d'un temps donné.

Donc, quand la prédiction d'un somnambule s'est accomplie, c'est que nulle cause extérieure n'est venue rompre la chaîne des conséquences que son âme avait vues, pendant que le corps était plongé dans le sommeil magnétique.

Si la prédiction ne se réalise pas, ce n'est pas que le somnambule ait radoté, c'est que, sous l'influence d'une volonté, qu'il ne pouvait prévoir (notre volonté étant libre), l'ordre des choses prévues a été converti en un nouvel ordre de choses.

J'admets ainsi l'infaillibilité du somnambule, c'est-à-dire l'infaillibilité de l'âme, c'est-à-dire l'infaillibilité de Dieu.

En sorte que cette seconde manière de voir s'accorde encore avec l'idée que nous nous faisons de Dieu.

Mais j'hésite à me prononcer, quoique je me sente un certain penchant pour la deuxième théorie.

J'espère que vous voudrez bien m'éclairer là-dessus.

J'ai lu dans votre ouvrage, le même que j'ai cité plus haut, qu'on pouvait, par la fascination, tuer un crapaud, un reptile. Serait-il donc dangereux de l'employer pour amener le sommeil magnétique?

Pourtant vous la conseillez.

Comment expliquer cette contradiction, ou plutôt cette différence d'effets.

J'aimerais bien de connaître, si ce n'est trop vous importuner, par quel procédé l'on peut combattre les coliques hépatiques, affection dont sont atteintes deux personnes auxquelles je suis étroitement attaché.

J'ai un petit bambin pour lequel je redoute le croup, si commun chez les enfants. Vous conseillez aux parents d'user, en pareil cas, du fluide magnétique, mais je ne vois pas que vous indiquiez la manière de le diriger. Voudriez-vous encore m'éclairer la-dessus?

Lorsqu'on magnétise une nourrice, ne risque-t-on pas, en faisant des passes du cerveau à l'épigastre, d'arrêter ou de contrarier le lait?

Dernièrement, je plongeai une jeune fille dans le sommeil. Mais, tandis que je cherchais à la porter au somnambulisme, elle fut en proie à de violents soubresauts qui secouaient tout son organisme; elle se mit à sangloter et à pleurer abondamment. Je m'empressai de la réveiller, mais j'eus beaucoup de peine à triompher des soubresauts; elle conservait, toute éveillée, des tressaillements fréquents; elle se sentait lourde et éprouvait des picotements dans les bras, puis dans le cou et au front.

Enfin, tout cela finit par disparaître, mais le sujet eut pendant deux jours la tête alourdie.

J'avais, pour la réveiller et pour avoir raison de l'ébranlement de son système nerveux, suivi les instructions de votre ouvrage.

J'ai depuis essayé de magnétiser encore le même sujet, mais, voyant les mêmes symptômes se préparer, je me hâtai de réveiller.

Faut-il il renoncer à endormir cette jeune fille?

Mais je m'aperçois que ma lettre prend des proportions démesurées et que j'abuse de vos loisirs.

Excusez de son ardeur un récent converti, et recevez l'assurance de la considération très-distinguée de votre bien dévoué.

L. Cabane.

Réponse à M. Cabane, sur les dangers du Magnétisme

A votre question : « La fascination, par laquelle on peut tuer un crapaud, est-elle dangereuse à employer pour produire le sommeil magnétique? » — Je réponds : La fascination proprement dite n'est pas dangereuse si elle n'est pas poussée à sa dernière limite; elle n'est qu'un auxiliaire dans la magnétisation.

Mais c'est la magnétisation elle-même qui peut devenir dangereuse dans des mains inexpérimentées.

Lorsqu'on veut produire le sommeil magnétique, on déploie généralement beaucoup de volonté ; on émet avec ardeur une grande quantité de fluide vital ; et l'envahissement du système nerveux se fait d'autant plus promptement. Puis l'engourdissement suit la fermeture des yeux, la torpeur succède, et bientôt le corps, saturé de fluide, est plongé dans le sommeil magnétique et dans l'insensibilité.

Si vous continuez à agir avec force et sans discernement, il peut se présenter un état léthargique, cataleptique, pendant lequel la respiration deviendra insensible, le pouls disparaîtra, la face prendra une teinte cadavérique, le froid envahira non seulement les extrémités, mais encore tout le corps, et vous aurez devant vous un cadavre, du moins en apparence.

Si dans cet instant vous commettez la plus petite imprudence, la moindre négligence, vous anéantirez la vie ; et la mort, la mort irréparable, sera votre ouvrage.

Ne croyez point que j'exagère, que je charge le tableau ; non, non, c'est la simple vérité, la vérité même.

Ce cas est très-rare heureusement, mais il peut se rencontrer ; des circonstances physiques, morales, maladives jointes à l'imprudence du magnétiseur, peuvent le faire apparaître ; — je l'ai vu.

J'ai plusieurs fois été appelé à réparer des accidents forts graves qui se rapprochaient beaucoup de cet état ; je suis parvenu à faire cesser des accès cataleptiques qui duraient depuis plusieurs jours ; j'ai même eu le bonheur de rappeler à la vie des personnes considérées par des médecins comme étant mortes à la suite d'attaques d'apoplexie. Mais dans ces accidents, la vie avait été brusquement interrompue, sans être entièrement éteinte.

Tandis que dans l'accident provoqué par une magnétisation exagérée et imprudente, le fluide s'accumule au cerveau et aux plexus, il encombre la circulation, il la ralentit, et au lieu d'activer les fonctions des organes, il

leur fait obstacle, et il produit une sorte d'asphyxie, pendant laquelle la vie cesse.

Ou bien encore, le fluide du patient est doucement soutiré ; les sources de la vie s'évaporent et s'épuisent lentement en s'éteignant dans un calme, dans un bien-être, dans une certaine jouissance qui a son charme et que l'on regrette si l'on vous en retire ; c'est une mort que l'on rechercherait si on la connaissait.

Lorsque j'étais dans la plénitude de toutes mes forces et que j'avais une confiance entière en moi, j'avais produit la mort sur des crapauds, des grenouilles, des vipères, des couleuvres ; et j'avais même été assez heureux pour ramener la vie chez quelques-uns, après les avoir tués.

Dans mon immense désir de connaître, je voulus savoir si le pouvoir que je ressentais en moi, allait jusqu'à éteindre la vie chez l'homme, et la ranimer aussitôt.

Qu'on ne me reproche pas cette imprudence, l'intention était bonne : c'était pour connaître toutes les forces, toutes les ressources vitales qui existent dans l'homme. C'était pour savoir si l'homme déclaré mort par la science, l'était véritablement ; et si, par la transmission de la vie d'un autre homme dans le corps inanimé et déjà froid, on ne pouvait pas ranimer cette vie éteinte pour tous.

J'ai été assez heureux pour réussir toujours ; et j'ai pu me louer d'avoir eu le courage d'oser tenter cette expérience qui m'a fait découvrir et constater les moyens à l'aide desquels on peut ramener la vie chez des êtres morts pour tous, et qui cependant ne le sont pas.

Mes premières expériences datent de 1842 ; elles ont été faites en Angleterre, sur une jeune fille anglaise.

Après avoir réussi deux fois, je voulus, pour avoir une conviction plus profonde, faire l'expérience devant quelques personnes. Ce fut à Leicester, sur la nommée Mary (1) ; deux médecins tenaient chacun un bras ; ils furent effrayés en sentant le pouls disparaître et en voyant

(1) Docteur Freer, docteur Shaw, docteur Noble, le professeur Hollins, le professeur Gaillard, celui-ci était Français.

tous les symptômes de la mort se présenter sans syncope; puis la vie reparaître sous mon influence. L'expérience réussit complétement, mais j'y perdis mon somnambule Eugène qui, présent et entendant les médecins déclarer la mort de la fille, fut tellement effrayé qu'il me quitta et revint en France. Ce ne fut que plus tard, à Paris, qu'il vint me retrouver et que je pus le magnétiser de nouveau.

Ma dernière expérience, en quelque sorte publique, fut faite à Genève, devant tous les élèves du cours que je donnais au chalet Junod, en 1853 (2). Ils étaient vingt-cinq.

Tous les élèves se souviennent certainement de cette leçon terrible, dans laquelle, voulant faire comprendre à tous, combien il était dangereux d'agir légèrement en magnétisant, et de jouer avec des forces qui, n'ayant point de limites connues, sont pour ainsi dire infinies, je réduisis à l'état de cadavre une de mes somnambules nommée Louise.

Lorsqu'elle fut endormie, je l'étendis sur une grande table; les élèves l'entourèrent et restèrent dans l'immobilité la plus complète, et dans le silence le plus profond. Je les en avais prié, car il fallait que rien ne vînt me troubler, et que je pusse conserver non-seulement tout mon sang-froid, mais encore toute la perspicacité de mon intelligence et de la partie instinctive de mon être, pour voir, pour sentir tout ce qui se passerait dans ce corps que j'allais soumettre à une si terrible épreuve.

Je commençai à magnétiser Louise : deux médecins présents s'emparèrent chacun d'un bras, afin de constater les variations du pouls. D'abord ils le trouvèrent calme, bientôt ils le sentirent diminuer et disparaître entièrement; les battements du cœur devinrent imperceptibles, puis ils cessèrent. Ces messieurs présentèrent devant la

(2) MM. Junod, architecte; Bret, pasteur; Bort, ministre; Marcillac, Malègue, Liodet négociants; Denarié aîné, Denarié jeune, David, Brolliet, entrepreneurs: docteur Nollac; Mulder, Sivori, Paulin, artistes; Smiedt, Jequier, étudiants; Paris, professeur: Marc Baud, peintre; L. Baumont, etc., etc.

figure, une glace qui resta claire et nette, sans qu'aucune trace de souffle ne la ternît.

L'immobilité des traits devint frappante; toutes les lignes, toutes les aspérités du visage s'effacèrent; le froid glacial des membres gagna tout le corps et une pâleur verdâtre, cadavérique s'étendit sur la face et leur fit dire en même temps avec un sentiment d'effroi : — « elle est morte. » — Ces trois mots furent les seuls qui furent prononcés. Et chacun haletant, immobile, retenant sa respiration, le regard effrayé et fixé sur cette femme, éprouvait une angoisse indéfinissable d'émotion et d'inquiétude.

J'étais calme, sentant toute la responsabilité qui pesait sur moi; j'avais suivi avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les phases par lesquelles Louise passait; je n'avais pas perdu une seule de ses sensations; j'avais en quelque sorte lu à livre ouvert dans ce corps d'où le mouvement et la vie se retiraient lentement, doucement, sans secousses, sans syncopes; je n'avais observé aucun effet extraordinaire, inconnu, mais tout à coup, je sentis en moi qu'il était temps d'agir, et que quelques secondes de plus, il serait peut-être trop tard — que tout serait fini.

Je me recueillis, — je posai une main sur l'épigastre et l'autre sur la tête, attaquant ainsi les deux principaux centres nerveux; je fis vivement et avec ardeur des insufflations chaudes sur le cœur, sur le cerveau, je donnai en cet instant toute la vie qui était en moi; puis, faisant sur la bouche, l'effet d'une pompe foulante et aspirante donnant et soutirant le fluide vital, afin de rétablir le mouvement de va et vient des poumons, j'eus bientôt un résultat favorable.

Les deux docteurs, la figure rassérénée, annoncèrent que le pouls se faisait légèrement sentir; puis le cœur battit, la respiration devint régulière et Louise revint à la vie. Chacun alors, souffla, respira, se tâta; les élèves étaient tous si émus, si impressionnés, que quelques-uns furent indisposés.

L'expérience était complète; par le magnétisme on pouvait donner la mort. Deux médecins l'avaient reconnu;

et avec eux, vingt autres personnes qui s'occupaient de science. Vous voyez, monsieur, qu'on ne saurait être trop prudent lorsqu'on veut produire le sommeil, car même sans négligence, sans imprudence, on peut produire des accidents. Je vous engage à ne point continuer à chercher le sommeil sur la personne dont vous me parlez, elle est trop nerveuse, et vous ne savez point encore assez diriger votre action.

2° Pour combattre les coliques hépatiques, il faut poser la main sur le foie, faire un léger massage qui fait beaucoup souffrir le malade, car il se trouve quelquefois à travers les conduits de petits calculs biliaires qu'il faut dissoudre.

Généralement après une demi-heure d'imposition de la main, en agissant avec une volonté intense, on obtient un soulagement; si on répète la magnétisation dans la même journée, on fait cesser entièrement toutes les souffrances; mais si on veut guérir le malade, il faut magnétiser pendant un mois ou deux.

3° Pour le croup, imposez la main sur le cou, faites des insufflations chaudes sur le cou, sur les poumons et dans la bouche, continuez jusqu'à ce que l'enfant respire bien, posez ensuite une compresse d'eau magnétisée sur le cou et la poitrine; l'enfant s'endormira et le lendemain il ne ressentira rien.

4° Il faut être très-prudent avec les nourrices; les magnétisations doivent varier, non-seulement selon les indispositions, mais aussi selon les constitutions. Cependant le magnétisme pourra ramener le lait chez une nourrice chez laquelle il se serait tari accidentellement.

LAFONTAINE.

Procès et Réflexions

Le *Journal de Genève*, qui, par parenthèse, ne dit jamais un mot du magnétisme, quand il pourrait en parler avec avantage, racontait dernièrement avec plusieurs jour-

naux de Paris, un procès fait à un magnétiseur de Bologne.

Il s'agissait d'une consultation somnambulique sur l'infidélité d'un mari. La femme au désespoir serait devenue folle, au point de nécessiter sa réclusion dans une maison de santé ; et le mari, furieux d'être découvert, aurait traduit devant les tribunaux, le magnétiseur qui n'est autre que le docteur Pietro d'Amico, l'honorable président de la Société magnétique de Bologne.

Nous sommes heureux de pouvoir déclarer ici que l'innocence du docteur a été proclamée et qu'il a été entièrement acquitté par le tribunal.

Mais nous regrettons sincèrement qu'un magnétiseur sérieux, comme parait l'être le président de la Société magnétique de Bologne, puisse se livrer à des consultations somnambuliques dont il doit connaître la fragilité.

Nous sommes loin de mettre en doute l'existence de la lucidité dans le somnambulisme magnétique; nous l'avons au contraire proclamée souvent, car nous en avons eu de nombreuses preuves par nous-même. Mais tout en déclarant que la lucidité existe, qu'elle est une réalité, une vérité, nous sommes forcé de reconnaître qu'elle est bien capricieuse, et que, pour une fois qu'elle vient nous éclairer de son flambeau, elle nous induit mille fois en erreur.

Nous avons par cela même déclaré son inutilité dans les conditions présentes, et nous voudrions convaincre les magnétiseurs qui s'en servent combien elle est nuisible au magnétisme, tout en étant un de ses effets les plus étonnants.

Nous voudrions que les magnétiseurs comprissent tout ce qu'il y a d'important pour le magnétisme à ne point jeter au public avide du merveilleux, la lucidité dans le somnambulisme.

Nous voudrions que les magnétiseurs, renfermés dans leur cabinet, étudiassent les moyens de produire la lucidité, de la fixer et de la dégager des hallucinations qui envahissent l'imagination des somnambules, et que ceux-ci donnent comme étant la lumière entrevue par eux.

Tant qu'on n'aura point trouvé le moyen de fixer pendant

un temps donné, la lucidité lorsqu'elle se présente d'elle-même, ou qu'elle est provoquée; aussi longtemps que le magnétiseur ne saura point, ne pourra point séparer le vrai du faux dans les paroles des somnambules; aussi longtemps qu'il ne pourra pas affirmer avec l'autorité d'une conviction profonde: — TOUT CE QUE VIENT DE DIRE LE SOMNAMBULE EST VRAI, JE LE GARANTIS, JE LE SIGNE, — tant qu'il n'en sera point ainsi, nous le déclarons, les consultations somnambuliques ne méritent aucun crédit.

Il est certain que nous avons rencontré dans notre longue carrière des cas exceptionnels dégagés de tout nuage, et où la vérité la plus absolue régnait souverainement, mais ces cas, qu'ils étaient courts, rares et toujours inattendus! combien au contraire, nous avons vu des somnambules restant terre à terre, et n'ayant que des éclairs qui les illuminaient un instant, et qui les laissaient retomber dans des ténèbres encore plus profondes, ou bien qui frappaient leur esprit, et les entraînaient dans des divagations.

La lucidité dans le somnambulisme est sans contredit le phénomène le plus curieux, le plus merveilleux, le plus précieux de tous les phénomènes du magnétisme, puisqu'il présente à nos yeux une preuve positive et pour ainsi dire matérielle, de l'existence et de la spiritualité de l'âme.

Pour démontrer combien il faut être circonspect dans la croyance qu'il faut accorder aux somnambules, même les plus lucides, nous donnerons sur l'état du même malade, les consultations de deux somnambules en réputation, dans lesquelles elles se sont laissé entraîner à divaguer.

Une mèche de cheveux fut portée à une somnambule qui déclara après les avoir palpés:

La malade éprouve des maux d'estomac, des lourdeurs, des fatigues, des digestions difficiles, un manque complet d'appétit; des maux de tête, des douleurs aux reins, au dos, entre les deux épaules; elle a aussi des crises nerveuses hystériques très-violentes, puis aussi des accès cataleptiques fréquents.

Tout cela était vrai, la somnambule avait parfaitement et exactement vu jusque-là. Mais tout à coup elle fut prise d'une de ces hallucinations si fréquentes chez les somnambules, même les plus lucides, sans qu'on puisse jusqu'ici en apprécier ni en reconnaître la cause. Elle se mit à divaguer. Ainsi elle indiqua pour cause de tous les désordres qu'elle avait parfaitement reconnus, et qui étaient de la plus grande exactitude : Un ver très-gros et long d'un mètre, ayant une tête de la forme de celle d'un homme, avec des yeux très-grands et très-brillants, et de plus, des pattes comme celles de devant des grenouilles. Il était logé au-dessous et sur le côté externe du cœur; il avait beaucoup grossi depuis six mois, et devait à la longue étouffer la malade.

Puis elle ordonna des remèdes impossibles, et qui n'en sont pas. — Un écheveau de fil coupé par petits morceaux et mélangés dans du beurre et de l'huile, à prendre tous les matins une cuillerée.

La famille inquiète et ne sachant que croire, fit consulter une autre somnambule également réputée. Une mèche de cheveux lui fut remise comme à la première.

Celle-ci dit :

Le sang ne circule pas, — les poumons sont larges, néanmoins la respiration est difficile, — les nerfs sont malades, — la peau des poumons est toute plissée, — la malade ne mange pas bien, — elle dort mal, — dans tout le ventre il y a beaucoup d'inflammation, — la malade est très-faible, la poitrine est affectée, — le petit intestin est plus malade que le gros, je n'y vois pas de tubercules, mais des matières grisâtres entourées de glaires ; — ah! je vois dans l'intestin qui reçoit la nourriture, — un ver, il a une tête grosse comme le pouce — il tourne jusqu'à l'intestin grêle, il y est attaché — il a un mètre de long, des yeux gros et brillants ; — si on l'empoisonne je crains qu'il n'étouffe la malade.

Puis un traitement ridicule.

Cette seconde consultation se trouva en contradiction avec la première, ce qui devait naturellement faire penser

que l'une des deux somnambules au moins, se trompait. Mais ce qu'il y eut de curieux, c'est que, malgré la divergence d'opinion sur les différents symptômes de la maladie, ces deux somnambules s'accordèrent sur un fait faux, et que la seconde décrivit à peu près dans les mêmes termes que la première, le fameux animal qui n'existait pas. Car hâtons-nous de le dire, il n'y avait pas d'animal ni de ver chez la malade, — mais bien un état nerveux, qui provoquait des crises d'hystérie, de catalepsie, pendant lesquelles les organes intérieurs se contractaient, et par fois restaient crispés plusieurs heures; ce qui rendait cet état des plus douloureux.

Comment cette seconde somnambule, qui avait été en désaccord à peu près sur tous les points avec la première, se trouva-t-elle en accord parfait avec celle-ci sur un point qui n'existait pas? — quelle est cette coïncidence?

Faut-il voir chez la seconde, une hallucination semblable à celle dont la première avait été dupe? Non, il est peu probable que la même hallucination, que le même mirage ait pu frapper de la même manière, même en somnambulisme, deux personnes différentes.

Ne serait-il pas plus rationnel de penser que pendant la consultation, la seconde somnambule, qui était moins bien disposée, s'est laissée entraîner à observer la pensée de la personne qui la consultait; et qu'elle a suivi alors, dans l'esprit de celle-ci, l'idée de la première somnambule, qui s'y représentait peut-être inconsciemment? De là, possibilité et probabilité des mêmes errements sur un fait imaginaire.

Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper aujourd'hui; nous voulons faire comprendre par l'exemple que nous venons de citer, combien on doit user de circonspection envers les somnambules et combien peu on doit leur accorder de croyance.

En effet si parfois la lucidité apparait chez les somnambules, il n'est pas rare aussi, de la voir disparaître tout à coup, elle dépend de trop de causes physiques et morales pour qu'il en soit autrement.

Nous supplions donc les magnétiseurs de s'abstenir de consultations somnambuliques, et d'étudier sérieusement les moyens de fixer la lucidité : Il faut qu'ils puissent empêcher les somnambules de s'égarer ainsi en suivant les écarts de leur imagination ; il faut qu'ils sachent comment diriger et ramener la lucidité quand elle échappe, et forcer les somnambules à rester dans le droit chemin. Il y a des lois, il y a des moyens plus ou moins absolus, il faut chercher à les connaître et à les mettre en pratique.

Jusque-là, tous les magnétiseurs doivent s'abstenir de donner des consultations, car elles peuvent les conduire sur les bancs des accusés, et de plus compromettre le magnétisme.

LAFONTAINE.

Hôpital homœopathique à Paris

Par autorisation spéciale de l'Empereur et de l'Impératrice, et sous leur patronage, un hôpital homœopathique va prochainement être fondé aux Ternes, non loin de l'hôpital Beaujon. Cet établissement sera placé sous la direction des docteurs Serrant, Simon, etc.

Bien des gens à Paris seront étonnés, sinon scandalisés, lorsqu'ils liront cette nouvelle.

Quant à nous, nous nous empressons d'applaudir à une décision pareille. C'est un progrès immense, dont nous félicitons Leurs Majestés.

Il y a quelques années, l'Empereur avait déjà voulu fonder une chaire d'homœopathie, à l'école de médecine de Paris.

Il avait été arrêté, là, comme à propos du libre-échange, par les professeurs qui voulurent tous donner leur démission.

Aujourd'hui, l'Empereur revient à son projet, en tournant la question. Il prend le côté pratique, il a raison ;

c'est la bonne manière de faire reconnaître quelle est la meilleure méthode de traiter les malades.

Il suffira de comparer le nombre des morts qui sortiront des hôpitaux allopathiques ou homœopathiques, le public jugera avec son gros bon sens qui ne le trompe jamais.

Cette décision réjouit notre cœur, en nous donnant l'espérance que le magnétisme, lui aussi, aura son tour, et que bientôt Paris possédera, comme Londres, un hôpital magnétique.

Il y a vingt-cinq ans que dans Londres, des hommes généreux fondèrent un MESMERIC INFIRMARY.

En Angleterre ce n'est pas comme en France; là toute idée nouvelle germe, et rencontre, lorsqu'elle peut être utile, non-seulement des partisans, mais encore elle trouve des hommes de science et de fortune, qui se consacrent à la propager.

Ce n'est pas qu'ils donnent beaucoup d'argent, mais ils présentent l'idée, ils la prônent, ils la préconisent en hommes convaincus, et par leur concours ardent, ils trouvent des hommes disposés à concourir avec eux et à faire réussir l'idée qu'ils ont entreprise.

En France, on compte toujours sur le gouvernement, sans lequel on ne sait rien faire. En Angleterre comme en Amérique, on ne compte, au contraire, que sur l'initiative et le concours des particuliers qui, eux seuls, y sont intéressés. Aussi fait-on des choses merveilleuses, miraculeuses; aussi une petite idée est-elle développée, et devient-elle grandiose dans les mains de chacun.

Le MESMERIC INFIRMARY de Londres a été fondé et soutenu par les plus grands noms aristocratiques et scientifiques, et par les plus grandes fortunes; chacun s'est empressé d'apporter son offrande; chacun a voulu participer à la création de cet hôpital qui devait donner de si brillants résultats.

Cette bienfaisante institution s'est établie et a fonctionné dans *Portlandt-place.*

Des milliers de malades ont été reçus; des milliers de

guérisons ont été produites par des centaines de magnétiseurs qui se sont empressés de se rendre à l'appel qui leur était fait, pour donner leurs soins aux malades, sous la direction de savants et consciencieux médecins.

Espérons que la France, qui souvent reste en arrière, voudra, sous l'initiative de Leurs Majestés, reprendre la place qu'elle ne devrait jamais abandonner.

La France est le flambeau de la civilisation, crie-t-on partout ; pourquoi donc alors reste-t-elle toujours en retard, pourquoi ne s'élance-t-elle pas toujours en avant, comme c'est sa place et son devoir?

Dans l'hôpital mesmérique à Londres, des maladies aigües qui mettaient le malade en danger de mort, ont été traitées magnétiquement sans aucun remède, et des guérisons ont été obtenues à la stupéfaction des médecins non croyants, mais qui se donnaient la peine de venir observer les résultats avec impartialité.

Une remarquable opération a été faite en 1854; il s'agissait de l'ablation du sein d'une dame pendant qu'elle était magnétisée; l'insensibilité a été entière, la malade n'a pas donné le plus petit signe de sensation; son visage est resté souriant, comme au moment où elle s'est endormie du sommeil magnétique. A son réveil elle a déclaré que *non-seulement elle n'avait rien senti, et* QU'ELLE NE SENTAIT RIEN, *mais qu'elle avait même ignoré jusqu'à cet instant qu'on eût fait l'opération.*

Un fait inouï, c'est qu'après avoir été opérée, cette dame a voulu monter seule deux étages pour arriver à sa chambre, ce qu'elle a exécuté au grand étonnement des nombreux spectateurs qui avaient assisté à l'opération, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup de médecins qui tous ont signé le procès-verbal.

En Angleterre, en France, en Amérique, on a fait beaucoup d'opérations chirurgicales sous l'influence magnétique; le docteur Esdaile les a répétées à Calcutta, toujours avec succès.

Il est bien prouvé que le magnétisme n'offre point de danger comme l'éther ou le chloroforme, et que, loin

d'être nuisible dans une opération, il est au contraire très-utile; non-seulement il produit l'insensibilité entière pendant des heures, si l'on veut; mais encore il régularise la circulation, il facilite la suppuration, il active la cicatrisation, il consolide la convalescence. Cependant les médecins le repoussent et le dédaignent.

Quand il y aura un hôpital magnétique à Paris, les opérations seront nombreuses; les guérisons dans des cas réputés incurables auront lieu; et dans un siècle on ne se fera traiter que par le magnétisme qui, lui, n'empoisonne et ne détériore jamais, comme toutes les drogues pharmaceutiques.

LAFONTAINE.



Rhumatisme

Mlle X... avait, depuis six mois, une douleur permanente dans la main et le poignet, qui l'empêchait de travailler son piano; c'était le résultat d'un travail forcé. De temps en temps, elle éprouvait aussi dans l'épaule une douleur passagère qui devenait très-aiguë, et qui disparaissait, comme elle se présentait, sans aucun motif.

Mlle X..., après avoir été magnétisée pendant huit jours, et avoir obtenu un soulagement dans la main, la douleur de l'épaule se présenta si violente, qu'elle se fit sentir dans tout le bras et en quelque sorte le paralysa. Mlle X... ne pouvait plus faire un seul mouvement de son bras ni de sa main; on ne pouvait la toucher sans lui faire jeter un cri; la sensibilité nerveuse de l'épiderme, loin d'être diminuée, était au contraire surexcitée.

Je continuai à magnétiser par des passes, puis je massai fortement et je fis appliquer sur l'épaule brûlante une compresse d'eau magnétisée que l'on changea deux fois pendant la nuit. Deux jours après, la douleur quitta l'épaule et vint se fixer dans l'avant-bras, la main et les doigts. Je la poursuivis par le massage et par les com-

presses, et un mois après, non-seulement les douleurs avaient diminué graduellement d'intensité, mais elles étaient entièrement disparues, et le mouvement était redevenu libre et fort dans l'épaule, le bras et la main. Depuis ce moment, quoiqu'il y ait plusieurs années, jamais mademoiselle X... n'a ressenti la plus petite douleur, ni la moindre difficulté de mouvement; au contraire, son bras et ses doigts étaient devenus beaucoup plus forts et avaient gagné en agilité.

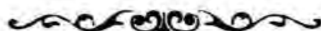


Névralgie



Mme *** souffrait depuis longtemps d'une névralgie très-intense. En trois séances, elle fut soulagée, et en sept, elle fut entièrement guérie. Elle n'a jamais ressenti aucune douleur depuis.

LAFONTAINE.



Nous lisons dans la *Revue magnétique* de Paris, du 1er Mars :

Le Magnétisme et son exploitation par les charlatans

Conférence faite par M. Gabriel PÉLIN, le 20 Février, boulevard des Capucines.

M. Gabriel Pélin est un orateur d'un talent exceptionnel. Il possède le don de la parole comme d'autres possèdent la taille; chez lui tout est naturel : voix, gestes, regards fascinateurs, diapason de rechange; il passe du triste au gai sans s'en douter, comme du grave à l'emportement sans y prendre garde; il tient son public en haleine sous le charme et la clarté de sa diction, c'est vraiment à faire croire qu'il est né sur une tribune du choc d'une étincelle électrique.

M. Gabriel Pélin, au physique, est un homme sec, nerveux, un vrai fourreau tanné, dans lequel se trouve une lame d'une énergie étrange.

Au moral, son œil est sympathique, son esprit cultivé ; il possède les sujets qu'il traite dans leurs plus petits détails, ne glisse sur aucun, appuie sur ceux qui semblent ne pas pénétrer chez ses auditeurs, car son œil scrute le reflet des physionomies, et par elles juge de leurs impressions.

Ce n'est pas un torrent qui déborde, non, c'est une parole qui arrose et vivifie, il ne dit bien que ce qu'il ressent, et il sait où doit s'arrêter cette parole fécondante ; somme toute, c'est un de ces talents qu'on aime, parce qu'il laisse après lui le bénéfice de la réflexion.

Il commence son discours simplement, résume en peu de mots ce qu'il entend traiter ; suit l'ordre de son programme comme un compas, et d'un bond il entre au cœur de chaque sujet. Nous regrettons que la place nous manque pour citer toutes ces belles définitions, mais nous espérons que cette conférence lui sera redemandée, et nous engageons nos lecteurs à ne pas y manquer.

Il définit le magnétisme d'une manière claire ; c'est pour lui un agent qui relie tout dans la nature, parce qu'il est l'âme même de son mouvement. On voit que, loin de nier son existence, il lui attribue le plus grand rôle. Le magnétisme animal n'est pour lui qu'une modification du magnétisme général se modifiant en raison du milieu ; il lui attribue une propriété, sinon curative toujours, du moins utile dans bien des cas (qu'il cite du reste), et finit par le recommander aux mères de famille, car elles possèdent l'amour et la foi indispensables pour obtenir des prodiges sur leurs petits êtres.

Il s'étend sur le magnétisme présenté par Mesmer, décrit son baquet, sa raison d'être au début, comme influence morale et physique, et conclut en disant que si le magnétisme n'a plus aujourd'hui le prestige des premiers jours, c'est qu'on a pillé les nombreux éléments qui constituaient ce fameux baquet : le verre pilé et la limaille de fer engen-

drant l'ÉLECTRICITÉ ; l'eau disposée de certain façon, ayant donné naissance à l'HYDROTHÉRAPIE ; en outre, il admet bien aussi que le moral jouait là un grand rôle, mais il insiste sur sa valeur, car il lui attribue une grande influence sur le retour à la santé et regrette, pour les malades, que les docteurs de nos jours n'aient plus, comme au temps jadis, la robe, la perruque et le bonnet carré.

Il cite bon nombre d'influences morales à l'appui.

Quant au somnambulisme, après avoir cité quelques expériences auxquelles il s'est trouvé mêlé, il conclut qu'il y a là un fait certain qu'on devrait étudier, mais que pour lui tout s'est borné à des soustractions de pensées, et par conséquent il en borne l'utilité pratique.

L'orateur s'étend plus longuement sur le spiritisme ; il ne le sépare du magnétisme que parce que ses adeptes ont bien voulu le séparer, mais il n'y a là pour lui qu'une force *particulière à l'homme*, sans autre intervention qu'un second *soi-même* qu'il appelle *esprit intérieur ;* il y a dualité dans l'homme, dit-il énergiquement, et tous les jours nous en sommes témoins par le rêve, nous sentons que nous sommes sous l'influence d'un cauchemar, et malgré la rapidité des actes de notre volonté, commandant instantanément à nos mouvements, nous ne pouvons pas chasser immédiatement cette obsession ; car il y a lutte, et ce n'est que lorsque notre raison a terrassé notre *voix intérieure* que nous triomphons de cette *amblyopie* de notre intelligence.

Il n'attribue, du reste, le rêve qu'à une rupture de l'équilibre ; car l'orateur prétend que nous avons chez nous la folie à l'état latent ; le rêve est le premier pas, le cauchemar le second, l'hallucination le troisième, et, enfin, vient la folie.

Il défend donc énergiquement les pratiques spirites comme conduisant à ce dédoublement des deux esprits qui amène fatalement au dernier degré de l'égarement.

L'homme, dit-il, tant qu'il se porte bien, vit en parfaite harmonie avec ses deux esprits ; si l'un, *le sentiment*, dit : *bien* ou *mal ;* l'autre, *le raisonnement*, CORRIGE les écarts du premier.

L'orateur termine par un dilemme qui nous paraît concluant : « Il faut admettre la théorie spirite dans tous ses « débordements, et alors entrer de plain-pied dans la dé- « monologie la plus absurde; ou l'écarter et trouver *en* « *nous* les éléments perturbateurs qui déterminent de pa- « reils phénomènes psychologiques. »

Admettre le premier, c'est faire de la terre une pépinière de crétins.

Démontrer le second d'une manière rationnelle, indiscutable, palpable, c'est réduire la question à un phénomène physiologique, et alors c'est à la science de s'en emparer et de l'expliquer par des lois qui ne paraissent pas impossibles à trouver, du moins c'est l'avis de l'orateur.

En un mot, M. Gabriel Pélin a eu un succès complet; car il n'a recueilli que des félicitations de toutes parts et, si nous en croyons nos oreilles, il avait un public difficile et qui était venu là, non pas précisément pour le féliciter, car les spirites s'y étaient donné rendez-vous; mais que dire et que faire contre un pareil homme qui va au-devant des objections par de si bons arguments?

J. GÉRARD.

N° 4. Avril 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — ÉTUDES SUR LE MAGNÉTISME, PAR CH. LAFONTAINE. — LE JOURNAL LA SALUTE, PAR M. MICHEL GIORDANO. — GUÉRISONS, PAR M. ZAUGG. — CORRESPONDANCE, PAR M. DEMÉDY.

Etudes sur le magnétisme

Suite — (Mars).

Le magnétisme est appelé à éclairer, à seconder les efforts de ceux qui cherchent à sonder l'étendue du pouvoir de la nature. Le magnétisme est destiné à reproduire sous nos yeux des phénomènes jusqu'alors incompréhensibles, qui sans cesse se manifestèrent depuis que le monde existe.

L'ignorance des lois de la nature enfanta les faux miracles. Malheureusement les prodiges et les faux miracles servirent de base à toutes les erreurs religieuses et populaires ; ils donnèrent naissance au fanatisme et à la cruelle intolérance qui, sans pitié, abusant des choses les plus sacrées, allumèrent tant de bûchers au nom d'un Dieu de paix et de charité, aiguisèrent tant de poignards, commirent tant d'assassinats juridiques, excitèrent dans des guerres de religion, si fécondes en actes de mauvaise foi, en injustices et en atrocités ; nous offrant un épouvantable tableau de tous les crimes qui souillèrent l'histoire des peuples abrutis sous le joug de l'ignorance et de la superstition.

Le magnétisme nous sert maintenant à dévoiler toutes les absurdités, toutes les jongleries qui, de tout temps,

favorisèrent les croyances les plus ridicules; soit aux revenants, soit aux farfadets, aux lutins, aux sylphes, aux faunes, aux pans, aux dusiens, et généralement à toutes les apparitions, à toutes les communications d'esprits, si accréditées, et qui ne pouvaient et ne peuvent jamais être prouvées.

Soit encore à toutes ces facultés occultes de divination et de prévision, qui, basées sur des présomptions, sur des calculs, sur des probabilités, sur des analogies qui quelquefois se vérifiaient, ont été, ensuite, à la faveur de certaines circonstances plus ou moins importantes, érigées en prophéties surnaturelles, dont les esprits faibles, les hommes crédules et ignorants ne pouvaient comprendre le naturalisme.

La magie et son attirail de talismans mystiques de toutes sortes, les amulettes, les filtres, les charmes, les envoûtements, les enchantements, les paroles et les mots mystérieux prononcés ou écrits, les fausses reliques; enfin tous ces sortiléges enfantés par les rêves et l'imagination d'un esprit blessé dans un corps malade, et qui sont attribués à des causes surnaturelles par la foule abrutie, subjuguée par l'ignorance et la superstition, tous les fait surprenants, enfin, trouvèrent leur explication naturelle par le magnétisme qui nous en donna la clé.

Le magnétisme nous fait connaître la faculté instinctive extraordinaire d'un mode de perceptions, inhérent à la nature humaine, qui exerce son action réciproque entre les êtres animés. Le magnétisme nous apprend à en diriger, à en modifier, par des moyens naturels ou artificiels, le pouvoir qui semble invisible; il nous a fait connaître jusqu'à quel point ce pouvoir tient à la force physique apparente de nos organes.

Le magnétisme se liant, d'un côté, à l'art de guérir, et de l'autre à la physiologie et à la psychologie, sera le flambeau de la vérité; il fera disparaître une foule d'erreurs et de préjugés attribués à des causes surnaturelles.

Cicéron pensait ainsi il y a deux mille ans. Voici comment il s'exprimait :

« Quelque phénomène qui se présente à vous, il est de « toute nécessité que la cause en soit dans la nature; « quelque étrange qu'il vous paraisse, il ne peut être « hors de la nature. Cherchez-en donc la cause et tâchez « de la trouver si vous pouvez; si vous ne la trouvez pas, « tenez pour constant qu'elle n'en existe pas moins, parce « qu'il ne peut rien se faire sans cause; et toutes ces « terreurs ou ces craintes que la nouveauté de la chose « aurait pu faire naître en vous, repoussez-les de votre « esprit en considérant qu'elles viennent de la nature (1). »

A l'appui des causes naturelles et surtout du fluide magnétique ou vital, dans la production des phénomènes extraordinaires, citons un passage important d'un homme de génie, du marquis *de la Place;* il est tiré de son ouvrage intitulé : *Essai philosophique sur les probabilités.* Il démontre non-seulement la vérité et l'exactitude des phénomènes, mais aussi la cause, le fluide vital.

« De tous les instruments que nous pouvons employer « pour connaître les agents imperceptibles de la nature, « les plus sensibles sont les nerfs, surtout lorsque des « causes particulières exaltent leur sensibilité....... Les « PHÉNOMÈNES singuliers qui résultent de l'extrême sensi- « bilité des nerfs dans quelques individus, ont donné nais- « sance à diverses opinions sur l'existence d'un nouvel « agent que l'on a nommé *magnétisme animal.*

« Il est naturel de penser que la cause de cette action « est très-faible, et peut être facilement troublée par un « grand nombre de circonstances accidentelles; aussi de « ce que dans plusieurs cas elle ne s'est point manifestée, « on ne doit pas conclure qu'elle n'existe pas.

(1) Quidquid oritur, qualecumque est, causam habeat a natura necesse est : ut etiam si prœter consuetudinem existerit, præter naturam tamen non possit existere. Causam igitur investigato in re nova atque admirabili, si potes; si nullam reperius, illud tamen exploratum habeto, nihil fieri potuisse sine causa, cumque terrorem quem tibi rei novitas attulerit, ratione naturæ depellito.

CICÉRON. Divinatione, lib. II, § 28, n. 60.

« Nous sommes si éloignés de connaître tous les agents « de la nature, et leurs divers modes d'action, *qu'il serait « peu philosophique* de nier les phénomènes uniquement « parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos « connaissances. Seulement, nous devons les examiner et en « rechercher les causes, avec une attention d'autant plus « scrupuleuse, qu'il paraît plus difficile de les admettre. »

Je pourrais faire ici des citations nombreuses des auteurs anciens, pour appuyer ma théorie du *fluide vital, comme cause unique* des phénomènes magnétiques et de presque tous ceux attribués à des causes surnaturelles. Je me contenterai de citer mes expériences sur les aiguilles astatiques d'un galvanomètre, que j'avais annoncées à l'Académie des sciences de Paris, et pour lesquelles elle nomma, le 12 Juin 1844, une Commission de six membres, Commission dont les membres n'ont jamais voulu se réunir pour examiner mes expériences, sous le prétexte que M. Thilorier n'avait point réussi à les produire, quand il était allé chez M. Arago.

1° M. Thilorier n'était pas moi ; 2° M. Arago n'était pas un des commissaires ; 3° M. Thilorier n'était point magnétiseur et n'avait contribué en rien à mes expériences, mais il était un savant chimiste, que j'avais guéri d'une surdité qui durait depuis vingt-cinq ans, et qui, pendant le traitement magnétique, ayant observé mes expériences, me proposa de me les faire présenter à l'Académie, sous l'autorité de son nom, joint au mien dans une lettre.

J'avais accepté avec plaisir, mais — j'avais compté sans mon hôte. — M. Thilorier s'imagina qu'il pouvait faire, ainsi que moi, les expériences qu'il me voyait exécuter facilement ; — j'avais alors quarante et un an, et j'étais dans toute ma force magnétique.

Il alla chez M. Arago qui n'était point un des commissaires, ce qui me décida à le laisser agir à sa guise, comptant que les six membres nommés, MM. Pouillet, Dutrochet, Becquerel, Chevreul, Regnault et Magendie, réunis en Commission, m'appelleraient au milieu d'eux.

Il en fut autrement : je n'ai jamais pu obtenir une séance de ces messieurs.

Voici maintenant l'expérience que ces académiciens n'ont jamais voulu voir, et qui prouve d'une manière irrécusable l'existence du fluide vital, — son action non-seulement sur les corps vivants, — mais encore sur les corps inertes, — et même la transmission de son action d'un corps inerte à un autre corps inerte.

Prenez un verre, remplissez-le d'eau ordinaire ou mieux d'eau distillée, saisissez les fils conducteurs du galvanomètre aux endroits où ils sont recouverts de soie, de sorte que vos doigts ne puissent les oxyder ; plongez les bouts dans l'eau : les aiguilles restent immobiles. Cela fait, retirez les fils, magnétisez l'eau sans y toucher par quelques passes au-dessus du verre ; puis, lorsque vous croirez l'eau saturée de fluide, plongez-y avec les mêmes précautions le bout des fils conducteurs ; vous verrez alors les aiguilles parcourir sur le cadran 10, 15, 20 degrés et quelquefois plus.

Pour qu'aucune objection ne puisse s'élever, pas même celle de l'oxydation des bouts des conducteurs par l'eau, mettez-les en platine, mettez-les en verre, et vous aurez les mêmes résultats.

Cette expérience prouve l'existence et la puissance du fluide magnétique animal, autrement dit *le fluide vital ;* son analogie dans certains de ses effets avec le fluide magnétique minéral ; mais elle est encore une preuve positive à l'appui de la théorie que j'ai avancée, qu'il n'y a, pour les phénomènes magnétiques, qu'une *seule cause, physique, naturelle, le fluide vital.*

La *volonté*, que certains magnétiseurs ont présentée comme cause des effets magnétiques, n'est là qu'un accessoire, comme elle l'est en tout.

La volonté ne peut agir matériellement sur un autre corps ; la volonté est en nous, et elle préside à tous les actes de notre existence. Nous faisons acte de volonté en levant le pied, en donnant la main, en clignant de l'œil ; en toute occasion enfin la volonté se manifeste, même quand son influence semble échapper à notre pensée.

Dans l'acte magnétique, notre volonté n'agit donc que sur nous-mêmes, en produisant une sécrétion plus active au cerveau et des contractions aux plexus ; de là l'émission d'une plus grande quantité de fluide et plus d'intensité dans l'action ; plus cette volonté est exprimée avec fermeté et continuité, plus l'émission se fait abondante et intense.

Dans l'expérience citée, on ne peut pas dire que la volonté a pu agir autrement que sur moi-même, et qu'elle a pu non-seulement être communiquée à l'eau, mais encore, que l'eau, corps inanimé, a pu la transmettre aux aiguilles.

Non, il faut bien le reconnaître, ce n'est point la volonté qui agit sur les aiguilles, c'est le fluide vital, dont vous avez saturé l'eau, qui réagit par les conducteurs sur les aiguilles ; et nous ne saurions trop le répéter, notre volonté n'a d'action que sur nous-mêmes.

Nous en donnons la preuve positive par une autre expérience, sur un autre instrument, en agissant directement sur une aiguille solitaire, suspendue sous verre par un fil de cocon. Il faut qu'elle soit en laiton, afin d'éviter l'aimantation terrestre.

Si, avec la volonté d'attirer l'aiguille, vous agissez directement dans le sens de la répulsion, vous la verrez s'éloigner ; si, au contraire, vous avez la volonté de la repousser et que vous agissiez dans le sens de l'attraction, vous la verrez se rapprocher.

Donc, votre volonté n'agit que sur vous-même, puisque l'effet, suivant l'action, est en sens inverse de cette volonté.

Il n'est donc point nécessaire, *en magnétisant*, d'avoir telle ou telle volonté pour obtenir tel ou tel résultat ; il n'est donc pas nécessaire d'avoir des intentions bienveillantes ou malveillantes, morales ou immorales, pour produire de bons ou mauvais résultats ; donc le fluide n'est point imprégné par tels ou tels sentiments que le magnétiseur éprouve, comme on le dit partout. Non, ce qui est important, c'est surtout la manière d'agir, de diriger le

fluide, de modérer ou d'activer son action sur tel ou tel organe. Le fluide, en s'infiltrant dans le système nerveux, ne peut point communiquer les sentiments du magnétiseur; non, ceci est impossible, mais ce qui peut arriver et ce qui probablement a donné lieu à cette opinion, c'est que, lorsque le patient est en état de somnambulisme et de clairvoyance, il peut voir la pensée du magnétiseur. Si, en effet, les pensées de ce dernier sont peu bienveillantes ou immorales, elles peuvent porter le trouble dans l'esprit du patient et réagir de cette façon sur le physique de celui-ci : c'est un résultat de l'état de clairvoyance, mais non point un effet du fluide.

(La suite prochainement.)

LAFONTAINE.



Traduction

Nous tirons cet article du journal italien qui se publie à Bologne, sous la direction du Docteur Pietro d'Amico, Président de la Société magnétique d'Italie.

Le professeur distingué M. Michel Giordanno, vice-président de notre Société Magnétique d'Italie, et président de la Commission de révision des livres envoyés en dons par divers sociétaires à notre bibliothèque, nous envoie l'article suivant que nous publions avec plaisir, parce qu'il traite de l'importance et de la vérité de la science mesmérique et des œuvres dues aux connaissances et aux lumières de notre confrère, M. Ch. Lafontaine, directeur du journal : *le Magnétiseur*, à Genève. C'est avec un grand plaisir que notre Société a reçu en don d'un de ses plus illustres sociétaires, M. Lafontaine, deux œuvres estimables; l'une avec le titre : *l'Art de magnétiser*, ou le Magnétisme animal, sous le point de vue pratique, théorique et thérapeutique; et l'autre : *les Mémoires d'un magnétiseur*.

Il est superflu de dire que de telles œuvres démontrent chez l'auteur beaucoup d'érudition, de bon sens, et une grande conviction basée sur de bons principes et sur une longue pratique; deux choses également utiles dans la cause magnétique. De bons principes et une longue pratique tendent certainement à généraliser la conviction, la conviction tend à généraliser la cause, et cette dernière, à son tour, tend à infuser dans les apôtres du magnétisme cette force tellement nécessaire pour faire digue contre les injustes oppositions qui surgissent de tous côtés.

Quant au magnétisme même, il est destiné à s'élever parmi les grands principes de la science, quoiqu'il se trouve encore aujourd'hui à l'état d'enfance, et soit, par ce fait, faible encore poûr se soutenir contre l'opposition. C'est pour cela qu'il a besoin d'apôtres bien instruits, dotés de conviction et de beaucoup de ténacité d'intention. Ceux qui ne possèdent pas ces dons succombent tous dans la lutte et viennent se perdre dans le courant opposé.

Les sectateurs du magnétisme doivent être reconnaissants envers M. Lafontaine d'avoir su, par ses travaux, faire surgir de telles lumières dans la cause magnétique, dans des temps aussi difficiles, et d'avoir su se tenir ferme contre le courant furieux de la superstition, des préjugés; sacrifiant sur l'autel de la vérité, de la science et du bien social la popularité, la richesse, les honneurs, l'affection même de ses parents et amis, tous hostiles au magnétisme.

Le magnétisme, quoique ayant fait de grands progrès dans ces dernières années, rencontre encore beaucoup d'obstacles dans chaque classe d'individus, et la plupart de ceux-ci, pour légitimer leur opposition, s'accordent à dire que si le magnétisme présentait le moindre bien réel et durable, il serait déjà reconnu par les docteurs de l'Académie et enseigné publiquement dans toutes les écoles, ce qui ne s'est pas encore vu jusqu'à présent. C'est pour cela que l'on devrait pouvoir dire des docteurs et académiciens : qu'ils sont les premiers à doter les Académies d'idées et de principes nouveaux; mais à quelques excep-

tions près, ils en sont, au contraire, les premiers adversaires et les derniers propagateurs.

En lisant l'histoire, nous voyons qu'il n'y a pas un seul d'entre les grands principes proclamés par la science, qui n'ait eu contre lui, à son origine, l'opinion des docteurs, et conséquemment celle de la foule ignorante qui, dans ces cas-là, pense avec la tête des autres. Qui est-ce qui ne sait pas quelle lutte acharnée le physiologue Harvey dut soutenir contre ses collègues, lorsqu'il découvrit le système de la circulation du sang, qu'ils ne voulaient pas admettre? Qui est-ce qui ne sait pas que Jenner, alors qu'il découvrit le vaccin et la manière de guérir la variole, fut longtemps enfermé dans une maison comme bête féroce, où l'on venait l'assaillir d'injures et de coups de pierres? Qui est-ce qui ne sait pas que la Commission nommée sous Napoléon Ier, composée d'hommes savants de l'Académie, déclara une utopie l'invention de la vapeur faite par Fulton? Et il y a des centaines de cas pareils, ce qui prouve réellement que les principes, quand ils sont vrais, exacts et incontestables, trouvent toujours la plus grande opposition, soit par l'insuffisance de la commission scientifique, soit par l'absurde et ridicule prétention de l'homme de tous les temps et de tous pays, à une espèce d'infaillibilité, soit par les pertes morales et matérielles qui résultent pour les adeptes de la science, de la destruction des principes qu'ils ont toujours chaleureusement patronnés, et soit finalement que le magnétisme animal tende à menacer de ruine tous les sophismes de toutes les théories des doctrines enseignées dans les écoles publiques jusqu'à nos jours.

Mais indépendamment de ce que nous avons dit, la science nous explique le motif pour lequel les principes sont lents à être universellement reconnus et adoptés. De nos jours, la science plus raisonnable et plus positive qu'elle ne le fut dans les temps passés, ne veut plus se commettre dans ces grandes représentations scéniques dans lesquelles se lançaient les poètes pindariques, qui voulaient fasciner la fantaisie humaine, laquelle tend tou-

jours vers ce qui est illusoire, merveilleux et impossible, et qui, devenue plus prosaïque, ne voit plus dans les choses qu'une transformation lente et graduelle des corps et de la substance cosmique, en vertu de laquelle les principes ne peuvent surgir tout d'un coup comme Minerve sortant armée de la cervelle de Jupiter, mais avancent lentement avec les années, les siècles même, comme le produit d'une transformation lente dans l'ordre des idées.

Si donc le magnétisme animal, ou, pour mieux dire, le mesmérisme, trouve encore beaucoup d'obstacles pour faire son chemin parmi les sciences, on le doit à l'insuffisance des études en principe, à l'insuffisance de faits constants et bien prouvés, tellement nécessaires pour décrire ces lois fixes et invariables qui forment la base fondamentale de chaque science. Mais quand ces faits seront recueillis avec assez d'abondance pour pouvoir former un matériel complet de construction, alors nous serons certains de voir surgir quelque génie synthétique capable de construire un édifice scientifique s'élevant inexorable par ses nouvelles connaissances pour le progrès et le bien-être social.

Voici comment procédèrent les sciences. Celles-ci en principe ne furent qu'un amas informe de faits désordonnés et obscurs, sans guide; mais sitôt que ces faits furent coordonnés, analysés et bien constatés pour présenter des lois invariables, il surgit une quantité de génies synthétiques, qui se les approprièrent, et en firent une science.

Le magnétisme animal se trouve dans les mêmes conditions; ceux qui s'en occupent de nos jours, travaillent pour constater son action bienfaisante sur l'organisme vivant; pour prouver que le magnétisme guérit non-seulement les maladies simples et légères, mais celles même dans lesquelles l'art médical a épuisé toutes les forces et tous les moyens de son grand arsenal. On ne peut soumettre le temps à un mouvement forcé et intempestif, mais en attendant des temps meilleurs, nous pouvons déjà dire avec franchise : Qu'importe que le magnétisme soit encore obscur et inexplicable, si ses résultats sont profitables et

évidents dans l'art de guérir? Que la médecine s'abstienne d'adopter les préparations de china, de mercure, d'iode, de soufre, d'opium, etc., parce qu'elle ignore son action sur l'organisme vivant, et les médecins ne trouveraient plus un seul remède à ordonner. Toutefois, si le médecin ne sait pas de quelle manière les remèdes agissent sur l'organisme, il sait cependant qu'ils possèdent des propriétés plus ou moins constantes, desquelles il peut tirer parti dans une maladie, sans avoir cependant la certitude absolue du résultat. Il en est ainsi du magnétisme. Si nous ne savons réellement comment il agit lui-même, nous savons cependant qu'il est la cause de grands effets que nous avons vus se produire avantageusement dans plusieurs cas de maladies graves.

Certains individus doués pourtant de quelque culture intellectuelle, se persuadent que chaque maladie doit avoir son remède spécial, et alors confondent le magnétisme avec le charlatanisme, n'admettant pas qu'une même chose puisse être bonne à plusieurs maux de natures différentes. Mais ces hommes ne savent pas que le magnétisme, pour être de nature impondérable, n'a rien de commun avec les remèdes qui se prennent dans les pharmacies. Ceux-ci exercent leur action directement sur le tissu organique, tandis que le fluide magnétique l'exerce sur le fluide nerveux; équilibrant, quand il trouve à équilibrer; stimulant, quand il trouve l'inertie, nourrissant, quand il trouve le besoin de nutrition.

Quand nous réfléchissons que le fluide a son siége dans toutes les parties de l'organisme, qu'il exerce une influence active et essentielle sur toutes les fonctions de celui-ci, et qu'il est le *sine qua non* du mouvement et de la vie; nous n'avons plus à nous étonner qu'un même fluide puisse exercer une action salutaire dans plusieurs et diverses maladies. Nous ne pouvons comprendre qu'un fait d'une évidence aussi lumineuse, et d'une importance aussi grande que l'est l'action mesmérique sur l'organisme ou état pathologique, puisse être discuté d'une manière aussi désolante par ceux-là même qui sont les mieux placés

pour le comprendre et l'apprécier que l'est la classe médicale, qui s'en montre l'adversaire le plus acharné. Et pourtant nous voyons que, même dans notre siècle, la passion peut mettre un voile à la raison, dans une classe qui prétend à l'éminence dans les choses scientifiques. A ces observations, quelques-uns nous répondront qu'il est impossible que des médecins qui ont usé leur vie sur les livres et auprès des malades, voient sans dépit un magnétiseur ignorant, sauver des malades déclarés incurables et perdus par l'art médical.

On peut dire peut-être que l'obstination dans les préjugés est quelquefois bonne à l'humanité souffrante. Cela n'en est pas moins un aveuglement que de s'obstiner dans l'erreur au lieu de chercher la vérité, le lieu où l'on peut la trouver.

Pourquoi veut-on méconnaître le magnétisme dans les cas où la pratique l'a déclaré utile? Ne serait-il pas plus profitable à la médecine de se mettre à la tête du progrès que de l'arrêter dans sa marche? Pourquoi n'essaierait-elle pas d'entreprendre elle-même des cures magnétiques quand elle le croit utile? Et quand elle n'emploierait pas son savoir à un tel office, ne pourrait-elle pas instruire à cet effet un homme fort et robuste qui agirait sous sa direction? Puisque les médecins ont des aides pour les opérations chirurgicales, pourquoi n'auraient-ils pas aussi des magnétiseurs à leur disposition? D'autant plus que nous entrons dans une époque où le système nerveux de l'espèce humaine va prenant le dessus sur le système sanguin. Pour cela nous pouvons dire avec certitude, que nous approchons du temps où l'art magnétique formera le rameau principal de la science médicale.

Quelque grande que soit l'utilité du magnétisme dans l'art de guérir, nous confessons qu'il n'inspire pas encore assez de confiance pour être appliqué promptement, parce que, dans ce siècle de prétendue lumière, il existe encore de tels préjugés, que les médecins, sauf quelques exceptions, au lieu d'affronter le ridicule de l'opinion publique, en adoptant le magnétisme, préfèrent rester

fidèles à leurs vieilles routines. Voltaire l'a bien dit: Il est plus facile de percer une montagne, que d'arracher un vieux préjugé. La science nous enseigne que même dans l'ordre des idées, la transformation va graduellement, de station en station et d'une manière lente.

Revenons à M. Lafontaine. Nous sommes heureux de rencontrer en lui un homme positif, amant de la réalité, ennemi de l'illusion. Selon lui, le magnétisme ne devrait jamais s'éloigner du magnétisme direct. Selon lui, le somnambulisme, pour être trop vague et incertain, devrait être tenu à part dans le traitement des maladies; le proclamant plus nuisible qu'utile à la cause du magnétisme. Selon lui, il n'y a rien de surnaturel dans les effets magnétiques les plus extraordinaires et les plus surprenants; les faisant tous rentrer dans l'ordre des lois physiques naturelles, n'en excluant même pas le spiritisme, ni le phénomène de la table tournante. Nous aussi nous déplorons l'abus du somnambulisme, surtout dans des mains inexpérimentées ou d'individus de mauvaise foi, à cause de sa nature incertaine et variable qui excite trop facilement la fantaisie des masses et donne souvent lieu à des erreurs. C'est pour cela que le somnambulisme n'est peut-être pas une réalité; il n'est peut-être que le fils aîné du magnétisme! Pourquoi donc le négliger, quand bien d'autres principes ont eu besoin d'études longues et fatigantes pour s'élever à l'état de science?

Cependant quoique le somnambulisme soit incertain, M. Lafontaine est persuadé que lorsqu'on possède des somnambules dotées d'un vrai génie pour la diagnostique et pour le traitement des maladies, comme l'est Madame Anna d'Amico, l'art médical pourra toujours dire avoir fait une grande acquisition par le moyen du somnambulisme.

Michel GIORDANNO.



Guérisons, par M. Zaugg

M. Zaugg, notre élève dont nous avons parlé quelquefois, nous communique la relation de plusieurs guérisons qu'il a opérées en 1869, dont nous extrayons celles-ci.

Mme W., âgée de trente ans, avait eu à plusieurs reprises depuis quelques années, des suppressions de quatre, cinq et dix mois, qui lui occasionnaient des migraines, des crises nerveuses et même des congestions. A l'époque des menstrues qui ne se présentaient pas, Mme W. éprouvait des douleurs atroces dans le bas ventre.

Quelques magnétisations faites par M. Zaugg, ramenèrent la régularité du flux menstruel; et migraines, crises et douleurs disparurent entièrement. Mme W. n'a jamais, depuis un an quelle a été magnétisée, ressenti la plus petite de ces indispositions qui la faisaient cruellement souffrir.

Mme de Ste-Croix éprouvait des douleurs rhumatismales dans les intestins, des insomnies, des douleurs violentes dans la vessie, avec une faiblesse des plus grandes, au point que souvent elle se trouvait dans l'impossibilité de marcher.

Mme de Ste-Croix fut guérie en trois mois par le magnétisme employé par M. Zaugg. La maladie datait de huit ans et avait résisté à tous les moyens pharmaceutiques employés.

Nous trouvons aussi la guérison d'une brûlure par l'eau bouillante sur une petite fille de sept ans, demeurant rue Cornavin. M. Zaugg, après avoir magnétisé l'enfant, fit appliquer des compresses d'eau magnétisée, qui non-seulement enlevèrent la douleur, mais qui empêchèrent les cloches de se former et de produire la suppuration.

Correspondance

Nous avons souvent dit que tout le monde pouvait magnétiser, qu'un homme, sans connaître les lois du magnétisme, pouvait même soulager et guérir son semblable, quand il en avait le désir. Nous avons indiqué comme preuves les expériences faites par les incrédules ; nous avons cité les mères et les nourrices qui, sans en avoir conscience, ont certainement dans bien des cas, magnétisé leurs enfants, leurs nourrissons, et les ont soulagés quand ils souffraient.

Nous nous permettons aujourd'hui d'en donner une nouvelle preuve que nous trouvons dans une lettre de quatre pages qui nous a été adressée ; ce long factum est vraiment curieux par plusieurs motifs que nos lecteurs comprendront.

En publiant cette lettre, nous pensons prouver que l'homme, tout ignorant qu'il soit du magnétisme comme de toute chose, possède en lui la faculté de soulager son semblable ; que tout homme, s'il a le pouvoir de procréer, de donner la vie, possède aussi le pouvoir de ranimer la vie qui s'éteint : il le fait aux dépens de la sienne en l'infusant dans l'être malade. C'est vrai; s'il soulage, il se fatigue; et dans un cas désespéré, les efforts qu'il fait pour rappeler son semblable à la vie, le font souvent tomber épuisé.

Mais, n'est-on pas heureux, en voyant ce brave M. *Demedy*, parvenir à soulager sa femme et la guérir. Il ne sait rien, mais qu'importe, *il veut,* et la voilà sur pied. Oui, tout homme possède en lui la faculté de soulager et de guérir.

Il ne lui faut pas à lui, comme aux médecins, des médicaments, des poisons.

Non, la nature en mère prévoyante, a tout fait pour lui. En lui laissant les passions, les vices, elle lui a donné le moyen de réparer tous les désordres que son libre arbitre lui laisse accomplir.

Le magnétisme, ou tel nom qu'on voudra lui donner, est plus puissant que tout ce que l'homme pourra inventer, car il est dans la nature.

Voici la lettre telle qu'elle nous a été adressée, sans que nous ayons changé un mot, une virgule.

LAFONTAINE.

DEMÉDY
rue de la tranchée
nº 89 à
poitiers
vienne, france

poitiers le 22 avril 1870

Monsieur Charle lafontaine
9 rue du mont blanc genève

Jais lu dans votre Journal du magnetisme animal le nº de mars 1870 et Jai lu des article qui mont intéraisé; avant de Commansé Je dois vous faire Connaitre qui Je suis et Comme il ne vous Sera pas Dífisile de le reconnaitre par mon manque dortografe et Joze le dire mon manque de fransais méme que Je nais Jamais aprix Je vous prie donc de mescuzer toute les faute que Je pourais introduire dans ma lettre et vous autorise la publication si Cela vous Convien ; Comme Je vous Considére Comme un homme de progrés et surtout pour la siense magnétique qui pour moi est bien loin encore de ses grande découverte humanitaire; Je suis un simple ouvrier sans instruction et à 13 ans il ma falut aprendre l'etat de taillieur et Jeune Jais négligé la lecture ; Ce qui morait Baucoup dévelopé mes idée Car jais toujours été naturellement partisant de tout progrés; enfain sesi vous importe peu excuzez moi ses détails et la liberté que je prend de vous écrire ; et dans ma petitesse pourait peutaitre servir à quelque personne bien pansante = Jais lu la Conféranse faite par Monsieur gabriel pélin le 20 feuvrier boulevard des Capucines il parle sur le magnétisme donc je veut trés peu parlé Car je posédе un peu la faculté Magnétique et je man oCupe que par sirconstanse umanitaire; ausse Je ne me pause pas en savant magnétiseur vous norez pas de péne à le Croire ; et sepandant vous savez que Chaqun à ses Con-

victions et je suis de Ceux la je vais donc vous dire Ce que je Connais du magnétisme ; je ne les jamais lu que deux ou trois exsanplaire de votre journal que par lintermediaire dun de mes amis le docteur basset un de vos abonné ; sesi ma intéraisé ; dautanplus que je magnétisais sans lavoir apris ni même vut aucune séanse magnétique ; vous allez peutaitre me dire Commant Cela se fait il ; et bien monsieur voila le fait ; un jour ma femme étant trais malade et fatigée des médesins ; et bien se jour était un dimanche au moment de diné ma femme se sant prise de soufrense trés forte au poin quel veut semétre au lit ; il faut me résigné a di seul ou pa dutout ; il me vien à lidée déseiyé à la magnétisé que je pourais peutaitre la gérir je lui propauze elle ne veut pas je persiste elle acsepte ; je fais quelque passe Comme javais entandu dire peutaitre 5 à 6 minute ; je demande à ma femme Commant elle se trouve elle me regarde sans répondre je resois un Coups dans le Cœur je Croiyais lavoir endormi les yeux ouver ; je la prand par le bras je laproChe de la Croisée ouverte la je renouvelle ma demande à ma femme Commant elle se trouve ; elle me dit quelle était Si heureuse quelle ne voulet pas me répondre ; je lui demande si elle dinera maintenant elle me dit ho oui nous avons diné elle na plus rien santi se jour la ; trés Contante et moi aussi davoir découver le magnétisme ; a Chaque fois d'epuis jais réusie voila monsieur Comme je suis venu magnétiseur ; seullemant monsieur ce qui ne rentre pas je Crois dans vos Croiyanse Cest que jétais sepirite avant détre magnétiseur et jele suis que par le sepiritisme à mon poin de vue Cest le magnétisme sepirituel Car je nais pas Ce que vous apélez la volonté je nais que le désir de faire le bien et je réusis ; Car je me Considére lintermédiaire dune puisanse au Culte ; et je me met à la volonté de cette puissanse ; qui dirige la destinée de lomme sur Cette terre si sien sé quil soit Car à mon poin de vue la Ciense progrésse tout tout Saprand par létude et par la pratique Celui qui Croit posédé le monopol de la Ciense ou de lindustrie quelqonque est un orgeullieux Carlhomme ne peut Connaitre la siense ni lin-

dustrie à fon Car le progrés na pas de limite et la vie de lhomme à une limite ; il ne peut donc pas Connaitre la limite du progrés puisquil en à pas ; ici est donc lorgeuil à Celui qui Saroge le monopol de tel ou tel Siense-nous devons Seullement respecter la Croiyense de Chaqun mais il nest défandu de Conbatre par les enseignemant et létudu de cequi Conduit à la lumiére de la vérité ; ainsi donc Mr pélin qui ne sépare le Sepiritisme du magnetisme que parse que ses adeptes le Separe il peut Se faire quil yet des sepirite quil let Separé mais moi je ne Suis pas de se nonbre et méme la plus grande partie des Sepirite que je Conaisse sons Comme moi ; Car Malgré la Siense Magnétique qui Sopoze au sepiritisine ; ou les Sepirite qui Sopoze au Magnétisme et bien il se trouve dans lerreur de par et dautre ; Car pour Connaitre une Choze il faut non pas Seullemant létudier mais il faut pratiquer avec fois et on arive à Connaitre la vérité Sans Cela imposible ; et Cest Ce que jais fait dépuis 8 ans je ne me suis pas Contanté de lire et dire Cela nes pas jais étudier et pratiqué le Sepiritisme jais pratiqué le magnétisme et je ne Sépare nullement lun de lautre au Contraire je Sertifie quil marche ensemble Malgré Ses négateur Car il Son fréres tous les deux et inSéparable ; Car il nous vienne tous les deux je le repéte du fluide universel ; que monsieur pélin le pratique lun et lautre il san randra Conte par lui méme ; et il poura le dévelopé dans ses dis Cours aprés la pratique Sans Cela pas de vérité posible ; = tant qua vous monsieur la fontaine je me rapelle que dans un de vos nunero de votre journal du magnétisme vous avez un peu Crétique monsieur Edoux rapor quil Célevet trop haut dans les nuage et bien vous avez eut tor de Crétiqué vous deviez vous borné à étudier et pratiquer Car Chaque fois que lon se permet de Crétiqué Ce que lon ne Connais on Commet une faute voila Ce que le Sepiritisme ma apris à discuté mais ne douté de rien Car tout est posible la discusion fait sortir la vérité ; je panse Monsieur que vous ne trouverez pas mauvais mes petite observations que je Crois utille dans lintérais de votre Siense — Sil vous fait

plésir de donné une plase dans votre journal à ses quelque ligne - aCompagné dune reponse Sela mefera plésir quelque soit la réponse — resevez monsieur mes Sinsére Salutations

DEMEDY.

Que pourrions-nous répondre à M. Demedy? rien qui pourrait le convaincre. Il nous fait la leçon, il a raison, car probablement, et pour lui c'est une certitude, il est beaucoup plus savant que nous, il connaît mieux le magnétisme, et il a causé avec des *Esprits* qui lui ont donné leur science. Nous courbons la tête et nous nous couvrons de cendre.

N° 5. Mai 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LA SECONDE VUE, CONNAISSANCE-DE L'AVENIR, PRÉVISIONS (ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC). — GUÉRISON D'UN ENGORGEMENT DANS LES TROMPES UTÉRINES ET LES OVAIRES, PAR M. DE LA TOUR (EXTRAIT DE L'HERMÈS). — LE MAGNÉTISME PUR ET VRAI, PAR ROBERT DES AULNES (EXTRAIT DU MAGNÉTISEUR UNIVERSEL). — CORRESPONDANCE.

LA SECONDE VUE

Connaissance de l'avenir. — Prévisions

Si, dans l'état somnambulique, les manifestations de l'âme deviennent en quelque sorte ostensibles, il serait absurde de penser que, dans l'état normal, elle fût confinée dans son enveloppe d'une manière absolue, comme l'escargot renfermé dans sa coquille. Ce n'est point l'influence magnétique qui la développe ; cette influence ne fait que la rendre patente par l'action qu'elle exerce sur nos organes. Or l'état somnambulique n'est pas toujours une condition indispensable pour cette manifestation ; les facultés que nous avons vues se produire dans cet état, se développent spontanément dans l'état normal chez certains individus. Il en résulte pour eux la faculté de voir au delà des limites de nos sens ; ils perçoivent les choses absentes partout où l'âme étend son action ; ils voient, si nous pouvons nous servir de cette expression, à travers

la vue ordinaire, et les tableaux qu'ils décrivent, les faits qu'ils racontent, se présentent à eux comme par l'effet d'un mirage ; c'est le phénomène désigné sous le nom de *seconde vue.* Dans le somnambulisme, la clairvoyance est produite par la même cause ; la différence est que, dans cet état, elle est isolée, indépendante de la vue corporelle, tandis que, chez ceux qui en sont doués à l'état de veille, elle lui est simultanée.

La seconde vue n'est presque jamais permanente ; en général, ce phénomène se produit spontanément, à certains moments donnés, sans être un effet de la volonté, et provoque une espèce de crise qui modifie quelquefois sensiblement l'état physique : l'œil a quelque chose de vague ; il semble regarder sans voir ; toute la physionomie reflète une sorte d'exaltation.

Il est remarquable que les personnes qui en jouissent ne s'en doutent pas ; cette faculté leur paraît naturelle comme celle de voir par les yeux ; c'est pour eux un attribut de leur être, et qui ne leur semble nullement faire exception. Ajoutez à cela que l'oubli suit très-souvent cette lucidité passagère, dont le souvenir de plus en plus vague finit par disparaître comme celui d'un songe.

Il y a des degrés infinis dans la puissance de la seconde vue, depuis la sensation confuse jusqu'à la perception aussi claire et aussi nette que dans le somnambulisme. Il nous manque un terme pour désigner cet état spécial, et surtout les individus qui en sont susceptibles ; on s'est servi du mot *voyant*, et quoiqu'il ne rende pas exactement la pensée, nous l'adopterons jusqu'à nouvel ordre, faute de mieux.

Si nous rapprochons maintenant les phénomènes de la clairvoyance somnambulique de la seconde vue, on comprend que le voyant puisse avoir la perception des choses absentes ; comme le somnambule, il voit à distance ; il suit le cours des événements, juge de leur tendance, et peut, dans quelque cas, en prévoir l'issue.

C'est ce don de la seconde vue, qui, à l'état rudimentaire, donne à certaines gens le tact, la perspicacité, une sorte

de sûreté dans leurs actes, et que l'on peut appeler la justesse du coup d'œil moral. Plus développé, il éveille les pressentiments; plus développé encore, il montre les événements accomplis ou sur le point de s'accomplir; enfin, arrivé à son apogée, c'est l'extase éveillée.

Le phénomène de la seconde vue, comme nous l'avons dit, est presque toujours naturel et spontané; mais il semble se produire plus fréquemment sous l'empire de certaines circonstances. Les temps de crise, de calamité, de grandes émotions, toutes les causes enfin qui surexcitent le moral, en provoquent le développement. Il semble que la Providence, en présence de dangers plus imminents, multiplie autour de nous la faculté de les prévenir.

Il y a eu des voyants dans tous les temps et chez toutes les nations; il semble pourtant que certains peuples y soient plus naturellement prédisposés; on dit qu'en Écosse, le don de seconde vue est très-commun. Il se rencontre aussi fréquemment chez les gens de la campagne et les habitants des montagnes.

Les voyants ont été diversement envisagés selon les temps, les mœurs et le degré de civilisation. Aux yeux des gens sceptiques, ils passent pour des cerveaux dérangés, des hallucinés; les sectes religieuses en ont fait des prophètes, des sibylles, des oracles; dans les siècles de superstition et d'ignorance, c'étaient des sorciers que l'on brûlait. Pour l'homme sensé qui croit à la puissance infinie de la nature et à l'inépuisable bonté du Créateur, la double vue est une faculté inhérente à l'espèce humaine, par laquelle Dieu nous révèle l'existence de notre essence immatérielle. Quel est celui qui ne reconnaîtrait pas un don de cette nature dans Jeanne d'Arc et dans une foule d'autres personnages que l'histoire qualifie d'inspirés?

On a souvent parlé de tireuses de cartes qui disaient des choses surprenantes de vérité. Nous sommes loin de nous faire l'apologiste des diseurs de bonne aventure qui exploitent la crédulité des esprits faibles, et dont le langage ambigu se prête à toutes les combinaisons d'une imagination frappée; mais il n'y a rien d'impossible à

ce que certaines personnes faisant ce métier aient le don de la seconde vue, même à leur insu ; dès lors les cartes ne sont entre leurs mains qu'un moyen, qu'un prétexte, qu'une base de conversation ; elles parlent d'après ce qu'elles voient, et non d'après ce qu'indiquent les cartes qu'elles regardent à peine.

Il en est de même des autres moyens de divination, tels que les lignes de la main, le marc de café, les blancs d'œufs et autres symboles mystiques. Les signes de la main ont peut-être plus de valeur que tous les autres moyens, non point par eux-mêmes, mais parce que le soi-disant devin prenant et palpant la main du consultant, s'il est doué de la seconde vue, se trouve en rapport plus direct avec ce dernier, comme cela a lieu dans les consultations somnambuliques.

On peut placer les médiums voyants dans la catégorie des personnes jouissant de la double vue. Comme ces derniers, en effet, les médiums voyants croient voir par les yeux, mais en réalité c'est l'âme qui voit, et c'est la raison pour laquelle ils voient tout aussi bien les yeux fermés que les yeux ouverts ; il s'ensuit nécessairement qu'un aveugle pourrait être médium voyant tout aussi bien que celui dont la vue est intacte. Une étude intéressante à faire serait de savoir si cette faculté est plus fréquente chez les aveugles. Nous serions porté à le croire, attendu qu'ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'expérience, la privation de communiquer avec l'extérieur, par suite de l'absence de certains sens, donne en général plus de puissance à la faculté d'abstraction de l'âme, et par conséquent plus de développement au sens intime par lequel elle se met en rapport avec le monde spirituel.

Les médiums voyants peuvent donc être assimilés aux personnes qui jouissent de la vue spirituelle ; mais il serait peut-être trop absolu de considérer ces dernières comme des médiums ; car la médiumnité consistant uniquement dans l'intervention des esprits, ce qu'on fait par soi-même ne peut être considéré comme un acte médianimique. Celui qui possède la vue spirituelle voit par son

propre esprit, et rien n'implique dans l'essor de sa faculté la nécessité du concours d'un esprit étranger.

Ceci posé, examinons jusqu'à quel point la faculté de la double vue peut nous permettre de découvrir les choses cachées et de pénétrer l'avenir !

De tout temps les hommes ont voulu connaître l'avenir, et l'on ferait des volumes sur les moyens inventés par la superstition pour soulever le voile qui couvre notre destinée. En nous la cachant, la nature a été fort sage ; chacun de nous a sa mission providentielle dans la grande ruche humaine, et concourt à l'œuvre commune dans sa sphère d'activité. Si nous savions d'avance la fin de chaque chose, nul doute que l'harmonie générale n'en souffrît. Un avenir heureux, assuré, ôterait à l'homme toute activité, puisqu'il n'aurait besoin d'aucun effort pour arriver au but qu'il se propose : son bien-être ; toutes les forces physiques et morales seraient paralysées, et la marche progressive de l'humanité serait arrêtée. La certitude du malheur aurait les mêmes conséquences par l'effet du découragement ; chacun renoncerait à lutter contre l'arrêt définitif du destin. La connaissance absolue de l'avenir serait donc un présent funeste qui nous conduirait au dogme de la fatalité, le plus dangereux de tous, le plus antipathique au développement des idées. C'est l'incertitude du moment de notre fin ici-bas qui nous fait travailler jusqu'au dernier battement de notre cœur. Le voyageur, entraîné par un véhicule, s'abandonne au mouvement qui doit le mener au but, sans songer à le faire dévier, parce qu'il sait son impuissance ; tel serait l'homme qui connaîtrait sa destinée irrévocable. Si les voyants pouvaient enfreindre cette loi de la Providence, ils seraient les égaux de la divinité ; aussi telle n'est point leur mission.

Dans le phénomène de la double vue, l'âme étant en partie dégagée de l'enveloppe matérielle qui borne nos facultés, il n'y a plus pour elle ni durée, ni distances ; embrassant le temps et l'espace, tout se confond dans le présent. Libre de ses entraves, elle juge les effets et les

causes mieux que nous ne pouvons le faire ; elle voit les conséquences des choses présentes et peut nous les faire pressentir ; c'est dans ce sens qu'on doit entendre le don de prescience attribué aux voyants. Leurs prévisions ne sont que le résultat d'une conscience plus nette de ce qui existe, et non une prédiction de choses fortuites sans lien avec le présent ; c'est une déduction logique du connu pour arriver à l'inconnu, qui dépend très-souvent de notre manière de faire. Lorsqu'un danger nous menace, si nous sommes avertis, nous sommes à même de faire ce qu'il faut pour l'éviter ; libre à nous de le faire ou de ne le pas faire.

En pareil cas, le voyant se trouve en présence du danger qui nous est caché ; il le signale, indique le moyen de le détourner, sinon l'événement suit son cours.

Supposons une voiture engagée sur une route aboutissant à un gouffre que le conducteur ne peut apercevoir ; il est bien évident que si rien ne vient la faire dévier, elle ira s'y précipiter ; supposons, en outre, un homme placé de manière à dominer la route à vol d'oiseau ; que cet homme, voyant la perte inévitable du voyageur, puisse l'avertir de s'arrêter ou de se détourner à temps, le danger sera conjuré. De sa position dominant l'espace, il voit ce que le voyageur, dont la vue est circonscrite par les accidents de terrain, ne peut distinguer ; il peut voir si une cause fortuite va mettre obstacle à sa chute ; il connaît donc d'avance l'issue de l'événement et peut la prédire.

Que ce même homme, placé sur une montagne, aperçoive au loin, sur la route, une troupe ennemie se dirigeant vers un village qu'elle veut mettre en feu ; il lui sera facile, en supputant l'espace et la vitesse, de prévoir le moment de l'arrivée de la troupe. Si, descendant au village, il dit simplement : *A telle heure le village sera incendié ;* l'événement venant à s'accomplir, il passera, aux yeux de la multitude ignorante, pour un devin, un sorcier, tandis qu'il a tout simplement vu ce que les autres ne pouvaient voir, et en a déduit les conséquences.

Or le voyant, comme cet homme, embrasse et suit le cours des événements ; il n'en prévoit pas l'issue par le don de la divination ; il la voit ! il peut donc vous dire si vous êtes dans le bon chemin, vous indiquer le meilleur, et vous annoncer ce que vous trouverez au bout de la route ; c'est pour vous le fil d'Ariane qui vous montre la sortie du labyrinthe.

Il y a loin de là, comme on le voit, à la prédiction proprement dite telle que nous l'entendons dans l'acception vulgaire du mot. Rien n'est ôté au libre arbitre de l'homme qui reste toujours maître d'agir ou de ne pas agir, qui accomplit ou laisse accomplir les événements par sa volonté ou par son inertie ; on lui indique le moyen d'arriver au but, c'est à lui d'en faire usage. Le supposer soumis à une fatalité inexorable pour les moindres événements de la vie, c'est le déshériter de son plus bel attribut : l'intelligence ; c'est l'assimiler à la brute. Le voyant n'est donc point un devin ; c'est un être qui perçoit ce que nous ne voyons pas ; c'est pour nous le chien de l'aveugle. Rien ici donc ne contredit les vues de la Providence sur le secret de notre destinée ; c'est elle-même qui nous donne un guide.

Tel est le point de vue sous lequel doit être envisagée la connaissance de l'avenir chez les personnes douées de la double vue. Si cet avenir était fortuit, s'il dépendait de ce que nous appelons le hasard, s'il ne se liait en rien aux circonstances présentes, nulle clairvoyance ne pourrait le pénétrer, et toute prévision, dans ce cas, ne saurait offrir aucune certitude. Le voyant, et nous entendons par là le véritable voyant, le voyant sérieux, et non le charlatan qui le simule, le véritable voyant, disons-nous, ne dit point ce que le vulgaire appelle la bonne aventure ; il prévoit l'issue du présent, rien de plus, et c'est déjà beaucoup.

Que d'erreurs, que de fausses démarches, que de tentatives inutiles n'éviterions-nous pas, si nous avions toujours un guide sûr pour nous éclairer ; que d'hommes sont déplacés dans le monde pour n'avoir pas été lancés

sur la route que la nature avait tracée à leurs facultés ? Combien échouent pour avoir cédé à des entraînements pernicieux, ou pour avoir suivi les conseils d'une obstination irréfléchie ! Une personne clairvoyante eût pu leur dire : « N'entreprenez pas telle chose, parce que vos facultés intellectuelles sont insuffisantes, parce qu'elle ne convient ni à votre caractère, ni à votre constitution physique, ou bien encore parce que vous ne serez pas secondé selon la nécessité ; ou bien encore parce que vous vous abusez sur la pórtée de cette chose, parce que vous rencontrerez telle entrave que vous ne prévoyez pas. Dans d'autres circonstances, elle eût dit : « Vous réussirez dans telle chose, si vous vous y prenez de telle ou telle manière ; si vous évitez telle démarche qui peut vous compromettre. » Sondant les dispositions et les caractères, elle eût dit : « Méfiez-vous de tel piége qu'on veut vous tendre ; » puis, elle eût ajouté : « Vous voilà prévenu, mon rôle est fini ; je vous montre le danger ; si vous succombez, n'accusez ni le sort, ni la fatalité, ni la Providence, mais vous seul. Que peut le médecin, quand le malade ne tient nul compte de ses avis ? »

ALLAN KARDEC.
(Œuvres posthumes.)

Nous avons tiré cet article de la *Revue spirite* journal d'études psychologiques.

GUÉRISON

d'un engorgement dans les trompes utérines et les ovaires, à la suite d'une fausse-couche.

Nous donnons aujourd'hui la relation d'une guérison fort remarquable que nous trouvons dans le premier volume de *l'Hermès* :

« Mme Theveny, âgée de trente-deux ans, d'une consti-
« tution très-forte, fit le 22 Octobre 1821, une fausse-

« couche de trois mois, dont les suites ont été très-« fâcheuses. Un mois après, elle a été atteinte du choléra « morbus, avec une fièvre gastrique qui l'a retenue au lit « six semaines, et dont elle n'a pu obtenir une parfaite « guérison. Depuis ce temps-là elle a toujours éprouvé de « grandes douleurs dans toute la cavité abdominale, et « surtout dans le corps de l'utérus et de ses dépendances, « ce qui était suffisamment annoncé par des pertes qui « arrivaient trois ou quatre fois par mois. Sa santé a été « très-faible jusqu'au 4 Juin 1822, que de nouveaux symp-« tômes se sont annoncés par de grandes douleurs d'es-« tomac et des coliques de ventre, accompagnées d'une « légère perte. On a fait appeler un accoucheur, qui a été « surpris de la faiblesse qui était résultée d'une si faible « perte de sang ; car à peine y en avait-il une palette et « demie ; ce qui lui fit croire que cette dame était enceinte. « Peu à peu ses maux se sont calmés et ont été remplacés « par des vomissements de sang très-fréquents, des dou-« leurs d'estomac, de grandes douleurs de poitrine et de « reins, ainsi que de l'utérus, et toujours quelques petites « pertes sanguinolentes qui lui occasionnaient un très-« grand échauffement dans les parties internes. Le sang « se portait ordinairement sur les parties hautes. — Elle « avait perdu tout à fait l'appétit et le sommeil. Le lit de-« venait insupportable et augmentait ses maux à un tel « point, qu'elle n'y pouvait rester que peu de temps. Ces « affreuses douleurs ne l'avaient point quittée, lorsqu'au « mois d'Août on la fit sortir pour passer la soirée chez « des amis, où elle a été surprise d'une attaque de nerfs : « elle est devenue immobile de tous ses membres. On a « fait appeler plusieurs médecins et accoucheurs, qui « n'étaient point d'accord sur son genre de maladie : les « uns prétendaient que c'était le sang ; d'autres qu'elle « était attaquée de la poitrine ; et l'accoucheur, qui déjà « avait cru l'avoir laissée enceinte dans le mois de Juin, « trouva que son assertion était confirmée par le dévelop-« pement de l'abdomen et l'accroissement du corps de « l'utérus. Il voyait dans cet état de grossesse la seule

« cause des grands maux de reins et des douleurs de « cuisses. La cuisse droite surtout occasionnait plus de « souffrances, et sa déviation à droite lui faisait soupçon- « ner que l'enfant portait sur les nerfs sacro-iliaques.

« Un seul médecin S. a cru, avec plus de raison, de- « voir lui ordonner des potions calmantes, des bains et un « large vésicatoire qu'il a fait appliquer sur toute la région « sacro-lombaire, ce qui a très-bien réussi pour les mem- « bres; mais pour les autres parties malades, il paraissait « ne pas espérer de guérison, dans la persuasion où il était « que la maladie provenait d'un engorgement dans l'ovaire « et la trompe droite, engorgement qui devenait presque « incurable à cause du laps de temps qui s'était écoulé « depuis sa formation. Mme Theveny, depuis six mois, était « d'une si grande faiblesse, qu'elle se trouvait mal jusqu'à « trois fois par jour; elle ne pouvait plus souffrir sur elle « aucun vêtement qui la gênait, et elle était si fatiguée, « qu'elle ne voulait plus voir aucune personne de l'art. »

C'est dans cet état de maladie, après deux ans de souffrances, que la curiosité plutôt que tout autre sentiment lui a fourni l'occasion de mettre en usage le magnétisme animal. M. De Latour continue :

« Le 7 Novembre 1823, à onze heures du matin, M. de Lascases me présenta Mme Theveny, âgée de trente-quatre ans demeurant rue du Bac, 48. Cette dame m'avoua franchement qu'elle n'avait aucune confiance au magnétisme, mais qu'entraînée par les sollicitations de M. de Lascases et un peu de curiosité, elle s'était déterminée à venir consulter une personne qu'on disait endormie.

« En attendant la somnambule, je proposai à Mme Theveny de la magnétiser. Elle sourit à cette proposition et y consentit. Je dirigeai ma main vers la région épigastrique, ayant soin de ne pas la toucher; je lui fis éprouver des effets que je faisais cesser et que je reproduisais à volonté.

« Satisfait de ce premier essai, je m'assieds vis-à-vis d'elle pour la magnétiser entièrement. Bientôt ses yeux se fermèrent, elle s'endormit et devint somnambule. Je lui or-

donnai de s'occuper de sa maladie et des remèdes nécessaires à sa guérison. Je voulus la laisser écrire elle-même les yeux fermés, mais voyant la difficulté qu'elle éprouvait, je l'arrêtai à la cinquième ligne, et me mis à écrire sous sa dictée.

« Engorgement dans les ovaires et dans les trompes, « occasionné par une fausse-couche faite il y a deux ans. « C'est cela qui refoule le sang dans toutes les parties supé« rieures, et qui donne le malaise ordinaire. Le sang « s'arrête dans l'artère supérieure, le sang est épais et se « renouvelle difficilement ; il se porte sur les nerfs et « empêche les digestions de se faire ; par suite de cet « accident, le pylore est gonflé et ne peut supporter le « corset. La partie latérale droite étant la plus malade, elle « influe sur la cuisse droite et lui donne des douleurs par « la communication du nerf sacro-lombaire. »

« Il faut prendre le matin un lavement avec du son, « deux bains à 27 degrés jusqu'au pylore seulement, y « rester trois quarts d'heure. Il faut alterner ces bains « avec les lavements.

« Infusion de cerfeuil et de quelques feuilles de chico« rée sauvage ; en boire dans la journée, et surtout le « matin à jeun. Boire peu de vin pendant le repas, et « préférer l'eau de seltz à l'eau ordinaire. Manger peu à « la fois et souvent des choses rafraîchissantes et de fa« cile digestion.

« Revenir demain pour se faire magnétiser. »

« Mme Theveny, éveillée après une heure de sommeil, ne se souvint de rien, et parut étonnée de l'ordonnance que je lui présentai. Elle m'assura qu'elle croyait que j'avais très-bien défini sa maladie, qu'elle sentait que tout cela pouvait être et qu'elle était disposée à faire des remèdes aussi simples. Ce ne fut qu'après lui avoir montré son écriture qu'elle crut à la possibilité d'avoir été elle-même son médecin.

« Le lendemain, elle arriva avec M. de Lascases ; elle s'était assez bien portée ; mais assiégée continuellement

par le souvenir de ce qui s'était passé la veille, elle avait peu dormi.

« Elle me fit mille questions, prétendit que je ne pourrais pas l'endormir si elle s'y opposait fortement. Je lui répondis que ce serait plus facile que la première fois, et que lorsqu'elle serait bien sur ses gardes, je commencerais. Dès mon premier regard, ses yeux se troublèrent; elle les ferma; sa tête se pencha et le sommeil somnambulique suivit promptement.

« Je profitai de ce premier moment pour la magnétiser sur la région malade : le bien-être et la satisfaction qu'elle éprouvait étaient peints sur sa figure. Elle nous dit avoir déjà commencé le traitement qu'elle s'était ordonné, qu'elle le continuerait encore quelques jours; se félicita de sa prochaine guérison, et observa *que les remèdes ne faisaient qu'aider mon action, et qu'à la rigueur on pourrait s'en passer.* — « Votre main sur la partie malade, « ajouta-t-elle, me fait un bien que je ne saurais exprimer. Vous avez probablement vu poser des ventouses « sèches, qui ne sont autre chose qu'un verre que l'on « renverse sur une blessure après y avoir mis un peu « d'étoffe enflammée : on voit alors le sang jaillir avec « force dans le verre et l'en remplir. Eh bien! votre main « produit sur mon sang un effet encore plus fort; vous ne « devez donc pas être étonné que mon engorgement soit « presque dissous. »

« Voyant ma malade satisfaite et disposée à causer, je la mis en rapport avec M. de Lascases au sujet du voyage qu'il devait faire. Je la réveillai à son grand regret; car, comme toutes les malades, elle se trouvait heureuse dans ce sommeil.

« Quand Mme Theveny revint, elle me dit que la nuit avait été bonne, qu'elle n'avait ressenti aucune douleur, et que, sans cesser d'être dans l'étonnement de faits aussi extraordinaires, l'agitation de son esprit avait fait place à une entière confiance au magnétisme.

« Lorsque je l'eus endormie, elle me prévint que l'engorgement se dissiperait entièrement par une perte qui se

déclarerait le lendemain, quoique l'époque mensuelle ne dût arriver que dans une vingtaine de jours.

« Je lui demandai si, en provoquant plus tôt cette crise, j'avancerais la guérison ; sa réponse ayant été positive, je fis un signe à M. de Lascases, qui me comprit : au bout de quelques instants, un sourire de la malade, accompagné d'un air embarrassé, me fit connaître que j'avais réussi ; malgré que je m'en crusse parfaitement certain, j'insistai pour qu'elle me le dise positivement. Enfin, après m'avoir répondu vaguement plusieurs fois, elle finit par s'expliquer clairement, et témoigna son étonnement pour ce qu'elle appelait une grande force magnétique. Voulant accroître sa confiance en cette puissance, je fis, sans la prévenir de mon intention, diverses expériences ; ainsi tout en plaisantant, je lui faisais à volonté, et malgré elle, fermer les mains, prendre une position quelconque ; tantôt je soumettais son esprit à différentes illusions, telle que de croire que je lui perçais la main avec le doigt ; que le petit chien qui était sur ses genoux avait un collier, quoique réellement il n'en eût pas : illusions que je pouvais étendre sur tout autre objet avec la plus grande facilité.

« J'avais dit à M. de Lascases que l'effet produit sur le bras de la malade en somnambulisme, pouvait avoir lieu pendant l'état de veille ; je le lui prouvai plusieurs fois, à son grand étonnement, et plus encore à celui de M. Theveny, qui ne pouvait en croire ses sensations. Il était deux à trois heures de l'après-midi lorsque nous nous séparâmes.

« A minuit, je reçus une lettre de Mme Theveny, elle me prévenait qu'une perte sanguine très-considérable la forçait de garder la chambre, et qu'elle ne pourrait se rendre chez moi le lendemain, ainsi qu'elle me l'avait promis. Un passage de la lettre ainsi conçu : « Je suis malade, grâce à vous ; ces engorgements, etc... » le point terminatif de la phrase, qui finissait au mot *malade*, ayant été oublié, je lus tout naturellement : « *je suis malade grâce à vous ;* » et je n'y vis qu'un reproche occasionné par la

frayeur que devait faire naître un accident inattendu ; car j'avais commis la faute grave d'omettre de prévenir la malade que la crise, qui déjà avait commencé à s'effectuer chez moi, étant le résultat du traitement magnétique, il n'y avait rien à redouter de la suite de cette évacuation. Ayant quelquefois produit des effets à distances, et pensant que dans cette circonstance il serait très-utile à Mme Theveny de recevoir l'influence magnétique dans son lit, où je présumais qu'elle devait être à une heure aussi avancée, j'essayai ce mode pendant un quart d'heure ; il était minuit et quart lorsque je cessai mon action. J'écrivis de suite un billet pour envoyer le matin savoir des nouvelles de ma malade et lui demander son heure pour l'aller voir.

« Le matin, ayant reçu des nouvelles satisfaisantes de l'état de Mme Theveny, je ne me rendis chez elle qu'à une heure et demie ; elle m'apprit qu'elle avait été extrêmement effrayée de se voir atteinte, à dix heures du soir, d'une perte foudroyante (telle fut son expression) ; mais que les divers phénomènes dont elle avait été témoin depuis plusieurs jours, la consultation donnée en dormant, dont une partie écrite par elle étant en sommeil, son bras immobile à ma volonté, la cessation de ses souffrances, etc., avaient bouleversé ses idées au point de lui faire croire à la possibilité de choses plus extraordinaires encore; elle m'assura que sa confiance en moi était telle, qu'elle avait résisté aux sollicitations de son mari qui voulait envoyer chercher le médecin ; elle lui avait dit, ainsi qu'aux personnes qui l'entouraient, que cet événement devait arriver, et qu'elle n'en avait aucune inquiétude. Cependant, ajouta-t-elle, j'ai eu quelquefois des moments où ma tranquillité s'ébranlait, *vers le minuit* surtout ; ma garde étant près de mon lit, causait avec moi ; il me prit une faiblesse, mes yeux se fermèrent, je me trouvai mal plusieurs fois : on me faisait revenir avec de l'éther, mais inutilement ; je succombais de suite. Enfin s'étant aperçu que j'étais tranquille en cet état, on m'y laissa ; et je dormis sans interruption jusqu'à neuf heures du matin, qu'on m'éveilla

pour me remettre votre lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir.

« Mais une chose qui m'étonne encore plus que tout ce que je viens de vous dire, c'est que la perte que j'ai eue, et qui aurait dû m'accabler, ne m'a fait aucun mal, et qu'en ce moment je n'éprouve aucune faiblesse, qui m'est très-ordinaire lors de mes époques. Il en était de même cette nuit; je n'éprouvais aucun malaise quand je perdais connaissance, et j'étais tellement occupée *de vous*, qu'il me semblait vous voir devant moi. »

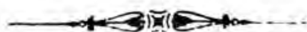
« Cette narration me faisait d'autant plus de plaisir, qu'elle n'était nullement provoquée; je félicitai Mme Theveny de sa confiance en moi; je l'assurai que tout ce qui était arrivé depuis la dernière séance n'avait sa cause que dans le magnétisme.

« Pour moi, quoique j'en fusse bien certain, je désirais me l'entendre dire par ma malade en somnambulisme.

« Lorsque je l'eus endormie, je l'interrogeai sur ce sujet; elle dit que c'était mon *action magnétique* qu'elle avait éprouvée à minuit; que son sommeil du reste de la nuit avait été à moitié somnambulique et lui avait fait beaucoup de bien. Elle m'assura que la perte qu'elle avait eue n'avait pas été trop forte, et qu'il ne fallait ni la provoquer, ni chercher à l'arrêter; qu'elle durerait encore pendant trois jours, mais que *la maladie était entièrement guérie;* que les engorgements étaient dissous, et que la faiblesse et le relâchement des parties malades diminueraient peu à peu sans aucun remède; que le magnétisme seul suffirait, et donnerait du ton à toutes ces parties.

« En effet, la guérison de Mme Theveny fut parfaite, elle n'eut jamais aucun ressentiment de toutes les souffrances qu'elle avait éprouvées.

« De La Tour. »



Le Magnétisme Pur et Vrai, dédié à son Fondateur (1).

« Que dire de cette science ? Mais, selon moi, le mot science n'est pas celui qui lui convient. C'est un des dons que le Seigneur a daigné accorder à l'homme ; heureux celui qui, dans son âme, comprend l'immensité et qui la répand sur ses frères comme une urne remplie de dictame !

« Science, est une chose exacte que les intelligences supérieures, que les travaux poursuivis laborieusement mènent très-haut et très-loin, surpassant souvent leurs devanciers, font éclore de nouvelles vermeilles. Mais tout cela vient du cerveau et n'a aucune analogie avec le moral.

« Tandis que tout ce qui émane du cœur n'a pas de limites, car avec son intuition divine il comprend les choses divines, qui, parfois même, lui sont révélées ; qu'il est à plaindre, hélas, celui qui doute !

« Le Christ n'a point enseigné le magnétisme ; on enseigne dans les écoles, mais on n'enseigne pas la foi, la charité, fleurs divines qui éclosent dans les âmes d'élite ; Jésus n'a pas dit : faites ceci ou cela, il a dit : imitez-moi, et répandez par le monde ce que vous avez vu ; faites le bien, la force, la lumière seront en vous ; qui fait le bien en est adorablement récompensé par la voix de sa conscience, voix puissante qu'on ne doit jamais faire taire. Malheur ! oh malheur à celui qui ne veut plus l'écouter ! de là découlent tous les crimes qui ensanglantent le monde !

« Le magnétisme est donc un don merveilleux, alors que l'âme, pénétrée du désir de soulager son semblable donne aux mains qui en sont les agents, un pouvoir suprême, et par ces conducteurs admirables rend la force épuisée, ranime la vie près de s'éteindre, et détruit les principes morbides qui torturent, font languir, souvent

(1) Extrait du *Magnétiseur universel*.

un long temps avant de mourir, et devant lesquels la médecine, cette haute science, reste parfois bien impuissante.

« Si le magnétisme n'a pas toujours de résultats sublimes, c'est alors qu'il est administré par des mains seules, et qu'il n'a pas cette âme qui, foyer ardent et divin, peut avec ses étincelles, ses élans, arriver jusqu'à cette autre âme alanguie par la souffrance, et lui souffler l'espérance avec des forces puisées en haut.

« Tout se perd, s'éteint faute de croyance, de persévérance, de foi, et si la Société du Magnétisme s'est écroulée par la base, c'est que la foi s'était envolée ; avec la foi, la puissance, et de basses et haineuses jalousies ont étouffé les nobles sentiments qui doivent toujours animer un magnétiseur.

« Le feu sacré s'est éteint comme à l'église d'Ara-Cœli le feu sacré des vestales, et, désormais, dispersées dans l'univers, ces âmes divines et rares pleurent le royaume où leur flamme allait consoler et vivifier d'autres âmes, telles les turquoises malades de nostalgie soupirent après les montagnes du Pinnistan.

Mais non, rien encore n'est perdu ; je connais, je puis signaler de ces fois vives, de ces âmes d'élite, que rien n'a pu ébranler, que rien n'a pu corrompre et qui sont sorties pures, ardentes, du creuset de la misère et de la lutte.

En vain, la perte de la position, la calomnie, la faim qui creuse les joues, les pleurs qui enfoncent les yeux dans leurs orbites, les méchants qui vous torturent et vous brisent, comme autrefois l'estrapade disloquait vos membres ; la foi efface la souillure dont on veut vous faire un linceul, et cet apôtre dont je parle, dont on a voulu faire une victime, l'auto-da-fé ayant été allumé plusieurs fois, est resté debout, quoique épuisé, souvent prenant au ciel la puissance et la force qu'il a semées sur son chemin rempli d'épines.

« Il sera récompensé, car il a bien souffert.

« Il a aidé de ses conseils, il a lancé dans la vraie voie

bien des gens égarés aux carrefours des routes, il a donné de sa vie pour en infiltrer aux malades, il a donné de sa bourse, alors même qu'il n'avait pas, s'imposant les plus cruelles privations pour empêcher des amis de succomber! et d'aucuns de ceux aidés par lui ont fait comme le serpent du laboureur... il n'en a pas moins poursuivi son œuvre humanitaire, après avoir précédemment rempli pendant vingt ans sa carrière d'éditeur propagandiste, au milieu de mille persécutions

« Heureusement pour nous qu'il n'est pas seul, et qu'à bien chercher il y a encore quelques perles fines, et que la fontaine de foi coule toujours vive, abondante, pour celui qui veut y puiser, se régénérer, il sera transfiguré, moins souffrant, plus croyant ; le monde en deviendra meilleur et les hommes plus heureux, car la beauté de l'âme se reflète au dehors.

« Une autre et importante question, de laquelle je veux et dois entretenir mes lecteurs bien aimés, c'est celle du somnambulisme, qu'on se plait à *nier* de toutes parts ; c'est la mode... pour paraître esprit fort, il faut détruire ; quelle petitesse que cette force-là ! Sans doute, on ne doit pas tout admettre sans s'être assuré et faire comme les moutons de Panurge. mais il faut se rendre à l'évidence.

« Les vraies, les lucides somnambules sont rares, pourtant il en existe ; j'en connais quelques-unes dont les consultations sont admirables, Mmes Louise Berthe et Abel, et qui a entendu feu Mme Fleurquin, conserve un profond souvenir des résurrections qu'elles a faites, des problèmes qu'elle a résolus, des merveilles qu'elle a découvertes.

« Qu'étaient donc les sibylles antiques, les prophètes, les voyants, sinon ce don sublime d'extase, de seconde vue, qui franchit les distances, perce les murs, sonde les cœurs, fouille dans le passé et s'élance dans l'avenir? Beaucoup de ces douteurs auraient peur sans doute qu'on ne lût dans leur *in petto*, et qu'on y découvrit des sentiments impurs.... mais sous cette écorce qui

nie, ils se mentent à eux-mêmes et aux autres, ils croient et tremblent !

« Cette seconde vue, aussi rare que précieuse, a fait d'immenses découvertes, a guéri bien des malades avec des herbes salutaires, a cicatrisé bien des plaies morales et physiques, a dévoilé bien des crimes, signalé des assassins, et rendu d'innombrables services à l'humanité.

« En admettant que beaucoup aient un voile et mentent à l'endroit de leurs visions, est ce une raison pour douter de cette faculté, et affirmer qu'il n'y a pas de somnambules ? Faut-il donc nier l'or, parce qu'il y a du cuivre ? Faut-il nier la vertu, parce qu'il y a des vices? l'honnêteté, parce qu'il y a des voleurs? l'âme noble et sympathique, parce qu'il y a des égoïstes ? Faut-il nier le courage parce qu'il y a des lâches ? Faut-il nier Dieu, parce qu'il y a des athées?

« Non, ne croyons pas aveuglément, la sottise, l'ignorance seules en sont capables, mais croyons à tout ce qui est vrai, beau, consolant, imitons ceux que rien n'arrête dans la route remplie de ronces, trop souvent, hélas! et guidés par un phare lumineux, prêtent secours aux malheureux, les relèvent de l'abime où ils sont tombés, et sans attendre de reconnaissance, sont honteux du bien qu'ils ont fait : parfum précieux qui s'élève dans le grand encensoir du ciel.

« Si Dieu mesure le vent à la brebis tondue, il bénit ceux qui le servent en soulageant leur prochain; voyez la santé du baron du Potet, malgré les travaux de sa vie, voyez M. Le Gallois, résistant à toutes ses épreuves, et tant d'autres dont la vie a été soutenue et prolongée à cause qu'ils soutenaient et prolongeaient la vie des autres.

« Voilà le magnétisme qui vient d'en haut comme tout ce qui est grand et noble ; allez magnétiseurs, comprenez mieux votre mission, qui doit être sainte, n'ayez qu'une âme, donnez-vous la main; que votre foi, centuplée par celle de vos jeunes frères, vous fasse accomplir des miracles, et ne vous dévorez pas les uns les autres, comme Saturne fit de ses enfants pour régner seul ; suivez la

bannière de Jésus, de Mesmer, et que leurs grands noms vous réunissent enfin. Ainsi soit-il ! Liesse et santé à mes amis lecteurs !

« ROBERT DES AULNES. »

Correspondance

Monsieur,

J'ai apprécié vos ouvrages sur le magnétisme, intitulés : *L'Art de magnétiser* ou *magnétisme animal.*

Vu (3me édition) toutes les guérisons que vous avez pu émettre sur les sourds et muets et autres maladies, en indiquant clairement les noms des individus, leurs numéros, la rue et l'année de la guérison ;

Je me suis adressé chez quelques pharmaciens des villes les plus proches, pour leur demander du **fluide magnétisme animal,** ou autrement dit **fluide vital**; aucun d'eux n'en tient, il m'ont répondu que pour cela il fallait écrire à Paris.

Mais ayant vu dans l'impression de vos ouvrages, vous publiez que vous avez parcouru l'Italie pendant trois ans et que vous résidez à Genève (depuis 19 ans). Maintenant je m'adresse à vous pour sécurité, veuillez donc me dire si vous pouvez m'envoyer **du fluide pour le magnétisme,** ou si vous avez quelque correspondance pour m'en procurer.

Indiquer les prix de vos flacons et le mode de paiement.

Veuillez, au reçu de la présente, m'en accuser réception.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon parfait dévouement.

RICHEZ ZULMA,
à Corbeil, par Somsois (Marne, France).



N° 6. Juin 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

L'intérêt des obligations du journal *Le Magnétiseur*, échu le premier Juillet 1870, sera payé à présentation du coupon, dès le premier Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le premier Juillet 1870, se fera devant les porteurs des obligations, le cinq Juillet, à onze heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra alors assister au tirage.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

Nous reprenons dès aujourd'hui la régularité dans l'envoi de notre journal, que de trop grandes occupations et plusieurs indispositions personnelles nous avaient fait interrompre.

Nous nous sentons d'autant plus forcé de le faire, malgré nos grandes fatigues, qu'il y a peu ou point de journaux du magnétisme, et que tous les magnétiseurs qui

nous avaient promis leur concours au commencement de l'année, nous ont abandonné sans nous envoyer un seul article.

Nous ne leur en faisons pas un reproche, mais nous le regrettons, car nous voyons avec chagrin, que le magnétisme semble abandonné par ses plus zélés partisans.

Du magnétisme dans les maladies aiguës et chroniques

Le magnétisme est bien réellement le moyen de guérison le plus puissant que l'homme ait à sa disposition, non-seulement pour les maladies nerveuses, — comme les médecins condescendent à le reconnaître, — mais encore pour les maladies chroniques et même aiguës. Les succès sont là pour constater d'une manière irrécusable cette force unique, presque divine, qui réside chez l'homme, et à laquelle aucun mal ne peut résister.

Si parfois une guérison n'est pas obtenue, ce n'est pas que le magnétisme lui-même n'ait pu la produire ; non, c'est à d'autres causes que l'on doit attribuer un insuccès qui dépend tantôt du malade tantôt du magnétiseur.

Ainsi, c'est au malade d'abord, qui, impatient de souffrir, perd l'espérance en ne sentant point de soulagement dès les premières séances, et qui bientôt se décourage et suspend le traitement magnétique, au moment où, avec un peu de persévérance, il allait atteindre le but. Cela tient à ce que ces malades, qui n'ont d'autres connaissances de la science à laquelle il s'adressent, que pour avoir entendu parler de certaines guérisons merveilleuses et presque instantanées obtenues par ce moyen, s'imaginent qu'ils doivent inévitablement ressentir des effets analogues, sans tenir compte des différences essentielles qui existent entre les maladies, ni de celles qui peuvent se rencontrer dans la constitution des malades eux-mêmes.

D'un autre côté, le magnétiseur dont l'action aura été molle, indécise et mal dirigée, soit par ignorance pratique, soit par faiblesse de constitution, soit par manque de fer-

meté ou de dévouement, peut faire échouer une guérison qui eût été obtenue si le magnétiseur eût été dans d'autres conditions.

En effet, il est reconnu et admis par toutes les personnes qui ont sérieusement étudié et pratiqué le magnétisme, qu'il faut une force d'organisation très-grande, pour pouvoir supporter, — sans en éprouver soi-même une altération dans sa santé, — les fatigues, la déperdition de forces vitales, qui sont la conséquence de magnétisations fréquentes et répétées. — Il faut aussi un courage et un dévouement surhumains pour ne pas se laisser abattre ni tomber dans le découragement, en présence des tracas, des ennuis, des défiances dont les parents, les amis du malade et le malade lui-même accablent le magnétiseur. — Il faut surtout un caractère énergique et une foi entière, non seulement dans le magnétisme, mais encore en soi-même, devant la responsabilité qui pèse sur la tête du magnétiseur, qui n'a point, — lui, — de diplôme pour abriter son insuffisance, et qui prend au sérieux la vie de son semblable.

La profession de magnétiseur n'est point un métier que tout le monde puisse exercer; — il faut joindre à des connaissances profondes et indispensables en magnétisme, en physiologie et en anatomie, des qualités morales et physiques toutes spéciales. — Il faut que le cœur soit doué d'une sensibilité exquise, que le dévouement soit absolu. — Il faut que le magnétiseur ait toujours pour drapeau ces paroles sublimes qui se retrouvent dans toutes les religions, et qui sont si peu mises en pratique, « **amour** et **charité** » — Voilà la loi qui doit diriger toutes les actions du magnétiseur. S'il se maintient dans cette voie, il réussira presque toujours, là où le médecin, même le plus savant, n'aura pu guérir ni soulager.

Aujourd'hui, dans le monde médical, on accorde assez généralement au magnétisme la faculté de soulager et de calmer les maladies nerveuses, mais on nie fortement, malgré des exemples multipliés, qu'il puisse agir avec efficacité dans les maladies aiguës, et cependant, dans l'état aigu comme dans l'état chronique, même quand les orga-

nes ou les principaux viscères sont attaqués, le magnétisme triomphe facilement du mal. Il a surtout le grand avantage de ne point laisser, — comme la médecine officielle, — la guérison suivie d'une longue convalescence occasionnée par l'emploi des remèdes plus ou moins violents qui déterminent chez le malade une grande faiblesse, convalescence pendant laquelle les imprudences qu'il commet dans cet état de transition, provoquent des accidents qui deviennent souvent funestes.

En employant le magnétisme, on passe immédiatement de la maladie à la santé, car le corps n'est point affaibli par les saignées, par les sangsues ; — il n'est point irrité, usé, désorganisé par les médicaments, poisons violents, qui souvent et presque toujours, altèrent ou anéantissent les fonctions des organes par lesquels ils sont obligés de passer pour atteindre celui auquel ils sont destinés.

Le magnétisme, dans son emploi comme moyen de guérison, est d'une simplicité inouïe ; — de grands gestes à une légère distance du corps, l'imposition des mains sur les parties affectées, un massage tantôt léger, tantôt rude, de l'eau magnétisée pour boisson et pour compresses, voilà toute la pharmacopée magnétique.

On reconnaîtra facilement qu'avec des moyens aussi simples, le magnétisme ne peut jamais aggraver l'état du malade. Cependant, il faut qu'ils soient employés avec discernement pour obtenir ces résultats brillants, ces guérisons qui semblent miraculeuses ; il faut que le magnétiseur sache diriger son action, soit pour aider et soutenir la nature, soit pour stimuler et provoquer une crise salutaire, que le corps affaibli par la maladie n'a pas la force de produire en lui-même ; soit enfin pour calmer et faire cesser les fausses crises produites par la maladie, qui épuisent les forces ; il faut donc que le magnétiseur sache discerner ce qui se passe chez le malade, et qu'il possède certaines connaissances spéciales et une expérience pratique, fortifiée par un exercice continu.

Pour démontrer que nous n'avons rien avancé de trop présomptueux, nous citerons aujourd'hui la lettre d'un

médecin qui fait lui-même la relation d'une maladie que nous avons guérie dans sa maison.

Sadex, 24 Mai 1870.

Mon cher Lafontaine,

Je vous adresse le résumé de l'histoire médicale de la malade que vous avez eu la bonté de venir soigner à Sadex, et à la guérison de laquelle vous avez puissamment contribué.

Fanchette P., que nous regardons comme faisant partie de notre famille, était atteinte depuis plus de deux mois d'un état dont la prolongation me donnait des inquiétudes sérieuses.

Elle a commencé, il y a deux ou trois ans, à traverser une époque souvent critique pour les femmes, et, à la suite d'hémorrhagies utérines elle a été prise, dans le courant de Février, de palpitations de cœur, de battements épigastriques, accompagnés de perte d'appétit et de nausées. Elle avait aussi des vertiges, des maux de tête, de l'insomnie, en un mot tous les symptômes qui sont le résultat de l'anémie et d'un trouble général de l'innervation.

Malgré les divers traitements qui réussissent ordinairement dans ce cas, son état s'est graduellement aggravé au point que depuis quinze jours elle avait des nausées continuelles, avec des vomissements muqueux ; elle ne pouvait supporter aucune espèce de nourriture, les boissons mêmes ramenaient les efforts, et la glace seule la soulageait. Tous les remèdes étaient vomis immédiatement.

Il y avait en outre beaucoup d'agitation nerveuse, un manque de sommeil presque complet, une grande faiblesse, un amaigrissement qui augmentait chaque jour, et un découragement absolu.

Mon influence sur la malade était perdue, j'étais au bout de mon latin et les cordes de mon arc tout à fait usées.

C'est alors qu'elle demanda vos soins ; vous y avez mis le zèle, l'empressement et le dévouement qui vous sont habituels, et voici le résultat que vous avez obtenu.

Après la première magnétisation, les nausées ont dimi-

nué et la nuit a été meilleure; après la seconde, la malade a pu supporter un peu de vin et du bouillon américain; chaque séance a produit une amélioration, et, au bout de sept magnétisations, Fanchette a pu manger, se lever et venir au jardin, tant elle avait regagné de force et de bien-être. Elle a repris les remèdes (fer, quinquina, etc.) que nous avions dû suspendre, et aujourd'hui elle est en pleine convalescence.

C'est grâce à l'action du magnétisme, cette électricité vivante que vous savez si bien employer, et à l'influence morale que vous avez obtenue d'emblée, que j'attribue ce beau succès.

Recevez, cher ami, avec tous mes remerciements, l'expression de l'affection sincère de votre bien dévoué.

Ch. FAUCONNET, doct.

A cette lettre nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est louer le docteur qui a eu le courage et la loyauté de déclarer et constater publiquement, avec l'autorité de son nom, si universellement estimé, un fait qui prouve que le magnétisme employé dans les maladies chroniques est une puissance réelle, qui agit et guérit dans les cas où tous les moyens de la science médicale ne peuvent rien pour empêcher la solution fatale, la mort.

Quant aux maladies aiguës, nous nous permettrons de donner la relation d'une ou deux de ces maladies, guéries par le magnétisme depuis peu, afin de démontrer et de bien établir que ce moyen, — le magnétisme, — agit aussi avec efficacité dans ces sortes de maladies, et que même, il les guérit d'une manière plus facile, plus radicale et plus sûre que la médecine officielle.

Des maladies aiguës

Jusqu'à ce jour, les médecins ont accordé au magnétisme une action curative sur les maladies nerveuses; — c'est déjà beaucoup pour des hommes qui sont nos adversaires nés, et que nous forçons à descendre de leur rang suprême. C'est là, il faut le dire, une de ces concessions immenses qui prouvent la vérité et la puissance du magné-

tisme. En effet, ce dernier, malgré tous les obstacles, toutes les préventions, toutes les entraves qu'on lui suscite, grandit toujours, doucement mais sûrement, comme l'eau qui mine le rocher avec lenteur et qui cependant le perce à la longue.

Mais le public imbu, lui aussi, des anciens principes, marche lui-même lentement et avec une sorte d'effroi dans la voie du progrès, quelqu'en soit le genre. C'est ainsi qu'il n'a recours au magnétisme que pour les maladies vieilles et chroniques; et encore, n'est-ce qu'après avoir épuisé tous les médicaments et tous les genres de médecine. Car il en est de toutes sortes, et il serait trop long de les énumérer, trop difficile de les apprécier, et surtout de décider à laquelle il faudrait donner la préférence. Car chacune est préconisée par ceux des diplômés qui l'exercent, et dépréciée par tous les autres diplômés qui en pratiquent une autre.

Nous disons donc que le public ne s'adresse presque jamais au magnétisme pour les maladies aiguës, c'est-à-dire pour les maladies qui se déclarent tout à coup, telles que les fluxions de poitrine, les pleurésies, les inflammations d'estomac, d'intestins, les gastrites, le gastro-entérites, les congestions cérébrales, les fièvres typhoïdes, putrides, malignes, les fièvres éruptives, varioles, rougeoles, scarlatines, suettes, ni pour les inflammations d'organes essentiels.

En effet, le public semble penser que le magnétisme ne saurait exercer une action curative dans ces cas imprévus; il ne veut pas comprendre que, si le magnétisme agit avec efficacité et guérit lorsque le corps est usé tant par les remèdes, saignées, etc., que par les maladies devenue chroniques, à plus forte raison, le magnétisme employé au début d'une maladie quelconque, peut agir avec bien plus de chance de succès, puisque l'on n'a que la maladie même à combattre, que le corps possède encore toutes ses forces, n'étant point encore affaibli par de longues souffrances, ni épuisé par les médicaments et les saignées.

Les organes qui ne sont point encore atteints par la maladie, mais seulement inactifs, embarrassés et presque

paralysés, sont néanmoins disposés à produire une réaction, pourvu que celle-ci soit provoquée par une force active que les organes ne possèdent plus en eux-mêmes. Eh bien! le magnétisme leur donne, sans secousse, cette force absente; il les stimule, il excite la circulation de tous les fluides; il active, il provoque de fortes transpirations, qui raniment les fonctions de la peau et la circulation dans le réseau nerveux de l'épiderme; — il débarrasse le corps par les exsudations critiques des effluves viciés qui gênent les fonctions des organes principaux. — Il calme le système nerveux, abat la fièvre en rétablissant la circulation; — puis il remonte le moral en impressionnant l'imagination du malade et en lui faisant en quelque sorte toucher du doigt sa guérison, par le prompt souagement qu'il procure.

Aussi, dans les maladies aiguës traitées par le magnétisme, la guérison est plus prompte, plus certaine, plus radicale, et, comme nous l'avons déjà dit, sans convalescence.

En voici des preuves :

Rhumatisme aigu et fièvre typhoïde

Le vingt-sept Mai dernier, je fus appelé pour un cas fort grave, une attaque d'apoplexie, disait-on; heureusement il n'en était rien : c'était simplement un rhumatisme aigu qui s'était présenté avec violence depuis trois ou quatre jours, et qui, par son intensité, pouvait en effet devenir dangereux, en faisant porter le sang vers la tête qui se trouvait lourde et embarrassée, la malade étant une femme âgée et d'une complexion très-grosse et très-grasse.

Lorsque j'arrivai, la famille était fort effrayée; la malade souffrait à crier; l'épaule, le bras et la main étaient paralysés par la douleur; une fièvre ardente dévorait la malade, et tout le corps de Mme A. brûlait comme un charbon ardent.

Je magnétisai avec force tout le corps par des passes générales, afin d'abattre la fièvre; puis, je localisai l'action sur l'épaule droite, le bras et la main; après des passes, je massai; la malade jeta alors des cris; je devais

en effet lui faire bien mal, mais il y eut, après, un soulagement immédiat qui fit sourire la malade, je dégageai après une heure, et je fis poser des compresses d'eau magnétisée sur l'épaule et tout le bras ; la malade dormit ; je recommençai le lendemain, et après la troisième séance, la malade était entièrement guérie. Depuis ce jour, Mme A. n'a pas ressenti la plus petite douleur.

Nous citerons encore à l'appui des effets curatifs du magnétisme dans les maladies aiguës, la guérison d'une fièvre typhoïde qui fut d'autant plus remarquable, que le malade était un homme de soixante-sept ans, chez lequel les réactions ne pouvaient plus se faire aussi facilement que chez un jeune homme.

M. X... après des vomissements de bile, fut pris d'une faiblesse extrême, d'un trouble nerveux général, d'une fièvre qui lui couvrit la face de petites pustules rouges d'abord puis noires ; il eut une expectoration abondante de crachats qui se détachaient avec difficulté, c'était du feu qu'il avait dans la poitrine, auquel se joignait une inflammation intense dans les intestins et dans l'estomac. La tête était fatiguée, et, sans être positivement dans le délire, il divaguait souvent. Un purgatif lui avait été administré avant que je fusse appelé.

Je le magnétisai avec force, je travaillai l'estomac afin de pouvoir lui donner un peu de nourriture telle que du bouillon et du vin ; dès le troisième jour, je lui fis sucer une côtelette, je provoquai de fortes transpirations et des évacuations ; je fis appliquer sur toute la poitrine et sur tout le ventre des compresses d'eau magnétisée qu'on renouvela souvent, je lui donnai pour boisson de l'eau magnétisée et quelquefois du vin, et en deux jours tout danger était disparu.

La convalescence fut compliquée d'une douleur rhumatismale dans les articulations du pied droit, qui, par la souffrance, empêchait les forces de revenir aussi promptement qu'elles auraient dû, mais tout se calma, et M. X... fut entièrement guéri.



Un nouveau thaumaturge

Paris a eu son thaumaturge, le zouave Jacob, qui guérissait, disait-on, des centaines de malades incurables en les touchant.

Londres aujourd'hui n'a plus rien à envier à Paris, Londres possède un guérisseur bien autrement remarquable, c'est le docteur Newton, qui guérit *tout de suite* des milliers de malades par l'imposition des mains, — et *avec l'aide des anges de Dieu.* —

Qu'est-ce que nous sommes donc, nous, pauvres magnétiseurs qui mettons des semaines, des mois, pour guérir quelques malades en leur communiquant notre propre vie pour ranimer la leur, et qui succombons quelquefois à la fatigue causée par la déperdition ? Nous sommes des charlatans, mais écoutons ce que dit le *Temps.*

— Voulez-vous voir la plus belle procession qu'on puisse imaginer de boiteux, d'estropiés, de sourds, d'aveugles, de rhumatisants, de perclus ; ceux-ci à pied, ceux-là en voiture, d'autres se traînant sur des béquilles? Allez à Londres. Cet agréable spectacle vous attend Newman, Street, Oxford Street. Où vont tous ces malheureux? Chez le docteur Newton. Et qu'est-ce que le docteur Newton? Un homme qui guérit par l'imposition des mains et avec l'aide « des anges de Dieu, » en disant ce seul mot : « soyez guéri. »

En une seule matinée, cinq ou six cents personnes se présentent à ce docteur miracle et lui demandent la santé. Toutes sont intimement convaincues de son pouvoir. Cela n'empêche pas ces mécréants de journalistes de douter. Un d'eux, qui assistait à une séance et raconte ce qu'il a vu, est persuadé que beaucoup des consultants se figurent être malades, qui se portent à merveille. Chez d'autres, la foi agit de telle sorte, qu'elle les pousse à tenter un effort qui triomphe un instant de l'engourdissement d'un membre paresseux ; il y a aussi certains effets produits naturellement sur les organisations nerveuses ; quant à de vrais paralytiques recouvrant l'usage de leurs jambes, à de vrais aveugles recouvrant la vue, notre confrère

d'outre-Manche n'en a pas vu. Il croit d'ailleurs à la bonne foi du docteur, et voici le portrait qu'il fait de lui : « Un visage ouvert, bienveillant, un peu crédule ; le teint frais et bien portant ; des yeux bruns étincelants, au regard énergique et pourtant rêveur ; une vénérable barbe blanche, des favoris blancs ; la lèvre supérieure rasée ; des cheveux blancs ; une calvitie partielle ; une expression vive, un sourire aimable, animant toujours une bouche qui témoigne d'une âme tranquille et d'une ferme volonté ; le cou épais ; les épaules larges ; un corps robuste et musculeux ; des pieds larges, eu égard à leur longueur ; des mains dont la forme et les traits caractéristiques sont ceux que quelques théoriciens considèrent comme annonçant de l'enthousiasme religieux ; de l'élasticité dans le pas, et une grande activité générale... »

Voilà un portrait à rendre jaloux le zouave guérisseur.

(Le Temps.)

Mort au champ d'honneur

Nous trouvons dans un journal de Paris, *La Patrie* du 12, l'article suivant qui nous a paru digne d'être inséré, car il prouve une fois de plus, que le magnétiseur donne une portion de sa vie, et même sa vie entière.

« Le Docteur de Lanessan, très-estimé à Bercy, est mort dernièrement dans des circonstances assez singulières.

« Par désespoir d'amour, une jeune fille de l'extérieur le plus distingué s'était précipitée du quai de Bercy dans la Seine. Deux jeunes gens se jetèrent à la nage et parvinrent à la retirer vivante encore, mais à demi-asphyxiée.

« On envoya chercher en toute hâte le Docteur de Lanessan. A son arrivée, la jeune fille ne donnait plus signe de vie. Il employa pour la ranimer tous les moyens connus. Il lui insuffla l'air dans les poumons ; enfin, après deux heures d'efforts non interrompus, il eut la consolation de lui faire faire quelques mouvements.

« Le médecin était épuisé. Il ne voulut pas cependant cesser de donner ses soins à l'intéressante malade, qui, avec cette puissante vitalité de la jeunesse, se ranimait à vue d'œil.

« A mesure qu'elle reprenait ses forces, le Docteur perdait les siennes. Il pâlissait, il chancelait ; bientôt il s'affaissa. Les rôles changèrent alors, et ce fut la malade de tout à l'heure qui, aidée par les jeunes gens, soigna avec dévouement le médecin.

« Malgré ces soins, celui-ci ne tarda pas à succomber. »

Ce fait donne une idée des fatigues que l'on éprouve en magnétisant, lorsque, dans des cas désespérés comme celui-ci, le magnétiseur épuise toutes les forces vitales qu'il possède pour ranimer un être mourant en lui insinuant sa vie même par des insufflations répétées. Le pauvre Docteur Lanessan a succombé à son dévouement et à son devoir, car un médecin comme un magnétiseur se doit tout entier au malade qu'il soigne, il faut qu'il fasse abnégation entière, il ne doit plus s'occuper de lui-même jusqu'au moment où il a réussi à sauver son malade. C'est pourquoi le magnétiseur doit être fort et plein de santé, pour résister aux fatigues, aux déperditions occasionnées par certains malades et dans des cas désespérés. Nous avons éprouvé ces fatigues et nous pourrions citer plusieurs cas où nous tombions épuisé après avoir donné plus que nous ne possédions. Nous avons été forcé plusieurs fois de rester inactif sans pouvoir faire un mouvement, et cela pendant des jours, des semaines, des mois, puis la nature venait en aide à notre constitution de fer, et nous pouvions encore recommencer.

La Fête du Feu à l'Ile Maurice

Un de nos correspondants de Port-Louis nous adresse le récit suivant (1) :

« Messieurs,

« Encore sous l'impression que j'ai éprouvée en assistant à une des grandes cérémonies indiennes, appelée *la fête du Feu*, je viens vous en communiquer les détails, en vous priant de vouloir bien, si toutefois vous le jugez convenable, interroger les bons esprits à ce sujet, dans une de vos prochaines séances.

(1) *Journal d'études psychologiques.*

« Je suis peu au courant de la théologie indienne ; cependant, d'après ce que j'ai pu entendre de la bouche même des adorateurs de Brahma, qui, à vrai dire, n'en savent guère plus que moi, pour la plupart, outre la trinité divine, composée de Brahma, Vischnou et Schiva, créateur, conservateur et destructeur, il y a encore une foule de dieux de quatrième et de cinquième ordre, idoles plus ou moins hideuses, fétiches de bois ou de pierre, auxquels ils sacrifient.

« Chacune de ces idoles a une attribution plutôt mauvaise que bonne, il faut l'avouer. Ainsi, le terrible dieu du feu, né de la flamme et présidant à tous les ravages qu'elle cause, est en grand honneur parmi les Indiens. Sa fête est l'une de leurs plus belles cérémonies.

« Pendant plusieurs jours, les plus fanatiques d'entre eux se préparent par des prières, des jeûnes et des privations de toute espèce, au grand acte qu'ils vont accomplir ; pour les uns, c'est un vœu ; pour les autres, c'est une sorte de fanfaronnade de dévotion ; quelques-uns sont poussés par leurs prêtres ; ceux-là se montrent beaucoup moins ardents d'ordinaire. Disons aussi que leurs macérations sont accompagnées d'une somme d'argent assez forte que ces malheureux offrent à l'idole, mais qui reste aux mains de ceux qui la soignent.

« Enfin, le grand jour est arrivé ; depuis la veille, un immense bûcher, sans cesse alimenté par des troncs d'arbres entiers que l'on y jette, couvre une superficie de douze à quinze pieds de longueur sur une largeur de cinq ou six, en lançant vers le ciel des tourbilllons de flamme et de fumée, et répandant au loin une chaleur telle, que les spectateurs les plus curieux sont obligés de se tenir à distance pour ne pas être suffoqués.

« L'heure a sonné ; des Malabars, armés de longs bâtons ferrés, s'approchent du brasier ardent, le renversent et dispersent les débris enflammés sur toute la surface, à une hauteur égale de six à huit pouces. Aussitôt une musique sauvage, ou plutôt une sorte de charivari, se fait entendre. C'est l'idole qui sort de sa cachette, que l'on porte processionnellement et que l'on dépose sur une estrade placée derrière une mare d'eau de quelques pouces de profondeur et d'un diamètre de trois pieds tout au plus, creusée à l'extrémité du brasier.

« Idole grossière, noire, informe, espèce de monstre à

face humaine, accroupie sous une masse de fleurs, dont la dévotion des fidèles lui a fait l'offrande.

« Alors, de l'autre côté, en face de cet objet sacré, s'avance une seconde procession, toujours accompagnée de musique.

« Celle-là se compose d'une trentaine d'Indiens presque nus, les cheveux en désordre, couronnés de fleurs, barbouillés de safran et couverts de peintures bizarres; ils chantent, crient, gesticulent avec une sorte de rage; leurs traits se contractent, leurs yeux roulent, troublés et sans regard; dans cet état de surexcitation, ils semblent des fous échappés de leurs cabanons. Ce sont de véritables frénétiques que l'on est obligé de contenir, car ils n'ont plus conscience ni de ce qu'ils font, ni du lieu où ils se trouvent; quelques-uns sont assez calmes, ou du moins comme hébêtés; ceux-là portent dans leurs bras de jeunes enfants effrayés qui pleurent et s'agitent en poussant des cris lamentables.

« Le croirait-on? ces malheureux s'approchent du brasier; ils y entrent sans hésitation et le traversent à pas lents, sans se presser, en suivant toute sa longueur, passent sans s'arrêter dans la petite mare, et vont s'agenouiller devant l'idole qu'ils adorent, et cela sans donner le moindre signe de souffrance!

« C'est incroyable, mais cela est. J'ai examiné avec soin leurs pieds et leurs jambes : pas la moindre trace de brûlure! la peau est intacte! Aussi, la cérémonie terminée, ils redeviennent doux et tranquilles, et retournent à leurs occupations absolument comme si de rien n'était.

« Qui peut donc les garantir ainsi? Ils croient fermement que c'est la puissance de leur idole; pour nous, qui n'avons pas leur foi aveugle, il nous est permis d'avoir quelques doutes. Je soupçonnais ces Indiens d'employer quelque composition connue d'eux seuls, et qui pouvait annuler les effets de la flamme; mais maintenant j'ai la conviction du contraire.

« MM. les esprits forts du pays, ne comprenant rien à ce fait étrange, n'ont jamais cherché à en approfondir la cause.

« Pour nous, qui n'avons pas leur science, nous nous bornons à faire des suppositions, et voici celle qui nous paraît la plus raisonnable : Les idoles de ces Indiens ne sont généralement que de mauvais Esprits qui se laissent

volontiers adorer et se complaisent à voir les excentricités de leurs fidèles. Aussi, lorsque ces malheureux entrent dans les flammes ou se traversent les chairs avec une pointe acérée, sans que leur peau en conserve la moindre trace, ne devons-nous pas croire qu'ils sont sous une influence fluidique, émanant de ces mauvais Esprits, une sorte de magnétisme spirituel, qui les plonge dans un état de catalepsie assez semblable à celui que devaient éprouver les convulsionnaires de Saint-Médard, par exemple?

« N'est-il point étonnant qu'au dix-neuvième siècle, dans un pays civilisé comme l'île Maurice, de semblables *miracles* se renouvellent si souvent sans que personne puisse les expliquer? Ainsi, parmi les Musulmans, qui sont beaucoup plus avancés que ces Indiens idolâtres, car leur religion est fondée sur les mêmes bases que la nôtre, avec la seule différence qu'ils n'admettent point la divinité du Christ, certains fanatiques célèbrent une fête nommée *Ratif*, dans laquelle, pour montrer la puissance de la foi, ces hommes excités par des cris, des chants et des roulements de tambours, se traversent les joues, le cou, les bras, etc., avec des pointes de fer, et vont même jusqu'à se faire administrer de grands coups de sabre, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour eux.

« Point *d'escamotage* en tout ceci. C'est réel, et nous avons pu nous convaincre souvent de la bonne foi de ces martyrs volontaires.

« Ces faits extraordinaires deviendraient, sans nul doute, compréhensibles pour tous, si vos bons Esprits consentaient à les expliquer.

« Nous venons vous prier de vouloir bien leur en faire la demande pour notre instruction générale ; nous leur en serons bien reconnaissants. »

Nous ne pensons pas entièrement comme le correspondant du journal ; — non, les bons ni les mauvais esprits, — s'il y en a, — n'ont rien à faire dans ces sortes de choses.

Ces hommes ignorants arrivent, par le fanatisme ou par toute autre cause, à un état d'excitation, d'exaltation, de folie, dans lequel il ne leur est plus permis de rien sentir; les souffrances, comme les jouissances physiques, n'existent plus pour eux. Ils sont comme les somnambules magnétiques, comme les cataleptiques, les épileptiques et

les fous, dans un état inconscient d'eux-mêmes et de tout ce qui se passe. Sans chercher un exemple éloigné, on lisait ces jours-ci dans un journal de Paris, dont le titre nous a échappé, un fait remarquable d'insensibilité dans la folie, qui prouve ce que nous avançons.

Un jeune homme se jeta d'un troisième étage dans la rue, il resta affaissé sur lui-même pendant quelques instants ; mais lorsque des sergents de ville se précipitèrent vers lui pour lui porter secours, il se leva, les repoussa avec force, fit quelques pas et s'affaissa de nouveau. Lorsqu'on arriva près de lui, son regard était menaçant ; il se déchirait avec les ongles la poitrine qu'il avait tout en sang ; il se mangeait les doigts, dont l'un était entièrement dénudé ; il s'enlevait, en se mordant les bras, des morceaux de chair qu'il rejetait de sa bouche ensanglantée. On parvint avec précaution à s'emparer de ce malheureux. Il était fou et il fut conduit dans une maison de santé. Non seulement il ne donnait pas le plus petit signe de douleur aux affreuses morsures qu'il se faisait, mais nous pouvons affirmer qu'il ne souffrait pas.

Nous nous rappelons un fait qui nous étonna beaucoup il y a une quarantaine d'années. Nous visitions Bicêtre, nous vîmes un enfant de douze à quinze ans qui se tenait accroupi, tout nu, à une petite fenêtre garnie de barreaux de fer. Il se levait comme poussé par un mouvement mécanique et continu, et se frappait avec force la tête contre la pierre supérieure de la fenêtre, et cela pendant des heures, et sans qu'il résultât la plus petite blessure, ni même la plus petite contusion, nous affirma le médecin qui avait l'obligeance de nous accompagner.

Les Esprits qui, à cette époque, n'étaient pas encore inventés n'étaient point indiqués pour cause d'un état d'insensibilité aussi extraordinaire et qui ne laissait pas de trace.

Nous pensons qu'il en est de même de ces hommes qui, dans l'Inde et dans d'autres pays, arrivent à un état d'exaltation qui n'est autre qu'une folie accidentelle et que pendant l'accès ils peuvent supporter les plus grandes souffrances.

Nous ne voyons donc là qu'un des effets extraordinaires de notre nature, et non l'influence des Esprits bons ou mauvais.

LAFONTAINE.

N° 7. Juillet 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU JOURNAL LE MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1870. — AVIS. — LES MALADIES NERVEUSES, PAR LAFONTAINE. — OPINION D'UN MÉDECIN DE PARIS SUR LE MAGNÉTISME, PAR LE DOCTEUR BELLIOL. — DU SOMNAMBULISME DANS LES TEMPS ANCIENS.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1870

Le mardi 5 Juillet 1870, en présence des titulaires des obligations convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui devaient être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis dans l'ordre ci-après les numéros : *quarante-huit*, — *quarante-deux*, — *six*, — *seize*, — *vingt-huit*, — *vingt-six*, — *douze*, — *quatre-vingt-neuf*, — *quatre-vingt-dix*, — *soixante-cinq*.

Les dix obligations portant les numéros sortis ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 5 Juillet 1870.

E. DURIEU. CH. LAFONTAINE.

AVIS

L'intérêt des obligations du journal *le Magnétiseur*, échu le 1er Juillet 1870, sera payé à présentation du coupon, dès le 1er Juillet, de 11 heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement des obligations sorties aura lieu dès le 5 Juillet contre les titres, qui seront annulés en présence des porteurs.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement à bien vouloir nous en faire passer le montant.



Les Maladies nerveuses

Depuis trente et quelques années que je m'occupe du magnétisme, j'ai pu étudier bien des maladies nerveuses ; j'en ai observé de toutes sortes, et à Genève surtout j'en ai rencontré qu'on trouve rarement dans d'autres pays. Ainsi, dans cette ville, qui possède une centaine de médecins au moins, la population est généralement énervée, et, quoique le tempérament originel ne soit pas nerveux, mais plutôt lymphatique, la généralité des habitants, hommes, femmes et enfants, sont atteints de maladies nerveuses des plus graves et des plus extraordinaires.

A quoi cela tient-il ?

A beaucoup de choses, bien certainement, qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui tiennent à la vie morale, physique et religieuse.

J'ai observé des maladies nerveuses des plus extraordinaires depuis vingt ans que j'habite ce pays ; j'en ai guéri un grand nombre qui étaient considérées comme incurables.

Ainsi, chez quelques femmes, la sensibilité était arrivée à un tel degré de surexcitation, que les malades ne pouvaient supporter le moindre rayon de lumière, le moindre bruit, le moindre air. Il leur fallait vivre dans des chambres entièrement matelassées pour étouffer le bruit, et fermées hermétiquement à la lumière et à l'air.

Ces malades éprouvaient, à la plus petite lueur, des douleurs affreuses dans les yeux, dans la tête; le plus petit bruit, un livre qu'on ouvrait, quelques mots prononcés le plus bas possible, à ne pas s'entendre soi-même, provoquaient des ébranlements nerveux des plus douloureux dans tout le corps, des élancements aigus dans la tête, des palpitations ou des pincements au cœur, qui ressemblaient à des tiraillements de tenailles. Elles ressentaient aussi des douleurs aiguës dans l'estomac, les intestins, comme si les organes étaient contractés, tordus, et ne pouvaient rien laisser passer; puis des contractions et des élancements si violents dans la matrice et les ovaires, qu'il leur semblait recevoir des coups de couteau, qui leur faisaient jeter des cris ou perdre connaissance.

A tous ces maux, il se joignait des névralgies, des migraines, des crampes et des douleurs atroces dans le bas-ventre au moment des époques; elles avaient des rêveries, des hallucinations agréables ou hideuses durant les nuits sans sommeil, mais généralement passées dans un état de torpeur particulier, qui souvent était plus fatigant que l'insomnie complète. Dans cet état si douloureux, qui n'était cependant ni la veille, ni le sommeil, on voyait quelquefois apparaître une lucidité d'autant plus remarquable qu'elle était spontanée.

Ces malades ne pouvaient supporter la présence de personne dans leur chambre : leurs parents les plus proches, leurs amis les plus intimes, leur mère même, les faisaient souffrir. Elles restaient seules pendant de longues journées, soit couchées dans leur lit, soit étendues sur une chaise longue, sur laquelle on les déposait avec les plus grandes précautions; le plus petit attouchement était douloureux pour quelques-unes; peu pouvaient marcher; elles étaient généralement d'une grande faiblesse, et se soutenaient à peine sur leurs jambes.

Le manque d'exercice, l'isolement et le manque d'air, — car on pouvait difficilement renouveler celui de leur chambre, — leur étaient fort nuisibles.

Ces malades étaient des martyres plus cruellement éprouvées par la continuité de leurs souffrances pendant

de longues années, — quinze à vingt ans, — que les martyrs véritables; comme eux, elles avaient des douleurs aiguës réelles; et, de plus, toutes celles enfantées par leur imagination et les traitements qu'on leur faisait subir; puis ces douleurs prolongées pendant un temps illimité, sans un instant de répit, finissaient par les exaspérer, au point qu'on pouvait craindre de les voir devenir folles. Cependant, je dois le déclarer, j'ai toujours trouvé beaucoup de raison chez ces malades lorsqu'on ne cherchait pas à les soulager par des moyens pharmaceutiques, tels que le laudanum et tous les opiacés, nommés scientifiquement calmants, qui, au lieu de rétablir l'équilibre dans la circulation générale, la ralentissent en entravant les fonctions des organes et contribuent à les arrêter tout à fait et à provoquer la mort par leur empoisonnement lent et continu.

Quand donc renoncera-t-on à ces moyens qui tuent, pour adopter ceux qui, sans jamais être nuisibles, vivifient, raniment et rendent le calme, la force et la santé?

Les maladies nerveuses ont toujours fait le désespoir des médecins sérieux, qui, jusqu'à ce jour, n'ont point encore trouvé un seul moyen, non pas de les guérir, mais même de les améliorer.

Si les médecins ont été si souvent impuissants devant ces maladies, dans lesquelles ils ne reconnaissent aucun organe lésé; n'est-ce pas un peu de leur faute? n'ont-ils pas trop longtemps repoussé l'action du système nerveux sur tout l'organisme?

Aujourd'hui, quelques-uns commencent à reconnaître que le système nerveux est le principal moteur de la vie; que dans toutes les maladies il joue le premier rôle, et que les désordres du sang, de la bile, des humeurs, etc., ne sont point la cause réelle de telle ou telle maladie, mais bien le système nerveux, qui, provoque presque toujours des troubles dans leur circulation.

Le système nerveux répandu soit en masses centrales, soit en prolongements périphériques, appelés nerfs, dans les diverses parties de l'organisme, est le siége de la sensibilité, celui des perceptions sensoriales et des facultés intel-

lectuelles et affectives ; il est aussi l'agent incitateur des mouvements volontaires et involontaires, et il tient sous sa dépendance, dans une certaine mesure, les fonctions de nutrition.

Le système nerveux doit donc jouer le principal rôle dans la vie, quoique, au moment où il exécute des mouvements, l'œil ne puisse absolument saisir aucun changement, ni dans les centres nerveux, ni dans les nerfs; et que, le transport des impressions du dehors au dedans, et le transport des incitations motrices du dedans au dehors, ne sont accompagnés d'aucun phénomène particulier visible à l'œil.

On a comparé les nerfs à des cordes tendues, dont les extrémités, placées à la périphérie, transmettraient les impressions par des sortes de vibrations centripètes, tandis que d'autres nerfs, ou les mêmes, par des vibrations en sens opposé, transmettraient le mouvement aux muscles. On a supposé que les nerfs étaient parcourus par des courants de liquides, et on les a assimilés à des espèces de vaisseaux particuliers.

On a fait circuler aussi, dans l'intérieur des nerfs, une sorte de fluide impondérable qui, sous le nom d'Esprits animaux, a joué un grand rôle dans les ouvrages physiologiques et philosophiques du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Certains auteurs prétendent que ces suppositions n'ont pas besoin d'être réfutées, et cela, parce que les nerfs sont de mauvais conducteurs d'électricité.

Nous pourrions peut-être répondre que c'est pour cette raison même que nous ne pensons point comme ces savants, et que, si les nerfs sont mauvais conducteurs d'électricité, ils peuvent être très-bons conducteurs d'un fluide essentiellement nécessaire à la vie, et d'une subtilité telle que son action ne peut être appréciée que par les effets qu'il produit.

En effet, que se passe-t-il dans certaines maladies nerveuses, dans lesquelles il y a paralysie des membres, par exemple ? on ne reconnaît aucune lésion aux principaux organes; les fonctions de l'estomac, du cœur, du foie, des

intestins, de l'utérus se font bien; la peau est fraîche, le sommeil est assez bon, l'intelligence est complète, enfin tout est bien en apparence, et cependant..... il y a une faiblesse générale, une impossibilité de marcher, et cela, presque toujours sans aucune douleur; quelques accidents nerveux sans gravité se présentent, tels que des accès de rires ou de pleurs : quelle est donc la cause de cet état? — un trouble dans la circulation générale..., un manque d'équilibre entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps.

Les médecins n'ayant point trouvé l'âme sous leurs scalpels, ne veulent pas compter avec ce *moi intérieur* que possède chaque malade, et qui domine et maîtrise souvent la matière, au point de la rendre inerte, insensible, et d'entretenir cependant la vie en elle, quoiqu'en apparence elle soit morte, comme dans la léthargie, la catalepsie.

Ces messieurs ne voyant qu'un désordre matériel, épuisent les ventouses, les vésicatoires, les iodures, la quiquine et tous les poisons violents; ils brûlent la colonne vertébrale, croyant atteindre le mal et le guérir; hélas! ils ont augmenté l'inervation, détruit les forces et tari les sources de la vie.

Enfin, devant l'impuissance de tous ces moyens, et pour se débarrasser du malade, ils l'envoient aux eaux, dont il revient souvent avec une aggravation du mal, plus épuisé par les traitements médicaux que par la maladie même.

C'est alors qu'on se décide tard, bien tard, trop tard quelquefois, à employer le magnétisme, auquel souvent on ne croit pas: et après avoir accordé plusieurs années aux traitements médicaux, pendant lesquels les résultats ont été désastreux, on demande à celui-ci, — le magnétisme, — de guérir instantanément; on ne veut pas, on ne peut plus attendre, on est las, on est désespéré; — c'est un essai qu'on fait, il faut un miracle!

Dans un cas pareil, que peut faire le magnétisme en présence, non-seulement de la maladie même, qui est affreuse, mais aussi de tous les désordres organiques produits par tous ces traitements plus ou moins rationnels ?

Le magnétisme! Eh bien, il peut guérir!

Oui, nous le déclarons, sans forfanterie et avec con-

viction, le magnétisme peut guérir là où toute la science médicale a échoué. Ce qu'elle n'a pu faire avec ses moyens tout matériels, il peut l'obtenir par lui-même, non-seulement au début de la maladie, mais encore dans les cas aggravés par les traitements et par le temps.

Le magnétisme est une puissance qui n'a pas son égale dans la nature; le magnétisme est le principe même de la vie; le magnétisme est la vie même! sans lui point de mouvement, sans lui tout est néant.

Le magnétisme, formé de deux principes essentiellement différents, agit directement sur le moral et sur le physique. Il peut donc agir sur le corps humain, composé comme lui de deux principes; il peut donc produire ce que ne peut produire aucun autre agent étranger tout matériel. Il n'est donc point étonnant qu'il guérisse là où la médication des minéraux et même des végétaux a été sans résultat.

Ce que nous avançons, nous le prouvons par des faits, par des guérisons bien constatées sur des personnes bien connues et pour lesquelles toutes les médecines avaient été employées sans effet pendant de longues années, et que le magnétisme seul a guéri en quelques mois de leurs maladies nerveuses, compliquées de toutes celles données par les traitements médicaux irrationnels.

Généralement, les médécins savants accordent au magnétisme une puissance curative trés-grande sur les maladies nerveuses, dans lesquelles l'imagination, disent-ils, — nous dirons, nous, l'âme, — joue un rôle très-grand, mais ils se refusent encore à accepter son action dans les maladies organiques aiguës. Cependant, combien de malades atteints de fluxions de poitrine, de typhus, de fièvres typhoïdes, scarlatine, de petites véroles même confluentes, de congestions cérébrales provoquant la paralysie, etc., etc., n'avons-nous pas guéris par le magnétisme seul, et cela quand eux, les médecins, renonçaient, et considéraient comme morts ces malheureux; car souvent, et même toujours, nous ne sommes appelés que lorsque tout est désespéré.

Si le magnétisme réussit presque toujours et mieux que les moyens médicaux tout physiques, c'est que son action

n'est pas seulement matérielle, mais qu'elle se fait sentir sur ce *moi particulier*, l'âme, qui est unie au corps; le fluide magnétique remonte celle-ci, la ranime et lui donne la force de réagir sur la matière, qu'elle domine bientôt de toute sa puissance, surtout quand le corps est stimulé physiquement lui-même par une force physique; car le magnétisme, ou plutôt le fluide vital, est un composé des deux éléments qui dominent toute la nature.

Que sera-ce donc, lorsque le magnétisme sera employé dès le début d'une maladie aiguë? Nous guérirons en deux ou trois jours, huit jours, comme je l'ai fait souvent.

Le magnétisme est et sera un jour le seul moyen curatif employé pour toutes les maladies. Nous reverrons les beaux jours des temps anciens, où on apportait dans le temple le malade qui en sortait guéri, quelques heures ou quelques jours après.

Ch. Lafontaine.

Opinion d'un médecin de Paris sur le magnétisme

Dans un ouvrage sérieux de 1200 pages, qui en était en 1859 à sa dixième édition, le docteur Belliol, médecin distingué de Paris, écrivait son opinion sur le magnétisme. Il constatait son existence et son efficacité curative dans les maladies nerveuses, mais il émettait un doute sur son efficacité dans les maladies aiguës organiques ; ou du moins il voulait l'emploi des médicaments pharmaceutiques conjointement avec le magnétisme.

Nous n'acceptons pas toutes les opinions du docteur, nous nous séparons de lui dans quelques cas ; mais nous aimons à reconnaître la justesse et la loyale appréciation d'un homme éclairé, dont le témoignage impartial est en faveur du magnétisme employé directement sur les malades, témoignage qui peut avoir du poids sur les décisions et les opinions de quelques personnes, qui ne pouvant apprécier par elles-mêmes, aiment à s'appuyer sur l'opi-

nion des hommes compétents; c'est pourquoi nous donnons de la publicité aux pages qui suivent.

Le docteur commence ainsi :

« Sans vouloir faire ici l'histoire détaillée du magnétisme animal, qu'on trouvera exposée dans les ouvrages de Puységur, de Deleuze, de Bertrand, etc., nous ne devons le considérer ici que comme agent médical, nous bornant à rapporter quelques faits curieux qui établissent sa haute influence sur le système cérébral et par suite sur toute notre économie. — Il est hors de doute que les phénomènes magnétiques existent et peuvent être produits à volonté, dans certaines circonstances qui n'ont pas été jusqu'à ce jour convenablement étudiées par le plus grand nombre des médecins, qui semblent, je ne sais pourquoi, prendre à tâche de nier l'existence des phénomènes les plus vrais, les plus étonnants, et qui, soumis au creuset de l'expérience, pourraient être si féconds en précieux résultats. — Si les corps savants n'eussent point repoussé systématiquement, et selon leur habitude, les faits les plus authentiques du magnétisme, s'ils eussent examiné cette question peut-être si grande d'avenir, avec sagesse, réflexion, maturité et surtout sans aucune idée préconçue, mais seulement guidés par l'amour de l'humanité, certes il n'est pas douteux que le magnétisme aurait aujourd'hui triomphé des plus incrédules, et que la thérapeutique n'en eût déjà retiré de remarquables avantages.

« Le magnétisme se perd dans la nuit des temps, et nous ne doutons pas que ses pratiques ne fussent connues et exercées dans l'antiquité la plus reculée. Ce qu'on nous raconte des mystères, des initiations des sybilles, des pythonisses, des miracles, de la magie, ne saurait être attribué qu'au magnétisme animal. »

Le docteur s'occupe ensuite de la pratique magnétique, des phénomènes qui se produisent, et qui ne sont croyables, que pour ceux qui ont suivi avec attention de nombreuses expériences, puis il passe en revue le somnambulisme, la lucidité si variable dont il cite quelques faits qui

ont été publiés, et il arrive à la partie sérieuse, au magnétisme curatif, et il dit :

« Si jusqu'à ce jour le magnétisme s'est montré impuissant dans l'art de guérir par l'intermédiaire d'un somnambule, il n'en est pas de même lorsqu'une main habile sait en diriger les effets. Lorsqu'on reconnaît qu'il est la source de phénomènes étranges, inouïs, dont je n'ai encore donné qu'un faible aperçu, qu'il agit puissamment sur le cerveau et le système nerveux, on a droit d'en conclure qu'on peut en obtenir des effets plus ou moins marqués, plus ou moins heureux sur la santé. Lorsqu'on apprécie toute l'influence du cerveau sur l'organisme, qui pourrait nier que les modifications que le magnétisme peut lui faire subir ne puissent opérer des changements notables dans nos organes, ramener nos fonctions à leur état normal, et agir d'une manière salutaire sur la sensibilité nerveuse qui préside à tous les actes de la vie ?

« Si les médecins, en particulier, imitant les académies, n'eussent pas repoussé dans leur coupable obstination les vérités du magnétisme, il ne serait pas tombé dans les mains du charlatanisme qui l'a discrédité, et l'art de guérir en eût retiré peut-être des avantages précieux. Sans doute des hommes d'honneur, des vrais philanthropes, nous ont transmis avec candeur des faits qui sont le résultat d'un examen sérieux ; mais, privés de connaissances dans les sciences physiques, étrangers à l'anatomie, à la physiologie et à toutes les branches de l'art de guérir, ils n'ont pu appliquer le magnétisme comme il convenait de le faire et en obtenir les résultats qu'on avait droit d'en attendre. Il n'en eût pas été ainsi, si des idées préconçues n'eussent point éloigné les hommes de l'art d'étudier l'agent magnétique, dont les effets, je n'en doute pas, se fussent montrés si puissants chez l'homme malade.

« L'influence directe du fluide magnétique, appliqué sans intermédiaire sur le système nerveux par une main habile, explique tout naturellement les avantages qu'on peut en obtenir dans les maladies nerveuses qui se signa-

lent par des aberrations de la sensibilité. L'hystérie, l'hypocondrie, la mélancolie, la manie pourraient en recevoir et en ont reçu des influences évidemment salutaires. Des spasmes, des convulsions, des rhumatismes, certaines amauroses, quelques surdités dues à de simples modifications de la sensibilité, des névralgies diverses, quelques paralysies dites nerveuses, sans épanchement cérébral, se sont quelquefois guéries sous l'influence du magnétisme.

« Le système nerveux étant lésé dans les affections dont il est parlé, on comprend en effet que ce soit plus particulièrement dans ces maladies que le magnétisme puisse se montrer salutaire. Quand déjà on a pu apprécier les avantages qu'on peut retirer de l'action de l'électricité sur l'économie, il coûte peu de penser que le magnétisme, considéré comme une électricité animale, ne puisse imprimer d'heureuses modifications sur un sujet malade. — Déjà plusieurs fois on a mis à profit la puissance qu'a le magnétisme d'engourdir les sens, de paralyser certaines parties du corps, pour pratiquer des opérations sanglantes; elles ont réussi sans que le malade éprouvât aucune souffrance, et peut-être que ces faits qui se sont plusieurs fois renouvelés ont été des jalons qui ont mis sur la voie de l'*éthérisation* qui a vaincu la douleur et est une des plus grandes découvertes du siècle. On le voit, toutes les sciences s'enchaînent comme toutes les découvertes qui en enfantent d'autres, et rien ne saurait être dédaigné, parce que les faits les plus minimes ont souvent une valeur cachée qui prélude aux inventions les plus sublimes.

« Tout en signalant les avantages de l'électricité, on peut comprendre qu'elle ne peut avoir une efficacité réelle que par le concours des diverses médications que l'art de guérir met en usage. Il en est de même du magnétisme, et, si l'on peut reconnaître que la puissance qu'il exerce sur le cerveau, cet organe roi qui étend son empire sur toutes nos parties, peut, au moyen du système nerveux, se propager dans la profondeur de nos organes et y opérer d'heureuses modifications, il ne ne s'ensuit

pas qu'il puisse triompher de toutes les maladies, il n'est pas une panacée universelle, ainsi que veulent le prétendre les disciples de Mesmer. — On peut espérer que, lorsqu'on sera arrivé à la connaissance complète et positive des faits magnétiques, qui ne sont encore connus qu'en partie, on pourra alors posséder un moyen puissant pour modifier l'organisme, et cette puissance, sagement dirigée, pourra beaucoup aider l'effet des médicaments, car ils sont dans une grave erreur ceux qui prétendent que le magnétisme doit et peut agir seul; il peut bien apaiser la douleur, combattre certaines aberrations de la sensibilité, mais que pourrait-il dans les maladies graves, profondes, où les fonctions sont perverties, où nos organes sont atteints dans leur organisation? » — Il pourrait guérir! — « Ce sont de ridicules et fausses prétentions qui ont tant nui au magnétisme, qui ont étouffé des croyances prêtes à éclore, et qui ont détourné des esprits d'élite d'une étude d'un si haut intérêt pour la philosophie. Sachons laisser le magnétisme dans ses limites véritables, reconnaissons hautement qu'il favorise le travail de la nature, toujours si conservatrice, qu'il a une force agissante incontestable sur le système nerveux, et laissons au temps, qui mène tout à bonne fin, le soin de proclamer les vérités mesmériennes par la bouche même de ceux qui se montrent les plus incrédules.

« Dans l'état actuel de la science, on admet que le cerveau prépare, sécrète une substance, un fluide, dont la propriété particulière est de transmettre ou de recevoir la volonté et le sentiment. En effet, quand on veut mouvoir un membre, tout aussitôt le cerveau, sous l'empire de la volonté, envoie au muscle destiné à exécuter ce mouvement une certaine quantité de cet agent nerveux qui détermine la contraction musculaire. Cette transmission se fait au moyen d'un nerf, et cela est si vrai que, si on le coupe ou qu'on le lie et que l'agent nerveux ne puisse plus le traverser, il y a tout aussitôt paralysie. — De quelle nature est cet agent? Les travaux récents de MM. Prévost et Dumas portent à croire qu'il a la plus

grande analogie avec le fluide électrique. Eh bien, l'agent magnétique ne serait-il point *un fluide nerveux, vital, un fluide électrique animalisé?* Ce fluide impalpable, invisible pour tout le monde, ne serait-il pas une modification du fluide universel dont Hippocrate professait le principe ?

« S'il était vrai, comme le pensaient Newton et Mesner, que tout homme est entouré d'une atmosphère particulière sur laquelle a réagi son organisme, c'est-à-dire que chaque être physique a comme un milieu à lui, ne serait-ce pas là, en effet, le secret de ces sympathies ou antipathies instinctives que l'on éprouve si souvent vis-à-vis des gens inconnus, ne devraient-elles pas être recherchées dans l'analogie que peuvent avoir entre eux les fluides vitaux, électriques ou magnétiques qui s'élancent continuellement de notre cerveau, de notre système nerveux, de notre organisation, qui en semble en quelque sorte saturée? S'il en est ainsi, peut-il être difficile d'expliquer la puissance du magnétisme sur notre système nerveux? L'atmosphère nerveuse active du magnétiseur se mêle, se met en rapport avec l'atmosphère nerveuse passive de la personne magnétisée; celle-ci est influencée au point que l'attention et toutes les facultés des sens externes se trouvent abolies momentanément, et que les impressions intérieures et celles que communique celui qui magnétise, se rendent au cerveau par une autre voie. Cet agent nerveux jouit, comme le calorique, de la faculté de pénétrer les corps solides, propriété qui a sans doute des bornes. C'est aussi par cette théorie de l'émanation qu'on peut expliquer les influences thérapeutiques que peuvent exercer des magnétiseurs sains et robustes sur des personnes faibles et en proie à toutes les douleurs d'une sensibilité nerveuse pervertie. »

Le docteur termine en disant :

« Chaque jour la puissance du magnétisme semble s'étendre, parce que des hommes éclairés le soumettent à des épreuves dégagées de tout esprit d'opposition. Les

progrès qu'on fera, pour être lents, n'en seront pas moins certains, et je ne doute pas que, puisque toute vérité dans sa marche ascendante est plus forte que les préjugés, les Académies finiront par reconnaître que le magnétisme existe et que sa place est marquée à côté des plus hautes sciences (1). »

Du somnambulisme dans les temps anciens

Ce n'est point un paradoxe d'affirmer que vers la fin de l'an 300, et au commencement de 400, les phénomènes du somnambulisme et du magnétisme animal étaient connus. Nous en avons pour témoins deux auteurs célèbres qui écrivaient dans ces temps-là.

Le premier, *Aurèle Prudence* (Aurelius-Prudentius-Clemens), né à Saragosse (en Espagne), l'an 348, fut successivement avocat, magistrat et homme de guerre, et se distingua dans toutes ces professions. Il mourut revêtu d'un emploi considérable à la cour d'Honorius.

Le second est *Synésius*, qui vivait sous Arcadius en 400. Il fut disciple de la fameuse *Hypacie* (2) d'Alexandrie, et de païen qu'il était originairement, il fut promu à l'évêché de Ptolémaïde ; il était platonicien.

Aurèle Prudence a écrit beaucoup de poésies ; c'est dans celle intitulée : *De integritate visionis animæ*, qu'il célèbre les phénomènes de la vision somnambulique.

« Croyez-vous, dit-il, que l'âme ne voie que par les yeux et qu'elle soit circonscrite par la portée de nos regards ? celui qui croirait de la sorte serait dans une grande erreur.

« Non, la vue de l'âme ne dépend pas d'une étroite

(1) *Conseils aux hommes affaiblis*, par le docteur Belliol, page 474 et suivantes, 10me édition, chez Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal.

(2) Hypacie naquit à Alexandrie vers la fin du IVme siècle, elle était d'une grande beauté, et surpassait en quelque sorte tous les philosophes de son temps, en mathématique, astronomie, etc.

prunelle; c'est une flamme vive, un feu qui s'élance, fend la nue et pénètre dans le vaste abîme de l'inconnu.

« Rien ne peut intercepter ses regards, ils atteignent les voûtes azurées. Ils percent à travers les montagnes les plus solides, à travers les ombres de la nuit, à travers les ondes de l'Océan ; ils plongent dans les gouffres du Tartare. »

Et qu'on ne dise pas que ce soit par la force de la pensée que l'âme ainsi se transporte sur tous les points de l'univers. Non, le poète parle d'une vision réelle et très-réelle. Il suffit de le suivre :

« Doutez-vous que l'âme puisse porter un regard assuré sur les objets cachés aux yeux du corps, lorsque, souvent, quand nos paupières sont fermées par un sommeil bienfaisant, pleine de vie, l'âme aperçoit les choses distantes et les lieux éloignés, dirigeant sa vue à travers les campagnes, sur les mers et jusqu'aux étoiles, par la seule force de sa volonté. »

La vision dont parle Aurèle Prudence, n'est donc pas celle de la réflexion, mais celle qui a lieu dans les songes et dans les états analogues ; une vision qui frappe l'imagination et lui laisse la même impression que la réalité, si ce n'est pas la réalité même.

« Nous avons dit *pleine de vie*, car l'âme avant la mort ne se sépare pas de son corps.

« Mais fixe dans son domicile, c'est de là que sa vue pénétrante atteint jusqu'aux entrailles les plus cachées, et que l'univers entier est déroulé devant elle.

« C'était ainsi que Jean l'Evangéliste, lorsqu'il était encore revêtu de son corps, voyait les mystères de l'avenir, parcourait par les yeux et par le sentiment les siècles futurs dans l'ordre qu'ils devaient suivre.

« Il voit le séjour angélique, et son oreille déjà retentit du son aigu des trompettes qui annoncent la fin du monde et l'incendie de l'univers. Il voit tout cela, plein de vie ; avant son décès, son âme transportée par l'extase pouvait bien s'élever au-dessus de la matière, mais sans abandonner son corps.

« Or, si l'âme de son vivant, a une vue si étendue, que sera-ce quand elle aura laissé dans le tombeau sa dépouille mortelle? »

Est-il possible de décrire, de rendre mieux la position, les facultés du somnambulisme que vient de faire le poète Aurèle Prudence? Dans cet état procuré par un sommeil bienfaisant, l'âme voit tout. Elle voit dans son corps, elle voit dans celui des autres, elle voit dans le sein de la terre, *omnia speculatur Viscera :* elle voit à distance. Les murs, les obstacles, les enveloppes, rien ne peut arrêter la pénétration de sa vue ; et ce n'est pas seulement des songes et des fictions de l'imagination que parle Prudence, il parle des visions réelles que les crisiaques ont dans leurs extases, visions qui les rend confidents non-seulement du présent, mais encore de l'avenir.

L'explication de la vision à distance a toujours paru d'une extrême difficulté. Prudence, à l'exemple de quelques anciens, pour trancher la difficulté, a supposé que l'âme, si elle ne se séparait pas entièrement du corps, s'en isolait au moins un peu, et c'est ce qu'il a exprimé par ce vers singulier :

Secedente animâ, non discedente, videbat.

Ce morceau d'Aurèle Prudence, est, en général, véritablement admirable ; et un magnétiseur qui aurait voulu célébrer les merveilles du magnétisme, n'aurait pu le faire plus éloquemment et plus énergiquement (1).

M. Ch. Lafontaine père est revenu à Genève ; il reprend ses consultations, tous les jours de midi à une heure.

M. Ch. Lafontaine fils, continue à Genève, les traitements magnétiques qu'il a entrepris. Il reçoit chaque jour, de midi à une heure, rue du Mont-Blanc, 9.

---

(1) Aurelius-Prudentius, *antwerpiæ, 1536*, *de Integritate visionis animæ*, pages 473 et suivantes ; poème intitulé : *Amartigénia*, ou de l'origine des péchés.

N° 8. Août 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — UNE ANECDOTE SOMNAMBULIQUE. — LES SOURDS-MUETS, PAR LAFONTAINE. — SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE LAUSANNE.

Une anecdote somnambulique

Le somnambulisme est bien certainement le phénomène le plus extraordinaire, le plus merveilleux du magnétisme; et, nous nous permettons de dire, celui qui rapproche le plus l'homme de la divinité, en prouvant mathématiquement que l'être humain est un composé de matière et d'essence intelligente.

Sous l'influence magnétique, il se développe chez l'homme un état dans lequel la partie matérielle, le corps, devient inerte, insensible et pour ainsi dire mort; tandis qu'au contraire, la seconde partie, c'est-à-dire l'intelligence, l'esprit, l'âme jouit non-seulement des facultés propres à sa nature dans l'association humaine; mais encore ces facultés se développent en dehors de la dualité qu'elle subit, de telle sorte que, sans le secours matériel des sens, cette partie intelligente, cette âme agit d'une manière illimitée, ne connaissant aucun obstacle physique, aucune distance qui puissent entraver son action dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Le magnétisme directement employé pour la guérison des maladies, est presque aussi extraordinaire, aussi merveilleux; puisque sans aucun agent médical ou pharmaceutique, par la seule imposition des mains et quelques gestes qui transmettent le fluide magnétique, il guérit des malades réputés incurables et condamnés à mourir, par la médecine officielle.

Quant au somnambulisme magnétique, si souvent confondu avec certaines expériences de physique amusante, par les esprits forts ou faibles des académies régnantes, qui vous jettent à la face : — « *Robert Houdin en fait* « *autant....* »

En effet, *Robert Houdin* fait à peu près ce que font les somnambules dans des séances publiques; *son fils* placé loin de lui, déclare avec une précision incontestable, *ce que son père a vu* : — *Robert Houdin* appelle cette expérience une seconde vue, et il a bien soin de déclarer que ce n'est point du magnétisme; il fait ces expériences avec une dextérité, avec une constance d'adresse qui laisse bien loin les somnambules les plus lucides. Cette constance d'un côté, et cette infidélité de l'autre, devraient seules faire présumer le caractère opposé des agents.

Pour en finir avec cet argument, il n'y avait pas d'autre moyen que d'aller trouver *Robert Houdin* lui-même. C'est ce qui fut fait.

Maintenant, scrupuleux sténographe, nous allons rapporter avec fidélité tout ce qui s'est passé, la signature de *Robert Houdin* garantira la vérité du récit.

— Monsieur *Robert Houdin*, j'admire votre seconde vue, mais veuillez me dire si vous connaissez le magnétisme? Avez-vous vu des somnambules?

— Peu, monsieur; j'en ai vu seulement deux.

— Qu'en avez-vous pensé?

— Leurs tours étaient si mal faits, si pitoyables, que, séance tenante, j'aurais pu leur donner une leçon.

— Ainsi pour vous le somnambule est un *confrère*, et souvent un confrère maladroit?.

— *Mais que voulez-vous donc que ce soit ?*.... après tout, je vous le répète, je n'ai vu que ces deux misérables; tout ce que je puis vous dire encore, c'est que dans un voyage que je fis en Belgique, à Bruxelles, à Liége, à Aix-la-Chapelle, je suivais constamment M. Laurent et Mademoiselle Prudence, deux de vos célébrités magnétiques, et je puis vous affirmer que le lendemain de leurs séances, je dissipais toujours, comme par enchantement, leur triomphe de la

veille. Alors, et à mon grand regret (car pour moi c'est toujours un vrai chagrin que de causer le moindre préjudice à qui que ce soit), l'espèce de stupeur admiratrice qu'ils avaient causée, se changeait subitement en sarcasmes, en injures et même en opprobres grossiers, fruits d'une incrédulité complète. Cependant pour être vrai, je dois ajouter encore que peu de jours après, et avec un courage héroïque, ils sont revenus à la charge, et sont parvenus dans les mêmes villes, à retourner l'opinion et à conquérir de nouveau ce que je venais de leur faire perdre; j'ai réfléchi souvent à cela depuis, et sans pouvoir me l'expliquer.

— En voulez-vous l'explication, et seriez-vous curieux de voir un *vrai* phénomène magnétique, ou plutôt somnambulique?

— Je le désire depuis longtemps?

— Consentiriez-vous à me suivre et à me donner quelques instants?

— Quoique je sois très-occupé en ce moment, rien ne pourrait me faire plus de plaisir.

— Très-bien; je ne vous demande pas si dans le cas où, par impossible, vous seriez convaincu, vous auriez la loyauté d'en convenir et même de signer vos convictions; je ne vous le demande pas, car je lis dans vos yeux toute la franchise de votre réponse.

— Soyez tranquille, monsieur; dans ce cas-là vous seriez content de moi.

— Alors il sera beau de prouver aux savants dont nous parlions tout à l'heure, que l'amour de la vérité s'est réfugié sous vos galeries; mais n'oubliez pas d'apporter des cartes *bien orthodoxes* (pas les vôtres), un livre, des cheveux, etc.; enfin tout ce qui pourra le mieux asseoir vos convictions.

— Ne craignez rien; je m'y connais. Madame Houdin pourra-t-elle venir avec nous?

— Pourquoi donc pas?

— Eh bien à une heure je viendrai vous chercher.

Nous y étions à midi, et lorsque nous montons en voi-

ture, Robert Houdin nous entend *pour la première fois*, indiquer le nº 42 de la rue de la Victoire.

Chemin faisant, le futur néophyte usait toutes les ressources de sa dialectique (elle est facile en pareil cas) à nous prouver ce qu'il regardait comme démontré de soi-même, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait que de *trucs* (1) plus ou moins perfectionnés, et d'un répertoire mieux monté que tous les autres. Il entrait même, à ce sujet, dans certains détails, dans certains secrets du métier, qui nous paraissaient fort amusants à recueillir; il allait même jusqu'à trahir un peu les mystères, non pas de *sa* seconde vue, mais de *la* seconde vue de ses confrères, et lorsqu'il croyait s'apercevoir que nous n'admettions nullement ses comparaisons avec *notre* seconde vue magnétique, il s'arrêtait étonné, nous fixait entre les deux yeux, et son regard scrutateur exprimait un soupçon qu'il était trop poli pour formuler davantage.

— Mais au moins vous conviendrez, disait-il, que le charlatanisme peut et doit s'en mêler fort souvent?

— Je ne dis pas non; je vous ferai seulement observer que, du moment où le magnétiseur possède une somnambule lucide, vouloir adjoindre à cette lucidité les lumières du compérage, ce serait tout perdre à l'instant même. Certain d'escamoter ma montre ou mon anneau à mon insu, que diriez-vous du maladroit qui vous proposerait, *pour plus de sûreté*, d'aider votre adresse par une grossière ficelle?

— Ah! tous ces magnétiseurs ont tant d'esprit!

— Je pourrais facilement vous prouver le contraire.

— Bah! ce sont ceux qui en ont le plus qui le cachent davantage.

Nous arrivons : nous voici en présence d'Alexis; celui-ci réveillé nous apparaît avec ces traits crispés, ce regard, ce cachet nerveux, tout particuliers aux somnambules, et qui seuls devraient suffire à la conviction d'un médecin, puis, petit à petit la figure se remet, la coloration revient,

(1) Trucs.... C'est le mot consacré pour désigner les tours d'adresse.

jusqu'à ce qu'endormi de nouveau par son magnétiseur, qui se contente de lui presser le bras, une légère et insensible convulsion vienne encore une fois bouleverser tout son être et le plonger dans l'état somnambulique.

Robert Houdin, qui s'y connaît, demande à bander lui-même les yeux d'Alexis. Après avoir examiné attentivement la ouate et les trois énormes foulards qu'on lui présente, il couvre, avec la première, tout le visage de son sujet; mais, quand sur les balles de coton qui l'enveloppent comme la plus précieuse des statuettes, et qui, du haut du front jusqu'au bas des lèvres ne laisseraient pas de place à la pointe d'une aiguille, il a croisé deux foulards, il refuse d'appliquer le troisième, et ne demande pas, comme certains médecins, un masque tout entier. Pourquoi cela? si ce n'est parce que Robert Houdin s'y connaît, lui, et que le roi des escamoteurs ne s'amuse pas à de pareilles minuties.

Ces deux yeux si suspects, une fois bien bordés de ouate et recouverts de bandeaux, *calfeutrés* en nn mot, Robert Houdin tire de sa poche deux paquets de cartes portant encore l'enveloppe et le cachet de la régie, les ouvre, les mêle et invite Alexis à couper. Celui-ci le fait, et, nous devons l'avouer, le fait d'une certaine manière dont la spécialité nous échappe, mais qui provoque un léger sourire chez son savant observateur. C'est évident, Robert Houdin a remarqué quelque chose, il a cru se reconnaître, et tout autre que nous aurait tremblé pour le succès de l'expérience. Néanmoins il dépose cinq cartes devant son adversaire qui se garde bien d'y toucher, en prend cinq pour lui-même et s'en va les relever quand Alexis l'arrête en lui disant : — « *C'est inutile, j'ai fait la vole,* » — et lui nomme les dix cartes qui, sans avoir été retournées, se trouvent encore sur la table.

— Recommençons, dit froidement Robert Houdin, tout étourdi cependant, comme d'un coup de massue.

— Volontiers.

« Dix nouvelles cartes viennent remplacer les premières, et cette fois plus de sourire.

— J'écarte dit Robert Houdin.

— Pourquoi gardez-vous ces deux cartes et encore cet atout si minime?

— Peu importe donnez-m'en trois.

— Les voici.

— Qu'elles sont-elles? dit Robert Houdin en les couvrant de ses deux mains.

— Dame de carreau, dame de trèfle et huit de trèfle...

— Vite une troisième partie.

Même exactitude et même infaillibilité!

Nous examinons à notre tour, et que voyons-nous?

Robert Houdin fixe Alexis avec ces yeux qu'on lui connaît; son teint commence à se décolorer un peu, devient bientôt livide, une sorte de mouvement nerveux vient altérer ses traits, puis, avec l'exaltation toute passionnée d'un artiste qui vient de rencontrer son maître : « — Qu'est-ce que cela, s'écrie-t-il, où sommes-nous? C'EST MAGNIFIQUE! » — Alors, comme cela se passait autrefois à la chambre après un beau discours, la séance reste quelque temps et *forcément* suspendue.

On la reprend; Robert Houdin, après avoir fait sauter les inutiles bandeaux du somnambule, tire de sa poche un livre à lui et le prie de lire à huit pages de là, à une hauteur indiquée. Alexis pique avec une épingle aux deux tiers de la page, et lit : « — *Après cette triste cérémonie.....* » — Assez, dit Robert Houdin, cela suffit, cherchons. Rien de semblable à la huitième page, mais à la page suivante, même hauteur, on lit : « — Après cette triste cérémonie.... »

— Cela suffit, dit Robert Houdin; quel prodige!

— Pouvez-vous me dire qui m'a écrit cette lettre?

Alexis la sent, la pose sur le sommet de sa tête, sur son estomac, et désigne assez fidèlement celui qui l'a écrite; mais il commet ce qu'un médecin appellerait des erreurs. Quelles erreurs! Ainsi il se trompe sur la nuance de ses cheveux, sur son état; il en fait, par exemple, un libraire, parce qu'il le voit entouré de livres; erreurs de détails, en un mot, comme on en fait commettre à chaque instant

aux somnambules trop vivement actionnés, mais qui, pour un esprit juste, doivent s'effacer tout de suite devant les indications principales. Car juger n'est pas autre chose, c'est *jauger*, autrement dit peser, mesurer, comparer ce qui est à charge et à décharge; puis, la balance une fois faite, on prononce. Robert Houdin ne se laisse pas arrêter par ces erreurs de détail; revenant à sa lettre : — « D'où vient-elle?

— De ***.

— Ah! dit Robert Houdin, et le timbre! je n'y pensais pas... Mais, puisque vous voyez cette maison, pouvez-vous me dire dans quelle rue elle se trouve?

— Attendez; donnez-moi un crayon; et après cinq minutes de réflexion, il écrit rapidement: Rue d'A... n°...

— C'est trop fort, dit Robert Houdin, je ne sais plus où j'en suis: je n'en veux pas davantage. Cependant encore un mot.

— Que fait en ce moment celui qui l'a écrite?

— Ce qu'il fait? prenez garde; méfiez-vous: il trahit votre confiance en ce moment même...

— Ah! pour cela, dit Houdin l'erreur est bien complète, car il s'agit du meilleur et du plus sûr de mes amis.

— Prenez garde, répète Alexis, et cette fois d'un ton d'oracle; *il vous trompe odieusement.*

— Sottise (1), répond Robert Houdin à son tour.

A son tour madame Houdin s'avance:

— Pourriez-vous me dire à quoi je pense en ce moment?

— Donnez-moi la main... à quoi vous pensez?... at-

(1) Il faut nous hâter d'ajouter qu'étant retourné chez Robert Houdin avec un de nos amis, M. Lacordaire, directeur de l'établissement des Gobelins, son premier mot fut celui-ci :

— Vous rappelez-vous, monsieur, la fameuse lettre de mon ami de*** et toutes mes dénégations à Alexis?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, monsieur, ce malheureux ami me volait dix mille francs au moment même de la séance. On conviendra que ceci devenait plus sérieux.

tendez... vous pensez à un enfant, à un bien jeune enfant... Ah! pauvre mère, que je vous plains!

Et madame Houdin qui jusque là, pour lui donner le change, s'était efforcée de sourire, laissa échapper quelques larmes.

— Mais, monsieur, vous le voyez donc?...

— Oui. Il est mort le 15 Juillet dernier.

— A qu'elle heure?

— Quatre heures du matin.

— A Paris?

— Non pas; à trois lieues de Paris... attendez... Ah! c'était trop tard.

— Mais quoi donc?

— Je veux dire que vous avez changé trop tard de nourrice... vous le savez bien; c'est le lait de la première qui l'a empoisonné... elle était bien malade, la malheureuse...

— Oh! comme c'est vrai! comme c'est exact!... Et pourriez-vous me dire à quoi je pense en ce moment?

— Hélas! vous pensez à un enfant bien plus jeune car il n'existe pas encore.

C'était effectivement la pensée de madame Houdin, dont les espérances maternelles devançaient l'avenir en ce moment.

De son côté, Alexis nous voyant écrire sur un calpin, nous l'arrache des mains, le pose vivement sur sa tête, en lit deux ou trois lignes écrites au crayon et que nous retrouvons à la page indiquée.

Mais, chose bizarre et que nous livrons à la méditation de tous ceux qui s'occupent de cet inexorable agent, dans le calpin se trouvait un objet détaché:

— Qu'est-ce que c'est, Alexis?

— Un carton.

— Oui, mais qu'est-ce que ce carton?

— Je n'en sais rien; il est entouré de petites gravures. ce sont des petites lignes toutes courtes, mais je ne sais pas ce que c'est.

— Cherchez bien; ce n'est pas difficile, un carton dans un portefeuille...

— Attendez; c'est une grande carte de visite... un papier à plumes de fer,... une adresse de marchand...

Rien de tout cela; et le génie du capricieux somnanbule n'allait pas jusqu'à deviner un *calendrier*. Tel médecin de notre connaissance eût triomphé, et, selon l'usage, eût bien vite levé la séance. Nous continuâmes :

— Et le papier voisin?

— Celui qui est plié en quatre?

— Oui.

— Oh! celui là c'est bien différent et ce n'est pas difficile: « quittance de MM. Sagnier et de Cray, libraires, rue des Saints-Pères, n° 64, portant 15 francs 20 centimes. »

Robert Houdin ouvre le papier et constate la chose; nouveau surcroît d'étonnement. Cependant il se ravise:

— Ceci, monsieur, ne signifie rien pour moi, dit-il; car enfin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et quoique au-dedans de moi-même je sois convaincu que vous n'êtes pas d'accord avec le somnanbule, je dois faire comme si vous l'étiez en ce moment; permettez-moi donc de m'en tenir à moi seul, et de faire une dernière expérience. — De qui sont ces cheveux continue-t-il.

— D'un jeune homme.

— Lequel?

— Votre fils?

— Quel âge?

— *Trois ans de moins que vous ne lui donnez.*

— C'est vrai. Qu'éprouve-t-il? il est malade.

— Oui, il souffre beaucoup du côté droit... mais... attendez... vous venez de toucher ces cheveux, et je me trompe de fluide. C'est vous qui souffrez du côté droit et même en ce moment.

— C'est très-vrai; mais mon fils?

— Votre fils? il n'a rien.

— Si fait; cherchez bien! il a quelque chose. Ne voyez-vous rien?

— Alexis se tâte, promène sa main sur ses jambes, remonte à l'estomac, au cœur, à la poitrine, à la tête, et rien n'est signalé.

— Cherchez donc bien.

—Ah ! j'y suis ; comment ! vous vous inquiétez pour cela? pour ce petit point imperceptible que je vois à l'extrémité droite de l'œil droit? vous croyez que c'est un commencement d'amaurose, et lui s'en tourmente ! Il est vrai que les médecins... mais rassurez-vous bien ; ne faites rien. Votre fils, je vous le répète, est d'une parfaite santé; il a maintenant seize ans et trois mois ; à dix-huit ans, ce sera passé.

— C'est écrasant, dit Robert Houdin; c'en est assez, sortons. Réveillez-le.

Marcillet souffle sur le visage du somnambule, le travail nerveux s'opère à l'inverse du premier, la vie reprend insensiblement son cours habituel et rentre en possession de son domaine, puis l'inspiré retombe entièrement dans le *terre-à-terre* de la vie ordinaire et commune.

Quant aux deux consultants, silencieux, atterés, ils se retirent. Lorsque nous sommes avec eux dans la rue :

— Et l'escamotage, qu'en faisons-nous ?

— *Monsieur, s'il y avait dans le monde entier un escamoteur capable d'opérer de semblables merveilles, il me confondrait mille fois plus, comme escamoteur, que l'agent mystérieux que vous venez de me montrer.*

— Si vous le voulez, et pendant que nous y sommes, je vais vous mener chez dix autres, et vous verrez à peu près les mêmes choses.

— Ah ! c'est inutile, je vous l'assure.

— Ainsi donc à mon tour je puis compter sur la loyauté de vos promesses ?

— Je suis homme d'honneur, monsieur, et je ne connais ni les mauvaises inspirations de l'intérêt personnel, ni les capitulations de l'amour propre.

— A la bonne heure; dès que je vous ai vu, je n'en ai pas douté. Mais expliquez-moi donc votre sourire au moment de *la coupe* et lors de la première partie d'écarté.

— J'avais cru remarquer tout simplement une coïncidence entre la séparation du jeu et le nombre des cartes voulues.

— Mais enfin j'entends toujours répéter que vos parties d'écarté ressemblent à celles-ci, comme un œuf ressemble à un autre œuf.

— Ah ! monsieur, pour *celui qui n'y entend rien*, pour l'homme du monde, oui peut-être, *et encore cela ne devrait pas lui être permis*; mais pour le praticien!... songez donc, monsieur, que toutes mes cartes, à moi, sont frelatées, travaillées, souvent de grandeur inégale, ou bien artistement rangées. Puis n'ai-je donc pas mes signaux, mes télégraphes? mais ici, monsieur, des *cartes vierges*, des cartes dont je viens de déchirer l'enveloppe et que le somnambule n'a pu étudier; et puis, ce qui ne saurait jamais nous tromper, la différence dans la manière de toucher ces cartes, cette naïveté d'exécution d'un côté, et de l'autre, *ce cachet du travail* que rien ne peut entièrement déguiser; et par dessus tout cela, cette cécité complète!... Car on aura beau dire, il ne pouvait pas y voir; non, c'était mille fois impossible. Et puis d'ailleurs, *quand il y verrait que ferions-nous de tout le reste?* Quant à mes expériences de *seconde vue*, sans pouvoir ici vous divulguer mon secret, rappelez vous donc ce que j'ai soin de vous dire tous les soirs, que je n'ai promis qu'une *seconde vue*, et que par conséquent il m'en faut une première.

Le lendemain Robert Houdin nous signait la déclaration suivante :

— « Quoique je sois bien loin de vouloir accepter les « éloges que veut bien me donner M. ***, et tenant surtout « à ce que ma signature ne laisse en rien préjuger mes « opinions en faveur du magnétisme ou contre lui, je ne « puis cependant m'empêcher de déclarer que les faits « rapportés ci-dessus, SONT DE LA PLUS COMPLÈTE EXACTI- « TUDE, *et que, plus j'y réfléchis, plus il m'est impossible « de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et « de mes travaux.* »

« Ce 4 Mai 1847.

« ROBERT HOUDIN »

Quinze jours plus tard nous recevions encore la lettre suivante :

Monsieur,

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance ; celle à laquelle j'assistais hier chez Marcillet a été plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse *aucun doute* sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à cette séance, avec l'arrière pensée de bien surveiller la partie d'écarté qui m'avait tant étonné. Je pris cette fois de bien plus grandes précautions encore qu'à la première; car me méfiant de moi-même, je me fis accompagner d'un de mes amis, dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement.

« Voici ce qui s'est passé, et l'on verra si jamais *des subtilités* ont jamais pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachette un jeu apporté par moi, et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé... je mêle... C'est à moi de donner... je donne avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses de son art. Précautions inutiles ! Alexis m'arrête, et me désignant une des cartes que je venais de poser devant lui sur la table :

— J'ai le roi, me dit-il.

— Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne n'est pas sortie.

— Vous allez le voir, reprit-il ; continuez. Effectivement je retourne le huit de carreau et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre (1), car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût caché *sous la table et serré dans mes mains*.

A chacune de ces cartes jouées il en posait une de son jeu sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

(1) En effet fort bizarre.

Je suis donc revenu de cette séance, aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé qu'il est TOUT A FAIT IMPOSSIBLE QUE LE HASARD OU L'ADRESSE PUISSE JAMAIS PRODUIRE DES EFFETS AUSSI MERVEILLEUX (1).

ROBERT HOUDIN, 16 Mai 1847.

Ainsi donc, voilà qui demeure bien et dûment constaté : C'est le maître qui parle ; ce grand maître en *subtilités* (pour employer son expression) reste frappé de stupeur devant le plus simple de ces mêmes phénomènes repoussés depuis cent ans par la science officielle, sous le prétexte d'escamotage et de jonglerie.

Robert Houdin est une autorité sérieuse, par son caractère scientifique, et par son honorabilité bien connue.

Disons cependant que ce qui fait sa conviction dans les expériences, ce sont surtout les parties d'écarté qui rentrent surtout dans ses attributions. Il y a, selon nous, un fait bien plus sérieux, c'est la lecture d'une phrase, à la huitième page d'un livre que Robert Houdin avait apporté lui-même et dont il ignorait le contenu.

Là, il n'y a pas d'équivoque possible, que le somnambule ait les yeux couverts d'un bandeau, ou qu'il les ait tout grands ouverts ; le fait de lire à travers huit pages, dans un livre fermé, et dont il ignore le titre, cette phrase — *après cette triste cérémonie...* — est le fait culminant. Les yeux, les sens n'y sont pour rien, pas même la transmission de pensée, puisque chacune des personnes présentes, ne connaît ce qui peut être imprimé dans ce livre.

C'est donc, comme nous l'avons toujours déclaré, l'âme qui dégagée des liens humains voit, pense, agit sans le secours des sens. Cette séance est certes une de celles qui démontrent le plus clairement la lucidité dans le somnambulisme.

(1) Mirville, pneumatologie des esprits — Vrayat de Surcy, Rue de Sèvres 2, Paris.

Les Sourds-muets

Dans le monde scientifique et humanitaire, on s'occupe avec raison d'améliorer l'état des sourds-muets. On a reconnu depuis longtemps que ce n'est pas, comme on le pensait autrefois, parce que leur langue ou leurs organes vocaux sont mal conformés, que les sourds-muets sont privés de la parole. Il a été admis scientifiquement, que généralement c'est la privation du sens de l'ouïe qui, en les mettant dans l'impossibilité d'entendre les sons et de recueillir les éléments du langage ordinaire, est la cause de cette infirmité.

C'est donc la surdité qu'il faut combattre.

La surdité est l'abolition plus ou moins complète du sens de l'ouïe. Elle peut être due à un défaut d'organisation première ou à la destruction de certains organes après maladies ; dans ces deux cas, le mal est sans remède. Elle peut être aussi occasionnée par le cérumen produit par les glandes qui, se durcissant, se concrétant, forme un corps étranger dans le conduit ; ou bien par une inflammation de ce même conduit qui se trouve alors trop étroit ; ou bien par l'atonie ou l'épaississement du tympan, par l'oblitération de la trompe d'Eustache; ou enfin par une otite aiguë ou chronique, soit interne soit externe, qui provoquerait la paralysie de la pulpe auditive, ou du tronc même du nerf auditif. Il est encore des surdités auxquelles on ne peut assigner une cause apparente, ce sont celles propromont dites nerveuses.

Les moyens médicaux pour combattre la surdité, sont généralement les exutoires appliqués à la nuque, ou mieux au-dessous de l'oreille, sur la région mastoïdienne ; les dérivatifs, les purgatifs à forte dose ; les fumigations, les injections, les douches excitantes, et enfin, comme stimulant, l'électricité, le galvanisme.

Les médecins se servent beaucoup aujourd'hui de l'électricité, du galvanisme ; ils en usent pour toutes les maladies jusqu'à ce qu'un médicament nouvellement découvert

vienne remplacer tout le répertoire ancien, sans cependant donner de meilleur résultat.

Voilà les moyens que la médecine indique et dont elle dispose pour guérir la surdité chez les sourds-muets et chez les sourds.

Avec ces moyens, la médecine, la chirurgie ont-elles enregistré beaucoup de guérisons de surdi-mutité ou seulement de surdité?

Les médecins spéciaux, les Itard, les Delau, les Ménier ont-ils véritablement produits des guérisons, même des améliorations, chez les sourds-muets? Nous pouvons déclarer hardiment que pas un sourd-muet n'a été guéri de sa surdité par les moyens médicaux; et que jusqu'à ce jour, dans les établissements où on les recueille, on ne fait rien pour les guérir de la surdité.

Citons un mot qui prouve ce que nous avançons : — l'abbé Jamet, directeur de l'établissement du Bon-Sauveur de Caen, répondit, en 1841, à ma demande de faire l'essai du magnétisme sur quelques-uns des enfants : — **« Nous avons ces enfants pour les instruire et non pour les guérir. »**

Ne voulant point employer le magnétisme, et les moyens médicaux étant impuissants pour les guérir, on se contente de les instruire; et en effet on les instruit très-bien. Nous en avons connu qui étaient très-savants, car leur intelligence loin d'être obtuse est au contraire très-vive, et ils apprennent tout, facilement. Mais on fait mieux encore : certains directeurs des institutions des sourds-muets s'intéressant à ces malheureux parias, cherchent à leur donner au moins la parole. Nous en avons connu qui parlaient fort bien, s'exprimaient avec facilité en français et en anglais. La voix des sourds-muets est gutturale, sourde et fatigante pour ceux qui les écoutent et pour eux-mêmes; ne s'entendant pas, ils ne peuvent la développer. Les sourds-muets jettent des cris assez forts, mais ils ont très-peu de voix; celle-ci ne se forme qu'avec le temps, et presque toujours ils ont mal à la gorge les premiers jours qu'ils prononcent quelques mots.

Le larynx n'est pas habitué à fonctionner, il est irrité

par l'air qui y pénètre, et qu'ils rejettent par une contraction pour produire les sons.

C'est par la mimique et l'imitation qu'on apprend à parler aux sourds-muets : le professeur leur présente ses lèvres et sa langue ; il prononce un mot à haute voix ou sans voix, en articulant avec précision chaque syllabe, et en les leur montrant écrites. Les sourds-muets imitent les mouvements des lèvres et de la langue, et ils répètent le mot, mal d'abord, et bien ensuite. Il faut beaucoup de patience ; mais les hommes qui se sont voués à l'instruction des sourds-muets en ont.

On leur apprend à parler, à exprimer leurs pensées autrement que par des signes ; on détruit l'une des deux infirmités ; mais puisqu'ils ne sont généralement muets que parce qu'ils sont sourds, pourquoi donc ne cherche-t-on pas aussi à détruire la surdité dont la guérison entraînerait forcément la guérison de la mutité?

Si la médecine n'offre que des moyens insuffisants et douloureux, pourquoi repousse-t-on si opiniâtrement le magnétisme qui, lui, a produit des guérisons entières?

Le moyen est-il dangereux, nuisible? Non ; personne ne croira que de tourner le bout des doigts devant les oreilles, souffler chaud, et toucher légèrement la tête puissent attaquer la santé. Du reste, les faits sont là tout à l'avantage du magnétisme ; et sans chercher bien loin, nous avons dans notre pratique des faits positifs, des guérisons entières et certaines.

La surdité d'un sourd-muet pouvant être constatée d'une manière certaine, la preuve de l'action magnétique devient évidente, irrécusable, lorsque, après quelques séances, le sourd-muet perçoit certains sons, certains mots qu'il n'entendait pas avant la magnétisation.

Nous avons magnétisé beaucoup de sourds-muets, deux cent cinquante à trois cents peut-être ; nous leur avons fait percevoir les sons de la voix humaine dans une proportion immense ; nous les avons magnétisés comme expérience et non pour les guérir, excepté un très-petit nombre ; mais nous avons reconnu que cette infirmité, quand

elle n'est pas organique, pouvait être guérie facilement, si l'on suivait un traitement magnétique de plusieurs mois, et si, pendant ce traitement, la famille du sourd-muet s'occupait sérieusement de lui apprendre à parler, comme dans plusieurs cas, tels que, par exemple, Mlle Georgina Burton qui, à la suite de convulsions, à l'âge de neuf mois, resta sourde et muette, n'entendant aucun son, aucun bruit et ne pouvant articuler aucun mot, et qui fut guérie entièrement par le magnétisme de la surdité, pendant que ses deux sœurs, sur mes indications, lui apprenaient à articuler les mots, à parler enfin. Sa guérison fut constatée à cette époque (1843) par Lady Clavering, le duc de Luxembourg, Mme la chanoinesse de Loyauté, le comte et la comtesse de Loyauté, le comte d'Emiéville, le comte de Beaurepaire, la famille entière des dames Scherwell. Toutes ces personnes avaient connu la jeune fille avant les magnétisations; elles avaient suivi les progrès du traitement avec le plus grand intérêt, et elles reconnurent que la jeune fille entendait et parlait comme tout le monde.

Nous pourrions citer d'autres exemples, mais celui-ci est suffisant, et nous ne pouvons qu'engager les directeurs des établissements de sourds-muets, à essayer eux-mêmes de magnétiser leurs élèves ; ils seront contents des résultats. Il n'est pas nécessaire de connaître le magnétisme à fond, ils n'ont pas à craindre les accidents, puisqu'ils n'ont point à produire le sommeil, et qu'il leur suffit de magnétiser localement les oreilles; ils reconnaîtront bien vite que le magnétisme est une puissance réelle et un moyen excellent de combattre la surdité.

Ch. LAFONTAINE.

Société de magnétisme de Lausanne

SÉANCE DU 27 AOUT 1870

Près de trente personnes, parmi lesquelles quelques invités, assistent à cette soirée.

Le président donne communication des remerciements des médecins italiens Manfredonia, Mora, Jaccarino, et Jaquement, et du professeur d'Amico, de Bologne, nommés dernièrement membres honoraires de la société de magnétisme de Lausanne.

Une dame mentionne une magnétisation très-heureuse faite par elle dans un vagon. Une personne qui souffrait depuis plusieurs jours d'une violente recrudescence d'un rhumatisme chronique au bras et à l'épaule, a senti ses douleurs diminuer et enfin disparaître au bout d'une magnétisation de 10 à 12 minutes. Sa surprise était extrême et des larmes de reconnaissance ne purent être retenues, au moment de la séparation.

Une autre sociétaire communique une guérison très-rapide obtenue sur un enfant dont la main avait été prise et ecchymosée assez fortement entre les jointures d'une porte.

Un membre de la société rapporte plusieurs guérisons de maux de dents par l'emploi du procédé désigné sous le nom d'*Électro-jama*.

Après quelques autres communications de résultats heureux obtenus sur divers malades, on passe à l'expérience de la *musique magnétisée*.

Après douze minutes, le jeune homme qui touche du piano à côté du magnétiseur est à moitié endormi et ne peut continuer. Un assistant couvert de transpiration et fort angoissé est obligé de quitter la salle. Deux autres sentent revenir peu à peu d'anciennes douleurs d'estomac qui s'arrêtent après la suspension de l'influence magnétique. Une dame ferme les yeux, manifeste de l'oppression, s'agite sur son siége et tombe dans une sorte de sommeil cataleptique. Sous l'action d'un magnétiseur placé à deux pas devant elle, elle se lève lentement, s'incline et va tomber en avant lorsqu'on la retient assez tôt pour prévenir la chute. Les deux jambes étaient cataleptisées et ne pouvaient obéir à l'attraction qui entraînait la partie supérieure du corps.

Après quelques essais très-heureux de transmission de

pensée, on réveille le sujet par quelques passes dégageantes, afin d'arrêter un tremblement nerveux fatigant.

Un phénomène très-curieux se produit chez une dame qui accuse des douleurs subites dans les oreilles et à une dent. C'était une véritable transmission pathologique, car le magnétiseur interrogé déclara souffrir lui-même depuis plusieurs jours exactement aux mêmes places où cette dame indiquait le siége de la douleur. Un instant après, quelques passes dégageantes avaient triomphé de cette sorte d'inoculation morbide.

Cinq demoiselles forment ensuite une chaîne qui est magnétisée par un sociétaire, pendant douze minutes. Trois n'éprouvent aucun effet. Deux sont visiblement influencées, et ce n'est pas sans peine que le magnétiseur parvient à détruire son ouvrage et à les ramener à l'état normal.

Une malade âgée, amenée à la séance dans un but thérapeutique, est magnétisée successivement par deux dames. Les douleurs rhumatismales augmentent après la première magnétisation, qui est accompagnée d'un léger sommeil. Il lui semble ensuite que le mal se déplace lentement. Un second assoupissement survient, et à la fin de la séance, la malade déclare qu'elle est notablement soulagée.

Encouragée par ce premier succès, l'une des personnes qui l'ont obtenu manifeste l'intention de suivre au traitement régulier de cette malade, ce dont la société la remercie d'avance.

Sous l'influence des préoccupations pénibles occasionnées par la guerre actuelle, le président attire l'attention de l'Assemblée sur les applications du magnétisme au traitement des blessures, aux pansements, et même aux amputations dans certaines circonstances déterminées. Il cite la remarquable guérison de la main du virtuose Sivori, par M. Lafontaine, guérison déclarée presque merveilleuse par le chirurgien genevois qui avait remis à leur place les diverses parties du membre fracturé. Il ajoute à cet exemple de succès magnétique dans les maladies chirurgicales, d'autres faits tirés de la clini-

que du Dr Charpignon et des cliniques des hôpitaux de l'Angleterre et des États-Unis, et il exprime le regret que les personnes dévouées qui se sont rendues aux ambulances françaises et prussiennes, ne puissent pas profiter des avantages que leur offrirait ce mode de traitement toujours facilement applicable.

Cette question est mise à l'étude, et l'on y reviendra dans la prochaine séance.

Un sociétaire confirme l'utilité de l'emploi des agents magnétiques dans les cas de *coups* et *blessures*, en mentionnant la guérison très-prompte d'une forte contusion reçue dernièrement à la jambe.

En réponse à l'indication de plusieurs cas de douleurs dentaires traités sans succès par les moyens magnétiques ordinaires et par l'*Électro-jama*, un assistant expose deux guérisons obtenues par des insufflations chaudes sur la joue.

Ayant remis à plusieurs sociétaires de *l'eau minérale magnétisée* (1) pour des expériences thérapeutiques, le président annonce que l'un d'entre eux lui a communiqué de très-bons résultats pour les premiers soins du traitement. Il demande un rapport détaillé pour ce premier essai, et des indications pour les autres. Les personnes qui pourraient répondre étant absentes, la question est renvoyée à la prochaine séance.

(Extrait du procès-verbal communiqué par un sociétaire.)

(1) Il s'agit ici de l'eau minérale de la Barre à Lausanne, eau *alcaline et ferrugineuse*, ayant de l'analogie avec celle de la source Lardy de Vichy, et réunissant les principaux éléments des eaux d'Evian et d'Amphion. Découverte depuis plus d'un siècle, cette eau fut mise en grande vogue par le célèbre docteur Tissot. D'après l'analyse faite en 1865 par M. le professeur Bischoff, elle contient des sels de chaux et de magnésie, des chlorures alcalines et de l'oxide de fer phosphaté. La municipalité de Lausanne s'en occupe de nouveau, et il est à désirer qu'elle le fasse avec plus de succès que par le passé.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

CAUSERIE

Avec la république, la liberté de la presse est proclamée en France; chacun, aujourd'hui, peut donc hautement y dire sa pensée ou l'exprimer par écrit; notre pauvre petite feuille ne fait donc qu'user d'un droit, et croit remplir un devoir en publiant aujourd'hui ce que nous pensions et disions il y a quelques années; c'était en quelque sorte un pressentiment, un avertissement que nous donnions à cette époque.

Il est temps (disions nous) que tous les gouvernements, pour leur propre intérêt, prêchent d'exemple par une conduite franche et loyale, dans leurs transactions diplomatiques, comme dans leurs opérations administratives, tant au dehors vis-à-vis des autres États, que dans l'intérieur vis-à-vis des peuples qu'ils gouvernent. Il est temps que les agents de l'autorité souveraine pratiquent eux-mêmes une morale saine, basée sur l'équité, s'ils veulent rétablir la morale publique, car l'immoralité ne fait des progrès parmi les peuples, qu'en raison de la corruption des gouvernements.

Il est temps que les souverains se persuadent que ce n'est point un cri séditieux, que d'invoquer paisiblement les droits naturels des peuples, et l'observation des lois de la part des agents du gouvernement.

Le salut de l'état et le bonheur de l'ordre social résident dans la justice, qui protége le faible, dans la bonté,

qui enchaîne les cœurs. La douceur paternelle des gouvernants attire l'affection des peuples, tandis que les vengeances attisent les haines, et que l'orgueil et la tyrannie de ceux qui commandent, irritent ceux qui doivent obéir, et produisent tôt ou tard un désordre inévitable.

Il est temps, enfin, d'instruire les hommes pour les rendre meilleurs, pour les empêcher d'être la dupe de leur crédulité, et pour diminuer la masse des maux qui affligent les nations opprimées.....

Nous écrivions ces lignes il y a quelques années; nos conseils n'ont point été entendus; le gouvernement impérial et le gouvernement papal viennent de sombrer, et bien d'autres qui en ce moment même peuvent se croire forts et bien solides, s'effondreront de même.

Les peuples se lassent enfin d'être considérés et traités comme des troupeaux; ils se lèvent et demandent justice; justice entière, égalité parfaite devant tous et pour tous.

Hélas! en est-il ainsi dans cette heure même, heure si critique, si terrible?

Nos armées, nos forteresses capitulent; les soldats, machines humaines inconscientes, sont prisonniers, conduits et parqués en Prusse comme des bestiaux; les officiers, sauf de courageuses et nobles exceptions, les officiers qui les ont guidés, poussés, entraînés, recouvrent leur liberté, et rentrent en France sur parole de ne point servir pendant cette guerre.

Est-ce de l'égalité? non, non! suivant nous, nous ne saurions approuver les officiers qui n'ont pas senti en eux le besoin et le devoir de suivre leurs soldats et de partager avec eux toutes les souffrances, toutes les misères dans les prisons prussiennes.

Par leur présence ils les auraient soutenus moralement, ils les auraient encouragés, ils auraient maintenu la discipline, l'amour du pays; et qui sait si, à un jour donné, ils n'auraient pu s'entendre, et se trouvant au cœur de la Prusse, asservis par la force mais libres d'engagements envers leurs vainqueurs, faire une diversion qui aurait sauvé la France?

Nous le répétons, blâme sur ces officiers bien portants, nous n'excusons que les blessés et les malades.

Mais nous dirons en outre, honte à tous ces hommes encore jeunes, qui ont conduit leurs femmes, leurs enfants, en pays neutres, et qui, les voyant en sûreté, ne retournent pas défendre la France en péril qui a tant besoin de tous ses enfants.

Oh! ceux-là sont bien coupables, qui dans cette crise suprême, pouvant porter un fusil, se sauvent lâchement sous le prétexte de la famille.

Nous pouvons parler haut, nous en avons le droit, car si nous sommes nous-même ici, vieux et incapable de supporter les fatigues de la guerre, notre fils bien aimé n'a pas attendu qu'on l'appelât, il s'est enrôlé volontaire pour défendre notre France souillée par les Prussiens; abandonnant, ou plutôt, cherchant ainsi à sauver par son énergie sa femme et son enfant.

Sans doute, il peut paraître plus commode et plus sûr pour soi-même, de laisser aux gens résolus et dévoués en qui vibre le sentiment patriotique, la conscience du devoir, et dont la poitrine porte un cœur d'homme, de laisser, disons nous, à ces citoyens généreux le soin de défendre, au risque de leur vie, les foyers et les intérêts qu'on n'a pas soi-même le courage de protéger! Mais comment rentrer un jour la tête haute et le *cœur léger* dans ces cités, dans ces maisons, dans ces villas, teintes d'un sang dont pas une goutte n'a été versée par ceux qui iront paisiblement s'y réinstaller et y reprendre leur existence heureuse et satisfaite!

C'est une question de conscience et de pudeur publique, que nous livrons à l'appréciation de toute âme un peu bien située.

Ch. Lafontaine.



La médecine jugée par un médecin le docteur Drouault (1)

« C'est chose généralement irrémédiable que de se chausser l'esprit, comme dit Montaigne, de suppositions, de systèmes, de doctrines que l'on accepte sans réflexion et sans jugement. Tous ceux qui ont enseigné ont mis en avant que les connaissances anatomiques et physiologiques étaient les seuls fondements de la science de la médecine, et tous, au lieu de les accepter selon leurs manifestations naturelles, les ont interprétées à leur gré, dans le but d'en faire des applications impossibles. Nous allons voir que la thérapeutique physiologique est la seule acceptable.

On donne le nom de thérapeutique à cette partie de la médecine qui traite spécialement de la guérison des maladies; elle comprend les indications, les signes des maladies et les moyens de les remplir, — ces indications. Or, ces indications ne peuvent être que la déduction, la conséquence des principes à l'aide desquels on cherche à se rendre compte des maladies et de leurs effets pathologiques; aussi ont-elles varié selon les diverses doctrines, ainsi qu'ont varié les divers agents ou substances qui ont été mis en application pour les remplir et qu'on comprend sous le nom de MATIÈRE MÉDICALE. Les Asclépiades qui, les premiers, exercèrent avec honneur et dignité la médecine dans la Grèce, ne professèrent pendant plus de cinq cents ans aucune doctrine; ils se bornèrent à l'observation; ils avaient pour principe que c'est la nature qui guérit les maladies, qui cicatrise les plaies, qui tarit les ulcères, qui ressoude les os, etc.; mais du temps de cet Hippocrate auquel on attribue les divers traités qui nous sont parvenus sous ce nom, l'école ou mieux la famille des Asclépiades, car les médecins adoptaient pour enfants

(1) *Éléments de médecine positive et de thérapeutique rationnelle*, par le docteur Drouault. Paris, Germer-Baillière, libraire.

ceux qu'ils acceptaient pour disciples, était divisée en deux camps : ceux de Cnide et ceux de Cos. A ces derniers appartenait Hippocrate. Ceux de Cnide prétendaient, pour expliquer les maladies, que l'homme est tout sang, tout bile, ou tout pituite ; ceux de Cos soutenaient que l'homme est un composé de sang, de pituite, de bile jaune et de bile noire, et que dans l'excès ou le défaut de l'une ou de l'autre de ces humeurs consistaient les maladies (HIPP., *De natura hominis)*. Les Asclépiades de Cos furent ainsi les fondateurs de l'humorisme, de la doctrine qui attribue à l'altération des humeurs toutes les maladies. Malgré le bruit fait autour du nom d'Hippocrate, ce médecin n'a jamais fait école. Tessalus et Dracon, ses fils, ainsi que Polybe, son gendre, se séparèrent de lui pour fonder la secte du dogmatisme d'après la philosophie de Platon. Ce fut l'humoriste Gallien qui, six cents ans plus tard, ranima la doctrine d'Hippocrate. Depuis, la médecine a suivi les idées scientifiques dominantes en même temps que les préjugés populaires, et une foule de systèmes se sont succédé. Deux surtout se partagent de nos jours la crédulité des médecins et du public. L'un, c'est le système de Broussais ; l'autre, c'est le système de Hahnemann, le système dit homœopathique. D'après le premier, toute maladie consiste dans l'inflammation ou la subinflammation. Il suffit, dans le premier cas, de faire cesser l'inflammation pour procurer la guérison de la maladie ; dans le second, on met en application la méthode dite *empirique,* qui consiste dans l'emploi de tout médicament dont *l'action n'est pas connue, mais qui cependant détruit la subinflammation (sic)*. Quand à l'inflammation, on la combat par des saignées générales, puis locales, par la diète, etc.

D'après le système d'Hahnemann, toute maladie a pour cause le *désaccord du principe vital*..... et toute maladie consiste dans un symptôme : symptôme ou maladie, c'est tout un ! Il suffit, pour la guérir, de produire un symptôme semblable ; deux symptômes semblables ne pouvant exister à la fois, le symptôme accidentel détruit le symptôme ou la maladie première.

Pour y parvenir, on a recours aux médicaments qui, chez l'homme sain produisent des symptômes semblables à ceux qu'on veut détruire. Dans ce but, on n'administre les médicaments qu'à des quantités infinitésimales, par la raison que ces médicaments se portant *directement* sur l'organe malade, sont toujours assez forts pour produire des symptômes supérieurs à ceux des maladies. C'est ainsi qu'on parvient à raccorder le principe vital désaccordé! *Credat judens appella.*

Mais autour de ces systèmes qui dérivent, le premier, d'un matérialisme incompris ; l'autre d'un vitalisme indéterminé, gravitent, comme eux, dans l'absurde, une foule d'autres systèmes, illusions ou ambitions scientifiques, philosophiques, pharmaceutiques, chimiques, commerciales, industrielles, etc.

D'aucuns, parmi les médecins, ne trouvant dans les systèmes qui se sont produits jusqu'à ce jour aucun point d'appui pour le raisonnement, se font *éclectiques*, c'est-à-dire puisent de côté et d'autre, sans règle et sans méthode, ce qui sourit à leur imagination ; d'autres se proclament *empiriques* c'est-à-dire s'en rapportent à l'expérience sans raisonnement, ne jugent que par les faits ; mais impuissants à les rapporter aux véritables causes qui les produisent, ils confondent ainsi les faits vrais avec les faux. D'autres enfin, dégoûtés de toutes les doctrines de la science, s'abandonnent au *scepticisme* et ne croient pas plus à la médecine qu'à ses médicaments, d'où l'axiome : *Régime vaut mieux que médecine.*

C'est en effet encore une question, savoir : si la médecine telle qu'elle a été comprise depuis son origine, a été en général plus utile que nuisible à la société ; car dans toute maladie, il arrive toujours nécessairement de deux choses l'une : ou le malade finit par triompher de la maladie, ou la maladie finit par causer la mort du malade. Or, tant qu'on ne sera pas parvenu à déterminer la part que la médecine peut prendre avec ses médicaments à la guérison des maladies, on restera toujours dans les mêmes incertitudes et les mêmes erreurs.

Dans l'enfance des peuples, l'instinct de conservation, la peur, ont été le mobile de toutes les pensées, de toutes les actions. Les prêtres, qui en tous lieux furent les premiers médecins, s'emparèrent facilement des esprits et comme ils considéraient les maux, les maladies comme des effets de la colère des dieux qu'ils personnifiaient avec les formes et les faiblesses de l'humanité, c'est en les apaisant par des prières, des expiations, des sacrifices, etc., qu'ils prétendaient les guérir; de là, cette thérapeutique théurgique, mystique, apocalyptique, par les prières, les rêves, les songes, les révélations, les évocations, la magie, les sortiléges, les oracles, les sibylles. les exorcismes, etc. Ceux qui, après des prêtres, attribuèrent les maladies à des causes naturelles, les philosophes et les médecins à leur suite, cherchèrent à les guérir par des moyens naturels.

On supposa d'abord que certaines herbes, certaines plantes, portaient en elles-mêmes la vertu de guérir certaines maladies. Le Dictame guérissait les blessures, la Centaurée guérissait les ulcères, etc. Mais la vertu des plantes ne répondant bientôt plus aux espérances qu'on avait conçues, et d'après cette croyance, encore générale, qu'autour de nous le bien se trouvant partout à côté du mal, de même le remède doit se trouver à côté de la maladie, on se mit à le chercher.... On mêla diverses herbes, certaines plantes les unes avec les autres, puis on leur associa des substances minérales et animales dans l'espoir de rencontrer ainsi par hasard le remède qui devait posséder la vertu de guérir telle ou telle maladie et par suite toutes les maladies sans doute.... Ainsi furent mis en usage les simples, puis les remèdes composés, les substances minérales et animales, même les plus immondes, les mithridates, les thériaques, la quintessence, *le totum continens*, les produits alchimiques, pharmaceutiques, chimiques, etc., tout, en un mot, ce qui constitue ce vaste arsenal de drogues, de remèdes, auquel on donne le nom mérité de *matière médicale*.

C'est ainsi que la matière médicale a passé successive-

ment des médecins aux herboristes, des herboristes aux apothicaires, des apothicaires aux pharmaciens, et des pharmaciens aux chimistes; l'herboriste cependant est resté debout à travers ces révolutions comme une protestation vivante de la raison contre la science....

La matière médicale sous quelque forme autre que la forme naturelle, qu'elle se soit produite à la suite des systèmes qui sont tombés les uns sur les autres, et les uns après les autres, a toujours été instinctivement repoussée et condamnée par la raison des médecins qui ont pensé par eux-mêmes. Voici à cet égard comment s'exprime le plus illustre de tous :

« La matière médicale, dit Bichat (*anat. génér.*) n'a « jamais été exprimée par des systèmes. Cette science a « toujours été influencée par ceux qui ont dominé; de là « le vague et l'incertitude qu'elle présente, incohérent « assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle « est peut-être de toutes les sciences, si on peut lui donner ce nom, celle où se peignent le mieux les travers de « l'esprit humain. Que dis-je? Ce n'est point une science « pour un esprit méthodique, c'est un assemblage informe « d'idées inexactes, d'observations puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante, je dis plus : elle n'est pas sous certains rapports *celle d'un homme raisonnable*, quand on « en puise les principes dans la plupart de nos matières « médicales. Otez les médicaments dont l'effet est de stricte « observation, les évacuants, les diurétiques, les antispasmodiques et ceux qui agissent par une fonction déterminée, que sont nos connaissances sur les autres? A « quelles erreurs ne s'est-on pas laissé entraîner dans « l'emploi et la dénomination des médicaments? On créa « les obstruants quand la théorie de l'obstruction était en « vogue; les incisifs naquirent quand celle de l'épaississement des humeurs lui fut associée. Les expressions de « délayants, d'atténuants et les idées qu'on leur attache « furent mises en avant à la même époque. Quand il fallut

« envelopper les âcres, on créa les inviscants, les incras-
« sants; ceux qui ne virent que relâchement ou tension,
« que *laxum* et *strictum*, employèrent les astringents et
« les relâchants; les rafraichissants et les réchauffants
« furent mis en usage par ceux qui eurent spécialement
« égard à l'excès ou au défaut de calorique. Des moyens
« identiques ont eu souvent des noms différents, suivant
« la manière dont on croyait qu'ils agissaient, désob-
« struant pour l'un, relâchant pour l'autre, rafraîchissant
« pour un autre, le même médicament a été tour à tour
« employé dans des vues toutes différentes et même oppo-
« sées. Tant il est vrai que l'esprit de l'homme marche au
« hasard quand le vague des opinions le conduit. »

Tel est encore l'état de la matière médicale comprise sous le nom de pharmacologie, en faveur de laquelle cependant la loi, telle qu'elle a été inspirée, sépare deux choses inséparables, la tête qui pense, de la main qui exécute.

« Il est bon de reconnaître que l'espèce humaine s'est continuée pendant de longs siècles avant l'invention de la médecine ; que cette science est née de l'ignorance, des préjugés et des superstitions populaires dont elle porte et conservera toujours les stigmates ; qu'elle s'est continuée sous la pression d'idées théocratiques, puis philosophiques, qu'elle tend enfin à entrer dans une voie raisonnable. Personne n'ignore que les familles sont devenues des peuples ; que des peuples nombreux sont parvenus à un degré de population extrême sans le secours de la médecine ; qu'il y a dans tous les pays, sous toutes les latitudes des individus qui parviennent à la plus extrême vieillesse et meurent ou plutôt cessent de vivre naturellement ; que d'autres souvent se dressent inopinément sous les plis du suaire où la médecine les croyait ensevelis.

« Enfin il faut reconnaître aussi qu'il n'y a pas une seule maladie parmi toutes celles qui portent un nom *qui ne guérisse naturellement* sans médecine et sans médicament. »

— Voici un médecin qui est sévère pour la médecine

et les médecins et qui les traite mal; mais il n'est pas le seul, il s'appuie sur l'un des plus illustres médecins, le docteur Bichat, qui certes, par les lignes que nous venons de lire, n'est pas tendre non plus envers la médecine. Mais ce qu'il y a de mieux c'est la conclusion du docteur Drouault.

— « On est donc forcé d'avouer (dit-il), qu'il y a quelque chose d'antérieur et de supérieur à la médecine, quelque chose qui de tout temps a veillé et qui veille encore sans doute, à la conservation de l'espèce par la conservation exceptionnelle de l'individu ; ce quelque chose est ce qu'on a appelé de tout temps et qu'on appelle encore aujourd'hui LA FORCE VITALE, la force qui fait l'homme naître, vivre et cesser de vivre sitôt qu'elle l'abandonne à lui-même. »

— Qu'est-ce-donc que ce quelque chose ANTÉRIEUR et SUPÉRIEUR à la médecine? qu'est-ce donc que cette FORCE VITALE, *qui fait l'homme naître, vivre et cesser de vivre?*

— C'est ce que nous appelons MAGNÉTISME, c'est ce fluide connu sous des noms divers, fluide nerveux, fluide magnétique, fluide vital, ou force vitale ; c'est cette force vitale que nous communiquons en magnétisant un homme qui se meurt ; c'est cette force, c'est la vie même que nous infiltrons en lui, qui parcourt ses nerfs, ses veines et le ranime en stimulant ses organes, en rétablissant la circulation générale, ce que vous ne pouvez faire, vous médecins, avec vos médicaments qui détériorent quand ils ne tuent pas.

Oh médecins! que vous êtes coupables de repousser par amour-propre cette force que cependant vous reconnaissez.

Mais, malgré vous et sans vous, nous arriverons à faire admettre le magnétisme qui guérit lorsque vous tuez.

Ne sentez-vous pas que tout s'écroule sous vos pas? Ne voyez-vous pas que vos plus savants, reconnaissant leurs erreurs, désertent leur croyance fatale?

L'homœopathie vous a déjà fortement ébranlés, le magnétisme vous écrasera et vous tomberez pour ne plus vous relever.

LAF.

BIBLIOGRAPHIE

L'éducation homicide (1)

Rousseau appelait les colléges des *établissements risibles*, parce qu'il avait eu l'heureuse chance d'échapper aux dents de leurs engrenages. M. de Laprade, qui les a vus d'un peu plus près, et qui « ne recommencerait pas ses dix ans de lycée, au prix du sceptre de Charlemagne et des lauriers de Dante, » les baptise d'un nom plus sérieux. Dans sa généreuse indignation de père de famille, d'homme et de citoyen, à la vue des désordres physiques, intellectuels et moraux du régime pédagogique actuel, il ne craint pas d'infliger aux colléges l'épithète sûrement méritée de « bagnes de l'enfance,... d'affreux mélange du cloître, de la caserne et de la prison (p. 78 à 103). »

« Le collége, dit ailleurs M. de Laprade, est une institution monacale, dont le premier modèle a été pris sur le couvent... C'est le refoulement des instincts légitimes et des besoins les plus sacrés de l'enfance. C'est de la *mortification*... Ce sont des maisons de force que l'on croirait fondées en haine de l'enfance, et pour lui infliger une participation précoce aux luttes et aux douleurs de la vie... Le régime du cloître, essayé pendant les premiers siècles sur des races luxuriantes de chair, a pu être nécessaire, comme la saignée est parfois nécessaire aux pléthoriques.

(1) Par de Laprade, de l'Académie française, un vol. de 143 pages, 2e édition 1868. Prix : 1 fr. 50 c. ; chez Didier, à Paris, et chez les libraires de Lausanne.

Appliqué à l'enfance, même en des siècles mieux trempés et moins nerveux que le nôtre, ce régime d'immobilité, d'abstinence, de compression physique et de contention d'esprit, est une institution aussi féroce et plus délétère que le Saint-Office (p. 9 à 27). »

« Le régime du collége semble aujourd'hui conçu parmi nous comme l'élève des bestiaux en Angleterre. On s'efforce de produire un homme, qui soit tout nerfs et tout cerveau, comme les Anglais ont obtenu le bœuf sans pieds ni tête, tout filet et entre-côtes,... éducation contre nature, qui laisse atrophier les membres en surexcitant le chef, et transforme l'homme en une sorte de machine à sécréter les idées, idées plus ou moins saines, comme l'organisme débile qui les élabore (p. 112). »

2° Après un pareil réquisitoire contre l'éducation actuelle, on ne doit pas s'attendre à un tableau brillant au sujet des *résultats* qu'elle donne. Débilitation de la vie organique, surexcitation maladive du système nerveux, dégénérescence croissante, abatardissement de la race, diminution de la longévité, voilà, en effet, les fruits merveilleux de cet arbre universitaire que le chauvinisme français s'imagine naïvement que le monde lui envie. M. de Laprade aurait bien autrement chargé sa palette, s'il avait lu les lugubres statistiques des Drs Guillaume, Coindet, Fonssagrives, etc., etc., qui sous la dénomination significative de *maladies scolaires*, passent en revue les désordres pathologiques causés par les études prématurées, par les surcharges cérébrales, par les veilles prolongées, par l'air empoisonné des classes et des dortoirs, et par les incessantes dérogations aux lois de l'hygiène la plus élémentaire. Mais il décline, avec trop de modestie, sa compétence de critique scientifique en cet endroit, et renvoyant aux médecins pour les résultats matériels du système éducatif actuel, il s'attache surtout à en faire ressortir les conséquences *morales* et *intellectuelles*.

3° « A notre avis, ce n'est pas un réquisitoire qu'ap-
« pelle l'état des lettres, mais une consultation médicale.
« On a parlé du bagne; il fallait parler d'hôpital. L'art

« contemporain exhale une odeur de pharmacie ; l'excès « de la couleur, qui prédomine aujourd'hui chez les poè« tes, chez les peintres, chez tous les écrivains et les ar« tistes à la mode, n'est rien de plus qu'une couche épaisse « de fard appliquée sur l'intelligence malade. Sous ce blanc « et sous ce carmin, il n'y a pas de raison, il n'y a pas « de pensée. La sensibilité matérielle et maladive est sur« excitée aux dépens du sens moral et de l'intelligence. « L'élément féminin prédomine partout...

« Sans parler des fous reconnus et traités pour tels, « et dont la statistique nous montre le nombre toujours « croissant, le sens commun, la raison virile n'ont jamais « été si rares en France que de nos jours. Je reconnais « toutes les causes politiques, morales, économiques, qui « concourent aujourd'hui à l'affaiblissement des caractè« res et de la raison. Mais, je maintiens, en première li« gne, la dépression de l'énergie vitale chez les classes cul« tivées. Que la question soit soumise à de vrais méde« cins, c'est-à-dire à des philosophes, et tous vous répon« dront que l'affaiblissement de la constitution physique « d'une race, se traduit aussitôt dans son intelligence... « Nous ne voulons pas d'une jeunesse efféminée pour y « loger une âme énergique, faisons à l'enfance un corps « vigoureux. Abolissons cette malheureuse hygiène des « colléges, compressive de la vitalité et des organes. » (p. 89. 99. 121).

4° Revenant sur les causes de ces désordres intellectuels et moraux dont le flot menaçant monte toujours, le judicieux académicien flagelle à bon droit le *baccalauréat ès-lettres*, que M. About avait déjà baptisé la « porte majestueuse et stupide de toutes les carrières publiques, » et que l'économiste Bastiat n'avait pas ménagé non plus dans une remarquable brochure trop peu connue (1) :

« Le baccalauréat ! nous avons prononcé un des mots « les plus formidables de notre temps. Si tout écolier

(1) *Baccalauréat et socialisme*, par Bastiat, membre de l'Institut, in-12 de 93 pages, chez Guillaumin, à Paris, 1850. Prix 60 centimes.

« tremble et se révolte à ce mot, n'accusez pas la seule « paresse de cet effroi ; il sort d'un instinct profond de la « nature humaine, du besoin sacré de la conservation per- « sonnelle. Le mode actuel de la collation des grades a eu « pour premier effet de ruiner en France le sentiment lit- « téraire, et pour effet pire de ruiner le tempérament « des classes qui s'y soumettent... L'absurdité de ce sys- « tème vient précisément de ce qu'il a été imaginé par des « professeurs et des gens de lettres. Le collége est œuvre « de moine, le baccalauréat est œuvre de cuistre ; la véri- « table instruction de la jeunesse est œuvre de père de « famille. C'est aux pères de famille et non à un conseil « de professeurs, de réglementer l'éducation. » (Pages 57-67).

5° A propos des *études prématurées*, autre malheur du régime actuel, qui est la conséquence nécessaire de la vertigineuse extension des programmes de tous les examens, M. de Laprade signale « l'inquiète ardeur des mères à « stimuler chez leurs fils les études précoces, et le tra- « vail excessif, et l'envie de parvenir, aux dépens des joies « de l'enfance, de la santé et du caractère.... Il n'est pas « rare aujourd'hui de voir la mère plus âpre que le père « à la curée des diplômes. C'est elle qui rogne le plus « volontiers sur les récréations, sur la gymnastique, la « promenade, parce qu'elle entrevoit au bout de ces études « hâtives, superficielles et forcenées un habit brodé, une « robe rouge, de grosses épaulettes, les lauriers du grand « concours et le frac de l'École polytechnique. » (Page 70).

Or, comme en France, c'est le sexe faible qui est toujours le plus fort dans les délibérations conjugales, il s'ensuit que les études en train express et la course au clocher des grades et des diplômes font tous les jours et feront encore de nombreuses victimes, sous le haut patronage de la routine universitaire.

Il ne faudrait pas cependant envelopper toutes les mères de famille dans la même accusation, car sans parler des baronnes de Marenholtz et de Crombrugghe, apôtres dévouées de la réforme éducative de Frœbel, la lettre

d'André Léo à M. le ministre Duruy, prouve que, même en France, les femmes savent éloquemment protester contre les errements et les dangers de l'éducation traditionnelle.

6° Le remède à tous ces désordres du corps et de l'âme est très-nettement indiqué dans ce passage remarquable que nous avons déjà cité, et que nous reproduirons en terminant : *C'est aux pères de famille et non à un conseil de professeurs, de réglementer l'éducation...* (Page 67). — Le raisonnement et l'expérience, le passé et le présent, la pédagogie française et celle des autres pays, s'accordent en effet pour proclamer la vérité de cette assertion. Non, aucune réforme sérieuse ne se fera ni dans les écoles, ni dans les programmes, ni dans les méthodes, ni dans les conditions matérielles et morales du personnel enseignant, sans l'intervention énergique, sans l'initiative directe des parents. Que les pères et les mères de famille entendent donc cet appel à leur conscience, qui est aussi la voix du *devoir* et de l'*intérêt* de la société tout entière.

« La plus auguste fonction que nous ayons à remplir « en ce monde, c'est de préparer à la vie et à la vertu les « générations qui doivent nous suivre. Si le rôle de « l'homme est quelque part semblable à celui de la Pro- « vidence divine, c'est dans l'exercice de la paternité, c'est « dans l'œuvre de l'éducation. Ne rejetons pas cette œuvre « comme un fardeau. Aimons l'enfance. Ne supprimons « pas cette saison bénie en lui imposant un précoce ap- « prentissage des efforts, des douleurs et des vices de « l'âge mûr. Épargnons ces chères créatures, tout ce qui « reste de grâce, d'innocence et d'avenir dans ce lugubre « monde. La santé de l'âme est liée à celle des organes, « et tout ce qui est donné dans la jeunesse à la vigueur « du corps profite à la vigueur morale... Dieu veille sur « ces fleurs de l'humanité. Dans ce travail où nous avons « failli, vous saurez vous aider, et le Ciel vous aidera. » (Pag. 133-143).

M. de Laprade aurait pu ajouter à son livre un éloquent chapitre sur la *médecine homicide* des colléges et des pen-

sionnats de jeunes filles, car les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les narcotiques, les antiphlogistiques, les antispasmodiques et autres produits de la polypharmacie à la mode, ne font pas moins de victimes que les folies de l'éducation officielle. Car si la thérapeutique violente et perturbatrice produit des effets désastreux chez les adultes dont l'*énergie vitale* peut réagir contre les poisons, quels ravages ne doit-elle pas faire dans des corps affaiblis par la croissance, la vie sédentaire, l'immobilité et les excès intellectuels ?

Combien le traitement magnétique, si puissant sur les jeunes organismes, rendrait de services dans les pensionnats et dans les colléges, si les parents et les maîtres savaient se mettre au-dessus des sarcasmes intéressés du corps médical et remplacer la médecine et la pharmacie par l'*hygiène* et le *magnétisme?*

En résumé, M. de Laprade a fait plus qu'un excellent livre ; il a fait une bonne et courageuse action dont tous les amis de l'humanité doivent le féliciter et le remercier. Puissent ces pages éloquentes tomber sous les yeux de tous ceux qui s'occupent d'éducation et arriver surtout à l'esprit et au cœur des pères et des mères de famille de tous les pays.

E. R.



N° 10 Octobre 1876 Année 10me

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LE MAGNÉTISME EXPÉRIMENTAL, PAR LAF. — PARALYSIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — GUÉRISONS, PAR M. ZAUGG. — GUÉRISON, PAR LE Dr JOACHIM BONA. — CAUSERIE, PAR Mme MARIE D'AGIEZ. — ENCORE UNE PROPHÉTIE.

Le Magnétisme expérimental

—

Nous avons fait ces jours-ci quelques expériences devant une vingtaine de personnes, dont une partie était composée de plusieurs de nos malades, et l'autre d'incrédules. Nous nous sommes attaché, comme toujours, à présenter les faits les plus simples, les phénomènes physiques; le sommeil, l'insensibilité générale pendant le sommeil, et partielle dans la veille, la catalepsie, l'attraction, etc.

A l'impression produite sur nos spectateurs, nous avons reconnu, ce qui pour nous était un fait avéré, que la démonstration du magnétisme par des expériences sérieusement et consciencieusement faites, était ce qui pouvait le plus facilement et le plus sûrement porter la conviction dans les esprits non-seulement chez les hommes sérieux et de bonne foi, mais encore chez les personnes prévenues contre le magnétisme.

En effet, quelle objection sérieuse peut-on faire à un fait positif, qui vous est présenté de telle sorte, qu'il est pour tous aussi réel que la règle mathématique de 2 et 2 font quatre? *Rien n'est brutal comme un fait*, a-t-on dit souvent, et cela est vrai. Aussi avec des faits on parvient à convaincre, et c'est ce qui nous est encore arrivé cette fois.

Les démonstrations publiques ont été blâmées par certains anciens magnétiseurs timorés, tels que Deleuze, Aubin-Gautier, Brisse de Beauregard, etc., etc., qui voulaient qu'on ne fît du magnétisme que sous le manteau de la cheminée, qu'en famille; le mari magnétisant sa femme, le père son fils, la mère sa fille, ne cherchant, en quelque sorte, à le produire que dans l'ombre et sous le secret.

Était-ce là le moyen de propager le magnétisme qui est et qui doit être un bienfait pour l'humanité entière? — N'était-ce pas le faire considérer comme un moyen faux, illicite, dangereux et peu convenable, pour ne pas dire plus?

Le magnétisme, dont la puissance est illimitée, devait-il rester inconnu? Ne devait-on pas au contraire le présenter au monde entier? La démonstration de ces phénomènes merveilleux est-elle un acte immoral, anti-religieux comme on l'a prétendu?

Prêcher une vérité utile dont on est convaincu, la propager avec ardeur! Présenter aux hommes les résultats de cette force mystérieuse et naturelle, afin qu'ils l'apprécient et puissent s'en servir pour leur bonheur! N'est-ce point là au contraire une action noble et courageuse?

Que serait donc devenu le magnétisme, si des hommes animés d'une foi ardente ne se fussent jetés dans l'arène? Ces hommes convaincus, secouant tout préjugé, bravant les sarcasmes, les injures, firent briller la lumière, et montrèrent au grand jour les effets de ce pouvoir immense, de ce pouvoir presque divin, qu'on voulait tenir caché, comme aux temps où il était enfoui dans les Pyramides. Ces hommes furent bafoués, honnis, mis à l'index; mais forts de leurs convictions, ils secouèrent hardiment le flambeau aux mille étincelles, et bientôt la vérité apparut brillante comme le soleil.

On les écouta alors, on observa les effets surprenants qu'ils présentaient; on reconnut les guérisons miraculeuses qu'ils faisaient; on applaudit, on admira; et le magnétisme fut admis et implanté publiquement.

Les expériences publiques ont donc puissamment con-

tribué à la propagande du magnétisme, surtout quand elles étaient la démonstration réelle et invariable des phénomènes physiques qui pouvaient se toucher par le doigt de l'incrédulité.

LAF.



Paralysie guérie par le Magnétisme

Nous lisons dans *le Progrès libéral*, de Toulouse, une guérison remarquable, opérée par le magnétisme, et publiée par un médecin, le Dr J. Gourdon. Nous nous empressons de lui donner la publicité de notre journal. Nous la faisons suivre de plusieurs guérisons opérées au Locle et à la Chaux-de-Fonds, par M. Zaugg, et d'une dernière, faite en Italie par le Dr Giacchino de Bona.

« Ce qui suit n'est point un conte.

C'est le récit pur et simple, dépouillé de toute amplification superflue, d'un fait dont l'authenticité pourrait, au besoin, être confirmée par des personnes nombreuses qui tous les jours ont eu, et ont encore avec nous, occasion de l'observer.

Voici ce dont il s'agit :

Il y a quelques mois, un hasard de la pratique médicale nous mit en présence de Mlle X..., âgée de 35 ans, et qu'une paralysie des membres inférieurs retenait sur sa chaise et dans son lit depuis l'automne de l'année dernière.

Mlle X..., d'un tempérament nerveux et d'une constitution saine, était employée, dans une administration publique, à un travail moitié actif, moitié sédentaire. Depuis une dizaine d'années au moins, elle souffrait de maux de tête et d'estomac, parfois d'un caractère assez grave, lorsque, il y a deux ans, en Juin 1867, elle fut prise de vomissements incoercibles, contre lesquels on épuisa, avec des alternatives de succès et de revers, les divers moyens en usage en pareil cas. Les vomissements, sans s'arrêter

tout à fait, se calmèrent, mais en laissant la malade en proie à un affaiblissement prononcé des facultés digestives.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte Mlle X... fut envoyée à Ussat ; elle y resta une cinquantaine de jours, après lesquels son état non-seulement ne s'était pas amélioré, mais avait sensiblement empiré Les vomissements, les inappétences, les fortes douleurs de tête se succédaient, en ne laissant à la malade que fort peu d'intervalles de calme. On arriva ainsi à la fin de Septembre 1868. — Mlle X... commença alors à ressentir dans les membres inférieurs une très-grande faiblesse qui, en moins d'une dizaine de jours, était devenue une véritable paralysie.

Mlle X... ne pouvait alors ni marcher, ni se soutenir debout, elle ne parvenait à se déplacer que soutenue sur les bras de deux personnes ou portée sur un fauteuil ; et cela dura ainsi jusqu'au mois de Mars de la présente année, époque à laquelle nous fûmes consulté par la famille de Mlle X... et invité, s'il y avait lieu, à essayer un traitement approprié. Divers moyens, tels que frictions irritantes, vésicatoires locaux dont les traces subsistaient encore, etc., avaient été essayés, mais sans succès. Loin de là, l état s'était plutôt aggravé ; les membres, qui avaient absolument cessé de fonctionner, s'étaient considérablement amaigris, perdant à la fois de leur consistance et de leur volume, et tout faisait craindre l'existence d'une paralysie complète lorsque nous vîmes Mlle X .. pour la première fois.

Ce fut, en effet, vainement, que nous essayâmes alors de la faire marcher, de la maintenir debout. Des béquilles qu'on s'était procurées, étaient restées inutiles faute à la malade de pouvoir prendre à terre, avec les pieds, un point d'appui qui assurât son équilibre. Les membres avaient cependant conservé leur sensibilité ordinaire, et Mlle X..., étant couchée, pouvait leur faire exécuter certains mouvements de flexion et d'extension.

Ce reste de motilité, sans nous donner un très-grand espoir, nous empêcha cependant de porter un pronostic

exclusivement fâcheux. Les toniques à l'intérieur, l'hydrothérapie à l'extérieur, et plus tard les eaux minérales, nous parurent les moyens généraux de l'usage desquels il était possible d'espérer quelque succès. Leur application fut immédiatement commencée. Mais l'abaissement de la température qui survint alors, ayant contre indiqué l'usage de l'eau froide, cette partie du traitement fut interrompue jusqu'à nouvel ordre.

Quelques jours s'étaient écoulés lorsque, dans la première semaine d'Avril, une des sœurs de Mlle X... vint nous dire :

— L'état de notre sœur ne paraissant pas s'améliorer, nous désirerions, docteur, avoir votre assentiment avant d'accepter une proposition que nous a faite un de nos amis.

— Il vous est acquis d'avance, s'il s'agit d'apporter un soulagement quelconque à notre malade. De quoi s'agit-il?

— On nous propose de soumettre notre sœur à l'action du magnétisme. M. *** que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais qui a entendu parler d'elle et de sa maladie, et qui s'occupe de magnétisme en amateur, a fait offrir ses services pour l'application de ce moyen, dont il paraît espérer un résultat favorable. Qu'en pensez-vous? Nous n'avons aucune idée arrêtée à cet égard; mais il nous serait important, surtout, de savoir s'il n'y aurait aucun danger à en autoriser l'application.

— Je dois avouer en toute franchise que je ne suis pas beaucoup mieux fixé que vous-même à cet égard; j'ai eu occasion de voir, comme tout le monde, ces curieux phénomènes de somnambulisme, de catalepsie, d'insensibilité temporaire, dont tant de magnétiseurs nous donnent journellement le spectacle; mais ayant vu, d'un autre côté, des effets identiques obtenus par des moyens tout différents, je ne sais plus absolument qu'en penser. Aussi, vu la difficulté de distinguer, au milieu de tout cela, le vrai du faux, ai-je pris, depuis longtemps, à l'exemple de beaucoup d'autres, le parti de ne pas m'en occuper autrement. Peut-être y a-t-il dans ces phénomènes un fond de vérité;

mais le charlatanisme en a tellement dénaturé le véritable caractère que les esprits sérieux renoncent même à avoir là-dessus une opinion quelconque, et je n'ai, en vérité, aucune raison de me prononcer d'une manière plus positive.

— Nous sommes un peu dans le même cas; notre sœur, la première, qui n'a que fort peu de confiance dans l'efficacité de ce moyen, mais qui cependant, par condescendance, se laissera faire, si vous lui affirmez qu'elle ne court aucun risque.

— De ce côté, tout au moins, vous pouvez, je crois, vous tranquilliser. Le danger est nul, et, dans tous les cas, ne saurait être beaucoup à redouter; loin de là, il serait à désirer qu'il existât, car il accuserait une puissance qui serait une garantie de succès.

— S'il en est ainsi, nous laisserons tenter l'expérience; nous serons toujours à temps de la suspendre, si vous le jugez à propos. Demain, nous ferons dire à M. *** que notre sœur se tient à sa disposition.

Quelques jours après cette conversation, je revins voir Mlle X.... Les séances magnétiques étaient commencées, et déjà M. *** obtenait, par les passes ordinaires, le sommeil magnétique. Nous laissâmes s'écouler plusieurs jours encore, et voici alors ce que nous vîmes.

La malade, endormie sur son lit, restant indifférente à tout ce que nous ou sa famille pouvions dire ou faire autour d'elle, se montrait, au contraire, d'une extrême sensibilité à l'influence de M. ***; en imposant les mains, il la faisait s'asseoir, se recoucher, se retourner; en approchant son front d'une partie quelconque du corps, la tête, la main, etc., il l'attirait par une action attractive analogue à celle que l'aimant exerce sur le fer. A l'aide de quelques passes, il produisait la roideur cataleptique, soit de la main, soit du corps, quelque gênante que fût la position donnée préalablement.

Mlle X... fut ensuite reveillée; elle s'habilla et, conduite par son magnétiseur, elle se mit à marcher. Il l'abandonna même, se bornant à la soutenir *magnétiquement*, à dis-

tance, et elle put, seule, ainsi, faire plusieurs fois le tour du salon où nous nous trouvions réunis.

Ce premier résultat était, on le conçoit, de nature à nous intéresser vivement. Quelle qu'en fût la cause réelle, nous avions sous les yeux la manifestation positive d'une action curative certaine, déterminée, c'est-à-dire ce qui précisément nous avait paru toujours le moins vraisemblable des effets à attendre du magnétisme. Les systèmes nerveux et musculaire avaient subi une influence matérielle évidente, qui avait eu pour conséquence le rétablissement du mouvement, le réveil de la faculté motrice, auparavant, sinon absolument éteinte, au moins bien près de l'être. Il nous était démontré ainsi que le magnétisme pouvait, sortant du domaine de l'expérimentation purement psychologique, fournir, à qui saurait en faire un emploi rationnel, un agent médical d'une remarquable et singulière puissance. C'était une raison, on le conçoit de reste, pour nous engager à suivre avec attention cette curieuse expérience, à laquelle, nous devons dire d'ailleurs, M. *** qui opère chaque jour sur Mlle X..., de trois à cinq heures de l'après-midi, s'est consacré avec la plus louable persévérance.

Avec le temps, les résultats d'abord obtenus se maintiennent en se confirmant de plus en plus. Une semaine à peu près s'étant écoulée, voici ce que nous voyons :

Mlle X... est endormie comme la première fois. M. ***, qui a conquis sur *son sujet* une influence plus grande, agit sur elle à distance et lui fait exécuter tous les mouvements qu'on lui indique. Il détermine une sorte de crise nerveuse qu'il calme à volonté. La malade étant couchée sur son lit, il la fait se lever seule, marcher vers lui ; se plaçant dans une pièce voisine, la porte de communication étant fermée, il l'entraîne plus loin encore ; Mlle X..., les yeux fermés, marchant lentement, comme on marche dans l'obscurité, à tâtons, s'avance sans hésiter, mais avec une raideur toute automatique, jusqu'à la porte fermée, elle l'ouvre, traverse une seconde pièce, une troisième, arrive au palier de l'escalier, au bas duquel se trouve M. ***, et sans se tenir à la rampe ni au mur, elle en descend toutes

les marches, d'une manière aussi franche qu'une personne jouissant du parfait usage de ses membres. Il en fut exactement de même pour le retour. Notre paralysée de la veille monta l'escalier marche à marche sans effort apparent, sans appui aucun, relevant seulement sa robe de la main droite, pour éviter d'embarrasser ses pas, et revint, en suivant la même route, jusqu'à son lit, où elle reprit la place qu'elle avait laissée.

Nous ne dirons que l'exacte vérité en avouant que nous étions confondu, ou peu s'en faut. Ce n'est pas tout cependant. M. *** voulut tenter une épreuve plus décisive de transmission de pensée. Ayant conduit, toujours par une simple action mentale, sa malade de la chambre à coucher au salon, il nous demanda ce que nous désirions lui voir exécuter. Nous le lui indiquâmes tout bas. Il étend alors les mains, et Mlle X..., qui était restée à une certaine distance, s'approche. Il lui prend une main, et, sans prononcer une parole, la pose sur son front. L'ordre était donné.

Mlle X... se retourne, se dirige sur une table sur laquelle se trouvaient plusieurs objets, y prend d'une main une carafe pleine d'eau, de l'autre un verre, verse l'eau dans le verre, en boit quelques gorgées et apporte le verre à M. *** qui boit à son tour, lui rend le verre qu'elle reprend et va reporter, avec la carafe, sur la table où elle avait pris l'un et l'autre. Inutile d'ajouter que c'était là exactement ce qu'il avait voulu lui faire faire.

En présence d'un tel résultat, il restait à obtenir de Mlle X... qu'elle parlât dans son sommeil. M. ***, à plusieurs reprises déjà, avait essayé de l'interroger, mais en vain : il n'obtenait aucune réponse, et il s'étonnait de ce silence qui, surtout après la preuve de lucidité dont nous venions d'être témoins, lui semblait de plus en plus inexplicable.

Il réussit, cependant, peu de jours après, à triompher de ce mutisme, et, le premier aveu qu'il obtint de Mlle X..., c'est qu'elle n'avait autant tardé à parler que parce qu'elle s'était constamment endormie avec l'idée arrêtée, la ferme

volonté de ne rien dire, dans la crainte qu'on lui fît des questions auxquelles elle pouvait ne pas tenir à répondre. On lui fit observer que les séances ayant toujours lieu en présence des différentes personnes de sa famille, cette crainte n'avait aucun fondement, et qu'elle ferait d'autant mieux de renoncer à toute résistance, qu'elle fournirait peut-être ainsi, sur elle-même, des renseignements dont on pourrait tirer un utile parti pour hâter sa guérison. Elle se rendit à ces raisons, et, dès ce moment, elle répondit sans difficulté aux différentes questions que lui adressait son magnétiseur.

Comme on l'a observé chez tous les somnambules lucides, Mlle X... ne conservait aucun souvenir, au réveil, de ce qu'elle avait pu faire ou dire; cela n'empêchait pas l'amélioration générale de se soutenir. La marche se raffermissait de plus en plus, au point que, peu de jours après ce que nous venons de rapporter, notre malade put, donnant le bras à une de ses sœurs, faire une assez longue promenade dans les allées du Jardin des Plantes.

En même temps les phénomènes de lucidité s'accusaient davantage, allant jusqu'à une certaine faculté de prévision de l'avenir. Ainsi, Mlle X..., à plusieurs reprises, annonça, pendant son sommeil, un ou deux jours d'avance, des crises de nerfs, accompagnées de vomissements, qui toujours se manifestèrent exactement au jour et à l'heure indiqués, soit qu'elle fût alors éveillée ou qu'on l'ait préalablement endormie. Elle a, de plus, indiqué le nombre de séances de magnétisme qui lui seraient encore nécessaires pour achever sa guérison. Ce nombre n'est pas atteint à l'heure qu'il est; mais on en approche, et, ce qui nous fait espérer que le résultat définitif sera aussi favorable qu'on peut le désirer, c'est non-seulement le degré de sûreté, progressivement croissant, constaté dans la marche, mais encore l'état physique des membres, qui de minces, amaigris et sans consistance, tels que nous les avions vus d'abord, ont repris en très-peu de temps, le volume, la consistance, l'embonpoint de l'état normal. L'appétit et les autres fonctions générales ont éprouvé

aussi une amélioration sensible, bien que moins prononcée que celle de l'appareil locomoteur, le tout, cela va sans dire, à l'étonnement croissant des témoins de cette transformation imprévue.

Outre ces résultats essentiels, M. *** est parvenu à en obtenir quelques autres qui ne sont pas moins curieux. Non-seulement il fait répéter, à Mlle X... endormie, ce qu'il lui plait de penser, mais il agit isolément sur chacun de ses sens de façon à modifier de tout au tout les impressions qu'ils reçoivent. A l'aide de quelques passes, il suspend le goût, l'odorat, etc., ou bien, prenant un verre d'eau, et le présentant à Mlle X..., il donne à cette eau, selon votre désir exprimé de façon à éviter jusqu'à l'ombre d'une supercherie, le goût de la bière, du vin, du café, du thé, de la menthe, de la vanille, etc.

Un jour, à l'heure du diner, nous trouvant tous réunis, la famille et quelques amis de la maison, Mlle X... n'ose se mettre à table, craignant, pour ses nerfs, l'odeur des plats servis. N'est-ce que cela? quelques passes le long du nez suffiront pour priver, le restant de la soirée, Mlle X... de la faculté de l'odorat et la soustraire ainsi à l'inconvénient qu'elle redoutait. C'est stupéfiant de simplicité, comme on peut voir

Il ne nous manquait plus que de constater le phénomène de la double vue. Nous ne tardâmes pas à avoir toute satisfaction à cet égard.

Ainsi, ces jours derniers, ayant trouvé, en arrivant chez elle, Mlle X... endormie, et M. *** auprès d'elle, nous lui demandâmes, en le mettant dans sa main, de nous nommer un objet que nous venions de tirer de notre poche. N'étant pas en « communication avec le sujet, » nous n'obtînmes, bien entendu, aucune réponse. M. *** ayant fait la question, Mlle X... n'eut qu'à répondre :

— Un porte-monnaie.

— Où a-t-il été acheté? — Pas de réponse.

M. *** l'ignorant lui-même, ne pouvait le faire dire. Pour éviter de faire entendre aucune parole, nous le lui indiquâmes par un signe, pendant que, de son côté, il ap-

prochait de son front la main de Mlle X...; celle-ci, au premier contact, éprouve un léger tressaillement et répond instantanément, comme un écho :

— Paris !

— Et que contient ce porte-monnaie ? ajoute-t-il.

Nouveau silence. Sans l'ouvrir, il place alors ce porte-monnaie sur le creux de l'estomac de notre malade et lui commande de voir ce qu'il contenait.

— Je vois d'abord un petit instrument à lame d'acier, aiguë, dont se servent les chirurgiens et dont j'ignore le nom... puis des pièces de monnaie de tel métal, en tel nombre.

Sauf la somme précise dont la multiplicité des petites pièces avait rendu la détermination difficile, c'était exact, y compris la présence de la lancette, contenue, en effet, dans le compartiment du porte-monnaie appliqué sur l'estomac.

Nous pourrions citer encore quelques autres faits du même genre. Mais ceux qui précèdent suffiront amplement, nous l'espérons, pour qu'on puisse se faire une idée complète des effets obtenus par le magnétisme sur Mlle X... Que faut-il en conclure ? c'est ce que, sous l'impression de phénomènes sortant aussi complétement de ce que nous considérons comme l'ordre naturel des choses, nous n'oserions dire encore, dans la crainte de nous laisser entraîner à quelque affirmation téméraire. Ce qui nous est permis de garantir seulement, c'est, outre la parfaite exactitude des faits énoncés, la bonne foi respective de tous ceux qui y ont participé. Le résultat curatif obtenu, d'ailleurs, est là qui défie toute objection et appelle au moins l'attention des hommes de l'art qui ont à cœur de se placer au-dessus des préventions et des jugements de parti pris. Il y a là une force incontestable qui, utilisée à propos et d'une façon rationnelle, peut devenir, pour le traitement des affections nerveuses et musculaires, un précieux et puissant agent médical. C'est donc à la science d'aviser. La publicité que nous donnons au fait ci-dessus ne tend pas à une autre fin.

Dr J. Gourdon.

Guérisons, par M. Zaugg

M. Ch. Staffen, âgé de cinquante ans, fut pris, en Janvier dernier, de douleurs à l'estomac et dans le dos entre les deux épaules, puis une toux sèche se déclara matin et soir, avec palpitations et perte de l'appétit. Les médecins de la Chaux-de-Fonds n'apportèrent aucune amélioration à son état; ceux de Berne furent aussi impuissants. En Juin il se fit magnétiser par M. Zaugg, qui parvint à le guérir en deux mois.

M. Lory eut, en 1863, de grandes douleurs dans les yeux, qui altérèrent sa vue. Il se soumit au traitement de divers occulistes sans en retirer aucun soulagement; l'inflammation augmenta, et en 1870 il se fit magnétiser par M. Zaugg qui, avec l'eau magnétisée, parvint à le guérir entièrement.

M. Zaugg guérit également en peu de semaines Mme Huguenin du Locle, de migraines violentes, qui se présensentaient à l'époque des règles, et qui la jetaient dans un état d'anéantissement général.

Nous trouvons dans le journal *la Salute*, de Bologne, du 15 Octobre, la relation d'une guérison remarquable et promptement obtenue :

« Une jeune fille de quinze ans, avait depuis deux mois le bras fixé derrière le dos, par le fait d'un rhumatisme articulaire dans l'épaule et dans le coude, qui lui paralysait tous les mouvements. Le médecin de son pays, le Dr Campofiorito avait employé tous les moyens médicaux et pharmaceutiques sans pouvoir obtenir aucune amélioration.

« Elle fut présentée au Dr *Gioacchino Bona* qui la magnétisa par des passes pendant quelques minutes; et, au grand étonnement de la mère et de la malade, celle-ci recouvra la pleine liberté de mouvement dans tout son bras. Le lendemain, l'articulation se trouvait encore un peu enraidie, mais après deux jours de magnétisation, la jeune

fille n'était plus estropiée et retournait, entièrement guérie, dans son pays.

« Plus tard le docteur la revit et le mal n'était pas revenu. Cette cure est attestée par le Dr Joachim Bona, et par le Dr de Giardinello.

CAUSERIE

Nous recevons d'une de nos abonnées les lignes suivantes qui ont été publiées dans le journal la *République de Périgueux;* nous les reproduisons persuadé de faire plaisir à nos lecteurs, qui s'associeront de grand cœur, nous n'en doutons pas, aux sentiments qu'elles expriment, et auxquels on ne saurait donner trop de publicité. Nous remercions ici Mme Marie d'Agiez, d'avoir bien voulu penser à nous les envoyer.

« Ce Garibaldi est sublime! Penser à lui, repose, car tout ce qui se passe en Europe est hideux. — Voici une nation généreuse, mais livrée, qu'on égorge sous les yeux de tous, et personne ne bouge, personne!! .....

Qui donc a dit que l'Europe n'intervient pas? Intervenir, mais au contraire, son attitude d'apparence indifférente est grosse de provocations, elle sanctionne, pour ainsi dire, l'épouvantable assassinat qui se commet en face du monde en dépit de toutes les lois divines et humaines.

Froide et impassible, — curieuse peut-être, — elle assiste à cette tragédie qui n'a pas d'exemple dans le passé. Les cirques et les arènes romaines, où les bêtes féroces se ruaient sur les chrétiens pantelants, étaient des jeux innocents à côté de cette débauche de boucherie; les victimes s'y comptaient par dizaines, celles d'aujourd'hui se calculent par milliers, dix et vingt fois multipliés!

Les filles, les courtisanes, qui applaudissaient avec une féroce frénésie à ces scènes sanglantes, étaient des rosières à côté de ces reines, qui, *épouses et mères*, ne savent pas

tirer parti de leur si légitime influence pour arrêter le massacre.

S'il s'en trouvait vingt, dix seulement, qui, abreuvées de dégoût et d'horreur, et unies par un mutuel esprit de conciliation et de fraternité, voulussent se lever indignées et crier aux maîtres : Bourreaux, assez ! qui sait ce que ce cri produirait ?

Si elles disaient : « Vous voulez l'opprobre, — nous « voulons l'honneur ; vous voulez la haine, — nous vou- « lons l'amour ; vous voulez la vengeance, — nous vou- « lons la pitié ; vous voulez le mensonge, — nous voulons « la vérité ; vous voulez l'iniquité, — nous voulons la « justice ! Nous ne pouvons plus continuer à vivre dans « ce cercle infernal de contradictions. Choisissez, notre « choix à nous est fait ; nous vous quitterons l'âme brisée, « mais nous le ferons sans regarder en arrière et en se- « couant la poussière de nos pieds au seuil de nos palais « abandonnés ! »

Mais non ! elles ne le feront pas ! L'égoïsme, cette lèpre de l'âme, les a rendues indifférentes à tous les maux ; elles ont sucé à la mamelle le lait empoisonné de la royauté, le mépris du droit et l'amour désordonné de soi-même.

Quitter le luxe pour protéger la misère ! renoncer aux festins pantagruéliques, pour venger des pauvres héros affamés ou morts sur le champ d'honneur ! abandonner l'or, le velours, les parfums, toutes les mollesses, tous les enivrements, tous les criminels bonheurs enfin, parce que des pauvres diables chargés de défendre « *leurs fauteuils à clous dorés* » ont froid, ont faim, et étouffent dans l'air empesté des cadavres pourris ! allons donc ! quelle aberration !!

Non, en effet, tout cela est du dernier fantastique, et un rêve comme celui que je viens de faire n'a pu sortir que d'un cerveau malade. — Malade ! oui, chacun l'est aujourd'hui, chacun de ceux qui possèdent la santé morale, souffre.

Devant tant de misères, on se demande avec effroi si on

ne recule pas au lieu d'avancer; — on est prêt à nier le progrès, la lumière, la justice, mais il appartient à un homme comme Garibaldi d'arrêter ce blasphème sur la bouche. — Tant que le feu sacré du dévouement ne sera pas éteint sur la terre, il n'y a pas lieu de désespérer. Jamais sacrifice n'a été infécond; — les crucifiés, les brûlés, les emprisonnés, les persécutés, tous ont laissé une trace lumineuse qui éclaire l'avenir.

Comme une graine semée sous la sueur du travail, — se fait pain, — ainsi une idée prêchée avec courage — se fait principe!

Garibaldi est l'homme de l'idée et du principe. Être l'un, — c'est beaucoup; — être les deux, — c'est tout, car le principe impose l'action.

Garibaldi n'a jamais failli à l'action; il est la personnification pure et glorieuse du dévouement; or, le dévouement c'est l'amour, et l'amour n'est-il pas le triomphe!

Aimons-nous pour triompher!

Mario d'AGIEZ.



Encore une Prophétie

Le *Phare de la Loire* publie la lettre suivante :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous donner connaissance d'une vieille prophétie concernant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, que j'ai trouvée dans une bibliothèque dont j'ai hérité il y a six mois et que je n'avais pas encore entièrement fouillée.

« Cette prophétie est de nature à intéresser vivement vos lecteurs. J'en extrais les passages les plus saillants : Et d'abord, en ce qui concerne la première moitié du dix-neuvième siècle, la prophétie dit qu'en ajoutant deux semaines d'années (14 ans) à la première année du siècle (1800), on obtient une année funeste pour la France (1814), année d'invasion et de misères de toute sorte.

« Si à 1800 on ajoute trois semaines d'années (21 ans),

on obtient l'année de la mort de l'empereur Napoléon Ier (1821), etc. Si l'on passe à six semaines d'années (42 ans), on arrive à l'année de la mort du duc d'Orléans (1842). Sept semaines d'années (49 ans), donnent l'année où commence le pouvoir de l'héritier collatéral de l'empereur Ier.

« A partir de là, la prophétie ajoute :

« Ce pouvoir cessera après trois semaines d'années (21), » Et, en effet, 1849 plus 21, donnent l'année 1870.

« En ce temps-là, ajoute la prophétie, la nation germaine « envahira la France et pénétrera jusqu'aux portes de « Paris; mais la France ne périra pas. Ces événements ar- « riveront avant le 10e mois de la 10e semaine d'années « (avant Octobre de 1870); mais ce mois ne se terminera « pas sans un immense désastre pour les Germains. Mal- « heur au vieux despote! malheur à son conseiller! Ils « seront maudits de tous! Le sang versé criera vengeance « contre eux! Je vois la terre couverte de cadavres! Les « Germains sont en fuite, traqués de toutes parts par les « fils des Gaulois et des Francs, transportés de rage et de « colère! Je vois un massacre inouï! L'Europe en frémit « de crainte et d'horreur! Le vieux despote est occis, et « les vainqueurs ne s'arrêtent que sur les bords du grand « fleuve (le Rhin). »





N° 11. Novembre 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — TRANSPOSITION DES SENS, PAR LAFONTAINE. — LE MAGNÉTISME ET LES MÉDECINS, PAR LAFONTAINE. — EDUCATION A FAIRE, PAR Mme MARIE D'AGIEZ. — DIVERS. — UN NOUVEAU JOURNAL.

Transposition des Sens

Le docteur Teste, qui croit à la *transposition des sens* chez les somnambules magnétiques, appuie son opinion dans son *Manuel de Magnétisme* (1) sur les observations faites par le docteur Petetin sur ses fameuses cataleptiques qui *voyaient*, *sentaient*, *goûtaient* et *entendaient* par l'estomac et par le bout des doigts, et il dit : « Ce médecin qui, durant toute sa vie, avait joui d'une réputation méritée, ne fut plus considéré que comme un visionnaire. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Cependant des témoignages ultérieurs ne tardèrent pas à réhabiliter dans l'esprit des savants le souvenir injustement flétri de ce praticien intègre et distingué ; car les sujets atteints d'extase ou de catalepsie, et présentant, comme ceux dont il nous a laissé l'histoire, la transposition de certaines fonctions organiques externes, — la *transposition des sens*, — devinrent bientôt si nombreux qu'il fallut accepter au moins la possibilité de ces prodigieuses anomalies, ou taxer d'imposture des hommes d'une irrécusable bonne foi. »

Puis il cite les faits de Sophie Laroche, décrits par le docteur Despine, d'Aix en Savoie, et surtout celui de Mlle Estelle Lhardy, du même auteur, qui voyaient par

(1) *Manuel pratique de Magnétisme*, par le docteur Teste, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

l'estomac, les mains et les pieds, et enfin un de ceux publiés par le docteur Petetin(1).

« Madame ***, pendant un accès de catalepsie, s'étant mise à chanter, d'abord d'une voix faible et ensuite plus forte, une ariette d'une exécution difficile, avec tout le goût imaginable, ses parents faisaient alors d'inutiles efforts pour s'en faire entendre ; elle était insensible au bruit et même aux piqûres. Le chant dura une heure et demie ; sur la fin, la malade était très-oppressée, et vomit une grande quantité d'un sang rouge et écumeux. Des convulsions et le délire étant survenus, Petetin la fit plonger dans un bain de glace ; quelques minutes après, le calme se rétablit, la raison revint, et madame *** dit qu'elle se trouvait soulagée, et que la douleur atroce qu'elle avait ressentie à l'estomac était dissipée. Après vingt-deux minutes, elle éprouva un frisson ; on la retira du bain et on la coucha ; mais, contre l'ordre du docteur, on avait chauffé le lit. Dès qu'elle y fut entrée, son visage se colora ; elle éprouva deux secousses convulsives dans les bras, et retomba dans un nouvel accès de catalepsie. Elle se mit à chanter comme le matin, quoique, pour l'en empêcher, on la plaçât dans les positions les plus pénibles, les bras élevés et tendus, le corps fléchi en avant, la tête sur les genoux. Tout cela étant inutile, et la malade paraissant souffrir beaucoup, le docteur prit le parti de la renverser sur son oreiller ; mais en faisant ce mouvement, le bras du fauteuil sur lequel il était assis se déroba sous lui, et il tomba à moitié penché sur le lit en s'écriant : — Il est bien malheureux que je ne puisse empêcher cette femme de chanter. — *Eh ! monsieur le docteur, ne vous fâchez pas ; je ne chanterai plus,* » répondit-elle. Cependant, quelques instants après, elle reprit son ariette au point où elle l'avait laissée, sans que les cris poussés à son oreille pussent l'interrompre. Il paraissait certain que la malade avait entendu ; mais comme elle

(1) *Electricité animale*, par M. Petetin père, docteur-médecin, chez Brunot, libraire, quai des Augustins, Paris, et chez Reymann, libraire, rue St-Dominique, Lyon.

n'entendait plus, Petetin s'avisa de se replacer dans la position où il s'était trouvé précédemment; il souleva les couvertures, s'approcha de son estomac, en s'écriant d'une voix assez forte :

— Madame, chanterez-vous toujours?

— *Ah! quel mal vous m'avez fait!* dit-elle; *je vous en conjure, parlez plus bas.*

En même temps, elle porta lentement ses mains sur son estomac; il abaissa la voix, et lui demanda comment elle avait entendu :

— *Comme tout le monde.*

— Cependant je vous parle sur l'estomac.

— Est-il possible!

Elle le pria de lui faire des questions aux oreilles; mais elle ne répondit pas, alors même qu'il se servait d'un entonnoir pour donner plus d'éclat à sa voix. Il revint à l'estomac, et lui demanda à voix très-basse si elle avait entendu : *Non*, dit-elle; *je suis bien malheureuse!* Quelques jours après, Petetin se convainquit que le sens de l'audition n'était pas le seul qui se fût transporté à l'estomac, puisqu'il fit *déguster* du pain au lait à sa malade en le lui plaçant à l'épigastre, et lui fit nommer plusieurs cartes en les posant sur la même région.

Le docteur Teste ajoute :

« Il n'y avait donc plus à douter que la transposition des sens ne fût une chose réelle chez bon nombre d'extatiques, et les rapports évidents qui existent entre le somnambulisme et l'extase devaient faire présumer qu'on ne tarderait pas à voir quelques somnambules jouir de cette faculté. C'est en effet ce qui arriva, et, bien que les faits de cette nature soient encore rares dans les archives de la science, les expériences que M. Filassier a consignées dans sa thèse inaugurale, et surtout celles de M. le professeur Rostan, ne nous laissent à ce sujet aucune incertitude. »

Il cite une des expériences du professeur Rostan :

« Voici une expérience, dit M. Rostan (1), que j'ai fré-

(1) Article *Magnétisme*, du Dictionnaire de Médecine, Paris, 1825.

quemment répétée, mais qu'enfin j'ai dû interrompre, parce qu'elle fatiguait prodigieusement ma somnambule, qui me dit que, si je continuais, elle deviendrait folle.— Cette expérience a été faite en présence de mon collègue et ami M. Ferrus, que je crois devoir nommer ici, parce que son témoignage ne peut qu'être du plus grand poids. Il prit ma montre, que je plaçai à trois ou quatre pouces derrière l'occiput; je demandai à la somnambule si elle voyait quelque chose.

« — Certainement; je vois quelque chose qui brille; ça me fait mal. »

« Sa physionomie exprimait la douleur : la nôtre devait exprimer l'étonnement. Nous nous regardâmes, et M. Ferrus, rompant le silence, me dit que, puisqu'elle voyait quelque chose briller, elle dirait sans doute ce que c'était.

« — Qu'est-ce que vous voyez briller?

« —Ah! je ne sais pas, je ne puis vous le dire.

« — Regardez bien.

« — Attendez... Ça me fatigue... Attendez... (et après un moment de grande attention) : C'est une montre.

Nouveau sujet de surprise.

« — Mais si elle voit que c'est une montre, me dit encore M. Ferrus, elle verra sans doute l'heure qu'il est.

« — Pourriez-vous me dire quelle heure il est?

« — Oh! non; c'est trop difficile.

« — Faites attention, cherchez bien.

« — Attendez... je vais tâcher... je dirai peut-être bien l'heure, mais je ne pourrai jamais voir les minutes. (Et après avoir cherché avec une grande attention) : — Il est huit heures moins dix minutes. » Ce qui était exact.

« M. Ferrus voulut répéter l'expérience lui-même, et la répéta avec le même succès. Il me fit tourner plusieurs fois l'aiguille de sa montre; nous la lui présentâmes sans l'avoir regardée : elle ne se trompa point. Une autre fois, je plaçai la montre sur le front; elle accusa bien l'heure, mais nous dit les minutes au rebours : en plus, ce qui était en moins, et réciproquement; ce qu'on ne peut attribuer qu'à une moindre lucidité dans cette partie, ou à l'habi-

tude où nous étions de placer le cadran derrière l'occiput. Quoi qu'il en soit, cette somnambule se défiait tellement de sa clairvoyance, qui était telle cependant que je n'en ai jamais vu de semblable, qu'il ne lui paraissait jamais possible de voir ce qu'on lui demandait. Il serait beaucoup trop long de rapporter tout ce qu'elle me dit de singulier; le fait que je viens de raconter suffit. Ainsi, voilà bien la faculté de voir transportée dans d'autres organes que ceux qui en sont chargés dans l'état normal. Ce fait, je l'ai vu et je l'ai fait voir. »

Nous ne sommes point de l'avis des docteurs Rostan, Teste, Filassier et tant d'autres, tout aussi savants, et devant la science desquels nous nous inclinons; mais nous ne voyons pas, dans les expériences citées, la nécessité d'admettre cette transformation physiologique, ce déplacement physique des sens, de la vue ou de tout autre, soit à l'estomac, soit à la nuque, soit aux pieds, soit enfin sur quelque partie du corps que ce soit. Nous ne voyons qu'une lucidité qui se présente dans le somnambulisme toutes les fois que la partie matérielle, le corps, a été assez envahi, assez anihilé pour que la partie immatérielle qui avec lui compose notre dualité, soit assez dégagée de cette partie corporelle pour jouir de ses facultés propres et être ELLE.

Nous avons autrefois nié la transposition des sens; nous la nions plus formellement encore aujourd'hui, basant notre opinion sur des expériences nombreuses faites avec la plus grande exactitude pendant un grand nombre d'années.

Nous savons que nous marchons à peu près seul dans la voie que nous avons suivie jusqu'à ce moment, sans nous écarter d'un pas depuis le premier jour où nous avons fait du magnétisme notre profession; nous savons que, quoique nous ayons quelques points de contact avec beaucoup de magnétiseurs, nous différons sur quelques autres assez sérieusement pour que nous soyons seul encore à soutenir nos opinions; mais l'isolement ne nous a jamais effrayé, car nous savons aussi que nous avons été plus

d'une fois assez heureux pour ramener à nous des gens sérieux et leur faire adopter certaines opinions combattues d'abord.

La théorie adoptée par nous, — le fluide vital, cause de tous les phénomènes magnétiques, — suffit pour les expliquer. Nous espérons qu'un jour on reconnaîtra que nous sommes dans le vrai et que nos convictions n'étaient point erronées.

Les hommes qui croient à la transposition des sens, — disions-nous autrefois, — supposent que, dans le somnambulisme, il y a une sorte de transformation générale ou de confusion réciproque des organes; que les diverses parties de l'organisme peuvent se remplacer réciproquement les unes les autres; que l'œil n'est plus nécessaire pour la vision, l'oreille pour l'audition, le palais et la langue pour le goût, etc. Les somnambules, disent-ils, voient par l'épigastre, par le bout des doigts, par la nuque, par l'orteil, etc. Bien que nous soyons dans le pays des prodiges et que dans ce pays-là rien ne doive sembler extraordinaire, il est pourtant difficile, malgré les apparences, de croire que l'on puisse voir par l'épigastre ou par le bout des doigts; il est certainement difficile d'admettre qu'il puisse s'opérer dans la peau une réfraction et une concentration des rayons lumineux, comme cela a lieu dans le merveilleux instrument d'optique, auquel ce rôle appartient exclusivement.

Mais il faut ici s'entendre, car il y a un malentendu.

Que se passe-t-il en effet? On place un objet quelconque sur l'épigastre d'un somnambule qui a les yeux fermés et recouverts d'un voile impénétrable à la lumière. Il fait nuit, aucun flambeau ne brille, l'obscurité est complète : On lui demande quel est l'objet qu'on lui a ainsi déposé sur l'épigastre. Il en fait la description exacte; il en désigne les surfaces, les contours, les angles, il en indique les couleurs; il reconnait la nature de ce corps; il peut le trouver de son goût et le savourer; il prend alors plaisir à simuler l'acte de la mastication. — Il a donc vu cet objet, dit-on, et il l'a vu par l'épigastre; il le goûte également par l'épigastre. On obtient des résultats ana-

logues, quelles que soient les parties du corps sur lesquelles on place les objets. Les résultats ne diffèrent pas si l'on a soin de tenir les objets à une certaine distance du corps, pour enlever au somnambule le secours qu'il pourrait retirer du sens du toucher.

On conclut de tout cela que les somnambules peuvent indifféremment voir, entendre, goûter par tous les organes, par toutes les parties de leur corps. Mais on va au-delà de l'expérience. Sans doute le somnambule aperçoit, ou plutôt perçoit l'objet qu'on lui a présenté soit à l'épigastre, soit ailleurs ; il en a découvert, senti, saisi, perçu les qualités sensibles; mais par quel mécanisme, par quelles voies, par quelle filière ces qualités sont-elles parvenues à lui ?

Il n'a pas vu les couleurs, certainement, par le mécanisme qui nous les fait apercevoir quand il fait jour, quand les objets renvoient les rayons qui les éclairent à travers les milieux réfringents de notre œil. Il n'a pas *vu* dans le sens *direct* et *absolu* du terme ; l'équivoque vient de ce qu'on prend pour synonymes des mots qui ne le sont pas ; les mots : *voir, apervevoir, percevoir, sentir, avoir conscience*. Il est bien important de bien saisir les nuances qui séparent ou distinguent ces termes ; c'est le seul moyen d'interpréter les phénomènes sans admettre des conditions impossibles, qui impliquent un non-sens absurde et ridicule.

Il y a dans la vie normale des circonstances où nous percevons nous-mêmes des choses qui n'arrivent pas à notre esprit par la voie des sens. Dans nos rêves, par exemple, dans une vision, une hallucination, nous voyons très-clairement des choses qui ne sont pas présentes, qui n'existent même pas, et qui n'ont pu, par conséquent, arriver à notre esprit par les yeux. Notre cerveau reproduit spontanément l'image d'un objet telle que l'œil la lui avait apportée à une époque antérieure. Nous pourrions le décrire et signaler toutes les formes et toutes les qualités, comme font les somnambules, si nous avions comme eux, dans nos rêves, la direction volontaire de nos pensées. Nous savons bien que le mécanisme de nos visions, dans

l'état de rêve, ne peut pas rendre raison de la perception anormale des somnambules; mais il y a au moins rapprochement ou analogie sous ce rapport, que dans un cas comme dans l'autre l'*âme* voit et peut voir, c'est-à-dire percevoir les choses sans intervention préalable des sens externes.

Il n'y a donc pas transposition des sens.

Mais quel peut être le mécanisme de cette perception anormale des somnambules? Comment peuvent-ils voir ou percevoir dans des conditions si singulières et si insolites? Il faut convenir qu'il est difficile de trouver une explication qui puisse satisfaire l'esprit.

Si les somnambules ne possédaient que la faculté de percevoir les objets posés sur l'estomac, ou sur la nuque, ou sur toute autre partie du corps; si même ils n'avaient que celle de saisir les actions mentales, de pénétrer en nous et de découvrir nos sentiments et nos pensées; sans doute nous ne pourrions être que fort surpris de les voir montrer une aptitude si singulière, puisqu'il ne s'agirait que d'étendre et d'amplifier le champ d'activité d'une faculté naturelle et commune à tous les hommes, la perceptibilité. Mais la faculté de voir des faits dont nous n'avons aucune connaissance, telle que lire dans un livre fermé dont personne ne connaît le titre, mais la faculté de prévoir et de prédire longtemps d'avance des accès dont rien ne peut faire soupçonner l'incubation ni l'invasion plus ou moins tardive, plus ou moins prochaine; mais la faculté de percevoir le passé et l'avenir dans un certain ordre de faits, nous forcent à reconnaître qu'il se passe là plus qu'un effet physiologique, et nous obligent à admettre dans le somnambulisme, comme principe de toute lucidité, L'AME dans toute la splendeur de sa spiritualité.

En effet, l'âme et le corps ont une vie qui leur est propre, et qui, parfaitement harmonisée, constitue la vie normale. Lorsque par l'action magnétique on envahit l'organisme d'un individu, lorsque le système entier est saturé du fluide vital du magnétiseur, lorsque la matière est rendue inerte et la vie du corps annihilée, l'âme se trouve en quelque sorte dégagée de la vie commune pour

vivre de sa propre vie. Ses facultés apparaissent d'autant plus brillantes que l'anéantissement de la matière est plus complet. L'âme jouit alors de toutes ses facultés, elle s'appartient plus entièrement. Aussi dans le somnambulisme magnétique apparaît-elle avec son auréole divine, et s'élance-t-elle dans l'immensité qu'elle parcourt d'un bond ; pour elle point de distances, point d'obstacles, point de murailles ; son essence divine pénètre tout et partout, il n'est point de corps dont elle ne puisse voir l'intérieur, il n'est point de pensées si profondément enfouies qu'elle ne puisse connaître, il n'est point d'effets dont elle ne puisse apprécier la cause.

Dans cet état, les sens lui sont inutiles, et des points de vision sur le corps sont un non-sens.

Non, nous le répétons, dans le somnambulisme il n'y a pas de transposition des sens ; non, c'est L'AME, l'âme tout entière dans sa spiritualité ; les liens qui l'attachent au corps sont assez relâchés pour qu'elle soit ELLE.

LAFONTAINE.

Le magnétisme et les médecins.

Nous nous sommes demandé toujours avec étonnement ce qui peut causer cet acharnement et cette fureur contre le magnétisme chez certaines gens qui ne sont ni médecins, ni académiciens, ni dames, ni abbés, car nous concevons parfaitement qu'un médecin dise avec emportement des absurdités sur ce qu'il n'entend pas, qu'un académicien nie comme impossible tout ce qu'il ne fait pas, et qu'il fasse même un mémoire contre la nature si elle n'est pas de son avis; on ne conçoit pas moins qu'une dame s'écrie que le magnétisme est quelque chose d'affreux, et que l'abbé répète l'exclamation de la dame, et que de tout cela, enfin, il résulte un *chorus* d'injures, de calomnies et de déraisonnement. Mais que des hommes qui passent pour raisonnables joignent leur voix à celle des personnages que nous venons d'indiquer, qu'ils nient sans examen des faits que d'autres gens sensés leur certifient véritables, qu'ils se fassent eux-mêmes colporteurs de calomnies et

d'absurdités, voilà un phénomène dont on ne saurait trouver la raison que dans l'étrange manie de l'esprit humain qui s'élève et s'élèvera toujours contre les vérités utiles. Il est très-probable que le magnétisme serait déjà universellement répandu et trouverait moins d'ennemis s'il n'était qu'illusion et charlatanisme.

Les médecins ne devraient jamais prononcer qu'en tremblant le mot *charlatanisme* qu'ils prodiguent si libéralement toutes les fois qu'il s'agit d'une découverte qui contrarie leur routine. De bonne foi, quel nom peut-on donner à leur prétendue science? Que les plus honnêtes d'entre eux veuillent bien nous dire une fois jusqu'à quel degré de certitude ils sont parvenus dans l'art de guérir. Faisons passer successivement vingt, cent, de ces messieurs de toutes les Facultés connues auprès du lit d'un malade, et voyons ce qui arrivera. Chacun de ces docteurs aura un avis différent (et bien à lui), qu'il soutiendra constamment être le seul raisonnable. En supposant même, ce qui n'arrive presque jamais, qu'ils s'accordent sur la nature de la maladie: on aura donc cent avis contraires sur le traitement qu'il conviendra de suivre; et alors, nous demanderons où est la certitude de cette science qu'on appelle MÉDECINE. Le malade cependant prend son parti d'en revenir ou de mourir, et dans l'un ou l'autre cas, le médecin qui prévaut s'applaudit toujours. Si le malade échappe, c'est, dira-t-il, parce qu'on a suivi son avis. S'il meurt, c'est parce qu'on a fait le contraire. — Et il se trouve encore aujourd'hui des gens qui croient aux médecins! Ah!

Il est facile de conclure de cette observation qu'il paraîtrait convenable que les médecins fussent plus modestes et surtout plus modérés. Nous les supplions de vouloir bien se rappeler qu'ils ont intenté un procès à ceux qui démontraient la circulation du sang; nous leur faisons grâce de l'histoire de l'inoculation, nous les invitons à user un peu plus sobrement aujourd'hui de l'émétique, de la quinine et de l'iode, etc., etc., etc., qu'ils ont fait autrefois condamner et proscrire.

Quant aux honorables membres des Académies, nous ne pouvons disconvenir qu'ils ne soient, selon que l'indique

l'intitulé de leur association, parfaitement instruits dans toutes les sciences possibles; cependant nous prenons la liberté de les avertir qu'il existe beaucoup de faits dans la nature, dont ils ne découvriront jamais le principe par la voie de distillation, et qu'il ne suffirait peut-être pas de savoir décomposer le monde, — opération qu'ils sont très en état de faire assurément, — pour rendre compte de la manière dont tout se meut et agit. — Le pourquoi des choses les plus simples et les plus communes peut les arrêter très-longtemps. Par exemple, — nous les défions de nous expliquer comment l'eau éteint le feu. — Il nous paraîtrait donc encore très-convenable que les savants des académies daignassent quelquefois sortir de leurs laboratoires et jeter un coup d'œil sur la vaste étendue de la nature avant de composer leurs sublimes dissertations. Peut-être verraient-ils que des procédés chimiques ne sauraient rendre raison de tout; et peut-être enfin ne supposeraient-ils pas toujours du vitriol, de la limaille de fer et du soufre ou autres *ingrédients* comme principes de ce qu'ils ne connaissent pas. En attendant qu'ils fassent quelques nouvelles découvertes, nous pensons qu'ils feraient très-bien de se prêter de bonne grâce à examiner le magnétisme.

Nous pensons encore qu'il serait de la dignité de l'esprit philosophique qui doit les animer de ne point calomnier les hommes qui s'occupent sérieusement de magnétisme comme moyen de guérison.

En attendant que messieurs les académiciens se décident sur l'opinion qu'ils prendront du magnétisme, nous voudrions que les populations soient délivrées de l'impéritie et de la cupidité des misérables suppôts des Facultés, mille fois plus à craindre que les épidémies les plus désastreuses. Dieu sait combien ils saignent, purgent, médicamentent de toutes les manières possibles. Dieu seul sait combien ces dangereux esculapes estropient, empoisonnent journellement à l'abri du brevet qu'on leur a expédié pour quelques écus.

Le magnétisme, que les académies repoussent encore, est une découverte immense; il rassemble dans un seul fait tous les faits de la nature; dans un seul phéno-

mène il offre tous les systèmes de ses lois; il lie, non par des abstractions, mais par des expériences, cette foule de vérités physiques, que depuis si longtemps, et toujours si vainement, on s'efforce d'enchaîner et de mettre ensemble.

N'est-ce pas une découverte précieuse, en effet, que celle qui, après tant de théories incertaines, fournit enfin des principes incontestables au plus utile comme au plus dangereux de tous les arts, celui de conserver et de guérir; qui, dans une science, jusqu'à présent conjecturale, offre des routes lumineuses où l'on n'apercevait que des sentiers obscurs ou d'inévitables écueils! Tel est le magnétisme; et si l'on est de bonne foi, on conviendra qu'on n'a point offert jusqu'ici à la curiosité humaine de découverte plus étonnante, plus universelle et plus utile.

En considérant les effets du magnétisme dans les différentes maladies, il est permis d'espérer, pour l'humanité souffrante, qu'on ne rangera pas cet agent dans la classe des remèdes qui n'ont qu'un instant de célébrité, et qui sont soumis aux vicissitudes de la mode et du caprice. Le magnétisme est un principe puissant, agissant sans cesse, remplissant la nature, influant sur tous les êtres; il les anime, il les vivifie, il répare et conserve les forces, rétablit l'équilibre des humeurs, rappelle à la santé, donne à la jeunesse plus de vigueur, prévient les infirmités qui accablent la vieillesse, recule les bornes de la vie, et rend les derniers moments de notre existence moins douloureux et moins terribles.

Ce n'est point un enthousiasme aveugle ou insensé qui me transporte et m'inspire. De nombreux témoins attestent les prodiges opérés par le magnétisme, et il n'en est pas un seul qui n'ait été saisi d'admiration. Ce ne sont point de vaines promesses, des prestiges trompeurs, de faux pronostics; ce sont des crises dirigées à volonté, qui retracent les accidents, les sensations, les maux qu'on a éprouvés; et quand le magnétisme ne serait, dans bien des cas, qu'un flambeau dont la clarté pénétrerait dans les replis les plus secrets du corps humain, et nous ferait

seulement connaître les maladies qui l'attaquent et le détruisent, il serait encore l'un des plus grands bienfaits.

Combien de malades sont exposés chaque jour aux plus grands dangers, malgré le zèle et les soins des gens les plus experts dans l'art de guérir, par la difficulté qu'ils éprouvent à reconnaître la cause et le siége des maladies qu'ils traitent.

Il est surtout un avantage inappréciable qui rend le magnétisme supérieur aux agents ordinaires. Il pourrait être insuffisant pour ranimer la nature expirante, dans un corps débile et usé par des maladies graves et invétérées; mais jamais il ne sera funeste, jamais il n'épuisera les forces et le tempérament, en procurant une santé factice pour occasionner ensuite des maux terribles, qui sont souvent le résultat des remèdes qu'on a été forcé d'administrer pour en guérir de moins dangereux. Ce ne sont point des miracles que le magnétisme opère; il ne peut pas créer des organes, mais il rétablit et conserve ceux que les accidents ont altérés. Le temps approche où il sera généralement pratiqué; et alors il n'y aura qu'une voix pour le célébrer.

LAFONTAINE.

Education à faire

Pendant que les hommes luttent sur les champs de bataille, ne serait-il pas bon que les femmes préparassent la nouvelle génération à une vie laborieuse et honnête ?

Il a été tant écrit sur l'éducation, qu'on est obligé de tomber dans les redites lorsqu'on touche à ce sujet; mais il importe peut-être aujourd'hui de s'y arrêter avec une attention réfléchie, et de chercher dans les effets qui se produisent, plus que dans les traités de théories abstraites, le moyen pratique de préparer à nos enfants un avenir, sinon exempt de peines, au moins dégagé de toutes les vapeurs qu'amoncellent autour de nous l'ignorance, la paresse et l'indifférentisme. C'est à intention que je me sers de ce terme philosophique plutôt que littéraire, car il établit parfaitement la ligne de démarcation entre un

mal guérissable, qui est l'indifférence, et un état stagnant que j'appellerai volontiers la mare de l'esprit, et qui est l'indifférentisme.

Je me suis souvent arrêtée sur l'inconvénient qu'il y a à amuser les enfants avec les contes de fées ; ces folies exagérées et invraisemblables leur faussent l'esprit ; il est malsain de charger ces jeunes imaginations de récits mensongers, cela entraîne le mal physique, autant que le mal moral ; qui sait si les nerfs qui jouent un si triste rôle dans la vie de la plupart des femmes, ne sont pas surexcités dès le début par des images qui leur inspirent fausse pitié, fausse admiration, faux étonnement, et si cette note toujours *fausse* n'influe pas aussi plus tard sur le profond respect dû à la vérité ?

Lorsque l'enfant, passant à l'adolescence, a l'esprit assez développé pour comprendre ce que c'est « l'art, » il n'y a pas danger alors de lui accorder du fantastique, il saura le parti audacieux et brillant qu'en tirent la plume, le pinceau, l'harmonie ; une toile de Michel-Ange, une page d'Hoffmann, le troisième acte de Robert-le-Diable, ne l'entraîneront pas alors dans les erreurs préjudiciables à la vérité ; il y distinguera deux ordres de facultés encadrées d'une manière ingénieuse, et l'une secondant l'autre.

« Pas de base ! pas d'appui ! » s'écriait Maine de Biran dans ses jours de défaillance.

Il y en a beaucoup de ces jours, dans la vie des femmes surtout, dont l'éducation superficielle et artificielle est la source de bien des maux.

Point de contes de fées dans l'enfance, moins de colifichets dans la jeunesse ; plus de principes dans l'éducation, beaucoup d'études pour l'instruction ; voilà le catéchisme.

Ce catéchisme accepté, assainira l'imagination, guérira les nerfs, et lorsque la femme sera saine de corps et d'esprit, elle pourra vaillamment entrer dans la vie ; elle enfantera avec puissance ; — elle instruira sans erreurs. — Nous n'aurons plus de ces êtres chétifs, malingres, rêveurs et faibles, bons tout au plus à faire des René, des Antony, des Rolla, des Obermann.

La première moitié du siècle les a protégés, aimés,

plaints, glorifiés, on s'extasiait sur eux, — on pleurait avec eux ; — mais nous, qui subissons aujourd'hui le résultat de ces organisations incomplètes, — nous les ménageons dans le passé, grâce à quelques œuvres de talent qui nous en restent, mais nous n'en voulons plus pour notre présent, car ces grands nerveux, passant de père en fils, ont perdu même leur prestige poétique, et ils ont dégénéré en cette race molle, efféminée, lâche et honteuse de « petits crevés » qui régnaient indécemment dans le Paris impérial.

La République balaiera bien certainement toutes ces ordures en infusant du sang noble dans les veines de ces jeunes vieux, — il suffit de reporter ses regards sur le Paris national pour en être convaincu.

Mais il incombe à la femme de seconder le plus pur des gouvernements ; — c'est à lui de créer des héros, — c'est à elle à lui préparer des hommes !

Marie D'AGIEZ.

DIVERS

M. Ch. Ledru et Mme Ledru sont arrivés en Suisse et ont choisi pour résidence, une habitation à la Capite de Vézenaz.

Nous avons appris que M. Ch. Ledru se propose de donner quelques conférences, à Genève, pendant la saison d'hiver.

L'avocat des sourds-muets, d'Hippolite Raynal, de Terrand et Mariette, d'Alibaud, de Duclos (1), de Loubert, du magnétisme, a choisi un sujet de circonstance :

Le passé, le présent et l'avenir de l'humanité

(1) Duclos, accusé de complicité dans l'affaire Darmès, était signalé par douze témoins de *visu* et *auditu*. Tous mentaient effrontément, comme l'attestent les débats et l'arrêt de la cour des Pairs (*Moniteur* du 25 mars 1841). — M. Ledru disait à l'accusation : « Il faut « faire un triste aveu, c'est que souvent les témoins appelés à rendre « hommage à la vérité devant la justice ne se croient pas liés par la « sainteté du serment. Voyez les *Mathieu*, les *Desmarets*, et tant d'au- « tres qui considèrent le serment comme une vaine formule. »

M. le chancelier Pasquier. « J'engage le défenseur à respecter da-

Un nouveau Journal

On nous communique le prospectus d'un journal intitulé l'*Écho des réformes et des progrès contemporains* (1), journal qui s'occupera par conséquent de la réforme médicale de plus en plus urgente de nos jours. Comme plusieurs de ceux qui doivent prendre part à sa rédaction connaissent la théorie et la pratique du magnétisme, et sont très-sympathiques à cette méthode de traitement, nous espérons que cette nouvelle publication contribuera à éclairer le public sur ses véritables intérêts sanitaires. Il y a si peu de journaux qui daignent s'occuper de la santé publique, et parmi ceux qui s'en occupent, il y a si peu d'hommes qui aient le courage de sortir de la profonde et vieille ornière de la routine médicale, que nous annonçons avec plaisir l'apparition de ce nouvel organe de *réformes* et de *progrès.*

Cette revue bi-mensuelle, qui doit paraître à Lausanne, dès que les événements politiques le permettront, sera la première application de la *réforme orthographique* adoptée dernièrement par l'Institut genevois, M. Firmin Didot de Paris, et la Société Néographique suisse et étrangère.

Bonne chance à l'*Écho des réformes.*

« vantage la loi du serment. On croit et on doit croire que les témoins « qui sont appelés à déposer, sous la loi du serment, le prêtent très- « sérieusement »

M. Ch. Ledru. « C'est vrai, M. le Président, dans les hautes sphères « de la société, où vous habitez, on tient beaucoup à la sainteté du « serment, comme chacun le sait (rire général), mais les témoins appar- « tiennent ordinairement à la classe ordinaire, et là, malheureusement, « on est moins scrupuleux. »

M. le Président. « La foi du serment est reconnue dans toutes les « classes. »

M. Ledru. « Je ne l'aurais pas cru, en me rappelant certains souve- « nirs (l'hilarité redouble sur tous les bancs de la Chambre des Pairs), « au reste je n'insiste pas à cet égard. Je ferai seulement remarquer « que cela tient à une cause générale et profonde. Ce qui donne de « l'autorité au serment, c'est la Religion. Ne nions pas l'évidence : le « serment de nos jours prostitué à tous les intérêts, et au lieu d'être « indifférent à un si grand malheur, je le déplore en face de mon « pays. »

Duclos fut acquitté.

(1) Pour les abonnements, les souscriptions d'actions, les prospectus et autres renseignements, s'adresser au *Président de la Société Néographique suisse et étrangère, place Montbenon, 2, à Lausanne.*

N° 12. Décembre 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Nous n'avons pu résister au plaisir de publier cette satire amère : c'est une indiscrétion dont nous demandons pardon à l'auteur.

Le Te Deum du roi Guillaume

Honneur, louange et gloire à Dieu de tout mon cœur!
Les Français sont vaincus, c'est moi qui suis vainqueur,
C'est moi qui règne et qui décore,
C'est moi qui devant Metz pris le commandement,
C'est moi, qui douze fois défis totalement
La France, et la défais encore.

Les peuples ont beaucoup souffert : Dieu soit loué!
J'ai couru de Berlin à Paris en railway,
Mes uhlans me voyant si preste,
M'ont suivi, balayant l'ennemi devant eux....
Mais loin de ressembler aux Français vaniteux,
Je suis héroïque et modeste!

Nous avons éclipsé le soleil d'Austerlitz,
Avec mes hauts barons, mes Bavarois, mon Fritz,
Mes obus, ma peste bovine,
Nous avons châtié ces gens sans foi, ni loi....
Dieu, que de changements bâclés par moi, par toi,
Par nous Providence divine!

Nous avons tout grillé, cité, village ou bourg,
Brûlé Toul et Forbach, incendié Strasbourg
Tout entier, citadelle et ville;
Vieillards, femmes, enfants, rien ne nous fut sacré....
Gloire au plus haut des cieux! Nous avons massacré
Cent mille Français, deux cent mille.

Nous en tuerons encore autant avec bonheur
Au nom de Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur;
Nous réduirons à la besace
Ce peuple ridicule, en lui prenant son or,
Ses milliards, sa flotte et ce qui lui reste encor
De la Lorraine et de l'Alsace.

Et quand tous seront morts, et qu'ils n'auront plus rien,
Alors..... en attendant, moi je me porte bien,
Fritz est là, le temps est superbe.
Je suis vert et gaillard, je reste sans efforts
Cinq heures à cheval..... Quand ils seront tous morts,
Dépouillés et couchés sous l'herbe,

Quand Paris que j'ai vu trop beau, vivant et plein,
Sera plus ennuyeux, plus bâté que Berlin,
Ma capitale solitaire,
Et qu'il s'écroulera par le feu dévoré.....
Alors rentrant l'épée au fourreau, je dirai:
Gloire au Ciel, et paix sur la terre.

Gastralgie

Madame ***, âgée de trente-cinq ans, ayant une constitution excessivement nerveuse, éprouvait depuis longtemps de violents maux d'estomac, accompagnés de fréquents vomissements après les repas; l'appétit était nul, les digestions très-pénibles; un état de marasme s'était emparé de cette malade. Après avoir successivement consulté les médecins les plus habiles, et avoir épuisé tous les secours de la médecine allopathique, elle se décida à ne plus faire usage d'aucun remède, et à cesser, par conséquent, de consulter des médecins. L'état de cette malheureuse femme s'aggravait chaque jour; la fièvre devint permanente; des transpirations abondantes couvraient tout son corps, et la jetaient dans un tel état de faiblesse et d'abattement, qu'elle restait plusieurs heures sans connaissance. La résistance insurmontable de la malade à n'employer aucun médicament fit qu'on lui parla du magnétisme, et on vint me chercher.

Je me rendis près de Madame ***; après avoir causé sur ce qu'elle éprouvait, je ne pus admettre une inflammation de poumons; il n'y avait point d'engorgements, ni de symptômes de squirrhe; parfois les digestions se faisaient bien et d'autres fois elles étaient nulles. Je pensai alors que Madame ***, d'une constitution nerveuse très-irritable, pouvait avoir une gastralgie, maladie sérieuse et souvent méconnue par les médecins. Je magnétisai en

prenant les pouces et en faisant pendant longtemps des passes, qui parurent la soulager.

Le lendemain, la famille était rayonnante, les figures étaient toutes épanouies lorsque j'arrivai, et on m'apprit que Madame *** avait éprouvé un calme immense, un bon sommeil, et que les potages qu'elle avait pris avaient très-bien passé. Je magnétisai de nouveau par des passes sur tout le corps; je posai la main sur l'estomac, et, à mon grand étonnement, elle s'endormit, mais du sommeil naturel. Je lui fis prendre un second potage à son reveil et un demi-verre de vin et d'eau magnétisée.

Je continuai ainsi pendant un mois à magnétiser la malade; l'endormant chaque jour sans provoquer le somnambulisme, ni même le sommeil magnétique. Après ce temps, les symptômes de la gastralgie disparurent, les digestions se firent bien, et Madame *** fut entièrement guérie.

LAFONTAINE.

Une séance de magnétisme

Le magnétisme est des plus puissants et des plus salutaires, lorsqu'il est employé avec discernement comme moyen de guérison dans les maladies; il peut devenir dangereux dans des mains inhabiles. Le magnétisme agissant surtout sur le système nerveux, produit parfois dans l'organisme des secousses, des désordres, qui, s'ils ne sont pas contenus ou exploités au bénéfice du malade, peuvent entraîner les accidents les plus graves; mais quand une main ferme et expérimentée les provoque avec intention, et les dirige avec intelligence, le malade en éprouve les meilleurs effets, et les résultats en sont des plus salutaires.

Par un hasard dont nous nous applaudissons, nous avons pu dernièrement assister à la magnétisation d'une malade. La séance, qui d'ordinaire est très-calme, a présenté des phases des plus terribles, qui nous ont effrayé au dernier point, et nous ont donné l'idée la plus haute de cette

force naturelle dont on doute parfois encore, et devant laquelle cependant toute force physique ou morale sont obligées de céder la place. Voici le fait tel qu'il s'est passé et tel que nous l'avons observé.

Une jeune fille était depuis plusieurs mois en traitement magnétique, pour une maladie bien sérieuse, une paralysie des jambes depuis sept ans, qui avait pour cause une affection de la moelle épinière, et pour laquelle tout avait été employé sans résultat par les médecins les plus distingués de Paris et d'autres pays. Le magnétisme avait au contraire déjà produit une amélioration positive et faisait espérer une guérison entière.

Nous trouvant en visite, et le magnétiseur arrivant, il nous fut proposé par la famille d'assister à la magnétisation, qui d'habitude ne présente rien de bien intéressant pour des spectateurs, puisque la malade n'est point endormie. Nous acceptâmes cependant avec plaisir. N'ayant jamais vu que des séances expérimentales, nous étions curieux de profiter de l'occasion qui nous était offerte, pour fixer notre opinion sur le magnétisme tant prôné et tant contesté de nos jours encore.

Au bout d'un instant que le magnétiseur tenait les pouces de la malade et fixait ses yeux sur les siens, nous vîmes des contractions dans la face, les yeux s'ouvrir, s'agrandir et se fermer; les paupières papillotèrent un instant et se levèrent avec force, l'œil restant fixe; puis la bouche s'entr'ouvrit, les mâchoires tremblèrent en faisant claquer les dents les unes contre les autres avec une vitesse indicible. Des mouvements convulsifs se présentèrent dans le haut du corps qui se précipitait vers le magnétiseur pour retomber et s'affaisser au fond du fauteuil, et par moments on pouvait lire le plus grand calme sur la face et dans toute la personne de la malade.

Le magnétiseur pendant cette crise était resté impassible, les yeux fixés sur la malade, dont il ne semblait perdre aucun mouvement, aucune sensation. Voyant le calme, il commença quelques passes sur la tête et devant le corps. Aussitôt les mouvements nerveux, convulsifs, spasmodi-

ques se renouvelèrent; des cris, des mots entrecoupés s'échappèrent au milieu de ces convulsions: — Monsieur.... laissez-moi — vous me tuez — oh laissez-moi — je le veux! — La malade semblait souffrir affreusement, et cependant parfois le calme venait — elle souriait alors et sa figure exprimait le bien-être; puis tout à coup les mouvements, les contractions, les cris, les spasmes redoublaient de force; un regard, un geste du magnétiseur les calmaient, puis ils recommençaient pour se calmer encore.

Cet état durait depuis une heure, nous ressentions un malaise inexprimable, nous voulions sortir et nous ne pouvions détacher nos yeux de cette pauvre enfant qui tremblait, suffoquait, se crispait, souriait, pleurait, criait et redevenait calme, selon que cet homme qui la dominait, voulait produire un de ces effets.

Ce spectacle était navrant, et cependant nous ne pouvions nous empêcher de reconnaître, d'admirer et d'être en même temps effrayé de cette force immense qui agissait ainsi sur un corps vivant, bien éveillé, possédant toutes ses facultés intellectuelles, et cependant devenu l'esclave d'un agent qui bouleversait tout son organisme.

Le magnétiseur jugeant, après une heure de cet état extraordinaire, que l'effet qu'il cherchait était produit, fit étendre la jeune fille sur une chaise longue, la couvrit d'une couverture afin que la chaleur ne se perdît pas; il posa l'une de ses mains sur la tête de la malade, l'autre sur l'estomac; il lui dit quelques paroles affectueuses et l'engagea à dormir; Mlle *** ferma les yeux; il lui fit alors des insufflations sur le cerveau, des frictions sur l'estomac, et pendant une heure il continua ainsi en tenant sur son épaule la tête de la malade.

La jeune fille tomba dans une somnolence, qui n'était ni le sommeil naturel, ni le sommeil magnétique, et pendant laquelle le calme régnait dans tout son corps, et le bien-être le plus grand se peignait sur son visage.

Au bout d'une heure le magnétiseur lui parla; elle ouvrit aussitôt les yeux en souriant, et déclara qu'elle se

trouvait très-bien, mais qu'elle sentait un violent besoin de sommeil. Le magnétiseur la dégagea fortement et lui permit de dormir en lui promettant qu'elle serait encore mieux le lendemain. Nous fûmes nous en assurer, et en effet la malade se trouvait plus forte, était d'une gaîté charmante et s'était promenée pendant deux heures, tantôt soutenue par un bras, tantôt seule.

Nous avions vu des séances de magnétisme dans lesquelles on endormait promptement une somnambule sur laquelle on faisait des expériences soit d'insensibilité, soit de lucidité, qui réussissaient plus ou moins bien.

Nous avions vu dans ces séances des personnes étrangères aux magnétiseurs, sur lesquelles on essayait pour la première fois le magnétisme, et qui éprouvaient certains effets de torpeur, d'engourdissement. Nous avions admis et reconnu que le magnétisme existait, mais nous l'avouons ici, nous n'avions aucune idée de ce que pouvait être la puissance magnétique avant d'avoir assisté au spectacle si saisissant de cette magnétisation sur cette malade.

Cette action qui, par quelques gestes, par le regard, se fait sentir profondément sur un être intelligent et contre sa volonté; qui va fouiller tous ses organes, qui stimule et fait vibrer tous ses nerfs, qui les secoue avec force et les calme *instantanément* malgré toute la violence de l'ébranlement; cette action qui produit la santé, qui arrête la vie qui s'en va ; cette puissance que l'homme possède, doit être la première de toutes les forces sur cette terre.

Nous comprenons aujourd'hui l'enthousiasme de certains magnétiseurs, nous comprenons que ces hommes convaincus de cette puissance se soient jetés courageusement dans la lutte, bravant les sarcasmes et les injures d'un public ignorant ou malveillant; nous comprenons qu'ils aient fait le sacrifice de leur repos, de leur vie, pour propager cette grande et immense vérité; pour doter l'humanité de cette panacée qui guérit toutes les maladies et presque tous les malades ruinés et abandonnés comme incurables par cette médecine, qui n'emploie que des poisons qui tuent, et qui se décore du nom de l'art de guérir.

De Bernaki.

Correspondance

—

BORDEAUX, le 10 Novembre.

Monsieur,

Si tous ceux à qui vous faites du bien voulaient vous seconder dans votre tâche philanthropique en communiquant aux incrédules et aux indifférents le soulagement et la guérison qu'ils reçoivent de vous, il est à présumer que le magnétisme aurait plus d'adeptes et que le magnétiseur serait considéré à juste titre comme le bienfaiteur de l'humanité.

Forte de cette conviction, je viens vous demander, Monsieur, l'insertion de cette lettre dans votre estimable journal, tenant aussi à faire profiter à l'occasion à d'autres le bien que j'ai reçu de vous.

Les flacons d'eau magnétisée que vous avez eu la bonté de m'envoyer, demandent à être remplacés, leur contenu a fait merveille; à défaut de vos soins personnels, je tiens à avoir au moins toujours sous la main, cette eau bienfaisante que vous vivifiez de votre volonté et de vos forces. Voici les deux occasions où je m'en suis servie avec tant de succès : ma sœur souffrait depuis trois mois d'un mal d'yeux, qui allait tous les jours en empirant, et menaçait de devenir dangereux pour la vue; elle a fini par s'interdire toute lecture, l'inflammation augmentait et l'œil droit surtout était douloureusement fatigué par des contractions violentes, précipitées et incessantes.

C'est alors, Monsieur, que voyant ma pauvre sœur toujours au même point, malgré toutes espèces de remèdes, qui ne lui apportaient pas le moindre soulagement, je vous écrivis pour vous demander de l'eau magnétisée.

Sitôt que l'eus reçue, je lui en fis des compresses que je lui appliquais, même la nuit.

Que vous dirai-je, Monsieur? au bout de quelques jours, les yeux revinrent à une santé parfaite, toute trace d'in-

flammation avait disparu, les contractions cessèrent comme par enchantement et ma sœur put revenir à ses occupations interrompues.

Voici à présent pour moi : Je souffrais horriblement des gencives; je m'adressai à un dentiste de Bordeaux, de la plus grande réputation, qui me conseilla de rincer les dents avec de l'eau salée. Hélas! je ne m'en trouvais que plus mal, mes gencives, de rouge foncé, devinrent presque violacées, je ne pouvais rien manger, car chaque cuillerée même de bouillon que j'avalais, irritait mon mal. J'eus recours alors à l'eau magnétisée, j'en tins une gorgée dans la bouche pendant la durée de cinq minutes, à plusieurs reprises dans la journée, et le lendemain déjà, je pus constater son effet bienfaisant; aujourd'hui je ne souffre plus du tout, et mon cœur est pénétré de reconnaissance, Monsieur, pour ce remède si simple, et cependant si prodigieux que vous m'avez indiqué.

Simple et prodigieux! Oui, voilà ce que vous êtes, Monsieur; un prodige n'est jamais si grand que lorsqu'il est simple, c'est-à-dire honnête et sincère. Pour le produire, il faut une conviction loyale, un cœur grand, une âme élevée, un esprit enthousiaste et une vie dévouée. Tout le miracle est là, et vous l'exercez depuis trente-cinq ans avec une énergie et un désintéressement qui inspirent plus d'admiration encore que de surprise.

Agréez, Monsieur, avec mes sentiments de reconnaissance, mes respectueux hommages de cœur.

Henriette Marsao.

Nous trouvons dans l'*Indépendant du Tarn* la pièce suivante, d'une énergie toute virile :

TRAHISON

Mais qu'avais-tu donc fait, ô Patrie, à ce traître,
A ce valet jaloux des hontes de son maître,
Pour qu'il ait pu livrer tes derniers défenseurs?

Pour qu'il vînt étouffer les restes de ton âme,
Qu'il te prît à la gorge et te jetât, l'infâme,
Aux bras ensanglantés de tes envahisseurs?

Va, Judas, va toucher les deniers de la honte :
Lâche, tends les deux mains qu'on te solde ton compte:
Dilate de plaisir ce qui te sert de cœur !
Approche : l'or est là, vil, sale; mais qu'importe?
Contre le déshonneur ton âme est assez forte !
Vendu, va-t-en donner quittance à ton vainqueur!

De ce pacte hideux va recevoir la prime.
Ah, Dieu! s'ils t'ont pesé l'argent au poids du crime,
Tu dois rassasier tes avides désirs :
Car on doit payer cher le fils qui vend sa mère,
Qui lui meurtrit le sein et qui vend à l'enchère
Sa dernière agonie et ses derniers soupirs.

Quand ton maître à Guillaume envoya son épée,
Cette arme de bandit que seul avait trempée
Le sang républicain dans l'ombre répandu,
La France tressaillit; mais ne fut point surprise;
Car le Corse restait fidèle à sa devise
En livrant son pays après l'avoir vendu.

On trouva naturel que l'homme de Boulogne
Vînt baiser les talons de ce monarque ivrogne,
Et, blémi par la peur, se courbât sous ses lois.

De ce règne honteux c'était la fin logique;
Celui qui dans sa fleur tua la République,
Pouvait bien nous trahir une seconde fois.

Mais toi? Toi l'imiter? Toi livrer ton armée :
Soldats; canons, drapeaux, gloire, honneur, renommée,
Tout jeter en pâture à ces chiens affamés!
O misère! Un soldat! un chef à qui la France
Sans crainte confiait sa dernière espérance
Comme au héros vengeur de ses fils décimés!

Dis! qui donc t'a payé, le Teuton ou le Corse?
Le héros de Sédan ou l'homme de la force?
Qui donc t'a marchandé le prix de ton affront?
Lequel de ces brigands marqué pour le supplice,
Dans l'ignoble marché te servant de complice,
De son or a gravé la honte sur ton front?

Ah! fou, qui caressais cette horrible pensée,
Que la France, par toi vendue et terrassée,
Accepterait encor des fers de son bâtard;
Et que toi, tu pourrais relever par un crime
Ce trône renversé qui portait à sa cîme
Le cadavre pourri d'un immonde vieillard.

Fou, qui n'as pas compris que notre heure est venue,
Que la France n'est pas la grande entretenue,
Qui, comme on l'avait dit, dans la honte s'endort;

Que ses fils, secouant le joug de vingt années,
Ont juré d'accomplir leurs libres destinées,
Malgré la trahison, la mitraille et la mort.

Fou, qui n'entendais pas ces bruits sourds des armures,
Ces appels à la guerre et ces vastes murmures
Que fait en s'éveillant un peuple de soldats,
Compte-les, si tu peux, ces cohortes de braves,
Et dis-nous s'ils voudraient, comme toi, vivre esclaves
D'un lâche qui se rend à l'heure des combats?

Maintenant que ta soif, voleur, est assouvie,
Où vas-tu la traîner ta misérable vie?
Quel palais désormais deviendra ta prison?
En quels lieux iras-tu, baissant ta tête infâme,
Cacher ce front flétri que le bourreau réclame
Pour y graver brûlant ce mot vil : Trahison?

Assez sur ce bandit. — Ville vierge d'outrage,
C'est toi qu'il faut pleurer avec des pleurs de rage;
C'est ton sort qu'il faut plaindre et tes murs profanés;
C'est le vôtre, ô soldats, vous dont l'âme héroïque
N'aurait jamais souscrit à ce trafic inique,
Et qu'il fallut tromper pour vous voir enchaînés!

Vos fronts que le malheur a touchés de son aile,
Héros, portez-les fiers! La honte est personnelle :
Le crime est pour lui seul et ne vous atteint pas.

O sublimes trahis, allez, séchez vos larmes !
Entendez-vous au loin ? la France court aux armes :
Pour nous c'est la vengeance et pour eux le trépas !

La justice

On s'arrête confondu quelquefois en considérant la pauvreté des langues, qui, si riches qu'elles soient, n'ont qu'un seul mot pour exprimer des choses essentiellement différentes.

Prenons le mot de justice, par exemple.

La justice, dans le sens juridique, est-elle cette justice, qui est si grande et si nécessaire à tous, qu'elle n'a même pas besoin de définition pour être comprise de chacun, car elle est l'anneau d'alliance de cette chaîne souvent désunie, qui a nom : Société ?

L'extrême justice, prise au pied de la lettre, n'est-elle pas injuste, et n'est-ce pas un anachronisme pitoyable et un sacrilége impie, que de se servir de cette chose sainte et de la clouer comme une étiquette au pied de la guillotine ou du bûcher ?

La loi de la justice est éternelle, mais comme tout ce qui se répand et nous enveloppe, elle est soumise au progrès.

La critique, sous telle forme ou autre, n'a pas cessé de développer le progrès ; — elle l'a pris aux langes, lui donnant une caresse par ci, un fouet par là, le dorlotant et le châtiant, et ne cessant de le mener, de le pousser, de le faire marcher, culbutant les boiteux sur son passage, écrasant la vermine, allant toujours, avançant sans cesse, glissant quelquefois, — ne tombant jamais.

La majorité est-elle pour la critique ?

Non.

Les faux-prêtres de toutes les classes la craignent et la condamnent ; les ignorants ne la redoutent pas, mais, par le fait même de leur incurie, ils y sont indifférents, ce-

qui est pis peut-être, car l'ignorance est plus dangereuse que la persécution. Il reste donc la classe éclairée et honnête qui lutte, car elle comprend; qui tombe, car on l'écrase; qui se relève, car elle est forte; et qui survit, car la vérité ne meurt pas!

La lutte homicide contre la liberté de la parole dans la plus grande partie des Etats qui se disent civilisés (?) nous prouve combien est faible la conviction dans la nécessité de la critique pour la vie sociale.

Cependant, ne soyons pas trop ingrats envers ces *spécialistes d'abus*, qui chauffent la critique et contribuent beaucoup, il faut en convenir, à son développement illimité.

Les rois — ces vampires, les jésuites — ces vautours, tous ces gredins sacrés et infaillibles, qui, de tout temps, contemplent, avec une superbe indifférence, les méfaits les plus horribles qui se commettent au nom de leurs intérêts, et qui stigmatisent par un dédain orgueilleux toutes les sphères du travail honnête, — ne sont-ils pas des instruments indispensables pour la destruction radicale du mal et le triomphe définitif du bien?

Ces nains, ces idiots, ces bêtes fauves ont été nécessaires à l'homme : étourdi de tant d'anomalies, dégoûté de tant de monstruosités, il commence à trouver les théories insuffisantes, et il va poser enfin rationnellement la question pratique de ses droits, de sa dignité, de sa force et des moyens d'atteindre au bien-être intégral sans faire de tort à la partie intégrante du corps.

Lorsque la jeune République sera délivrée de tous les miasmes qui montent autour d'elle, — restes d'un terrain pourri, — qu'elle aura purifié l'air vicié, assaini la société, donné à tous la lumière et à tous la justice, elle créera peut-être un mot à part pour désigner cette nécessité navrante qui oblige la société à châtier son frère coupable: — d'ailleurs, non, ce mot deviendra inutile, — puisque, humaine et maternelle, elle corrigera l'homme sans s'arroger le droit monstrueux de disposer de sa vie, et alors elle pourra se réconcilier aisément avec les homo-

nymes académiques, car le mot de justice, appliqué au châtiment, ne signifiera qu'un bienfait de plus, — le plus grand peut-être : — celui de conserver un membre à la société, et de le lui rendre purifié par le repentir et fortifié par le travail.

Marie d'AGIEZ.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DIXIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1870

Pages

IIme NUMÉRO. — FÉVRIER 1870

IIIme NUMÉRO. — MARS 1870

IVme NUMÉRO. — AVRIL 1870

Vme NUMÉRO. — MAI 1870

VIme NUMÉRO. — JUIN 1870

XIme NUMÉRO. — NOVEMBRE 1870

XIIme NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1870



DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

11me ANNÉE — 1871

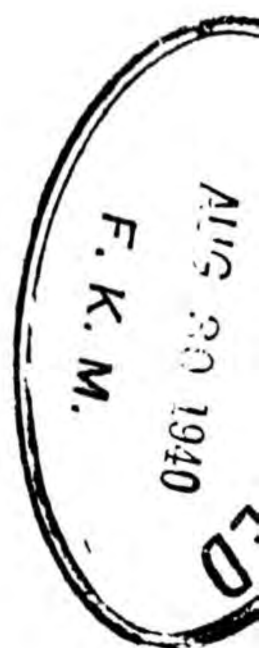
GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

—

1871


AUG 30 1940
F. K. M.

N° 1. Janvier 1871. Année 11me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — CORRESPONDANCE : LETTRE DE M. BERNARD. — RÉPONSE A M. BERNARD PAR LAFONTAINE. — GUÉRISON D'UNE MALADIE DE POITRINE. — RÉFLEXIONS, PAR LAFONTAINE. — DU MAGNÉTISME MÉDICAL, PAR M. E. RAOUX. — SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE LAUSANNE.

AVIS

La onzième année du journal *Le Magnétiseur* commençant le 1er Janvier 1871 et finissant le 1er Décembre, nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Janvier, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront *immédiatement* et *franco* les MÉMOIRES D'UN MAGNÉTISEUR, deux volumes avec portrait de l'auteur.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il ne nous reste qu'une seule collection complète des dix années du journal *Le Magnétiseur,* que nous donnerons au prix de 80 francs,

et quelques numéros séparés que nous nous ferons un plaisir d'offrir à nos abonnés qui pourraient en avoir égarés.

Nous continuerons, dans l'année 1871, à nous occuper plus spécialement du magnétisme au point de vue thérapeutique, tout en abordant cependant le côté psychologique.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal intéressant et instructif.

Nous osons espérer que nos anciens abonnés ne nous abandonneront pas; nous espérons aussi que les amis du magnétisme nous accorderont leur concours en s'intéressant à notre publication qui est à peu près la seule; et que cette année encore nous ferons quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité que nous n'avons cessé de donner à nos écrits.

C'est en restant invariablement attaché à ce système de ne présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de nos lecteurs.

C'est ainsi que nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes et propager une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre longue expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais encore à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent connaître la vérité sur une science qui, depuis son apparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE

Genève, 11 Décembre 1870.

Monsieur,

Lorsque je me décidai à m'abonner à votre journal *le*

Magnétiseur, j'avais en vue de connaître les preuves que vous cherchiez à y donner de l'existence du fluide magnétique et de ses effets curatifs; le titre *Journal du Magnétisme animal* m'indiquait que c'était là le but spécial et unique de votre publication.

Aussi c'est avec regret, Monsieur, que j'ai vu que le dernier numéro du *Magnétiseur* renfermait des articles n'ayant aucun rapport, ni de près ni de loin, avec le magnétisme, et dont le style et la tendance ont été loin de me plaire.

Je viens donc, Monsieur, vous informer que je ne veux pas, comme abonné, contribuer à la publication de telles productions, et je vous prie de cesser de m'envoyer votre journal si je suis exposé à y lire encore des articles du genre de ceux contenus dans le numéro de Décembre, articles qui blessent profondément les sentiments de sympathie que j'éprouve pour la nation allemande.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

Alph. BERNARD.

Réponse à M. Bernard

Notre étonnement n'a pas été médiocre en lisant la lettre qui précède, et nous ne nous attendions pas à la mercuriale qui nous est adressée. M. Alph. Bernard nous déclare que toutes ses sympathies sont pour la nation allemande. C'est son droit : ses opinions sont libres, et nous n'avons point à nous en occuper. Mais, qu'il se permette de vouloir nous les imposer, à nous, Français, et qu'il nous menace de ne point continuer son abonnement si nous ne condescendons à chanter les prouesses de ce roi hypocrite et de son astucieux ministre, qui se vautrent dans le sang de nos compatriotes, au nom et pour la plus grande gloire de la Providence, ceci passe la plaisanterie et n'est plus tolérable. Aussi nous nous permettons de lui répondre :

Oui, le journal *Le Magnétiseur* est un recueil spécial, consacré à l'étude du magnétisme et à la pratique de cette

science, et nous ne comptons pas en changer le but; mais il est des circonstances solennelles où les cœurs et les pensées sont tenues en éveil par la menace d'un grand cataclysme; quand les principes sur lesquels repose le développement moral de l'humanité sont outrageusement violés, et que la civilisation elle-même est remise en question, tout homme qui, à quelque titre que ce soit, tient une plume, a, selon nous, le droit et le devoir de faire entendre le cri de la conscience publique révoltée.

Au fond de toutes les idées, de tous les travaux, il y a, en ce moment, une question dominante, c'est de savoir si la société humaine, au lieu de s'affermir dans les voies de charité mutuelle ouvertes par le christianisme, et que les progrès des sciences et des arts ont élargi de jour en jour, sera impitoyablement refoulée jusqu'à la barbarie, par les pratiques féroces et les procédés déloyaux d'une ambition qui ne prend plus la peine de dissimuler ses détestables projets d'assujettissement de l'Europe; d'une ambition qui, en proclamant cette maxime impie et anti-sociale, que, *la force prime le droit*, fait à la loi divine la plus sanglante insulte et en est la négation la plus formelle.

Et quand les promoteurs de ces abominables doctrines ont la sacrilége impudeur de prétendre associer à leurs actes la Providence, dont ils osent invoquer le nom, on veut que les hommes pour qui les sentiments religieux ne sont pas affaire de vaines formules, mais de croyances sincères, ne soient pas indignés et ne flétrissent pas ces manifestations hypocrites!

On veut que nos sympathies soient pour ceux qui massacrent de malheureux paysans sans armes, dont le crime est de n'avoir pas reçu les envahisseurs à bras ouverts, et d'avoir refusé de leur servir d'espions; on veut que nos sympathies soient pour ces vandales qui bombardent et incendient des villes ouvertes, des villages qui ne sont pas même défendus par les habitants; on veut nos sympathies pour ceux qui, contre les lois de tous les pays civilisés, s'emparent des magistrats, des citoyens notables pour les faire servir sur les locomotives à protéger de leur

personne les convois prussiens, ou qui les emmènent, comme à Dijon, à Gray, à Vesoul, etc., prisonniers en Allemagne pour servir d'otages aux exactions ou aux vengeances que ces généreux vainqueurs n'avaient pas suffisamment assouvies en brûlant, tuant et pillant sur place ; on veut nos sympathies pour ces victoires obtenues sur une nation livrée sans armes, sans munitions, sans approvisionnements par un gouvernement indigne, et vendue par des traîtres infâmes !

Ce sont là des hauts faits qui peuvent exciter les sympathies de M. Alph. Bernard, mais ces faits nous révoltent, nous indignent. Et, sans vouloir imposer aux autres nos sentiments, mais en voulant qu'on les respecte, nous déclarons ici que toutes nos sympathies sont pour la France, notre noble et malheureuse patrie qui, à peine délivrée de son gouvernement infâme, et encore embarrassée de tous les traîtres, de tous les satrapes gorgés d'or, qui l'ont abaissée, avilie et vendue, pour cette France qui se réveille aujourd'hui les pieds dans le sang de ses enfants, au milieu du carnage et de l'incendie, ravagée par des hordes barbares, dignes descendants d'Attila ; pour cette France qui, ne faisant appel qu'à sa propre virilité, se relève grande et fière, et combat vaillamment de sa main mutilée, improvisant une défense d'autant plus sublime qu'elle est désespérée, ne demandant qu'une chose, qu'on la laisse mourir s'il le faut, mais que sa mort soit digne.

Voilà la nation, — que M. Bernard nous permette de le dire, — qui mérite toutes les sympathies. Et quand nous ne serions pas Français, la nôtre lui serait acquise à tous les titres, en présence du noble spectacle qu'elle donne au monde.

Il en est un autre encore non moins glorieux et bien consolant pour l'humanité et que nous recommandons aux sympathies de M. Bernard. C'est celui que lui offre sa propre patrie : la Suisse, la grande, la noble, la charitable Suisse, qui aura pris à cette guerre impie la part la plus glorieuse de toutes, celle d'en panser les blessures, d'en soulager les douleurs et les misères.

A cette nation qui a tenu et tient encore si haut et si fier le drapeau de la neutralité, en même temps que celui de la civilisation moderne, la France gardera une reconnaissance éternelle et le monde entier son admiration et son respect.

Cela dit, avons-nous besoin d'ajouter que nous renoncerons sans regret à l'abonnement de M. A. Bernard, s'il faut l'acheter par notre adhésion aux hommes et aux choses pour lesquels il réclame le respect et les sympathies, et pour lesquels nous croyons nous honorer nous-même en n'exprimant que l'horreur et le mépris.

CH. LAFONTAINE.

Guérison d'une fluxion de poitrine.

Par le magnétisme

Nous trouvons dans l'*Hermès* de 1827 le traitement curieux qui suit, et que nous ferons suivre de quelques réflexions.

« Un soir, après quelques courses pénibles à pied, et dont elle aurait pu se dispenser, Madame Sponton rentra chez elle essoufflée, avec quelques frissons, les pieds froids, un point de côté, au dessous du sein gauche, une toux fréquente, mal à la tête, et crachant un peu de sang : c'était l'invasion d'une inflammation de poitrine. On la ramena sur-le-champ par son ordre à Lyon, distant de trois lieues de sa campagne.

Je fus appelé à huit heures du soir du même jour, et j'étais auprès d'elle une demi-heure après. On venait de la placer commodément dans son lit, la tête et la poitrine un peu élevées ; elle était assise, entourée de son mari, d'une amie et de deux filles de service qui lui étaient fort attachées.

Les crachats étaient écumeux, mais difficilement rendus et teints de sang sorti récemment du poumon. Le point de côté avait augmenté, il était presque insupportable ; il y avait de l'oppression, difficulté de respirer ; le

pouls était serré, mais donnant près de quatre-vingt-cinq pulsations ; les yeux étaient vifs, presque étincelants ; la peau un peu disposée à une moiteur symptomatique ; cet état devenait alarmant.

D'abord en m'apercevant, Madame Sponton m'avait déclaré qu'elle ne voulait être traitée que par le magnétisme ; je la rassurai. Toutes les personnes présentes étant extrêmement inquiètes, je leur proposai de passer la nuit avec moi auprès de la malade, pour m'aider dans tout ce que j'avais à faire pour elle, ce qui fut accepté avec un grand empressement. Je magnétisai aussitôt et convenablement quatre bouteilles vides, et j'en plaçai trois de la manière suivante : l'une entre les deux talons de la malade et les deux autres en dehors chaque coté en opposant les goulots au fond de la première. Une couverture de coton retenait dans leurs positions respectives et les bouteilles et les talons : les couvertures ordinaires furent replacées sur le tout.

Je me mis en rapport avec M. Sponton, la dame et les deux filles de service ; le premier, placé à la gauche du lit, eut la main droite fixée sur le point de côté de son épouse, les doigts dirigés en bas ; sa main gauche pressait la main droite de l'amie ; celle-ci donnait la main gauche à l'une des filles de service, et ainsi de suite en faisant le tour du lit jusqu'à moi. Ma main gauche était appuyée immédiatement sur la tête peu couverte de la malade, mes doigts dirigés en bas et sur le front.

Avant la formation de cette chaîne, j'avais régulièrement magnétisé Madame Sponton de la tête aux pieds par-dessus ses couvertures, en insistant un peu plus vis-à-vis la région des parties affectées. Je recommandai le silence, la patience, en avertissant toutefois que si la lassitude s'emparait de l'un des anneaux de cette chaîne vivante, il n'y avait aucun inconvénient à se reposer.

On apportait à la malade, toutes les demi-heures, un demi-verre d'eau magnétisée, qu'elle buvait froide et avec avidité. A son côté gauche, à un pied de son lit et presque sous le coude de M. Sponton, je fis placer sur un tabou-

ret une grande jatte d'eau magnétisée, et dans cette jatte trempaient, par une de leurs extrémités, deux larges rubans de fil magnétisés qui se réunissaient dans leurs parties non humectées, pour faire une ceinture peu serrée autour du bas de la poitrine de la malade, embrassant aussi le point de côté.

L'intention la plus forte de la soulager et de la guérir nous animait tous. Nous restâmes dans cette position cinq quarts d'heure, au bout desquels Mme Sponton se sentit un besoin d'uriner. J'avais prévu cette circonstance et fait disposer un vase commode approprié à cet usage pour le lit.

La malade avait les pieds brûlants et la tête beaucoup moins souffrante.

— Il me semble, dit-elle, que vous m'avez un peu soulagée.

Avant que l'heure fût plus avancée, j'envoyai un domestique chercher des feuilles de vigne, les plus grandes et les plus fraîches qu'il serait possible de trouver.

M. Sponton, l'amie de la malade et moi, nous nous retirâmes un moment, pour prendre une légère collation.

On me montra ensuite les urines ; il y en avait environ une demi-pinte ; elles étaient claires et crues. — Il était onze heures du soir lorsque nous reprîmes notre première position, animés tous d'une nouvelle ardeur.

Mais au lieu de placer ma main gauche sur la tête de la malade, je tenais par son fond une bouteille vide, fortement magnétisée, dont je dirigeais le goulot en bas et sur le sommet de la tête. Nous restâmes dans cette situation, sauf deux petits repos, jusqu'à deux heures du matin. — J'étais en sueur, ainsi que mes collaborateurs ; la malade nous dit alors :

— Je romps le silence pour vous dire que je respire plus librement (ce dont je m'étais aperçu), que je suis en grande moiteur, et qu'il faut encore que vous passiez dans la pièce voisine.

En effet, malgré la transpiration qui lui était survenue, elle rendit encore une plus grande quantité d'urine que la

première fois, moins crues et moins claires. Le point de côté était diminué sensiblement; les crachats, aussi sanguinolents, étaient devenus plus abondants, plus fréquents et d'une plus facile expectoration; le pouls n'était plus serré, il était devenu souple, et donnait quatre-vingts pulsations.

Je fis cesser la chaîne et placer à nu, sur le point de côté, douze feuilles de vigne magnétisées. Je renvoyai alors tout le monde se reposer et ne gardai avec moi que la femme de chambre pour donner les demi-verres d'eau, et pour m'aider au besoin.

Jusqu'à six heures et demie du matin, je restai auprès de la malade, la magnétisant à diverses reprises de la tête aux pieds, et m'arrêtant surtout à quatre ou cinq pouces de distance du point de côté, pour renforcer l'effet des feuilles. Mme Sponton me dit :

— Ces feuilles me brûlent, mais me font un bien étonnant; voyez, je respire presque comme à mon ordinaire; mes crachats ne me déchirent plus autant et je les rends bien plus facilement (ce qui était dans l'exacte vérité).

Je conçus dès ce moment l'espérance d'une prompte guérison.

Forcé de quitter la malade pendant deux heures, j'enseignai aux personnes qui m'assistaient comment il fallait me remplacer; je leur recommandai de ne pas discontinuer l'eau magnétisée et d'observer toujours le plus grand silence.

Je revins trois heures après. Tout avait été exécuté à souhait, suivant mes prescriptions. La fièvre avait diminué; le pouls était très-flexible; la transpiration critique se soutenait; la malade avait rendu beaucoup de vents; elle avait uriné trois fois très-abondamment; elle était d'un contentement extrême ainsi que ceux qui l'entouraient.

Je dirai, pour abréger, que pendant toute la journée les mêmes soins furent donnés et eurent les mêmes résultats. La nuit suivante, la malade dormit quatre heures, par intervalles, d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, troisième jour de la maladie, je revis Mme Sponton à onze heures du matin. Les crachats étaient fréquents et abondants, teints encore légèrement de sang plus cuit, plus épais et plus ancien; la fièvre était bien diminuée, le point de côté presque dissipé. Les feuilles de vigne furent renouvelées. La nuit et la moitié du jour suivant, Mme Sponton fut soignée de la même manière A midi, elle avait eu une selle naturelle et abondante. Plus de sang, plus de point de côté; l'expectoration était facile, la fièvre avait absolument cessé; les urines étaient devenues plus colorées, plus cuites et plus fréquentes.

Mme Sponton, sentant un grand besoin de prendre quelque chose, voulait qu'on lui donnât une tasse de bouillon léger. Je m'y opposai, mais je lui dis que le mieux étant, je reviendrais le soir pour la magnétiser encore, qu'elle se tînt dans un fauteuil, et que devant moi elle prendrait un demi-verre d'eau avec du sirop d'orgeat et un biscuit à la cuillère; ce qui fut exécuté. — Dès lors, je ne vis plus Mme Sponton qu'une fois par jour, pour continuer mes soins pendant une demi-heure, diriger son régime alimentaire qui devenait facile, enfin pour être témoin d'une convalescence rapide et d'une parfaite guérison.

Ainsi, une inflammation de poitrine qui se présentait avec les caractères les plus alarmants, a été guérie complètement en quatre jours, sans autre remède que le magnétisme.

Picher-Grandchamp.

Réflexions

Nous comprenons difficilement comment M. Picher pouvait espérer atteindre le but qu'il se proposait, en alliant ainsi l'action de plusieurs personnes, différentes de constitution, de santé, de sexe, d'âge et de caractère.

Nous ne pensons pas qu'il en soit d'un malade comme d'une table qu'on veut faire *tourner* et *répondre*.

Lorsqu'on veut agir sur un corps inerte, peu importe le nombre, la qualité et la diversité des fluides; mais sur un être vivant, il en est autrement.

Que se propose-t-on en magnétisant un malade?

On veut rétablir la circulation générale en stimulant tel ou tel organe qui ne fonctionne pas, soit par accumulation, soit par privation du fluide vital; on veut faire disparaître, par cela même, l'inflammation ou l'atonie qui en est la conséquence.

La vie étant le mouvement perpétuel des fluides qui sont dans l'homme; la maladie n'étant qu'un temps d'arret, qu'une interruption dans le mouvement et la circulation des fluides, soit dans le réseau nerveux et sanguin extérieur, comme dans les névralgies, les rhumatismes, etc., etc.; soit à l'intérieur, comme dans le cas ci-dessus, où l'interruption est plus profonde, et atteint directement les principaux organes de la circulation, les paralyse, et développe une inflammation intense, dont les conséquences sont : sentiment de chaleur et d'ardeur dans la poitrine, points douloureux, difficulté de respirer, toux, expectoration de matières muqueuses souvent sanguinolentes, etc.

Il faut donc, dans un cas semblable, — du moins nous le pensons, — que l'action, pour qu'elle soit salutaire, soit *une*, *forte* et *entière*.

Ce n'est donc point, — toujours selon nous, — en cherchant à réunir, à assimiler entre eux divers fluides plus ou moins contraires, plus ou moins sains, plus ou moins intenses, plus ou moins mollement ou plus ou moins intelligemment émis, que l'on peut espérer produire une action salutaire. Tout en admettant même, — ce qui n'est pas probable, — que l'action de ces différentes personnes, ignorantes des lois du magnétisme, — ne soit pas contrariée, entravée l'une par l'autre ; — le résultat ne doit, ne peut être la santé, mais un désordre fâcheux dans tout l'organisme du malade, — car il n'y a pas unité d'action.

Quant aux bouteilles vides magnétisées, placées à droite, à gauche, aux pieds, à la tête, pendant l'action du magnétiseur ; n'étaient-elles pas des auxiliaires au moins inutiles, et qui devaient plutôt contrarier son action, en répandant au hasard un fluide non dirigé?

Cependant, malgré tout ce que ce traitement a d'irration-

nel à nos yeux, la guérison fut obtenue; — il est vrai que le magnétiseur avait d'abord, seul et sans auxiliaires, magnétisé plusieurs fois la malade ; — mais c'est un fait que nous reconnaissons avec plaisir, parce qu'il prouve la puissance curative du magnétisme, même quand il est mal compris, mal pratiqué.

Autrefois, on se servait aussi d'auxiliaires, de baquets magnétiques armés de tiges de fer, qu'on s'appliquait sur la partie malade; d'arbres magnétisés auxquels pendaient des cordes dont on s'entourait, en se plaçant dessous et en se donnant les mains. Des guérisons ont été obtenues par ces moyens, mais furent-elles bien le résultat du magnétisme, ou l'imagination n'en a-t-elle pas été la principale cause ?

Dans toutes les maladies guéries aux traitements des baquets, des chaînes, des arbres magnétisés, nous ne voyons pas de véritables maladies, de maladies aiguës ; telles que fluxion de poitrine, pleurésie, fièvres malignes, typhoïdes, cérébrales, varioles, etc. Nous reconnaissons des indispositions légères, des états nerveux, des névralgies, des douleurs rhumatismales extérieures ou intérieures, etc., etc., dans lesquelles souvent l'imagination joue le principal rôle, tantôt comme calmant, tantôt comme excitant.

Les guérisons de maladies sérieuses qui ont été obtenues à cette époque, l'ont toutes été par des traitements directs et particuliers sur des malades isolés, et non sur des malades assis en commun autour des baquets ou aux chaînes magnétiques.

Cela se conçoit : Le magnétisme curatif n'étant que la transmission du fluide vital d'un homme sain et fort dans l'économie d'un homme malade, il faut que cette transmission soit intelligemment dirigée sur les organes affectés; et pour qu'il en soit ainsi, il faut qu'elle soit *une*, et soumise à une *seule* volonté, et non le résultat d'une combinaison de plusieurs personnes, qui toutes, malgré elles, peuvent avoir et ont des idées divergentes et des fluides plus ou moins dissemblables.

Mesmer, Puységur, Tardy de Montravel, Deleuse, Dupotet ont toujours traité les malades séparément. Quand ils ont fait des chaînes de magnétiseurs, pour essayer d'agir plus fortement sur un malade; quand un seul magnétiseur a essayé de traiter plusieurs malades ensemble, ils n'ont employé ces moyens que comme essai et comme expérimentation.

Les résultats n'ont jamais été satisfaisants; et quand, par un de ces hasards qui se rencontrent quelquefois, ils ont, en expérimentant ainsi, obtenu une guérison, ils se sont bien gardés de la présenter comme conséquence générale et qui devait être prise pour règle.

Nous avons toujours combattu ces moyens comme irrationnels. Nous n'avons traité les malades qu'en les magnétisant séparément, n'employant aucun autre auxiliaire que l'eau magnétisée, soit en compresse, soit en boisson, et nous pouvons le dire hautement, nous avons souvent, très-souvent et presque toujours guéri.

Ch. LAFONTAINE.

Du Magnétisme médical.

Hôpital magnétique de Londres

Le meilleur moyen de fermer la bouche aux détracteurs intéressés du magnétisme médical, et de dissiper les préventions ou l'ignorance, c'est de porter à la connaissance du public les résultats positifs obtenus en divers pays, par ce nouveau mode de traitement.

Le baron Du Potet a publié, dans son journal, les cures remarquables faites à *l'Hôpital magnétique* de Calcutta, dirigé par le docteur Esdaile depuis 1846.

Le même journal a donné le détail des 196 guérisons obtenues en 1833 par le commandant Laforgue, à Pau, guérisons consignées dans un rapport envoyé à l'Académie royale de Médecine par M. Charonceuil procureur à la cour des comptes.

Le docteur *Charpignon*, d'Orléans, a présenté un résumé des nombreux traitements magnétiques qui ont été

exécutés ou dirigés par le marquis de Guibert, de 1834 à 1840, dans le dispensaire qu'il avait établi dans sa propriété de Font-Château, près de Tarascon (1).

Voici de nouveaux faits à l'appui de la valeur thérapeutique du magnétisme, faits d'autant plus importants qu'ils sont attestés par des personnes dignes de foi, et nous arrivent d'un pays où la froide observation est plus en honneur que l'imagination et l'hypothèse.

Nous les empruntons au dernier rapport que vient de publier le comité de l'*Hôpital magnétique* de Londres, hôpital fondé, il y a 21 ans, par le docteur Elliotson, et dans lequel près de quatre mille malades ont été traités de 1849 à 1869.

Cet hôpital est sous la direction d'un comité médical qui se réunit une fois par mois, et d'un comité de dames patronesses. Ceux dont la contribution atteint le chiffre de dix guinées (250 fr.) ont le droit d'envoyer chaque année un malade dans l'établissement. Ceux qui ne souscrivent que pour une guinée (25 fr.), ne jouissent de ce privilége que pendant les douze mois qui suivent leur souscription.

La plupart des malades sont traités gratuitement; il en est cependant qui payent une finance proportionnelle à leur état de fortune. Cette finance est exigée à la fin de chaque semaine.

Les magnétiseurs affectés à l'infirmerie sont au nombre de quatre, parmi lesquels une femme, pour les soins à donner aux malades de son sexe.

Le rapport officiel publié à Londres en 1869 indique, parmi les 24 membres du comité actuel, le comte de Dunraven président, les lords Abinger, Hougton, et le lieutenant colonel Topham, le docteur Chandler superin-

(1) Sur 3315 malades, dont 1194 hommes et 2125 femmes, traités à Font-Château, 1448 furent guéris, 375 soulagés, 504 n'eprouvèrent aucun changement, et 487 ne firent pas connaître le résultat du traitement. 424 hommes et 1259 femmes donnèrent des signes variés de somnambulisme. (Charpignon, p. 274).

tendant médical, plusieurs banquiers et un comité de sept dames.

Le docteur Whateley, archevêque de Dublin, avait été, pendant dix ans, le président de cette infirmerie magnétique. Il publia, en 1863, un mémoire remarquable en faveur du magnétisme calomnié et ridiculisé par des adversaires intéressés ou ignorants.

« Ce mémoire, dit M. Jefferson, provenant d'un homme aussi instruit et occupant une si haute position dans l'Eglise, tranquillisera la conscience de ceux qui considèrent le Mesmérisme comme la conséquence d'une intervention de Satan. On nous avait appris à rattacher au Démon tout ce qui se fait de mauvais sur la terre; il paraît dès lors qu'il a changé de vocation, puis qu'il n'est résulté que du bien du Mesmérisme. »

Le collége royal de Dublin avait défendu aux étudiants et aux licenciés de s'occuper d'homœopathie et de magnétisme. L'archevêque signale ce décret tyrannique comme une mesure émanant plutôt d'un corps de métier (*trades-union*), que d'un collége savant. Le savant prélat termine sa lettre par ces lignes :

« Au milieu du dégoût et de la honte que font éprouver de semblables procédés, il y a une consolation pour les défenseurs du magnétisme; c'est que ses détracteurs n'osent pas s'en rapporter à la décision de la *raison* et de l'*expérience*, et recourent à des expédients propres à défendre les bonnes comme les mauvaises causes. »

Consultons donc l'expérience, d'après le sage conseil de l'archevêque, et revenons au rapport officiel du comité.

« L'infirmerie magnétique de Londres fut fondée, il y a vingt ans, dans le but de répandre les bienfaits du magnétisme dans toutes les classes de la société. Le comité est fier de pouvoir constater, que durant cette période, un bien immense a été produit pour l'humanité souffrante, car sur environ quatre mille malades, dont la plupart avaient recouru en vain à l'art médical, un grand nombre a été guéri ou notablement soulagé. »

Le chiffre de 4000 malades, dans une période de 20 ans,

donne une moyenne de 200 par année. Le rapport que nous avons sous les yeux comprenant les cinq dernières années (de 1865 à 1869), devrait donc embrasser un millier de traitements. Plusieurs volumes n'auraient pas suffi à cette énumération. Aussi le comité s'est-il borné à en mentionner trente-trois parmi les cas les plus variés pour la *nature* des maladies, *l'âge* et le *sexe* des malades, et la *durée* des traitements.

Voici le résumé du tableau synoptique que nous avons extrait des détails contenus dans les rapports de ces 33 traitements :

Le nombre des femmes y est double de celui des hommes (22 contre 11).

L'âge maximum est de 68 ans ; le minimum, de 9 ans.

Cinq malades ont dépassé cinquante ans ; six n'ont pas atteint l'âge de vingt ans.

Quant à la *durée* des traitements, les trois plus courts sont de 10 minutes, de 2 jours et de 3 jours, et les trois plus longs, de 9 mois 4 jours de 1 an et 4 mois, et de 2 ans et 9 mois et demi.

En retranchant les deux traitements exceptionnels dont la durée dépasse une année, on arrive, pour les 31 restants, à une *durée moyenne* de 2 mois et 5 jours.

Au sujet de la *nature* des maladies traitées, on trouve, plusieurs névralgies plus ou moins anciennes ; une surdité datant de deux ans ; une sciatique ; une douleur dans la tête et les membres remontant à deux ans ; trois cas d'hystérie dont un compliqué de catalepsie ; plusieurs maux de dents et de gencives ; un cas de danse de St -Guy datant de deux ans ; une bronchite chronique de 8 mois ; une paraplégie avec courbure de l'épine dorsale ; une maladie oculaire durant depuis 22 ans ; un rhumatisme chronique des mains et des pieds, datant de 18 mois ; un cas de douleur et de raideur dans un bras, depuis deux ans ; une fracture de poignet et un rhumatisme chronique ; une débilité nerveuse compliquée de dyspepsie depuis une année, etc., etc.

La plupart de ces malades avaient déjà suivi un ou

plusieurs traitements médicaux sans aucun résultat, soit à domicile, soit dans divers hôpitaux de Londres ou d'autres villes. Plusieurs même avaient été déclarés incurables par leurs médecins ou par les chefs de ces hospices.

Sur ces 33 malades, 29 se sont présentés devant le comité de l'infirmerie magnétique, en se déclarant guéris; 4 ont témoigné d'une notable amélioration.

Trois devinrent somnambules pendant le traitement. L'un d'eux prédit exactement le jour de sa guérison.

Voici maintenant quelques guérisons qui méritent d'être particulièrement signalées:

William Jones, âgé de 26 ans, fut atteint d'une paraplégie avec courbure de l'épine dorsale, après plusieurs chutes répétées sur le dos, de 1866 à 1868. Après avoir consulté plusieurs médecins et employé, sans succès, divers remèdes, il fut admis à l'hôpital de Londres, où les ventouses augmentèrent le mal. Il alla ensuite se faire traiter, pendant quatre mois, dans un autre hôpital, où il fut déclaré atteint d'une paraplégie avec abandon complet de forces. Cette médication étant demeurée encore sans aucun résultat, il se fit admettre à l'hospice des paraplégiques, où il fut soumis, deux fois par jour, à un traitement galvanique, et enfin déclaré complétement incurable.

Il recourut alors au traitement magnétique, en désespoir de cause, comme c'est le cas ordinaire des malades, qui finissent par où ils auraient dû commencer.

Après un mois de traitement à domicile par Mme Squire, le paralytique put mouvoir ses orteils. Cinq semaines plus tard, il pouvait se tenir debout sur ses jambes. Quinze jours après il marchait autour d'une table ronde en s'appuyant, d'un côté sur son rebord, et de l'autre sur des chaises. Un mois plus tard, il put se promener hors de la maison à l'aide de deux cannes. Alors le traitement à domicile fut suspendu, et le malade se rendit lui-même à l'infirmerie magnétique pour terminer la guérison. Madame Squire continua à le magnétiser. Son état s'amé-

liora graduellement, et il put bientôt marcher avec une seule canne. Enfin, le 22 Juillet 1868, c'est-à-dire après un traitement de seize mois, dont sept à domicile et neuf à l'hôpital magnétique, il vint remercier le Comité d'une guérison qu'il appelait lui-même miraculeuse, et se voua à la profession de cocher. Sa guérison s'est maintenue depuis cette époque.

Cet exemple, qui n'est point isolé du reste dans l'histoire thérapeutique du magnétisme, montre ce qu'on peut obtenir avec de la persévérance. Cette vertu est surtout utile aujourd'hui, où la plupart de ceux qui s'adressent au magnétisme ont été déjà plus ou moins éprouvés ou affaiblis par de longs traitements *pharmaceutiques*, et se trouvent généralement dans de fâcheuses conditions hygiéniques, par ignorance ou par défaut de ressources.

Mais il est hors de doute que les cas de guérison seront considérablement plus *nombreux* et moins *longs*, lorsque les malades commenceront par le traitement magnétique, et sauront l'appuyer par une hygiène intelligente, au lieu d'attendre que le mal soit invétéré, et que les remèdes violents et quelquefois les poisons de la médecine officielle, aient ruiné l'économie et rendu la réaction vitale difficile ou impossible.

En terminant l'analyse de ce rapport, nous en citerons quelques passages qui méritent d'être signalés :

« Sur le continent, le somnambulisme semble être le « but principal du magnétiseur, et le spectateur l'oc« cupe autant que le malade. Pour nous, le spectateur « n'est rien et le malade tout. Une série de passes et de « manipulations bienfaisantes, avec ou sans sommeil, selon « que le cas se présente, est notre seule méthode...

« Si un phénomène se présente spontanément, nous ne « le rejetons pas, mais nous ne le provoquons pas. Si, « par exemple, le somnambulisme, la clairvoyance, la pré« diction, etc., etc., se produisent naturellement, nous « nous servons de ces phénomènes pour le traitement des « maladies, aussi longtemps qu'ils peuvent être utiles, mais « nous ne nous appuyons pas sur eux avec une confiance

« illimitée. Car nous savons combien ces manifestations « sont souvent incertaines et peu dignes de confiance. C'est « pour cela que notre système de traitement ne s'appuie « pas sur cet ordre de faits, bien qu'ils appartiennent aussi « à la nature. C'est aussi ce qui différencie la méthode des « magnétiseurs français et allemands, de celle qui est sui- « vie dans l'infirmerie magnétique de Londres. »

Une direction aussi prudente, non moins que les résultats thérapeutiques obtenus pendant vingt ans et les hauts patronages de cet hôpital, devaient y attirer un grand nombre de malades, malgré le scepticisme des uns et la critique intéressée des autres. — Aussi le nombre des demandes d'admission dépasse-t-il aujourd'hui celui des places disponibles.

A cette occasion, le rapport exprime le regret que la mort du fondateur de l'établissement, le Dr Elliotson, et celle de plusieurs de ses généreux soutiens, ait notablement diminué ses ressources financières, et rendu sa position difficile, en présence de besoins croissants. Il faut espérer que d'autres donateurs généreux remplaceront ceux qui ne sont plus, et que ce n'est pas au moment où la misère va grandir en Europe, sous l'influence d'une déplorable guerre, qu'il convient de rétrécir ou de fermer les asiles de la souffrance.

Un hôpital magnétique est en formation à Paris, depuis une année. Un autre est en projet dans la Suisse française. Celui de Londres ne peut pas laisser tomber le drapeau de Mesmer, si heureusement porté pendant vingt ans.

En attendant que les autorités sanitaires daignent s'occuper du magnétisme médical, que du moins la philanthropie vienne au secours des malades pauvres ou peu favorisés de la fortune, et que le peuple, qui supporte partout le plus lourd fardeau des douleurs humaines, ait aussi partout à sa disposition un moyen facile et peu coûteux de soulager ses misères.

E. Raoux,
Président de la Société de Magnétisme de Lausanne.

Société de Magnétisme de Lausanne

Comme on l'a vu par le rapport inséré dans *le Magnétiseur* d'Août (p. 161), la Société de Lausanne, qui va entrer prochainement dans sa troisième année d'existence, ne demeure pas dans l'inaction. En attendant le compte-rendu général de ses travaux pendant l'année actuelle, nous dirons que, jusqu'au mois de Septembre, elle s'était réunie seize fois, avait entendu de nombreuses communications sur les traitements magnétiques à domicile, traité par écrit plusieurs questions spéciales, exécuté un grand nombre d'expériences physiologiques et theurapeutiques, participé à deux cours d'application et reçu plusieurs membres effectifs et plusieurs membres honoraires, parmi lesquels plusieurs médecins. Les événements politiques ont causé une suspension momentanée de ses séances générales, mais plusieurs traitements particuliers continuent, et de nouveaux membres ont demandé leur admission. Les réunions générales vont recommencer sous peu. Nous publierons prochainement le rapport de l'année 1870.



N° 2. Février 1871. Année 11me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Recherches sur les notions que les anciens ont eues du Somnambulisme. — Société de Magnétisme de Lausanne, aperçu historique.

Recherches sur les notions que les anciens ont eues du somnambulisme.

On a souvent accusé Mesmer de ne point avoir connu le somnambulisme ; c'est une erreur que ses détracteurs ont cherché à propager. Mesmer, homme judicieux et savant, quoiqu'on en ait dit, révélateur et fondateur du magnétisme animal, qu'il avait retrouvé, sous divers noms, dans les ouvrages des anciens sur les sciences occultes, sciences trop négligées et trop peu appréciées de nos jours, n'avait point voulu exposer ses successeurs et ses partisans à se perdre eux et le magnétisme, en leur révélant les effets du somnambulisme, qui, *tous vrais*, malgré *leur invraisemblance*, devaient les entraîner au-delà de la vérité, et les perdre par l'impossibilité de les produire à volonté.

Mesmer avait compris que le magnétisme devant bouleverser et renverser les théories scientifiques que les savants du jour appelaient science, il ne fallait d'abord leur présenter, à eux, et au public, que des effets simples, que tous pouvaient apprécier ; supposant avec raison que, si les savants étudiaient le magnétisme, ils trouveraient forcément le somnambulisme, qui, étant leur découverte ostensible, deviendrait le fait propre de leur science, et qu'ils

l'admettraient comme une preuve rationnelle de leur science.

Mesmer, savant lui-même, connaissait trop l'esprit des savants, pour ne pas comprendre qu'une fois sur la voie, ces messieurs feraient des recherches et trouveraient ce que chacun pouvait, avec un peu de persévérance, trouver aussi.

C'est ainsi qu'en cherchant un peu, il avait trouvé chez les anciens toutes les preuves du magnétisme et du somnambulisme, dans les ouvrages d'hommes scientifiques connus et estimés de tous.

Ainsi Scaliger, qui vivait au quinzième siècle, avait donné un commentaire sur le *Traité des songes* par Hippocrate, qui présente une application frappante à la plupart des phénomènes du somnambulisme.

La réunion des preuves qu'il avait accumulées mérite qu'on les signale (1).

« Lorsque l'âme, dit-il, s'est déliée par le sommeil, non pas précisément des liens du corps, mais du service grossier de ses différentes parties, c'est-à-dire de l'obligation de marcher, de s'asseoir, de courir, etc, elle se retire en elle-même, comme dans un port, à l'abri des tempêtes. Toute à elle, *elle voit et connaît tout ce qui se passe dans l'intérieur, c'est à-dire dans le corps ; alors elle se peint comme des couleurs, de la figure, de la quantité des choses qu'elle trouve dans cet intérieur. C'est par ces affections qu'elle explique assez bien l'état du corps.* Et c'est encore ce que répète Hippocrate, toujours d'accord avec lui-même, dans son livre 3 *du Régime*, lorqu'il dit *que les affections qu'éprouve le corps, l'âme les voit très-bien, les yeux fermés* (2).

« Enfin ajoute-t-il, cette faculté de l'âme a été examinée et reconnue par Galien et par plusieurs sages, qui non-seulement ont cherché à en faire l'application dans la

(1) *Julii casaris Scaligeri de insomniis commentarius in librum Hippocratis.* Giessae, 1600, in-12.

(2) Hippocrate, *de Victu*, lib. 3. Genève 1657, page 370.

médecine, mais ont été jusqu'à voir dans cette opération quelque chose de divin (1). »

Galien, en effet, se sert presque des expressions d'Hippocrate, pour expliquer l'action et la prévision de l'âme dans les songes ; il atteste même qu'il doit une partie de son expérience aux lumières qui lui avaient été transmises par les songes (2).

On retrouve donc dans ce qui vient d'être dit des songes tout ce qui se rencontre dans le somnambulisme : — un état particulier de l'âme au milieu de l'engourdissement des sens ; — une clairvoyance supérieure à celle qui a lieu dans la veille; — une connaissance de l'intérieur du corps, qui met à même d'indiquer des remèdes salutaires, etc. — Il n'y a pas de doute que sous ce nom générique de *sommeil, de songes*, les anciens n'aient entendu principalement le somnambulisme, qui n'est en effet qu'un état de veille dans le sommeil.

Je ne sais si je me trompe, mais il ne me paraît pas possible d'expliquer autrement ces expressions d'Hippocrate : l'*Ame alors voit ce qui est à voir, entend ce qui est à entendre*, etc. Dans les songes proprement dits, on ne voit pas, on n'entend pas ; — on croit voir, — on croit entendre : — ce sont des illusions. — Le somnambule magnétique, au contraire, voit effectivement, les yeux fermés ; — entend parfaitement, les oreilles closes ; — et, d'après ce qu'il voit et ce qu'il entend, donne souvent une solution plus prompte et plus lumineuse que lorsqu'il est éveillé (3).

On conçoit suffisamment, par ce que nous venons de dire, que les songes dont il s'agit ici, ne sont pas de ces songes vagues, fantastiques, dont les interprétations occupaient autrefois les devins, et dont la solution ne dépendant d'aucuns principes certains, était à la merci du caprice des interprètes.— Nous parlons de ces prévisions bien circonstanciées, bien claires, qui ont lieu dans l'état

(1) Scaliger, p. 19.
(2) Scaliger, p. 10.
(3) Hippocrate, *de Insomn.* Versio jal Scaliger, page 17.

de sommeil, et que les anciens comprenaient sous le nom générique de *songes*.

Cette théorie qui, pendant le sommeil, dégage l'âme des sens, la recueille en elle-même, et lui donne alors plus d'énergie, n'est pas seulement celle d'Hippocrate et de Galien, elle est encore celle de plusieurs philosophes anciens.

Elle est celle du poète Lucrèce.

« Le sommeil, dit-il, naît en nous quand la force de « l'âme répandue dans la machine *se retire en partie à « l'extérieur, et en partie se concentre davantage et s'élève « dans la région supérieure* (1). »

Elle est celle de Pline le naturaliste. Cet auteur, parlant du sommeil, termine en disant :

« Ce serait ici le lieu d'examiner si l'âme, pendant le « sommeil, a quelque connaissance de l'avenir et com- « ment cela arrive? — De telles prévisions sont-elles l'effet « du hasard? — S'il fallait raisonner par les exemples, il « y en aurait autant à citer pour que contre. Quant au « sommeil en lui-même, ce n'est autre chose *qu'une re- « traite de l'âme au milieu d'elle-même* (2). »

Xénophon s'exprime d'une manière plus positive :

« Rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil, « mais c'est principalement pendant le sommeil que l'es- « prit de l'homme déclare sa divinité. — *Il aperçoit même « alors, ce qui doit arriver. C'est qu'alors il est moins appe- « santi par ses chaînes* (1). »

Aristote, dans son traité de la divination par les songes, examine si l'âme, dans les songes, peut prévoir l'avenir. Il met le raisonnement en balance avec l'expérience. S'il a peine à croire à ces sortes de songes, il convient que l'opinion contraire n'est pas à mépriser et que les faits sont pour l'affirmative. Mais il ne veut pas qu'on les attribue à la divinité. Nous sommes de son avis et nous

(1) Lucrèce, lib. 4.
(2) Pline, *Hist. natur.*, lib. 10.
(3) Cyrop, liber 8.

ne pouvons admettre aucune influence supérieure. Il fait d'abord cette singulière objection :

« Si les songes, dit-il, qui présagent l'avenir, venaient « de la divinité, pourquoi ne seraient-ils pas le partage « exclusif des sages, des personnes vertueuses ? Pourquoi « seraient-ils communs à tous les hommes en général, et « assez souvent *aux hommes simples et de la dernière classe « du peuple?* (1) »

Nous pourrions répondre, nous magnétiseur, qu'il ne faut pas confondre l'âme elle-même avec le corps, que si un imbécile nous paraît tel, ce n'est qu'extérieurement; mais que dans l'intérieur, l'esprit a toute sa rectitude; que dans l'état de songe, l'âme n'est plus soumise au fardeau qui l'affaisse pendant la veille, qu'elle agit seule alors et s'élève à la connaissance de ce qu'elle a intérêt de connaître.

Mais Aristote donne lui-même une réponse satisfaisante :

« C'est que les gens simples n'ont pas ordinairement la « tête pleine de soins ou d'affaires. C'est un champ dé- « sert et vide de pensées. Leur esprit n'en est que plus « susceptible d'impression, *il suit avec docilité le moteur « qui le dirige* (2). »

Il est extrêmement curieux de voir comment Aristote, qui ne veut pas, avec raison, qu'on fasse intervenir la divinité dans ces sortes de songes, entend les expliquer naturellement.

Il observe d'abord que l'événement prédit peut souvent n'arriver que *par un effet du hasard* : cela est possible. Mais il ajoute que *les songes sont quelquefois eux-mêmes la cause de l'événement* (3).

Aristote pense que : « De même que les opérations de « la journée, surtout quand elles ont été faites avec une « certaine activité, se continuent en dormant, et sont le « principe des songes qui nous les retracent; de même il

(1) Aristote, *De divin. per somn*, *Cap. I.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

« est possible que des impressions reçues en songe pen-
« dant le sommeil agissent sur notre esprit et déterminent
« nos actions le jour pendant la veille (1). »

Ce raisonnement d'Aristote n'est pas hors de vraisemblance. On connaît toute la force de l'imagination; frappée vivement par un songe, elle ne voit plus, elle n'agit plus que dans le sens dont elle a été affectée, et amène par là, sans qu'on s'en aperçoive, l'événement prédit. Ainsi une victoire, une maladie, la mort même peuvent devoir leur origine ou leur principe à un songe.

Mais sans sortir du somnambulisme, ces crises si exactement prédites pour arriver à tel jour, à telle heure, à telle minute, n'ont-elles été prédites que parce qu'elles doivent arriver? ou plutôt n'arrivent-elles pas souvent parce qu'elles ont été prédites? Rien qui agisse avec plus d'énergie sur l'économie intérieure que l'imagination; rien de plus *ponctuel* et de plus *périodique* que ses *phénomènes*. On pourrait en citer une multitude d'exemples.

Au reste, Aristote convient, que la situation intérieure du corps peut influer sur les songes, et faire prévaloir les crises qui doivent arriver.

« Dans le sommeil, dit-il, quoique les sens soient en-
« gourdis, si une sensation quelconque pénètre dans notre
« intérieur, elle agit avec beaucoup plus de force que lors-
« que nous sommes éveillés; ainsi, par exemple, si un
« petit bruit se fait entendre pendant le sommeil, on s'i-
« magine qu'il tonne, que la foudre tombe; si on ressent
« un peu de chaleur dans quelque partie du corps, on
« croit marcher sur des charbons ardents, ou se trouver
« au milieu d'un brasier. Cela tient à deux causes: l'une
« relative au bruit; c'est que pendant la nuit l'air, en gé-
« néral, est plus calme, et transmet plus facilement le son
« le plus léger. L'autre relative au sommeil: c'est qu'alors,
« dans la stagnation des autres sensations, celles qui agis-
« sent sur l'âme ont beaucoup plus de force et d'énergie;
« alors les impressions qui sont petites paraissent être
« grandes. On peut donc alors saisir ce qui échapperait

(1) Aristote, *Ibid.*

« dans la veille. Les commencements dans les maladies « comme dans tout le reste sont faibles, et dès lors peu « sensibles ; mais s'ils se dérobent au tumulte du jour et « à l'inattention des sens, ils doivent être plus évidents la « nuit, et faire présager, dans les songes, les maladies ou « les affections qui doivent se developper dans le corps (1). « Les songes, conclut Aristote, peuvent donc être tantôt la « *cause* et tantôt le *signe* de ce qui doit arriver. »

Voilà qui est bien pour les songes, dont nous avons les *principes en nous-mêmes* ; mais, pour les songes qui sont détachés, *éloignés de nous*, pour les événements avec lesquels nous n'avons aucune liaison, comment en avoir la connaissance et en faire la révélation ?

Ici, Aristote se rapproche de Mesmer, il tient absolument le même langage : il admet un fluide qui reçoit et transmet les mouvements et les impressions.

D'abord il rejette les *simulacres* de Démocrite, qui s'écoulant de tous les corps et voltigeant dans l'air, venaient, suivant ce philosophe, frapper l'imagination pendant le sommeil, et lui présentaient le tableau des objets extérieurs.

Aristote veut que les objets extérieurs ne parviennent à l'imagination dans les songes que par le mouvement que les objets eux-mêmes impriment au *fluide* environnant, mouvement qui se communique de proche en proche jusqu'à la personne endormie. Il faut écouter Aristote lui-même :

« De même, dit-il, que lorsqu'on frappe l'air, la partie « frappée communique aussitôt la commotion à une autre « partie, et que, la percussion cessant, le mouvement « n'en continue pas moins d'avancer progressivement, « quoique la cause de la percussion ne soit plus présente ; « de même rien n'empêche que certains mouvements, « certaines sensations ne parviennent à l'âme, qui dort, « et ne lui soient communiqués par les objets extérieurs, « dont Démocrite faisait agir les simulacres et les dépouil- « les. On conçoit que ces impressions seront reçues et « senties beaucoup mieux la nuit que le jour, parce que

(1) Aristote, *ibid.*

« le jour elles peuvent être brisées ou détournées par « l'agitation ou le trouble de l'air, tandis que, pendant la « nuit, l'air est plus calme et moins tourmenté par les « vents. Ajoutez à cela que dans le sommeil on sent, « mieux que dans la veille, les petites émotions intérieu- « res. Ce sont ces impressions qui apportent, pendant le « sommeil, les visions qui mettent dans le cas de préju- « ger sur les choses mêmes d'où sont émanées les impres- « sions (1). »

En donnant l'air comme intermédiaire, pour transmettre à l'âme les impressions émanées des corps, Aristote suppose évidemment la nécessité d'un fluide communicateur, car les raisons qu'il présente pour faire admettre l'air se trouveraient en défaut à chaque instant, puisque, la nuit comme le jour, l'air peut être agité par les vents et les tempêtes, et que les courants sont brisés ou détournés par les montagnes, les édifices et mille autres obstacles. Les partisans du magnétisme substitueront à l'air le fluide magnétique, et la doctrine d'Aristote se trouvera la même que la leur.

Aristote remarque que les songes et prévisions qui ont pour objet des personnes qui nous sont chères, ou avec lesquelles nous avons des liaisons intimes, ont ordinairement plus de certitude et de réalité. Pourquoi ? « Parce « que, dit-il, les amis sont toujours inquiets les uns des « autres. Et, comme de très-loin ils se reconnaissent et « se sentent, en quelque sorte, beaucoup mieux que les « autres, il n'est pas étonnant qu'ils reconnaissent et sen- « tent aussi les mouvements qui sont émanés d'eux, car « les impressions des choses plus familières sont aussi « plus connues (2). »

Aristote remarque aussi que les personnes *mélancoliques* ont souvent des visions et pronostiquent l'avenir. « Ceci tient, dit-il, à la véhémence de leur tempérament. « Ils s'élancent au loin au-devant des impulsions, en sai- « sissent avec la plus grande rapidité les rapports, l'en-

(1) Aristote, *capit. 2.*
(2) Aristote, *capit. 2.*

« chaînement, et, du tout, forment aussitôt le résultat « dans leur imagination (1). »

Voilà la doctrine d'Aristote sur les prévisions qui ont lieu dans le sommeil, dans l'état de crise ou d'extase. Par là, il se rend raison de ces prédictions qu'il a bien de la peine à admettre, mais dont l'expérience le force malgré lui de convenir.

Nous ne rapporterons point ici ce que dit Cicéron dans son traité de la divination ; il ne veut pas qu'on croie aux songes, même les plus clairs, *clara somnia* ; il ne veut pas qu'ils présagent l'avenir ou puissent donner connaissance des événements éloignés, et lui-même cependant fournit les exemples les plus propres à renverser son opinion en citant le songe d'Alexandre-le-Grand, et celui que fit à son sujet Marcus Quintus son frère.

Nous n'entendons point adopter toutes les opinions des anciens ; nous avons voulu seulement prouver que les phénomènes que nous offre le somnambulisme ne sont pas nouveaux, et étaient connus des grands hommes de l'antiquité.

Société de magnétisme de Lausanne.

APERÇU HISTORIQUE.

Vers la fin de l'année 1868, M. Ch. Lafontaine de Genève, invité par M. R.... à venir donner à Lausanne une séance de magnétisme au bénéfice des inondés de la Suisse orientale, y produisit une grande sensation. De nouvelles séances lui furent demandées et eurent lieu peu de temps après, ainsi qu'un cours pratique de magnétisme qui fut donné à l'hôtel du Belvédère, au mois de Janvier 1869.

Parmi les nombreux auditeurs qui suivirent ce cours, dont chaque leçon avait assez d'attrait pour les retenir de 8 à 11 heures du soir et quelquefois jusqu'à minuit, quatorze des plus zélés, parmi lesquels douze messieurs et deux dames, se réunirent le 6 Février, et jetèrent les fondements de la *Société de magnétisme de Lausanne.*

(1) Aristote, *capit.* 2.

Les quatorze fondateurs virent bientôt leur nombre s'accroître; un comité de huit membres, dont six messieurs et deux dames, fut constitué sous la présidence de M. le professeur Raoux; un règlement fut proposé et discuté dans plusieurs assemblées générales, et des séances hebdomadaires bien remplies se succédèrent pendant tout l'hiver.

La jeune société eut la bonne chance d'être guidée et encouragée dans ses premiers essais par M. Lafontaine, que des traitements magnétiques appelèrent fréquemment à Lausanne dans les premiers mois de 1869, et par un de ses élèves, M. Zaugg, qui s'y rendit aussi, à plusieurs reprises, dans le même but. Ensorte qu'un grand nombre de séances furent en réalité une continuation des intéressantes leçons expérimentales du maître et de l'un de ses meilleurs élèves. L'objet essentiel de ces séances était *l'application du magnétisme au soulagement et à la guérison des maladies*, et malgré la tentation assez naturelle chez des commençants, de se préoccuper surtout de son côté mystérieux et merveilleux, la direction pratique, positive et utile prévalut toujours. Le règlement fut même appelé à sanctionner les recommandations expresses du comité à l'endroit du somnambulisme, de l'extase et du spiritisme dont il fut interdit de s'occuper dans les séances. Les sociétaires furent engagés, selon la recommandation de M. Lafontaine, à ne jamais *chercher* à endormir les malades, et à se comporter avec la plus grande prudence quand le sommeil magnétique survenait naturellement.

Enfin l'attention de la Société fut très-particulièrement attirée par son président, sur l'absolue nécessité de compléter le traitement *magnétique* par le traitement *hygiénique*, sous peine de n'obtenir aucun résultat sérieux, et de courir au devant des déceptions et du découragement.

Pendant cette première période, qui dura environ six mois, la Société concentra ses expériences et ses travaux sur le magnétisme *médical*, employé, soit directement par les procédés de Deleuze et de M. Lafontaine, soit indirectement au moyen de *l'eau magnétisée*.

Cette dernière étude fut même particulièrement poursuivie par MM. Z. et R... dans une série d'expériences sur l'eau *bouillie*, *filtrée*, *distillée*, et provenant de la pluie ou de diverses sources.

Peu de temps après la publication du savant ouvrage du Docteur Tony Moilin, qui fut particulièrement étudié par quelques-uns de ses membres, la Société entra en relation avec un élève du baron du Potet, M. Gérard, praticien distingué et rédacteur de la *Revue magnétique*. Le journal et les ouvrages de l'auteur parisien furent lus avec autant de profit que d'intérêt par quelques membres, qui provoquèrent diverses expériences sur la *chaîne* et la *pile* magnétiques, au double point de vue de la thérapeutique et de la physiologie.

Un autre disciple du baron du Potet vint donner à Lausanne des séances et des cours de magnétisme qui furent suivis par plusieurs membres de la Société et par de nouveaux élèves, lesquels vinrent plus tard grossir ses rangs. Les malades qui furent traités à Lausanne par M. Ragazzi, pendant et après ses cours, fournirent à plusieurs sociétaires l'occasion de porter un jugement éclairé sur la valeur pratique de sa méthode.

Enfin, pour compléter et faciliter son éducation magnétique, la Société organisa une *bibliothèque*, avec des ouvrages achetés, offerts en don ou prêtés.

Telles sont les circonstances particulièrement favorables au milieu desquelles la *Société de magnétisme* de Lausanne se développa dans le courant de sa première année d'existence.

La conséquence naturelle de cette grande variété d'enseignements théoriques et de méthodes indiquées dans les auteurs ou expérimentées sur des bien-portants et sur des malades, par des magnétiseurs de profession, fut, chez quelques sociétaires, une tentative d'*éclectisme*, chez d'autres un partage plus ou moins arrêté entre les différents procédés mis en œuvre. Dans l'état où se trouvent encore la science et l'art du magnétisme, cette tendance éclectique est toute naturelle, car ce n'est qu'en soumettant

chaque système et chaque méthode à l'expérience de la physiologie et surtout de la thérapeutique, que l'on pourra découvrir les meilleurs moyens de combattre les causes et les effets morbides, et d'en empêcher le retour.

Les séances de la Société se divisaient ordinairement en quatre parties, consacrées, la première à l'administration et à la distribution des ouvrages de la *bibliothèque* ; la seconde, aux diverses *communications* des personnes qui avaient traité quelque malade ou fait quelque expérience intéressante ; la troisième, à la lecture ou à l'exposition verbale des *rapports* sur différentes questions de magnétisme théorique ou pratique ; enfin la dernière, à des essais de médication sur des sociétaires momentanément indisposés ou sur des malades amenés à la séance.

Ces séances avaient lieu deux à trois fois par mois, et duraient habituellement deux heures.

Voici quelques-uns des sujets qui y ont été traités de vive voix ou par écrit, dans le courant de la première année :

1° *Nécessité d'ajouter le traitement hygiénique au traitement magnétique*, par M. E. R.

L'auteur developpe verbalement cette double thèse que les efforts du plus habile magnétiseur seront partiellement ou totalement paralysés si le malade se trouve placé dans de trop mauvaises conditions hygiéniques, tandis que sa guérison sera considérablement facilitée par un régime convenable, l'air pur, la propreté, la tempérance, l'exercice proportionné aux forces, des habitations salubres, des vêtements en rapport avec les saisons, etc.

2° *Etude sur l'automagnétisation, ou la magnétisation de soi-même*, par M. E. R.

L'importance si capitale et cependant si méconnue d'attaquer les maladies dans leur racine, donne une très-grande valeur pratique à l'automagnétisme, puisque cette intervention permet d'étouffer rapidement le germe de beaucoup de désordres qui deviennent souvent très-graves. La santé et la longévité remarquables des magnétiseurs de profession, pourrait bien se rattacher, en partie du moins, à l'usage

qu'ils font de l'automagnétisme. M. B. R. cite plusieurs guérisons rapides obtenues par ce moyen, dans des cas où la gravité des symptômes annonçait l'invasion d'un désordre sérieux. Les Egyptiens connaissaient cet art utile, dont l'empereur Vespasien savait aussi faire usage. Que d'indispositions et de désordres sérieux seraient ainsi arrêtés dès leurs premiers syptômes, en voyage, dans l'isolement, et surtout pendant la *nuit*, où l'éclosion des maladies est bien plus fréquente que pendant le jour !

3° *Rapports verbaux sur l'insomnie sans cause appréciable.*

Encore ici les anciens sont nos maîtres, car ils rendaient un culte à *Morphée*, divinité bienfaisante dont nous nous moquons aujourd'hui, et qui s'en venge cruellement par l'insomnie dont elle afflige la génération moderne. Lorsque les moyens conseillés par l'*hygiène* sont demeurés sans effet contre ce grave désordre, on a quelquefois obtenu de bons résultats par l'orientation du lit dans le sens du *méridien magnétique ;* (ce que conseillaient déjà le chevalier de Reichembach et le docteur Fischweilher de Magdebourg); par la magnétisation directe du lit ou des vêtements de nuit ; par une boisson aqueuse ou alcoolique magnétisée dans ce but spécial ; par des magnétisations directes au moment du coucher, etc., etc. Mais plusieurs de ces moyens ayant échoué dans d'autres cas, le sujet reste à l'étude.

4° *Rapport écrit sur la nouvelle théorie magnétique du Dr Tony Moilin,* par M. de C.

Entre les praticiens qui traitent les savants de rêveurs, et les savants qui traitent les praticiens d'empiriques, il y a une position raisonnable à prendre. Elle consiste à chercher un mariage fécond dans l'union de la science et de l'expérience. C'est le but qu'a poursuivi le Dr Moilin ; c'est aussi l'un des buts de la Société magnétique de Lausanne. Voilà pourquoi elle a mis à l'étude le livre du Dr Moilin, et a fait quelques expériences sur le *diamagnétisme.* M. R.... a même écrit à l'auteur pour lui demander

des explications, et d'utiles indications théoriques et pratiques lui ont été fournies.

Le magnétisme *ondulant*, le magnétisme *diffusé*, le *diamagnétisme*, les *poses*, les *frictions*, les *passes* attractives, répulsives, alternatives et les divers moyens ingénieux appliqués par le Dr Moilin aux inflammations, aux paralysies et aux nécrobioses des cellules, méritent un sérieux examen, et la Société maintient ce sujet au nombre de ceux dont elle devra continuer à s'occuper.

5° *Rapport verbal sur le pharmaco-magnétisme*, d'après le Dr Charpignon, par M. L. S.

En magnétisant une personne au travers d'une substance pharmaceutique bien caractérisée (ipecacuanha, laudanum, aloës, iode, colchique, etc.), le docteur Viancin a obtenu les mêmes résultats qu'en administrant ces substances à l'intérieur ou par application directe. Cette singulière influence, plus dynamique encore que celle de l'homœopathie, a été baptisée du nom de pharmaco-magnétisme. Le docteur Charpignon, qui en cite plusieurs exemples remarquables dans la *Physiologie, la médecine et la métaphysique du magnétisme* (page 59), a obtenu aussi des résultats analogues. Mais les expériences ne sont pas encore assez nombreuses pour en déduire des conclusions scientifiques. Il faut les répéter et les contrôler avec soin, car lorsque la loi de ce phénomène sera définitivement établie, « une ère nouvelle s'ouvrira pour le magnétisme thérapeutique, » comme le dit très justement le docteur d'Orléans.

6° *Rapport verbal sur le vrai et le faux magnétisme, ou du magnétisme en bonne compagnie*, par M. E. R.

Le public ne connaissant guère le magnétisme que par les réclames des charlatans, les supercheries des fausses somnambules, et les calomnies de quelques médecins, cet agent est tombé dans un discrédit aussi injuste que fâcheux pour la santé générale. M. Charles Hue le remet à sa véritable place et le relève dans l'opinion des plus exigeants, en réunissant de nombreux témoignages favorables, parmi les notabilités *médicales*, *ecclésiastiques*, *scientifiques* et *littéraires*. (Les docteurs Rostan, Deslon, Fouquier, Cloquet,

Husson, du Planty, Elliotson, etc....; les archevêques de Reims et de Dublin; les abbés Bautain, Loubert, Faria, Lacordaire, etc... ; Alexandre Dumas, Jules Favre, Victor Hugo, Louis Blanc, Alphonse Karr, de Tocqueville, Georges Sand, de Girardin, Proudhon, le Czar Alexandre Ier, etc., etc.). Tous ceux qui parlent du magnétisme sans le connaître, et le nombre en est grand, emploieraient mieux leur temps en lisant les 100 pages de la brochure instructive et impartiale analysée dans ce rapport. Ils y verraient que si le charlatanisme bat de la grosse caisse autour du drapeau de Mesmer, les amis du magnétisme sérieux et scientifique ne se trouvent pas en mauvaise compagnie.

7° *Rapport écrit sur le procédé magnétique appelé Electro-jama*, par M. F. R.

Après avoir rappelé l'origine de cette méthode apportée du Canada en 1851, M. R... en expose les procédés et les résultats. En confirmation des succès obtenus par M. Joly de Québec, succès attestés par le baron du Potet dans son *Journal du magnétisme* (année 1851, p. 641), il raconte une guérison remarquable obtenue par lui, en une seule séance, dans un cas de paralysie partielle du bras, remontant à cinq ans. Bien que l'Électro-jama ait été particulièrement appliqué au traitement des affections dentaires, M. F. R. en croit l'emploi efficace dans la plupart des autres maladies où le magnétisme est indiqué. Plusieurs sociétaires citent des cas de guérisons obtenues par ce moyen.

8° *Rapport verbal sur le traitement de l'indigestion*, d'après M. Gérard, magnétiseur à Paris, par M. E. R.

Le procédé employé avec succès et recommandé par le rédacteur de la *Revue magnétique* (année 1869, page 324), a une grande analogie avec celui de l'*Electro-jama*, puisqu'il consiste dans l'établissement d'un *courant* nerveux, entre la base du crâne ou le centre de la vie cérébro-spinale et l'estomac, près du centre de la vie végétative. Ce courant a une plus grande efficacité lorsqu'il est créé par deux mains étrangères ; mais, en l'absence de se-

cours extérieur, le sujet peut se traiter lui-même par les procédés de l'automagnétisation.

Dans les séances qui suivirent cette exposition, plusieurs sociétaires, qui avaient fait l'essai de cette méthode, déclarèrent en avoir obtenu d'excellents résultats.

9° *Divers entretiens sur la démagnétisation.*

La Société a mis plusieurs fois à l'étude la question controversée de l'opportunité de la démagnétisation, et des meilleurs moyens de l'obtenir.

D'accord sur la nécessité de démagnétiser les sujets *bien portants*, afin d'éviter des accidents plus ou moins graves, et quelquefois même la mort, les deux écoles de M. Lafontaine et du baron du Potet ne sont plus du même avis lorsqu'il s'agit des *malades.* La première recommande de magnétiser longtemps les sujets malades, au moyen du contact des pouces, du regard et des passes, et de *les dégager* ensuite avec soin. La seconde se passe du toucher, raccourcit notablement la durée de l'action, n'exige pas l'intervention fatigante du regard, et *laisse le fluide magnétique dans l'organisme*, sauf à l'y répartir également en dégageant la tête ou tel autre organe où il se serait trop accumulé. Les membres de la Société n'ont pas fait encore assez d'expériences, sur le terrain de la thérapeutique, pour juger de la valeur comparative des deux méthodes en les employant alternativement, mais ils présument que l'opportunité de ce choix pourrait bien dépendre du tempérament du magnétiseur, de la constitution du malade, de la nature et de la durée de la maladie. Cette question demeure donc aussi à l'étude.

Tels sont les principaux sujets traités, oralement ou par écrit, dans les assemblées générales de la Société, pendant l'année 1869.

Terminons par quelques mots relatifs aux *expériences physiologiques* et *thérapeutiques* faites durant la même période.

L'un des buts de la Société de Lausanne étant la *vulgarisation du magnétisme médical*, les expériences qui

l'ont particulièrement occupée ont porté sur les traitements collectifs, soit au moyen de la *pile psychologique*, soit au moyen de la *chaîne*.

1° *La pile humaine ou psychologique* (1), employée avec succès dans les hôpitaux de l'Inde, et recommandée par le docteur Bertrand et par M. Girard, n'a pas donné de résultat appréciable dans les expériences tentées à Lausanne. Un sujet lucide, assistant à l'un de ces essais, a déclaré que la cause de l'insuccès tenait à la présence, dans la pile, d'un *sceptique malveillant*, qui brisait l'harmonie des autres magnétiseurs. Ces piles pouvaient aussi pécher par le nombre trop considérable des couples, ou par leur manque d'homogénéité magnétique, ou par la distraction de l'un d'eux, ou par l'insuffisance du magnétiseur principal placé devant les sujets à influencer, ou par l'émotion de ces sujets eux-mêmes, en présence de cette accumulation présumable de force. D'ailleurs, ces insuccès *physiologiques* ne prouvent rien contre une possibilité de succès *thérapeutiques*, succès affirmés par le docteur Bertrand, le docteur Esdayle, Deleuze, Gerard, etc.

2° Les expériences *physiologiques*, faites sur un groupe de sujets bien portants, ont été plus heureuses. Un seul magnétiseur, agissant sur six, huit ou dix personnes placées en cercle ou en ligne droite devant lui, a toujours produit des résultats appréciables, (augmentation ou diminution du pouls, sommeil, rires nerveux involontaires, pleurs, gêne dans la respiration, céphalalgie, transpiration, frisson, paralysie partielle, crises nerveuses chez les sujets sensitifs, etc., etc.). Ces résultats ont toujours été notablement augmentés par l'addition de la *musique intentionnellement magnétisée*, indication précieuse, qu'on devrait mettre à profit dans les applications médicales.

3° Quelques membres de la Société ont fait de curieuses expériences sur le *traitement des plantes* au moyen du magnétisme direct et de l'arrosement quotidien avec de l'eau magnétisée. Les résultats obtenus par l'un d'eux ont été si surprenants que son jardinier, ne pouvant en croire

(1) C'est le nom que lui donnent M. Gérard et le Dr Bertrand.

ses yeux, ne put expliquer que par un sortilége la résurrection d'une fleur presque entièrement désséchée. Plusieurs dames ont aussi obtenu quelques succès en magnétisant des fleurs et des fruits. Un sociétaire annonce qu'il a toujours augmenté le volume des fruits qu'il soumettait à l'action magnétique. Leur qualité était aussi améliorée, et la maturité était plus hâtive.

4° De nombreuses applications de l'*Electro-jama* et du procédé de M. Gérard pour le traitement des indigestions, ont été faites par quelques sociétaires. Une dame s'est particulièrement distinguée sous ce rapport, et a guéri ou soulagé beaucoup de maux de dents, de névralgies et de rhumatismes très-douloureux.

5° Le *magnétisme médical* a fait son introduction dans *la famille* de quelques sociétaires, qui ont traité, souvent avec des résultats heureux, quelques indispositions et divers accidents, sans l'intervention d'aucun homme de l'art. Ce ne sont pas seulement les parents qui ont soulagé ou guéri leurs enfants au moyen du magnétisme ; ce sont aussi les jeunes membres de la famille qui ont magnétisé, quelquefois avec succès, leur père, leur mère, leurs frères ou leurs sœurs. C'est sur ce terrain que le Mesmérisme peut rendre surtout des services, en attendant que le corps médical suive partout l'exemple de celui de la Russie. Outre les considérations de suppression de dépense, chose importante pour le grand nombre, ce traitement pouvant être employé dès l'*origine* du mal, a bien plus de chance d'en triompher. Sous le régime actuel, le traitement arrive presque toujours *trop tard*, parce qu'il est coûteux et souvent pénible. Avec le magnétisme on peut l'attaquer dans son germe, sans frais, sans médicaments, sans difficulté matérielle ; et si l'on ne réussit pas toujours, on n'a pas du moins aggravé la maladie par des remèdes intempestifs ou toxiques.

6° Dans un assez grand nombre de séances générales, les sociétaires ont fait des expériences très intéressantes sur l'*insensibilité*, la *catalepsie*, la *paralysie* des *membres*, de la *langue*, de la *mâchoire*, des nerfs *acoustiques* et

même des nerfs *optiques*, ainsi que sur la *transmission de pensée*, la *vue du fluide* diversement coloré dans l'eau magnétisée ou autour du corps et des mains des magnétiseurs. (Od de Reichembach, etc.)

L'un des sujets qui fut employé dans ces expériences, donna même des preuves certaines de *lucidité subjective*, en indiquant la nature de sa maladie qui remontait à trois ans, le remède à employer, et le jour de la guérison. (Voir le *Magnétiseur* de Novembre 1869, page 221.)

7° Mais le plus grand succès obtenu en 1869, est relatif à la *clinique gratuite* organisée vers la fin de l'automne, et dirigée, sous le contrôle d'un docteur en médecine de Lausanne, par un membre honoraire de la Société, M. B. Ragazzi de Genève. Voici le résumé du rapport officiel adressé par M. Raoux à la rédaction de la *Revue magnétique* de Paris (Voir le n° du 15 Février 1870) :

« Pendant les mois d'Octobre et de Novembre 1869, 17 malades ont été traités à Lausanne par la chaîne magnétique. Parmi ces 17 malades, dont 10 femmes, 6 hommes et un enfant, depuis l'âge de 9 ans jusqu'à celui de 81 ans, plusieurs étaient atteints de deux et quelques-uns de trois affections. Plusieurs avaient été déclarés incurables par la science officielle ; d'autres étaient épuisés par de longs traitements pharmaceutiques. La plupart se trouvaient dans des conditions hygiéniques très-défavorables, sous le rapport des habitations, des vêtements, de la nourriture, des professions, etc. Les conditions extérieures étaient en outre très-mauvaises. Le traitement, qui dura près de 40 jours, donna les résultats suivants, résultats attestés par des déclarations verbales en présence du comité, par des témoignages écrits et signés, et par un rapport du médecin qui avait contrôlé cette expérience (1):

« Six améliorations ; cinq résultats nuls ; trois guérisons partielles ; deux guérisons complètes ; une aggravation.

(1) Le rapport du médecin, celui du comité et les déclarations signées par les malades, sont entre les mains du président, qui les tient à la disposition de ceux qui désireraient en prendre connaissance.

« L'action thérapeutique du magnétisme ne se manifestant souvent qu'*après* la suspension du traitement, cas habituel dans les cures d'eaux minérales, les 17 malades dont on vient de parler ont été interrogés un mois après la cessation du traitement magnétique. »

Au sujet de l'aggravation mentionnée ci-dessus, il est bon de remarquer qu'elle est relative à une personne de 54 ans, atteinte depuis dix ans de rhumatisme, de toux et d'oppression, que le traitement de plusieurs médecins, accompagné de nombreux remèdes, n'avait pu guérir. Cette aggravation des symptômes morbides, après six semaines de magnétisation, pour un mal datant d'une dixaine d'années, n'était évidemment que la *crise* habituelle, c'est-à-dire l'effort que fait la nature pour expulser la cause du désordre. Tout porte donc à croire qu'un traitement plus prolongé aurait fait aboutir la cure à son résultat ordinaire, le soulagement ou la guérison.

Tels sont les principaux travaux de la Société de Lausanne en 1869, dans le domaine de la *théorie*, et dans celui de l'expérimentation *physiologique* et *thérapeutique*. Ses travaux ont continué en 1870. Mais la longueur de cet article ne nous permet pas d'en entreprendre ici l'énumération. Nous dirons seulement, pour ceux qui s'intéressent aux progrès du magnétisme médical, qu'une nouvelle Société, composée déjà de 19 membres, et présidée par MM. Ragazzi, vient de se constituer dernièrement à Genève.

Deux autres sont en projet dans le canton de Vaud, ainsi qu'une infirmerie magnétique à Genève. Le magnétisme sérieux, pratique et populaire gagne donc visiblement du terrain dans la Suisse française, malgré les attaques injustes et peu réfléchies dont il a été l'objet.

E. RAOUX, *président.*

N° 3. Mars 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — PARAPLÉGIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — CORRESPONDANCE, PAR M. CABANE. — DISCOURS DE M. GUIDI. — UN NOUVEAU JOURNAL. — UN NOUVEAU MAGNÉTISEUR.

Paraplégie guérie par le Magnétisme.

Il est en médecine, comme dans l'histoire, des temps, des faits qui étonnent et semblent sortir de l'ordre des choses d'ici-bas. Telle est la cure dont nous allons donner un résumé, et que nous prenons au docteur Despine, d'Aix en Savoie, qu'il a publiée lui-même en entier, dans un ouvrage trop souvent négligé (1).

Mlle *Estelle* L. était âgée de onze ans, lorsqu'elle fut adressée au docteur *Despine* par le docteur *de Castella* de Neuchâtel, qui disait dans sa lettre :

« Je vous envoie une jeune et intéressante demoiselle affectée de paralysie, suite du ramollissement de la moelle épinière, que j'ai eu infiniment de peine à combattre et qui va réclamer vos soins et vos eaux salutaires. Sa cure sera probablement fort longue et exigera beaucoup de ménagements. Vous serez peut-être dans le cas d'appliquer de nouveaux *moxas* ou boutons de feu le long de la colonne vertébrale..... Vous serez frappé de la sensibilité excessive de toute la surface cutanée et de la douleur que produit la plus légère pression sur les apophises épineuses des vertèbres.....

Cette jeune fille, d'une rare intelligence, eut à cinq ans

(1) *De l'emploi du Magnétisme*, par le docteur Despine, 1 vol. in-8o, Germer-Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

une rougeole et en même temps une fièvre accompagnée de symptômes effrayants, qui lui firent donner le nom de *fièvre cérébrale*. Elle en fut guérie, sauf qu'elle resta sujette à de très-fréquents maux de tête; elle fut atteinte de douleurs rhumatismales qui la firent envoyer à la campagne.

En jouant avec une petite amie de son âge, elles se tenaient par les deux mains, en se portant fortement l'une et l'autre en arrière en se tiraillant; les mains se lâchèrent et Estelle tomba assise par terre avec une telle secousse, que la commotion générale s'étendit dans tout son petit être, et fatigua singulièrement les régions dorsales et lombaires du *rachis*. Elle avait alors neuf ans. Mais bientôt Estelle perdit ses forces, se plaignit du dos, accusa une douleur entre les homoplates et au-dessous, prit peu à peu mauvaise mine, le ventre gros et tendu, etc., etc.; on y fit attention et ce fut vers le milieu de Décembre 1834, qu'on s'en occupa sérieusement. Le docteur Castella fut appelé, il reconnut une bouffissure universelle, des stries de sang dans les urines et un dérangement total dans les fonctions digestives. On employa des bains qui semblèrent soulager, mais l'enfant avait une grande répugnance à marcher et à se tenir debout sur ses jambes.

Son état s'aggravait de jour en jour; le mal de tête augmentait sensiblement; il s'y joignit bientôt une toux nerveuse, des suffocations, des douleurs aiguës à l'estomac et au ventre, ainsi que dans toute l'étendue du coffre thorachique, puis une impressionnabilité excessive sur toute l'étendue de la peau, et différents autres phénomènes insolites et singuliers. On crut qu'en la forçant à marcher dans la chambre, à prendre l'air, etc, on obtiendrait quelque amendement; mais ce fut le contraire, et il résulta du premier essai qu'on en fit, une telle augmentation de céphalalgie et d'oppression, qu'on n'osa pas en tenter un second. Cette toux et l'oppression continuèrent à revenir périodiquement tous les jours à la même heure (c'était de quatre à cinq heures après midi), pour ne cesser qu'à dix ou onze heures du soir.

Différents médecins furent appelés, d'autres consultés à Paris ; mais dans une maladie aussi obscure, qui se manifestait avec des symptômes aussi graves, tous se contentèrent de faire *la médecine du symptôme.* En conséquence, on recourut successivement et selon l'urgence, aux frictions, anx fomentations, aux sangsues, aux loochs, aux vésicatoires, aux amers, aux sinapismes, etc., etc.

Il y eut une légère amélioration; l'enfant put un peu marcher et sembla devoir atteindre une guérison. Mais cet état fut trompeur, l'amélioration s'arrêta net, sans savoir pourquoi ni comment, bientôt après il survint une marche rétrograde, et ensuite de l'exacerbation dans tous les phénomènes maladifs. Tout ceci se passait en 1835.

On continua les vésicatoires, les frictions balsamiques, sans amélioration; en Janvier 1836 la toux convulsive se trouvant portée au plus haut degré de force et d'intensité causait des souffrances intolérables à la malade, et les personnes présentes craignaient à chaque instant de la voir suffoquer. La malade demanda qu'on lui permît de manger un peu de neige; en désespoir de cause on le lui permit. Mais quel ne fut pas l'étonnement de tous, quand on vit que deux jours d'un semblable régime avaient suffi pour dissiper radicalement cette toux si opiniâtre et si alarmante!!!

Cependant la pauvre petite malade se trouvait forcée de garder le lit, par suite de la faiblesse de ses membres inférieurs. En Mars, cette paralysie continuait à s'aggraver de plus en plus et le *rachis* était devenu si douloureux qu'elle ne pouvait s'asseoir sur son lit, son corps se courbait en arc et semblait s'affaisser sur lui-même.

N'ayant aucune amélioration malgré les moxas et tous les autres moyens employés, on se décida à partir pour Aix-les-Bains, comptant sur les eaux. On y arriva le 19 Juillet.

Dans le voyage, la malade était constamment couchée dans une grande corbeille d'osier, à fond plat, faite exprès pour ce triste voyage ; car il eût été impossible de la placer assise. Couchée même sur un plan horizontal,

on ne pouvait l'y maintenir sans la matelasser de toutes parts, de manière à éviter toute espèce de ballottement et toute secousse. Elle était recouverte, dans sa corbeille, de duvets et d'édredons de tous côtés, malgré l'excessive chaleur qu'il faisait alors, car on se trouvait au cœur de l'été; et de plus, on fut obligé de tenir constamment fermées les glaces de la berline pendant tout le voyage.

On arriva à Aix et voici l'état dans lequel le docteur Despine la vit. Estelle était obligée de rester toute la journée couchée sur un lit de laine et de plumes, enveloppée de ouate et de duvets, souvent encore réchauffée par des cruches pleines d'eau chaude. La tête ne pouvait se soutenir d'elle-même; il fallait qu'elle fût appuyée, soutenue, et cela constamment, avec des carreaux de plumes et de crin. On ne la levait que pour faire son lit. Sa mère seule pouvait la remuer sans lui causer d'horribles souffrances; aussi se passait-il souvent plusieurs jours sans qu'on osât le faire.

Estelle ne mangeait rien jusqu'à midi; elle ne supportait ni viande, ni bouillon; la constipation était habituelle. Les glaces et les sorbets faisaient sa principale nourriture, et jamais ils ne lui causaient de mal.

Les douches avaient été prises sans trop de fatigue; puis il survint des nausées, un violent mal de tête; cependant les eaux et l'électricité ajoutée, produisirent un peu d'amélioration, qui fut suspendue par les premiers froids.

Le docteur Despine avait parlé du magnétisme; il désirait le joindre au traitement. On s'y était opposé, surtout la malade; cependant elle y consentit. En voici les premiers résultats donnés par le docteur.

La malade se trouvait placée sur une bergère et étendue de toute sa longueur, sauf la tête, qui était relevée sur des coussins par un angle de 20 à 25 degrés. Elle était enveloppée de son double duvet et avait les pieds enfoncés dans un sac de plumes; contre ce sac était placée une cruche de grès, remplie d'eau bouillante. Je commençai par de grandes *passes longitudinales*, de la tête aux pieds, en faisant quelquefois des *jetées* et des *pauses*; et le

tout sans toucher la malade, mais à la distance de deux pouces. Ces *jetées* et ces *pauses* étaient faites au sinciput, aux tempes, aux yeux, aux pommettes, sur le trajet carotidien et sur celui des nerfs de la huitième paire, me reposant parfois sur l'épigastre, etc., etc., et m'arrêtant aux mains de temps à autre, en pressant légèrement les pouces.

Estelle avait ri, causé et plaisanté de cette opération avec toutes les personnes présentes (et avec moi-même), soit avant de la commencer, soit à son début, et je ne fus pas peu étonné lorsqu'après une vingtaine de minutes de magnétisation, ma jeune malade cessant tout à coup de rire et de plaisanter, se mit à me dire : — « M. Despine, « votre magnétisme réussira beaucoup mieux que je ne le « croyais d'abord ; je sens que votre fluide a sur moi une « action que je ne connaissais pas..... je commence à « voir de petits grains bleuâtres devant mes yeux..... et « quand vos doigts passent par dessus, ils deviennent tout « rouges. Mais si vous faites des *jetées*, je les aperçois « comme un éclair..... Continuez quelques minutes en- « core..... je sens que votre fluide m'endort d'une ma- « nière graduelle et fort extraordinaire pour moi..... » Après une heure et demie de magnétisation non interrompue, Estelle me dit : — « En voilà assez pour aujour- « d'hui..... je vais me réveiller..... à demain..... à la « même heure..... je vous prie..... »

Un instant après la malade se réveille, en éprouvant une petite secousse presque générale..... Elle bâille, étend les bras, et se met à dire à sa maman, toute étonnée qu'elle était d'elle-même..... « Eh !..... bonjour, vous autres! ! ! « — mais maman, où suis-je donc?.... qu'est ce donc « qui s'est passé?.... Il me semble sortir d'un grand « rêve..... mais je me trouve bien..... très-bien..... je « me trouve tout autre que je n'étais tantôt; oh ! si c'est « le magnétisme qui me cause cela, je n'en ai plus peur... « à demain, M. Despine, à demain, je vous prie..... à de- « main..... à demain. »

Le lendemain Estelle fut électrisée, mais je fus obligé de

diminuer la force des décharges, et de les restreindre à deux tours de plateau seulement, pour ne pas renouveler les spasmes et les lipothymies des jours précédents, tant son impressionabilité s'était accrue.

Nous magnétisâmes comme la veille; mais l'action magnétique fut bien plus prompte.

A la quinzième minute, *les petits grains de feu* ont reparu. Estelle alors a demandé, pour hâter et *approfondir* son sommeil, de grandes passes longitudinales de la tête aux pieds; l'insufflation sur les doigts et dans la main; peu d'action magnétique au sinciput, mais beaucoup sur la face. Elle a demandé ensuite de passer rapidement sur la poitrine et l'épigastre, de s'arrêter à l'hypogastre, et de prolonger les passes sur les extrémités inférieures, en s'arrêtant davantage sur les genoux et les coude-pieds. — « Comme votre fluide est chaud, Mon« sieur le Docteur, me disait-elle; comme il monte droit « à la tête, l'échauffe d'abord, puis le feu descend par la « colonne vertébrale, des deux côtés, et se répand ensuite « dans tout le corps. Si nous avançons demain comme « aujourd'hui, dans moins de trois jours, je crois que je « m'endormirai complétement, car je le suis presque aux « trois quarts... Ah! Monsieur Despine comme votre fluide « est chaud! il me pénètre jusqu'à la moelle des os!!! La « bouteille d'eau chaude ne m'est plus nécessaire, ni les « duvets non plus... éloignez-les, je vous prie, jusqu'à ce « que je sorte de ma crise..... qu'on ne fasse pas de « bruit..... Vous chuchotez, Mesdames, eh bien, je vous « entends tout haut..... Tout le monde me fatigue ici, « sauf M. Despine... qu'on s'éloigne donc, et, si vous vou« lez me demander quelque chose, demandez-le par « M. Despine... et moi, je vous répondrai de même par « lui... Cachez la lumière, je vous en prie; elle me tra« casse (1); demain, il faudra l'enlever beaucoup plus tôt, « et faire le plus grand silence..... Maman! maman!....

(1) Cependant Estelle avait eu les yeux fermés dès les premières *passes* de la séance, et ne les avait point ouverts dès lors.

« éloigne-toi, je t'en prie, tu me fais mal (1). Ah, mon « bon Monsieur DESPINE!!! remerciez, s'il vous plaît, « HENRIETTE BORGEAT d'avoir bien voulu se laisser magné- « tiser devant moi..... je lui en serai reconnaissante toute « ma vie... »

Entrant ensuite dans quelques détails sur ce qu'elle éprouvait, elle ajoute : — « Maintenant, Monsieur DESPINE, « il faut continuer le magnétisme tous les jours, il m'est « préférable, en ce moment, aux bains et aux étuves... il faut « continuer l'électricité également, mais pas trop forte, « je vous en prie!! De retour à Neuchâtel, il faudra me « donner beaucoup d'asperges... Mais, mon cher Monsieur « DESPINE, on me trompait autrefois, on les faisait cuire « dans du bouillon de viande!!! Ah! l'on ne sait pas tout « le mal que cela m'a fait!! Promettez-moi bien qu'on ne « me trompera plus... je ne demande jamais que ce qui « me convient le mieux..... qu'on me donne donc dans « l'avenir tout ce que je demanderai, sauf des *boulettes* « *frites*..... pour cet objet-là, que je demanderai peut- « être, parce je les aime beaucoup, je ne veux pas qu'on « m'en donne absolument..... et il faudra, à cet égard, « résister à toutes mes sollicitations, quelque pressantes « qu'elles soient(2). Oh! pour cette fois-ci, je vois que « j'avance dans le somnambulisme, et je crois que je serai « bientôt cataleptique..... Attendez, Monsieur DESPINE, il « me semble que je vous vois, quoique mes yeux soient « bien fermés... Et toi, maman, oui... oh! te voilà bien « avec tes mains croisées et tes bras serrés... A votre tour, « Mademoiselle AMÉLIE; vous c'est plus difficile!!!... En- « core des passes Monsieur DESPINE, cela me plonge de « plus en plus dans mon sommeil..... Prenez-moi souvent « les pouces. Je sens que votre fluide a plus d'action

(1) Mme L*** s'était approchée d'Estelle, sans savoir que son atmosphère magnétique ne convenait pas à sa fille dans l'état nerveux où elle se trouvait.

(2) Tout ce qui est indiqué par des guillemets, contient les propres expressions de la malade, Elles ont été écrites à l'instant même par sa mère sur ma prière.

« par là, il monte des bras à la tête, descend au *creux* de « l'estomac qui en éprouve un certain frémissement; il « descend ensuite au bas de la colonne vertébrale et là, « je le sens se diviser en deux pour se rendre aux pieds... « Mais, ne nous occupons pas des jambes aujourd'hui, « tâchons d'amener le véritable sommeil, en continuant « les grandes passes qui me déchargent tout à fait la tête. « Quand vous touchez le menton et le cou, c'est singu- « lier!... mes yeux se ferment comme une boîte... Cepen- « dant je vous vois, Monsieur DESPINE; et vos doigts, « quand ils passent sur moi, me semblent tout en feu et « comme de véritables éclairs. »

A dix heures et quart, Estelle se réveille tout à coup, après un petit moment de silence. Et c'est avec les mêmes phénomènes, les mêmes dispositions, la secousse, et le même étonnement que la veille.

Mlle Estelle avait passé une très-bonne nuit, et, dès le matin, elle fit demander trêve pour l'électricité, mais réclamer le magnétisme pour le soir.

Il serait trop long de décrire tout ce qui s'est passé de remarquable chez notre intéressante malade, dès que le **Magnétisme** a joué un rôle dans son traitement. Chaque jour nous a présenté de nouvelles merveilles qui se liaient de l'une à l'autre comme les anneaux d'une longue chaîne. Cependant, comme il est indispensable d'en connaître la filiation, pour se faire une juste idée de la marche de la nature dans le développement graduel des phénomènes de l'Extase, de la Catalepsie et du Somnambulisme, je les grouperai par époques, afin de mieux en saisir l'ensemble, et je renverrai aux notes les détails qui allongeraient trop cette curieuse observation, sans y être indispensables. On trouvera dans ces notes des choses fort remarquables qui caractérisent le génie de ces maladies; génie qui a un type spécial pendant l'état de crise : type que j'ai retrouvé dans les vingt et plus d'histoires de cette espèce que j'ai recueillies depuis quinze ou vingt ans. Ce génie spécial est marqué par l'élévation des pensées, le choix des expressions, la justesse des idées et la promptitude des ju-

gements. Il est, sans doute, modifié par les circonstances et l'éducation ; mais, chez tous ces malades, il est tellement saillant et caractérisé, qu'un médecin qui en a vu un seul, et qui l'a un peu étudié, ne saurait s'y méprendre.

Chez Estelle, comme chez tous, j'ai rencontré une indépendance absolue de la pensée et la volonté la plus inflexible... sentiment, sans doute, inspiré aux somnambules par la promptitude de leur jugement : résultat naturel du développement si extraordinaire de leur intelligence dans un état qui leur fait embrasser, tout à la fois, le passé, le présent et l'avenir, pour tout ce qui les concerne personnellement. De là cette irascibilité extraordinaire quand on les contrarie..., ne pouvant pas concevoir, sans doute, que ceux qui les entourent ne voient pas comme eux, dans des choses qu'ils voient si bien et si clairement eux-mêmes. De là donc cette volonté inflexible dont la seule contradiction peut leur faire le plus grand mal... De là encore l'esprit d'espièglerie qui se manifeste dans ce singulier état et qui fait que le malade cherche à mettre en défaut tous ceux qui veulent le taquiner ou le prendre en défaut lui-même.

Nous terminons ce résumé par une lettre du Docteur **Despine** au Docteur Bottex, de Lyon, qui nous donnera une idée de la guérison de Mlle Estelle :

« Mme L*** et sa petite Estelle ont été fort sensibles à votre aimable souvenir ; venez donc les voir ici, mon cher **Bottex**, car il serait trop long de vous écrire tout ce qui s'est passé dans ce petit être, depuis qu'un heureux hasard, que j'appellerai providentiel, a conduit son excellente mère au désir de la soumettre à un traitement par le magnétisme, dans le seul but de savoir *si nous pourrions obtenir le somnambulisme, et si, dans cet état, la malade ne saurait point indiquer des moyens plus efficaces que ceux qu'on avait employés jusqu'alors*... Eh bien ! cette petite Estelle, si frileuse, et qui, entourée de duvets, d'ouates et d'édredons, grelottait encore au milieu de l'été ;

cette petite Estelle, qui marchait à grands pas, depuis deux ans, vers une paralysie universelle; elle qui, depuis quinze mois, gisait sans mouvement dans son lit, paralysée dès la ceinture en bas, et qui avait été traitée par tous les médecins comme ayant un *spinitis*, une maladie *Pott*, une faiblesse radicale de la charpente osseuse du tronc ou le ramollissement de la moelle épinière; elle qui, après quatre ou cinq mois de traitement fait à Aix, sous mes yeux et fort méthodiquement, par bains, douches, massage, liniment, étuve, brosse et électricité, était encore *cul-de-jatte* et pouvait à peine exécuter quelques mouvements d'extension, de flexion, d'abduction des pieds et des orteils... eh bien! ce petit être si souffreteux, qui ne pouvait soutenir sa pauvre tête que sur des carreaux de plumes inclinés à 45 degrés, bien doux, bien matelassés,... ce petit être, dis-je, que vous avez vu si pâle, si étiolé.., ayant été soumis à quelques passes magnétiques le 22 Décembre pour *la première fois*, est devenue somnambule le 25. Le 30, elle s'assied sur son lit, et le 31 elle se lève, marche seule et vient offrir à Madame sa mère, placée en ce moment à l'extrémité de la chambre, une petite corbeille de fruits qu'elle avait fait préparer pour ses étrennes, s'assied sur les genoux de cette bonne mère (chose qu'elle n'avait pu faire depuis plus de deux ans), la caresse, etc., etc.

« Le lendemain (1er Janvier) elle parcourt toute la maison; le 3, elle se promène au jardin, n'étant recouverte que d'une robe légère d'été et de sa chemise de flanelle; elle court dans la neige nu-pieds, par un froid de 7 à 8 degrés Réaumur au-dessous de zéro, dit *qu'elle n'a nullement froid, tant s'en faut...* Le 10, elle me fait sa première visite chez moi et à pied; les 11, 12 et jours suivants, elle en fait plusieurs aux diverses personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt, etc., etc.

« Dans toutes ses crises, jusqu'au commencement de Février, elle a eu constamment les paupières fermées et *clouées* (comme elle les appelle). Dès lors, en s'étudiant elle-même *intuitivement*, pendant son sommeil magnéti-



que, elle a trouvé le moyen de se faire ouvrir les yeux spontanément, et c'est *mécaniquement* qu'elle y est parvenue (si je puis ainsi m'exprimer) en se faisant elle-même des passes magnétiques et en exerçant sur elle-même *des pressions méthodiques et spéciales* avec les doigts, dirigée par le seul instinct (car elle n'a aucune connaissance d'anatomie) sur les points ou régions de la face où il existe des *nodus* ou ganglions nerveux, ayant entre eux des rapports de connexion ou de sympathie dont la petite malade n'avait assurément jamais eu la plus légère notion.

« Depuis cette époque, mon cher confrère, Estelle a régularisé ses crises d'une manière fort remarquable. Elle se lève ordinairement entre 9 et 10 heures du matin et va se coucher entre 9 et 10 heures du soir, agissant pendant ces douze heures de *crise active* de somnambulisme comme si elle était dans le plus parfait état de santé, au point que personne ne la croirait malade en ne la voyant que dans cet état..... Mais quand la crise est passée, Estelle reprend sa paraplégie, elle redevient frileuse; c'est à peine si elle peut se tenir assise au lit, soutenue par des coussins ou des oreillers, et elle retombe dans toute son impressionnabilité dermoïde, dont vous avez été témoin à **Aix**; ce qui fait qu'elle ne permet qu'à sa bonne mère et au médecin de la toucher le long du dos et jusqu'aux orteils.

« Cependant, mon cher **Bottex**, depuis qu'Estelle peut exercer ses forces musculaires, les membres frappés de paralysie ont pris un sensible développement, le teint s'est animé. Elle a maintenant un *teint de lys et de roses*, au lieu d'un teint pâle et décoloré, comme vous l'avez vu à **Aix**. Toutes les fonctions ont repris leur cours ordinaire comme dans sa primitive santé. Elle mange de tout en crise et avec appétit. Elle n'a plus besoin de laxatifs ni de *remèdes* comme précédemment, et quoique, après la cessation du somnambulisme, notre petite malade redevienne paraplégique comme auparavant, l'ensemble de sa santé ne laisse pas que de gagner toujours quelque chose après chacune de ses crises, de sorte qu'en dernière analyse nous devons finir par une complète guérison...

« Toutefois, mon bien estimable ami, si vous ne pensez nous venir voir qu'à l'époque de la saison des bains, ne croyez pas que nous veuillons vous attendre pour guérir. En effet, si les choses continuent à cheminer comme elles ont fait depuis deux mois, vous pourriez bien être obligé d'aller chercher nos dames à Neuchâtel, si vous pensez devoir douter des tours de force de notre Estelle et n'être convaincu, comme saint Thomas, qu'après en avoir été le témoin oculaire.

« D. DESPINE. »

Correspondance

NIMES, 24 Mars 1871.

Cher Monsieur,

Je viens, après un long silence, que rendent bien excusable les terribles événements que notre pauvre France vient de traverser, renouer nos bonnes relations.

J'ai bien souvent regretté, pendant le cours de cette guerre épouvantable, que l'on ne soit pas encore parvenu à déterminer par des moyens infaillibles et sûrs la lucidité parfaite chez les somnambules. Que de services le magnétisme, s'il avait fait ce progrès, aurait pu nous rendre et nous rendrait toujours !

S'occupe-t-on sérieusement de ce côté psychologique du magnétisme ? Fait-on tous les efforts possibles pour arriver à la conquête de l'*espace* et du *temps ?*

Il me semble que cette question mériterait bien de figurer à l'ordre du jour des séances de la Société de Lausanne, car il serait profondément regrettable que l'on renonçât à une si belle étude, et si utile, sous prétexte que la lucidité est une chose insaisissable qui se présente lorsqu'on ne la cherche pas, qui se montre souvent rebelle aux efforts les plus désespérés, et qui, pareille à une cavale indomptée, se cabre sous l'audacieux qui prétend la conduire.

Qu'un magnétiseur habile, mais tenace, acharné, lorsqu'il se trouve en présence d'une lucidité parfaite, étudie

minutieusement, scrupuleusement, les conditions et les circonstances au milieu desquelles cette lucidité s'est produite : Quel est l'état moral, l'état physique, l'état intellectuel de l'opérateur ? Quels sont l'état moral, l'état physique, l'état intellectuel du sujet ? Quel est l'état atmosphérique, quel est l'état hygiénique du lieu où l'on se trouve placé ? De quelle nature sont les objets qui vous entourent et que l'on porte sur soi ? Degré de sensibilité, d'impressionnabilité nerveuse du sujet à l'état normal ; quantité de fluide émis, direction donnée à ce fluide, proportions dans lesquelles on l'a répandu, parties du corps sur lesquelles on l'a projeté, dose que chacune de ces parties en a reçue, etc., etc., etc.....

Une foule de choses en apparence insignifiantes peuvent avoir une grande influence sur le résultat de l'opération ; c'est pourquoi rien, absolument rien ne doit être négligé.

J'ai la conviction que, si la question de la lucidité était mise à l'ordre du jour permanent, et que s'il était mis, de la part des amis du progrès, un acharnement frénétique, désespéré, à sa solution, nous arriverions à lui façonner un mors, à la posséder en maîtres.

J'ai dernièrement remarqué dans Raspail un procédé dont il recommande l'application et constate l'efficacité dans certaines affections. Je veux parler de l'usage des peaux d'animaux vivants et de sang fumant.

La peau que vous arrachez à la bête et que vous appliquez immédiatement sur la partie du corps affectée produit un grand soulagement. Pourquoi ? Parce que cette peau, n'est-ce pas, est encore tout imprégnée d'un fluide vital dont vous vous emparez par voie d'absorptien et qui, ajoutant une nouvelle vigueur à vos tissus, vient en aide à votre santé, qui triomphe du mal. Le même phénomène se produit et par la même cause lorsqu'on soumet la partie malade au jet de sang qui s'échappe de la plaie d'une bête.

Pour nous, adhérents du magnétisme, le fait est clair et indiscutable, mais lui, Raspail, comment va-t-il essayer de nous le faire comprendre ?

« Lorsque deux personnes sont en contact, l'équilibre tend à s'établir dans leur état de santé : ainsi supposez une personne saturée de mercure par l'abus du traitement mercuriel; si d'elle s'approche, jusqu'au contact, une personne parfaitement saine, le corps de celle-ci humera le mercure renfermé dans le corps de l'autre jusqu'à ce qu'il soit également répandu dans les deux corps. La personne primitivement affectée sera donc débarrassée d'une grande quantité du poison minéral.

« Et cela, dit-il, est aisé à comprendre : l'élément de corruption dissous et concentré dans une certaine quantité de sang se délaie et perd de son degré d'intensité suivant la quantité de sang qui vient se mettre en contact avec le premier.

« C'est pourquoi la peau *toute chaude* d'une bête quelconque appliquée sur votre corps s'emparera de l'élément vicieux qu'il renferme jusqu'à parfait équilibre. »

Et pourquoi, je vous prie, M. Raspail, faut-il que le sang ou la peau de la bête soient chauds ? Vous qui voulez tout expliquer, comment glissez-vous sur cette condition de chaleur vitale, qui est une condition *sine quâ non ?*

Si ce n'est que la chaleur abstraite qui est nécessaire, eh ! mon Dieu, nous la donnerons artificiellement à votre peau de bête. Mais alors l'effet ne se produira plus !

Comment ! ce n'est donc pas la chaleur en elle-même, la pure, la seule, l'unique chaleur, qui guérit ?

C'est donc quelque autre chose que vous redoutez de nommer et dont la chaleur n'est qu'un état symptômatique ?

Oui, ce qui guérit, ce n'est pas le sang ni la peau chaude, ou plutôt la faculté d'absorption de la peau et du sang à tel degré thermométrique, c'est le fluide vital qui s'échappe, comme par évaporation, de ces matières séparées de la source de vie et dont votre corps bénéficie, réellement alors par voie d'absorption.

Si ce n'était ce fluide vital qui se dégage de la peau en train de mourir, et qui ne s'y retrouverait plus, à cause

de cela, dans quelques heures, qu'importerait d'employer cette peau maintenant plutôt que tout à l'heure, puisque la chaleur intrinsèque, Raspail vous le dira lui-même, n'a pas la propriété curative ?

Et, d'ailleurs, prenez un chat bien portant, enfermez-le dans une température glaciale, puis, lorsqu'il aura la peau suffisamment froide, arrachez-la pour vous l'appliquer sur le corps.

Avec la peau froide vous obtiendrez le même résultat qu'avec la peau chaude.

Et voyez vers quel abîme nous pousse Raspail. Imaginez que le monde le considère comme son oracle. Ne voyez-vous pas la société devenir impossible et l'homme fuir son semblable avec une farouche défiance ?

Le corps sain absorbe la corruption. Vite cachons-nous dans des lieux reculés, loin de tout contact ! Revenons aux glands de nos pères ! Femmes, votre rôle est terminé sur cette terre, nous n'aurons plus de génération.

Parlez-moi au contraire du magnétisme. Il ne veut pas, lui, que la corruption souille, gangrène, la pureté ; il veut que la pureté purifie la corruption.

Et il a bien raison; où en serions-nous, bon Dieu, sans cela ! Au moins le magnétisme n'est pas incompatible avec l'esprit de charité. Ne vous sentez-vous pas prêt à sauter au cou de vos amis pour les embrasser, dans le secret espoir de bénéficier, s'il y a lieu, de la richesse de leur tempérament, sans craindre de les infecter, en échange !

— Votre journal a déjà donné l'hospitalité à une étude sur le haschisch. Avez-vous lu, sur ce sujet, le poëme en prose de Charles Baudelaire, le bizarre, le terrible écrivain, le vrai magicien ès-lettres ?

Ce poëme, qui a paru sous ce titre : *Les Paradis artificiels*, est une étude savante, d'une agréable fantaisie, morale, pleine du plus piquant intérêt. Si vous voulez le reproduire, je m'engage à vous l'adresser en feuilleton de mois en mois.

L'ouvrage est de 65 pages du format de la bibliothèque

à 3 francs de Michel Lévy (c'est, par conséquent, plus petit que le format de votre journal.)

J'ai la conviction que vos lecteurs, même après ce que vous avez déjà publié sur le haschisch, trouveront le plus grand intérêt à lire les *Paradis artificiels*, ouvrage peu connu, mais plein de charmes.

Tout à vous, votre bien dévoué

L. Cabane.

Discours prononcé par le professeur Dr François Guidi

Dans la première séance de Magnétologie donnée dans la Salle Bossel, à Bucharest le 27 Janvier 1871

Ce n'est pas à un entretien amusant que j'ai eu l'honneur de vous inviter; mais à une séance d'études sérieuses et d'observations scientifiques, dans laquelle je me propose de vous présenter les plus merveilleux phénomènes de la sublime et humanitaire découverte de Mesmer, du magnétisme animal et du somnambulisme magnétique.

A ceux qui repoussent le Mesmérisme, parce qu'il est devenu dans les mains des charlatans un moyen d'exploitation et de fraude, je réponds que le charlatanisme, cette lèpre hideuse, a envahi le domaine du magnétisme, comme il a envahi et envahira toujours celui de toutes les nouvelles découvertes.

Mais ne peut-on examiner une doctrine sans s'occuper de l'indignité de ceux qui la prêchent faussement?........ Ne peut-on pas laisser les charlatans pour ce qu'ils valent, les fausses sybilles pour ce qu'elles sont, et aller dégager les vérités importantes qui se mêlent à leurs aberrations ou à leurs mensonges?... Derrière la fausse science, il y a, je ne crains pas de l'affirmer, une science réelle; au milieu des extravagances et des égarements, il y a des faits extraordinaires, des facultés étonnantes, de véritables merveilles.

C'est à l'école des faits que l'on apprend à connaître la vérité ; c'est par l'observation de ce qui se manifeste à nos sens que nous pouvons parvenir à découvrir les arcanes que la nature dérobe à notre premier aperçu. Souvent les théories les plus brillantes sont dues à l'observation des faits les plus simples.

Dans ce siècle où toutes les écoles ont écrit sur leur drapeau, en lettres de lumière, le mot *progrès*, pourquoi au mot *magnétisme* des esprits vétilleux, moutonniers, se sont-ils récriés, sans même vouloir donner de bonnes raisons pour motiver leur opiniâtre incrédulité?...

Eppure si muove, a dit *Galilée.*

Et pourtant le magnétisme existe! Et pourtant le jour est proche où l'humanité toute entière sera heureuse de profiter de ses grands bienfaits !

Cette étude est non-seulemet la magie de la science, mais encore la science de la magie. Toutes les intelligences d'élite de l'antiquité, spécialement parmi les Indiens et en Egypte, visitaient cette source d'émotions et de merveilles, et demandaient à ce sphinx, à cet oracle, l'explication des énigmes et la clef des mystères. Chez les Grecs, il y avait, dans le temple d'Esculape, les *dormeurs (somniatores)* que les disciples de ce dieu magnétisaient, et dont ils se servaient pour découvrir les causes des maladies et en indiquer les remèdes. Les apôtres du christianisme *posaient les mains sur les malades et les malades étaient guéris.*

Dans les temps modernes, aprés les études du grand médecin-philosophe Mesmer, le temple du magnétisme n'est pas déserté. Il y a des croyants qui pratiquent le culte. Il y a des courages qui commandent l'estime. Il y a des partisans célèbres, médecins et sommités dans la science : les Commissaires qui ont signé en 1831 le Rapport de l'Académie royale de Médecine de Paris, qui assura une éclatante victoire au magnétisme : et Deleuze, Rostan, Georget, Husson, Cloquet, Broussais et Arago en France; Frank, Kiesser, Hufeland, Lippich et Reichenbach en Allemagne ; Despine en Savoie ; Jobard en Bel-

gique ; Grégory en Ecosse ; Eliottson et Esdaille en Angleterre ; Panizza, Malfatti, Orioli et Verati en Italie, et mille autres savants qui ont reconnu la vérité et l'importance d'une doctrine qui a déjà rendu tant de services à l'humanité souffrante.

Que les ennemis du magnétisme vital-humain s'évertuent dans leur suffisance et leur mépris ; que les bateleurs empiriques exploitent la crédulité du public ; que des cerveaux débiles s'amusent dans leurs nébuleuses rêveries ; mais toujours il y aura des mains pures et des cœurs charitables qui feront descendre la santé sur les malades par des *passes magnétiques ;* des voix éloquentes qui proclameront les immenses avantages apportés par la lucidité du somnambulisme. A la clarté de cette lumière, qui laisse voir des horizons ignorés, des perspectives inconnues, l'âme, se dégageant en partie de la matière, montre son origine immortelle et divine ; extatique, pélerine éthérée, elle semble s'élever jusqu'au trône de l'Eternel, voyage à travers le temps et l'espace et nous apporte de sublimes inspirations et révélations.

C'est la foi, c'est la loi du Magnétisme que j'aime à voir proclamer sans cesse, parce que cette loi est loi d'amour et d'harmonie ; parce que cette croyance élève l'esprit en donnant le génie de la forte volonté et de la bienveillance fraternelle ; soulage les souffrances humaines ; est lumière parmi les ténèbres pour abattre les superstitions et les préjugés. Avec le courage et l'enthousiasme de la conviction, à ce principe j'ai consacré mes longues études, mon avenir, ma vie toute entière. Convaincu par les faits de la vérité et de l'utilité de la plus belle découverte des temps modernes, c'est par les faits que je me propose de convaincre les autres. Pour la bonne réussite de mes expériences, étant dans ce cercle homogène et vraiment magnétique, je compte sur votre sympathie, sur vos dispositions bienveillantes. Cherchons le vrai, cherchons les moyens de faire tout le bien possible, étudions ensemble le perfectionnement physique,

intellectuel et moral, qui un jour sera l'effet immanquable des forces magnétiques bien étudiées et généralement appliquées.

Prof. F. GUIDI.

La nouvelle orthographe.

Programme officiel (1).

Nous avons annoncé, dans le *Magnétiseur* de Novembre dernier, la prochaine publication d'un nouveau journal, ami du progrès et disposé par conséquent à combattre la routine médicale et à plaider la cause du magnétisme. Les évènements politiques ayant retardé son apparition, le comité de rédaction vient de publier, en attendant et par une heureuse idée, un *programme spécimen* de cette réforme orthographique, adoptée par des néographes compétents de la Suisse et de l'étranger. En sorte qu'en parcourant les 46 pages qui composent cette brochure, le lecteur a, du même coup sous les yeux, le précepte et l'exemple, la règle et son application typographique.

Dans un moment où l'ignorance des peuples qui se donnent ou qui acceptent des gouvernements personnels est si cruellement châtiée, tout ce qui peut chasser plus rapidement la nuit des cerveaux humains et activer l'élévation du niveau intellectuel des multitudes, doit être accueilli avec faveur. Or la suppression des difficultés orthographiques est évidemment dans ce cas, puisqu'elle détruit le principal obstacle à la vulgarisation de la *lecture* et de l'*écriture*, conditions premières de tout développement intellectuel.

Pour ne parler que de la France, où la moyenne de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est de *33 pour cent*, ce qui donne un total de plus de *dix millions* de citoyens totalement incultes, quelle portée immense n'aurait pas la diminution de ces déplorables ténèbres, causes de tant de

(1) In-12, de 46 pages, en vente à Lausanne et à Genève, au profit de la Société néographique suisse et étrangère. Prix 50 c.

malheurs privés et publics? Voilà pourquoi la transformation de l'orthographe savante ou greco-latine, en orthographe *populaire*, doit être considérée comme un pas bien plus grand qu'on ne se l'imagine, sur le chemin du progrès moral et du progrès matériel des multitudes. Deux alliés puissants hâteront le succès de cette réforme : l'intervention des *femmes* et celle des *travailleurs*, qui y sont plus particulièrement intéressés. Sauront-ils profiter de l'occasion et ne pas rester plus longtemps inactifs?

Un nouveau magnétiseur à Genève.

M. Lafontaine fils, qui, en Août dernier, s'était enrôlé dans l'armée pour combattre l'invasion des Prussiens, étant rentré dans Paris aux préliminaires de la paix, fut obligé, il y a un mois, de s'échapper comme un criminel pour éviter d'être conduit à Mazas par les agents de la Commune, auxquels il refusait tout service comme garde national pour aller combattre l'armée de l'ordre.

M. Lafontaine fils exerçait le magnétisme depuis plusieurs années à Paris, où il avait fait de fort belles cures.

M. Lafontaine fils, arrivé à Genève, se propose de continuer avec dévouement sa profession de magnétiseur.

Il a institué un **traitement magnétique gratuit,** depuis **onze heures jusqu'à une heure,** et déjà plusieurs malades ont éprouvé les bienfaits de son action.

Plein de santé, jeune (37 ans), ayant des connaissances acquises, et s'appuyant sur la vieille expérience de son père, M. Lafontaine fils peut et doit faire beaucoup de bien à tous ceux qui s'adressent à lui. Il demeure **rue de Malagnou, n° 1, au 1er, maison Challet-Venel.**

M. Ch. Lafontaine père continue ses traitements magnétiques, rue du Mont-Blanc, 9.

N° 4. Avril 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Des causes morales des maladies.

Nous avons cité dans le numéro précédent du journal la guérison d'une paralysie, faite à l'aide du magnétisme par le docteur Despine, à Aix, en Savoie, en 1836 et 1837.

Cette paraplégie, qui devenait une paralysie générale de tout le corps, qui avait résisté à tous les moyens que la science possédait et à l'application intelligente des eaux d'Aix, réputées excellentes pour les paralysies, devait être la conséquence d'un état nerveux tout particulier, qui n'a pas été et qui n'est pas encore aujourd'hui ni expliqué, ni assez étudié. Les causes en sont encore ignorées, ou du moins personne, jusqu'à ce jour, ne les a indiquées. Il serait pourtant bien intéressant pour la science et pour l'humanité que les recherches de ces causes eussent lieu d'une manière suivie.

Les médecins en réputation, sommités de la science, qui sont généralement appelés dans des cas pareils, sont trop envahis par une nombreuse et riche clientèle, qui réclame les secours de leurs lumières, pour pouvoir se consacrer à étudier les causes d'une maladie pareille, qui demande des soins assidus de tous les jours, et pendant

longtemps, par la diversité des phénomènes qu'elle présente, par les accidents instantanés qui lui sont inhérents, qui bouleversent, renversent toutes les lois établies jusqu'à ce jour par la physiologie, que messieurs les savants regardent comme immuables.

Ces messieurs devraient enfin se décider à reconnaître que, n'ayant étudié que la matière, ils n'ont jamais rien compris à la nature de l'homme, à sa vie double, à l'influence d'une des parties sur l'autre. N'ayant jamais trouvé sous leur scalpel que la matière, qui, analysée chimiquement, leur donne tant de carbone, tant d'azote, tant de fer, etc. N'ayant jamais trouvé ce fluide nerveux, vital, impondérable, insaisissable, qui est l'intermédiaire entre les deux parties, qui les lie, qui les anime en les vivifiant même par le mouvement ; ils n'ont jamais pu, ils ne pourront jamais comprendre ni expliquer la vie tant qu'ils ne voudront point admettre que l'homme est un composé de deux parties distinctes entre elles, qui se dominent l'une l'autre, selon qu'elles ressentent l'une ou l'autre les impressions, soit extérieures, soit intérieures, soit matérielles et physiques, soit psychologiques et spirituelles.

L'homme, étant un composé, doit ressentir de deux manières, analogues à sa double nature, soit dans l'état normal de santé, soit dans l'état anormal de maladie.

Les médecins ne traitent généralement une maladie que d'après les symptômes qu'ils reconnaissent dans la matière ; ils tiennent peu ou point de compte de ces effets moraux, qui bouleversent une constitution des plus fortes, et qui en font leur esclave. Les médecins ne connaissent point le moteur de la vie : ils le cherchent où il n'est pas, et, dans leur impuissance à le trouver, ils le nient. Ils devraient se souvenir cependant que tout ce qu'ils ont déclaré faux a, depuis, été reconnu vrai.

Dans la vie commune de l'homme, l'esprit ou l'âme, si l'on préfère ce mot, joue un rôle important, si ce n'est le principal. Si l'âme est atteinte par une émotion, un sentiment, etc., le corps ou la matière en éprouve à l'instant le contre-coup, Ainsi nous voyons des épilepsies, des

convulsions, des folies, etc., se déclarer à la suite de frayeurs ou de chagrins; nous voyons même des éruptions sur tout le corps produites par la même cause; nous voyons aussi des personnes prendre le choléra, la petite vérole, en apprenant que ces maladies sévissent dans la localité qu'elles habitent. On voit au contraire des hommes dont l'esprit est fort et courageux, toucher, soigner ces malades, respirer sans crainte tous les effluves viciés, tous les miasmes fétides qui s'exhalent de ces malades, et n'en être affectés d'aucune manière.

L'esprit domine la matière : c'est pourquoi la science médicale, qui ne peut attaquer que la matière, éprouve tant d'échecs. Elle voit la maladie, elle en reconnaît les symptômes, mais elle ne voit pas la cause. Cette cause impalpable lui échappe. Quand donc la science, qui ne voit partout que l'action de la matière, tiendra-t-elle compte de l'élément spirituel? quand voudra-t-elle reconnaître l'action indépendante de l'esprit, et le rôle important qu'il joue dans l'économie?

Ainsi, dans la maladie d'Estelle, il y avait une cause insaisissable pour les médecins, parce qu'elle était dans l'esprit ; nous en avons la preuve par l'état dans lequel Estelle se trouvait lorsqu'elle était magnétisée, état qui lui donnait la force de marcher, de se lever, de manger et de boire comme tout le monde, ce qu'elle ne pouvait plus faire aussitôt réveillée et sortie du somnambulisme. Quelle était cette cause? elle n'était pas physique, assurément. Quelle était donc cette cause immatérielle? quelle était cette pensée? cette abstraction? comment pouvait-elle agir pour provoquer cette paralysie, cet état indéfinissable, que tant d'hommes de science ne purent combattre avec succès? que se passait-il dans ce corps, qui n'était plus, pour ainsi dire, qu'un cadavre, avant que le magnétisme, provoquant le sommeil et le somnambulisme, ne le relevât, fort, insensible au froid, agissant, marchant, vivant? Etait-ce la matière qui avait subi cette transformation? Non, puisqu'au réveil, quand le magnétisme cessait, l'inertie, la paralysie et les douleurs repa-

raissaient aussi intenses. Qu'était-ce donc? quelle était la cause de ces phénomènes? quel sera le médecin qui, le bistouri à la main, en disséquant ce petit corps, trouvera la cause que nous cherchons?

Non, il faut nous résigner; le médecin ne reconnaissant que la matière, n'attaquant que la matière, ne peut nous être d'aucune utilité; il faut chercher ailleurs, il faut chercher en nous-même, pour trouver cette cause immatérielle, cet esprit, cette âme, qui, dominant la matière, la fait mouvoir, ou la paralyse à son gré.

Les anciens philosophes attribuaient tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre ou expliquer à la puissance divine. Ils étaient de meilleure foi que les philosophes de nos jours, qui trouvent plus simple et plus court de nier les faits qu'ils ne peuvent expliquer.

Si nous connaissions mieux les lois de la vie, si nous pouvions pénétrer tous les mystères de l'action vitale, si les incompréhensibles et merveilleuses fonctions du système nerveux nous étaient toutes révélées, les faits les plus extraordinaires ne seraient plus pour nous que de simples phénomènes physiologiques.

Instrument direct des facultés intellectuelles et morales, le système nerveux est, pour ainsi dire, l'homme tout entier : c'est celui qui reçoit toutes les impressions, qui commande tous les mouvements; c'est lui qui anime les innombrables ressorts dont le jeu constitue le mécanisme de toutes les fonctions; les fibres nerveuses pénètrent toutes les autres fibres organiques, et il n'est pas une action vitale qui n'ait sa cause, son point de départ, sa raison d'être dans une fibre nerveuse; il n'en est pas une qui ne trouve partout, dans l'arbre nerveux, une route ouverte dans tous les sens.

Le système nerveux n'est pas cependant le principe direct de toutes les actions vitales; il n'est que l'instrument matériel d'un être doué d'une nature plus noble et plus élevée, d'une substance immatérielle, en un mot, d'une AME, vérité démontrée par la raison et le sentiment; cependant il n'en est pas moins certain que l'AME ne peut

rien, dans cette vie terrestre, sans le secours du système nerveux, dont l'action et la coopération sont indispensables dans toutes les manifestations du sentiment et de la pensée. La vie insaisissable pour nous, au point de vue du principe dont elle émane, ne peut nous laisser pénétrer quelques-uns de ses secrets que par l'instrument qui en transmet les actes. C'est dans cet instrument que nous pouvons prendre, en quelque sorte, *l'âme* sur le fait. En descendant ainsi de la métaphysique à la physiologie, toutes les manifestations de *l'âme*, les miracles du sentiment et de la pensée, se réduisent à des actes organiques, et les influences morales et les influences physiques ne sont toutes que des mouvements matériels qui agissent réciproquement les uns sur les autres.

Nous pouvons concevoir de cette manière, comment un sentiment, une émotion, une pensée, peuvent produire des effets physiques quelquefois saisissants, puisque tout se réduit à des actions cérébrales qui retentissent simultanément ou successivement dans divers appareils organiques. Si la physiologie avait atteint ses dernières limites, si, par un progrès que l'esprit seul conçoit, il ne nous échappait aucun des innombrables rapports qui peuvent s'établir entre lès divisions et les subdivisions des fibres de l'arbre nerveux et celles des autres appareils organiques, nous trouverions tous les secrets de l'âme dans les mouvements qu'elle commande, alors nous connaîtrions la cause et l'enchaînement de tous les faits; nous les verrions naître, se propager et se correspondre, suivant les lois prévues; ils perdraient à l'instant le caractère merveilleux qui tient à l'ignorance, qui nous en dérobe la source ou la filiation.

(La suite au prochain numéro).

Ch. Lafontaine.

Opinion de Charles Fourier sur le Magnétisme.

Le génie du fondateur de la doctrine sociétaire n'est demeuré étranger à aucun des éléments essentiels de la

nature humaine. Un de ses disciples, M. Harel, membre fondateur des sociétés phrénologiques de Paris et des Côtes-du-Nord, s'exprime ainsi, au sujet du *magnétisme*, dans un ouvrage trop peu connu, et qui mériterait d'être lu attentivement par les amis du bien public (1).

« Notre état social est si mal organisé, que l'intérêt particulier est toujours en opposition et en combat avec l'intérêt général; il met perpétuellement l'homme aux prises avec sa conscience, et, comme avant tout, il faut vivre, les médecins s'opposeront tant qu'ils le pourront à l'emploi d'un moyen si simple, quelquefois si prompt, et presque toujours d'une merveilleuse efficacité.

« Cependant ce sont presque tous des hommes de mérite, dont j'ai toujours recherché la société. C'est la classe où j'ai trouvé le plus de véritable philanthropie, le plus de connaissances positives et le plus de philosophies dans l'esprit; ce sont les plus avancés parmi les avancés. Dans une association, les médecins peuvent être payés en raison de la conservation de la santé; et dans la nôtre, où ils seront payés à l'année, ils n'auront pas intérêt à prolonger la maladie ou à ne pas employer les meilleurs moyens curatifs.

« Un homme au coup-d'œil d'aigle, un homme qui (je le crois) possédait aussi la seconde vue, Charles Fourier, dans son *Nouveau monde industriel*, après avoir trouvé par son système des analogies dans le sommeil somnambulique et dans la lucidité des somnambules les plus fortes preuves de l'immortalité de l'âme; après avoir dit qu'on n'avait pas jusqu'à ce moment su utiliser, de la manière la plus heureuse, un agent qui ne pouvait d'ailleurs recevoir toute sa perfection que dans les phalanstères, s'exprime ainsi:

« Le magnétisme, quoique moyen très-certain, et qui « sera généralement employé en harmonie, ne peut pas « faire de progrès en civilisation. Il est trop entravé par « des vices matériels inhérents à cette société.... Mais il

(1) *Ménage sociétaire* ou moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense. In-8° de 212 pages, 1839, librairie sociale, rue de l'Ecole-de-Médecine, 4, à Paris.

« sera en grande vogue, en grande utilité dans l'harmonie.
« A cette époque, les médecins seront trop riches pour
« s'alarmer, comme à présent, de la découverte des remèdes.
« Leur bénéfice alors s'établira en raison de la santé géné-
« rale ; ils n'auront plus à redouter, mais à désirer l'in-
« vention d'antidotes efficaces dont s'effraie la cupidité
« civilisée. »

M. Harel ajoute un peu plus loin :

« Le célèbre Pigault-Lebrun, qui est mort ayant quatre-vingt et quelques années, écrivait aux rédacteurs de l'*Hermès magnétique*, que c'était au magnétisme qu'il devait le recouvrement de ses forces et sa longévité ; il l'appelait sa *fontaine de Jouvence.* »

« Le duc de Grammont, capitaine des gardes, avait, en 1830, par l'emploi du même moyen, recouvré un si grand surcroît de forces, que Charles X, tout étonné de le voir suivre sans fatigue toutes ses chasses, lui demanda la cause d'un si grand changement ; et si le duc de Grammont a dit la vérité au docteur qui le magnétisait, Charles X devait aussi en faire l'essai. Quant au docteur, il suffit de dire que c'était Chapelain, pour n'avoir aucun doute de sa véracité ; c'est un franc et loyal Breton incapable de mensonge et de charlatanerie. »

« .... J'avais été toute ma vie sceptique et moqueur au sujet du magnétisme, et je crois que j'aurais toujours résisté, si je ne m'étais décidé à opérer moi-même. J'ai beaucoup magnétisé et j'ai eu le bonheur de faire des somnambules d'une rare lucidité, qui voyaient dans le temps et dans l'espace, ce que les Ecossais appellent la seconde vue. Je ne parlerai pas des nombreuses guérisons que j'ai obtenues, soit directement par le magnétisme, soit indirectement par mes somnambules ; mais j'affirme hautement que le magnétisme n'est point une chimère. »

« Plus tard ce sera la médecine de famille. »

« Combien sont curieux les phénomènes magnétiques ! combien ils sont dignes de la méditation du philosophe ! n'y eût-il que l'action de la pensée sur la pensée, des réponses précises faites vocalement à des demandes faites

mentalement! il faut nécessairement qu'on soit spiritualiste quand on a vu de pareils faits. »

« Quant aux vieillards, voici les conseils utiles que je leur adresse : Ne magnétisez pas, ou faites-le avec beaucoup de modération; en magnétisant, on donne une partie de ce fluide vital, qui est plutôt en moins qu'en plus chez les personnes d'un âge avancé. J'ai été victime de mon zèle à cet égard; c'est pourquoi j'en ai abandonné tout à fait l'exercice.

« Mais si vous trouvez une personne dans la vigueur de l'âge, et jouissant d'une bonne santé, d'*une moralité reconnue* et d'une grande bienveillance, priez-la de vous magnétiser; soit que vous cherchiez à recouvrer des forces qui vous abandonnent, soit que vous cherchiez le moyen de guérir une foule de maladies chroniques, qui font souvent le désespoir des malades, vous pourrez en obtenir les plus heureux résultats. (Pag. 80 à 93.) »

Correspondance.

NIMES.

Monsieur,

J'ai reçu les numéros de Juin et de Juillet de votre journal le *Magnétiseur*.

Le premier m'est parvenu pendant mon séjour à Vichy, et le second a été pour moi le signal de votre retour à Genève; car j'avais appris votre absence par M. Barthélemy.

Je me hâte donc de vous remercier doublement: et pour le journal et pour la connaissance de M. Barthélemy, que je vous dois.

Il vous aura probablement fait part de notre tentative infructueuse de magnétisation sur un sujet rebelle.

Après quinze jours d'efforts nous n'étions parvenus qu'à un sommeil magnétique rarement amené, mais constaté par des épreuves d'insensibilité.

Ce sujet, que nous avons abandonné, est le même dont je vous ai déjà parlé, et qui, à mon premier essai de

magnétisation, fut pris de contractions violentes accompagnées de sanglots et de larmes.

Durant mon séjour à Vichy, j'ai eu à me féliciter de la connaissance de M. Barthélemy; car, en suivant ses instructions, j'ai pu guérir, presque instantanément, deux migraines, et, à deux reprises, des douleurs d'estomac produites par une mauvaise digestion.

Nous avons ici un homme qui, comme le docteur anglais dont parle votre numéro de Juin, comme le zouave Jacob, comme Jésus-Christ, et bien d'autres, guérit immédiatement par l'imposition des mains et par le contact.

Seulement il a une spécialité: il ne guérit que les entorses et les foulures. Ne pourrait-il pas guérir d'autres maux s'il prenait la peine d'essayer ?

Je connais ce sorcier. Il a la physionomie dure : le nez a la forme du bec de l'aigle, le front large et plat révèle une puissante volonté; les sourcils droits et fortement accentués surplombent des yeux caves d'où jaillit, sans effort de sa part, je ne sais quoi de sévère et de pénétrant.

Contraste bizarre : cet homme qu'on pourrait, avec de pareils traits, croire audacieux et méchant, a la douceur et la timidité d'une jeune fille.

Pourquoi ?

Peut-être sent-il sa puissance et craint-il d'incommoder de son influence ceux qu'il approche.

Il guérit le membre luxé par le membre correspondant de sa personne.

Vous êtes-vous foulé le pied droit, c'est avec son pied droit qu'il vous guérira; est-ce votre main gauche qu'une entorse a paralysée, il vous guérira avec sa main gauche.

Guérison radicale, immédiate.

Je connais un jeune homme qui a souffert plusieurs mois d'une entorse: on a épuisé toutes les pommades, tous les cataplasmes, toutes les lotions, que sais-je ?

Pas de soulagement : il fallait conserver l'écharpe.

On songe à mon sorcier. Il arrive, salue timidement,

s'assied devant le patient, étend la main une minute, fait une friction en forme de croix sur la partie luxée, et tout est dit.

Le patient remue le bras sans douleur, et jette son écharpe.

Il n'a plus rien senti depuis.

Avec une charge aussi accablante, il y a quelques siècles, mon pauvre sorcier eût pris le chemin du bûcher. Mettre le diable dans les flammes n'est-ce pas le rendre à son élément?

Aujourd'hui le ridicule remplace le bûcher : Le progrès est bien douteux.

Quoiqu'il en soit, nous sommes en quête, avec M. Barthélemy, d'un sujet propice, et il n'est pas si aisé que cela d'en trouver, surtout à Nimes, crétinisée entre toutes par le préjugé.

Si nous avons le bonheur de réussir dans nos recherches, nous ne manquerons pas de vous en faire part et de vous tenir au courant de nos petits exploits.

En attendant que la Fortune (Fors) nous seconde,

Je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre dévoué

L. Cabane.

La transfusion du sang.

M. Raynaud, médecin de Paris, vient de sauver un malade en lui infusant de son propre sang. A ce propos, le docteur Nélaton raconte une curieuse anecdote :

Je pense, dit-il, que cette opération délicate (la transfusion du sang) peut ranimer une personne affaiblie par une abondante hémorrhagie.

Il y a environ vingt-cinq ans, j'étais chirurgien à l'hôpital Saint-Louis. Une nuit, vers deux heures du matin, l'interne de service frappe à ma porte, me réveille, et, un peu effaré, me dit : La jeune malade qui a été délivrée ce matin vient de mourir à la suite d'une abondante perte de sang.

J'étais étendu tout habillé sur mon lit. Je pus donc me rendre immédiatement auprès de la jeune femme. Elle paraissait morte au premier abord.

En regardant de plus près, je m'écriai : — Mais elle n'est pas morte !

En effet, je venais de reconnaître que le cœur battait encore, bien que très-faiblement. Quant au pouls, il était insaisissable.

Je réfléchis un instant sur ce que j'avais à faire, non sans éprouver une certaine anxiété. Enfin, voyant la chaleur abandonner les extrémités, et la malade marcher cette fois vers une mort certaine, je pris une décision. La pensée d'opérer la transfusion du sang traversa mon esprit.

A peine eus-je exprimé tout haut cette pensée que ce fut à qui, parmi les internes qui m'entouraient, m'offrirait de son sang.

Je me souviens d'un excellent gros garçon joufflu, respirant une santé parfaite, mort depuis, hélas ! — car je vous parle de vingt-cinq ans, — qui me dit : « Je vous en prie, prenez moi un peu de sang, j'en ai beaucoup, j'en ai trop. » Ce brave enfant, c'était Dufour. Son père vit encore ; c'est le docteur Dufour, de Villefranche.

Aussitôt je me mis à l'œuvre avec le seul instrument que j'eusse sous la main ; c'était, en petit, celui que Molière a osé produire sur la scène.

Le jeune étudiant fut saigné, et son sang recueilli, maintenu à la température normale qu'il y a dans le corps humain, fut défibriné. Alors j'en pris une certaine quantité dans l'instrument, et, ayant ouvert la veine du bras de la jeune femme, j'injectai à plusieurs reprises, et par petites doses, le sang de mon interne.

Bientôt nous constations que le pouls renaissait comme par enchantement. La chaleur ranimait les membres. Au bout de quelques minutes, la malade ouvrait les yeux et pouvait parler.

On la laissa reposer. Le lendemain matin, j'avais hâte de connaître l'état de notre malade. Tout allait à souhait, et les jours suivants le mieux continua.

Les journaux de l'époque parlèrent beaucoup de ce fait, que je communiquai à la Société de chirurgie.

Longtemps après, je recevais encore de nombreuses communications de mes collègues de la province. Ils me faisaient part d'essais analogues qu'ils avaient tentés sur des malades et qui avaient pleinement réussi.

Naturellement, chaque fois qu'il s'est agi de transfusion, on en a exagéré les bienfaits; il est si difficile de rester dans la mesure, c'est déjà fort beau, on veut mieux encore, et le mieux est l'ennemi du bien.

De tous temps, il s'est trouvé des vieillards qui ont cru pouvoir puiser une nouvelle jeunesse dans un sang d'emprunt. Mais, chez le vieillard, ce n'est pas seulement le fleuve qu'il faut revivifier, ce sont aussi les canaux du fleuve et le reste.

Tenez, ceci me remet en mémoire une anecdote que vous retrouverez dans l'histoire de Sismondi. Il s'agit d'un pape, je ne sais lequel, qui, sur la fin de ses jours, voulut recommencer à vivre. On essaya de la transfusion du sang, et elle ne réussit pas.

Mais voici le plaisant de l'affaire. On prit le sang d'un enfant israélite, soit qu'on n'eût pas trouvé de chrétien qui voulût donner du sien, soit parce qu'on ne voulait pas risquer un chrétien, bien qu'il n'y eût rien à redouter. Toujours est-il que le pape mourut. — C'était justice. — Mais l'on ne manqua pas de dire que c'était le sang d'Israël qui l'avait tué.

La simple et pourtant merveilleuse opération décrite par M. Nélaton fut pratiquée à Lyon, sous nos yeux, en 1851, dans des circonstances analogues à celles où l'a faite l'illustre chirurgien parisien. M. Desgranges opéra; le sang fut fourni par un interne, M. Lardet, aujourd'hui docteur à Thoissey (Ain), et la jeune femme fut sauvée.

(*Salut public*, de Lyon).

Un charmeur de reptiles

Nous lisons dans un numéro du *Banner of Ligth,* de Boston, l'un des organes les plus sérieux et les plus répandus du spiritualisme en Amérique :

« Des Moines, Jowa, 7 Juin 1870.

« Il existe dans notre ville un adolescent qui est par lui-même un des grands phénomènes du siècle. Il peut manier les serpents, les scorpions, les scolopendres, etc., avec une parfaite impunité. Les plus grands serpents à sonnettes sont ses favoris, ses jouets ; il les enroule autour de lui, caresse leur langue fourchue et folâtre avec les dix ou douze écailles bruyantes ou sonnettes qui forment le bout de leur queue ; il porte journellement des scorpions sur sa poitrine, des guêpes dans les manches de sa chemise, et des frelons dans ses poches, sans recevoir la moindre piqûre de ces animaux. A l'aide de quelques paroles magiques il appelle à lui, dans les endroits solitaires de la forêt ou dans tout autre endroit écarté, infesté de reptiles, des quantités de serpents qui lui *obéissent* ; il les prend, les manie, et, à son commandement, ils restent sans bouger du lieu où il les met ; et, bien qu'il s'en éloigne quelquefois pendant plusieurs heures, à son retour, il les retrouve toujours à la même place où il leur a ordonné de rester. Il apprivoise aussi instantanément les souris et les rats les plus sauvages.

« Ce jeune magicien affirme que le pouvoir de charmer les animaux lui est donné par les esprits. »

Un cheval boiteux guéri par une prière et . . . . . par le Magnétisme.

Un de nos amis, que nous connaissons depuis vingt ans, nous contait, il y a quelques jours, qu'il y a soixante ans, voyageant à cheval pour ses affaires, son cheval s'était mis à boiter dans la dernière journée. Arrivé à l'auberge, il envoya chercher le maréchal-vétérinaire, qui pensa que

le cheval avait un fer mal placé. Il y remédia et fut très étonné que le cheval boitât tout aussi bas après le changement qu'il avait opéré.

Notre ami se désolait dans la cour de l'auberge, car il désirait partir le lendemain, et il en voyait l'impossibilité.

Un homme s'approcha de lui et lui proposa de guérir à l'instant son cheval : il accepta avec joie.

L'homme mit la main sur la croupe du cheval du côté où il boitait, et, au bout d'un instant, il récita une prière, passa le pied plusieurs fois sur la jambe et le pied malade du cheval ; tout à coup il s'arrêta et dit : Votre cheval est guéri.

On fit marcher le cheval, il ne boita plus et parut très-content et très-dispos.

Ces deux faits ne nous étonnent nullement, nous avons produit nous-même des faits analogues. Seulement nous ne les attribuons pas aux mêmes causes que ceux qui les racontent; c'est en cela que nous différons avec eux.

Pour nous, l'action de l'homme sur le cheval boiteux est toute magnétique. Quand un animal ou un homme est atteint d'une douleur dans une jambe ou dans un bras, nous posons une main soit sur l'épaule, soit sur la hanche; nous nous concentrons en nous-même pour émettre le fluide vital, comme l'homme qui prie se concentre dans sa prière, qui le met dans le même état que celui dans lequel nous nous trouvons. Lui et nous, agissons avec une volonté intense, le fluide envahit le membre malade, il ramène la circulation interrompue par n'importe quelle cause, il rétablit l'équilibre chez l'homme ou chez l'animal. C'est un fait des plus simples, des plus naturels et qui se présente chaque jour; il n'est donc point nécessaire d'attribuer aux *esprits* ou à des causes surnaturelles ces effets journaliers.

Nous avons guéri des chevaux, des chiens en passant les mains sur les membres douloureux ou gonflés.

Quant aux charmeurs de serpents, c'est aussi par un acte magnétique, la fascination et l'émission du fluide, tant par les yeux que par le son, que ces effets s'obtiennent.

Les reptiles sont eux-mêmes de grands magnétiseurs, de grands fascinateurs; la couleuvre, le crapaud, par le regard, attirent l'oiseau et le font descendre de branche en branche jusqu'au moment où ils peuvent le saisir.

Nous avons fait souvent des expériences sur les reptiles et nous pourrions nous donner, nous aussi, comme charmeur et possédant des esprits à nos ordres. Mais en vérité les hommes sont étonnants, ils préfèrent toujours chercher au dehors et dans un autre monde ce qu'ils ont en eux-mêmes; ils prétendent être religieux en s'appelant spiritualistes ou spirites, et ils ne comprennent pas que leur manière de faire est la négation même du spiritisme avec tous leurs bons ou mauvais esprits. Qu'ils se persuadent donc une bonne fois qu'ils ont en eux un *esprit*, une *âme* qui, dans certains moments, dans de certaines conditions, jouit des facultés qui lui sont inhérentes et qui sont bien supérieures à celles que les spiritistes présentent et accordent à leurs esprits qu'ils divisent en supérieurs et inférieurs.

Descendez des nuages et remontez des caves où vous prétendez rencontrer des revenants, laissez cela aux siècles antérieurs et marchez en avant avec votre raison et votre bon sens. Etudiez-vous, et vous reconnaîtrez que vous possédez en vous une âme, un esprit bien supérieur à tous ceux que vous inventez tous les jours.

CH. LAFONTAINE.

Un nouveau magnétiseur à Genève

M. Lafontaine fils, qui, en Août dernier, s'était enrôlé dans l'armée pour combattre l'invasion des Prussiens, étant rentré dans Paris aux préliminaires de la paix, fut obligé, il y a un mois, de s'échapper comme un criminel pour éviter d'être conduit à Mazas par les agents de la

Commune, auxquels il refusait tout service comme garde national pour aller combattre l'armée de l'ordre.

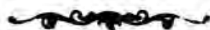
M. Lafontaine fils exerçait le magnétisme depuis plusieurs années à Paris, où il avait fait de fort belles cures.

M. Lafontaine fils, arrivé à Genève, se propose de continuer avec dévouement sa profession de magnétiseur.

Il a institué un **traitement magnétique gratuit,** depuis **onze heures jusqu'à une heure,** et déjà plusieurs malades ont éprouvé les bienfaits de son action.

Plein de santé, jeune (37 ans), ayant des connaissances acquises, et s'appuyant sur la vieille expérience de son père, M. Lafontaine fils peut et doit faire beaucoup de bien à tous ceux qui s'adressent à lui. Il demeure **rue de Malagnou, n° 1, au 1er, maison Challet-Venel.**

M. Ch. Lafontaine père continue ses traitements magnétiques, rue du Mont-Blanc, 9.



N° 5. Mai 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Avis. — Des causes morales des maladies, par Ch. Lafontaine (Suite). — Fête mesmérique a Bologne. — De la Magie.

AVIS

Le numéro de Mai ne paraissant qu'en Juillet, nous en profitons pour indiquer que l'intérêt des obligations du journal Le Magnétiseur, échu le premier Juillet 1871, sera payé à présentation du coupon, dès le premier Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le premier Juillet 1871, se fera devant les porteurs des obligations, le 10 Juillet, à trois heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire, qui pourra assister alors au tirage.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

Des causes morales des maladies

Suite (1).

L'étude de l'homme a été de tout temps l'objet des plus profondes méditations, et le célèbre précepte : — *Nosce te*

(1) Voir le numéro d'Avril.

ipsum, — prouve que l'antiquité la plaçait au premier rang.

Étudier l'homme dans sa vie, nous semble l'unique moyen d'arriver à le connaître; mais pour y parvenir, il faut savoir d'abord ce que c'est que la vie, et malheureusement, à cet égard, nous avons peu de lumières. Il est hors de doute que la nature contient, dans ses éléments le principe de la vie individuelle de tous les êtres; mais quels sont ces éléments? La physique ne nous l'apprend pas. Et il semble que ses hautes théories devraient commencer par là, pour en déduire ensuite l'explication des composés. La physiologie manque de base et se trouve réduite dans ses systèmes à nous indiquer les effets à la place de leur cause, en nous montrant la vie dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit.

La vérité est qu'on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, et qu'on ignore même de quel élément elle se compose.

Cependant, la cause du mouvement et de la chaleur semble être le principe de la vie, et les physiciens, en abandonnant la découverte des mouvements premiers, ont réduit la théorie de la lumière et de la chaleur à de vaines hypothèses, qu'eux-mêmes ne présentent plus comme des vérités absolues. Cependant la physiologie, en attendant qu'elle sache ce que c'est que la vie, prend pour point de départ le jeu de l'organisation sans en connaître le moteur, et se borne à fonder ses systèmes sur des effets dont la cause reste ignorée. La phychologie est encore moins avancée; car faute de lumières sur l'union de l'être spirituel à la matière, elle s'est trouvée réduite à étudier les facultés de l'intelligence, comme si elles s'exerçaient indépendemment du corps, tandis qu'elles n'agissent ici-bas qu'au moyen des organes.

Ainsi la physique renonce à chercher l'élément du mouvement, qu'elle ne sait où trouver, et cependant le mouvement est l'agent universel de la nature.

La physiologie ignore ce que c'est que la vie, dont elle prétend expliquer les phénomènes; et la phychologie, ne

connaissant pas l'union de l'esprit à la matière, étudie les facultés spirituelles, comme si l'on rencontrait quelque part, sur la terre, des âmes agissant sans corps.

Tel est l'état de l'instruction : il me semble qu'il n'a rien d'assez satisfaisant pour justifier le dédain avec lequel on accueille les explorations tentées dans de nouvelles voies.

Sentir et penser sont des facultés que notre âme exerce sur la terre tant que la vie la retient dans un corps. Ces facultés sont spirituelles, et par leur nature diffèrent tellement des propriétés de la matière, que l'accès leur en serait impossible sans le secours des organes. Sans eux, en effet, tous les efforts de la volonté ne dérangeraient pas un atôme.

Les facultés spirituelles, qui n'ont aucune action immédiate sur la matière, manifestent par là même, une nature essentiellement différente.

La faculté de sentir a deux usages ; elle nous rend aptes à recevoir des sensations et à en provoquer ; et cet échange de sentiments, quoiqu'il ne se manifeste, en ce monde, que par l'intermédiaire des corps, n'en appartient pas moins exclusivement aux âmes.

Il est nécessaire de bien distinguer l'usage de ces deux natures de sensibilité ; car les fonctions de la sensibilité sensuelle nous arrivent du dehors, tandis que les émotions de la sensibilité morale naissent intérieurement. Les premières sont dues à l'action du corps sur l'âme, et les secondes à la réaction de l'âme sur le corps. La vie, en leur servant d'intermédiaire, se partage aussi en deux modifications dont l'une appartient au mouvement organique, et l'autre obéit à la volonté.

La première de ces modifications vitales est connue sous le nom de *fluide nerveux*. Celui-ci met notre sensibilité sensuelle en rapport avec l'affectibilité organique. Tant que nous sommes ici-bas, notre sensibilité sensuelle, enveloppée dans le fluide nerveux, ne s'exerce qu'à l'occasion des objets terrestres, dont il traduit les impressions en sensations que notre âme reçoit aussitôt ; tandis que

les émotions de l'âme sont traduites en mouvements physiques pour le corps.

Les sensations de la sensibilité sensuelle nous attachent à la terre et bornent nos désirs aux intérêts matériels de la vie; nos affections morales, au contraire, nous les font souvent oublier et nous atteignent quelquefois avec tant de puissance qu'une mort soudaine en est le résultat; car c'est ainsi qu'on meurt de douleur ou de plaisir.

L'homme, dont l'intelligence s'est développée dans l'étude des hautes sciences dues à la sensibilité sensuelle, telles que les mathématiques et l'astronomie, conçoit difficilement, pour l'ordinaire, la spiritualité de son âme, tandis que celui que des affections morales dominent, la sent davantage et la comprend mieux. Cela vient de ce que le premier nourrit ses pensées dans les relations du corps avec l'âme, et le second dans celles de l'âme avec le corps.

La sensibilité sensuelle est passive, et notre volonté a peu d'empire sur les sensations qu'elle nous procure; car le fluide nerveux auquel nous les devons, est soumis aux lois d'une circulation organique qui appartient exclusivement au corps.

La sensibilité morale, au contraire, est active; elle reçoit l'influence de la volonté et lui obéit jusqu'à un certain point, en sorte que nous pouvons en diriger l'emploi; soit en nous y livrant, soit en nous y refusant.

Sentir, c'est exister passivement; mais aimer ou haïr, c'est vivre, c'est faire un usage actif de son existence; et l'âme est libre de donner à son existence l'emploi que sa volonté détermine.

La puissance de penser appartient à l'âme; mais le travail des pensées se fait dans le cerveau, et chacun sait que l'exaltation morale exerce un puissant empire sur le corps.

Une pensée peut désorganiser la vie, provoquer des accidents et des maladies sérieuses devant lesquelles la médecine reste impuissante, la cause étant morale.

De même, les affections morbides des principaux orga-

nes de la vie, telles que ceux de la poitrine, du foie, et surtout de l'utérus chez les femmes, réagissent puissamment sur le moral des malades.

De même aussi, quand l'âme veut s'abandonner à sa sensibilité, au lieu de retenir la vie, elle la livre et la laisse échapper sans faire un effort pour la retenir. Les accidents dépendant du mal physique sont provoqués et compliqués par cet abandon du moral qui ne réagit plus et laisse éteindre la vie.

C'est ainsi que chez une de nos malades paralytiques, Mlle de Landerset, dont l'exaltation morale et la sensibilité étaient extrêmes, une pensée vint un moment détruire tous les bons effets du magnétisme. J'étais, après quelques mois, parvenu à la faire marcher (1), à faire même des promenades sans fatigue, lorsque, le lendemain d'une assez longue course, ses forces commencèrent à diminuer, et bientôt elle ne put se soutenir sur ses jambes.

Ne comprenant rien à cette rechute sans motifs apparents et voyant la jeune malade d'une tristesse morne, j'engageai la mère à interroger sa fille, qui, après bien des difficultés, lui avoua qu'elle avait été saisie par des scrupules religieux et qu'elle ne voulait plus continuer le magnétisme. La pauvre mère, qui avait eu l'espérance de voir sa fille guérie, pleurait et se désolait.

J'allai voir le Directeur de la malade, qui, heureusement, était un homme d'esprit et de science (2) : je lui expliquai le cas ; il vint, démontra facilement à la jeune fille que le magnétisme avait une cause naturelle comme ses effets ; que les démons n'y étaient pour rien, et qu'elle devait et pouvait en toute sécurité continuer son traitement, qui, déjà, avait donné de si heureux résultats. Le moral fut calmé, remonté, et aucune autre pensée fâcheuse n'entrava le traitement, qui eut pour fin une guérison

(1) Voir l'*Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine. 1 vol. in-8° 3me édition, 1860, chez Germer Baillière, libraire, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

(2) L'abbé Mermillod, qui, depuis, est devenu Evêque.

complète, qui, certes, n'eût pas eu lieu, si cette pensée, qui accablait l'âme de la malade, n'eût pas été dissipée.

Chez Estelle, chez cette jeune enfant si intelligente, si impressionnable, qui était moralement et physiquement une véritable sensitive, s'ouvrant ou se fermant sous l'empire d'une idée comme sous celui d'une sensation physique ; le moral devait être une cause jointe à celles physiques. L'enfant avait-elle conscience de cette cause morale, nous n'osons le dire, car souvent le malade la subit inconsciemment, sans s'en rendre compte ; de même que les hystériques, les hypochondriaques ne se rendent point compte de la cause physique, qui chez eux, provoque ces tristesses profondes ou ces rires immodérés.

Dans les maladies, deux sortes de causes existent donc, les unes morales qui viennent de l'âme, souvent inconnues même aux malades, et que les médicaments ne peuvent atteindre ; les autres physiques, sur lesquelles les médicaments peuvent avoir une action, mais qui souvent deviennent nuls ou malfaisants, contrariés qu'ils sont par les causes morales.

La médecine reste donc impuissante dans bien des cas, elle qui ne peut agir que sur la matière. Aussi s'arrête-t-elle devant ces doubles causes qui se trouvent presque toujours réunies dans les maladies nerveuses, maladies qui font son désespoir, car si elle veut insister, elle provoque des accidents et une aggravation de la maladie.

Aussi les médecins disent-ils emphatiquement : C'EST NERVEUX. CE QUI VEUT DIRE : JE N'Y PUIS RIEN.

Mais le magnétisme, dont l'action naturelle se fait sur le système nerveux qu'il envahit, détruit aussi bien la cause morale de la maladie que la cause physique. Le système nerveux étant l'instrument direct des facultés intellectuelles et morales, recevant toutes les impressions, commandant tous les mouvements, étant en quelque sorte, l'homme tout entier, se trouve alors sous l'empire du magnétisme et subit l'action du fluide vital, qui, par sa double nature agit en même temps sur les causes différentes, en provoquant l'équilibre dans la circulation générale, et

par cela même, l'harmonie dans les deux éléments qui composent l'homme.

Ainsi les causes morales qui existent dans presque toutes les maladies, sont un obstacle infranchissable pour la médecine, qui ne possède aucun moyen de les atteindre; et sont au contraire une cause de succès pour le magnétisme, qui par sa nature composée, les atteint et les détruit sans les connaître.

CH. LAFONTAINE.

Fête mesmérique à Bologne.

Nous lisons dans le journal *La Salute* (la Santé) de Bologne, quelques mots sur la fête donnée le 23 Mai à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mesmer. Peut-être, est-ce la seule qui ait eu lieu, car nous ne pensons pas qu'à Paris, dans les circonstances si tristes où nous nous trouvons, la Société magnétique, si elle existe encore, se soit réunie pour cette fête.

« La fête de Mesmer, donnée le 23 Mai par la Société magnétique résidant à Bologne, s'ouvrit à 5 1/2 heures par un splendide banquet; le concours des sociétaires fut nombreux. Le président, professeur Pierre d'Amico, les vice-présidents, docteur François Franzoni, et le jurisconsulte Callimaco Dagnini, lurent des discours de circonstance, des lettres, des poésies envoyées par des sociétaires étrangers, afin d'être dignement représentés à la fête; des vivats et des applaudissements chaleureux leur fut adressés.

« Puis on fit des expériences magnétiques, qui réussirent d'une manière surprenante. Un concert vocal remporta des applaudissements répétés. Le bal couronna la fête, qui se prolongea jusqu'à 3 1/2 heures du matin. Le concours des Sociétaires intervenus, fut nombreux ; la plupart d'entre eux étaient décorés de la médaille d'argent. — La fête fut splendide et ne laissa rien à désirer. »

DE LA MAGIE

Nous empruntons cet article sur la magie, à la *Teratoscopie du fluide vital et de la mensambulance,* par Hannapier. Cet ouvrage est peu connu, et renferme des aperçus sérieux sur la physiologie et la psychologie ; il démontre avec science et exactitude l'impossibilité des communications avec les esprits et les revenants.

Rien ne ressemble mieux à la magie, si ce n'est elle-même, que les phénomènes qui résultent de la mensambulance, et c'est la seule raison qui m'engage à en dire ici quelque chose.

Avant d'entrer en matière, je dois observer que ceux qui disent qu'en thèse générale, il n'y a point de miracles en ce monde, croient encore moins à la magie qu'aux miracles. Secondement, je n'examinerai point s'il est possible qu'il y ait eu des magiciens ou sorciers, parce que la religion ne nous permet pas d'en douter : témoins les magiciens du roi Pharaon, qui imitaient les miracles de Moïse.

On dira peut-être qu'en entreprenant de parler sérieusement de la magie, c'est donner une preuve, ou du moins une forte présomption que je ne suis pas sorcier. — Je ne suis ni sorcier, ni philosophe, je ne suis ni assez sot, ni assez orgueilleux pour me croire l'un ou l'autre. Cependant, il y a eu des hommes plus sorciers que moi, c'est-à-dire plus instruits, qui ont fait de très-savants traités sur la magie ; mais aucun, sans doute, n'en a attribué l'origine à la mensambulance ; ainsi, sous tous les rapports, je pourrai dire certaines choses dont ces savants auteurs n'ont point parlé. On dira peut-être encore qu'il faut avoir bien du courage ou bien peu de honte pour traiter un pareil sujet, dans un siècle de lumière comme celui dans lequel nous vivons. Il est plus honteux d'être incrédule par respect humain et contre sa conscience que

d'être trop crédule, ou même superstitieux, de bonne foi ou par ignorance.

La *Magie* est d'autant plus difficile à définir qu'elle est plutôt un don de la nature qu'une science que toute personne puisse acquérir : peu de personnes ont la même idée de la magie.

Les uns sont persuadés que la magie n'existe que dans la crédulité, l'ignorance ou dans la superstition de ceux qui sont assez dupes pour y croire ; les autres, qu'elle est une science uniquement diabolique ; d'autres, enfin, s'imaginent qu'il suffit d'être adroit filou ou hardi charlatan pour exercer la magie ; ce dont tout le monde convient, c'est que les temps d'ignorance ont été les plus féconds en sorciers.

J'ai sous les yeux une énumération effrayante (qui date de ce temps d'ignorance) de sorciers condamnés aux flammes, et qui prouve qu'en trois mois de temps seulement, on condamnait au supplice plus de sorciers qu'on ne condamne aujourd'hui d'assassins en dix ans.

Ce n'est pas l'ignorance qui est la cause immédiate d'un pareil fléau : c'est la crédulité et la superstition, filles de l'ignorance. Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de magiciens et de sorciers, précisément par la raison qu'on y croit moins ; et c'est l'escroquerie et non la magie qu'on punit dans ceux qui s'en rendent coupables.

Il y a trois sortes de magies : la magie artificielle, la magie noire et la magie naturelle.

La magie artificielle ne consiste que dans des expériences de physique et des tours d'adresse. Je n'en parlerai point ; je dirai seulement que, Albert-le-Grand, le P. Kircher, Vaucanson, Comus, Fitz-James, les sieurs Olivier, Robertson, Franconi, sont des magiciens artificiels ; on pourrait presque en dire autant de certains escrocs fort adroits.

De la Magie Noire ou Diabolique

La magie noire, qu'on appelle aussi diabolique ou superstitieuse, est l'art de produire des effets surprenants

qui surpassent les forces ordinaires de la nature et de l'art, à l'aide du démon, avec lequel on entre en société, ou qu'on s'imagine y être entré ; il y a, par conséquent, deux espèces de magie noire, celle réellement diabolique et celle qui n'est que le fruit d'une imagination diabolique.

La religion ne nous permet pas de douter de la possibilité et de l'existence de la magie diabolique ; c'est une question de droit sur laquelle je ne m'arrêterai pas davantage ; par conséquent, je sortirais de mon sujet si j'entreprenais de réfuter ceux qui disent ironiquement : *point de diable, point de Dieu*, parce qu'en effet ceux qui ne croient point au diable ne peuvent pas croire en Dieu.

Un philosophe qui a commencé par se faire connaître très-avantageusement par un ouvrage vraiment philosophique et religieux, mais qui n'a pas fait fortune, vient de faire amende honorable à la nouvelle philosophie dans quelques autres ouvrages, où il dit, entre autres choses, que « *l'existence du démon est un mensonge impudent qui ne manque pas de témoins pour l'attester ;* » et il paraît qu'on trouverait facilement ces faux témoins parmi les docteurs-médecins, il nous apprend, en effet, que Platon leur a accordé la permission de mentir, « *mendacium medicis concedendum esse.* »

La magie superstitieuse est aussi condamnable que la magie diabolique. C'est tout ce que j'en dirai.

Mais la magie noire existe-t-elle de nos jours ? Peut-on dire que tel ou tel exerce la magie diabolique et qu'il est réellement en relation avec les démons ? Voilà la question de fait qu'on pourrait, ce me semble, résoudre par la négative. Aujourd'hui, ces sortes de magiciens sont aussi rares que les thaumaturges, parce que c'est par la même raison et pour la même fin que Dieu opère des miracles et qu'il permet qu'il y ait des magiciens qui opèrent des espèces de miracles par leur société avec les démons ? Je ne nie pas précisément que de nos jours il n'y ait point de magiciens, je dis seulement qu'ils doivent être aussi rares que les thaumaturges, et en voici la raison :

Comment les hommes peuvent-ils entretenir une relation soit avec les anges, soit avec les démons ou autres esprits célestes? Il est bien certain que ce ne peut être par aucun moyen naturel, soit physique, soit métaphysique. Avons-nous des moyens naturels d'entretenir des relations avec les habitants des planètes de Sirius (si Sirius a des planètes et si ses planètes sont habitées), non, sans doute, ces habitants, s'ils existent, sont des êtres d'une nature différente de la nôtre, qui existent sans doute par des éléments différents. Il en est de même, à plus forte raison, des esprits célestes ou infernaux qui sont d'une nature bien différente de la nôtre. S'il existait des moyens d'entretenir des relations avec les démons ou les anges, ces moyens seraient connus; dira-t-on qu'ils le sont par les magiciens? Ils le seraient bientôt par tout le monde. Mais, qui aurait enseigné ces moyens aux magiciens? — Le démon? — Mais, il est aussi impossible au démon d'entretenir une relation avec les hommes qu'aux hommes d'en entretenir une avec lui; cependant, dira-t-on, Dieu l'a permis. C'est précisément cette permission qui prouve que la chose est impossible naturellement, et que cette relation avec les démons ne peut avoir lieu que par des moyens surnaturels. Or, il est bien certain que Dieu n'a pas fait de miracles en faveur d'un aussi grand nombre de sorciers et de magiciens qu'il y en a eus de brûlés.

A la vérité, il y a des livres qui enseignent la magie diabolique; c'est-à-dire que ces livres n'enseignent rien autre chose qu'à commettre des crimes affreux, sans pouvoir obtenir le résultat désiré.

Des Obsessions ou Possessions du Démon

Il en est de même des possessions ou obsessions qui ne peuvent avoir lieu que d'une manière surnaturelle.

Hippocrate et Possidonius ont rapporté à des maladies naturelles ce qu'on appelle possession ou obsession du démon, et ce n'est pas tout à fait sans raison. Des théologiens celèbres ont établi de prétendues règles d'après les-

quelles on peut distinguer les véritables possessions des fausses qu'on a trop souvent mises au nombre des véritables.

« — Les signes et les caractères, disent ces théologiens, par lesquels on reconnaît les véritables possessions, sont :

1° L'enlèvement en l'air des personnes obsédées ou possédées, où elles restent suspendues pendant un temps considérable sans que l'art y ait aucune part.

2° Les différentes langues qu'elles parlent sans les avoir apprises, ni les avoir entendu parler, et les réponses justes qu'elles font en chaque langue, à tout ce qu'on leur demande.

3° Les nouvelles positives qu elles disent de ce qui se passe, alors, dans les pays éloignés, où le hasard n'a aucune part.

4° La découverte qu'elle font des choses les plus cachées dont elles ne peuvent avoir connaissance d'ailleurs.

5° Celle des pensées et des sentiments les plus secrets qui ne peuvent se découvrir par aucun signe extérieur.

On ne peut pas disconvenir, ajoutent ces théologiens, qu'une possession accompagnée de ces circonstances est réelle et certaine, et que jamais Hippocrate ni tous les incrédules ne parviendraient à l'expliquer naturellement.

Je ne suis, ni Hippocrate ni incrédule, et cependant je crois avoir mis tous mes lecteurs à même d'expliquer naturellement toutes ces circonstances, par cette théorie du mensambulisme qui est réellement la magie naturelle spéculative.

1° J'ai prouvé la possibilité naturelle de la première circonstance, en démontrant la puissance des substances spirituelles sur la matière ; pourquoi notre âme, dégagée de la matière, comme elle l'est dans la mensambulance, n'aurait-elle pas la même puissance que le démon, puisqu'elle est de la même nature.

2° J'ai prouvé la possibilité naturelle de la seconde circonstance, en démontrant par les faits et l'expérience journalière que les mensambules parlent toutes les langues que savent les personnes avec lesquelles ils sont en rapport.

3° La possibilité de savoir ce qui se passe dans des pays éloignés est prouvée par la nature spirituelle de l'âme qui, dégagée de la matière, se trouve en même temps en tous lieux.

4° On a vu que les choses les plus cachées pour nous, ne le sont nullement pour les mensambules.

La cinquième circonstance est encore prouvée par l'expérience des mensambules qui lisent dans la pensée des personnes avec lesquelles elles sont en rapport.

De la Magie naturelle et licite

La magie naturelle et licite est une faculté naturelle par laquelle ceux qui en sont doués peuvent opérer des prodiges merveilleux et qui surpassent les forces ordinaires de la nature.

Le grand moteur de ces prodigieux effets, c'est dans les uns la crédulité, dans les autres la confiance ou la foi; car la crédulité, la confiance ou la foi ont la même efficacité, quant à la faculté d'opérer ces prodigieux effets; mais il y a cette différence, que la crédulité vient ordinairement de l'ignorance, au lieu que la confiance et la foi sont fondées sur des motifs raisonnables puisés dans l'instruction.

Au nombre de ceux que l'ignorance, le vice et la crédulité entraînent à se mêler de sorcellerie, on remarque particulièrement les pâtres, les bergers, les bûcherons et tous ceux qui s'adonnent à des travaux solitaires dans des lieux agrestes ou sauvages, sur les montagnes, dans les forêts où les communications avec leurs semblables sont difficiles et par conséquent moins fréquentes. Leurs travaux, qui ne demandent aucune application, laissent un champ libre aux écarts de leur imagination. Ils ont des espèces d'extases qui ont

pour objet ce que leur pauvreté ou leurs habitudes vicieuses les porte à désirer le plus. Comme ils savent bien qu'ils n'obtiendront pas de la divinité l'objet de leurs désirs, leur ignorance leur persuade qu'ils l'obtiendront des esprits malins dans lesquels ils parviennent avec le temps à avoir une entière confiance. C'est cette confiance inspirée par leur ignorance et leur crédulité, qui les rend réellement capables d'un pouvoir quelquefois redoutable dans les campagnes. Ils deviennent mensambules, ils se croient possédés du démon, et dans cet état leur imagination crée des fantômes, des revenants, des loups-garous, etc.

Ces pâtres, bergers, et autres que je qualifierai de sorciers ou de magiciens, sont réellement très-coupables, puisqu'ils exercent la magie noire ou superstitieuse, en attribuant au démon des prodiges qui ne sont réellement que des effets de leur ignorante crédulité. Voilà pour les campagnes.

Dans les villes ce sont des charlatans, des médecins d'urines, des diseurs de bonne aventure, des tireuses de cartes, et autres charlatans de la même espèce. Ils étonnent souvent, même les personnes éclairées, par les révélations qui leur sont faites, lorsqu'elles vont consulter ces charlatans plutôt par curiosité et par faiblesse que par confiance. Où ces gens-là puisent-ils les connaissances qu'ils font paraître? Le voici : lorsqu'ils commencent à exercer leur métier, ils le font absolument en aveugles et sans ajouter la moindre confiance à ce qu'ils disent. Dans le grand nombre de mensonges qu'ils débitent, il s'en trouve par hasard qui se trouvent vérifiés; ils s'en aperçoivent par l'aveu des personnes auxquelles ces mensonges, vérifiés par l'événement, ont inspiré la plus grande confiance.

Le débit de leurs mensonges augmentant, les vérifications augmentent dans la même proportion; par le même hasard, les vérifications de ces mensonges font naître dans l'esprit de ces charlatans, une confiance dans leur métier, qui augmente de jour en jour;

ils ne donnent plus alors que pour des vérités certaines ce qu'ils n'avaient débité, dans l'origine, que pour des mensonges. Le succès augmente et affermit enfin la confiance, et la confiance assure le succès. C'est alors qu'ils deviennent des espèces de mensambules qui lisent, sans s'en douter, dans la pensée des personnes qui viennent les consulter, quelque discrètes que soient ces personnes avec lesquelles ils se trouvent en rapport comme les magnétiseurs y sont avec leurs mensambules; dans cette situation, ces charlatans vous disent réellement les choses les plus étonnantes, persuadés faussement qu'ils lisent ces vérités dans leurs cartes, ou dans les urines qu'on leur apporte.

On a vu des files de voitures à la porte de Mlle Le N., et des personnes d'un rang distingué allaient la consulter pour s'en amuser, disaient-elles; mais elles se gardaient bien de convenir qu'elles avaient dans cette célèbre diseuse de bonne aventure la plus grande confiance, fondée sur la révélation d'événements qui leur étaient réellement arrivés et sur certaines prédictions qui se sont accomplies. On m'a assuré que Bonaparte avait consulté Mlle Le N., et qu'elle lui avait prédit sa chute; ce qui lui mérita une incarcération de six mois. Cette conduite inconséquente et barbare était bien digne d'un despote. Si les événements de Martin sont vrais, il n'est pas étonnant que le Roi ait tenu une conduite tout opposée à celle de Bonaparte.

On doit concevoir que ces nouvelles Sybilles ne sont pas plus infaillibles que les anciennes et même que les mensambules. On remarque que les connaissances qu'elles ont du passé sont bien plus certaines que celles qu'elles ont de l'avenir, et que leurs prédictions, comme celles des Sybilles, sont pour l'ordinaire énoncées en termes ambigus, parce qu'elles ne peuvent pas voir aussi clairement dans l'avenir que dans le passé. Mais si elles se servent d'expressions ambiguës, ce n'est pas avec intention, et pour laisser plus de chance à la vérification des événements, c'est que réellement elles ne les voient elles-mêmes

que comme elles les annoncent. Du reste, elles parlent et elles agissent comme les mensambules, sans connaître la cause qui les fait agir ou parler. Ces personnes commencent par être coupables de mensonge et d'escroquerie ; il est peut-être possible, qu'à la fin, l'exercice de leur métier n'ait rien de criminel.

Je me garderai bien de ranger dans la classe de ceux dont je viens de parler les solitaires, les ermites, les illuminés, que M. Deleuse appelle théosophes ; ces espèces de thaumaturges, tels que Gréatrarque, et tout dernièrement le prince de Hoenlohe, et enfin les mensambules et leurs magnétiseurs, quoique dans tous ce soit en vertu du même principe qu'ils opèrent des phénomènes si différents dans leurs résultats.

(A continuer.)

N° 6. Juin 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — ATTAQUES D'ÉPILEPSIE, PAR M. OLIVIER. — MORSURE D'UN CHIEN ENRAGÉ, PAR M. OLIVIER. DE LA MAGIE (SUITE).

AVIS

L'intérêt des obligations du journal LE MAGNÉTISEUR, échu le 1er Juillet 1871, sera payé à présentation du coupon, dès le 1er Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le 1er Juillet 1871, se fera devant les porteurs des obligations, le 10 Juillet, à trois heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra assister alors au tirage.

Nous engageons les abonnés, qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

ATTAQUES D'ÉPILEPSIE

Retard dans la première apparition du flux menstruel. — Atrophie du bras et de la jambe gauche. — Idiotisme.

A seize ans, Jeanne n'était pas encore grande fille ; livrée à l'âge de sept ans aux mains impitoyables d'une marâtre, les mauvais traitements qu'elle lui faisait subir avaient

tari chez elle les sources de la vie. La pauvre enfant était nourrie avec des aliments insuffisants et grossiers, et, non contente de la battre, sa marâtre allait lui tirer les pieds pendant la nuit, en lui disant que c'était sa mère qui venait de l'autre monde pour la chercher. Cette infortunée n'avait pas tardé à tomber dans l'idiotisme ; le manque de nourriture avait arrêté le développement de son corps, et les frayeurs qu'elle recevait lui avaient donné des attaques d'épilepsie si fréquentes, qu'elles se renouvelaient sept à huit fois par jour, et qu'on ne pouvait la perdre de vue un instant. Son bras et sa jambe gauche étaient atrophiés par l'application de saignées immodérées, et sa taille informe était d'une petitesse extrême pour son âge. La stupidité était peinte sur sa figure ; quand on me l'amena, je crus voir un crétin : c'était un bloc grossier de matière, dans lequel circulait un sang profondément vicié.

Son père, dominé par sa nouvelle femme, n'avait pas la force d'arracher son enfant à ce martyre ; enfin il parvint à vaincre sa faiblesse et se décida à l'enlever à son bourreau : il la confia à sa sœur.

Malgré toute ma confiance dans la puissance du magnétisme, la guérison de cette malheureuse me parut au-dessus de toutes les forces humaines ; cependant, ému par le récit de ses souffrances, je me décidai à faire un essai, que je jugeais d'avance infructueux.

Je la magnétisai pendant trois mois sans obtenir le moindre effet extérieur ; c'était un marbre immobile et glacé. Je ne me décourageai point, parce que je remarquais que la malade venait avec exactitude et une espèce d'empressement. Cependant, malgré cette insensibilité apparente, le magnétisme opérait intérieurement (1). Le quatrième mois, Jeanne eut pour la première fois le flux mensuel, et les attaques d'épilepsie diminuèrent sensiblement ; peu à peu elles ne furent plus journalières ; puis elles ne reparurent qu'à de longs intervalles ; enfin, l'année

(1) Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'observer le manque d'effet apparent, et nous avons obtenu malgré cela la guérison de la maladie que nous traitions. Ch. L.

expirée, elle n'en eut plus, et son bras et sa jambe reprirent leur activité.

Quoique la guérison de Jeanne me parût complète, et que j'eusse obtenu tout ce qu'on pouvait espérer d'une nature aussi profondément délabrée, elle venait encore de son propre mouvement se faire magnétiser deux ou trois fois par semaine. Je supposais qu'elle était guidée par un sentiment intuitif, et je la laissai maîtresse de cesser son traitement quand elle le jugerait à propos. Ce ne fut qu'après seize mois qu'elle ne revint plus, et depuis lors son existence a été supportable et sa santé aussi bonne qu'on pouvait l'espérer.

OLIVIER.

Morsure d'un chien enragé.

ACCÈS DE FIÈVRES.

Jean Puech était le berger d'un de mes amis ; un jour, pendant qu'il gardait son troupeau, son chien s'élance sur lui, le mord sur le dos de la main droite et disparait. On fit plusieurs jours de vaines recherches pour retrouver les traces du chien ; tout portait à croire qu'il était enragé. Cependant le moral de Jean ne s'en trouva point affecté, malgré que les plaies de sa main ne se fermassent pas, en dépit de toutes les applications de mauves, etc., etc.... Le quinzième jour, sa main s'enfla extraordinairement, et le vingtième il se forma au bras deux fortes tumeurs, l'une sous l'aisselle, et l'autre à l'articulation du coude. Son maître lui conseillait depuis plusieurs jours de se faire magnétiser ; nullement inquiet à la vue des accidents qui se déclaraient, le berger se prit à rire niaisement de cet avis et n'en tint aucun compte. Pourtant le vingt-huitième jour il commença à ressentir de vives douleurs ; la peur le gagna, et, le trentième, il fut dans un village voisin trouver *un guérisseur de la rage*, qui lui pratiqua, je crois, une saignée à l'oreille, dont le résultat fut nul. De retour, ses douleurs allèrent croissant et de-

vinrent si intolérables, que le trente-troisième jour il avait perdu le sommeil; ses yeux étaient fixes et hagards, et son bras, devenu énorme, ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'une écharpe.

Tel était l'état de *Jean Puech* lorsque M. G..., son maître, vint me chercher pour le magnétiser.

Jean fut endormi dans quelques minutes; son sommeil fut paisible, mais fort court. Le lendemain il éprouva un feu intérieur si dévorant, qu'il lui arracha cette exclamation :

« Monsieur, vous m'avez mis dans l'enfer : il semble qu'on me fait bouillir. »

Le troisième jour sa main se désenfla; le quatrième jour les morsures se cicatrisèrent; enfin le cinquième les tumeurs se crevèrent, et il en sortit une immense quantité d'eaux claires. Surpris de ne l'avoir pas vu arriver le sixième jour, qui était le trente-neuvième de son accident, je demandai le soir à son maître la cause de cette absence. Il me repondit :

Comment! cet imbécile n'est pas venu vous remercier? Il est guéri! Il a gardé son troupeau toute la journée, et il s'est servi de son bras avec autant d'adresse et de force que s'il n'avait pas été mordu. »

Un an après, ce même berger prit des accès de fièvres; au lieu d'avoir recours à moi, il s'adressa à un médecin ; mais au bout de deux mois, voyant que ces accès s'enracinaient au lieu de disparaître, il me fit prier d'aller le magnétiser. Quinze jours suffirent pour le guérir.

Jean Puech présentait dans son somnambulisme un phénomène extrêmement remarquable.

Depuis l'âge de sept ans (alors il en avait trente-quatre), il bégayait d'une façon extraordinaire, à la suite d'un coup de tête de bélier, reçu dans le flanc gauche. Son bégaiement était si fort que, pour prononcer une syllabe, tout son corps se balançait pendant une minute d'avant en arrière, et, lorsque la syllabe sortait de sa bouche, il tombait en avant sur la pointe du pied, et pour la terminer, l'effort était si grand, qu'il reculait de deux pas

en arrière et retombait sur ses talons. Rien n'est exagéré dans cette description ; du reste, cet homme est assez connu dans le pays. Eh bien ! ce bégaiement, dont sans doute il y a peu d'exemples et dont l'origine est si bizarre, disparaissait complétement pendant le sommeil magnétique et faisait place à une volubilité étourdissante de langue, à une netteté et une facilité d'élocution merveilleuses, pour reparaître dans toute son intensité au réveil.

J'ai longtemps cherché la cause de ce phénomène vraiment extraordinaire, dans des faits magnétiques analogues; je n'en ai trouvé qu'un seul qui ait pu me la faire entrevoir par induction. J'ai eu une somnambule qui, dans quelques sommeils, ne pouvait pas parler ; lorsque je lui adressais une question d'absolue nécessité, pour sa santé par exemple, elle se donnait la parole, et voici comment elle procédait : elle plaçait la main droite un peu au-dessous de la région inférieure du cœur, précisément à l'endroit où *Jean Puech* avait été frappé, puis, se servant de ses doigts comme d'un compas, elle faisait une ligne ascendante qui passait par l'épigastre, le sternum, le larynx, et aboutissait au bord des lèvres ; arrivée là, elle sortait la langue, la touchait légèrement du doigt, et depuis elle pouvait parler. Quand elle avait répondu à ma question, elle s'enlevait la parole en exécutant le mouvement contraire (1).

Je livre ces deux faits aux méditations de nos savants physiologistes.

OLIVIER.

DE LA MAGIE

Suite

En effet, dans les sorciers ou magiciens, la crédulité ignorante et vicieuse plonge leur imagination dans toutes

(1) Nous pensons que c'était une de ces manies, comme il s'en rencontre beaucoup chez les somnambules, et que le magnétiseur aurait pu faire cesser par sa volonté ; et cela d'autant plus facilement que cette difficulté de parler n'existait pas dans la veille, ni chaque fois que cette femme était plongée dans le sommeil magnétique. Ch. L.

sortes d'ordures. Dans les diseurs de bonne aventure, une confiance qui naît de l'expérience, mais qui n'est animée d'aucun sentiment louable, ne les conduit qu'à des actions indifférentes en elles-mêmes, si l'égoïsme et la cupidité ne les rendent pas criminelles. Mais, dans les extasiés ou dans les mensambules, une confiance sans bornes, éclairée par l'instruction et même par la religion, animée par l'humanité, par la charité, et quelquefois par une foi vive et surnaturelle, leur donne la vertu d'opérer des prodiges qui tournent à l'avantage de la société et des sciences. Ce ne sont donc point des charlatans avec lesquels on s'est plu trop souvent à les confondre; ce ne sont point des thaumaturges ; ils ne donnent point leurs œuvres pour des miracles. Enfin, si on veut continuer de dire des injures aux magnétiseurs et à leurs mensambules, il vaudrait mieux les traiter de magiciens ou de sorciers, pourvu qu'on ne les brûlât pas. Le nom de magnétiseur, qui n'a aucun rapport à leurs opérations, ne convient pas d'ailleurs à tous ceux de la classe dont je veux parler. Si ceux qui pratiquent le magnétisme sont des hommes respectables par eux-mêmes, il n'en est pas moins vrai que les adversaires du magnétisme ont répandu trop de ridicule sur cette science, pour qu'on puisse conserver un nom en quelque sorte avili et qui est déplacé de toutes manières.

Cherchons donc un nom qui inspire par lui-même le respect, qui annonce la nature des fonctions des magnétiseurs, et qui puisse donner une idée de la science dont ils s'occupent. Les anciens les auraient honorés des noms de *sages*, de *philosophes*, qu'ils méritent bien mieux, et par leurs écrits et par leurs mœurs, que ceux qui, de nos jours, s'arrogent ces noms, qu'ils déshonorent au point que *qui dit philosophe dit sophiste*. Abandonnons donc à ceux qui l'ont usurpé le titre de philosophe.

D'ailleurs, nos magnétiseurs sont quelque chose de plus que je ne puis mieux exprimer que par le mot de *Mage*.

Des Mages.

Etymologie : Le mot Mage est tiré de l'hébreu *moug* ou *may*, qui signifie *se fondre, se dissoudre, s'écouler*. On voit que le nom de Mage convient d'autant mieux à ceux qui s'occupent de la théorie et de la pratique du mensambulisme et de la mensambulance : l'homme est pour ainsi dire fondu, dissous, il n'existe plus ; *l'âme s'est écoulée du corps*. Platon définit la science des Mages, l'art d'honorer dignement les dieux. En effet, ils étaient les prophètes ou voyants et les prêtres des dieux.

Mages de la Perse.

La Perse fut le berceau des sciences, des arts et de la civilisation, comme l'Europe en est aujourd'hui le plus brillant séjour. Zoroastre, ce législateur persan, dont l'origine et l'histoire se perdent dans la nuit des siècles, était, dit-on, contemporain de Ninus. Il passe pour avoir inventé la magie ; ce qui veut dire que c'était un homme sage et instruit qui avait le don de produire des effets merveilleux par des causes naturelles, mais qui n'étaient pas connues. Zoroastre fut le fondateur de ces sociétés savantes composées de Mages, c'est-à-dire de ce qu'il y avait dans la Perse d'hommes instruits dans toutes les sciences. Ils étaient ce que sont de nos jours les académiciens, les docteurs de nos facultés, les philosophes, les sages et les prêtres. Mais ce n'était pas une religion, une philosophie, une sagesse de simple spéculation, comme celles de nos jours. Nous en avons un exemple dans Pythagore, qui, après s'être instruit auprès des Mages, eut la gloire de produire des changements avantageux aux mœurs dans une partie de l'Italie et surtout à Crotone, son principal séjour.

Les Mages étaient les prêtres de la Perse, par conséquent la religion et la morale étaient leurs principales études : ils s'appliquaient également à la métaphysique, à la physique, à l'astronomie et à l'histoire naturelle.

Les sectateurs de Zoroastre, chef des Mages, subsistent encore en Asie. Ils n'adorent qu'un seul Dieu créateur de toutes choses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en se tournant vers le soleil et le feu, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le soleil et le feu étant les symboles les plus frappants de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. Ils croient aux anges et aux démons, à la résurrection des morts, au jugement universel, au paradis et à l'enfer (1).

La politique et le gouvernement de l'Etat étaient aussi une de leurs principales occupations. Il fallait, dit Cicéron, que le roi, avant de monter sur le trône, eùt reçu de leurs leçons pendant un certain temps et eût appris d'eux l'art de régner dignement et d'honorer les dieux.

Il ne se décidait aucune affaire importante dans l'Etat qu'ils n'eussent été auparavant consultés.

La haute réputation de sagesse dont les Mages jouissaient leur attirait, des pays les plus éloignés, ceux qui désiraient s'instruire à fond de la religion et de la philosophie; mais ils ne confiaient à personne la connaissance de leurs mystères, sur lesquels ils gardaient le plus grand secret.

Comme les Mages étaient tous d'une même tribu, et que nul autre qu'un fils de Mage ne pouvait prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservaient pour eux et pour leur famille leurs lumières et leurs connaissances mystérieuses, tant sur la religion que par rapport au gouvernement de l'Etat, et ils ne pouvaient, sous peine de mort, les communiquer à un étranger.

La vie des Mages était très-propre à l'exercice de la magie. Ils méprisaient les richesses, vivaient dans une grande retraite et pratiquaient d'extrêmes austérités : ils couchaient sur la terre nue et ne se nourrissaient que de pain, de légumes et de fromage. Nos philosophes, du moins ceux qui se donnent pour tels, sont moins portés à suivre la vie de ces Mages persans que celle du célèbre Sénèque, philosophe romain.

(1) Rollin.

Les magiciens, successeurs des Mages, sont encore aujourd'hui très-répandus dans la Perse, mais ils sont à l'égard des Mages qui ont été chassés de la Perse, ce que sont nos plus ignorants charlatans à l'égard de nos plus savants docteurs en médecine. Leurs Fakirs ou Calandres, qui sont des moines errants et mendiants, font une profession ouverte de la magie; ils opèrent réellement des prodiges étonnants, qui les font plus craindre que respecter du peuple. Ils sont en même temps exorcistes, car il y a beaucoup de possédés dans les environs d'Ispahan, où cette maladie est épidémique.

Une extrême superstition, une profonde ignorance, une paresse favorisée par la chaleur du climat et la facilité de se procurer les choses nécessaires à la vie, une frugalité naturelle et une infinité d'autres causes contribuent à exalter leur imagination, et à rendre par conséquent ces obsessions fréquentes et épidémiques.

En 1634, on était encore assez ignorant et superstitieux pour croire qu'il y avait à Loudun une communauté entière de religieuses toutes possédées du démon; une seule a suffi pour propager la contagion dans tout le couvent. Il y avait un moyen plus sûr de faire cesser sur-le-champ cette épidémie que les exorcismes qu'on a employés inutilement pendant trois ans. Le malheureux Urbain Grandier fut le héros et la victime de cette farce tragique. Il avait, dit-on, offensé le cardinal de Richelieu, et mourut par le supplice du feu. *Tantæ ne animis cœlestibus iræ!*

Mages d'Egypte.

Les Perses n'étaient pas les seuls chez lesquels il y avait des Mages: chaque peuple avait les siens. Ceux d'Égypte étaient fort célèbres; Pythagore fut disciple d'un archiprophète d'Egypte; car les Mages portaient également les noms de prêtres, de prophètes ou de voyants. Saphis, ancien roi de ce pays, fut au nombre des voyants.

Le roi Ancénophis, souhaitant de devenir voyant des dieux, on lui accorda cette faveur à condition qu'il pur-

gerait l'Egypte des lépreux. Platon visita l'Egypte pour profiter des lumières des Mages de ce pays. Porphire décrit leur manière de vivre, qui était la même que celle des Mages de la Perse et des prophètes des Hébreux.

Denis le Jeune, tyran de Syracuse, brûlant du désir de connaître la science des Mages de l'Egypte, écrivit à Platon pour l'engager de venir à sa cour et s'entretenir avec lui. Il se rendit aux invitations du tyran. Mais bientôt Platon fut obligé de s'en retourner en Grèce avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un despote.

Le célèbre devin Balaam était de l'Arabie déserte. Ce pays, voisin de l'Egypte, avait des Mages ou des hommes qui se piquaient de sagesse ou de prédire l'avenir. Les Pères de l'Eglise reconnaissent que les Mages qui vinrent adorer le Sauveur étaient des successeurs de cet ancien Mage. Job et ses amis étaient des Mages de l'Orient.

Mages des Grecs et des Romains.

Les Grecs et les Romains ne furent pas, à l'égard de Mages, aussi bien partagés que les autres nations. Les oracles et les prêtres qui y présidaient et les dirigeaient leur tenaient lieu de Mages, de prophètes et de voyants. Ils n'avaient de la science des Mages qu'une pratique aveugle et superstitieuse, sans théorie. La fameuse Pythie de Delphes n'était qu'une convulsionnaire ou une crisiaque abandonnée à elle-même, ou enfin une diseuse de bonne ou mauvaise aventure, qui ne différait guère des nôtres qu'en ce que celles-ci n'habitent ordinairement que des galetas, tandis que celle-là rendait ses oracles dans des temples magnifiques ou richement décorés Ce serait faire trop d'honneur aux uns et aux autres que de les assimiler aux mensambules. Cependant c'est la même cause qui produisait autrefois et qui produit de nos jours à peu près les mêmes phénomènes.

J'observerai, à l'égard des Pythies :

1° Que leurs oracles étaient d'autant plus confornes aux intentions et aux connaissances de ceux qui les consultaient, qu'elles étaient plus en rapport avec ceux-ci

2° Que leurs expressions ambiguës, comme celles de nos tireuses de cartes, qui laissaient plus de chances à la vérification de leurs prédictions, ne venaient point de la fourberie de leurs prêtres, mais de la manière incertaine avec laquelle elles voyaient, pendant leurs crises, les événements futurs ; elles parlaient réellement comme elles étaient affectées.

3° Que leur imagination était d'autant plus vivement affectée qu'elles se croyaient inspirées par Apollon. Nos crisiaques ou mensambules sont ordinairement inspirés par de sages et prudents magnétiseurs, qui ne permettent pas à leur imagination de s'égarer.

4° Qu'avant de monter sur le trépied, la Pythie buvait d'une eau appelée Léthée, qui avait la propriété de lui faire oublier ce qu'elle avait dit ou fait pendant son inspiration. Nos mensambules n'ont pas besoin de cette eau Léthée pour perdre la mémoire de ce qu'ils ont dit pendant leur prétendu sommeil. Cette eau Léthée n'était donc qu'une supercherie, qui aidait à cacher l'impuissance où étaient les prêtres de la Pythie d'expliquer le phénomène de la suspension de la mémoire, impuissance dont nos magnétiseurs ont hérité.

5° J'observerai, en dernier lieu, que la Pythie parlait de l'estomac ou du ventre : elle était par conséquent ventriloque, ce qui prouve, contre M. Richerand, que ce phénomène avait existé avant qu'il fût observé de nos jours.

Non-seulement nos mensambules pourraient être ventriloques, mais même ubiquiloques, comme je l'ai déjà observé.

Mages des Hébreux.

Je me garderai bien de confondre les vrais prophètes des Hébreux avec les Mages de la Perse, de l'Egypte et de l'Arabie, et encore moins avec la Pythie de Delphes, la sybille de Cumes et autres oracles des païens. Ceux que nous appelons prophètes, dans le sens propre de l'Ecriture, étaient de saints personnages inspirés de Dieu pour

instruire son peuple, lui reprocher ses infidélités, le ramener dans la voie de ses commandements, lui annoncer le Messie et lui prédire ce qui devait arriver d'intéressant pour la religion jusqu'à la consommation des siècles. Ce n'est donc pas de ces prophètes-là dont il s'agit ici; je veux parler de ces hommes qui exerçaient volontairement et par leur propre choix la profession de prophètes ou de Mages ; ils étaient ordinairement les fils ou les disciples des prophètes choisis de Dieu. L'état de prophète était une profession à peu prés semblable à celle de nos anciens religieux : ils vivaient en communautés, et ces communautés fort nombreuses étaient quelquefois composées de cinq cents prophètes ; ils vivaient à la campagne, sur des montagnes, dans des lieux déserts, et, par conséquent, séparés du monde; ils s'occupaient particuièrement de l'étude des Livres Saints, du gouvernement de l'Etat. On n'entreprenait rien d'important sans les consulter, même les rois. Ces prophètes s'appelaient aussi *voyants*, comme les Mages de la Perse et les prêtres de l'Egypte.

On parlait ainsi dans Israël, lorsqu'on allait les consulter : *Venez, allons au voyant* (1), comme on dit aujourd'hui: Allons au devin, allons consulter la tireuse de cartes. Pour exercer la profession de voyant, de prophète ou de Mage, il fallait, au rapport de Rabbius, une imagination vive, un raisonnement solide et éclairé, un tempérament fort et vigoureux. Ces sortes de Mages cultivaient ces dispositions et ce tempérament par une vie extrêmement pauvre, par le travail, le jeûne, la prière, la méditation et les austérités, par l'éloignement des plaisirs des sens, du boire et du manger. La colère, la tristesse, la douleur et les autres passions leur étaient interdites. Cependant il paraît que la plupart étaient mariés, puisque non-seulement ils étaient prophètes, mais enfants de prophètes; mais aucune femme n'habitait avec eux dans leurs communautés. C'était parmi ces prophètes que Dieu choisissait ordinai-

(1) Venite, et eamus ad videntem; qui enim propheta dicitur hodie, vocabatur olim VIDENS (Reg. C. IX. V. 9).

rement ceux qu'il destinait à être inspirés de son esprit dans les circonstances extraordinaires, mais c'était en petit nombre; les autres, en très-grand nombre, prophétisaient par des inspirations naturelles, et on allait les consulter pour les affaires ordinaires de la vie civile et religieuse, particulièrement pour les maladies, comme on va consulter nos somnambules, et comme les Perses consultaient leurs Mages. Le roi Salomon était le plus célèbre des Mages de son temps : sa sagesse était en grande réputation auprès des savants, des Mages de toutes les nations, qui venaient de toutes parts le consulter et admirer ses connaissances. A la sagesse divine, dans laquelle il est dit qu'il surpassait tous les sages des autres nations, il joignait la science de la magie naturelle. Il avait écrit plusieurs livres sur les secrets de la nature, qui furent brûlés par le roi Ezéchias, parce que le peuple, dans ses maladies, plutôt que de s'adresser à Dieu, avait recours aux amulettes, aux talismans, aux phylactères, dont ces livres contenaient les recettes. Le serpent d'airain fut brisé pour la même raison et par ordre du même roi.

Dans le temps dont je parle, et longtemps après, les Hébreux n'avaient point de médecins proprement dits qui s'occupassent de la guérison des maladies intérieures ; il n'y avait chez eux que des empiriques ou chirurgiens, qui ne possédaient que des connaissances pratiques sur le pansement et la guérison des plaies. Ils étaient persuadés que les maladies intérieures étaient des peines infligées par Dieu même, ou venaient des malins esprits, auxquels Dieu accordait le pouvoir d'occasionner ces maladies, comme il le permit à l'égard de Job. Ils regardaient donc les maladies internes comme incurables.

Près de sept cents ans s'étaient écoulés depuis que Moïse, par l'ordre de Dieu, avait élevé le serpent d'airain, lorsqu'il fut brisé par le roi Ezéchias. Le motif de l'érection de ce serpent ne subsistait plus, et il n'y avait pas d'apparence que depuis ce temps il eût conservé la vertu miraculeuse qui y était attachée. Ce n'était donc plus qu'un monument sacré, qui rappelait aux Hébreux les miracles que

Dieu avait opérés en leur faveur dans le désert. Cependant, du temps d'Ezéchias, le peuple conservait encore une confiance dans ce serpent, qui ne pouvait être que superstitieuse, confiance néanmoins qui opérait des guérisons remarquables. Les livres de Salomon, qui contenaient des charmes contre les maladies et des formules pour chasser les malins esprits, n'étaient non plus que des occasions de superstitions que le zèle d'Ezéchias voulut faire cesser.

Mais, ces recettes, décrites dans les livres de Salomon, ne furent pas toutes anéanties par la combustion de ces livres. Comme le peuple faisait un grand usage de ces recettes, il est à présumer que plusieurs se sont conservées jusqu'à nos jours (1).

Elles se trouvent, en effet, entre les mains de Juifs qui sont généralement connus pour les posséder ; ils en font un secret qui passe de père en fils et reste dans les mêmes familles. Qu'on me permette d'en rapporter un exemple qu'on trouve dans l'historien Josèphe.

« J'ai vu, dit cet historien, un Juif nommé Eléazar, qui, « en présence de Vespasien et de ses fils et d'une grande « troupe d'officiers et de soldats, guérit plusieurs possédés ; « et voici la manière dont il faisait cette cure : Eléazar « mettait sous la narine du possédé un anneau dans lequel « était enchâssée une racine enseignée par Salomon ; en « même temps il prononçait le nom de ce prince et les « paroles qu'il avait ordonnées, le démoniaque tombait par « terre et le démon ne rentrait plus dans son corps ; et « pour preuve de la vérité et de la force de son art, le « même Juif faisait mettre un bassin plein d'eau à quelque « distance du malade, et lui disait de renverser ce vase, « et on voyait en effet, avec étonnement, le vase se renver- « ser et en même temps le démoniaque être guéri. »

(1) Le hasard m'a procuré un livre qui contient un grand nombre de recettes de phylactètes pour la guérison de différentes maladies. Je ne doute point qu'entre les mains de bergers ou autres qui y auraient une pleine confiance, l'usage de ces phylactètes ne fût suivi de beaucoup de succès.

Explications de quelques phénomènes par la théorie du mensambulisme.

En parlant des anciens Mages, des voyants et même de certains prophètes, des Oracles, de la Pythie et des Sibylles, on a dû voir que toute leur science se réduisait à la pratique et à la théorie du mensambulisme; pour nous en convaincre davantage, je vais essayer de faire l'application de la théorie du mensambulisme à certains phénomènes des plus extraordinaires, qu'on a regardés jusqu'à ce jour, ou comme des fables, ou comme des effets d'une cause surnaturelle.

Juif exorciste.

Je commencerai par le trait que je viens de rapporter de l'historien Josèphe, pour ne pas le répéter. Le prétendu démoniaque était mensambule ou si l'on veut un crisiaque d'une espèce particulière; car il y en a d'autant d'espèces qu'il y a d'hommes susceptibles de tomber dans ces sortes de crises. Le Juif était, sans le savoir, un magnétiseur en rapport avec ce mensambule, et au lieu de l'éveiller ou de le faire sortir de cet état à la manière des magnétiseurs, il lui mettait l'anneau en question sous la narine et prononçait les paroles voulues. L'anneau, la racine enchâssée, le nom de Salomon, les autres paroles ne sont rien, sinon qu'elles donnent la confiance, la foi, absolument indispensable au succès de l'exorcisme. La volonté du magnétiseur ou du prétendu exorciste est tout, mais cette volonté n'existerait pas sans la confiance. Quant au vase plein d'eau renversé, c'est effectivement ce mensambule, ce possédé qui le renverse par le seul acte de sa volonté. Nous avons vu la puissance de l'âme dégagée des liens du corps qui n'a pas besoin dans cet état de se servir des organes du corps pour agir sur la matière.

Extrait de Valère Maxime.

Je donnerai le texte de la traduction que je vais essayer.

Deux amis, tous deux Arcadiens, voyageant ensemble, se rendirent à Mégare; l'un descendit chez une personne de sa connaissance, et l'autre dans une des meilleures auberges de la ville. Celui qui était logé chez son ami eut un songe dans lequel il vit son compagnon de voyage le supplier de venir à son secours l'aider à se défendre contre l'aubergiste qui cherchait à lui faire un mauvais parti, et qu'il pouvait, par un prompt secours, le sauver d'un péril imminent; éveillé par ce songe, l'ami se lève précipitamment et se met en chemin pour se rendre à l'auberge où son compagnon de voyage était descendu. Le malheur voulut que, chemin faisant, il se reprocha d'avoir ajouté foi à un vain songe, et il renonce à son généreux dessein; il retourne sur ses pas, se couche, et se rendort.

Son ami lui apparaît une seconde fois, et le supplie que puisqu'il avait négligé de lui sauver la vie, du moins, il vengeât sa mort; que l'aubergiste avait, dans l'instant même, déposé son corps dans une voiture, qu'il l'avait fait couvrir de fumier et qu'il venait de le faire conduire aux portes de la ville. « L'ami, convaincu par des prières ac-« compagnées de circonstances aussi détaillées, se hâte de « se rendre aux portes de la ville, arrête le char qu'il re-« connaît tel qu'il lui avait apparu en songe, et fait punir « du dernier supplice le meurtrier de son ami (1). »

(1) Voici le texte de Valère Maxime :

Duo familiares Arcades iter unà facientes, Megaram venerunt : quorum alter ad hospitem se contulit. alter in tabernam meritoriam divertit. Is autem qui in hospitio erat vidit in somnis comitem suum orantem, ut sibi cauponis insidiis circumvento subveniret : posse enim celeri ejus accursu se imminenti periculo subtrahi. Quo viso excitatus, prosiluit, tabernamque in quà is diversabatur, petere conatus est. Pestifero deindè fato humanissimum propositum tamque supervacuum damnavit, idque visum pro nihilo ducens lectum ac sommum repetiit. Tunc idem ei socius oblatus obsecravit, ut qui auxilium vitæ suæ ferre neglexisset, neci saltem, ultionem non negaret. Corpus enim suum a caupone trucidatum tum maximè plaustro ad portam ferri stercore coopertum. Tam constantibus familiaris precibus compulsus, protinùs ad portam cucurrit, et plaustrum, quod in quiete demonstratum erat, comprehendit. cauponemque ad capitale supplicium perduxit.

(Val. Max., lib. I, cap. VII, art. 10.)

(A continuer.)

N° 7. Juillet 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1871. — CAUSERIE. — DE LA MAGIE (SUITE ET FIN). — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1871

Le lundi 10 Juillet 1871, à trois heures de relevée, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, nº 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : **trois,— soixante, — quatre-vingt-quatre. — dix-huit, — quatre-vingt-quatorze, — vingt-neuf, — cinquante-neuf, — quatre-vingt-six,— soixante-sept, — cinquante-un.**

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 10 Juillet 1871.

E. DURIEU. Ch. LAFONTAINE.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1871, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

CAUSERIE

Nous nous demandons avec une certaine inquiétude, ce que sont devenus à Paris et en France le magnétisme et les magnétiseurs? nous l'ignorons entièrement. Les événements qui ont assailli notre pauvre patrie, n'ont pas seulement frappé les intérêts matériels, mais ils ont aussi arrêté le progrès des sciences. Et si l'Académie a continué à se réunir, tout le monde sait aussi que tous les corps savants sont un peu les amis du *statu quo*.

Nous ne recevons plus de journaux magnétiques de France; seule, la *Revue Spirite* nous est parvenue; nous l'en remercions bien sincèrement, elle a maintenu son drapeau, et quoique nous ne soyons pas enrégimenté dessous, nous aimons à reconnaître sa persévérance, cela prouve ses convictions. La Société du magnétisme de Paris ne donne plus signe de vie; est-elle morte et enterrée, comme son journal l'*Union Magnétique*? La *Revue Magné-*

tique, publiée par M. Gérard ne nous parvient pas, est-ce qu'elle aussi, n'existe plus?

Les magnétiseurs avec lesquels nous étions en relation, ne nous écrivent pas plus maintenant que pendant le siége, où toutes les communications étaient interrompues. Nous leur avons envoyé et nous leur envoyons encore notre journal, comme à nos anciens abonnés, espérant qu'ils nous écriront un jour, et qu'ils nous feront part de tout ce qu'ils auront produit par le magnétisme pendant cette horrible guerre (1).

Les magnétiseurs de Paris ont eu de nombreuses occasions d'exercer le magnétisme; ils ont pu soulager, adoucir les souffrances, les douleurs des pauvres blessés; ils ont dû en guérir un grand nombre, en employant l'eau magnétisée qui enlève si facilement l'inflammation des blessures, et en les magnétisant directement ils ont pu les guérir entièrement. Il y en avait assez, ils pouvaient choisir ceux sur lesquels ils pensaient pouvoir agir avec plus d'efficacité. Ils ont pu faire faire bien des opérations chirurgicales, sous l'influence du magnétisme, et, tout en faisant acte d'humanité, faire constater la supériorité de l'insensibilité produite par le magnétisme, sur celle produite par l'éther, par le chloroforme.

L'insensibilité provoquée par le magnétisme étant pleine et entière, permet de faire lentement, avec tous les soins possibles, les opérations les plus douloureuses. L'opéré ne pouvant rien sentir, puisque le système nerveux, siége de la sensibilité, est entièrement envahi, annihilé, lorsque le somnambulisme est produit, et qu'il laisse à l'âme la facilité de voir, d'indiquer les phases de l'opération, comme si elle était faite sur une autre personne; de plus, il n'est point à craindre que le magnétisé puisse se réveiller pendant

(1) Nous recevons à l'instant une lettre de Mme Louyet, qui nous apprend que le Dr Louyet, ancien président de la Société magnétique de Paris, est très-malade. Nous espérons que malgré l'âge avancé du Docteur, il parviendra à surmonter cette maladie qui, s'il en était autrement, nous ferait perdre un homme éminent qui a rendu bien des services au magnétisme.

l'opération, et provoquer par un réveil spontané un danger quelconque.

Quand c'est un membre sur lequel on doit opérer, il n'est pas même nécessaire de produire le sommeil. On peut localiser l'action sur le membre, en le magnétisant particulièrement ; on peut l'engourdir, le cataleptiser, le rendre partiellement insensible, le malade restant tout éveillé et dans son état normal.

Il n'en est pas de même sous l'influence des deux anesthésiques employés par la chirurgie officielle ; il n'est pas possible de produire avec l'éther ou le chloroforme une insensibilité partielle et de la localiser sur telle ou telle partie du corps. L'action est forcément générale, puisqu'elle a lieu sur le cerveau, et chacun sait quelle perturbation, quel désordre elle peut apporter dans l'économie organique, et combien souvent elle laisse de conséquences fâcheuses, quand elles ne sont pas désastreuses.

Sous l'influence de l'éther ou du chloroforme, la vie est profondément atteinte : — c'est une asphyxie ; — cette asphyxie est plus ou moins entière, et souvent, aux douleurs de l'opération, qui sont presque aussi aiguës que dans l'état ordinaire, se joint une souffrance provoquée par cet engourdissement superficiel et momentané du cerveau, par cette paralysie légère qui ne dure que trop peu de temps et n'empêche pas toujours les sensations, tout en enlevant la possibilité de les exprimer. Aussi voit-on souvent les malades reprendre connaissance pendant l'opération, et souffrir alors beaucoup plus fortement, par le fait de l'état nerveux dans lequel ils ont été mis par les anesthésiques.

Cet effet fâcheux ne peut jamais arriver sous l'influence du magnétisme ; l'insensibilité comme le sommeil étant beaucoup plus profonds et ne pouvant se dissiper que par la volonté du magnétiseur.

Dans les fièvres, dans les dyssenteries, ces maladies forcées de toute agglomération d'hommes, combien les magnétiseurs ont pu soulager et guérir nos pauvres soldats ;

car le magnétisme a un pouvoir immense sur ces deux maladies ; son action est souvent instantanée.

Si, comme nous aimons à le penser, les magnétiseurs de Paris se sont dévoués au soulagement des combattants, nous aurons bientôt de belles relations à publier.

En Italie, le magnétisme se propage avec rapidité ; il n'y a pas une ville qui ne possède aujourd'hui son magnétiseur ; et nous le voyons avec plaisir, ce sont presque tous des médecins qui, convaincus des bons effets du magnétisme, l'emploient et le pratiquent publiquement.

Bologne possède une nombreuse société magnétique dont les membres, pour la plupart, sont fort instruits, et appartiennent à toutes les villes d'Italie. Le Président, Piétro d'Amico, est un homme actif, qui a su réunir en un seul faisceau toutes ces intelligences éparses et qui les relie entre elles par son journal *La Salute*.

LAFONTAINE.

DE LA MAGIE

(Suite et fin)

Valère Maxime n'accompagne ce récit d'aucune espèce de réflexion.

Explication. — Il faut se rappeler que c'est le fluide vital seul qui nous donne la vie, qu'un homme nouvellement décapité n'est point encore mort, quoique cette opération doive être nécessairement suivie de la mort. L'ami qui avait été assassiné par l'aubergiste n'était point encore mort lorsque son âme apparut à son ami, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille, car les âmes des morts ne reviennent pas. Dans le cas dont il s'agit, l'ami assassiné était en mensambulance, son âme était séparée de son corps avec lequel elle ne pouvait avoir les relations ordinaires, par la nature de la blessure qu'il avait reçue, par conséquent l'imagination de cette âme pouvait créer le fantôme de son corps et du char dans lequel il avait été déposé ; elle pouvait faire entendre les paroles qu'elle

adressa à son ami. Dans tout ceci, il lui suffisait, par sa volonté, de modifier la lumière et le fluide qui nous transmet les sons.

Pétrarque et Laure.

Pétrarque, revenu en Italie, et 26 ans après avoir quitté Laure, songea une nuit qu'elle lui disait un éternel adieu; quelque temps après il reçut la nouvelle de sa mort arrivée à l'époque de son rêve........ Cet exemple n'est point unique, ni particulier; les personnes douées d'une imagination expansive comme les mélancoliques, éprouvent mieux ces pressentiments.

Explication. — Je n'ai rapporté ce trait que j'emprunte de M. Virey *(Art de perfectionner l'homme)*, que pour faire sentir l'inexactitude de sa réflexion. M. Virey suppose que c'est l'imagination expansive de Pétrarque qui a produit le songe dans lequel Laure lui dit un éternel adieu. Il est possible que sans pressentiment fondé Pétrarque rêve que Laure lui dit un éternel adieu, dans le moment même qu'elle rend le dernier soupir. Dans ce cas, il n'y a rien d'étonnant que la simultanéité des deux événements, sans aucune espèce de relation entre les deux personnes; mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. C'est véritablement l'ombre de Laure qui a apparu à Pétrarque, au moment qu'elle se sentait mourir. Pétrarque aurait été éveillé que peut-être il aurait eu la même vision. L'âme de Laure était en mensambulance ; sa vive passion pour son amant était plus que suffisante pour produire un pareil effet. Je conviens cependant que le sommeil est plus favorable aux visions que la veille, parce que l'âme est moins frappée par les sens ; on ne voit et on n'entend guère de revenants que dans l'obscurité, par la même raison.

Des Revenants.

Ce mot ne m'est point échappé, car je crois aux revenants, mais non aux revenants de l'autre monde.

Si l'ami assassiné par l'aubergiste eût réellement apparu à son ami après sa mort ; si Laure eût été bien morte lorsqu'elle apparut à son amant, il faudrait bien croire aux revenants ? Mais les morts ne reviennent pas. L'âme de ces deux personnes pouvait encore avoir avec le corps certains rapports qu'elle conserve jusqu'à ce que le corps soit réellement mort, c'est-à-dire privé de tout fluide vital, et par conséquent avoir des relations avec des êtres animés.

Mais, lorsque le corps est tout à fait privé de fluide vital, il est réellement mort, et l'âme, qui n'était destinée qu'à l'animer, n'ayant plus de fonctions à remplir sur la terre, passe dans une autre existence, dans un autre monde tout à fait étranger à celui-ci, et ne peut pas plus avoir de relations naturelles avec nous, que nous ne pouvons en avoir avec elle.

Les revenants que certaines personnes voient dans les cimetières, dans de vieux châteaux ou dans des masures abandonnées, sont évidemment des effets de l'imagination des personnes qui les voient. Mais quand un revenant apparaît à plusieurs personnes, à 800, je suppose, sous la même forme, dans le même moment, à la même seconde, et plusieurs fois de suite, il est impossible de supposer que 800 personnes aient eu simultanément la même imagination, il vaudrait autant supposer la vérité des revenants de l'autre monde. Attribuer une pareille apparition à l'effet de l'incube qui aurait attaqué 800 personnes de la même manière et à la même seconde, cela me paraît encore une supposition chimérique et impossible, qu'on peut avancer quand on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas convenir qu'on croit aux revenants.

Cependant, ce phénomène a existé. Le premier bataillon du régiment de la Tour d'Auvergne, composé de 800 soldats, fut logé à Tropéa, dans une vieille abbaye abandonnée ; les habitants prévinrent les chefs que les 800 hommes ne pourraient pas conserver ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des esprits. Effectivement, à minuit, des cris épouvantables retentirent

dans toute la caserne, d'où les soldats sortirent avec la plus grande précipitation. Tous ces soldats, qui étaient couchés dans différentes chambres, dirent que le diable leur avait apparu sous la forme d'un très-gros chien à poil noir. Malgré leur répugnance, on les décida néanmoins à coucher le lendemain dans la même caserne, et le même phénomène se renouvela.

Le Dr Laurent, témoin de ce phénomène, en a fait le sujet d'un rapport à la Société de Médecine : il était chirurgien-major de ce régiment.

Le Dr Laurent explique ce phénomène par l'incube du mieux qu'il peut, et à mon avis son mieux n'est nullement admissible; j'ai déjà dit pourquoi. Voici mon explication, d'après la théorie du mensambulisme.

Explication. — Il est d'abord assez naturel de croire que dans une vieille abbaye abandonnée, l'air s'y trouve méphitisé; il est même possible que dans cette abbaye il y eût un certain lieu d'où auraient pu sortir des exhalaisons méphitiques, semblables à celles qui sortaient du gouffre au-dessus duquel on plaçait le trépied sur lequel s'asseyait la Pythie, lesquelles auraient eu la même vertu. Un seul soldat atteint de ces vapeurs, aurait pu être la cause du phénomène, parce qu'il aurait éprouvé la même crise que la Pythie éprouvait sur son trépied.

Sans cela : un militaire se couche l'idée frappée que le diable revient dans la caserne, il devient mensambule, son imagination crée l'apparence d'un fantôme qu'il fait parcourir en un clin d'œil toute la caserne, et qu'il dirige comme il s'imagine que le diable se dirigerait ; car c'est le fantôme du diable que son imagination a créé (voir ce que j'ai dit sur la puissance créatrice de l'âme par l'imagination). C'est ainsi qu'apparaissent les loups-garous, dont on entend les hurlements lorsqu'il se trouve des gens d'une imagination assez folle et assez dépravée pour se persuader qu'ils ont reçu cette puissance du diable. Dans ces circonstances, ce ne sont pas de simples apparences, semblables à celles que l'âme crée dans nos songes, ce sont réellement des fantômes que l'âme en extase, ou en men-

sambulance, crée par une modification de la lumière ou de la matière luminescible; lesquels fantômes apparaissent ou peuvent apparaître aux personnes qui ne sont ni en extase, ni en mensambulance.

Explication du Somnambulisme.

Je crois devoir faire précéder ce que j'ai à dire sur l'explication du somnambulisme de quelques notions physiologiques qui sont indispensables pour l'intelligence de ce qui suit.

On peut considérer l'homme physiologique, comme étant continuellement modifié par trois espèces de forces différentes : d'abord, son corps, en tant qu'il est un composé de matière, est soumis aux lois générales que nous observons, dans tout ce qu'il y a de matériel dans le monde. Abandonné à lui-même, il tombera comme la pierre ou le métal qui cesse d'être soutenu; il est doué d'élasticité, de dureté, d'impénétrabilité ; il est susceptible de devenir électrique comme les corps privés de la vie; toutes ces propriétés, comme je l'ai dit, existent en lui, mais elles ne sont pas les seules qu'on y puisse remarquer.

Nous vivons: chaque partie de notre corps est détruite et régénérée sous l'influence des forces vitales, communes à tous les êtres organisés; ce sont elles qui président à toutes les fonctions nutritives et génératrices, aux absorptions, aux sécrétions et à tous les phénomènes qui se passent continuellement en nous, et qui forment notre corps, le réparent et l'entretiennent sans que nous ayons la conscience de notre existence.

Le corps humain n'est pas seulement soumis aux propriétés générales qui régissent tout ce qu'il y a de matériel dans le monde; sa vie ne consiste pas uniquement dans l'ensemble des forces nutritives qui lui sont communes avec les végétaux ; il existe encore en lui un autre ordre de propriétés qui le mettent en rapport avec le monde extérieur, et qui lui permettent de communiquer avec ses semblables. Ce second ordre de propriétés vitales,

dont les végétaux sont dépourvus, et qui ne se trouvent que chez les animaux, forment par leur ensemble ce qu'on appelle *la vie animale, la vie extérieure, la vie de relation.*

Le caractère spécial de cette vie, celui auquel nous reconnaissons tout ce qui s'opère sous son influence, c'est que nous avons la conscience des changements auxquels elle préside. Ainsi, toutes les perceptions qui nous arrivent par les organes des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, tout cela est du domaine de la vie extérieure; il en est ainsi du phénomène de la contraction musculaire sous l'influence de la volonté. C'est à elle que l'on a rattaché aussi ce qui, dans les phénomènes des fonctions intellectuelles, peut être du ressort de la physiologie. Il n'est personne qui ne puisse, au premier coup d'œil, distinguer la différence qui existe entre les deux vies. J'ai la connaissance, la conscience de l'existence des corps que mes yeux voient, que mes mains touchent, et toutes ces sensations sont du domaine de la vie extérieure. Au contraire, les aliments qui me nourrissent sont modifiés dans mon estomac, parcourent le canal alimentaire, sont absorbés par des vaisseaux appropriés, et portés dans toutes les parties du corps, qu'ils réparent sans que nous soyons en aucune manière avertis de ces changements; et toutes ces fonctions sont du domaine de la vie intérieure. Si mon bras se meut sous l'influencce de ma volonté, le phénomène de la contraction des muscles qui le déplacent tient à la vie animale; si mon estomac, si les différentes parties du canal intestinal se contractent pour faire cheminer les aliments qu'ils renferment, je ne suis aucunement averti de l'existence des phénomènes qui s'opèrent en moi, et cette contraction est du domaine de la vie intérieure.

Récapitulant ce que nous venons de dire, nous considérerons dans le corps humain trois espèces de propriétés différentes :

1° Les propriétés générales de la matière ;

2° Les propriétés sous l'influence desquelles le corps humain vit, se conserve et se régénère : l'ensemble de ces propriétés, nous l'appellerons *vie organique*, ou, si l'on

veut, *vie intérieure*. parce que tous les phénomènes qui dépendent d'elle, se passent à l'intérieur de nous-mêmes;

3° Enfin, la vie animale, que nous désignerons plus souvent sous les noms de *vie extérieure*, *vie de relation*, parce que c'est par elle que nous avons la connaissance des objets extérieurs, et c'est elle qui établit des relations entre nous et nos semblables. Si on veut avoir une idée bien nette et bien distincte des trois espèces de forces dont je viens de parler, il suffira de considérer le corps humain dans trois états différents, qui s'offrent journellement à notre observation.

1° L'homme vivant et éveillé reçoit des sensations et produit des mouvements; il a la conscience de tous les changements qui s'opèrent en lui, et tous les phénomènes dont il se rend compte sont du domaine de la vie animale ou extérieure.

2° Si nous considérons le même homme enseveli dans le plus profond sommeil, tous les phénomènes dont son intelligence était avertie, cesseront aussitôt; mais pourtant il s'en opérera encore quelques-uns en lui. Cet homme pourra digérer, son sang circulera, les absorptions, les sécrétions auront lieu comme dans l'état de veille. Tous ces phénomènes qui survivent à l'anéantissement de la vie extérieure, de la vie animale, nous donnent précisément tout ce qui dans nous doit être regardé comme appartenant à la vie organique.

3° Enfin, le cadavre du même homme, privé de toutes les propriétés vitales, revenu à la température des corps environnants et soumis aux seules lois qui régissent la matière, nous montre ce que serait sans la vie l'étendue matérielle qui forme notre corps.

Je crois qu'on doit rattacher toutes les facultés que présente le somnambulisme à deux phénomènes principaux: l'excitation du cerveau et l'exaltation de la sensibilité propre à la vie intérieure, qui de latente ou organique qu'elle est dans l'état de veille devient perceptible dans le somnambulisme (1).

(1) On peut donc dire, en se servant des expressions consacrées par

Nous parlerons successivement de ces deux phénomènes et des facultés qui s'y rattachent.

Dans le sommeil ordinaire, il existe une privation plus ou moins complète de la sensibilité et de la motilité des organes extérieurs. Plusieurs auteurs ont même pensé que dans cet état la vie refluait à l'intérieur. Hippocrate a dit : *In somno motus intra ; somnus labor visceribus.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que souvent les mouvements spontanés des fibres cérébrales produisent pendant le sommeil une multitude d'impressions et d'images, qui nous affectent de la même manière que si elles étaient le résultat des sensations de l'état de veille. Ces impressions, à l'occasion desquelles l'intelligence entre en action, autant que le permet l'inertie morale, produisent l'état de songe avec toutes les modifications qu'il est susceptible de présenter.

Si dans les songes l'activité morale est assez développée pour permettre un usage un peu régulier de la faculté de penser, le sommeil se rapproche du somnambulisme ; et il en a tout à fait l'apparence, lorsque la possibilité des mouvements musculaires n'étant pas suspendue, un ou plusieurs des sens extérieurs restent encore en activité. C'est ce qu'on remarque chez ceux qui se lèvent pendant la nuit, et qui, les yeux ouverts, peuvent s'en servir comme dans la veille. Le somnambulisme, à ce degré de simplicité, mérite à peine d'être distingué des songes, et ne constitue guère qu'un songe en action.

Il est pourtant très-rare que dans le sommeil ordinaire les mouvements spontanés du cerveau puissent déterminer ainsi un exercice un peu régulier de la pensée et produire des mouvements suivis sans que le réveil en résulte ; presque toujours, quand le sommeil est aussi profond, cela tient à ce que la sensibilité, en même temps qu'elle re-

Bichat, que les deux principaux phénomènes physiologiques du somnambulisme sont l'exaltation de la sensibilité animale du cerveau et le changement de la sensibilité organique des organes intérieurs en sensibilité animale. Ce changement a quelquefois lieu partiellement par suite d'une inflammation maladive.

flue sur le cerveau, se porte sur les organes de la vie intérieure et rend perceptibles les impressions qui s'y rapportent. La supposition de ce changement dans le mode de la sensibilité intérieure, survenant pendant le sommeil et coïncidant avec un certain exercice des fonctions cérébrales, va nous donner l'explication des principaux phénomènes du somnambulisme.

EXALTATION DE LA VIE INTÉRIEURE

Prévision, instinct des remèdes, insensibilité extérieure, appréciation du temps.

D'abord, pour cela seul que la sensibilité est portée sur les organes de la vie intérieure, ceux de la vie extérieure doivent en être plus complétement privés; de là, ce sommeil plus profond et surtout cette insensibilité si commune dans le somnambulisme parfait. C'est par la même raison que le somnambule est plus susceptible d'entendre ce qu'on lui dit, et d'y répondre sans pouvoir s'éveiller.

Mais ce n'est pas tout; le somnambule, d'après notre supposition, éprouvant de nouvelles perceptions fournies par les organes intérieurs, leur succession constituerait une nouvelle vie, différente de celle dont nous jouissons habituellement; et dans cette nouvelle vie, on verra apparaître de nouvelles facultés et un nouvel ordre de connaissances différentes de celles qui nous sont fournies par nos sensations habituelles.

Mais, quelles seront ces nouvelles connaissances? On voit d'abord qu'elles doivent être en rapport avec la nature des perceptions dont elles sont le résultat, et que, par conséquent, produites par les fonctions des organes internes, elles doivent naturellement porter sur les modifications et sur les crises qui sont un résultat nécessaire de l'état de ces fonctions.

Nous pouvons, par suite des notions fournies par l'expérience habituelle et au moyen des calculs de notre intelligence, parvenir à connaître avec précision l'époque future des phénomènes du monde extérieur. Pourquoi n'en

serait-il pas de même relativement aux phénomènes physiologiques qui se passent en nous? Si l'astronome peut prédire que tel jour, à telle heure, un astre déterminé occupera tel ou tel point du ciel, pourquoi le somnambule, dans un état où il a le sentiment des lois de son organisation et des fonctions auxquelles elles président, ne pourrait-il annoncer d'avance le moment précis où doit avoir lieu tel ou tel phénomène physiologique?

La connaissance qu'acquiert l'astronome et celle que manifeste le somnambule diffèrent pourtant beaucoup, en ce que le premier arrive au résultat qu'il prédit par suite de raisonnements dont il se rend compte et dont il peut, à tout instant, reprendre et suivre la chaîne, tandis que la faculté de prévision survient chez le somnambule sans qu'il ait la conscience d'aucun raisonnement auquel il puisse attribuer les nouvelles notions qu'elle lui donne; différence remarquable, qui tient à ce que ces notions sont le résultat immédiat des impressions internes dont il a la perception, ce qui rapproche la prévision de toutes les autres facultés instinctives, auxquelles il est d'ailleurs évident qu'on doit la rattacher.

Qu'on n'objecte pas qu'il nous est impossible de concevoir comment telle ou telle connaissance peut résulter de la perception successive ou simultanée de certaines impressions; car la même impossibilité existe relativement à toutes nos connaissances.

Qui pourrait expliquer comment il se fait que la conclusion d'un syllogisme résulte dans notre esprit de la perception de deux prémisses? L'observation intérieure nous montre que notre esprit est doué de la faculté d'acquérir certaines connaissances à l'occasion de telles perceptions, et nous ne pouvons aller au-delà de ce fait d'observation psychologique.

Le somnambule ne peut pas plus expliquer comment il sait qu'il s'opérera en lui une révolution à un moment déterminé, qu'un homme qui sent la faim ne peut expliquer comment il sait qu'il a besoin d'introduire des aliments dans son estomac. Si le second de ces faits nous cause

moins d'étonnement que le premier, c'est que chacun de nous connaît par expérience le sentiment qui nous apprend que nous avons besoin d'aliments, tandis que nous n'avons jamais rien éprouvé de semblable aux sensations qui donnent la prévision aux somnambules.

Le somnambule, se trouvant donc dans l'impossibilité de reconnaître comment il a pu acquérir la connaissance qui tombe dans son esprit, il est naturel qu'il en attribue la révélation à un homme, à un génie, à un démon, enfin, qu'il imagine toutes les conceptions explicatives qui naissent dans l'esprit d'un homme qui rêve, à l'occasion d'une sensation qu'il éprouve ou d'une pensée qui lui vient. De là les variations dans la manière dont les somnambules paraissent acquérir les connaissances de la prévision. Nous avons déjà parlé de ces différences, et je me bornerai ici à rappeler que, de même que dans les songes, il semble le plus ordinairement à l'homme qui rêve que les pensées qui lui viennent, lui sont communiquées par un homme avec lequel il parle, de même aussi le cas le plus ordinaire est celui où il semble au somnambule que les événements qu'il annonce lui sont révélés par une voix dont il rapporte ordinairement le siége à la région de l'estomac.

La faculté de connaître d'avance les révolutions dépendantes de l'organisation intérieure, les crises des maladies, les différents symptômes qu'elles doivent présenter ; en un mot, la faculté de prévision, telle que nous l'avons reconnue dans le somnambulisme, sera donc un résultat naturel de la supposition que nous avons faite.

Mais ce n'est pas tout ; on ne peut se refuser à admettre que du moment où l'état des fonctions internes devient perceptible, l'instinct des remèdes ne doive acquérir un degré de perfection supérieur à celui qu'il présente dans l'état de veille. Ce qui le prouve, c'est que dans l'état ordinaire, l'instinct seul nous indique toujours le remède de tous les besoins qui se manifestent à nous d'une manière sensible, comme la faim, la soif, le désir vénérien. Or dans le somnambulisme, tous les besoins produisent des impressions sensibles, comme ceux que nous venons de

nommer; aussi le somnambule est-il aussi bien porté à faire tout ce qu'il faut pour les satisfaire que nous sommes portés à manger quand nous avons faim, et à boire quand nous avons soif.

Poursuivons, et voyons si, au moyen de la même supposition, nous pourrons rendre raison des autres phénomènes. Un des plus ordinaires et des mieux constatés est sans contredit la faculté d'apprécier le temps sans avoir besoin du secours d'aucun instrument propre à le mesurer; eh bien! cette faculté, qu'il nous serait si impossible d'acquérir dans l'état de veille, est encore un résultat naturel de la perception des impressions de la vie intérieure.

Les sensations extérieures sont intermittentes, variables, irrégulières, et c'est pour cela qu'il nous est difficile d'apprécier le temps avec exactitude, quand nous voulons le mesurer par leur moyen; les sensations intérieures, au contraire, sont continues et uniformes; de là la possibilité d'une plus grande perfection dans la manière d'apprécier le temps écoulé, quand on le juge d'après elles.

(A continuer.) Dr Bertrand.

N° 8. Août 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1871. — VOYAGE DE M. DU POTET EN SUISSE. — TÉTANOS GUÉRI PAR LE MAGNÉTISME. — AMPUTATION DU BRAS SANS AUCUNE DOULEUR, PENDANT LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE. — GUÉRISON DES ACCIDENTS, CONSÉQUENCES DE L'AMPUTATION DE LA CUISSE, PAR M. GÉRARD, MAGNÉTISEUR. — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND (SUITE).

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1871

Le Lundi 10 Juillet 1871, à trois heures de relevée, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : **trois, — soixante, — quatre-vingt-quatre, — dix-huit, — quatre-vingt-quatorze, — vingt-neuf, — cinquante-neuf, — quatre-vingt-six, — soixante-sept, — cinquante-un.**

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 10 Juillet 1871.

E. DURIEU. CH. LAFONTAINE.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1871, à nous le faire parvenir promptement.

CH. LAFONTAINE.

Tétanos guéri par le magnétisme. — Amputation du bras sans aucune douleur, pendant le sommeil magnétique. — Guérison des accidents, conséquences de l'amputation de la cuisse, par M. Gérard, magnétiseur.

Dans le numéro de Juillet dernier, nous nous étonnions de ne recevoir ni journaux magnétiques, ni aucunes nouvelles des magnétiseurs de Paris et de France, et nous nous demandions ce qu'ils pouvaient tous être devenus, puisque les communications rétablies, le même silence existait.

Notre appel a été entendu ; et voici, M. Gérard, magnétiseur et directeur de la *Revue Magnétique* de Paris, qui

nous écrit enfin, et nous fait part de trois belles guérisons qu'il a obtenues par le magnétisme, pendant qu'il était *interné* en Belgique.

Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en publiant la lettre tout entière de M. Gérard, quoiqu'elle contienne quelques mots sur sa position personnelle. Les motifs de l'interruption de son journal y sont expliqués, et ils sont trop honorables, pour que nous hésitions à complimenter M. Gérard d'avoir sacrifié ses intérêts particuliers aux intérêts de la patrie. LAFONTAINE.

Paris le 22 Juillet 1871.

Mon cher confrère,

Il a fallu votre stimulante exhortation pour me tirer de mon apathie.

Depuis longtemps je voulais vous écrire, et je ne sais quelle sotte vanité m'en empêchait ; avais-je donc à rougir des fautes et des échecs de mon pays?

Vous demandez si mon journal existe encore, — oui, si c'est exister que d'avoir le désir de le continuer, mais de graves raisons sont seules causes de son interruption, et ces raisons existeront encore quelque temps sans doute, car avant de penser à la propagande, il faut songer qu'on est père de famille et les obligations sont grandes lorsqu'on vient d'essuyer les pertes que je viens de faire.

Voici en deux mots ma situation : au début de la guerre on fait appel à toutes les bourses pour nos blessés, et, confiant dans l'avenir, je donne ce que j'ai ; quinze jours plus tard, n'ayant plus rien à donner, j'offre ma personne ; on l'accepte et je pars au devant des Prussiens, laissant ma famille à Paris dans l'espoir de la rejoindre bientôt. Vous connaissez nos désastres ; pour mon compte, je suis fait prisonnier à Sedan et pendant sept mois je me trouve séparé des miens, qui n'ayant pour ressource que ma réputation, grèvent l'avenir d'une somme assez ronde, car je n'ai pas voulu abandonner ma maison, dont les frais étaient relativement considérables.

A mon retour, je trouve le désarroi dans mes finances, mais j'ai du courage et je compte bientôt combler les vides, lorsque tout à coup surgit la Commune qui fait le vide autour d'elle, notre dette augmente; car il faut vivre. La Commune passée, il fait chaud, les malades vont à la campagne, ceux qui y sont y restent, d'autres ont peur d'une épidémie, que sais-je? si bien, que j'attends toujours que mon soleil se lève pour reprendre mon essor, car j'aime les situations franches.

Si je viens de subir un échec, je n'en ai pas moins de confiance dans l'avenir et tout me fait présager qu'il me reste de beaux jours encore et de grandes choses à accomplir. Vous avez dû vous-même, mon cher Monsieur Lafontaine, subir de ces tempêtes, et votre courage ne s'en est pas affaibli; votre foi magnétique vous a soutenu, la mienne me soutiendra de même.

Puis, à mon désastre il y a eu une petite compensation. J'ai subi mes examens au baccalauréat avec quelque succès; le lendemain je me faisais inscrire à l'école de Médecine et aujourd'hui me voilà élève, ce qui n'est plus qu'une affaire de temps. Ne croyez pas cependant que j'ambitionne le titre de docteur pour faire de la médecine, non, mais pour avoir plus d'autorité pour soutenir notre cause à laquelle je ne faillirai jamais; et je vous assure que je frapperai fort et longtemps à la porte de notre Académie.

Vous voyez, mon cher confrère, que si mon journal se repose encore quelques mois, c'est que j'ai de bonnes raisons, mais croyez-le, notre cause ne perdra pas pour attendre; j'aiguise mes ongles et je sens comme le malheur les fait pousser. Jusqu'alors, ma carrière avait été parsemée de fleurs; aujourd'hui qu'il y a quelques épines, tant mieux, car elles viennent de me mûrir l'esprit tout en le fortifiant dans sa résolution.

Vous demandez ce que nous avons fait en France du magnétisme? Eh bien! je vais vous le dire : On n'a pas plus pensé au magnétisme pendant la guerre qu'on n'a songé au roi de Siam. La Société n'existe plus, même à l'état em-

bryonnaire; quelques sérieux praticiens sont morts, quelques somnambuliseurs seuls ont su exploiter la crédulité publique au sujet des absents, racontant beaucoup de hauts faits, promettant monts et merveilles aux uns et aux autres. Je connais une dizaine de familles qui ont les actes de décès de leurs enfants, tués un peu partout, et que les somnambules bercent du fol espoir de les retrouver vivants : un jour, c'est une raison aussi bête que cruelle qui fait qu'un tel n'est pas encore là ; le lendemain, une lettre est en route ; huit jours après on apprend que cette lettre s'est égarée, etc., etc. Toutes nos farceuses s'accordent cependant entre elles, ce qui fait que les familles croient plus profondément ; mais cet accord n'est pas difficile à expliquer : *promettre toujours* vaut mieux, *car on revient*, ce qui n'aurait pas lieu dans le cas contraire. Une mère dans cette circonstance aime qu'on la trompe, c'est si bon d'espérer ! et nos somnambules excellent sur l'art... de plaire. Voilà comment nous avons utilisé le magnétisme en France, et tous les renseignements que j'ai pris s'accordent à ce sujet : *exploitation indigne.*

Aussi, je n'aimais guère le somnambulisme avant, je l'aime un peu moins après ; je sais cependant qu'il peut être utilisé, qu'on peut en tirer un grand secours, et la preuve c'est que je vais vous faire la relation d'une cure miraculeuse qui m'est personnelle par l'aide de cet agent.

Je vous ai dit que j'avais été fait prisonnier après la catastrophe de Sedan. Ne voulant pas nous rendre aux Prussiens, nous avons percé les lignes dans la direction de la frontière belge qui était mal bordée, par la raison que les Prussiens savaient cette partie du territoire gardée par les Belges. J'ai donc été prisonnier des Belges, et comme officier, j'ai choisi pour mon internement la ville que j'ai voulu.

J'ai choisi Namur. Là, j'ai cherché à utiliser mes loisirs en me présentant dans les hôpitaux, pour y faire du magnétisme sur nos blessés (il y avait 800 blessés français à Namur). Partout où je voulus faire du magnétisme dans les amputations, on me rit au nez et si ce n'eût été

le respect qu'imposait mon grade, on m'eût certainement mis à la porte, car je ne connais pas de pays plus en retard que cette pauvre Belgique au sujet du magnétisme et de toutes les nouveautés. Ainsi, l'homéopathie est proscrite, sous peine des condamnations les plus sévères, et tout docteur en médecine convaincu d'avoir employé cette médication, est poursuivi, non-seulement pour médecine illégale, mais pour homicide volontaire.

Les Jésuites sont en grand honneur dans ce pays-là et rien ne se pratique sans leur permission, aussi a-t-on agi envers moi comme on l'eût fait avec Satan.

Un jour cependant, une circonstance me valut mon entrée à l'hôpital Saint-Jean. Un de nos malades, légèrement blessé au bras, venait d'être atteint de tétanos. Après deux jours d'essais par les moyens héroïques de la médecine, après avoir donné jusqu'à 20 grammes de chloral par jour, la maladie continuant sa marche fatale, je fus appelé par le Dr Bribozias pour mettre à l'essai mon pouvoir et mes petits moyens, se promettant sans doute de me confondre.

J'arrive, la crise était atroce. Je magnétise en vue de calmer; mon malade s'endort; je lui demande ce qu'il faut faire. Il me répond :

« Tout est inutile, il est trop tard; hier vous m'auriez guéri. »

Je continuai malgré cela mon action, et le docteur stupéfait constatait que depuis une heure que je magnétisais, aucune contraction ni trémens ne s'étaient produits : il devint attentif et m'encourageait.

Tout à coup, le malade étendit la main et me dit vivement:

« Je guérirai! mais de suite il faut me couper le bras à cinq centimètres au-dessus de la plaie. »

Le médecin n'hésita pas; il rassembla quelques-uns de ses confrères qui connaissaient le malade et la marche de la maladie; il fit l'opération qui réussit à merveille et les crises disparurent. L'opération fut faite sous l'influence du sommeil magnétique, et le malade put constamment causer pendant l'opération; c'est ainsi qu'il donna une leçon aux médecins présents :

« Messieurs, toutes les fois que vous vous trouverez dans un cas semblable n'hésitez pas, supprimez la cause et l'effet disparaîtra ; l'amputation du membre ne sera pas toujours nécessaire, si vous suprimez de suite les nerfs froissés, mais si vous attendez, comme dans ce cas-ci, magnétisez votre client et enlevez-lui le membre qui est cause de l'affection que vous ne savez pas combattre. »

Il me fut permis de continuer mes soins à ce malade, et vingt-huit jours après l'amputation, il sortait de l'hôpital parfaitement guéri. Cette cure fit du bruit en ville. On vint me trouver, la jalousie s'en mêla et je ne pus continuer à donner mes soins aux blessés et à m'assurer de l'efficacité du magnétisme, en ce que les portes des hôpitaux me furent fermées.

Je voulus cependant m'assurer de la valeur de l'eau magnétisée et des applications de la main sur les amputations. Pour cela, je pus décider une dame du monde à réclamer chez elle un officier du 56me de ligne, M. Duchâteau, qui venait d'être amputé et dont l'amputation semblait devoir déterminer la mort sous peu de jours, par suite d'une *nécrobiose* de l'os du fémur ; l'extrémité de la cuisse était verdâtre et fortement tuméfiée, l'odeur du pus était insupportable, etc.

Comme bien vous pensez, cette dame ne se flatta pas de l'essai qu'elle voulait faire ; d'accord avec l'officier, elle se dit sa parente, elle voulait qu'il mourût dans sa famille, etc. Trois jours après, un mieux très-sensible se manifestait. Je faisais cesser la dose d'opium qu'on lui faisait prendre pour dormir, il dormit cependant sans cela ; huit jours après, toute mauvaise nature de plaie avait disparu et vingt-cinq jours après, il pouvait sortir et entrait en pleine convalescence. C'est alors qu'il fit une chute en glissant sur le verglas, une fracture de l'extrémité de l'os s'ensuivit. Je recommençai par le même procédé, et quinze jours après, il n'y avait plus trace de l'accident.

Voilà à quoi s'est borné mon essai magnétique, et je crois bien être le seul qui ait fait cet essai ; quant à être

utile sur un champ de bataille où l'on ne serait pas entravé, on a d'autres préoccupations qui viendraient nuire à vos succès.

Ma réputation magnétique fit de tels progrès après ces trois cures à Namur, que les malades me vinrent en grande quantité, et cela des plus riches ; mais les médecins s'en mêlèrent et bientôt on me fit un procès où je fus condamné à 53 francs d'amende et frais.

Mais j'ai laissé à Namur deux ou trois enthousiastes du magnétisme, et j'espère qu'ils continueront leurs cures en dépit des procès et du clergé.

Je magnétise en ce moment une de vos clientes quand elle est à Genève, Mme de Valcourt ; elle ne tarit pas en éloges sur vous ainsi que sur M. Ragazzi ; elle est très-reconnaissante de vos bons soins.

Les affaires reprennent un peu, j'espère en l'avenir.

Je viens de faire paraître un ouvrage un peu philosophique et de circonstance, ce sont les *Mémoires d'un fédéré*. Je vous ferai lire cela.

Vous ferez ce que vous jugerez convenable de cette longue lettre ; vous pouvez tailler, rogner, la mettre en entier si bon vous semble : elle est à vous.

Veuillez, mon cher confrère, agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Votre serviteur,

J. Gérard.

Voyage de M. du Potet en Suisse et en Italie

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une lettre du Baron du Potet qui nous annonce la décision qu'il a prise de visiter les cercles magnétiques de la Suisse et de l'Italie. Nous ne doutons pas de l'accueil fraternel que recevra partout où il se présentera, notre doyen, le plus savant, le plus sérieux magnétiseur.

M. du Potet, l'homme courageux, qui, fort de ses con-

victions, a, depuis 1820, combattu partout et de toutes manières en faveur du magnétisme ; faisant de la propogande par des cours publics, obtenant des guérisons presque miraculeuses dans tous les pays ; publiant des ouvrages des plus instructifs, le *Traité sur le magnétisme*, — le *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, — la *Thérapeutique*, etc., etc. ; et le *Journal du Magnétisme*, qui a vécu 15 ou 16 ans.

M. du Potet, dans sa vie, a eu fort à faire avec les académies soit de Paris, soit de Montpellier, et il sortait toujours vainqueur des discussions, en les appuyant par des faits qui fermaient la bouche à ses contradicteurs.

Pour notre part, nous nous réjouissons de l'arrivée de M. du Potet à Genève, et nous désirons que tous nos anciens élèves se réunissent à nous, pour le recevoir dignement.

LAFONTAINE.

Explication du Somnambulisme (Suite).

Il n'est pas rare de voir un homme qui se livre à une occupation dont il a l'habitude, et qui l'affecte toujours à peu près uniformément, apprécier le temps qu'il passe à son travail d'une manière assez approchée. Il pourra même ne se tromper que de quelques minutes sur plusieurs heures, surtout s'il juge du temps qui s'est écoulé par le travail qu'il a exécuté. Quelle exactitude, à plus forte raison, ne doit-on pas remarquer chez un homme qui juge le temps d'après des sensations incomparablement plus régulières que ne peuvent l'être les sensations extérieures les plus uniformes, quand il peut acquérir la connaissance des différents intervalles par le travail des organes intérieurs ? Un homme pourrait apprécier le temps avec assez d'exactitude, en le mesurant sur les battements de son pouls ; doit-on s'étonner qu'il l'apprécie bien mieux encore, quand ce n'est plus seulement une attention partielle qu'il donne ainsi à la plus irrégulière des fonctions de la vie organique, mais

quand la conscience qu'il a de ses mouvements les plus réguliers constitue le sentiment de son existence?

On trouve une nouvelle preuve de l'exaltation de la vie intérieure dans la considération du siége auquel les somnambules rapportent les nouvelles connaissances qu'ils acquièrent; car de même que, dans l'état de veille, nous rapportons à la tête les connaissances qui sont le résultat de la combinaison des sensations extérieures, les somnambules rapportent à la région de l'estomac les connaissances qui résultent chez eux des nouvelles perceptions internes. Cette circonstance paraîtra extrêmement remarquable à ceux qui réfléchiront à la distribution des systèmes nerveux des deux vies, dont les nerfs se réunissent, pour l'une au cerveau, où l'âme trouve comme en réserve les matériaux des raisonnements qu'elle fait et des jugements qu'elle porte, et pour l'autre à la région de l'estomac, où les plexus reçoivent des filets qui les mettent en communication avec tous les organes de la vie intérieure. Il est donc raisonnable de croire que ce plexus remplit, relativement à la vie intérieure, les mêmes fonctions que le cerveau (1) relativement à la vie extérieure, et que, c'est à cause que, dans le somnambulisme, l'âme y puise tous les matériaux nécessaires à la formation des jugements instinctifs, que le somnambule rapporte à cette partie les connaissances qui en résultent.

Presque tous les somnambules présentent le phénomène dont nous parlons; et si on demande à un malade qui prédit pour une époque déterminée, telle ou telle crise, comment il peut deviner ainsi d'avance ce qui doit lui arriver, il répondra quelquefois, il est vrai, qu'il est certain de ce qu'il dit, sans savoir pourtant comment il a pu en acquérir la connaissance; mais le plus souvent il soutiendra qu'une voix, sortant du creux de l'estomac, lui dicte tout ce qu'il annonce. Faisons abstraction de la circonstance de la voix, que nous avons suffisamment expliquée. Il n'en reste pas moins certain que l'immense majorité des som-

(1) Les anciens appelaient le plexus le *cerveau du ventre*.

nambules rapportent leurs nouvelles notions instinctives à la même région, et que cette région est justement celle où se trouve le point de réunion de tous les nerfs de la vie intérieure ; or, l'hypothèse que je propose donne une raison très-satisfaisante de cette circonstance, qui serait tout à fait inexplicable dans toute autre, et c'est un motif de plus pour s'arrêter à une opinion que tant de circonstances confirment, sans qu'aucune s'élève pour la contredire.

On pourrait être tenté même de croire que l'âme change de siége (1) dans le somnambulisme, et qu'abandonnant le cerveau, elle va se fixer au plexus solaire, pour pouvoir de là, comme d'un centre, être à portée de prendre connaissance de tous les mouvements de la vie, qui lui fournit les matériaux de ses nouveaux jugements. Cette croyance me paraîtrait d'abord merveilleusement confirmée par la circonstance de l'oubli total au moment du réveil.

Ne semble-t-il pas en effet que ce soit une loi générale de nos perceptions, que toutes celles qui ont fait une impression un peu forte sur nous, laissent dans l'organe cérébral des traces qui nous les rappellent dans la suite? Comment donc les impressions des somnambules, si elles avaient leur siége dans le cerveau, pourraient-elles s'échapper subitement de la mémoire? On ne dira pas que c'est parce qu'elles sont trop légères pour laisser des traces suffisantes ; les somnambules sentent aussi vivement que nous le faisons dans l'état de veille ; ils jugent, ils raisonnent, ils éprouvent des passions qui les agitent souvent jusqu'à leur faire verser des larmes ; et ce qui prouve sans réplique que ce n'est pas faute d'intensité que les impressions ne laissent aucune trace au réveil, c'est que le somnambule, qui ne se souvient plus une minute après son réveil, de ce qu'il vient de faire ou d'éprouver, s'en

(1) Quand je parle de siége de l'âme, il n'est pas besoin d'avertir que je prends cette expression dans un sens purement figuré, et qu'on doit entendre seulement par là, le lieu où elle agit, ou encore où elle trouve rassemblés les matériaux des connaissances qu'elle acquiert.

souviendra un mois plus tard, si à cette époque il retombe de nouveau en somnambulisme. Peut-on expliquer ce fait autrement qu'en admettant que c'est parce que l'âme a besoin de revenir au plexus solaire pour y retrouver les traces qu'elle y avait laissées?

Toutes ces considérations paraissent d'abord assez concluantes pour faire croire au transport du siége de l'âme à la région de l'estomac, où elle exécuterait, pendant le somnambulisme, toutes ses fonctions ordinaires ; et cette opinion paraîtrait même confirmée par une observation de Van-Helmont, qui prétend avoir senti un pareil transport sur lui-même ; et pourtant, quand on réfléchit avec attention, on trouve que cette opinion, qui semblait d'abord si satisfaisante, ne peut être admise. En effet, une première réflexion qui se présente, c'est que si le transport de l'âme avait lieu comme l'hypothèse le suppose, il faudrait que le somnambule ne se souvînt pas plus endormi de ce qu'il a fait éveillé, qu'il ne se souvient éveillé de ce qu'il a fait endormi.

Il n'y a, en effet, aucune raison pour que l'âme, quand elle passe dans l'épigastre, retrouve mieux les traces laissées dans la tête.

La difficulté devient plus grande encore quand on considère que non-seulement le souvenir de tout ce qui s'est passé dans l'état de veille subsiste pendant le somnambulisme, mais que même la mémoire se trouve, dans cet état, si prodigieusement perfectionnée, qu'elle produit des effets à peine croyables, comme nous en avons rapporté plusieurs exemples.

Les faits sont donc ici directement contraires à ce que l'hypothèse devrait faire supposer, et le témoignage des somnambules mêmes peut être invoqué contre elle ; car s'ils rapportent à l'estomac les notions instinctives dont nous avons parlé, ils distinguent fort bien que les raisonnements qu'ils font et les jugements qu'ils portent continuent d'avoir lieu dans le cerveau ; de sorte qu'ils disent : telle idée me vient de la tête, telle notion me vient de l'estomac ; et, circonstance très-remarquable, ils reconnais-

sent pour leur appartenir les pensées de la tête, tandis qu'ils attribuent communément à un autre être qu'ils supposent leur parler, les notions instinctives de l'estomac.

Enfin, une dernière raison qui prouve que l'âme ne perd point son pouvoir sur le cerveau dans le somnambulisme, c'est la faculté qu'ont les somnambules de se souvenir des choses qu'ils veulent se rappeler, ou de s'imprimer telle ou telle volonté anticipée d'agir ; ce qui ne me paraît pouvoir se faire que par une action exercée sur l'organe cérébral.

Il faut donc reconnaître, d'après toutes ces considérations, que la supposition du transport de l'âme au plexus solaire est une supposition inadmissible, et que contredisent les faits les plus constants. Le siége des opérations intellectuelles ordinaires reste dans le cerveau, la seule partie du corps propre à une pareille fonction ; le plexus solaire ne peut, en aucune manière, suppléer aux fonctions de cet organe, et son rôle, dans le somnambulisme, se borne à fournir les matériaux des jugements instinctifs. Je n'ai d'ailleurs jamais rencontré aucun somnambule qui rapportât à cette partie ses jugements et ses raisonnements ; mais s'il s'en trouvait quelques-uns qui crussent sentir de cette manière, leur témoignage particulier ne pourrait rien prouver contre l'observation générale qui leur est contraire, et on devrait attribuer leur erreur aux préjugés qu'on leur aurait donnés dans l'état de veille (1).

SUREXCITATION DU CERVEAU

Perfectionnement des facultés intellectuelles, activité de l'imagination, développement de la mémoire, oubli au réveil.

Quant au cerveau, non-seulement on ne doit pas le supposer inactif dans le somnambulisme, mais encore plu-

(1) J'ai souvent eu l'occasion de faire remarquer combien le témoignage des somnambules à qui leur imagination déréglée fait éprouver tout ce qu'elles croient devoir sentir, doit être de peu de valeur. On ne peut raisonnablement s'en servir que comme d'une indication pour la recherche de la vérité, ou tout au plus l'invoquer pour confirmer des idées d'ailleurs probables.

sieurs des facultés que présente cet état singulier, ne peuvent s'expliquer que par l'admission d'un surcroît d'activité dans l'organe de la pensée. Comment, sans une pareille supposition, expliquer le développement des fonctions intellectuelles, le perfectionnement de la mémoire, l'activité extraordinaire de l'imagination? Tous ces phénomènes sont certainement trop prononcés pour que la seule suspension des fonctions des sens extérieurs suffise pour en rendre compte.

Cet excès d'activité du cerveau dans le somnambulisme, me paraît présenter, au reste, une explication de l'oubli total au réveil; et le retour subit de cet organe à son type ordinaire de vitalité suffit bien pour faire perdre subitement le souvenir de toutes les impressions reçues pendant son état d'excitation ; car la même raison qui fait que des traces imperceptibles dans le cerveau, pendant la veille, sont aperçues par le somnambule endormi, peut bien être cause aussi que des impressions assez fortes, dans le sommeil, pour produire les effets les plus marqués, ne puissent plus être aperçues au moment du réveil. Nous voyons tous les jours un pareil phénomène dans le délire ; et des malades, dans le transport d'une fièvre cérébrale, sont affectés, avec la plus grande vivacité, d'impressions qu'ils oublient aussitôt que la fièvre est terminée, sans qu'on puisse trouver d'autre cause à cet oubli total, que la cessation de l'état d'irritation dont le délire était le résultat.

On voit donc que, loin que les phénomènes du somnambulisme conduisent à la supposition de l'inertie de l'organe cérébral, plusieurs d'entre eux ne peuvent être expliqués autrement que par l'admission d'un nouveau degré de sensibilité dans le cerveau, de sorte qu'il faut joindre l'admission de ce phénomène à celui de l'exaltation de la sensibilité des organes internes, pour avoir une explication complète du somnambulisme, du moins de toute la classe des facultés qui appartiennent au somnambule, considéré isolément et indépendamment de ses rapports avec ceux qui l'entourent.

On peut remarquer, relativement à l'exaltation de la vie intérieure et la surexcitation du cerveau, que ces deux phénomènes principaux du somnambulisme ne se trouvent presque jamais ensemble à un degré très-élevé, et qu'on les observe communément en sens inverse l'un de l'autre. Si le cerveau se trouve dans un état d'excitation considérable, comme on le remarque dans les possédés, les crisiaques atteints de somnambulisme extatique, les phénomènes qui dépendent de cette excitation, c'est-à-dire tous ceux qui ont rapport au perfectionnement des facultés intellectuelles, se montrent d'une manière très-prononcée, et les notions instinctives sont pour l'ordinaire très-faibles ; au contraire, les malades qui se distinguent par les notions instinctives les plus sûres et les plus étonnantes, ne présentent que des facultés intellectuelles très-ordinaires et qui, le plus communément, ne diffèrent pas de celles dont ils jouissent dans l'état de veille. Les somnambules artificiels sont en général dans ce cas ; aussi sont-ils soumis à des causes d'exaltation cérébrale beaucoup moins fortes que les anciens crisiaques auxquels on avait persuadé qu'il y avait du surnaturel dans leur état.

Parlons maintenant des autres phénomènes du somnambulisme. Les principaux sont la communication sympathique des symptômes des maladies, la communication directe des pensées et l'influence de la volonté, auxquels il faut joindre l'influence qu'acquiert le somnambule sur les mouvements intérieurs de son organisation.

Il est évident que les trois premiers phénomènes que nous venons de citer peuvent être considérés comme le résultat de cette faculté sympathique, en vertu de laquelle tout ce qui se passerait dans le corps des assistants peut se reproduire dans celui des somnambules. Il est peut-être possible de trouver quelque chose de semblable chez l'homme éveillé, dans la manière dont se communiquent le bâillement, le rire, et plusieurs affections convulsives, contagieuses par imitation.

Au reste, relativement à la communication des maladies, on ne doit pas être étonné de voir la proximité d'un corps

vivant produire les effets les plus sensibles sur un autre quand c'est d'ailleurs une loi si générale que les corps qu'elle renferme se modifient par une action réciproque, et surtout quand on réfléchit à l'extrême mobilité des lois vitales et à la facilité avec laquelle les corps vivants sont modifiés sous l'influence des causes les plus légères. L'exaltation de la vie intérieure, sur laquelle portent principalement les altérations organiques qui constituent les maladies, doit avoir aussi une grande influence sur les différents degrés de la faculté qui nous occupe ; mais si la communication sympathique des symptômes des maladies est favorisée par l'état de susceptibilité générale du système nerveux de la vie intérieure, c'est à l'excitation particulière du cerveau qu'on doit rapporter les phénomènes de la communication des pensées et des volontés non exprimées. On conçoit en effet que la facilité de ces communications doit dépendre de la susceptibilité de l'organe qui en est le siége ; c'est ce que l'expérience confirme ; elle fait voir que les crisiaques chez qui l'excitation cérébrale est la plus manifeste par le développement des facultés intellectuelles, sont les plus propres à deviner la pensée et à sentir la volonté.

Le développement des facultés intellectuelles, la communication des pensées, l'influence de la volonté sont trois phénomènes qu'on remarque presque toujours ensemble, parce qu'ils dépendent d'une seule et même cause, de l'excitation du cerveau ; la communication sympathique des symptômes des maladies, au contraire, coïncide le plus ordinairement avec le développement des facultés instinctives ; et je pense que c'est à cause que comme ces dernières, elle tient à l'excitation de la vie intérieure.

Quant à l'influence qu'exercent les somnambules sur les mouvements de la vie intérieure, elle mérite une grande attention. On doit la rattacher, suivant moi, à l'exaltation des fonctions de la vie intérieure, et reconnaître que de même que ces fonctions deviennent perceptibles au crisiaque, il arrive que, réciproquement, les impressions de celui-ci ont sur elle une beaucoup plus grande influence

que dans l'état de veille. Mais cette influence n'a presque jamais lieu qu'autant qu'elle est commandée par une volonté extérieure; de sorte qu'il est naturel de se demander si elle dépend de la volonté de celui en qui se passe le phénomène, ou si l'on doit l'attribuer à celui qui la commande. L'une et l'autre supposition semblent d'abord également inadmissibles; en effet, comment concevoir la volonté d'un homme agissant directement sur un autre homme, et produisant en lui des effets qu'elle est incapable de produire sur sa propre organisation? Une pareille idée paraît tellement absurde, qu'on aurait bien de la peine à s'y arrêter, quand les faits paraîtraient conduire à l'adopter, et à plus forte raison doit-on la rejeter, quand on ne peut citer aucun fait suffisamment constaté qui l'établisse. C'est donc au crisiaque seul qu'on doit rapporter les effets qui se passent en lui. Mais est-ce à sa volonté qu'il faut les attribuer? On ne peut pas plus s'arrêter à cette idée qu'à la précédente, car les crisiaques, méconnaissant souvent leurs propres actions, et attribuant tout ce qui se passe en eux à une volonté étrangère, on ne peut aller contre le témoignage qu'ils rendent (1), et il faut bien connaître que leur volonté n'agit pas, puisqu'ils n'ont pas la conscience qu'elle agisse.

D'ailleurs, si le crisiaque a la faculté de modifier à volonté son organisation intérieure, s'il peut au besoin, et comme il lui plaît, accélérer, suspendre, arrêter les mouvements de la circulation, de la digestion, de la transpiration, la sécrétion de la bile, des urines, de la salive, la guérison des maladies les plus graves ne devra être pour lui qu'un jeu, et il lui devra être aussi facile de revenir à l'état de santé, quand il est malade, qu'en a un homme menacé d'une chute de se maintenir en équilibre par le moyen des mouvements des membres, dont il peut disposer; et s'il en était ainsi, pourquoi verrions-nous tous les

(1) On ne peut dire de la volonté ce que nous avons dit de la pensée, que les somnambules veulent peut-être sans savoir ce qu'ils veulent, car qu'est-ce qu'une volonté qui s'ignore ?

jours des somnambules succomber à des maladies qu'un pouvoir beaucoup moins étendu que celui qu'on leur suppose, pourrait arrêter instantanément ?

Toutes ces considérations et bien d'autres semblables, suffisent pour montrer que ce n'est pas à la volonté du somnambule qu'on peut attribuer l'influence qu'il exerce sur sa propre organisation ; mais ce n'est pas une raison pour aller en chercher la cause hors de lui, car l'expérience nous fait voir sur un grand nombre de phénomènes qui se passent en nous, la réalité d'une influence différente de celle qui résulte du pouvoir de notre volonté. Qui pourrait à volonté trembler, pâlir, couvrir son corps d'une sueur froide, ou se donner une diarrhée subite ? Voilà pourtant ce qu'une simple frayeur est capable de produire ; et l'érection qui suit les désirs vénériens, n'offre-t-elle pas encore un résultat plus constant du pouvoir de l'imagination dans un cas où la volonté est tout à fait impuissante ? Suivant moi, l'influence que les somnambules exercent pendant leur sommeil sur leur organisation, est de même nature ; elle est le résultat direct de l'impression produite sur eux par l'idée qu'ils ont de la puissance de leur magnétiseur ; d'où il suit que ce dernier peut produire, en les commandant, des effets tout à fait semblables à ceux qui résultaient chez les somnambules extatiques, de la persuasion où ils étaient de l'action d'un pouvoir surnaturel sur eux. Au reste, la volonté du magnétiseur est par elle-même tout à fait insignifiante, et elle n'agit qu'autant qu'elle est connue.

On voit dès lors pourquoi le commandement du magnétiseur est nécessaire, et pourquoi sa seule volonté est si souvent insuffisante ; c'est que cette volonté ne peut agir qu'autant qu'elle est sentie par le crisiaque ; et aussitôt qu'elle est sentie, elle produit son effet indépendamment de la volonté de celui sur qui elle fait impression.

Je n'ai point parlé, dans tout ce que je viens de dire, du transport des organes des sens dans des régions inaccoutumées, et j'avoue que je n'ai rien à dire relativement à l'explication de ce phénomène, dont l'observation me

paraît pourtant mériter toute l'attention des philosophes.

Il me serait sans doute bien facile d'imaginer quelque fluide, auquel j'attribuerais des qualités qui me conviendraient, et dont les différentes vibrations avertiraient le somnambule de la présence des corps extérieurs. J'aurais d'autant plus de facilité dans ma supposition, que l'exaltation de la vie intérieure me permettrait de placer dans les extrémités des nerfs de la région de l'estomac, une sensibilité particulière qui les disposerait à être affectés par les vibrations du fluide; mais je craindrais, en suivant de pareilles idées, de me livrer à des hypothèses sans fondement. Sans donc entrer dans aucun détail sur la manière dont peut s'opérer la nouvelle vue des somnambules, je rappellerai que plusieurs insectes, chez lesquels on n'a pu découvrir aucun organe spécial de la vue, n'en sont pas moins capables d'éviter les obstacles qui se présentent devant eux.

L'hypothèse à laquelle j'ai été conduit pour l'explication du somnambulisme, me paraît merveilleusement confirmée par l'observation d'un état dont on trouve des exemples dans plusieurs ouvrages sur le magnétisme, et particulièrement dans *l'Histoire critique du magnétisme animal* de M. Deleuze. Cet état offre la manifestation des facultés du somnambulisme chez des individus d'ailleurs présentant tous les caractères de la veille. Ces singuliers somnambules ont tous leur sens ouverts aux impressions du dehors. Ils jouissent de l'usage de tous leurs membres; ils boivent, ils mangent, ils dorment même toutes les nuits, et vaquent pendant le jour à leurs occupations habituelles; les personnes accoutumées à les voir peuvent seules reconnaître qu'ils ne sont pourtant pas dans leur état ordinaire. Dans ce somnambulisme imparfait, ils jouissent de la prévision, de l'instinct des remèdes et des autres facultés du somnambulisme, quoiqu'à un degré assez limité; après un certain temps passé ainsi, ils rentrent dans leur état habituel, et le passage est marqué par un oubli total de tout ce qui a eu lieu pendant le temps de la crise.

J'ai vu une jeune fille de douze à treize ans, attaquée d'une maladie nerveuse très-singulière, et qui présentait beaucoup de symptômes d'hystérie, tomber dans cet état singulier. Il y avait déjà dix jours qu'elle y était quand je fus appelé pour la voir. Je ne trouvai rien en elle qui dût me sembler extraordinaire; seulement elle paraissait comme dans un état de distraction permanente, ou plutôt comme une personne ensevelie dans une profonde réflexion. Il fallait lui adresser deux ou trois fois la parole avant qu'elle répondît; et quand elle parlait, c'était toujours d'une manière laconique. On eût dit qu'elle ne donnait qu'une demi-attention à ce qu'on lui disait. Les parents me dirent qu'ils reconnaissaient très-bien qu'elle n'était pas dans son état ordinaire, soit à ces signes, soit à l'altération de son caractère; car, contre son ordinaire, elle était très-brusque, et même peu respectueuse avec ses parents. Quand je la vis, elle était déjà tombée plusieurs fois dans cet état, qui d'abord avait présenté une aliénation mentale complète, accompagnée de mouvements violents, et qui peu à peu s'était réduit à ce somnambulisme imparfait.

La jeune malade dans cet état qu'elle désignait en disant qu'elle était *morte*, annonçait quand elle devait revenir à l'état de la veille, qu'elle appelait *la vie*. Elle annonça devant moi qu'elle rentrerait le lendemain dans son état de *vie*, et qu'elle ne serait plus jamais *morte* à l'avenir (c'est à dire qu'elle serait guérie).

(La suite au prochain numéro).

Dr Bertrand.

N° 9. Septembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Le journal *Le Magnétiseur* n'a pas paru depuis plusieurs mois, par des causes qui n'ont pas entièrement dépendu de nous. Nos abonnés sont en droit de nous faire des reproches, que nous acceptons, et nous leur faisons des excuses sincères, en nous recommandant à leur bienveillance. Nous allons réparer notre faute, en publiant, d'ici au quinze Décembre, les quatre numéros attardés et complémentaires de l'année 1871.

Le Magnétisme

Le magnétisme, pendant les événements politiques qui viennent de s'écouler, a pu sentir sa marche scientifique retardée. Les expériences, les recherches sont restées suspendues ; chacun était trop préoccupé personnellement, pour pouvoir se livrer avec profit aux travaux de la science quelle qu'elle soit. Mais la pratique au contraire a été

plus active, chacun a voulu prendre sa part des calamités qui tombaient sur nous; et les magnétiseurs comme les autres se sont dévoués au soulagement des misères qui nous accablaient. Ils sont allés donner leurs soins aux blessés; ils se sont multipliés pour soulager et guérir les malades sans nombre que toutes les révolutions, que tous les malheurs de la guerre faisaient surgir. Les populations, surtout celles des femmes, étaient atteintes dans leur vie intime. Le système nerveux impressionné par les luttes sanglantes était ébranlé; et bien des maladies, bien des accidents ne se seraient point déclarés dans les organisations féminines essentiellement nerveuses, sans les troubles et les perturbations que provoqua cette guerre impie. Combien avons-nous vu de femmes, d'enfants rendus épileptiques, choréiques par la frayeur de toutes les horreurs dont ils avaient été les témoins forcés! combien avons-nous vu d'hommes succomber aux fatigues, à la faim et aux privations de tous genres qu'ils n'ont pu supporter! combien sont devenus paralytiques ou perclus des membres par des rhumatismes, gagnés dans les nuits passées dans les neiges ou dans l'eau! Que de maladies du cœur, que de maladies de la moelle épinière, que de gastralgies, que de maladies hystériques qui dormiraient encore en germe et seraient restées pour toujours à l'état latent! que de rhumatismes, que de sciatiques, que de névralgies n'auraient jamais atteint ceux qu'ils ont accablés de leurs souffrances affreuses et intolérables!

Nous avons eu, comme les autres, une multitude de malades provenant des événements; nous nous y sommes dévoués avec ardeur et nous avons été souvent assez heureux pour les guérir, mais nous en avons surtout soulagé la plus grande partie, et nous ne pensons qu'il y en ait eu même un seul qui ne l'ait été par le magnétisme, quels qu'aient été sa nation, son parti.

Tumeur cancéreuse

Une de nos plus intéressantes malades était une dame qui n'était plus jeune et qui, déjà quelques années avant, avait été éprouvée nerveusement à la suite d'un événement fâcheux, une mort accidentelle. Son cerveau n'avait pu supporter cette secousse et son intelligence avait failli en recevant le choc.

Cependant, chose rare dans un cas pareil, cette dame avait conservé une certaine lucidité sur certaines idées.

Plus tard, Mme X*** avait été guérie après une opération chirurgicale qu'elle avait elle-même indiquée instinctivement dès les premiers jours de sa maladie et à laquelle on ne se décida que longtemps après, sur ses indications et ses prières réitérées.

A peine l'opération faite, l'intelligence de Mme X*** reparut aussi nette, aussi brillante qu'avant la maladie.

Ce qui est encore une preuve de cet instinct, qu'on devrait suivre bien plus souvent, soit qu'il se présente chez le malade, ou le médecin, ou le magnétiseur.

Bien longtemps après, un an à peu près avant la guerre, Mme X*** reçut sur le sein un carton qui tomba d'assez haut. Elle éprouva, sur le coup, une douleur vive qui disparut ensuite, et ce n'est que quelques mois après qu'elle s'aperçut que ce sein était plus gros que l'autre.

Le docteur consulté trouva une glande un peu dure et ne cacha pas au mari que le cas était dangereux et qu'il ne voyait qu'une opération comme moyen de guérison, et même que celle-ci était douteuse.

Comme il n'y avait pas encore de douleur, on ne la fit pas et je crois qu'on eut raison ; car pour moi, encore aujourd'hui, était-ce cancéreux ?

D'ailleurs, que produit généralement l'ablation du sein ? des douleurs affreuses pendant et après l'opération ; et, à la suite de l'ébranlement nerveux qui en est la conséquence, il reste une énervation telle, que la mort rapprochée est souvent et presque toujours le résultat final. Ne vaut-il pas mieux l'attendre, en cherchant à atténuer

le mal qui, souvent, n'est pas aussi dangereux qu'on l'a soupçonné et avec lequel on peut vivre longtemps, en adoucissant et calmant les douleurs du mal, même quand il est incurable.

Le docteur ordonna les moyens résolutifs, les pommades, les applications, les frictions, les purgations qui, loin d'améliorer l'état, firent déclarer des douleurs très-vives qui se firent sentir pendant tout le traitement.

Mme X***, fatiguée, demanda qu'on cessât tout remède; et, au grand étonnement du médecin et à la grande satisfaction de la malade, les douleurs, qui étaient si intenses, disparurent comme par enchantement. Il ne resta qu'une grande chaleur dans le sein et un peu de gonflement.

Cet état de repos dura jusqu'au moment où la guerre éclata.

Mme X*** habitait une des villes frontières qui fut une des premières menacée d'envahissement.

A l'approche de l'ennemi, Mme X***, nerveuse et impressionnable, s'enfuit avec sa fille, au milieu d'une nuit horrible qui ajoutait encore à son effroi, et en laissant dans la ville son mari pour qui elle tremblait.

Elle alla chez une de ses amies chez laquelle elle passa un mois dans des transes terribles, des agitations et des craintes affreuses, comme peuvent en avoir des femmes nerveuses, au cœur sensible et à l'imagination vive.

Mme X***, dont le cerveau s'était exalté, voyait tout en noir : la France était perdue, son mari était mort. Ses nuits, qui étaient sans sommeil, brûlaient son sang, elle était dévorée par une fièvre qui la minait. Aussi, dans cet état d'exaltation, d'espérances et de craintes continuelles, elle ressentit des douleurs dans le sein, puis il gonfla, la peau en devint rouge, luisante et toute marbrée.

Ce fut dans cet état qu'elle vint me trouver à Genève, conseillée par son mari qui me connaissait par mes ouvrages sur le magnétisme.

Lorsque je vis Mme X*** pour la première fois, le sein gauche était beaucoup plus gros que le droit, un érysipèle aigu envahissait tout le sein, qui était gonflé et

tuméfié par places et dont la peau rouge et luisante semblait vouloir éclater. Il s'y joignait une démangeaison atroce qui tourmentait beaucoup la malade; il y avait aussi des douleurs aiguës, profondes, mais qui heureusement étaient peu fréquentes.

Le cas était grave et paraissait cancéreux: mais je ne saurais dire pourquoi je ne voulus point d'abord l'admettre comme cancer et ne voulus voir qu'une glande froissée, tuméfiée par le coup que le sein avait reçu, et dont l'inflammation momentanée, produite par la fièvre, l'échauffement du sang, les craintes et les agitations nerveuses, avaient réveillé quelques douleurs aiguës. C'était pour moi, à cet instant, un effet nerveux, compliqué peut-être par toutes les souffrances morales.

En effet, on confond souvent sous la dénomination de cancer plusieurs maladies essentiellement différentes, telles que les tumeurs épithéliales ou épidermiques; plusieurs variétés de tumeurs hypertrophiques des glandes; des tumeurs fibro-plastiques, etc., etc., qui, tout en offrant un état dangereux, n'ont point l'importance d'un cancer, qui, lui, est toujours incurable.

J'attribuai la maladie que j'avais sous les yeux à une ou plusieurs glandes hypertrophiées; et je fus confirmé dans cette pensée quand, après quelques jours de magnétisations, les douleurs intérieures, qui étaient aiguës et profondes, disparurent et me laissèrent en face de celles de l'érysipèle dont je fus bientôt maître par les compresses d'eau magnétisée. La démangeaison disparut, la peau diminua de rougeur et ne fut plus brillante; le sein diminua de grosseur et, ainsi que la peau, redevint naturel. Seulement le bouton resta toujours un peu enfoncé.

En sentant ce soulagement, l'espérance revint et l'esprit de Mme X*** se tranquillisa ; les nouvelles de son mari la rassurèrent sur lui ; les nuits furent calmes, le sommeil se rétablit ainsi que l'appétit; et bientôt le teint de la malade, qui était fatigué, plombé, s'éclaircit et devint naturel.

J'avais commencé ce traitement le 20 Septembre 1870 et nous étions aux premiers jours de Novembre. En six semaines j'avais obtenu un changement, une amélioration telle, que je pensais, ainsi que la malade et sa fille, que nous obtiendrions une guérison complète.

Il n'y avait plus de douleurs depuis les premières magnétisations, le sein était conforme à l'autre, la peau avait repris depuis longtemps sa couleur et sa transparence, tout nous portait donc à croire à une guérison s'il ne venait rien à la traverse ; mais nous comptions sans l'imprévu.

Une dame, de la connaissance de la malade et qui demeurait dans la même maison, eut, devant elle, une attaque d'apoplexie, le 7 Novembre. Mme X*** en fut fort effrayée et cela produisit un effet fâcheux sur elle.

On m'envoya chercher ; j'arrivai immédiatement, et je fus assez heureux pour faire disparaître de suite tout danger. Cette congestion, provoquée par un embarras gastrique, céda parfaitement à une énergique magnétisation. — Il est à remarquer que beaucoup d'attaques d'apoplexie sont provoquées par de fausses indigestions. Le magnétisme est souverain dans ces cas, il débarrasse promptement l'estomac, dégage le cerveau et fait disparaître tous symptômes alarmants. C'est ce qui fut fait pour cette dame.

Mais, malheureusement pour ma malade, sa nature nerveuse fut impressionnée si vivement, la secousse fut si forte, que quelques douleurs se firent sentir, le sein se gonfla immédiatement et l'hypertrophie reparut. Cependant, après quatre ou cinq jours d'une magnétisation des plus fortes, j'étais parvenu à diminuer et faire cesser presqu'entièrement tous ces fâcheux effets. Le mieux allait reprendre son cours, lorsque par un malheur inconcevable, une deuxième attaque d'apoplexie survint chez la même personne ; elle fut moins forte et j'en fus maître de suite, mais ma pauvre malade en fut de nouveau bouleversée si profondément, les accidents se représentèrent si violents et accompagnés d'une fièvre si forte, qu'il me fut impossible dès lors d'être maître de la maladie.

Je parvins à calmer les accès, je prévins les douleurs, je les fis avorter ; mais, après bien des magnétisations dans lesquelles je me dépensai en entier, je fus forcé de reconnaître que je maintenais un état dans lequel il n'y avait pas de souffrance, que j'arrêtais le mal, mais que je ne le faisais plus reculer.

Après bien des mois pendant lesquels j'évitai à la malade toute douleur et toute aggravation, si ce n'est que par moments le sein se gonflait et diminuait ensuite, Mme X***, la paix étant faite, désira retourner chez elle, où un ami magnétiseur amateur, devait et pourrait continuer à la maintenir dans cet état qui, sans être une guérison, détruite malheureusement par la fatalité, était cependant une immense amélioration.

Mme X*** fit très-bien le voyage, sans trop de fatigue ; les soins les plus empressés lui furent prodigués dans sa famille ; mais, dans des cas aussi graves, il faut non-seulement une grande expérience pratique, mais encore une grande connaissance du corps et du cœur humain, pour parvenir à maintenir psychologiquement et physiquement, dans une amélioration constante, une nature si impressionnable et si profondément atteinte que celle de la malade.

Deux mois après le retour de Mme X*** chez elle, les douleurs ne s'étaient point présentées, mais le gonflement du sein avait augmenté et s'étendait au bras. L'hypertrophie devenait de l'hydropisie et gagnait lentement le cœur. L'oppression augmenta, la respiration devint plus difficile et enfin s'arrêta. La malade, sans aucune des souffrances atroces qui sont la conséquence d'un cancer, s'éteignit sous celles de l'étouffement.

Nous ne pouvons point nier qu'il y ait eu une tumeur cancéreuse, mais aussi nous pouvons affirmer combien elle a été transformée par le magnétisme, combien les douleurs ont été annulées, et combien le principe même du mal a été modifié et arrêté dans sa marche ascendante, et combien même nous le faisions reculer en ramenant forcément la circulation dans les parties où elle était in-

terrompue. Nous pouvons le dire hardiment, parce que c'est notre conviction intime. Le magnétisme guérissait cette tumeur cancéreuse, s'il n'était point survenu des bouleversements extérieurs, indépendants de la maladie même.

Nous en avons pour preuve l'absence entière de douleurs aux derniers moments.

LAFONTAINE.

Nous trouvons dans *l'Il Citadino*, publié à *Trieste*, le 24 Septembre 1871, la relation de la guérison suivante, faite par le professeur Guidi, magnétiseur, qui vient de parcourir la Turquie, la Russie, et qui rentre en Italie. Bien d'autres guérisons ont été obtenues par le professeur, mais celle-ci mérite une mention particulière, d'autant plus qu'elle est écrite par le père même de la malade guérie.

Cure magnétique intéressante

Faite par le professeur François Guidi

Il serait plus facile de douter de l'existence de la lumière en plein midi, que de la réalité du fait suivant :

Ma fille Emilie Mazzucato, forte, saine et robuste avant et après son mariage, fut prise entre le quatrième et le cinquième mois de sa grossesse et sans aucune cause apparente, de graves convulsions pendant le mois de Juin de l'année 1866, qui s'obstinèrent tout le temps que dura son état, et, chose étrange, qui cessèrent toutes au moment suprême où la femme devient mère.

D'autres crises se représentèrent après, qui devinrent périodiques, féroces, crises nerveuses foudroyantes qui l'agitaient avec d'horribles tremblements, la faisant tomber comme un corps mort, sans en avoir un indice précurseur, et quelquefois la faisant se précipiter même dans les escaliers au péril de ses jours.

Traitée par divers médecins les plus distingués de cette ville, et ayant consulté les plus renommés d'Italie et de l'étranger, pendant ces cinq années de souffrance, nonobstant le mérite de leur savoir et de leur bonne volonté, il ne fut pas possible de trouver le moyen de la guérir.

C'était au mois de Juin de cette année, et depuis plusieurs semaines son état se trouvait notablement aggravé ; que faire pour la calmer, à quel parti se rattacher ?

Une lueur d'espérance fut la présence à Trieste du professeur de magnétisme M. F. Guidi, lequel en 1864 avait guéri de terribles convulsions, dans un moment mortel, Mme Erminie de Clémenti ; fait admirable qui fut enregistré dans la *Presse* de Vienne du 21 Janvier 1865, et qui, récemment, avait aussi guéri Mme Elisa Halperson comme l'attestèrent les journaux de la localité.

Ma fille consulta pour sa maladie la somnambule, Mme Louise, qui est la compagne du Professeur, et celle-ci lui indiqua comme seul moyen efficace d'obtenir sa guérison, et comme dernière planche de salut, une magnétisation régulière.

Dès le 21 du même mois de Juin, M. Guidi commença le traitement à six heures et demie de l'après-midi. Les séances magnétiques produisirent sur ma fille des effets admirables, que je vais vous narrer. Les magnétisations eurent lieu dans ma campagne devant les membres de ma nombreuse famille, et devant un médecin distingué, qui se trouvait chez moi en villégiature, et qui avait donné son approbation à ce traitement magnétique ; quelques amis y assistèrent aussi.

A la fin de la première magnétisation, Emilie entra en sommeil mesmérique, qui devint ensuite toujours plus profond, avec isolement, appréciation du temps et insensibilité absolue. Ici se manifesta le somnambulisme, lucide d'abord pour elle, puis pour les personnes mises en communication avec elle. Comme faculté dominante, se présenta la prévision des perturbations nerveuses, qui auraient ou n'auraient pas lieu pendant les jours suivants,

et elle ne se trompa ni sur le jour, ni sur l'heure des crises prévues.

L'amélioration fut certaine depuis les premières magnétisations. Les convulsions, qui par le passé avaient lieu plusieurs fois par jour, n'eurent plus lieu que deux fois, et beaucoup moins intenses, dès les premiers jours du traitement.

Tel fut pendant un mois de suite l'état normal. Les convulsions qui au commencement de la cure étaient aiguës et fréquentes, transformées par le magnétisme, devinrent rares et moins violentes et furent promptement calmées par le magnétisme.

Dans un moment d'extase la plus clairvoyante, et en présence de sa mère et de son frère, elle annonça au magnétiseur, cinq jours à l'avance, une dernière et grave convulsion, nécessaire pour le complément de sa guérison, qui commencerait à quatre heures et demie et finirait à sept heures et demie du soir, non pas avec les phénomènes épileptiques, mais avec la récapitulation de tous les divers bouleversements nerveux qui se manifestaient capricieusement pendant la durée de sa longue maladie.

Quant à ce qu'elle a dit, tout s'est vérifié par la suite. Depuis ce jour elle n'eut plus de convulsions et fut dans un état de calme parfait et en très-bonne santé ; la guérison fut complète.

Par ce récit je n'entends pas faire l'apologie du magnétisme humain et du somnambulisme qu'il provoque, me jugeant incompétent dans une pareille question ; j'entends faire un acte public de reconnaissance pour la cure diligente et sagace de l'éminent magnétiseur le professeur Guidi, et rendre en même temps hommage à la vérité par le récit de ces faits incontestables.

Trieste, 23 Septembre 1871.

(Signé) Charles CÉSAR.

Explication du somnambulisme

par le Docteur Bertrand. (Suite).

La première prédiction s'accomplit, mais trois heures plus tôt que la malade ne l'avait annoncé. Quant à la seconde, celle qui regardait sa guérison, elle se trouva fausse, les accidents ayant seulement été suspendus pendant six semaines ou deux mois (1).

La prévision de la malade était imparfaite, comme on l'a vu, et en général les caractères du somnambulisme étaient peu prononcés chez elle. Elle ne jouissait non plus qu'à demi de l'état de veille, comme il était évident par le peu d'activité des organes des sens. Comment donc expliquer son état? Rien de si faciele dans nos idées, dont il présente même une confirmation. Il y avait chez elle une exaltation de la vie intérieure qui, sans être portée aussi loin que dans le somnambulisme parfait, était pourtant suffisante pour produire la prévision et les autres facultés instinctives au faible degré où elle les présentait. Ordinairement cette légère exaltation n'a lieu que dans le moment de l'inertie des organes des sens, et elle paraît le résultat du transport de la sensibilité de l'extérieur à l'intérieur. Ici, il n'y avait pas de transport, mais la sensibilité était partagée entre les deux vies. De là, le peu d'aptitude des organes des sens à recevoir les impressions du dehors, et le peu d'attention qu'elle paraissait capable de donner à ce qui se passait autour d'elle ; on pourrait dire qu'elle était distraite par les impressions internes.

(1) Il est assez commun de voir les somnambules, qui d'ailleurs jouissent d'une prévision très-étendue, se tromper sur l'époque de leur guérison, qu'ils annoncent ainsi sans qu'elle ait lieu. Je crois que cette erreur provient de ce que, ne pouvant prévoir les accidents au-delà d'un certain temps, et ne jugeant de la maladie que par les symptômes qu'ils en voient dans l'avenir, ils doivent prendre une suspension un peu longue des symptômes pour une guérison complète s'ils n'aperçoivent rien au-delà. J'ai remarqué que le moment que les malades avaient indiqué comme devant terminer leur maladie, était le commencement d'une suspension plus ou moins longue de ses symptômes.

La malade, dont les crises duraient plusieurs jours de suite, dormait la nuit dans son lit, comme à l'ordinaire. Il aurait été alors très-curieux de l'interroger pendant son sommeil. Je suis persuadé que si on était parvenu à la faire répondre sans s'éveiller, on aurait reconnu en elle un somnambulisme parfait.

Plusieurs somnambules ont présenté cet état intéressant. Mlle Julie, dans le cours de sa maladie singulière, dont le baron Strombeck a donné l'histoire, quand elle n'était pas dans son somnambulisme parfait, se trouvait dans cet état de demi-crise, comme il est évident par la circonstance de l'oubli total, à la fin de sa maladie.

On trouve dans les annales du magnétisme animal, un exemple semblable d'une malade qui, même éveillée, redoutait beaucoup le moment qu'elle avait indiqué en somnambulisme, comme devant être l'instant d'une crise douloureuse. Elle oublia tout ce qu'elle avait fait dans l'intervalle où elle avait joui de cette demi-prévision.

M. de Puységur cite dans ses mémoires des faits semblables, qui me paraissent mériter la plus grande attention. Il raconte que plusieurs des malades qui venaient à son château de Busancy et qu'il rendait somnambules, non-seulement oubliaient, au moment où il les faisait sortir du sommeil, tout ce qui s'était passé pendant leur somnambulisme, mais que même ils ne pouvaient se rappeler tout ce qu'ils avaient fait, à partir de l'instant où ils avaient pris la résolution de venir le trouver. Ainsi, ils ne se rappelaient ni leur sortie de leur maison, ni leur voyage, ni leur arrivée au château, ni l'application qui leur avait été faite des procédés magnétiques : ce qui prouve que la seule pensée de se soumettre au magnétisme animal les faisait tomber dans un état de demi-crise, bien certainement dû à la seule imagination ; et il naturel de penser que les procédés magnétiques ne faisaient qu'achever de les faire tomber en somnambulisme, en portant l'exaltation de l'imagination au plus haut degré. Quelques personnes dont l'opinion est pour moi d'un grand poids, pensent que le somnambulisme de diffère point, quant à sa nature, du sommeil

ordinaire, et que toutes les nuits nous jouissons dans notre lit des facultés du somnambulisme. Dans cette supposition, l'oubli au réveil serait la seule cause de l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons à cet égard dans l'état ordinaire; mais il suffirait d'interroger un homme endormi pour en faire un somnambule.

Ce que j'ai dit jusqu'ici me paraît suffisant pour faire voir combien cette prétention est peu fondée, et pour mettre en évidence les différences qui séparent le sommeil ordinaire du somnambulisme. Mais, au reste, j'ai été assez heureux pour pouvoir interroger, même dans son sommeil ordinaire, une somnambule qui, dans cet état, pouvait m'entendre quand je lui parlais, et qui me répondait sans s'éveiller, de sorte que j'ai pu avec elle observer, pour ainsi dire à découvert, le sommeil ordinaire, et voir en quoi il diffère du somnambulisme.

La somnambule dont il est question, était cette jeune personne hystérique dont j'ai parlé souvent, et sur laquelle j'ai fait mes premières observations. J'avais voulu voir si je pourrais la faire passer du sommeil ordinaire au somnambulisme, par le moyen des procédés magnétiques, et sans qu'elle sût que j'agissais sur elle. J'avais fait ensorte d'être introduit dans la chambre de la malade pendant qu'elle dormait (1). J'ai répété plus de vingt fois la même expérience, elle m'a toujonrs réussi ; mais de plus, elle m'a donné l'occasion de faire l'observation dont je viens de parler. J'interrogeai un jour la malade endormie, avant d'avoir cherché à agir sur elle, et je lui demandai : Dormez-vous ? — Oui. — Comment vous trouvez-vous ? — Bien. — Etes-vous endormie du sommeil magnétique ? — Non. — Vous dormez donc comme vous le faites toutes les nuits ? — Oui. — Voyez-vous votre maladie (2) ? — Non. — Pouvez-vous dire quand vous aurez un nou-

(1) C'était une chose facile ; cette jeune personne se couchait toujours de très-bonne heure, et ses parents passaient la soirée près d'elle en travaillant.

(2) J'avais coutume de m'exprimer ainsi pour m'informer si elle avait sur sa maladie les notions extraordinaires qu'elle acquérait en somnambulisme.

vel accès ? — Non. — Cherchez. — Je ne sais pas. (Elle en avait annoncé plusieurs en somnambulisme pour les jours suivants.) — A quoi pensiez-vous quand je vous ai parlé ? — A rien. — Si un autre que moi vous interrogeait ainsi au milieu de votre sommeil ordinaire, lui répondriez-vous sans vous éveiller ? — Non, je m'éveillerais. — Pourquoi me répondez-vous à moi ? — Parce que nous sommes en rapport.

Cette expérience, que j'ai répétée plusieurs fois, et que je crois concluante pour la question dont il s'agit, me paraît d'autant plus curieuse, que je ne crois pas que jusqu'ici aucun magnétiseur ait cherché à faire parler les somnambules pendant leur sommeil ordinaire ; je pense pourtant que l'expérience dont je viens de rendre compte pourrait être facilement répétée sur le plus grand nombre des somnambules.

Lorsqu'on agit sur un malade au moyen des procédés magnétiques, pour l'ordinaire on ne produit pas sur-le-champ le somnambulisme ; mais cet état est précédé d'un sommeil si profond, que le malade ne s'éveille pas, quelque haut qu'on lui parle. Un sommeil tout aussi profond suit quelquefois aussi le somnambulisme, et sépare cet état du retour au réveil. Ceux qui veulent qu'il n'y ait aucune différence entre le sommeil ordinaire et le somnambulisme, seraient sans doute bien embarrassés pour rendre raison de cette circonstance, qui s'explique facilement dans notre hypothèse ; car le sommeil qui précède le somnambulisme survient quand la sensibilité ayant abandonné l'extérieur, commence à se fixer à l'intérieur, sans en rendre pourtant encore les impressions perceptibles, et celui qui le suit quand la sensibilité a déjà assez abandonné les organes internes pour que les impressions n'en soient plus perceptibles.

Dans l'un et l'autre cas, la sensibilité est pourtant assez fortement fixée sur les organes internes pour qu'il soit plus difficile que dans le sommeil ordinaire de la rappeler à l'extérieur, c'est-à-dire pour que le sommeil soit plus profond.

Moyen de guérir le somnambulisme naturel

Nous avons reçu du docteur Pelizzari, de Brescia, un article sur le moyen de guérir le somnambulisme naturel qui affecte principalement les jeunes filles et les jeunes garçons.

Le Docteur indique un moyen bien simple, un fil de cuivre.

Mais le Docteur nous annonce une suite d'articles, développant scientifiquement sa manière d'apprécier les phénomènes qui se présentent dant cet état; et sur l'application du moyen qu'il indique pour combattre cette phase maladive.

Dans le prochain numéro, nous espérons être en mesure de publier les articles du Docteur, qui intéressent à un haut point l'hygiène et la santé de la jeunesse.

Allix

On lisait dans le *Journal de Genève* l'extrait suivant d'un article publié dans *la Liberté* du 25 Août :

« Jules Alix, l'illuminé de la Commune, est mort mardi à Charenton, dans un accès de folie furieuse.

« Parmi les détails fournis à ce sujet, *la Liberté* assure que sa folie avait été jusque-là du caractère le plus doux; il se contentait de magnétiser de loin les juges du Conseil de guerre, prétendant ainsi les obliger à absoudre ses amis, et d'évoquer avec des gestes de possédé les fantômes de ses défunts collègues.

« Mais mardi, pendant une conversation avec le spectre de Delescluze, il entra dans une rage telle que l'écume lui vint aux lèvres, et qu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante. »

Cette note, heureusement, n'était point exacte, et a été démentie; nous en sommes heureux, car, quelles qu'aient été les énormités attribuées à Allix dans la Commune, nous ne pouvons, nous, qui l'avons connu personnellement, croire à tout ce qu'on a pu dire.

Allix, qu'on a représenté comme un illuminé, ne l'était pas, mais c'était un exalté, un mécontent de sa position qu'il ne savait point rendre meilleure, malgré son intelligence et une certaine instruction, faussée, il est vrai, par un amour-propre excessif qui paralysait les facultés qu'il possédait. C'était une exagération telle, qu'il ne pouvait supporter un avis contraire au sien.

Nous ne sommes donc point étonné que dans les événements politiques où il a pu se trouver, au milieu de certaines circonstances qui ont dû l'exalter, sa raison n'ait pu tenir devant la gloire de gouverner la France pendant quelques heures; mais nous ne pouvons admettre qu'il soit descendu jusqu'au crime, nous l'avons toujours connu malheureux par lui-même, mais honnête.

Quoique Allix ait pratiqué le magnétisme avec un certain succès en Italie; quoiqu'il ait écrit en italien un livre intitulé : *Le Guide élémentaire de l'étudiant magnétiseur*, nous ne pouvons admettre qu'il soit un magnétiseur sérieux, ayant des connaissances exactes de la force, de la puissance du magnétisme et de son utilité curative. Pour lui, le magnétisme était seulement un moyen de vivre. Il le pratiquait honorablement; mais non point par l'amour de l'art, non point avec cet enthousiasme, cette conviction sincère qui font vaincre tous les obstacles; s'il avait connu le magnétisme et toutes les ressources et toutes les jouissances qu'il pouvait en retirer par la pratique sérieuse et persévérante, il ne se serait point jeté dans cette vie d'aventures qui l'a perdu.

Nous désirons vivement qu'il revienne à la santé et qu'il obtienne l'indulgence que commande sa vie honnête. Peut-être pourrait-il rendre des services à la grande cause scientifique et humanitaire que nous poursuivons.

Ch. LAFONTAINE.

N° 10. Octobre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Le Magnétisme considéré comme agent thérapeutique, par Lafontaine. — Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme, par Lafontaine. — Epuisement, Douleurs nerveuses et rhumatismales guéries par Lafontaine. — Douleurs rhumatismales arthritiques guéries par Lafontaine. — Hygiène : Absinthe. — Moyen de guérir la Fièvre jaune et le Choléra.

Le magnétisme considéré comme agent thérapeutique

Si l'on demandait à un médecin raisonnable quelle est l'action thérapeutique du quinquina, il répondrait que le quinquina, dans certaines circonstances, fortifie l'estomac, relève la circulation, ranime l'appétit, fait cesser les sueurs, tonifie en un mot et guérit principalement les fièvres d'accès et les névralgies périodiques. Mais comment le quinquina guérit-il ces affections? Est-ce en fortifiant les organes digestifs? Est-ce en rendant l'appétit? Est-ce en ranimant la circulation? — Messieurs les médecins répondez, et dites que vous n'en savez rien, si vous voulez qu'on vous croie.

Vous prétendez que le mercure guérit la syphilis! — que l'opium guérit le délirium tremens! — que les pilules de Méglin guérissent le tic douloureux de la face! — que le sous-nitrate de bismuth guérit les crampes d'estomac! — que le tartre stibié guérit la pneumonie! — que le sel marin guérit la phthisie! — eh bien comment.....? — Mais nous n'en finirions pas si nous cherchions à des-

sein les occasions de mettre en défaut la perspicacité médicale. La pénétration humaine a des bornes, et les conquêtes de l'empirisme sont les seuls progrès incontestables qu'ait faits la médecine depuis deux mille ans. C'est pourquoi le magnétisme devrait être au moins, même par les médecins les plus médecins, mis au nombre de ces découvertes utiles qui élargissent leur domaine, puisque, sans qu'il soit possible de dire pourquoi, le magnétisme, lui aussi, guérit, par lui-même, une foule de maladies.

Comment se fait-il donc alors que Messieurs les médecins ne s'en servent pas plus que s'il n'existait pas? — Ah! c'est qu'il n'y a pas de milieu. — S'ils s'en servaient une fois, leur raison les condamnerait à s'en servir toujours, et il leur en a tant coûté de labeur et d'argent pour apprendre ce qu'ils appellent leur science! et puis, il y a quatre-vingts ans que la faculté de Paris a crié haro! sur les magnétiseurs! — Le mot d'ordre est donné; on se le passe de bouche en bouche; on se le rappelle mutuellement; on se le transmet de père en fils; il est buriné sur les tables de la loi et sculpté en relief sur le fronton du temple: il subsistera donc jusqu'à ce que le temple lui-même s'écroule. — Soit, — nous attendrons; — car elle touche à la fin cette grande lutte dont l'issue ne saurait être douteuse, puisque nous avons pour devise la vérité, et l'univers pour juge.

Le magnétisme suffit-il seul à la guérison de toutes les maladies? — Oui. — Car il n'y a pas une seule maladie dont il n'y ait eu au moins une guérison par l'influence intrinsèque du magnétisme sur l'économie souffrante.

Ils sont aussi nombreux qu'authentiques, ces faits que les disciples d'Esculape n'ont jamais voulu compter ni étudier; on en a rempli des volumes, et on en comblerait des bibliothèques qu'un nouvel Omar brûlerait en vain, puisqu'ils se reproduiraient aussitôt. Que ferait à la vision l'anéantissement de tous les traités d'optique? un seul homme en deviendrait-il borgne ou aveugle? — non pas, s'il vous plaît: l'intégrité de mes yeux n'est point subordonnée à vos théories, Messieurs les idéologues. — Eh bien! — les

vérités magnétiques sont aussi inaltérables, aussi immuables, aussi inaccessibles à vos systèmes, aussi essentielles enfin que nos facultés de voir, de sentir et d'entendre. Le magnétisme n'est point une science dont la valeur et l'utilité peuvent dépendre du degré d'intelligence de ceux qui la pratiquent; c'est une ressource que l'Eternel, dans sa bienveillance, a dispensée non-seulement à tous les êtres humains, mais encore à tous les êtres vivants.

L'influence du magnétisme s'exerce principalement sur le système nerveux et sur celui de la circulation générale; et, comme l'état fonctionnel de ces deux systèmes est constamment altéré dans toutes les maladies, il s'ensuit que dans tous les cas possibles le magnétisme doit imprimer à l'économie une modification quelconque. Cependant, c'est surtout dans les affections que caractérisent des phénomènes anormaux d'innervation, ou certains vices dans la circulation du sang et de la lymphe, que cette modification devient promptement appréciable. Ainsi, d'un côté, l'épilepsie, la chorée, les spasmes, les convulsions primitives et les différentes formes d'hystérie; d'un autre côté, les engorgements sanguins, bilieux ou ganglionnaires, la scrofule avec toutes ses nuances, telles que la phthisie, le carreau, la chlorose, les aménorrhées et même les dégénérescences cancéreuses ou mélaniques. Telles sont les maladies que guérirent les premiers magnétiseurs, dont les succès eurent un tel retentissement que leurs élèves rejetèrent avec dédain toute espèce de division et de classification nosologiques, persuadés que, nonobstant la nature du mal, il n'y avait qu'à magnétiser pour le faire disparaître. C'était de l'enthousiasme, on les accusa d'exagération.

Mais encore aujourd'hui, nous pensons de même : oui, toutes les maladies, sans distinction, peuvent être guéries par le magnétisme, puisque toutes les maladies ont pour cause première un *défaut de circulation.* D'ailleurs, quelle innovation se fit jamais sans entraîner des abus ?

LAFONTAINE.

Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme

« La mort, dit Buffon, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent. La succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé : La vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement.... Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? pourquoi redouter cet instant puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir.... »

« La plupart des hommes meurent sans le savoir, et dans le petit nombre qui conserve de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il n'en est pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance.... »

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons. C'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît quand on vient à s'en approcher de près.

Les phthisiques, on le sait, sont toujours confiants dans leur destinée ; ils font des projets de bonheur et d'avenir, alors que va sonner leur heure suprême; ils ressentent l'espoir et la joie quand déjà on songe à leurs funérailles. Pour expliquer cette anomalie, on a coutume de dire que les poitrinaires ignorent la gravité de leur mal. Nous pensons, nous, avec M. *Figuier*, qu'ils ont au contraire, quelque notion confuse et inconsciente de leur état ; nous croyons que la nature leur révèle l'approche d'une existence de bonheur sans nuages, et que, c'est cette conviction secrète qui leur donne espoir et confiance dans l'avenir. L'avenir qu'ils entrevoient, n'est pas celui de la terre, mais l'avenir des cieux.

« Avez-vous quelquefois, dit un écrivain célèbre, connu

des poitrinaires sachant qu'ils l'étaient? avez-vous remarqué comme pour eux la vie a des aspects inconnus à ceux qui ont une plus longue vie à parcourir? leurs yeux auxquels, par le pressentiment de la mort, Dieu dévoile déjà une partie de son éternité, perçoivent les êtres et les objets sous un jour tout particulier et qui les poétise. Ils voient avec leur âme plus qu'avec leur corps. Chez eux, les sensations ont une instantanéité électrique. La chose qui n'émeut les autres que par la déduction, les émeut à première vue. On dirait que leur âme, trop à l'étroit dans leur poitrine, tend perpétuellement à s'élever, et que, des hauteurs où elle arrive, elle distingue ce qui échappe au vulgaire. Elle vit plus haut que leur corps, c'est ce qui explique leur mort facile; car, lorsque l'heure suprême arrive, la partie immatérielle de leur être s'est séparée depuis si longtemps de son enveloppe corporelle, qu'elle s'en détache sans effort, sans douleur, et qu'elle l'abandonne ainsi que l'on fait d'un vêtement trop lourd.......»

« Ceux qui sont atteints de cette maladie, ont, comme le malade de Millevoye, — qui n'était que Millevoye lui-même, — un incessant besoin de se rapprocher de la nature, cette source première de la vie. Pour eux, les arbres ont une ombre particulière, les oiseaux ont un chant qu'eux seuls comprennent, le soleil une chaleur ignorée des autres hommes. Ils voient un bienfait de Dieu là où l'on ne voit ordinairement qu'un fait naturel, leur visage finit par revêtir la mélancolique poésie de leur esprit. Ils ont pour les souffrances la pitié qu'ils excitent. Ils sont indulgents et le pardon est dans leurs habitudes, parce qu'ils sont près du Seigneur. Si la nature leur a donné la faculté de reproduire physiquement les sensations que la vie éveille en eux, leur talent devient tout à coup du génie, se colore d'une teinte pâle et transparente comme un rayon d'étoiles, parfumé comme l'invisible arôme d'une fleur cachée. Écoutez Bellini, lisez Millevoye et vous trouverez dans la musique de l'un et dans les vers de l'autre cet indéfinissable sentiment, plaintif et mélodieux, qui a été toute leur vie. »

— Ce n'est pas seulement chez les poitrinaires que l'on peut faire ces remarques. Tout homme destiné à mourir jeune, semble marqué de ce cachet intime de l'âme qui donne tantôt une douce et charmante mélancolie, tantôt une vivacité d'esprit ou une sensibilité que les parents admirent, et qui trop souvent, hélas! n'est que l'indice d'une fin prochaine. Les qualités qui éclatent chez les jeunes gens ne sont quelquefois que les signes avant-coureurs de leur mort!

— «Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu!» — dit Casimir Delavigne dans *les Enfants d'Edouard.*

Les Grecs disaient : — « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux. » —

Donc ne craignons pas la mort; attendons-la, non comme la fin de notre existence, mais comme sa transformation.

Mlle A... X***, cette jeune fille si jolie, si spirituelle et en même temps si naïve, était atteinte d'une phthisie bien caractérisée et bien reconnue par les médecins qui, depuis longtemps, avaient condamné la malade, en déclarant que rien ne pourrait la sauver. Il y avait, en effet, des tubercules aux poumons, une toux et une expectoration fatigante; la consomption qui appartient à toutes les maladies organiques, mais surtout à la phthisie, était là, dévorant lentement et progressivement les forces de la malade et produisant cet amaigrissement de toutes les parties molles du corps, qui est un des principaux symptômes de la maladie et qui sert quelquefois à indiquer la maladie même.

En désespoir de toutes choses, on s'adressa au magnétisme, non avec une espérance de guérison, mais avec l'espoir d'un soulagement et d'un adoucissement à certains accidents.

Quand je vis pour la première fois la malade, je fus frappé d'étonnement. Ce n'était point une femme, sa physionomie n'avait rien de terrestre, elle était presque diaphane; ses yeux, des plus beaux, avaient une expression

si douce et en même temps si profonde qu'on ne pouvait les regarder sans éprouver en soi une admiration et une sensation qui vous reportait vers la divinité. Avec elle, on n'était plus sur terre, on se trouvait dans l'immensité, on voyageait dans les espaces invisibles, commes les âmes des morts qui ont déjà abandonné notre planète et qui vivent de la vie spirituelle dans l'éther.

Quand je la vis, je ne me sentis point à la hauteur de cet être supérieur qui exaltait tout de son regard divin.— Cependant quand elle parla, avec sa voix douce, onctueuse, qui donnait son expression juste à chaque mot qu'elle prononçait, sa voix me ramena sur terre. Revenant à moi, je l'examinai avec attention; à son teint plombé, à ses joues creuses et décharnées, à ses pommettes légèrement colorées, à ses yeux dont le regard sympathique exprimait par moment la souffrance et la résignation mêlées à une vague espérance; à tous les désordres produits sur ce pauvre corps, je reconnus que l'âme était trop grande pour s'accommoder d'une enveloppe matérielle, que la lame usait le fourreau, et que, si je voulais soulager un peu ce corps si malade, il me fallait surtout chercher à atteindre l'esprit intérieur.

Mlle X*** mangeait à peine, elle vivait comme un oiseau, d'un grain de millet, d'air et de soleil, elle vivait en elle-même et sur elle-même, non comme les animaux qui s'endorment tout l'hiver, en se digérant physiquement, Mlle X*** se dévorait lentement par des pensées qui n'étaient point de ce monde, et auxquelles se mêlaient, peut-être aussi, des pensées moins élevées et plus terrestres. C'était une âme qui cherchait une âme, qui appelait sa sœur, sa sœur semblable à elle, sa sœur immatérielle comme elle, sa sœur qui se serait fondue, évaporée avec elle, dans des sensations spiritualisées qui les auraient transportées dans un autre monde.

Hélas ! il est beaucoup de ces êtres supérieurs qui, jetés sur cette terre, n'aspirent qu'à s'envoler dans une autre vie, dont ils ont une sensation inconsciente.

Devant cette malade, et surtout devant cette maladie qui n'était pas une phthisie ordinaire et seulement organique, mais bien une de ces maladies de poitrine, physique il est vrai, mais en même temps nerveuse et soumise à une imagination qui, en quelque sorte, la spiritualisait,— j'étais embarrassé, indécis.

Fallait-il produire le sommeil et le somnambulisme, soit pour me laisser guider par la lucidité qui pourrait se présenter, soit pour envahir le système nerveux, le calmer, le fortifier, afin de pouvoir agir sur cette imagination exaltée, et faire descendre cette âme des hauteurs idéalisées où elle se tenait ?

Ou bien, fallait-il commencer par magnétiser simplement, afin d'envahir aussi le système nerveux, pour calmer, soulager ces organes si douloureusement affectés, si irrités par cette petite toux sèche, nerveuse, qui devenait le matin, et quelquefois le soir, une toux forte, convulsive, pendant laquelle il y avait une expectoration abondante, qui, quand elle avait cessé, semblait avoir soulagé la malade, tout en la laissant brisée, anéantie et sans souffle ?

Fallait-il enfin attaquer d'abord le corps, ou bien l'âme, pour réagir ensuite sur le premier ?

Pendant que je réfléchissais, je fus tiré d'embarras par la malade elle-même, qui fut prise extraordinairement d'un accès de toux convulsive, si violente, qu'elle détermina des vomissements de sang, comme Mlle X*** en avait quelquefois, mais qui ne se présentaient ordinairement qu'au moment des règles.

Il n'y avait plus de choix à faire, il fallait, avant tout, arrêter cet accès.

Je magnétisai avec force par des impositions de mains et des insufflations chaudes, sur la poitrine, le cœur et l'estomac, et j'eus bientôt fait cesser la toux et les vomissements de sang. La malade était brisée, quoique la crise eût été plus courte qu'elle ne l'était chaque fois qu'elle se présentait.

Ici cette crise était organique, matérielle ; le médecin s'y serait reconnu, mais pour moi ce n'était pas suffisant ;

il me fallait savoir, connaître la cause qui avait occasionné cet accès hors des habitudes de la maladie. L'approche des menstrues pouvait être une cause suffisante, mais je ne voulais pas m'en contenter. Etait-ce l'appréhension du magnétisme? C'était peu probable, puisque la malade le désirait. Dans des cas semblables et avec des malades d'un autre genre, à la vérité, j'avais toujours reconnu que la cause n'était pas seulement matérielle, mais qu'il y en avait une seconde inconnue et par conséquent morale.

Je magnétisai, aussitôt après la fin de la crise, la malade ayant les yeux fermés par la fatigue. Je lui pris les pouces et les maintins pendant dix minutes afin d'envahir sans secousse tout son organisme; mais je cessai plus tôt que je ne l'aurais voulu, en sentant dans les bras et dans les jambes quelques petits mouvements nerveux qui devenaient de plus en plus accentués. J'imposai alors la main sur l'estomac, ce qui les calma. Je fis ensuite des passes de la tête aux genoux, et après une demi-heure de cette magnétisation calmante, la malade ouvrit les yeux, et dit en souriant à sa mère: Je suis bien, je me sens très-bien. Je la priai de ne plus parler et de fermer encore les yeux; puis, je continuai les grandes passes pendant une autre demi-heure, mais seulement de la tête au bas du buste; je la dégageai fortement après, quoiqu'elle n'eût pas éprouvé de sommeil.

Mlle X*** rouvrit les yeux; elle attira sa mère pour l'embrasser et lui dit : — chère mère, je n'ai jamais éprouvé un calme et un bien-être intérieur aussi grands qu'aujourd'hui, — je ne suis plus la même; — oh! si je pouvais guérir! — et ses yeux se remplirent de larmes. Je lui pris la main. — Espérez, — dis-je.

Quand je retournai le soir, la malade était resplendissante, son doux visage était illuminé. Je m'empressai de la magnétiser afin d'essayer d'empêcher la crise de toux de se présenter. En effet, elle ne parut pas. La nuit fut calme, et Mlle X*** dormit. Mais le matin, avant mon arrivée, il y eut un violent accès de toux, avec expulsion de crachats, vilains d'aspect. Je trouvai la figure de la ma-

lade fatiguée, étirée, ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré.

Hélas! L'espérance de la veille s'était envolée, et elle n'osait plus compter sur un moyen qui n'avait donné qu'un moment de bien-être.

Les malades sont ainsi : nous les connaissons.

Après une heure d'une magnétisation calmante, la malade avait repris sa physionomie qui exprimait toute sa confiance et elle faisait déjà des projets pour m'enlever et me faire voir les montagnes du beau pays de son père; il était Ecossais et prétendait descendre de Mac-Grégor.

Je ne m'étais pas abusé sur mon influence, et j'avais reconnu, une fois de plus, combien l'imagination, combien l'esprit domine la matière. Je compris, je sentis quelles précautions il me fallait prendre, quelles forces morales et physiques il me fallait réunir, pour combattre avec succès, chez cette enfant, la maladie incurable pour tous et que je commençais à ne pas vouloir accepter pour telle.

Je reconnaissais que l'organisation était atteinte profondément, que les tubercules des poumons, après s'être vidés, se reformaient au lieu de se cicatriser, que les forces physiques étaient à peu près nulles, et qu'elles manqueraient bientôt entièrement.

Mais je me disais que si je parvenais à m'emparer de cette force morale qui existait chez cette malade, si je parvenais à me rendre maître de cette âme si grande et si forte à laquelle la matière était soumise, je pourrais guérir cette enfant.

Je n'hésitai plus ; et, à la magnétisation de la journée, je me mis en mesure de provoquer le sommeil et par suite le somnambulisme magnétiques pendant lesquels l'âme, entièrement sous ma dépendance, agirait selon mon intention, selon ma volonté. Je serais alors maître de diriger toute cette force morale dans le sens de la conservation; le fluide vital circulerait dans tout l'organisme et cicatriserait les plaies des poumons, en les forçant de réagir sur eux-mêmes, en provoquant des contractions

plus vives par une plus grande activité de circulation dans tout l'organisme respiratoire.

Après avoir demandé la tranquillité la plus grande, le silence le plus profond, quoiqu'il pût arriver, je me mis en devoir d'agir.

Il me fallut près d'une heure en tenant les pouces pour obtenir la clôture des yeux, la torpeur, la somnolence et enfin le sommeil qui en est la conséquence. Puis je fis des passes de la tête aux genoux, tantôt sur les bras, tantôt sur la poitrine.

Le croira-t-on? sur une jeune femme aussi nerveuse, d'une sensibilité, d'une impressionnabilité aussi grandes, et qui aurait dû arriver au somnambulisme en vingt minutes, je fus obligé de magnétiser pendant deux heures entières. La malade s'opposait à mon action; quand elle se sentait envahir par le fluide, elle réagissait volontairement et, par une secousse nerveuse intérieure, elle se dégageait. Dix fois pendant cette magnétisation cela arriva, mais enfin je parvins à la dompter et à la maintenir dans le sommeil magnétique.

J'étais épuisé par ce travail de trois heures, heureusement le somnambulisme se déclara promptement.

Après une inspiration profonde et deux ou trois autres plus légères, Mlle X*** me dit, en se tournant vers moi et en laissant échapper deux larmes : — je ne puis plus lutter — je suis à vous. — Aussitôt son corps s'étendit et se raidit comme si elle était morte.

La mère jeta un cri et voulut s'élancer. Mais le père, qui ne s'était décidé à employer le magnétisme qu'après avoir pris des renseignements qui lui avaient donné toute confiance en moi, l'arrêta et la maintint.

La face était devenue livide, le sang et la vie semblaient avoir abandonné le corps, dont le cœur et le pouls ne donnaient aucun signe, dont la respiration était nulle.

Ceux qui souffrirent le plus, en ce moment terrible, furent ceux qui, présents, se levèrent et restèrent debout, sans mouvement et sans souffle, c'étaient la mère et la sœur, plus pâles et plus mortes que la malade ; ce fut le

père qui maintint le silence par un bras étendu, et dont les yeux pleins de larmes ne quittaient pas le visage de sa fille. Il la croyait morte, — il me l'a dit depuis.

Sans m'occuper des spectateurs, je fis vivement des insufflations chaudes sur le cœur, sur la poitrine, sur le cerveau, sur l'estomac, sur le bas-ventre, et bientôt on vit les paupières légèrement remuer et la respiration revenir ; le cœur se fit sentir, lentement d'abord, puis il s'arrêta et repartit par des secousses à rompre la poitrine, puis il se calma. Le visage reprit de la couleur, mais la vie était lente à revenir ; il y avait encore un combat intérieur dont il fallait être maître : je continuai donc avec énergie mes insufflations dans lesquelles je mis toute ma volonté, toute mon âme. Enfin, après quelques minutes qui parurent des siècles, une inspiration plus profonde et plus longue que la première fit jouer la poitrine, et d'une voix à peine intelligible, tant elle était faible, Mlle X*** me dit : Que voulez-vous ? — Que vous viviez. — J'obéirai, mais c'est cruel.

Je ne répondis pas, convaincu que j'étais maître de l'esprit en ce moment.

Tout épuisé que j'étais, je me remis à magnétiser par des passes afin d'activer la circulation et rendre un peu de force au corps qui avait été le théâtre de la lutte entre l'âme de la malade et la mienne, et dont ma volonté avait heureusement vaincu toutes les résistances qui s'étaient présentées pendant cette longue magnétisation, avant d'arriver au sommeil.

Je ne me dissimulais pas que l'esprit ou l'âme de la malade avait été, en quelque sorte, initiée à la vie future quelle qu'elle soit, et qu'elle tendrait toujours à s'en rapprocher. Je devais donc, si je voulais *faire vivre* la malade, *la guérir*, m'emparer de son âme de telle sorte que je puisse la maintenir terre à terre et la forcer d'agir sur son corps de manière à lui rendre assez de vitalité et de force pour que l'équilibre fût de nouveau rompu, mais en faveur de la matière ; travail immense et qui ne peut se faire que pendant le somnambulisme, où l'âme est as-

treinte d'obéir à la volonté du magnétiseur et où le corps se repose et prend de plus en plus des forces par l'activité donnée à tout ce qui compose l'organisme humain.

Après les passes, j'imposai, sur l'estomac, la main que je maintins pendant un quart d'heure ; après quoi, voyant le calme de la respiration continuer régulièrement, j'interrogeai la malade qui ne me répondit pas, parce qu'elle était descendue du somnambulisme dans le sommeil magnétique pendant lequel le magnétiseur lui-même n'est pas entendu du magnétisé.

Je dégageai alors la malade, puis je la réveillai. Bientôt les grands yeux de Mlle X*** s'ouvrirent. Elle me tendit la main en me remerciant de l'air d'un enfant qui a fait une sottise et auquel on a ordonné d'aller faire des excuses.

Toute la famille s'empressa autour d'elle et la questionna. Elle répondit qu'elle était bien, mieux que jamais, mais elle disait cela en me regardant, comme si elle eût besoin que je confirmasse son assertion. Il devait y avoir, dans sa pensée, non un souvenir, mais un vague inconnu dont elle ne pouvait se rendre compte.

LAFONTAINE.

(La suite au prochain numéro.)

Épuisement, douleurs rhumatismales et nerveuses

M. Jaquemot, jeune homme de vingt-cinq ans, avait fait la dernière guerre comme mobile. Le malheureux avait souffert mille privations, il avait passé des nuits au froid, dans la neige, dans l'eau ; il avait fait tant de marches et de contre-marches pendant des journées entières, sans manger ni boire et à peine couvert, que sa constitution, quoique bonne et forte, avait été ébranlée. Lorsque la paix fut conclue il revint dans sa famille dans un état alarmant.

Après quelques jours de repos, il se trouva plus fatigué, plus faible, plus épuisé qu'il ne l'était en arrivant chez

lui. C'est qu'il n'était plus soutenu par ce sentiment intime, la volonté, par cette force nerveuse toute factice qui disparaît quand la volonté elle-même cesse d'être en action. Il ne pouvait se tenir debout tant il était faible ; des douleurs nerveuses, des douleurs rhumatismales se firent sentir dans tout le corps; il n'avait pas une seule place qui ne le fît souffrir ; et son estomac ne pouvait plus supporter aucune nourriture.

Le médecin appelé ordonna quelques pilules, des frictions avec des pommades; mais le malade n'éprouvait aucun soulagement, ses souffrances augmentaient, et ses forces diminuaient au point qu'il ne pouvait quitter le lit ni se tenir assis.

Ce fut alors qu'il se souvint que, quelques années auparavant, j'avais sauvé sa sœur, qui était considérée comme morte par la médecine. Il m'envoya chercher. Je le magnétisai par des passes, je lui donnai à boire de l'eau magnétisée par petite quantité et souvent. Il dormit dès la première nuit, ce qu'il n'avait pu faire depuis quinze jours. Dans la seconde séance, après les passes, je le massai fortement; je lui fis appliquer, la nuit, une compresse d'eau magnétisée sur l'estomac, et d'autres sur les genoux et les pieds dont il souffrait à crier.

Après quatre jours de ce traitement, il pouvait manger une côtelette, se lever et marcher dans la chambre. Huit jours après, les forces étaient revenues, les douleurs étaient disparues, et M. Jaquemot sortait. Il était guéri.

LAF.

Douleurs rhumatismales arthritiques

Monsieur Bell, charpentier-mécanicien, était pris, depuis deux mois, de douleurs rhumatismales dans tous les membres, toutes les articulations étaient enflées, il ne pouvait faire un mouvement dans son lit sans ressentir des douleurs tellement aiguës quelles lui faisaient jeter des cris.

Les moyens médicaux employés ne lui avaient procuré aucun soulagement pendant ce long temps.

En trois magnétisations, en y joignant des compresses d'eau magnétisée sur toutes les articulations, il fut entièrement guéri. L'enflure avait disparu dès la première nuit.

Huit jours après ma première visite, il avait repris son travail.

LAF.

Hygiène — Absinthe

M. Bouley a présenté à l'Académie des sciences de Paris une note pleine d'actualité de M. le docteur Magnan sur des expériences comparées relatives aux effets de l'alcool et de l'absinthe.

En 1869, l'auteur a mis hors de doute que, contrairement à une opinion longtemps soutenue, l'absinthe n'est pas dangereuse seulement par l'alcool qu'elle renferme, mais surtout par son principe même; les effets de l'alcool et de l'absinthe sont distincts.

Ainsi de petits cochons d'Inde enfermés sous une cloche pleine de vapeurs d'alcool, tombent rapidement en état d'ivresse et s'endorment; mais remplace-t-on l'alcool par des vapeurs d'absinthe, la scène change : l'animal s'agite violemment et des crises épileptiques se manifestent.

Les expériences répétées et soigneusement faites ont amené à conclure que l'absinthe finissait par amener l'épilepsie.

Pendant le siége de Paris, M. Magnan a examiné plus de deux cent cinquante cas d'alcoolisme à Sainte-Anne. Il a reconnu, conformément à ses observations antérieures, que l'abus de l'alcool conduisait toujours au délire et au tremblement, tandis que l'abus de l'absinthe amenait, avec le délire et le tremblement, l'épilepsie.

Ainsi, le vin ou l'alcool, pris à haute dose, conduisent au *delirium tremens;* l'absinthe produit les mêmes effets funestes et y ajoute encore les crises épileptiques.

Quand donc ceux qui se livrent aux excès voudront-ils enfin comprendre qu'ils se vouent fatalement à la folie et à l'épilepsie?

Moyen de Guérir la fièvre jaune et le choléra.

On lit dans le *Times :*

Un habitant de la Floride, grand chercheur et investigateur infatigable des secrets de la nature, a étudié à fond le problème des épidémies, et il a annoncé que, comme la fièvre jaune, le choléra étant engendré et nourri par les animalcules qui flottent invisibles dans l'espace, un système de secousses énergiques imprimées à l'air doit suffire pour rendre à une atmosphère viciée sa pureté primitive, et anéantir dans son germe toute épidémie provenant de cette cause.

Comme preuve, M. J. Hardee, l'inventeur, propose de commencer l'expérience par Charlestown, où la fièvre jaune fait précisément à cette heure de grands ravages, cent victimes par jour. Il demande que dix jours lui soient accordés; en cette courte période, il engage son honneur à anéantir le fléau.

Voici comment il compte procéder:

Il emploiera une seule tonne de poudre pour la ville entière de Charlestown (Caroline du Sud, 50,000 habitants); il opérera pendant dix nuits consécutives, commençant à neuf heures, et brûlant 5 livres de poudre à chaque explosion.

Après dix jours ainsi employés, affirme M. J. Hardee, l'épidémie aura disparu.

N° 11. Novembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

La Médecine

« La médecine, dit Broussais, ne fut, dans son origine, qu'un empirisme grossier que le hasard ou *l'instinct* dictèrent aux premiers hommes (¹). »

Mais bientôt les philosophes se mirent à dogmatiser et à ajouter leurs hypothèses aux données déjà si équivoques d'une science qui n'en était pas une, puisque la médecine comme nous l'entendons échappe aux plus subtiles investigations de l'esprit. Voilà justement où aboutirent (si nous ouvrons l'histoire de l'ancienne Grèce) tous les efforts de ces illustres penseurs qui se succédèrent depuis Empédocle jusqu'à Héroticus, l'inventeur de la gymnastique, ou, si l'on veut, depuis l'hygiéniste Pythagore jusqu'à Hippocrate. Ce dernier opéra, il est vrai, une heureuse révolution dans la médecine par le bon esprit qu'il

(¹) Broussais. *Examen des doctrines médicales*, etc. — Paris 1829, t. 1, p. 2.

eut de la séparer de la philosophie ; mais ses successeurs, Platon, Aristote, Dioclès, Pracsagoras, etc., ne tardèrent pas à revenir au dogmatisme, c'est-à-dire qu'on recommença à raisonner à outrance sur des choses dont on n'avait aucune idée, et à déduire de faits dénaturés les documents d'un art usuel. A partir de cette époque, la médecine, (bien que la nature humaine n'ait point subi la moindre modification et soit constamment restée la même) la médecine ne cesse de se transformer et de changer de principes ; il y a des empiristes, des humoristes, des pneumatistes, des humoro-pneumatistes, des éclectiques, des méthodistes, etc., etc..... véritable tour de Babel où chacun assourdit ses voisins d'un jargon qu'il ne comprend guère plus que ceux qui l'écoutent.

Vint ensuite le tour de Galien qui, en criant plus fort ou peut-être plus longtemps que les autres ([1]) finit par faire prévaloir ses idées, qu'il avait prises un peu partout; sa profession médicale (s'il en avait une) était un dogmatisme si complexe qu'il faudrait plus d'un volume pour en faire le résumé.

Après la mort du médecin de Pergame, il ne resta plus qu'un vaste champ de ténèbres, où l'art des Asclépiades se transforma en science occulte dont l'infernal grimoire serait indéchiffrable pour Satan lui-même.

Mais l'ignorance des médecins d'alors fut-elle plus préjudiciable à l'humanité que la sublime inspiration des modernes génies ? — Dieu le sait ; — les morts sont muets.

Cependant, sur la fin du moyen âge, la médecine, au dire d'experts, secoua la poussière de ses ailes après trois siècles de léthargie et reprit son vol aérien sous les auspices de Paracelse et de Van Helmont ([2]). Mais qu'est-ce,

([1]) Il n'y eut jamais un écrivain aussi fécond que Galien. Il composa plus de cinq cents livres sur la médecine et la philosophie, et à peu près autant sur la géométrie, la grammaire, etc. Bon nombre de ses ouvrages périrent à l'incendie du temple de la Paix, d'autres se sont perdus depuis. Il ne reste plus, aujourd'hui, qu'une partie de ses œuvres médicales.

([2]) Voyez Renouard, *Histoire de la médecine*, Paris 1846.

grand Dieu, que cette restauration ! Il ne s'agit plus seulement, comme au temps d'Héraclite et d'Aristote, de la philosophie mêlant ses dogmes aux préceptes de l'art de guérir, ce sont toutes les sciences, tous les arts libéraux ou mécaniques qui viennent à l'envi s'y réfléchir en s'y défigurant. La grande découverte de Guillaume Harvey ne change rien au cours des choses, car, nonobstant la circulation du sang qui, d'ailleurs, reste longtemps en question, on fait de la médecine *moléculaire* et *mathématique* avec Silvius de Leboé et Willis, comme on avait fait de la médecine *chimique* ou *alchimique* avec Paracelse. Enfin le vitalisme de Stahl et de Frédéric Hoffmann vient mettre le comble aux perplexités des adeptes. N'en déplaise aux apologistes de cette époque, c'était encore une fois le chaos. Eh bien ! voyons donc comment les médecins en sont sortis. Quelques nosologistes infatigables, à la tête desquels il faut placer Sauvage et Pinel, ont l'héroïque courage de fouiller ces décombres, de les remuer, de les coordonner et de les mettre en œuvre pour en construire un nouvel édifice qui, cette fois, subsistera. Il est debout, cet édifice ; le plan en est irréprochable, la base en est solide, et il ne restera plus à la postérité qu'à en compléter les détails. Il y aura donc désormais une doctrine médicale immuable, éternelle..... Erreur ! illusion ! car voyez accourir de sa province cet homme au regard d'aigle, à la voix retentissante. De son souffle puissant, il va faire crouler, en un clin d'œil, tout cet échafaudage dont, en moins de vingt ans, il ne restera pas vestige. Cet homme c'est François-Victor Broussais qui, après avoir fait table rase, ne laisse rien après lui... que son nom !

Où donc est la vérité, maintenant, MM. les médecins? quoi ! depuis trois mille ans, vous la poursuivez sans l'atteindre ! trente siècles de débats, et la cause n'est pas jugée : il y a erreur alors. Vous ou moi nous sommes dupes d'une hallucination. Changeons de route, s'il vous plaît; car, si nous poursuivons, Molière a eu raison de faire dire au frère d'Argan : — « *Qu'il ne voit point de plus plaisante momerie, qu'il ne voit rien de plus ridicule*

qu'un homme se mêlant d'en guérir un autre. » — Vous voulez savoir où est la vérité en médecine? — Elle est dans le magnétisme, messieurs.

J'ignore jusqu'à quel point est fondée l'hypothèse que je me suis posée, sur les instincts médicaux des premiers hommes; mais une chose incontestable pour moi, c'est que ces instincts existent réellement au fond de toute organisation humaine, et que le seul état dans lequel ils se révèlent aujourd'hui est le magnétisme. Aussi Broussais disait-il il y a quarante ans à un de ses amis : « — Si le magnétisme était vrai, la médecine serait une absurdité ; » — proposition rigoureuse, dont le plus célèbre des médecins modernes ne rejetait la conséquence que parce qu'il doutait des prémisses. Or, je le dis et je le proclame à la face de l'univers, cette conséquence qui révolta le grand systématique du Val-de-Grâce, je l'admets entièrement, explicitement, sans réserve; car les deux termes de sa proposition constituent également pour moi deux irréfragables vérités.

Oui, le magnétisme est une vérité.

Il agit sur tous les corps vivants. Il guérit toutes les maladies, soit directement, puisqu'il est le principe fondamental de la vie, soit indirectement, par le somnambulisme qu'il provoque et dans lequel l'instinct médical se développe.

LAFONTAINE.

Magneto - dynamique

Nous offrons à nos lecteurs le chapitre XXV de la seconde édition de la *Solution rationnelle du problème spirite*, par M. Chevillard, fragment détaché de l'ouvrage entier qui paraitra en 1872, à Paris.

§ XXV

Condensation nerveuse intérieure altérant les tissus sensoriels du fétus. Envies ou regards. Extension d'une formule générale. Extatiques.

L'action intérieure du fluide nerveux par le désir intense de possession d'un objet, est telle chez quelques personnes, qu'elle arrive à réaliser l'image de l'objet sur le corps humain; je veux parler du phénomène appelé *envie* ou *regard* de femme enceinte.

On sait que l'image d'un objet vu est peinte au fond de l'œil du spectateur. Cette peinture est une intégration d'ensemble déterminé des vibrations lumineuses remontrant la rétine.

Il coexiste ainsi deux images un peu différentes, qui ne donnent au cerveau qu'une seule perception, mais avec sensation du *relief*. C'est ce que prouve expérimentalement l'instrument appelé *stéréoscope*.

Dans le fait d'un fruit vu, puis convoité par la femme enceinte, et dessiné sur le corps de l'enfant, il faut faire observer que celui-ci n'est, au moment du phénomène, qu'un fétus animé, mais sans volonté, n'ayant qu'un sens actif, celui du toucher sur la peau; ses oreilles, ses yeux, son nez sont fermés ou insensibles. C'est une espèce de monade liée à la femme, dans laquelle il existe à la façon d'un organe intérieur, mais plus activement que tout autre, puisqu'il s'organise lui-même sans cesse. Sa sensibilité tactile, la seule, est grande, car on sait bien qu'il ressent ou réfléchit toutes les impressions sensorielles de la mère. A cause de cette existence spéciale dans une enceinte très-chaude, c'est évidemment l'organe le plus vivace de la mère, le plus imprégné de fluide nerveux, c'est-à-dire toujours à l'état magnétique, sans lequel il ne pourrait réfléchir impressionnellement, et même absorber et croître.

Lorsque la mère désire ardemment un fruit qu'elle voit,

elle est comme le médium faisant acte de volonté, quand le crayon arrive sur la lettre attendue, et le fétus est comme la table magnétisée qui réfléchit en miroir et tactilement la pensée du médium. La vision de la mère dont l'œil, organe parfait, a fonctionné normalement quoique avec intensité, se porte donc vibratoirement du cerveau par les trajets nerveux jusqu'au fétus, en conservant plus ou moins complétement sa forme intégrale première, et imprime à la peau de celui-ci un choc exagéré, violent et court, qui produit blessure, en y laissant les traces que chacun aperçoit au sortir du sein maternel.

De même, j'ai vu quelquefois une table-organe exécuter un acte mécanique, laissant des traces de rupture dans sa charpente lorsqu'elle n'était pas assez solide pour l'acte commandé et exécuté.

L'organe de la vue du fétus peut être affecté pareillement par une envie de la mère. Tout Paris a connu, en 1826, la jeune Joséphine, portant sur l'iris de l'œil l'exergue circulaire de Napoléon empereur, qui provenait d'un regard de sa mère fixé sur une pièce d'or. Pourquoi cette vision, au lieu de se répercuter sur la peau de l'enfant, a-t-elle impressionné l'œil de celui-ci, malgré l'occlusion? Il suffira de faire observer que la mère fixait, pendant des mois entiers, cette pièce donnée par son mari avant de partir pour la guerre. Par suite, l'empreinte a pu se faire lentement, et, pour ainsi dire, par action continuelle, sur un organe spécial du fétus, organe très-imparfait, sans doute, mais plus directement sollicité par la mère que dans la vision instantanée d'un fruit. En effet, l'idée de consommation et de jouissance du fruit, actionnant sympathiquement à la fois plusieurs des organes sensoriels de la mère, ceux-ci réagissent tous ensemble et d'une seule manière, c'est-à-dire tactilement sur l'objet imprégné; d'où il me semble que la place de cette réaction est bien moins déterminée que dans le cas de la pièce convoitée, où la jouissance est seulement oculaire.

J'ai connu un individu chez lequel le siége du sens du goût ou son voisinage, c'est-à-dire la voûte palatale, affec-

tait par en haut la forme tranchante du coin ; et il était né avec une bouche de raie, poisson que sa mère avait, en effet, convoité étant enceinte de lui.

Il resterait à citer des faits de concentration nerveuse affectant, dans le fétus, les tissus des organes de l'ouïe et de l'odorat, mais je n'ai pas de renseignements à ce sujet.

On sait que la magnétisation entre deux êtres n'est autre chose que la conséquence de l'imprégnation nerveuse des tissus de l'un par l'autre. Lorsqu'il s'agit d'acte purement mécanique, il doit se présenter des analogies entre les phénomènes produits dans le cas où l'objet magnétisé est inanimé, et ceux produits dans le cas où il est animé (§§ IX, XXII). Si l'objet imprégné est animé, mais sans volonté, ce qui est le cas du fétus, il se rapproche beaucoup de la condition de l'objet inanimé ; et, en effet, les divers actes produits sur le fétus par un regard de la mère, je les ai expliqués en reprenant les raisonnements déjà employés pour l'explication des phénomènes nervostatique et nervodynamique.

On trouve donc, ce qui semble remarquable, que la formule du § XXII :

« *L'idée de l'action volontaire mécanique se transmet par le fluide nerveux jusqu'à l'objet inanimé suffisamment échauffé ; après quoi celui-ci exécute rapidement l'action en qualité d'organe automatique, lié par le fluide à l'être voulant, que la liaison soit au contact, ou à distance courte ; mais l'être n'a pas la perception de son acte, parcequ'il ne l'exécute pas par un effort musculaire* »

quoique faite pour les cas de condensation nerveuse extérieure, elle convient encore aux cas de condensation intérieure. Le fétus est un véritable miroir-réflecteur-organe réalisant automatiquement, c'est-à-dire selon son organisme, la pensée maternelle, inconsciemment pour la mère et lui.

Il existe un effet terrible de la condensation fluidique intérieure par le désir intense, chez d'infortunés extatiques qui, à force de contempler des journées et des mois

entiers les marques du supplice de la Passion, voient apparaître, sur leur propre corps, les stigmates qu'une prière ardente ne cessait d'implorer comme un bienfait de la Providence. C'est sans doute là le plus haut degré possible d'hypérestésie locale ou d'exaltation nerveuse volontaire, dont l'explication est bien facile après ce qui précède. Il doit résulter de cet état de grands désordres dans l'économie des forces mentales, puisque la partie stigmatée ne peut devenir miroir-organe de la pensée qu'aux dépens des fonctions organiques de l'extatique, ce qui n'a pas lieu dans le cas naturel où l'objet actionné est toujours très-imprégné pour vivre et possède déjà un organisme sensible particulier.

Paris 1871.

CHEVILLARD.

La *Revue spiritualiste*, rédigée par M. Pierrart, ne nous arrive plus. Est-ce qu'elle est morte pendant le siége? nous en serions fâché, car, quoique nous ne partagions pas les idées de la rédaction, nous aimions à voir ces idées énoncées par des hommes qui nous paraissaient convaincus. Peut-être n'est-ce qu'un oubli ou une négligence de la poste, et, s'il en est ainsi, nous prions M. Pierrart de continuer l'échange bienveillant avec notre journal *Le Magnétiseur*.

Nous recevons très-exactement, au contraire, la *Revue spirite* qui, dans ce moment, fait une critique spirituelle et de bon aloi du livre de M. L. Figuier, *le Lendemain de la mort*. C'est un titre à effet; nous en parlerons nous-même dans un autre numéro, et nous dirons aussi ce que nous en pensons.

Apparition d'un Esprit

Nous trouvons dans le numéro de Juin 1871 de la *Revue spirite*, l'anecdote d'une apparition que l'on présente comme étant un fait spirite, prouvant la communication des per-

sonnes mortes avec les personnes vivantes. Si la *Revue* n'avait que des faits pareils à énoncer, certes elle n'aurait pas autant d'adeptes, au moins nous l'espérons pour le bon sens humain.

Ce fait est extrait des mémoires d'une femme de qualité, sur Louis XVIII, sa cour et son règne, par la comtesse de Cayla, favorite de ce souverain, dont la jouissance la plus grande était de poser une prise de tabac sur la gorge de la comtesse, qui l'avait très-belle, et de la *renifler*. Il paraît que c'était fort agréable et très-royal.

Enfin voici le fait tel qu'il est raconté dans la *Revue spirite* :

« ......Le lendemain matin, dit la comtesse, je n'avais pas encore repris ma gaîté naturelle, lorsque je reçus la visite d'un de mes amis de province, le colonel Lecrosnier, qui commandait la gendarmerie à Lyon. Il remarqua ma tristesse, et quand il en sut la cause :

« — Si la pensée de la mort vous effraye à ce point, me dit-il, que serait-ce donc si, comme moi, vous aviez vu la mort en personne?

« — Comment, colonel, vous avez vu la mort?

« — Oui, ou au moins un des habitants de son empire, un spectre, un fantôme, une ombre, comme il vous plaira de l'appeler.

« — Savez-vous que votre plaisanterie n'est point divertissante!

« — Mais je vous jure que je ne plaisante pas.

« — Vous avez donc vu une apparition?

« — Comme vous le dites.

« — Vous m'effrayez et vous piquez ma curiosité.

« — Je suis prêt, répondit le colonel, à la satisfaire.

« — Il est grand jour, répliquai-je, les esprits ne reviennent point à cette heure; racontez-moi donc votre histoire.

« — J'étais, me dit le colonel, en 1792, au camp de Verberie. Nous bivouaquions fort mal à notre aise. Par bonheur je découvris dans la campagne un moulin aban-

donné. Je m'y établis avec mon domestique et un capitaine de mon régiment nommé Robert. Nous nous couchâmes tous trois au premier étage du moulin.

« Mes deux compagnons dormaient déjà; j'allais en faire autant, lorsque j'entendis un bruit sourd, semblable à celui d'une trappe qu'on soulève avec effort, et en effet, il y avait une trappe au milieu du plancher, qui servait à descendre les sacs de farine. Je regarde; je crois voir à travers l'obscurité quelque chose de blanc qui s'élève insensiblement, et qui demeure immobile devant mon lit. Je crus que quelqu'un de mes camarades voulait m'effrayer. Je parlai, point de réponse. Je parlai de nouveau, même silence. Impatienté, je menace le fantôme, s'il ne déclare qui il est, de me précipiter sur lui. Et, en effet, je saisis mon épée et je m'élance; mais tout avait disparu, et je vins me heurter violemment contre le mur opposé.

« Robert, éveillé, me demanda la cause de tout ce tapage. Je n'eus pas le temps de lui répondre; la figure blanche avait reparu. Je l'interrogeai de nouveau; cette fois elle me répondit.

« — Elle vous répondit, m'écriai-je avec un effroi involontaire, et comment était sa voix?

« — Elle était douce et à demi-étouffée. Voici ce qu'elle me dit :

« — Tu as entendu parler de moi; je me nomme François, j'étais boulanger à Paris. Je fus massacré par le « peuple en 1788, dans l'une des premières émeutes de la « Révolution. Ce moulin m'appartenait. On en dispute la « propriété à ma sœur; les titres lui manquent pour « établir son droit : dis-lui que ces titres sont chez le « notaire de Verberie. Dis-lui aussi qu'elle a tort de « préférer le premier de ses fils au second, il lui arrivera « malheur si elle continue de négliger ainsi un de ses enfants pour l'autre. »

« Cela dit, le fantôme disparut. Mon camarade avait entendu ces paroles tout comme moi.

« Le lendemain matin nous étions à la porte du moulin avec quelques camarades, auxquels nous racontions no-

tre histoire de la nuit précédente. Une petite charrette s'arrête auprès de nous; une femme en sort, pousse un cri et tombe évanouie à nos pieds.

Revenue à elle, cette femme me dit que, la nuit dernière je lui étais apparu en songe, habillé comme je l'étais en ce moment, et que je l'avais engagée à venir me trouver au moulin, lui promettant de lui apprendre où elle trouverait les papiers qui lui manquaient. Je lui rapportai ma conversation avec son frère; elle confessa qu'elle était injuste envers son second fils, et prit la résolution de le mieux traiter. Nous allâmes ensemble chez le notaire de Verberie, et nous trouvâmes dans son étude les titres de propriété du moulin.

« — Et vous avez vu ce que vous me contez-là? demandai-je au colonel.

« — Je vous le jure, me répondit-il, la chose est surnaturelle, incroyable, impossible; mais elle est vraie.

« Je répétai le récit à Louis XVIII, il me dit :

« — Si la raison nous défend d'admettre les faits mer-
« veilleux, elle nous ordonne d'autre part de nous fier au
« témoignage de nos sens, et à celui des hommes graves.
« Pour moi, je crois fermement que mon infortuné frère
« m'est apparu, et m'a parlé plus d'une fois. »

La *Revue* nous dit : — « L'antiquité avait ses apparitions, ses évocateurs et ses médiums; le moyen-âge et la renaissance sont féconds en récits mystérieux, en légendes populaires, basés sur des faits qu'on ne saurait expliquer autrement que par les lois enseignées par les Esprits. On ne saurait parcourir les auteurs d'une époque quelconque sans découvrir une foule de documents spirites d'une authenticité incontestable. »

— Il est certain que dans tous les temps il y a eu des légendes fantastiques; que des contes mystérieux et merveilleux ont été racontés; que les auteurs sont pleins d'histoires ou de fables surnaturelles, d'apparitions de morts,

de faits qui pourraient bouleverser la raison de l'homme, d'autant plus qu'ils s'appuient sur ce que la religion chrétienne admet les apparitions des anges, etc. Nous n'avons point à discuter les faits religieux, on doit comprendre pourquoi.

Mais revenons à celui cité par la *Revue*.

Nous en sommes bien fâché, mais nous ne voyons rien de merveilleux comme la *Revue* veut bien nous l'indiquer. Nous ne voyons pas l'âme de François le boulanger, mais bien François lui-même, qui peut-être n'était pas mort des blessures qu'on lui avait faites, et qui, plus tard, s'est sauvé de Paris et s'est retiré dans son moulin qu'il a laissé inhabité, pour sa plus grande sûreté. Dans ces temps de troubles, la mort était présente partout, et chacun cherchait à l'éviter. François a pu profiter de la présence du colonel dans le moulin pour faire parvenir à sa sœur un renseignement utile, que lui-même ne pouvait donner, puisqu'il était mort pour tous.

Ou bien, ce peut être un garçon meunier, un de ces serviteurs fidèles, qui, ayant toute la confiance de son maître, connaissait où étaient les titres, et a profité de la présence du colonel.

On demandera : pourquoi n'a-t-il pas prévenu la sœur? Chacun sait combien, même en temps de sécurité, le campagnard s'astreint à ne point s'occuper des affaires des autres, de peur de se compromettre.

Nous engageons la *Revue spirite* à nous citer des apparitions où les revenants d'Anne Rathcliffe ou ceux de nos nourrices ne soient point dans toute leur simplicité comme celui-ci.

Il y a, en effet, des apparitions réelles, positives; nous sommes bien loin de contester le fait, mais elles ne sont point dans les mêmes conditions ni de même sorte que celles présentées par la *Revue*.

Nous en parlerons un jour.

LAFONTAINE.

Nous commençons aujourd'hui la publication des articles que M. le Docteur Pellizzari, de Brescia, a bien voulu nous adresser au sujet de la propriété antimagnétique du cuivre, articles dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro. N'ayant pas vérifié nous-même par des expériences les faits avancés par l'auteur, nous lui en laissons toute la responsabilité.

VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE

Avant-propos

Une des causes principales qui, jusqu'ici, a retardé la propagation du magnétisme employé comme agent curatif et sa substitution à la médecine, c'est la crainte de voir des personnes chez lesquelles le sommeil et le somnambulisme ont été provoqués, passer de cet état à celui de léthargie ou de folie, sans que le magnétiseur puisse conjurer ce danger.

Je me propose, dans l'article suivant, de démontrer qu'à l'aide de l'application méthodique et très-facile d'un simple fil de cuivre, on peut promptement retirer qui que ce soit de cette espèce de sommeil et de somnambulisme.

Autre point. L'affection très-ancienne appelée noctambulisme ou somnambulisme spontané, devient souvent dangereuse et même mortelle par suite des hallucinations qui peuvent arriver pendant cet état.

L'expérience n'avait pas encore établi de remède qui pût prévenir ou éloigner cette maladie. Aussi voit-on, dans tous les Etats modernes de l'Europe et de l'Amérique, que cette affection est comprise parmi les maladies qui dispensent de la levée militaire.

Dans un second article j'exposerai comment ce même fil, qui dissipe le somnambulisme magnétique, dissipe avec la même facilité le somnambulisme spontané et le détruit définitivement.

Troisième point. On croit généralement, soit en Europe, soit en Amérique, que les mouvements des tables tour-

nantes expriment réellement l'action et la pensée d'êtres vivants, actifs et pensants, mais invisibles, et du ressort de l'autre monde.

Dans un troisième et dernier article, j'exposerai comment, par l'interposition de mon fil dans ces expériences, il devient évident que ces mouvements ne proviennent pas du tout d'êtres de l'autre monde, mais bien du fluide impulsif vital, c'est-à-dire magnétique, qui, à l'insu des expérimentateurs, émane d'eux-mêmes, de l'intérieur de leurs personnes, et reçoit sa direction et sa forme de la pensée et du mouvement qui prévaut dans leur esprit.

Lecteur attentif, lorsque tu auras lu ces quelques pages, médite les XVIIIe et XIXe aphorismes de Mesmer; bientôt tu reconnaîtras que la vertu aperçue dans le fil que je propose et les applications conséquentes de ce dernier ne sont qu'un nouveau pas dans ce large chemin que, il y a cent ans, le grand enfant de la Souabe ouvrait aux esprits qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

ARTICLE 1er

Le fil de cuivre et le somnambulisme magnétique

Je commencerai par rappeler comment je me livrai à l'étude pratique du magnétisme vital et quelle part je pris à la propagation de cette science en Italie ; comment, enfin, je réussis à surmonter la difficulté *très-grande* dans quelques cas, pour les magnétiseurs, de réveiller les somnambules, et les graves appréhensions qui, chez les uns et chez les autres, surgissaient d'une telle difficulté.

Jusqu'en 1851, je n'avais jamais magnétisé, ni su magnétiser, ni vu aucune personne qui eût été magnétisée. Seulement j'avais lu avec beaucoup d'attention l'*Instruction pratique sur le Magnétisme*, de Deleuze, le *Manuel de l'Etudiant magnétiseur*, du baron Du Potet, et l'*Art de magnétiser*, de M. Lafontaine. Ces lectures firent naître en moi le vif désir de devenir spectateur ou provocateur de phénomènes magnétiques.

Le soir du 11 Août 1851, la fortune répondit à mes vœux ardents. Je fus appelé en hâte auprès de Mlle Garelli da Cassalluttano, de Crémone, jeune fille de dix-sept ans, sujette, depuis longtemps, à des vomissements spasmodiques quotidiens. J'accourus, et je la trouvai en proie à un spasme suffoquant si violent, que d'un instant à l'autre elle semblait devoir succomber. Dans une circonstance si grave, il me parut que la simple action des antispamodiques ordinaires aurait été trop lente ; je voulus essayer, quoique je fusse très-inexpérimenté, la magnétisation, comme le remède peut-être le plus prompt et le plus efficace. Je réussis. Une seule passe, depuis le front aux épaules et aux coudes, suffit pour faire cesser ce spasme menaçant qui fut remplacé par un grand calme et un sommeil magnétique qui ne tarda pas à se transformer en somnambulisme véritable ; j'en eus la preuve par la reproduction très-prompte de mes sensations chez cette jeune fille comme si elle eût été un miroir et un écho vivant de mon être sensitif.

Ce fut une heureuse chance pour la malade et pour moi ! Heureuse pour elle, car il me suffit de la magnétiser chaque matin, pendant environ une heure, pour qu'au bout de vingt jours sa guérison fût complète, et sans lui avoir administré aucun remède de pharmacien ; guérison qui, d'après mon jugement et celui de plusieurs autres médecins, semblait auparavant tout à fait impossible. Heureuse pour moi, car, pendant cette cure magnétique, m'étant rompu à cette nouvelle expérience, j'eus la joie de provoquer moi-même et d'étudier ces phénomènes presque miraculeux que m'avaient révélé les traités de magnétologie.

Après cette cure, je voulus m'occuper de quelques recherches magnéto-physiologiques dont les traités que j'avais lus ne faisaient pas mention ; et pour pouvoir offrir un champ plus vaste à mes études, je me créai, outre Mlle Garelli, d'autres somnambules, qui de 1851 à 1853 atteignirent le chiffre de vingt.

Mes premières recherches eurent pour objet d'étudier,

sur mes somnambules, par de petites magnétisations locales, les différents points de l'arbre *cerebro-spinale* et d'examiner les fonctions particulières de chacun de ces points sous l'influence du courant magnétique. De cette manière, presque toutes les fonctions phrénologiques marquées sur le crâne par Gall et par Spurzhein, furent constatées et éclaircies une à une et rendues évidentes par les expressions physionomiques, mimiques et par les paroles des somnambules soumis à ces expériences.

A cette époque, les recherches du même genre faites par les deux Anglais P. Hall et G. Elliotson étaient encore ignorées dans presque tout le continent, et plus encore en Italie. Ma satisfaction fut extrême quand je reconnus que j'étais d'accord avec eux sur de nombreux points, et que j'en avais fait une exposition beaucoup plus complète dans ma *Phrénologie rendue évidente par le magnétisme vital*. (Brescia, 1871.) (A continuer.)

M. Morse.

On vient d'inaugurer à New-York la statue de M. Morse, du vivant même du célèbre professeur, inventeur du télégraphe électrique tel qu'il fonctionne presque partout maintenant. Les journaux d'Amérique disent qn'on a fait de cette circonstance une véritable fête nationale. Il y a eu, le matin, fête nautique dans la baie de New-York. Tous les bâtiments étaient pavoisés. A bord d'une frégate, musique, repas, discours, etc. Après midi, foule immense dans le Parc central. La tribune décorée était placée près de la statue qui allait être dévoilée par les autorités de la ville. *Te Deum* entonné par plus de dix mille voix. Lorsque M. Morse lui-même s'est avancé pour envoyer la première dépêche, l'émotion a été générale.

M. Morse, qui a habité Genève, a fait remettre à cette occasion sa photographie à M. le général Dufour, à M. Auguste de la Rive, à MM. les professeurs Wartmann et Chaix et à la Société de physique et d'histoire naturelle.

N° 12. Décembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE : VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE, PAR LE DOCTEUR PELLIZZARRI (SUITE ET FIN).

VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE

(SUITE ET FIN)

Mes adversaires, bons confrères comme disciples d'Esculape tant qu'ils ignorèrent les noms et les faits de MM. Hall et Elliotson, se plaisaient à croire et à répandre le bruit que j'étais halluciné ou, pour employer leur expression, que j'étais *toqué*. Quand ils eurent connaissance des travaux de ces deux savants, ils m'accusèrent de plagiat.

Tout cela par zèle de science et amour de la patrie !

Je désirais vivement que les médecins chargés du soin des aliénés examinassent le magnétisme et les observations phrénologiques que j'avais faites, pensant qu'avec ce secours, ils pourraient peut-être mieux réussir dans le diagnostic des maladies mentales et même obtenir des guérisons. Mes tentatives furent vaines.

Le magnétiseur trévisien Zanardelli sut mieux profiter de mes études que les médecins auxquels je m'étais adressé. En 1852, il vint à Brescia, désireux que je l'instruisisse sur cette nouvelle forme de phrénologie parlante au sujet de sa fille Elise, âgée de 16 ans, parfaite somnambule. Je

le fis volontiers et cela fut un vrai bien pour la propagation des vérités magnétiques et phrénologiques en Italie, et pour la destruction des préjugés qui s'y opposent. En effet, à l'exception des villes du royaume de Naples, M. Zanardelli parcourut en apôtre persévérant et avec la foi ardente dont il était animé, toutes les autres villes d'Italie, les plus grandes comme les plus petites. L'exposition de la nouvelle science du magnétisme et de l'organisme phrénologique lui attira partout des curieux de toute classe et de toute condition. Devant des phénomènes si clairs et si merveilleux, toutes les vieilles objections et tous les sophismes de la théorie disparaissaient, et les incroyants et les opposants se réduisirent à une infime minorité.

Mais un grave inconvénient subsistait et empêchait les nouveaux adeptes du magnétisme de profiter avec fruit des enseignements et de la propagande de Zanardelli. Plus d'un élève, quoique convaincu et désireux de produire lui-même les effets qu'il avait observés, n'osait essayer de provoquer le somnambulisme dans la crainte qu'une fois cet état obtenu, il ne puisse plus réveiller la personne endormie, comme cela était déjà arrivé plus d'une fois. L'étudiant magnétiseur se demandait avec anxiété quels pourraient en être les résultats, et s'effrayait à la pensée que le somnambule passerait peut-être de l'état de sommeil magnétique dans une léthargie complète, un délire ou une folie qu'aucun effort ne saurait vaincre. Alors il s'entendrait traiter d'ignorant, imprudent et assassin, et se verrait, comme tel, sévèrement puni.

Cette crainte n'était pas exagérée. Le fait suivant, très-répandu et très-véridique, en est une preuve :

A Nantes en 1840, un garçon de café, nommé Eugène, jeune homme qui subissait très-facilement l'influence magnétique, fut un soir bêtement magnétisé par un voyageur qui était de passage en cette ville. Le matin suivant, Eugène fut trouvé dans la salle de billard, étendu à terre, immobile et privé de tout signe extérieur de vie, ses membres étaient raides et glacés ; on n'apercevait aucune pulsation, soit d'artères, soit du cœur, aucun indice de

respiration ni de souffle. Ses pupilles étaient larges, immobiles et ternes. C'était en somme une vraie catalepsie magnétique qui, s'étant étendue au cœur, s'était traduite en asphyxie et simulait la mort ; tout le monde le crut réellement mort, même les médecins. Fort heureusement pour ce jeune homme, M. Lafontaine, savant magnétiseur, se trouvait alors en passage à Nantes ; prévenu par une femme pieuse et charitable de cet accident, il accourut auprès de l'infortuné Eugène, qui avait toutes les apparences d'un cadavre, et il crut, lui aussi, qu'il était mort. Cependant, voulant s'en assurer, il agit sur le cadavre et, multipliant ses efforts, il réussit à faire reparaître de légers signes de vie. Grâce à sa puissance magnétique, il sauva ce jeune homme qui, quelques moments plus tard, eût été réellement asphyxié.

M. Lafontaine a raconté ce fait dans *L'Art de magnétiser* (chap. 9), ainsi que dans les *Mémoires d'un Magnétiseur* (chap. 8).

Mais combien sont-ils, ces magnétiseurs qui possèdent la puissance magnétique de M. Lafontaine?

Il est vrai que des cas semblables à celui que je viens de citer sont rares; cependant des difficultés même moindres, quand le magnétisé en léthargie reste dans cet état pendant plusieurs heures, suffisent pour jeter le plus grand découragement dans la famille et chez le magnétiseur.

De plus, il faut ajouter que des hommes de peu de tête et de mauvais cœur se sont fait un plaisir d'avancer la simple idée de cette difficulté pour enrayer la propagation du magnétisme.

C'est ainsi qu'à Brescia, en 1852, pour exciter la haine contre mes études et contre ma personne, on fit courir le bruit dans les cafés et dans les familles qu'une jeune fille, nommée Botti, était déjà morte d'une léthargie magnétique de quatre jours, qui ne put être détruite ni par moi, ni par d'autres. Je me trouvai forcé de défier par la presse, qui que ce fût, de désigner le quartier, la rue et le nu-

méro de la maison où était arrivé ce cas de mort. — Eh bien! *personne* ne répondit à ce défi.

Je répète donc que pour la sûreté des personnes à magnétiser, pour la tranquillité de leur famille, pour l'honneur des magnétiseurs et pour encourager la continuation des études magnétiques en Italie, il me tardait d'éloigner du champ du magnétisme pratique cette difficulté.

En 1851, mes observations graduées sur l'axe cérébro-spinal me mirent sur la voie de la phrénologie magnétique, qui me conduisit à la solution que je cherchais.

Ce fut en étudiant les propriétés des métaux et les différentes manières dont ils affectaient les somnambules soumis à leur action, que je fis cette importante découverte. Je commençai mes observations par les deux métaux les plus répandus sur le globe : le fer et cuivre. Je remarquai que le fer renforçait chez mes sujets les phénomènes du somnambulisme et les forces musculaires. Le cuivre diminuait ces phénomènes et ces forces.

Un cylindre de fer empoigné par les somnambules augmentait cette clairvoyance qui est le plus haut degré du somnambulisme. Puis, il donnait une telle vigueur à leurs forces, que quelqu'un d'entre eux, ne souffrant plus d'être assis, se levait, prenait une pose hardie, et parfois, avec un air menaçant, mesurait des coups de poing et des soufflets.

Le cuivre produisait des effets tout contraires. Des pièces de cuivre rognées, mises dans la main du somnambule, l'affaiblissaient et elles tombaient par terre. Son bras, entouré d'une bande de cuivre mince et flexible, perdait toute sa force et tombait. En approchant de lui, sans même le toucher, une baguette du même métal, il devenait sombre pâlissait, s'affaissait et s'évanouissait.

De telles observations sur les métaux étaient tout à fait nouvelles.

Dans les premières époques du magnétisme, Mesmer et ses disciples jusqu'à Puysegur, faisaient usage de petites baguettes de fer pour renforcer l'action magnétique. — Quant au cuivre, les magnétiseurs allemands, français et

italiens avaient remarqué qu'il produisait sur les somnambules une impression désagréable.

En réfléchissant que l'action du cuivre dans les expériences magnétiques devenait adversative, diminutive et pour ainsi dire négative, je m'avançai à conjecturer que si ce métal était réduit à la forme d'un long fil, pendu au bras ou au flanc de sujets somnambules, jusqu'à terre, il pourrait peut-être, à la manière d'une tige métallique qui décharge la machine électrique, soustraire entièrement du sujet la puissance invisible qui le constitue somnambule.

Je me mis à l'œuvre; le résultat répondit promptement et heureusement à ma pensée; car aussitôt que le fil pendu à la main, au flanc, au genou des sujets toucha la terre, leur somnambulisme se dissipa et disparut. Cette expérience, que j'ai faite maintes fois à Brescia, et que d'autres ont répétée ailleurs, a toujours obtenu le même succès et le même heureux résultat, même dans les cas de sommeil magnétique qui ne cédaient à aucun des moyens indiqués dans les traités de magnétologie comme efficaces pour le réveil.

L'expérience est convainquante et facile à faire. Que l'on prenne pour sujet une personne subissant facilement l'influence magnétique et qui déjà ait été souvent mise en état de somnambulisme; qu'on fasse descendre de sa main droite le fil en question, de sorte qu'il traîne à terre : on ne réussira pas à la magnétiser. Cette épreuve a été faite bien des fois. Il y a toute apparence que le fil attire à lui et absorbe le fluide du magnétiseur. Donc non-seulement ce fil dissipe le sommeil et le somnambulisme déjà provoqués, mais il empêche ces phénomènes de se produire.

Pour le moment, je ne cherche pas la raison de ce résultat; il me suffit seulement d'en constater la réalité pour la solution pratique du problème que je me suis posé; et cela suffira aussi, je l'espère, à rassurer les étudiants magnétiseurs et à bannir en eux la crainte de ne pouvoir réveiller leurs sujets.

Il importe que cette propriété du fil de cuivre soit con-

nue, et il serait désirable que tous les journaux s'occupant du magnétisme publiassent cette découverte : ce sera un grand pas pour la science mesmérique.

ARTICLE 2

Le fil de cuivre et le Somnambulisme spontané ou noctambulisme.

Parmi les différentes *formes* physico-psychologiques de notre vie, y en a-t-il une qui ressemble vraiment au noctambulisme, nommé aussi somnambulisme spontané ou affection somnambulique? — Oui ; c'est cette *forme* qui, étant restée inconnue pendant plusieurs siècles aux psychologistes, aux physiologistes et aux médecins, fut reconnue en 1784 par l'ingénieux observateur Armand de Puységur, chez des sujets qu'il avait magnétisés [1]. Cette forme ressemble tellement au noctambulisme, qu'elle fut appelée *magnétisme somnambulique* ou *somnambulisme magnétique*.

Depuis cette époque, cette nouvelle forme s'est propagée dans tous les pays.

L'identité du *somnambulisme ancien* et du *somnambulisme moderne* fut reconnue par Puységur [2], puis par Lemoine [3]; je l'ai vérifiée moi-même sur des somnambules magnétiques et sur des noctambules.

Pendant le printemps de 1852, à 7 heures du soir, je provoquai le somnambulisme chez une jeune fille, Mathilde Begnotti, chlorotique. Elle n'avait jamais été noctambule ; dans les six soirées suivantes, à la même heure, elle redevint spontanément somnambule et se promena par la maison, de sorte que personne n'aurait pu distinguer si ce somnambulisme était naturel ou provoqué.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal*. Paris 1784.

(2) *Recherches et observat. physiologiques dans l'état de somnambulisme naturel et dans l'état de somnambulisme provoqué par l'art magnétique*. Paris 1811.

(3) *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique*. Paris 1811.

Je déduisis de cette frappante ressemblance entre les deux états qu'ils devaient avoir une certaine affinité, et je conçus l'espoir que le fil de cuivre, qui dissipait si parfaitement le somnambulisme magnétique, exercerait une influence semblable sur le noctambulisme, puisque *quae sant sunt simi inter se, ab cadem superveniente vi similiter officientur.* Je pensai par ce moyen empêcher le noctambulisme de se produire et même le détruire entièrement.

En 1866, dans l'après-midi du 22 Novembre, M. César Josoni, de Calvitano, voulut bien faire l'essai de mon traitement. Noctambule depuis son enfance, M. Josoni était âgé de plus de 35 ans et d'un aspect athlétique. Depuis longtemps, en désespoir de cause, il avait renoncé à consulter les médecins, qui n'avaient jamais réussi à modifier son état. Ses accès de noctambulisme étaient très-fréquents et duraient fort longtemps. Eh bien ! dès la première nuit de l'application du fil de cuivre, il n'eut plus aucun accès.

Le bruit de cette guérison se répandit et beaucoup de noctambules vinrent auprès de moi de toutes les parties de l'Italie. Tous ceux que je traitai furent guéris, mais il y en eut qui refusèrent l'application de mon fil, prétendant que je le tenais du diable, et ils préférèrent rester noctambules plutôt que de s'en servir.

Voici ma méthode : chaque soir le malade s'entoure une jambe, prés du mollet, avec un fil de cuivre mince, bien nettoyé, continu et d'une longueur telle qu'il traîne à terre. Par ce procédé si simple, le malade jouit d'un sommeil tranquille, et, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques semaines, la guérison complète est obtenue.

Il est important que le fil soit bien uni dans toute sa longueur, qu'il ne contienne aucun atome de fer, et qu'il ne touche non plus à aucune barre de ce métal, car le fer diminue l'action du cuivre en la contrariant.

Me sera-t-il permis d'établir ici une comparaison. — Quel est le chiffre des individus qui, dans un pays vaste et très-peuplé, privé de paratonnerres, meurent frappés

de la foudre ? — Et, dans le même pays, dans un temps égal, quel est le nombre des noctambules qui périssent par suite de chutes ?

En comparant le nombre des victimes de ces deux causes, atteintes pendant ces dix dernières années dans notre province, je conjecture que les victimes du noctambulisme sont aussi nombreuses que celles de la foudre. Ainsi, le fil anti-somnambulique et le paratonnerre ont un droit égal à la reconnaissance de l'humanité et sont de première nécessité.

Il ne manque cependant pas d'esprits contradicteurs qui, pour contester l'utilité de ma découverte, prétendent que le noctambulisme peut à peine être considéré comme une maladie, que c'est, tout au plus, un simple état qui disparaît spontanément, au bout de quelque temps, sans aucune cure médicale, et qu'il existe, du reste, pour faire cesser cet état, maints remèdes plus que suffisants.

« Le noctambulisme ne doit pas être considéré comme une maladie ! » — La simple statistique des cas de mort provoqués par cet état est la réponse la plus éloquente qu'on pourrait faire à cette étrange assertion. Qui ne sait, du reste, combien sont fréquentes les hallucinations auxquelles ces malheureux se trouvent en proie pendant leurs promenades nocturnes et les chutes qui en sont la conséquence ? Qui ignore les actions criminelles commises pendant cet état, et relatées dans les annales de la médecine légale ? — Et on voudrait taxer cette maladie de peu d'importance !

« Le noctambulisme est une maladie contre laquelle on a eu de tout temps des remèdes suffisants. » — Qu'on en cite un — un seul — qui ait guéri le noctambulisme ! — Si cela était, pourquoi, pendant tant de siècles, pourquoi, à notre époque même, au lieu d'employer ces séquestres, ces cachots, ces chaînes avec lesquelles on garrotte les malheureux noctambules, pourquoi ne fait-on pas l'application de ces remèdes si suffisants ? — Pourquoi, puisque le noctambulisme est si facile à guérir, est-il rangé,

en Europe et en Amérique, parmi les affections qui dispensent du service militaire?

« C'est une maladie qui disparaît toute seule. » — Cela est vrai, du moins dans le plus grand nombre des cas; mais, pendant sa durée, elle expose à de graves dangers. Ne pas les prévenir lorsqu'on le peut serait une légèreté inconcevable et une cruauté. De plus, si cette affection disparaît ordinairement chez le plus grand nombre, il en est quelques-uns qui la conservent toute leur vie. En 1866, M. le Dr G.-B. Crescini, médecin à Orne, avait dépassé l'âge de 70 ans et était noctambule dès son enfance; une nuit, à la suite d'une hallucination somnambulique, il se précipita du haut d'un escalier, et mourut au bout de trois jours.

D'autres adversaires se présentent enfin, qui n'ont pas plus de savoir que les précédents, mais qui font plus de bruit. Ceux-là ne discutent pas : ils nient. Selon eux, le fil de cuivre n'a jamais guéri et ne guérira jamais ni noctambules ni somnambules magnétiques ; de là des injures et des marques de profond dédain contre le remède et son auteur. Que ces Messieurs se montrent conséquents : avant de juger, qu'ils examinent! Lorsqu'ils m'amèneront des somnambules soit naturels, soit magnétiques, je leur prouverai la véracité de ce que j'avance, et l'on jugera qui a raison d'eux ou de moi.

ARTICLE 3

Le fil de cuivre et les Tables tournantes.

En 1853, les journaux apportèrent en Italie les premiers détails sur les tables tournantes américaines et sur les phénomènes qui avaient été observés à ce sujet en France et en Allemagne. Mes expériences sur le magnétisme m'avaient déjà laissé entrevoir la possibilité de ces phénomènes, et les assertions verbales ou écrites de nombreux spectateurs très-éclairés et dignes de foi ne me lais-

sèrent aucun doute sur leur réalité. Bien différent de ces sceptiques qui ne croient que ce qu'ils voient et touchent, je n'hésitai pas à croire à l'authenticité des récits qui étaient faits, et je voulus pénétrer les causes de ces mouvements si extraordinaires et qui paraissaient si mystérieux. Les explications qui étaient données ne me satisfaisaient pas : je ne pouvais admettre une cause mécanique ou organique non plus qu'une cause psychologique ou mystique. Je m'imaginai que les mouvements des tables provenaient plutôt de l'impulsion donnée *inconsciemment* par la force magnético-vitale des expérimentateurs et des consultants, et je conjecturai que la *chaîne* formée par ceux-ci provoquait un courant magnétique impulsif, assez puissant pour produire le craquement, la vacillation et le mouvement progressif de rotation de ces tables. Je pensai que les mains des expérimentateurs, quoique ne pensant pas elles-mêmes, transmettaient la pensée prédominante de chacun d'eux à la table, et que les mouvements de celle-ci n'étaient que la reproduction vague de ces pensées.

Ne pouvant concevoir d'où provenait cette force dynamique mystérieuse non plus que cette manifestation de la pensée, les expérimentateurs, semblables en cela aux enfants qui entendent pour la première fois l'écho de leur voix dans la montagne et qui en cherchent l'auteur, crurent de bonne foi que ces manifestations étaient produites par une puissance invisible et indépendante d'eux-mêmes. — Quant à moi, elle me parut toute naturelle. Et en effet, que signifient en définitive les plus fameuses réponses données par les tables-oracles, sinon l'écho de quelque pensée juste ou injuste, noble ou ignoble, élevée ou basse, et toujours en rapport avec la moralité ou le savoir des expérimentateurs ?

La force magnétique transmettant la pensée prédominant dans le *moi* de l'un ou de plusieurs des expérimentateurs : tel est l'*Esprit* qui répond à leurs demandes.

J'écrivis ce que je pensais de ces manifestations des tables tournantes à M. le docteur Argenti, de Padoue, le

priant de vouloir bien faire assister à ses expériences sur les tables son somnambule, M. Rosane, jeune homme d'une clairvoyance très-grande, afin que celui-ci examinât le phénomène et dise ce qu'il en pensait, non seulement à moi, mais aussi que le résultat de ces observations soit publié dans la *Chronique magnétique* de Milan.

Ce jeune homme aperçut des courants *lucides* se répandre sans interruption des doigts des expérimentateurs et des assistants, et la table se mouvoir suivant l'impulsion de ces courants.

Le *Chroniqueur Milanais* reproduisit fidèlement le rapport de M. Argenti, mais en ajoutant qu'il se pourrait que le somnambule Rosane ait été victime d'une illusion et ait pris pour un phénomène produit par les expérimentateurs, ce qui n'était qu'une hallucination de son propre cerveau.

Je pense que M. Argenti, qui s'occupait beaucoup d'expériences sur les tables, aurait dû ne pas s'arrêter à ce doute et répéter devant un autre somnambule clairvoyant l'expérience déjà faite devant M. Rosane.

Plus tard, la cause du mouvement des tables fut éclaircie par le moyen du fil de cuivre. Le 24 Avril 1869, M. Chevillard, l'un des membres les plus distingués de la Société de Magnétisme de Paris, ayant entendu parler de mon fil et de ses propriétés, en fit l'application à la table tournante. Mademoiselle H***, médium, voulut bien se prêter à cette expérience, et mit sa table en mouvement. Les oscillations étaient suspendues toutes les fois que le fil de cuivre que M. Chevillard avait apporté avec lui, et qui traînait à terre, se trouvait, par l'un de ses bouts, mis en contact avec la table sous la main de Mlle H***. Le médium expliqua à sa manière ce phénomène : il dit que les esprits d'outre-tombe abhorrent les métaux, et que si une table était recouverte de petites lames de cuivre, ou si ses pieds en étaient revêtus, les Esprits ne répondraient jamais par cette table. M. Chevillard pensa que le fil de cuivre soustrayait à la table le fluide magnétique qu'y insinuait

le médium à son insu (1), ce qui annulait la force mouvante.

Cette expérience de M. Chevillard n'est-elle pas convaincante et peut-elle encore laisser un doute sur la nature de la force motrice des tables ? et par là la déclaration du somnambule Rosane n'est-elle pas confirmée ?

En résumé, le fil de cuivre empêche la magnétisation d'une personne éveillée, prévient les accès de somnambulisme naturel, et, appliqué d'avance à une table, l'empêche de tourner : c'est une action *préventive*. Ce même fil, qui dissipe le sommeil magnétique déjà provoqué, qui arrête un accès de noctambulisme, appliqué à une table déjà mise en mouvement, l'arrête : c'est une action qui *réprime*, qui *détruit*.

En présence de ce parallélisme dynamique qui rappelle l'ancien axiome : *quæ sunt æqualia unitertis, sunt æqualia inter se*, est-il trop audacieux d'en déduire que chacune de ces trois évolutions : somnambulisme magnétique, noctambulisme et mouvement des tables naît d'une surabondance interne de forces magnétiques et que le fil de cuivre en empêche l'apparition ou dissipe ces forces aussitôt qu'elles paraissent, puisqu'en démagnétisant il détruit cette surabondace ?

Brescia, 9 Octobre 1871.

Giovanni PELLIZZARI.

(1) *Union magnétique*, n° 345, 25 Mai 1869, page 264.

M. LAFONTAINE fils, de retour d'un voyage en Italie, reprendra dans peu de jours ses traitements magnétiques.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE ONZIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1871

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1871

IIIe NUMÉRO. — MARS 1871

IVe NUMÉRO. — AVRIL 1871

Ve NUMÉRO. — MAI 1871

VIe NUMÉRO. — JUIN 1871

VIIe NUMÉRO. — JUILLET 1871

VIIIe NUMÉRO. — AOUT 1871

IXe NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1871

Xe NUMÉRO. — OCTOBRE 1871

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1871

XIIe NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1871

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

12me ANNÉE — 1872

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

—

1872


LIBRARY


CATALOGUED
F. K. M.

N° 1. Janvier 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Avis. — Toutes les guérisons doivent pouvoir s'expliquer, par M. Du Potet.— Phthisie guérie par le magnétisme (suite et fin), par Lafontaine.

Nous commençons seul notre douzième année, sans aucun collaborateur; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir, quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement auxpartisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons

l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie, et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Nous prenons à la *Thérapeutique* de M. Du Potet un article des plus remarquables, et auquel, dans l'intérêt du magnétisme, des magnétiseurs et des malades, on ne saurait donner trop de publicité.

Nous approuvons de tous points les avis que ce savant magnétiseur donne sur la pratique du magnétisme et nous ne saurions trop encourager les magnétiseurs à les étudier, à les commenter et à les pratiquer.

Toutes les guérisons doivent pouvoir s'expliquer (1)

« Les magnétistes ont oublié, dans leurs observations, de constater ce qui est le plus utile à l'art de guérir. Ils se sont tus sur l'apparition et la marche des symptômes qui résultaient de l'introduction du magnétisme dans le corps des malades; ils semblent n'avoir tenu qu'à une chose, à la justification de la bonté du magnétisme, en montrant des gens guéris. S'ils eussent examiné avec attention le travail souterrain, éclatant parfois comme le feu qui pénètre dans une mine, qu'opère le magnétisme, ils eussent reconnu, dans le tumulte occasionné, les voies dont la nature se sert pour purger, nettoyer, rejeter enfin par ces soupapes les impuretés accumulées dans les tissus; toutes modifications qui donnent lieu aux plus singulières opérations de chimie transcendante.

(1) M. Du Potet. *Thérapeutique magnétique*, pag. 117 et suivantes. 1 vol. in-8. Édit. 1863. Germer-Baillière.

Ce sont ces connaissances qui rendent un magnétiste bien supérieur à celui qui ne les possède point; il cesse dès lors d'être un instrument mécanique, et son intelligence, recevant une vive lumière, le fait entrer à l'instant dans le domaine du positif. C'est cette lumière qui manque si souvent aux médecins pour lesquels tout est conjectures; c'est pourquoi leur désir, leur bonne volonté de guérir les malades ne peut compenser ce manque de connaissances réelles; c'est encore pourquoi les médecins, s'effrayant des symptômes qui annoncent la lutte entre les forces qui conservent et les causes qui détruisent, se jettent tantôt à droite, tantôt à gauche, sans aucun principe fixe.

Un magnétiste expérimenté doit considérer sans effroi les développements successifs des symptômes qui annoncent une maladie grave : la chaleur vive, la fièvre, la sécheresse de la langue, les points douloureux qui peuvent se manifester soit dans l'abdomen, soit dans la poitrine, le délire même ne sera plus qu'un accident prévu. Il doit savoir que quels que soient les désordres des humeurs et la confusion de leurs mélanges, confusion si grande qu'elle donne l'idée du chaos, son remède sera à coup sûr efficace. Il doit comprendre que ce désordre vient de ce que le principe intelligent, qui jusque-là avait maintenu l'équilibre, n'a plus eu la possibilité de faire mouvoir d'une manière régulière les instruments qui étaient à son service : aussi voit-on des engorgements de tissus se produire et se former, des dépôts de matières auparavant inoffensives et partout bien distribuées, maintenant devenues acres et caustiques au point d'altérer profondément les tissus qu'elles parcourent, au point de compromettre l'organe entier où elles s'arrêtent et séjournent. Le magnétiste comprendra qu'il ne faut point laisser en repos, ni trop s'accumuler ces humeurs rendues putrides; qu'il faut absolument les diviser, les forcer à circuler et leur faire prendre le chemin des émonctoires dont nous avons parlé : c'est ici le point capital d'une application savante du magnétisme; il faut que l'intelligence éveillée remplace dans

ses fonctions le principe dont nous parlions tout à l'heure, qui ne peut plus gouverner la machine.

Art sublime et trop ignoré!... Lorsqu'un enfant sous les yeux du maître fait des erreurs de calcul ou de sa main trace un trait irrégulier, le maître est là qui lui prend la main, et en la conduisant redresse le tracé mal fait, ou rectifie ce que le calcul avait de faux : ainsi doit faire l'intelligence vis-à-vis du principe de vie agissant irrégulièrement ou seulement affaibli.

On pourrait croire ici que notre raison s'égare, et que l'analogie que nous avons exprimée est tout à fait arbitraire ; mais cette possibilité que nous n'avons que laissé entrevoir est réelle, et l'on parvient à en démontrer l'évidence. Il faut pour ceci se demander comment chez des êtres sains qui se sont livrés à l'expérimentation magnétique, on est parvenu à imprimer un mouvement particulier à plusieurs des organes essentiels à la vie, à en fausser le jeu, à faire trouver doux ce qui était amer et amer ce qui était doux ; comment on a pu altérer la sensibilité, l'anéantir même parfois complétement ou l'augmenter dans des proportions inouïes ; comment on a pu purger sans médicaments, et agir sur l'entendement d'une manière telle que l'individu ne s'appartient plus, etc.

Eh quoi ! vous avez fait ces choses, vous avez agi sur l'esprit, annihilé les forces, et vous ne pourriez concevoir, vous le régulateur pour un instant des actes de la vie d'autrui, vous ne pourriez concevoir que la même puissance vous est dévolue sur l'être malade ? Hé ! qui donc pourrait vous empêcher de faire ce travail ? Vous ne trouverez plus la même résistance du *moi* qui vous était alors opposé : Dans la douleur, la personnalité s'efface, on ne songe guère à lutter de force avec vous ; vous n'avez rien à craindre que le sphacèle, la gangrène enfin, parce que dans ces deux cas les tissus sont morts, et que votre agent magnétique ne pouvant y pénétrer, devient dès lors impuissant à conduire votre pensée.

Vous, magnétistes, vous vous bornez le plus souvent à des magnétisations purement physiques, vous saturez vo-

tre malade de ce fluide bienfaisant qui émane de vous, et qui, généralement, nous devons le dire, est assez puissant pour assurer le succès, car il est doué, lui aussi, d'un rudiment intelligent ; mais vous fermez trop souvent les yeux sur le mouvement interne de vos propres organes, qui vous indiquent par le malaise qu'ils éprouvent où vous devez porter l'excitant magnétique que la nature vous a donné.

C'est entrer trop vite peut-être dans les difficultés de la pratique, et beaucoup de mes lecteurs sans doute ne pourraient me suivre ni me comprendre ; nous allons tâcher de rendre notre pensée plus claire. Comment se fait-il qu'un malade se voie débarrassé de ce qui avait menacé sa vie, lui qui a paru étranger à tout ce qui se passait dans son organisme, lui dont la *raison* a été seulement spectatrice de la lutte qui s'y est livrée ? Il a fallu nécessairement qu'une intelligence quelconque ait dirigé le travail qui s'y est opéré : sur ce sujet, tout ce que les médecins, les physiciens et les chimistes ont pu dire d'opposé n'est que pure rêverie. Ce ne sont point des attractions ou des répulsions chimiques ou mécaniques qui peuvent régulariser des désordres, ce n'est point non plus la matière se dirigeant d'elle-même par les lois connues qui peut produire de tels résultats, car si cela était, la vie ne ferait qu'apparaître, ainsi que cela est dans les corps cristallisés, et serait à peine constatée. L'erreur des médecins et l'inanité de leur système vient de la pensée qu'ils ont que la vie se gouverne d'après les lois des corps inorganiques. La nature a d'autres ressorts, d'autres moyens, la vie obéit à d'autres lois que la matière, elles sont plus relevées, et ce qui nous constitue a l'intelligence en propre, il ne peut en être autrement ; mais sans vouloir entrer dans le développement de cette vérité et combattre plus longtemps le matérialisme de nos adversaires, nous dirons à tout magnétiste, qui partagera les vues ou les idées des médecins, qu'il ne verra point dans les traitements ce que la nature a voulu qu'on y vît. Il est donc bien essentiel de comprendre ce double mécanisme par lequel nous manifestons

nos œuvres, dont quelques-unes paraissent véritablement surhumaines : d'abord, l'action de la matière sur la matière ; puis, celle des forces médicatrices agissant comme régulatrices suprêmes, et obéissant dans cette circonstance au principe qui sait tout, l'âme.

Tristes remèdes que tous les remèdes des médecins.... Que voulez-vous que la nature en fasse? En supposant pour un instant qu'ils contiennent véritablement une bénigne essence, elle devient inutile, et ne peut produire d'autre effet que celui que les aliments déterminent sur des surfaces enflammées. C'était avant la maladie qu'il fallait les administrer pour corriger le vice des humeurs; mais nous n'en sommes point là, les médecins ne prévoient pas et les malades eux-mêmes n'ont recours à la médecine que lorsque déjà des détériorations manifestes ont eu lieu, et qu'un empêchement à la vie habituelle est survenu avec quelque symptôme menaçant.

Le magnétiste, s'il veut exceller, doit posséder une espèce de double vue ou tout au moins l'instinct médical.

Qu'il n'oublie point que la nature et le travail la lui donneront, s'il s'applique à ses traitements, et s'il s'y voue corps et âme. Qu'il fasse ce que fait le médecin qui, pour n'arriver cependant qu'à une science conjecturale, travaille pendant des années et n'amasse que des connaissances trop souvent inutiles; il n'a point, comme le magnétiste, ce qui vivifie les œuvres et donne la lumière.

La science vraie est facile à acquérir quand on part de principes certains; tout ce qui vient ensuite est la conséquence rigoureuse de ces principes. Ainsi, un médecin ne sait jamais si ce sont ses remèdes qui ont guéri le malade, tant leur action est douteuse ou incertaine; le magnétiste, au contraire, voyant naître des phénomènes qui sont le produit de l'agent dont il dispose et qu'il ne peut méconnaître, a une base qui ne peut être controversée; il s'appuie sur des réalités où l'imagination n'a point de prise, il est dans le vrai et sa marche est assurée.

Si je donne quelques développements à ces considérations, c'est qu'il ne faut point que l'application du magné-

tisme ait en elle quelque chose de douteux. Celui qui ne suivra point d'abord les règles que je trace, s'égarera sans nul doute; il fera de l'*empirisme*, sera réduit, comme nos adversaires, à des conjectures, et il n'aura plus aucune certitude dans sa pratique. C'est ce qui malheureusement existe encore aujourd'hui et ce qui fait la force de nos contradicteurs, car celle-ci ne vient que de notre faiblesse; mais les rôles seront changés, j'en ai l'espoir, si je puis faire passer mes convictions dans l'esprit des magnétistes et les amener au travail.

Beaucoup de magnétistes ont cru que le magnétisme dispensait de toute instruction, et qu'il suffisait de posséder la foi. Sans doute on peut réussir, dans quelques cas, à guérir des maladies même fort graves, par une suite de magnétisations faites sous l'empire d'une conviction profonde; mais la science n'est point là : la foi ne se discute pas, et nous sommes dans un monde où tout se discute et où il ne doit rester debout que ce qui peut obtenir une sanction universelle.

C'est en raison de cette disposition des esprits que nous allons voir périr, de notre temps, des croyances que l'on pensait solidement établies; c'est pourquoi encore le magnétisme fait chanceler, quoiqu'il soit faible encore, l'édifice médical tout entier; car la médecine ne se discute pas non plus, elle ne peut donner l'irrécusable preuve de la certitude des principes qui lui servent de base.

Si l'on a laissé de côté la morale, en tant que science, c'est parce que ses principes, quoique certains, ne peuvent se démontrer à tous les êtres. On ne discute pas longtemps sur une force découverte : l'électricité, le galvanisme, la vapeur et d'autres agents sont universellement connus et adoptés, le doute n'est plus permis; le magnétisme animal étant également une force entre les mains de tous les hommes, c'est seulement ses lois qu'il faut faire connaître.

Il faut que le mot vertu se traduise par faits, propriétés, etc... Le reste découlera de soi, ce ne sera plus qu'une question de temps.

Avec cet agent, il faut que vous puissiez remplacer la saignée, les purgatifs, les apéritifs et les sudorifiques. Il faut qu'avec son secours vous ouvriez les soupapes que la nature a établies pour rejeter le sang qui trouble l'équilibre. Il faut que vous parveniez, avec son concours, à faire fonctionner d'une manière régulière le grand égoût placé dans le centre de notre organisation; que toute sécrétion arrêtée soit rétablie dans la loi primitive, et qu'enfin les fonctions de la peau, si souvent gênées ou interrompues par des matériaux qui s'accumulent dans son tissu, soient rendues libres, afin que tous les agents qui doivent sortir de nous ou y entrer à chaque instant, trouvent les voies ouvertes à leur circulation.

Il doit en être de même pour des fonctions plus cachées et plus mystérieuses.

Si la nature n'avait créé qu'un seul tempérament, la marche serait aisée et la médecine facile; mais il n'en est point ainsi. Ici la sensibilité prédomine, ailleurs, c'est la lymphe; dans d'autres cas, c'est la bile ou le sang. Ces diverses constitutions ne paraissent pas être seulement des déviations, elles semblent venir d'organes construits selon des lois particulières et qui semblent dès le principe menacer la vie (1). Nul ne connaît les lois qui président à la formation des êtres, ni pourquoi ceci plutôt que cela: Nous ne voulons point sonder ce mystère, nous voulons seulement prendre les choses telles qu'elles se montrent à nos sens; hé bien, ici encore l'agent magnétique a la puissance de corriger une partie de ce que nous regardons comme des écarts de la nature, de produire une sorte d'équilibre momentané ou durable dans le jeu des organes.

Mais comment, dira-t-on, avez-vous conçu la pensée de faire jouer un rôle si grand à un seul agent et de lui donner tant de vertus? je répondrai : ces vertus se révèlent d'elles-mêmes à qui sait examiner; elles ne viennent pas d'un rêve de l'esprit, mais se prouvent d'une manière ri-

(1) Nous montrerons bientôt comment la nature se trompe parfois ou laisse ignorer son but.

goureuse par une application raisonnée du magnétisme; je n'y suis donc pour rien, et je ne cherche qu'à faire prévaloir une simple vérité.

Je n'ai pas mentionné encore un des faits les plus essentiels du magnétisme, c'est celui-ci : les affections les plus nombreuses qui déroutent complétement les médecins et jettent les malades dans le désespoir, parce qu'elles n'ont point de fin, vous les avez devinées déjà, ce sont les maladies nerveuses. Le magnétisme semble devoir être leur souverain remède, il semble devoir modifier et détruire les nombreux accidents dont la source première est cachée : en effet, il agit d'abord sur la sensibilité, il pénètre dans les centres nerveux et force à circuler l'agent du mouvement et de la sensibilité; il détruit les obstacles qui s'opposaient à sa circulation, et empêche, par conséquent, l'accumulation des forces vives dont les effets sont semblables à l'électricité. Ici encore la nature avait préparé des soupapes pour le trop plein, elles s'ouvrent d'elles-mêmes sous la main du magnétiste et produisent sous nos yeux l'effet d'une saignée nerveuse, ce à quoi les médecins avaient toujours pensé sans avoir l'espoir d'arriver à un résultat. Mais tout ceci s'établira clairement, et pourra se vérifier de manière à ne plus pouvoir être remis en discussion.

On doit voir quel changement nous voulons apporter dans l'enseignement du magnétisme: saisir d'abord tout ce qui est purement physique; et puisque l'agent a des propriétés multiples, faire ressortir tout ce qui offre quelque analogie avec les phénomènes électriques, avec le galvanisme et l'aimant, car ce sont les premiers phénomènes que l'on constate. Il y a là immensément de faits qui s'expliquent d'eux-mêmes; on voit des similitudes qui prouvent indubitablement que le magnétisme emprunte à ces agents leur principale force d'action, ce qui exclut du point de départ le merveilleux que l'on y avait attaché, et fait rentrer dans le domaine du positif et dans la science ce qu'on pensait devoir n'en faire jamais partie. La physiologie se trouve immédiatement enrichie et le mécanisme du jeu des organes cesse d'être insondable, car on a saisi le principal agent du mouvement et de la vie.

Il y a tant de merveilles dans la nature, et l'action de nos sens est si bornée, qu'il y aura toujours quelque chose qui nous échappera ; mais le cercle des connaissances humaines s'agrandira sans cesse.

Quant à cette auréole qui entoure le magnétisme, et qui éblouit les esprits et les jette dans le mysticisme, elle doit être soumise à une étude toute particulière ; c'est la partie la plus difficile d'un enseignement, car dans les phénomènes qu'il nous est donné de voir et qui semblent ne rien emprunter à l'ordre physique, on rencontre trop d'inconstance, de mobilité, et un jeu de lumières qui se croisent au point de dérouter les esprits les plus méthodiques : ce que vous croyez saisir fuit, mais fuit en vous entraînant pour vous placer en présence de l'infini. Toute cette partie, sans être bannie de l'enseignement, ne devrait entrer dans les ouvrages qui y sont consacrés, que comme considération philosophique ; mais quoi que nous fassions, le domaine du merveilleux entraînera les esprits, car il a pour lui l'attrait de l'inconnu et le charme de la nouveauté.

Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme.

Suite (1).

....Je venais de réveiller Mlle X***, qui se trouvait bien ; je la laissai ainsi. Le soir, il n'y eut pas d'accès de toux, la nuit fut tranquille et la malade dormit d'un sommeil qui la reposa. Malheureusement, le matin en se réveillant, il y eut encore un violent accès convulsif qui la fatigua beaucoup.

Je la magnétisai pour la calmer, mais sans l'endormir, et tout en causant de temps en temps. Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait la nuit, qui me démontra une fois de plus combien son imagination était vive, exaltée, et

(1) Voyez le n° 10, Octobre 1871, page 164.

combien toutes ses aspirations tendaient à une vie supérieure qu'avec son excessive intuition elle pressentait.

La matinée fut assez bonne et Mlle X*** put prendre un peu de thé.

Lorsque je la vis dans la journée, la malade était toujours surexcitée, ses yeux brillaient comme des escarboucles, et ses joues avaient cette teinte rosée qui colore généralement les pommettes des personnes atteintes de phthisie.

La voyant ainsi, je me décidai à provoquer le sommeil et le somnambulisme; car, dans un cas pareil, il faut, avant tout, abattre cette fièvre, calmer cette exaltation nerveuse toute maladive, et la transformer au besoin en une excitation factice dont on est alors facilement maître.

En vingt minutes, Mlle X*** fut plongée dans le sommeil, et, dix minutes après, le somnambulisme se déclarait par une de ces inspirations qui ne trompent point le magnétiseur exercé.

Dans la promptitude avec laquelle l'envahissement du système nerveux avait eu lieu dans cette séance, il y avait une grande différence avec les trois heures que j'avais été forcé d'employer la veille pour obtenir le même résultat. Mais il en est toujours ainsi, dès que le sommeil magnétique a été produit une première fois.

Ce fut avec peine, dès le somnambulisme paru, que je pus maintenir pendant dix minutes la malade calme et tranquille. Tout à coup son corps frissonna et trembla comme si une frayeur intérieure le dominait; puis, d'un bond, malgré mes efforts pour la retenir, elle fut debout sur sa chaise longue, regardant le plafond avec ses grands yeux ouverts, comme s'ils voyaient à travers les obstacles. Elle retomba à genoux, touchant le siége de sa tête qui se releva aussitôt.

Ses yeux laissaient couler des larmes qui tombaient sur ses mains jointes; elle semblait prier, implorer; son visage exprimait tour à tour l'angoisse, l'espérance, le ravissement : c'était un ange implorant la merci du Dieu puissant. Enfin, les forces lui manquèrent, elle succomba à

cette extase; elle ne put soutenir plus longtemps cette exaltation sublime qui semblait la rapprocher de la divinité.

Pendant tout le temps qu'elle resta dans cet état extatique, je bornai mon action à la soutenir en lui donnant des forces par quelques passes; mais, aussitôt qu'elle fut descendue des hauteurs où ses aspirations l'avaient élevée, je magnétisai avec force par des insufflations et des impositions alternées, afin de la faire sortir promptement de cet état de prostration dans lequel elle était tombée, et qui ressemble trop à un évanouissement, sans cependant l'être. Ensuite, je m'efforçai de la maintenir terre à terre, en agissant par des passes générales sur tout le corps. Pendant dix minutes, je fus le maître; Mlle X*** resta calme : sa respiration fut douce, facile et sans sifflement. Mais, tout à coup, sans changer de position, elle s'écria : « Me voilà, me voilà, prenez-moi. » — Mais, aussi prompt qu'elle-même, par une forte imposition sur l'estomac et une insufflation chaude et prolongée sur le cerveau, je la maintins et la ramenai au calme. Sa petite main saisit alors la mienne et la serra fortement, puis elle me dit : — « Merci, maintenez-moi, je tiendrai ma promesse, mais abandonnez-moi un instant. »

Ce fut alors un état qu'on ne peut définir... une conversation avec des êtres invisibles, — des pensées, — des mots sans suite, — des demandes parlées, — des réponses parlées à des demandes imaginaires, — des signes mystérieux soit d'assentiment, soit de satisfaction; puis, un visage resplendissant de bonheur, une physionomie d'une expression si immatérielle, si divine, que j'eus peur que l'âme de ma malade ne m'échappât et s'envolât dans les régions éthérées où M. Figuier place nos âmes sous le nom d'*êtres surhumains*.

Je ne suis point spirite, on le sait; d'ailleurs, ceci se passait plusieurs années avant que le spiritisme ne fît son apparition à la suite des tables tournantes; et, je le répète encore ici, je ne crois pas à la possibilité de communication avec nous sur cette terre, soit par des êtres

supérieurs d'un autre monde, soit par l'âme de personnes mortes qui habiteraient l'Ether ou tout autre lieu.

Je ne viens pas dire que je ne crois pas à la pluralité des mondes, ni à la pluralité des existences de l'âme, ni à son immortalité, non, non, du reste, ce sont de ces choses pour lesquelles le cadre de mon journal est trop étroit, et que je ne suis pas apte à traiter. Je dirai seulement ici que j'ai toujours eu la conviction, parce que j'en ai toujours eu le sentiment intime en moi, que nous avons une âme, qu'elle est de toute autre nature que le corps, et que, lorsque la vie s'éteint dans celui-ci, cette âme ne meurt pas. Mais que devient-elle ? Là, je m'arrête.

Mais aussi ce que je nie avec force, ce que je repousse avec toute ma raison, avec toute mon intelligence, c'est la communication d'un être mort avec un être vivant.

Aussi, pour moi, la scène que j'avais devant les yeux n'était autre qu'une hallucination, qu'une fantasmagorie provoquée par l'imagination vive et exaltée de la malade, et qui, par la force même de cette exaltation, pouvait produire des accidents tels que la folie ou même la mort.

Il y a des hommes qui sont morts presqu'instantanément, sous l'influence d'une idée ; citons cet homme, sur lequel, dans l'obscurité la plus profonde, on simula une saignée, et qui, continuant à entendre couler l'eau d'un robinet qu'il prenait pour son sang, s'évanouit et mourut.

Il est aussi des exemples d'hommes chez lesquels une pensée a miné lentement la vie, et qui se sont éteints fatalement, sans qu'aucun organe ait été lésé.

En voyant ma malade dans cet état extatique, je magnétisai avec force le cerveau, le saturant de manière à le rendre inerte, à l'annihiler ; et cherchant à agir sur l'âme, en l'enveloppant, en quelque sorte, dans un réseau de fil fluidique, comme celui d'une toile d'araignée.

Bientôt je vis une détente nerveuse, tout le corps s'affaissa ; j'en profitai pour redoubler d'énergie, les passes ravivèrent la circulation, les insufflations firent respirer, et les impositions des mains calmèrent l'agitation intérieure. Dès ce moment, je compris que je n'avais plus en

face de moi que la maladie même, la maladie organique, et que, si je savais employer l'influence que je venais de conquérir sur l'âme, par le système nerveux, son principal agent, je serais le maître de tout cet organisme.

Il en fut ainsi que je l'avais pensé; l'obéissance la plus passive à tout ce que je demandai pendant le sommeil et pendant la veille me fut accordée. Et bientôt, par des magnétisations réitérées et à l'aide d'un régime sévère pour la nourriture composée de viandes grillées ou rôties, de vin de Bordeaux, d'eau magnétisée prise à chaque instant, en boisson, pour adoucir et rafraîchir les voies respiratoires; d'applications sur la poitrine de compresses d'eau magnétisée froide, renouvelées souvent, il y eut un changement remarquable.

J'obtins ainsi, en quelques semaines, une amélioration sensible dans l'état général. Les palpitations, les oppressions disparurent, l'expectoration changea de nature et de forme, la toux ne fut plus convulsive et ne vint plus par accès; les douleurs de poitrine furent à peine senties, la respiration fut plus facile et plus longue; les digestions se firent bien, le sommeil devint calme, d'agité qu'il était toujours; rarement une quinte de toux venait l'interrompre; et, quand elle se présentait, c'est qu'elle avait été provoquée, dans la journée, soit par inadvertance dans le régime, ou par une légère contrariété qu'on cherchait cependant toujours à éviter à la malade.

Les médecins reconnaissaient que les tubercules se cicatrisaient et que ceux qui se formaient étaient en moins grand nombre et beaucoup moins profonds, et surtout, qu'à peine formés ils se cicatrisaient.

Un jour, lorsque j'arrivai, j'entendis la malade se plaindre d'un violent mal de tête que sa sœur lui avait procuré par son taquinage.

Je lui proposai de punir la coupable en lui repassant le mal de tête; elle accepta avec joie; la malicieuse sœur se moqua de moi et me défia.

Mais un instant après que j'eus posé une main sur chaque tête, la figure rieuse de l'espiègle changea d'ex-

pression et bientôt elle s'écria : — « Eh! Monsieur, ôtez votre main, je vous en prie, j'ai la tête dans un étau. » — Et la malade, toute joyeuse, dit de son côté : — « Et moi, je n'ai plus rien. »

La sœur conserva le mal de tête. Elle pensa, ainsi que le père, que la seule pression et la chaleur de ma main le lui avaient donné. Je proposai alors à M. X*** de lui repasser le dit mal de tête, pour lui prouver que ce n'était point une illusion. Il y consentit.

En agissant de la même manière, j'en débarrassai la jeune sœur en faveur du papa, qui déclara que dans ses plus fortes migraines, il n'avait jamais autant souffert. Après qu'il se fut avoué croyant, je le lui fis disparaître aussi facilement que je le lui avais donné.

L'amélioration marchait bien, et chaque jour, en quelque sorte, on pouvait constater un progrès dans l'état de la malade. Nous étions au mois de Mars lorsque, dans une magnétisation pendant laquelle j'avais produit le sommeil, la malade passa au somnanbulisme sans que je m'en aperçusse d'abord. Mais, en la voyant glisser du fauteuil, tomber à genoux, élever les yeux et les mains au ciel, je reconnus qu'elle entrait en extase. Des mots mal articulés, que je n'entendais pas, s'échappaient de ses lèvres; puis, en se levant tout à coup sur la pointe des orteils, elle s'écria : « Le 25 Mai, merci ! » Elle s'affaissa par terre comme si elle était morte; mais, ce qu'il y eut de remarquable, de saisissant, son visage conserva l'expression de bonheur qu'elle avait dans son extase, ce qui n'existe pas ordinairement.

Je fis des insufflations et, aussitôt revenue de cette prostration, elle me saisit les mains en me disant : « A vous aussi, merci, je vous dois la vie, je serai guérie par vous le 25 Mai. » — Elle se tut et je ne pus rien obtenir de plus ; toutes mes prières, toutes celles de sa mère furent inutiles. Elle fut impénétrable.

Mais, à partir de ce jour, il y eut un changement extraordinaire en elle ; on voyait en quelque sorte la vie s'épanouir et, à travers sa peau fine et transparente, le

sang circuler librement dans tout son être. Elle ne crachait plus, elle ne toussait plus; cette petite toux nerveuse, qui reste quelquefois chez des personnes qui ont la poitrine faible, ne se faisait point entendre; elle respirait à pleins poumons; les crises nerveuses et les bizarreries de caractère avaient entièrement disparu. Mlle X*** était devenue d'une douceur angélique, son visage exprimait un contentement, une joie qui se communiquait à tous. Elle allait, elle venait, elle sautait, elle riait de ce bon rire d'enfant que j'observais avec bonheur; et cependant, je l'avoue, avec une certaine anxiété; il devait y avoir une pensée enfouie au fond de cette âme; elle m'inquiétait.

Cependant, les docteurs Trousseau, Rayer, Marjollin, qui venaient de temps en temps, avaient constaté qu'il ne restait ni vestige, ni symptôme de la maladie tuberculaire: à peine s'ils reconnaissaient un peu de faiblesse qui, chaque jour, disparaissait sous l'influence du magnétisme qui activait les forces avec énergie.

Elle manifesta un jour le désir de monter à cheval le lendemain; je ne m'y opposai pas, elle était assez forte pour soutenir cet exercice qui pouvait, s'il était modéré, nous aider dans la guérison.

Son père l'accompagna et revint enchanté. La malade n'éprouva aucune fatigue, aucun malaise, aucune douleur dans la poitrine, pendant et après la promenade qu'elle prolongea une heure.

Quelques jours après, elle me pria de l'accompagner, et elle voulut que nous fussions seuls, même sans domestique; nous nous conformâmes tous à son désir, et nous partîmes.

Après que nous nous fûmes éloignés au galop, elle arrêta brusquement son cheval et le mit au pas; et, me regardant en face, elle me dit: « Je vous dois la vie et ma reconnaissance entière vous est acquise; mais un homme comme vous ne donne pas sa vie pendant des mois, sans éprouver une profonde affection pour l'enfant qu'il a sauvé de la mort; aussi, j'ai une confiance entière en vous.

— « J'aime un cousin qui est l'âme de mon âme, et je veux être à lui Mon père qui m'aime par dessus tout, voudrait me donner à un autre cousin, qui est aussi une loyale nature, mais j'aime Dick... Vous qui êtes mon second père, car je vous dois la vie, arrangez tout. » — Un coup de cravache fit partir son cheval au galop, et je fus obligé de la suivre sans avoir pu dire un mot. Mlle X*** ne s'arrêta pas, et nous rentrâmes presqu'aussitôt.

Voilà donc cette pensée que je pressentais ! Voilà donc cette idée qui paralysait la vie chez cette jeune fille et qui viciait et détruisait toutes les fonctions organiques qui la constitue ! Voilà donc cette idée qui tuait lentement cette enfant, aussi sûrement que le poison le plus violent.

Oh médecins ! qui, sur des symptômes physiques, les seuls dont vous vous occupiez, voyez et croyez à des lésions organiques, même quand il n'y en a pas, et donnant vos remèdes infernaux, destructeurs de la vie, provoquez ces désordres et les formez dans ces constitutions saines qui ne demandaient que du calme, du repos et une affection intelligente qui pût les comprendre.

Que faites-vous, que ferez-vous dans un cas semblable, où, non-seulement, tout le système nerveux est en jeu, mais où l'âme, à laquelle vous ne croyez pas, domine de toute sa hauteur, jette le trouble et le désordre dans la circulation et provoque des accidents de toute sorte, qui déroutent votre science, et auxquels vous ne comprenez rien, mais qui vous rendent muets, et vous font sentir votre impuissance et votre ignorance.

Vous, matérialiste, qui n'admettez pas une force que vous ne trouvez pas sous votre scalpel ; vous qui n'avez étudié que les fonctions organiques, sans jamais chercher à vous rendre compte de la cause première, qui les dominant, les met en jeu ou les suspend selon son bon plaisir, que ferez-vous ? qu'aurez-vous à opposer à l'envahissement de cette force que vous ne reconnaissez pas, et dont vous ne voyez aucun symptôme, aucun signe apparent ? Car, dans bien des cas de désordre et de danger, le pouls ne bat pas plus fort, le cœur est calme et n'a ni sou-

bresaut, ni temps d'arrêt ; la peau, sans être fraîche, est cependant naturelle, et vous ne pouvez pas constater même un mouvement fiévreux ; non, tout est calme physiquement, en apparence, et cependant un danger immense, un danger mortel est là, qui bouillonne au dedans, comme le feu d'un volcan, jusqu'au moment où il vous surprend par son explosion instantanée. Un anéantissement entier s'est emparé de ce corps, qui ne donne plus un signe de vie, et dans lequel, cependant, la vie existe encore, et quelquefois plus active que jamais, mais de cette activité qui tue, aussi bien qu'elle fait vivre. Que ferez-vous, je vous le demande?

Aurez-vous recours aux sinapismes, aux sangsues, aux saignées, pour réveiller la sensibilité disparue? Agirez-vous comme vous le faites dans les attaques d'apoplexie où la vie semble interrompue?

Hélas! si vous êtes consciencieux, sentant votre impuissance devant une force qui vous est inconnue, vous regarderez sans comprendre, et quelquefois la nature, si vous ne la contrariez pas, sauvera peut-être, à elle seule, le malade.

En rentrant, j'étais fort perplexe, et je ne savais en vérité à quel saint me vouer, je me trouvais en face d'une responsabilité immense et toute nouvelle; que faire dans cette circonstance, où, je le sentais, la vie de l'enfant était en jeu, où même un retard dans la décision pouvait compromettre sa santé, et faire évanouir les forces revenues?

M. X*** était Anglais, et tout en aimant sa fille, il devait être jaloux de son autorité, et pouvait, ne pas voir comme moi tous les accidents qui pouvaient découler d'un refus, et par conséquent, tous les malheurs que je prévoyais.

Après mûres réflexions, je me décidai à ne parler au père qu'après avoir provoqué le sommeil et le somnambulisme, pendant lequel je magnétiserais de telle sorte, que je me rendrais maître absolu de l'âme de cette enfant, tout en me promettant de faire tout ce qui dépendrait de de moi pour la réussite de son désir.

Je me rendis le soir, et je magnétisai deux heures sans laisser dire un seul mot à la jeune fille, qui, du reste, était restée calme et tranquille, soit qu'elle vît mes pensées qui lui étaient favorables, soit qu'elle fût tellement magnétisée que j'étais devenu son maître absolu.

En me retournant pour parler à son père, je m'aperçus qu'il était dans un état de somnolence, qui, lorsque je magnétisais, lui devenait habituel, depuis le jour où je lui avais donné et enlevé un mal de tête ; reconnaissant mon influence sur toute la famille, j'en profitai pour attaquer brusquement la question, je dis alors ce que la jeune fille m'avait confié le matin, et je ne cachai pas mes appréhensions s'il y avait un refus. M. X*** me regardait d'un air étonné comme s'il ne comprenait pas ; puis, se secouant, il me dit : — « Mais cher M. Lafontaine, comment avez-vous pu douter de mon consentement à tout ce qui peut donner la vie à mon enfant. Elle veut Dick ; elle sera Mme Dick, dès que vous lui permettrez ; » — et il me serra la main, comme un Anglais la serre quand il est satisfait.

Je réveillai la jeune fille qui comprit aux regards de sa mère et de son père que tout lui était accordé.

Tout se passa bien, la santé, les forces continuèrent à revenir et bientôt le magnétisme put compter au nombre de ses guérisons une phthisie pulmonaire des mieux caractérisées.

Mlle X*** devint Mme Dick... et trois ans après, je recevais encore une lettre dans laquelle elle m'annonçait qu'elle avait un second enfant et que sa santé était excellente.

LAFONTAINE.

DIVERS.

Nous avons lu, dans le *Journal de Genève* du 9 Janvier, les lignes suivantes :

« BAS-UNTERWALD. — Ce paisible petit pays est menacé d'une grève des médecins. Ces messieurs ont formé une

société médicale et décidé une augmentation de leurs honoraires. Le Landrath, loin d'admettre ces prétentions de la Faculté, a décidé, à la presque unanimité, que messieurs les médecins eussent à soumettre leur décision à son approbation.

« Le journal du Bas-Unterwald estime que la meilleure réponse à la grève des médecins eût été une grève des malades. »

— Oui certainement, une grève de malades eût été la meilleure réponse à la grève des médecins, mais...

Les malades, même quand ils ne sont pas trop souffrants, aiment à voir près d'eux un médecin : pour eux, malades, dont l'ignorance des lois de la vie est grande, cet homme est censé tout savoir, tout pouvoir, puisqu'il a été reconnu, admis et armé par le gouvernement pour les soulager, les guérir et même les tuer sans en être responsable.

On ne peut donc point demander aux malades de faire grève; mais ne pourrait-on point demander aux médecins de ne point avilir la profession libérale qu'ils exercent, en en faisant une spéculation commerciale? On disait autrefois : « Noblesse oblige; » on pourrait dire aujourd'hui : « Diplôme honore, » puisqu'il donne à l'homme une position exceptionnelle.

N° 2 Février 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS.

Nous avons commencé seul notre douzième année, sans aucun collaborateur; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire ; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament ; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaî-

tre la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Etude du magnétisme.

Sentir et *vouloir*, tels sont les axiomes du magnétisme, et, si l'on y regarde de près, les axiomes de la physiologie tout entière. Comment, par quel mécanisme, par quel agent intermédiaire la volonté opère-t-elle sur la sensibilité? C'est là le secret du magnétisme. Entre l'esprit et la matière, l'âme impressionnante et l'âme impressionnée, n'y a-t-il pas possibilité d'admettre un moyen d'action, une chaîne physique invisible, enfin une substance subtile intermédiaire, pour ainsi dire, à la matière et à l'esprit. Or le *fluide* admis par les magnétiseurs est cet être conjectural qui pour nous a une importance infinie dans la production de tous nos actes vitaux.

Nous comprenons sans peine que ce *fluide* magnétique, qui échappe à la vue et au toucher, passe encore pour une chimère dans l'esprit de beaucoup de personnes. Cependant il n'est pas nouveau, il y a plus de trois mille ans que cette *chose* était admise sous un autre nom; et cent ans avant que Mesmer, auquel on en attribue la découverte, fût connu, un grand médecin, un grand penseur, un grand philosophe, notre maître à tous, Van Helmont avait tiré de cette hypothèse les plus admirables inductions.

Bien d'autres philosophes l'avaient admise sous d'autres noms. *Sanchoniathon*, le plus ancien des historiens con-

nus, attribuait la conservation de l'univers à un *esprit subtil*, répandu dans l'air, et il est probable qu'il n'était pas l'auteur de cette théorie.

Pythagore répandit en Grèce la doctrine d'un fluide qu'il nommait la *force productrice de l'univers*, etc., etc. Ainsi l'idée d'un fluide universel, que Mesmer au XVIIIe siècle promulgua comme une nouveauté, était et est aussi vieille que le monde.

Mais depuis *Plotin*, qui au IIIe siècle guérissait *sans employer de remèdes*, et attribuait les guérisons qu'il faisait à un système de sympathie et d'antipathie naissant, suivant lui, d'une force unique qu'il nommait *force magique de la nature ;* depuis Plotin, dis-je, jusqu'aux médecins thaumaturges du XVe siècle, la théorie des fluides cessa d'être professée, et fut remplacée par la théorie des mauvais anges.

Van Helmont est certainement le plus célèbre de tous les savants qui se soient livrés à l'étude du magnétisme. Van Helmont est un des plus grands génies que le genre humain ait produits. C'est lui qui fit révolution dans les sciences médicales, en substituant l'étude des lois vitales à la routine des galénistes et des médecins arabes.

Deleuze, qui l'avait beaucoup étudié, dit en parlant de lui : — « C'est lui qui le premier fit connaître le système des forces épigastriques. — Il reconnut l'action puissante de l'estomac sur les autres organes ; il vit également que le diaphragme est un centre principal dans l'économie du corps vivant. En considérant l'ensemble des êtres et en recherchant la cause de leur influence réciproque, il aperçut dans tous les corps un *principe de mouvement* inhérent à leur nature, une *force particulière* que leur a imprimée le Créateur, et par laquelle ils agissent les uns sur les autres, et il donna le nom de *blas* à ce principe d'action. »

« Combien de vues profondes sur l'incertitude de la médecine et sur les moyens de la perfectionner, sur l'insuffisance de la logique scholastique et sur les véritables fondements de nos connaissances, sur la nécessité d'al-

lier les sciences métaphysiques et morales aux sciences physiques et naturelles pour arriver à la vérité, se trouvent dans ses écrits! Combien d'idées maintenant répandues dans plusieurs traités de physiologie et surtout dans ceux de l'école de Montpellier, doivent leur origine aux principes qu'il a le premier énoncés! En chimie, il fit plusieurs découvertes importantes. C'est à lui qu'on doit la première découverte des fluides aériformes, auxquels il donna le nom de gaz, sous lequel on les désigne encore aujourd'hui. Sans lui Stahl n'aurait probablement jamais donné une nouvelle impulsion aux sciences. Si l'imagination de Van Helmont l'entraîna dans quelques erreurs, du moins sa bonne foi n'est jamais douteuse. S'il se crut inspiré, c'est qu'il n'avait puisé ses idées ni dans les livres, ni dans le commerce des hommes, mais dans une profonde méditation des phénomènes de la nature. Ce qui donne un charme particulier à la lecture de ses écrits, c'est l'élévation de son âme, l'absence totale du désir de la réputation et de tout intérêt terrestre; c'est un amour ardent de la vérité, subordonné à l'amour du bien; c'est un sentiment religieux qui met en harmonie ses autres sentiments, et qui, fondé sur une foi vive, mais exempt d'intolérance, ne se montre au dehors que pour la charité; c'est que lors même que son style est obscur, il excite l'imagination du lecteur, émeut son âme et lui fait naître de nouvelles pensées. Le témoignage d'un tel homme est d'un grand poids et ses opinions ne doivent point être rejetées sans examen. Ses divers ouvrages, et particulièrement sa *Dissertation sur la cure magnétique des blessures*, prouvent qu'il avait réellement deviné le principe et connu l'action du magnétisme, et si l'explication qu'il en donne est, à certains égards, erronée, elle est, du moins, assez ingénieuse pour mériter quelque attention.

Van Helmont est l'auteur d'un système d'anthropologie qui a joui longtemps dans nos écoles d'une grande célébrité. Ce système, dont on s'est beaucoup moqué sans le comprendre, et, qui plus est, sans l'étudier, reposait essentiellement sur le spiritualisme.

Van Helmont croyait à l'existence d'une âme immortelle, faite à l'image du Créateur, et de laquelle émanaient la pensée, le libre arbitre et toutes les prérogatives morales dévolues à l'humanité; indépendamment de ce principe divin, Van Helmont admettait une sorte de principe mixte, qui résultait de l'association d'une substance spirituelle avec diverses humeurs et qui présidait immédiatement aux actes de la vie organique, et aux actes instinctifs de la vie de relation. Il ne différait guère, ainsi qu'on en peut juger, de l'âme sensitive imaginée par les philosophes de la même époque.

Van Helmont dit : — « Le magnétisme agit partout ; il n'a rien de nouveau que le nom ; il n'est un paradoxe que pour ceux qui se moquent de tout, et qui attribuent à Satan ce qu'ils ne peuvent expliquer. »

Plus loin, Van Helmont dit : « Il y a des extases miraculeuses, ou des révélations faites à l'homme lorsque son imagination est exaltée ; alors il peut avoir le sentiment des objets éloignés ; une multitude d'exemples le prouvent. Or, ce n'est point l'âme qui sort du corps ; car, une fois sortie, elle n'y rentrerait plus. Il y a donc chez l'homme une puissance *extatique* (1) qui, excitée par un ardent désir, porte sur des objets absents l'esprit de l'homme. Cette faculté est cachée dans l'homme ; elle y est en puissance, et elle ne devient active qu'autant qu'elle est excitée par une ardente imagination ou par un violent désir. »

Ce paragraphe prouve que Van Helmont avait une connaissance exacte de l'état magnétique, désigné de nos jours sous le nom de somnambulisme lucide.

Sauf le mélange d'idées mystiques, Van Helmont développe la même théorie dans le paragraphe suivant :

« Avant la chute de l'homme, dit-il, son âme était douée d'une science innée, d'une puissance prophétique, d'une force par laquelle elle agissait au dehors ; ces facultés

(1) J'emploie ce mot, dit Van Helmont, faute d'un autre plus convenable. *Sic voco etymi penuria.*

existent toujours en elle ; et si elles ne se montrent plus, c'est qu'une foule d'obstacles s'opposent à leur exercice. Cependant, les effets de la chute de l'homme ne se faisant pas autant sentir dans le sommeil, il s'en suit que dans cet état on peut être éclairé d'une lumière surnaturelle, et c'est ce qui explique les phénomènes étonnants que présentent les somnambules. Pendant la veille, les sensations dont nous sommes continuellement affectés nous empêchent de discerner les inspirations intérieures ; et comme les facultés dont l'homme avait été doué primitivement sont engourdies, il faut un moyen extraordinaire pour leur rendre leur énergie. On y parvient par la prière, par la contemplation, par les pratiques qui, en affaiblissant l'empire de la chair, retirent l'âme de cet engourdissement, et lui rendent sa puissance naturelle et magique.

« Lorsque l'imagination, poursuit-il, est fortement excitée, l'âme engendre une idée réelle ou essentielle qui n'est point une qualité sûre, mais une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit. Quand cette idée a ainsi revêtu une substance corporelle et pris une entité ou existence propre, l'intelligence la reconnaît, la volonté s'y attache et la dirige.

« Lorsque cette entité idéale se répand au dehors en esprit vital, elle n'a besoin que d'une légère excitation pour se porter au loin et exécuter ce qui lui est enjoint par la volonté.

« Les corps ne sont que la moitié du monde ; les esprits y sont aussi répandus partout. Ainsi, ce sont les esprits qui sont les ministres du magnétisme ; — non point les esprits du ciel ou de l'enfer, — mais les esprits qui sont formés par l'homme et qui sont en lui comme le feu dans le caillou. — La volonté de l'homme s'empare d'une portion de son esprit vital, qui, s'unissant à l'entité idéale, acquiert une existence intermédiaire entre ce qui est corporel et ce qui ne l'est pas, et se répand comme la lumière.

« La volonté envoie et dirige cette substance qui, une fois lancée, semblable à la lumière, et n'étant pas un véritable corps, n'est arrêtée ni par la distance ni par le

temps. Cette substance n'est point un démon ; elle n'est point produite par le démon : c'est une action de l'esprit intérieur qui appartient à notre nature. Le monde matériel est régi par le monde immatériel, et les autres corps sont soumis à l'homme. »

On peut prendre ces propositions pour les divagations d'un spiritualisme désordonné, tant qu'on n'a pu être témoin de cette matérialisation de l'esprit, de cette sorte d'incarnation de la pensée qui sert de point d'appui à ces prétendues rêveries, mais aussi, quelle admiration s'empare de nous, croyants, pour cet immortel *Rêveur*, que l'histoire du magnétisme semble avoir oublié ! S'il sut voir les faits qu'implique sa théorie, il fut le plus grand observateur de l'époque où il vécut ; s'il les a devinés, il en fut le plus grand génie.

Suivant Van Helmont, le magnétisme de l'aimant et celui de toutes les choses inanimées a lieu par une sympathie naturelle. — « Dieu est la vie, dit-il, son esprit remplit l'univers, et tout ce qu'il a créé a reçu une portion de vie, une sorte de sentiment. C'est cet esprit qui est la cause de la sympathie par laquelle l'action d'un corps se porte de préférence sur un autre : ainsi, lorsque nous attribuons ces sympathies aux propriétés des corps, nous prenons l'effet pour la cause. »

Les théories de MM. Dumas et Berzelius supposent implicitement le même principe, qui fut regardé comme une rêverie pendant un siècle et demi.

Van Helmont dit encore : « — Il y a une vertu magique séparée pour ainsi dire du corps ; elle a lieu par l'excitation de la puissance intérieure de l'âme, et elle produit au dehors les effets les plus étonnants ; car la nature agissant par elle-même est d'autant plus forte qu'elle est plus spirituelle. »

Van Helmont continue : « — J'ai différé jusqu'ici de dévoiler un grand mystère : c'est qu'il y a dans l'homme une énergie telle que par sa seule volonté et par son imagination, il peut agir hors de lui et imprimer une vertu, exercer une influence durable sur un objet très-éloigné. »

On ne peut pas mieux définir la théorie du fluide que nous avons adoptée comme cause de tous les effets magnétiques, et certes cette puissance que nous avons d'agir hors de nous par notre seule volonté est sans doute incompréhensible ; mais concevons-nous mieux comment notre volonté agit sur nos propres organes, comment elle remue notre bras, notre jambe? L'union de l'âme et du corps, l'action de l'un sur l'autre, sont des phénomènes dont la cause est impénétrable. Cependant, si nous réfléchissons sur notre origine, le raisonnement nous prouvera d'abord ce qu'il nous est facile de constater par l'expérience.

Ainsi Van Helmont appuie sa théorie sur ce que — « l'homme est l'image de Dieu, non par sa forme extérieure, mais par son âme, par les facultés dont il est doué. » — Or, Dieu, qui n'a point d'organes corporels, agit par sa seule volonté ; c'est par sa seule volonté qu'il imprime le mouvement à toutes les créatures ; il suit de là que l'homme peut aussi faire quelque chose par sa seule volonté.

« L'âme humaine, continue Van Helmont, étant l'image la plus parfaite du Créateur, c'est en elle que réside, dans un plus haut degré que dans les autres créatures, la puissance de la volonté ; elle la transmet à l'esprit vital qui est en accord avec elle, et qui reproduit extérieurement ses facultés ; mais cette puissance d'agir en dehors ne lui appartient pas exclusivement ; elle se montre, quoique bien plus faible, dans tous les êtres doués de vie et de sentiment ; ceux-ci ont une portion de volonté plus ou moins active, plus ou moins influente, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de l'homme qui les domine tous ; et cela doit être, parce que Dieu est le principe de la vie, et que son esprit est répandu dans toute la nature. »

Plus loin, Van Helmont prétend que nous pouvons attacher à un corps étranger la vertu dont nous sommes doués, lui communiquer certaines propriétés, et nous en servir comme d'un intermédiaire pour opérer des effets salutaires.

Cette allégation renferme et explique toute l'histoire des talismans, des amulettes ; elle a été vérifiée par l'arbre de Busancy magnétisé par M. de Puységur ; par la plupart des magnétiseurs; et prouvée par moi, en particulier, par des expériences répétées souvent, démontrant l'action de l'eau magnétisée sur un instrument de physique, le galvanomètre, dont les aiguilles astatiques sont mises en mouvement par le contact des conducteurs plongeant dans cette eau magnétisée, et par la contre-épreuve, l'immobilité des aiguilles mises en contact par les conducteurs avec l'eau naturelle.

Van Helmont dit plus loin, et nous sommes de son avis : — « Puisque l'homme a la force et le pouvoir d'agir par sa volonté, non seulement sur un être vivant, mais encore sur un objet inerte et éloigné, il est clair que cette énergie lui a été donnée par Dieu, et qu'elle lui est naturelle. C'est donc blasphémer Dieu et s'ignorer soi-même que de transporter à Satan une puissance dont on est doué. »

Nous sommes donc en entier accord avec Van Helmont, en soutenant la théorie du fluide vital, et en la dégageant de toute superstition, de toute immixtion de surnaturel. La force est en nous, la volonté la met en mouvement, et son action se fait sentir. Nous avons donc raison en disant que le magnétisme tout entier est dans ces deux mots : *sentir et vouloir*.

Nous avons lu dans le journal le *Mont-Blanc*, un feuilleton sous le titre de Causerie, publié par M. Gaston de Chaumont. Nous nous étonnons qu'un esprit d'élite comme M. de Chaumont, admette que les faits qu'il raconte, ont eu pour cause les esprits diaboliques ; nous ne comprenons pas qu'on ne voie pas dans ces faits une cause naturelle et toute physique. Si nous reproduisons ce feuilleton, c'est qu'une partie s'est passée à *Carouge*, rue Caroline, ce qu'il ne veut pas dire, et ce que nous disons hardiment, ayant été appelé à cette époque pour observer ces faits dans cette maison, dont nous voulons

bien taire le nom, quoique nous n'en voyons pas la nécessité, car ces faits ne peuvent toucher en rien à la réputation du Comte et de sa famille. Mais voici les faits tels que les raconte M. Gaston de Chaumont. Nous donnerons nos explications à la suite :

CAUSERIE

Par M. Gaston de CHAUMONT.

Le *Mont-Blanc* de mercredi 6 Décembre courant contient le récit de faits des plus étranges, appuyé du témoignage d'un homme fort honorable. Il y est question de pierres tombées dans une chambre d'un plafond n'ayant pas la moindre solution de continuité, de cailloux arrivant de toute part au milieu d'une route et effleurant quatre personnes pour qui les mystérieux agresseurs demeuraient complètement invisibles.

Je ne suis pas du nombre de ceux qui admettent sans preuves, sans examen, des choses aussi extraordinaires, ni du nombre de ceux qui les nient *à priori*.

Les premiers me semblent fort crédules et les seconds bien présomptueux.

Quoi qu'il en soit, ces faits m'en ont remémorié d'autres, plus ou moins récents, et fort étranges aussi.

Je vais en donner un récit très-sommaire.

* *
*

Il y a un peu plus de dix ans, à onze heures du soir, le baron de X... se trouvait dans sa belle villa, située non loin de la route d'Italie, à quelques heures de Chambéry. Retiré dans sa chambre à coucher, il lisait, lorsqu'il entendit plusieurs coups frappés à sa porte.

— Entrez, s'écria-t-il.

On n'entra point, et, au bout de quelques instants, l'on frappa de nouveau.

Le baron s'élança dans le corridor, et, à sa grande surprise, il ne vit personne.

Sa chambre était au premier étage ; il visita le rez-de-

chaussée, puis le second, et il constata que personne n'était levé dans toute la maison. Le corridor sur lequel s'ouvrait la chambre du baron était fort court, terminé d'un côté par une fenêtre, de l'autre par une porte. Il ferma soigneusement cette porte à clef, parcourut une chambre, la seule qui, outre la sienne, s'ouvrît sur le corridor, la verrouilla aussi, et alla reprendre sa lecture. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que des coups plus forts et plus nombreux que les précédents, retentirent contre sa porte. Il ouvrit précipitamment, et, quelque peu effrayé d'un incident aussi bizarre, il se décida de réveiller un domestique et à se faire préparer un lit au rez-de-chaussée. Le reste de la nuit s'écoula paisiblement.

Le lendemain au soir, le baron, conseillé par un de ses voisins, le seul auquel il eût révélé son secret, se retira dans sa chambre habituelle, muni d'un sabre nu qu'il tenait à la maison.

Après une demi-heure d'attente, il entendit plusieurs coups frappés, comme la veille, à sa porte. S'élançant dans le corridor, il donna à droite et à gauche de vigoureux coups de sabre; il lui sembla entendre un gémissement profond; il redoubla les coups dans la direction d'où partait cette plainte qui parut s'éloigner du côté de la fenêtre et disparaître.

A la suite de cette expédition, le baron regagna sa chambre, et depuis lors, il fut entièrement quitte de tout bruit mystérieux.

. .
.

Je traiterais cet événement de fable si je n'avais encore en ma possession une lettre émanant d'une personne fort instruite qui le raconte. Il est connu, d'ailleurs, d'un certain nombre de familles dans notre pays.

J'objectai à une personne qui me certifiait la scrupuleuse vérité de ce fait, qu'un sabre ne pouvait ni tuer, ni blesser un esprit, un être immatériel.

— Invisible, oui! immatériel, non, me répliqua-t-on, et l'on se lança dans une dissertation *ex professo* sur les follets, les vampires, les gnômes, les sylphes, etc., etc.

J'en fais grâce au lecteur.

Voici d'autres événements, qui sont des plus bizarres, mais des plus authentiques.

* *
*

Il y a trois années seulement, une série de choses étranges a eu lieu dans une petite ville de Suisse, assez voisine de la Haute-Savoie, au premier étage d'une maison appartenant à M. le comte de Z...

Le rez-de-chaussée, contenant un vestibule et diverses pièces de retirage, le deuxième étage, occupé par un locataire, sont demeurés à l'abri de phénomènés qui n'ont épargné aucune des chambres du premier, où résidait le propriétaire et sa famille.

Ces phénomènes, qui devaient durer près de huit mois, débutèrent ainsi :

Mme la comtesse, seule en ce moment dans son salon, venait d'allumer une bougie et de la poser sur un guéridon pour se livrer au plaisir de la lecture. Soudain le guéridon s'agite, la bougie s'éteint. L'honorable dame croit à un tremblement de terre, s'assure que le calme est revenu et rallume sa bougie. Le guéridon s'agite plus fort, la bougie s'éteint encore. La comtesse a le courage de la rallumer. Aussitôt le guéridon fait des cabrioles, et cette fois, il renverse bougeoir et bougie sur le parquet.

Madame quitte son salon en poussant un cri de frayeur, va rejoindre la femme de chambre et les enfants. Le mari, qui était absent, ne tarde pas à rentrer ; il trouve madame alitée. Elle était dans une position intéressante et cette frayeur, trop bien justifiée, amena une fausse couche.

A peine fut-elle rétablie que des phénomènes aussi nombreux qu'inexplicables vinrent porter le trouble dans la maison.

Les phénomènes principaux, qui eurent lieu au 1er étage de la maison, chez le propriétaire, furent d'abord un déplacement considérable de vaisselle, ainsi que de petits objets de tout genre figurant sur des consoles ou des cheminées.

Des plats, des assiettes, des ustensiles en fer, en cuivre, quittaient brusquement la cuisine, traversaient un long

corridor et venaient s'abattre, ou dans le salon ou dans la salle à manger.

De menus objets quittaient à leur tour le salon, la salle à manger pour se rendre dans une autre pièce, ou même pour aller tomber fort loin dans le jardin, si les fenêtres étaient ouvertes.

Quant aux gros meubles, ils ne subissaient pas d'aussi considérables déplacements. Toutefois ils s'avançaient fréquemment d'un ou deux mètres à la rencontre de diverses personnes et spécialement d'une femme de chambre.

Sans que ces phénomènes cessassent, d'autres encore s'y adjoignirent, principalement la nuit. Des portes fort bien closes s'ouvraient d'elles-mêmes. Des objets, fermés à clef dans une armoire placée dans la chambre à coucher des propriétaires, quittèrent l'armoire et s'envolèrent jusque sur leur lit. Couchés depuis une heure, ils éprouvèrent une vive émotion ; ils replacèrent dans une cassette ces objets, mais ceux-ci quittèrent de nouveau leur prison et rentrèrent à l'extrémité de la chambre.

Ayant consulté divers savants, qui leur donnèrent des conseils dont l'observation n'amena aucun changement, les propriétaires se résignèrent à demi à cet état de choses ; ou du moins, s'il les contraria, il ne leur causa plus de frayeur. Quant aux enfants, avec l'ignorance et l'innocence de leur âge, ils se récréaient à la vue de ces phénomènes, comme ils auraient fait à une séance de physique amusante.

Dans les premières semaines, il fut possible de cacher au monde tous ces événements ; mais, peu à peu, ils devinrent de notorité publique. Nécessairement ils rencontrèrent beaucoup d'incrédules ; toutefois, plusieurs personnes des plus éclairées en ayant été témoin, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Il y avait près de huit mois que les esprits frappeurs et briseurs avaient pris possession du premier étage de la maison, lorsqu'ils délogèrent sans tambour ni trompette à la suite du départ d'un locataire qui habitait le deuxième étage. Comment ce départ a-t-il pu amener la cessation de

taut de phénomènes? C'est ce que je ne tenterai pas d'expliquer, vu que je ne le comprends nullement.

Ce que M. de Chaumont ne veut pas tenter d'expliquer, nous l'essayerons, nous qui avons été appelé pour être témoin de ces faits qui se passaient en 1867 à Carouge, rue Caroline Nous sommes allé deux fois dans cette maison, nous y sommes resté chaque fois jusqu'à une heure ou deux heures du matin, et nous déclarons que nous n'avons rien vu, rien entendu d'extraordinaire. Nous sommes bien loin de nier les faits racontés, nous les acceptons, au contraire, pour vrais, très-vrais, mais nous n'admettons pas qu'ils aient été produits par les esprits, ni par le diable, et nous les expliquons ainsi.

La maîtresse de maison, Mme Z., était dans une position intéressante; elle était très-nerveuse, très-impressionnable et profondément religieuse; son état, comme celui de tant d'autres jeunes femmes, entraîne un défaut de circulation, une accumulation d'électricité, de fluide nerveux, qui tout à coup se dégagent sans cause apparente et produisent les effets extraordinaires qui surprennent, bouleversent les imaginations en les exaltant, qui les font attribuer à des causes surnaturelles, et qui ne sont cependant que des effets nerveux, tout physiques, comme chez la jeune Cottin, cette enfant de treize ans, qu'on conduisit à Paris en 1846, et dont la seule présence dans une chambre culbutait tous les meubles et les renversait les uns sur les autres. Chez la jeune Cottin, c'était la conséquence d'une interruption dans la circulation produite par une frayeur (un coup de tonnerre qui probablement avait ébranlé profondément le système nerveux de cette enfant, et avait produit une suppression immédiate: ce qui semble prouvé par la cessation de tous les phénomènes après la circulation rétablie au bout de trois mois).

Dans le fait qui nous occupe, la situation fut aggravée par la femme de chambre, fille hystérique, fortement constituée, très-nerveuse, et chez laquelle la circulation

n'était pas très-régulière. Cette fille fut impressionnée des faits que lui racontait sa maîtresse ; son imagination fut surexcitée, l'exaltation religieuse jointe à la superstition et à l'ignorance produisirent chez cette fille un désordre dans la circulation nerveuse, qui fut chaque jour augmenté par l'état nerveux dans lequel se trouvait Mme Z. Toutes les deux, sans s'en douter, réagissaient l'une sur l'autre et développaient l'électricité qui, s'accumulant chez chacune d'elles, produisait tous les accidents mentionnés.

Nous sommes d'autant plus convaincu que nous sommes dans le vrai, que quelque temps après que Mme Z. fut accouchée, et que plus tard la fille alla passer quelques jours dans sa famille, la maison devint calme et aucun objet ne fut déplacé. Nous ajouterons que le premier jour où nous fûmes dans cette maison, sur le désir de Mme Z., nous magnétisâmes la femme de chambre, malgré sa répugnance. Nous n'obtînmes pas du sommeil, mais nous produisîmes un calme très-grand dans tout son système nerveux, qui fit que, pendant quelques jours tout fut tranquille.

Pour nous, tous ces faits sont naturels, et ils ont pour cause un dérangement dans la santé d'une des personnes présentes. Nous pourrions citer un grand nombre de faits analogues que nous avons pu apprécier personnellement, et qui cessaient aussitôt l'équilibre rétabli dans la circulation du sujet qui les provoquait.

Quant au premier fait, nous croyons pouvoir déclarer que les coups frappés aux portes, les coups de sabre et les soupirs des Esprits blessés qui disparaissent comme une ombre par les fenêtres, ne peuvent être que le résultat d'une imagination surexcitée, ou effrayée, ou hallucinée. Pendant le sommeil, il y a des rêves qui impressionnent vivement, et dont les actes sont représentés si positifs, si exacts, si vivants, qu'on a peine à croire, même au réveil, qu'ils ne sont point arrivés.

J'en ai un exemple nouveau à donner. Dans la nuit du 17 au 18 Janvier, moi qui dors peu je m'étais endormi profondément ; j'entendis un grand bruit, des cris, des

plaintes, et je vis un homme armé d'un couteau le plonger plusieurs fois dans le corps d'un autre homme qui pleurait en se défendant ; le sang ne coulait pas et l'homme ne tombait pas. Plusieurs personnes qui les entouraient ne cherchaient point à arrêter le furieux.

Je me précipitai sur cet assassin et je lui passai mon épée au travers du corps. En tombant il me donna un coup de couteau dont je sentis positivement la lame entrer dans le côté, et.... je me réveillai au milieu de ma chambre, armé.... de la pincette.

Ces faits avaient si fortement frappé mon imagination, que rentré dans mon lit, je sentais positivement encore, mais positivement, le froid de la lame du couteau et que, malgré moi, je tenais ma main sur le côté. Je restai éveillé sous cette impression, et je revis le combat avec la même précision que je l'avais vu pendant mon sommeil. Il pouvait, il devait en être de même pour M. X***. Quand l'imagination est vivement émue, les faits se représentent avec une telle exactitude, qu'il n'est point étonnant que M. X*** ait cru pourfendre un esprit et entendre son soupir.

N° 3 Mars 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous avons commencé seul notre douzième année, sans aucun collaborateur ; et malgré cela, nous espérons pouvoir continuer notre œuvre humanitaire ; le magnétisme n'est point une illusion, les faits sont là pour donner un démenti à quiconque le nie.

Quand nous reportons nos souvenirs sur toutes les guérisons remarquables que nous avons obtenues par ce moyen *unique*, nous sommes satisfait de nous-même. — N'étant point médecin, — nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un médicament ; nous n'avons jamais empiété sur les droits des diplômés, si ce n'est pour sauver quelquefois des malades que, dans leur impuissance, ils laissaient mourir quand ils ne les tuaient pas avec leurs poisons.

En continuant le journal *Le Magnétiseur*, qui n'est point une spéculation, on le sait, nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager ainsi une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais surtout à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis sa réapparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Comme nos ressources sont précaires, nous augmentons l'abonnement pour l'année 1872. Nous le fixons à 10 fr. pour Genève et la Suisse; 12 fr. pour la France, l'Italie et la Belgique, et à 15 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Espagne et la Russie.

Nous espérons que les magnétiseurs, les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui doivent leur guérison au magnétisme, nous aideront dans notre propagande.

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement, nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Le Magnétisme à Genève

Le magnétisme commence décidément à s'implanter à Genève. Nous avons maintenant une douzaine de magnétiseurs qui s'occupent spécialement de soigner les malades. Et, disons-le en passant, ils font une rude concurrence à messieurs les médecins, en guérissant sans remède et par la seule puissance du fluide magnétique les malades pour lesquels ces mêmes médecins ne trouvent aucun moyen de guérison. Ces messieurs ont cependant leur inépuisable Codex, qui s'enrichit tous les jours de nouvelles découvertes. Il est vrai que les nouvelles ne sont pas plus salutaires que les anciennes, que l'on dédaigne maintenant,

après les avoir employées d'abord comme *panacée*. Il en est et il en sera de même des nouvelles, jusqu'au moment où un autre médicament sous un nom pompeux et étranger sera découvert et viendra prendre leur place.

Les magnétiseurs établis aujourd'hui, et pratiquant à Genève, ne sont point des saltimbanques, comme M. Brunet de Ballan par exemple, qui, après avoir été condamné pour escroquerie à Genève et dans bien d'autres villes, fait en ce moment les beaux jours des Turinois. Grand bien leur fasse.

Nous avons maintenant ici des gens honorables : MM. Ragazzi frères et le fils d'un de ces Messieurs; leur méthode n'est pas la nôtre, mais qu'importe, s'ils guérissent. Nous avons aussi MM. Zaugg, George, Walter, Lafontaine fils, qui suit les traces de son père, et puis quelques autres encore dont nous ne connaissons pas exactement les noms; nous constatons avec plaisir que certains médecins qui dédaignent officiellement le magnétisme, commencent à l'appliquer eux-mêmes dans quelques circonstances. Nous les approuvons et nous les félicitons de grand cœur, d'avoir le courage de sortir quelquefois de la routine, et nous désirerions qu'ils le fissent plus souvent ; les malades et eux-mêmes s'en trouveraient bien.

Nous possédons, à ce qu'il paraît, une société magnétique, une société spirite; nous avons eu une société phrénologique, mais elle est tombée dans l'eau; tout cela, ce sont des éléments qui concourent à la propagation du magnétisme.

La ville de Genève possède aussi une douzaine de somnambules, toutes plus ou moins lucides, qui retrouvent les chats perdus, les objets volés; qui indiquent les trahisons des maris, des femmes, des maîtresses, des amants ; ces consultations sont d'une véracité transcendante, car ces faits sont toujours des vérités, puisque c'est dans la nature de l'espèce humaine d'être inconstante, et de toujours désirer ce qu'elle n'a pas, même quand c'est moins bon, moins beau que ce qu'elle possède. Les somnambules dans ces cas là ne se trompent jamais. En voici une preuve.

Une de ces sibylles, disait l'autre jour à une femme jeune encore, *qu'elle était trompée indignement par son mari, pour des riens du tout.* — Depuis dix ans, hélas, le mari était mort. — Voilà comment on écrit l'histoire.

Les magnétiseurs de Genève sont sérieux, et pratiquent d'une manière utile à la science et à l'humanité ; nous regrettons qu'ils ne nous fassent point part des guérisons et des faits qu'ils produisent ; nous le regrettons d'autant plus, que notre journal, *Le Magnétiseur,* est la seule feuille qui se publie, tous les autres journaux magnétiques ayant cessé de paraître, non-seulement en Suisse, mais en France et à l'étranger ; *La Salute de Bologne* vit encore cependant.

Le magnétisme et les faits magnétiques ont besoin de publicité, c'est le seul moyen de les faire accepter ; aussi nous engageons non-seulement les magnétiseurs de Genève, mais tous les magnétiseurs de tous pays à nous envoyer la relation de toutes les guérisons, de toutes les expériences qu'ils auront pu faire, nous les insérerons dans notre journal avec la discrétion ou les restrictions qu'on nous demandera.

C'est un appel que nous faisons aux magnétiseurs dans l'intérêt du magnétisme.

Lettre d'un malade à son magnétiseur.

Après m'avoir, par vos attentions, votre bonté et vos soins obligeants, procuré le calme et la santé dont j'étais privé depuis plus de six années, vous désirez, Monsieur, que je vous rende compte des sensations que j'ai éprouvées pendant mon traitement, des sentiments qui m'ont tour à tour agité, et que je vous dise ma façon de penser sur les moyens que vous employez. La tâche me paraît fort difficile. Si j'avais la faculté de me servir du langage de la nature que je sens au fond de mon âme, je serais fort intelligible ; cela étant impossible, je suis forcé de me borner au style vulgaire ; votre âme clairvoyante suppléera à la faiblesse de mes expressions.

Doué par la nature d'une extrême sensibilité, les choses étonnantes que vous m'avez fait éprouver, loin de produire sur moi l'effet de la surprise, n'ont fait que confirmer, en m'éclairant, une idée confuse que j'avais au fond de mon cœur. Dès lors, j'ai senti que ce souffle vital que vous faites passer dans les corps vivants, était un bienfait que le Ciel accordait à tous les hommes, et qu'il est au pouvoir de tous d'en faire usage. Le Dieu bienfaisant qui nous donna l'existence, nous a aussi donné le pouvoir de la rendre heureuse ; les biens viennent de lui, le mal vient de nous.

Il me paraît que rien ne saurait résister au souffle vital ; pour établir l'état de parfaite santé, il faut que toutes les parties du corps en soient remplies, le manque d'esprit vital dans telle ou telle partie, cause seul les maladies auxquelles les hommes sont sujets. Il est au pouvoir de tous d'y remédier, s'ils veulent bien se pénétrer des moyens qu'ils ont en eux. Je parle après avoir éprouvé et senti, et la conviction serait bientôt établie pour les autres, s'ils pouvaient avoir mon expérience.

Les premières fois que vous me prodiguâtes vos soins, vous savez combien j'éprouvai de souffrances dans le moment où le fluide vital se portait sur les endroits les plus obstrués par l'humeur ; l'accélération spontanée et soutenue du sang (résultat de ce principe) en forçant l'humeur à se déplacer, me faisait éprouver chaque fois une crise violente, mais indispensable ; peu à peu l'air vital (en dissipant l'humeur et en l'obligeant à prendre un cours) parvint à pénétrer librement ; dès lors, plus d'oppression, et en peu de jours, sans avoir eu recours à aucun médicament, je recouvrai la santé et un calme dont je n'avais joui depuis longtemps ; ma guérison entière s'opéra avec une promptitude et une facilité dont il faut avoir été témoin pour en juger ; et je puis assurer que, même après les séances les plus douloureuses, je ne conservai du mal que j'avais éprouvé, qu'un souvenir vague et nullement pénible, le résultat seul m'occupait ; et, grâce à vous, il a surpassé mon attente, puisqu'en moins de six semaines

je me vois guéri, sans nulle crainte de retour du mal qui depuis plus de six années, me tourmentait et me faisait craindre les suites les plus funestes.

De combien d'obligations les hommes ne vous seront-ils pas redevables, s'ils veulent mettre à profit l'importante découverte que vous avez faite du moyen de modifier le fluide vital qui se répand sur toute la nature, et d'en dispenser à chaque individu la portion qui convient à sa constitution! Mais ce n'est, je le répète, qu'en en faisant l'épreuve, et en en sentant les effets par eux-mêmes, que la plupart pourront être convaincus. Quel est celui qui ne devrait pas être jaloux de connaître cette science de la nature, qui est pour tous, et qui appartient à tous? Quel est l'homme bien pensant qui ne sent pas en lui l'influence de ce fluide, qui seul entretient et conserve la vie? Les ressorts du corps s'usent, mais notre santé ne devrait pas être altérée par les maladies.

Ami des hommes et désirant leur bonheur, vous avez pensé, avec raison, qu'il est à leur disposition de se guérir l'un par l'autre; ce moyen, au premier abord, parait au-dessus de la portée des hommes; en y réfléchissant, on le comprend aisément, parce qu'il est simple, et tout dans la nature.

L'air vital que nous respirons et qui fait la base de notre existence, est en partie composé des émanations des minéraux et des végétaux répandus sur la surface que nous habitons; cet air est en outre modifié par des influences mixtes; et nous n'en respirons que la partie pure qui fait notre force, et qui, quelquefois, nous manque, ce qui produit l'état de maladie chez l'homme; car il a besoin de cet air de vie que nous recevons de la nature pour donner à son sang une surabondance d'activité et remettre toutes les humeurs en équilibre.

Les moyens employés par la médecine peuvent quelquefois procurer, par la réunion de plantes et de sels, une dose d'air vital qui accélère la circulation du sang en donnant une fièvre momentanée; mais les résultats ne sont et ne peuvent pas être également heureux; car, pour se procu-

rer une dose d'air vital proportionnée au besoin, il faut surcharger l'estomac du poids de la matière qui le contient ; ce que vous évitez si heureusement vous, Monsieur, en vous prenant pour réservoir et en ne dispensant que l'esprit, pour ainsi dire, sans dispenser la matière.

Etudes.

L'homme d'une constitution exceptionnelle peut-il tomber parfois, indépendamment de sa volonté, et accidentellement, dans un état particulier, qui lui permet de percevoir des faits matériellement hors de sa vue, ainsi que des événements passés, présents ou futurs ?

L'homme peut-il, par sa propre volonté, se mettre lui-même dans cet état particulier ?

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la première question, et nous répondrons affirmativement. — Oui, l'homme peut tomber parfois, accidentellement, indépendamment de sa volonté, dans un état particulier, pendant lequel il peut voir les objets situés en dehors du rayon de sa vue ordinaire, et percevoir les événements passés, présents et futurs.

Il y a trop d'exemples de tels faits, pour qu'ils puissent être mis en doute. Nous ne chercherons point dans les siècles passés ; nous ne nous occuperons ni des prophètes, ni des trembleurs des Cévennes, qui voyaient à dix lieues des régiments de dragons qui partaient pour venir les massacrer ; ni de Cazotte et de sa fameuse prédiction, qui annonçait dans un dîner de quel genre de mort mourraient huit ou dix personnes présentes, et l'époque approximative de leur mort, ce qui fut reconnu de la plus grande exactitude. Condorcet mourut empoisonné dans une prison ; Chamfort se coupa les veines de vingt-deux coups de rasoir ; Vicq d'Azir se fit ouvrir les veines ; Nicolaï, Bailly, Malesherbes, Roucher, la duchesse de Grammont moururent sur l'échafaud, etc., etc., comme Cazotte l'avait vu et dit.

Nous pouvons, sans chercher si loin, citer des faits

analogues qui se sont passés et se passent encore de nos jours, et quelques-uns mêmes dont nous avons été témoin.

Il est un état dans lequel on perd spontanément le sentiment de la vie ordinaire, c'est-à-dire que, tout à coup, l'homme qui cause avec vous ne vous entend plus, ne vous sent plus ; entièrement absorbé, il vit pour ainsi dire en lui-même, ou plutôt la vie commune de l'esprit et de la matière est suspendue; l'une de ces deux causes fonctionne seule, momentanément dégagée de l'autre. Quelques moments après, sans que rien puisse l'indiquer, la seconde reprend ses fonctions, et la vie commune est rétablie.

Pendant cette interruption de la vie commune, l'esprit, dégagé de ses entraves matérielles, peut voir, percevoir, connaître l'avenir comme le passé, comme le présent.

L'homme qui tombe en cet état, revient à lui comme d'un évanouissement; il n'a ni mémoire, ni conscience de ce qui lui est arrivé. C'est une espèce de crise de catalepsie, ou plutôt c'est un accès de somnambulisme extatique, qui est généralement de courte durée. On revient de cet état aussi spontanément qu'on y est tombé. Et ce qui constitue la différence entre cet état et un accès de catalepsie véritable, c'est qu'on peut marcher, agir, parler, etc.; il n'y a pas de raideur dans les membres, ils ne restent point dans la position où on les place, et, si on les soulève, ils retombent d'eux-mêmes ; il y a encore une notable différence de durée entre cet état et la catalepsie : un accès spontané de cet état extatique, à quelques exceptions près, est généralement très-court, quelques minutes, un quart d'heure tout au plus; tandis que la durée d'un accès de catalepsie est non-seulement de quelques heures, mais même de plusieurs jours, de plusieurs mois.

J'ai vu dans les montagnes d'Ecosse, au-dessus de Glascow et de Perth, des hommes, des enfants doués *de seconde vue*, — qu'il ne faut pas confondre avec *la double vue de Robert Houdin*, habile convention par laquelle le magicien, voyant lui-même l'objet, son fils qui était éloigné, pouvait le désigner; convention qui a été exploitée par

tous les physiciens-escamoteurs sous le nom menteur de *lucidité magnétique.* — Ces enfants, mais surtout ces hommes étaient d'autant plus remarquables et les faits qu'ils annonçaient d'autant plus extraordinaires, qu'il n'y avait pas d'action exercée sur eux comme dans le magnétisme, et cependant j'ai pu, dans ma longue pratique, observer des faits à distance qui démontraient clairement la réalité de l'état tout particulier dans lequel ces crisiaques tombaient, sans chercher en rien à le provoquer.

Ils étaient pris tout à coup, sans qu'aucun symptôme précurseur pût indiquer l'approche de l'accès ; j'ai pu vérifier plusieurs des faits qu'ils m'avaient annoncés, et je les ai trouvés exacts.

Ainsi, j'ai rencontré en Italie un capucin d'une piété exemplaire,— chose rare,— qui tout à coup sans préambule et sans le moindre motif, tombait dans cet état *semi-somnambulique, semi-extatique.*

La première fois que je le vis, je me trouvais chez la marquise de X***, à Florence; il venait la prier de faire l'aumône à une pauvre famille qui en avait le plus pressant besoin. — Mais au moment où il mettait le plus d'instance dans la demande, il s'arrête tout à coup au milieu de sa phrase, ses yeux se voilent et se ferment un instant, pour se rouvrir fixes, ternes et sans la moindre expression, sa figure pâle devient terreuse, livide, puis elle s'enflamme, et cet homme qui était suppliant tout à l'heure, devient menaçant.

Il s'adresse à la marquise, et l'accuse violemment d'avoir tué son fils, que la malheureuse femme pleurait depuis plus de dix ans, et dont, en effet, elle avait involontairement causé la mort. Il lui parle de son passé, il va même jusqu'à lui dire ce qui lui arrivera dans quelques années et comment elle mourra.

La marquise haletante, terrassée par ses remords et ses craintes, tombe à genoux, tendant ses mains tremblantes vers cet homme pour implorer sa pitié.

Mais soudain et à l'instant où elle s'empare d'une de ses mains pour le supplier d'être miséricordieux envers

elle, le visage du capucin change de nouveau, ses yeux se ferment pour se rouvrir humbles comme avant cette scène, et il achève la phrase commencée avant l'accès, sans rien comprendre à la position de la marquise qu'il trouve à ses pieds pleurant et implorant son pardon.

Cet homme n'avait pas conscience de ce qui lui était arrivé, de ce qu'il avait dit; il déclara hautement et avec la loyauté d'un cœur sincère, qu'il ne savait pas le premier mot de ce qu'on lui racontait; il avoua que déjà, plusieurs fois, il lui était arrivé de tomber dans un état pareil, et que chaque fois il implorait Dieu de lui pardonner ses péchés pour lesquels, disait-il, Satan le poursuivait en l'accablant ainsi.

Témoin de cette scène, je cherchai à persuader à ce pauvre homme que Dieu ni Satan n'étaient pour rien dans cette malencontreuse aventure, et que c'était là un accès naturel d'une maladie dont il était atteint. J'ai revu quelquefois ce capucin pendant mon séjour à Florence, et je n'ai eu l'occasion de le voir en crise qu'une seconde fois dans un cas remarquable que je raconterai un jour.

J'ai vu, en Suisse, une jeune femme qui pendant une grossesse, tombait cinq à six fois par jour dans un état de catalepsie; elle restait dans la position où elle se trouvait, soit assise, soit debout, soit le pied en l'air; elle annonçait des faits, des événements qui se réalisaient toujours. L'accès était court, deux ou trois minutes, quelquefois moins, mais rarement plus.

Jamais cette jeune femme n'avait eu de crises pareilles avant qu'elle ne fût enceinte; jamais elle n'en a eu depuis sa délivrance; quoique très-nerveuse, elle n'a jamais eu d'accès d'hystérie.

J'ai rencentré aussi à Genève, une jeune femme qui avait non-seulement des crises d'hystérie, pendant lesquelles elle jetait des cris et se tordait dans d'horribles convulsions, mais encore des accès de catalepsie qui la clouaient dans la position où elle se trouvait, soit dans la rue, soit chez elle; et qui tombait aussi dans cet état semi-extatique qui lui permettait de voir des choses hors de sa vue,

de me raconter tout ce que j'avais fait la veille ou le jour même, et qui, revenue à elle, ne se rappelait rien et ne savait jamais rien de ce qu'elle avait dit connaître.

Ces faits sont plus communs qu'on ne le pense généralement ; mais comme cet état est très-court, on le confond souvent avec la catalepsie ou l'hystérie, dont il est cependant bien distinct.

On peut donc reconnaitre et admettre qu'un tel état peut se produire inconsciemment, indépendamment de la volonté et sans cause apparente ; on peut le regarder comme un état maladif causé par une interruption accidentelle de la circulation nerveuse, qui rompt l'harmonie de l'économie animale, et qui cesse aussitôt que la circulation reprend son cours.

Nous croyons devoir publier les deux faits suivants qui se trouvent dans *l'Année scientifique* de M. L. Figuier.

Ces faits nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs, quoiqu'ils ne soient point compris dans notre sphère magnétique, mais ils dénotent un progrès que nous aimons à constater.

Anesthésie avec le chlorométhyle.

On ne connait encore guère en France, dit M. P. Garnier, dans l'*Union médicale*, les effets anesthésiques du chlorométhyle ou bichlorure de méthylène, depuis que Richardson l'a découvert en 1867. A l'exemple de M. Spencer-Wells, dont la pratique, graduellement plus heureuse, de l'ovaristomie, paraît due en partie à l'emploi exclusif de ce nouvel agent, la clinique chirurgicale de Padoue en fait de même usage, à l'exclusion de l'éther et du chloroforme, depuis le 31 Juillet 1868. Le chlorométhyle lui est envoyé tous les six mois par la maison Robbin, de Londres, qui le fabrique spécialement. 108 opérations, grandes et petites, ont été exécutées sous son influence.

D'après le Docteur Rossi, chef de clinique, 52 de ces opérés se sont endormis tranquillement, naturellement,

sans agitation musculaire, dans un temps très-court; 32 ont éprouvé une légère excitation, et sont tombés insensibles après huit à dix minutes d'inhalation; 4 seulement ont été agités violemment et ont mis quinze à vingt minutes à s'endormir; 20 sont restés absolument réfractaires à son action après quarante à cinquante minutes d'inhalation; huit eurent des vomissements.

Aucun autre accident ne se manifesta. La plupart des malades inhalent ce liquide sans répugnance, répandu, soit sur une éponge, soit sur une flanelle suspendue à un cercle métallique. Il ne provoque pas la toux, mais quelques larmes. Le pouls et la respiration sont plus fréquents dès le début et sans agitation pour revenir bientôt à l'état normal et même au-dessous. La face ne se colore pas; il n'y a pas de lividité ni aucun symptôme de congestion.

La prolongation du sommeil, vingt à trente minutes après l'opération, est un trait distinctif de cet anesthésique. En raison de son inocuité, il pourrait remplacer partout, comme à Padoue, le chloroforme, qui continue à faire des victimes, surtout en Angleterre. Un seul décès jusqu'ici est arrivé dans les hôpitaux de Londres, avec le chlorométyle; il serait donc utile que l'usage de ce produit se généralisât.

Une expérience heureuse : Résurrection par le galvanisme.

Voici un fait extrêmement curieux, publié par un journal, *le Montpellier médical*, et qui prouve que les expériences faites par les médecins sont bonnes à quelque chose. Il s'agit d'un homme près d'être mis en terre, et que le Docteur Brouzet, de Nîmes, ressuscita sans s'en douter.

Ce qui suit est un extrait de la relation du Docteur Brouzet.

Un jeune homme de dix-neuf ans, fort et vigoureux, rôtisseur de marrons, Suisse d'origine, appartenant à une famille bien connue à Nîmes par le commerce de châ-

taignes auquel elle se livre, s'endort le 28 Décembre dernier, par une température de 6 degrés, dans sa baraque ambulante, boulevard de la Comédie, à côté d'un fourneau allumé avec du charbon de bois.

Le lendemain, à six heures du matin, on frappe vainement à la porte de sa loge. Le jeune homme était étendu sans connaissance, présentant tous les signes de mort que nous venons d'énumérer : un miroir approché de la bouche et les stimulants les plus énergiques, employés en pareil cas, ne donnent aucun résultat : les battements du cœur *sont suspendus ainsi que la respiration;* la rigidité des membres est portée au plus haut degré; *un fer rougi au feu* est placé sur la plante des pieds, sur l'épigastre et sur les poignets; aucun signe de sensibilité ne se manifeste.

On télégraphie en Suisse pour annoncer la mort de ce jeune homme, et je demande la permission, qui m'est accordée, de faire quelques expériences pour étudier sur lui l'action des courants électriques. Pendant deux heures les pôles de la pile voltaïque sont promenés sur divers points du corps, et spécialement sur les brûlures, l'examen des muscles superficiels ne donne aucun résultat sensible.

Les expériences allaient être suspendues, lorsqu'il devint manifeste que la chaleur se rétablit sur les joues, à la suite de fortes commotions dirigées à travers le cerveau, en plaçant un pôle de la pile sur l'oreille droite. En même temps, quelques contractions musculaires se manifestent dans les muscles des membres supérieurs.

Alors, de concert avec le Docteur Aubanel et un jeune opticien, qui faisaient fonctionner l'appareil voltaïque, nous obtenons avec de grands efforts, à l'aide d'un levier en fer, l'écartement des mâchoires fortement resserrées, et nous plaçons le tuyau d'un soufflet dans la bouche.

Après huit heures d'électrisation, ce jeune homme est revenu à la vie.

Voilà, ajoute M. Figuier, de quoi faire pardonner ce que peuvent avoir de cruel les expériences ordinaires des médecins et des physiologistes.

—

Nous ne discuterons pas les expériences plus ou moins cruelles des médecins et des physiologistes ; à leur point de vue et d'après les connaissances qu'ils possèdent, nous les considérons même comme nécessaires ; nous sommes donc loin de les combattre, puisqu'elles peuvent donner les moyens de rendre à la vie un être humain.

Nous nous permettrons seulement ici, d'indiquer les moyens magnétiques que nous avons employés souvent, dans des cas semblables ; ils sont beaucoup plus prompts, beaucoup plus simples, beaucoup plus naturels, et surtout beaucoup plus efficaces et plus certains. Nous engageons donc ces Messieurs à les employer, ils s'en trouveront d'autant mieux qu'ils n'auront point à lutter pendant huit heures contre la mort, et que les moyens étant plus prompts, le malade sera moins exposé à voir s'éteindre en lui le flambeau de la vie.

Une asphyxie telle que celle-ci nous est décrite, est d'autant plus dangereuse qu'elle a eu lieu dans un endroit non dépourvu d'air, — car on sait que les baraques de marchands de marrons ne sont point généralement hermétiquement fermées.

La vie de l'individu a donc été atteinte dans ses replis les plus profonds, puisque l'air passé par les fissures des planches n'a pu arrêter les progrès de l'asphyxie.

Nous, magnétiseur, ici, comme dans tant d'autres occasions, nous aurions agi instantanément sur le cadavre, par des insufflations chaudes sur le cœur, sur la bouche, sur les poumons, sur l'estomac, sur les intestins et sur le cerveau.

Nous aurions stimulé l'estomac par un léger massage pour le forcer à se dégager lui-même des gaz et des aliments qu'il pouvait contenir au moment de l'accident. Toutes les insufflations faites et répétées vivement et sans arrêt sur les différents organes les auraient forcés, en les stimulant, de reprendre leurs fonctions ; les insufflations faites sur la bouche surtout, infiltrant, malgré les dents serrées, la vie même jusque dans les poumons, les pénétrant, les saturant de fluide vital en les stimulant, les au-



raient mis les premiers en mouvement; et bientôt la vie communiquée aurait renoué le fil momentanément suspendu, mais non entièrement interrompu; les principaux centres nerveux fonctionnant en même temps auraient rétabli et activé la circulation générale, et, en dix minutes, une heure au plus, l'accident eût été dissipé par le magnétisme.

Guérison d'une paralysie.

Clotilde Mennier, âgée de 16 ans, d'une forte constitution, née à Belois, près Husache, a fait une maladie de deux mois, à la suite de laquelle elle est tombée sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie pendant plusieurs jours. A la fin de cette léthargie, tout le côté droit s'est trouvé paralysé, la bouche tournée et pouvant à peine prononcer quelques mots. Depuis six mois le bras et la jambe ne prenaient plus d'existence, la main était également sèche et froide; les organes du cerveau étaient également affaiblis, enfin toute cette partie droite était insensible, lorsque — dit Mme Mercier — cette jeune fille m'a été amenée le 28 Février dernier. Dès l'instant que je l'ai magnétisée, elle a senti de la chaleur. Le second jour elle est entrée en somnambulisme; ce somnambulisme n'ayant produit aucun effet remarquable, je me bornai aux détails suivants : ce second jour de magnétisme avait déjà répandu de la chaleur au bras et à la cuisse; les doigts paraissaient moins engourdis.

Le troisième jour, la langue s'est déparalysée, et je lui ai fait prononcer distinctement tout ce que j'ai voulu.

Le quatrième jour, le bras avait repris une telle force, que cette fille a fait les ouvrages du ménage et plusieurs lits.

Le cinquième, la boucbe avait entièrement repris son état naturel, et Clotilde parlait très-facilement.

Enfin, les progrès ont été si rapides, que quinze jours de magnétisme, sans aucun remède, ont suffi pour la ré-

tablir parfaitement. Cette fille travaille, parle et agit sans difficulté.

Cette cure admirable, surtout par sa rapidité, est une des mille preuve des bienfaits de l'agent que l'ignorance et la mauvaise foi s'obstinent à combattre. Au moins, pour cette fois, la guérison a été si prompte, que MM. les médecins ne pourront l'attribuer au *temps*. Oui, mais peut-être la nieront-ils ! ! !

(*Annales du Magnétisme*. Paris, 25 Mai 1816.)

En reproduisant la relation de cette cure faite il y a longtemps, nous voulons prouver que le magnétisme était déjà pratiqué sérieusement et dans un but utile et humanitaire pour la société.

Blepharophthalmie granuleuse chronique.

M. le Docteur Manzetti, de Chamonix, vient de faire une belle et prompte guérison par le magnétisme, d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes pharmaceutiques.

Mlle Félicité F***, âgée de trente-deux ans, était atteinte depuis plusieurs années d'une *blepharophthalmie granuleuse chronique*, inflammation des paupières et de la conjonctive, qui la faisait beaucoup souffrir et l'empêchait de travailler.

On avait employé le nitrate d'argent et beaucoup d'autres remèdes pharmaceutiques, sans avoir pu procurer à la malade la moindre amélioration ni le plus petit soulagement.

M. Manzetti fut appelé, il magnétisa la malade, et lui fit appliquer sur les yeux des compresses d'eau de rose distillée qu'il magnétisa.

En huit séances Mlle Félicité fut guérie entièrement, et dès la troisième, elle avait pu coudre du noir à la lampe.

Nous pensons que M. Manzetti aurait pu se dispenser de l'eau de rose, l'eau magnétisée seule aurait suffi avec le magnétisme direct.

N° 4 Avril 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — ETUDES. — ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MESMER. — VERS EN L'HONNEUR DE MESMER. — DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET DE MESMER PAR LE BARON DU POTET. — CATALEPSIE. — LE MAGNÉTISME A ROME.

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Etudes.

Dans le numéro précédent, nous avions posé deux questions. Nous avions cherché à résoudre affirmativement la première, et nous croyons l'avoir fait en nous appuyant sur des preuves. Quant à la seconde que nous reproduisons ici, nous allons essayer de la résoudre aussi d'une manière affirmative.

L'homme peut-il, par sa volonté, se mettre lui-même dans un état particulier qui lui permet de percevoir des faits hors de sa vue, ainsi que des événements passés ou futurs?

C'est là une question difficile, mais non impossible à résoudre.

Dans l'état maladif ces faits sont admis; ils sont aussi prouvés dans l'état magnétique produit par un homme sur un autre homme. Pourquoi nous refuserions-nous à croire que l'homme puisse produire un état semblable sur lui-même?

Lorsque l'homme, à la recherche de la solution d'un problème ou d'une vérité nouvelle, est fatigué par le battement de ses pensées dans son cerveau, et que sa tête en souffre, n'a-t-il pas trouvé le moyen de *s'en aller*, pour ainsi dire, au delà de ces pensées, de s'en dégager, en les déposant comme un fardeau à reprendre à l'heure où les forces seront revenues; ou bien encore de les conserver, mais en les regardant sous leur aspect le plus favorable, et quelquefois même de les faire monter jusqu'à une sorte de glorification?

C'est ce qu'on peut appeler se mettre en rêverie.

A-t-on essayé quelquefois, après avoir admiré un beau paysage, des eaux agitées, un ciel étoilé par la nuit, ou dans le jour un ciel nuageux qu'empourpre le soleil, a-t-on essayé de faire passer le tableau dans un miroir? Si on l'a tenté, on a dû remarquer que la perspective s'éloigne et devient plus aérienne, que les plans sèchement détachés, se massent par des transitions adoucies, que le trop de crudité s'attiédit et se nuance. Dans un miroir on voit vrai, mais on voit cette vérité qui fait l'illusion du mirage; le vrai a acquis une sorte d'enchantement. Chose étonnante! tous les plans de cette création assise sur des vapeurs fuient à l'œil, et toutefois l'air qui les environne semble plus doux; on dirait qu'on va toucher presque les fluides ondes de l'air, dans lesquelles tout se plonge. La science d'un peintre, se nommât-il Claude Lorrain, ne donnerait pas à la nature reproduite le charme que l'on obtient par ce procédé, charme presque magique qui caresse le regard et émeut l'âme; car on dirait que la mélancolie, ce sentiment qui n'appartient qu'à l'homme, a passé dans ces arbres, dans ces eaux, dans cette verdure, dans le vol même de cet oiseau qui traverse l'espace; et si vous vous arrêtez longtemps à contempler cela, si vous agitez votre

glace pour la faire monter au-dessus de votre tête et faire descendre le ciel au niveau de notre sol, vous opérez peu à peu sur vous-même une mystérieuse révolution qui vous pousse hors de ce monde, pour vous jeter dans le monde intérieur, où vous pouvez faire un séjour de quelques heures, souvent au grand repos de vos pensées, souvent aussi à leur grande glorification.

Si l'homme, en regardant dans un miroir, et en laissant égarer son imagination, peut voir dans cette glace le reflet de ses pensées et arriver à cet état mystérieux qui le place hors du monde extérieur et le lance dans la vie contemplative, — pourquoi l'homme faisant acte de volonté suprême, en se concentrant en lui-même, ne pourrait-il atteindre le monde intérieur?

La volonté ne doit pas, ne peut pas être un obstacle à cet état que l'homme cherche, désire, et sur lequel il a concentré toutes les forces qui sont en lui; mais au contraire elle doit en être le véhicule et l'agent le plus direct.

Et, en effet, nous avons connu et nous connaissons encore plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont affirmé s'être mises maintes fois dans cet état. Nous-même, nous pouvons le dire, nous nous y sommes mis plusieurs fois, et nous en avons eu chaque fois des preuves non équivoques.

Nous considérons donc comme positif que l'homme peut, — *par sa propre volonté*, — se mettre dans un état particulier qui lui permet de percevoir des faits hors de sa vue, ainsi que des événements passés ou futurs, — et qu'il peut même s'en souvenir — lorsqu'il est revenu à la vie normale.

ANNIVERSAIRE
de la naissance de Mesmer.

Le vingt-trois Mai 1872 est le 138e anniversaire de la naissance de Mesmer, de Mesmer révélateur et propagateur du magnétisme, qui, le premier, démontra en public

cette force curative de la nature, dont les effets sont si merveilleux qu'on ose à peine les admettre comme vrais.

Dans tous les pays on a bu ce jour-là au triomphe du magnétisme que Mesmer a voulu ressusciter, et qui poursuit lentement, trop lentement son chemin, mais qui chaque jour cependant gagne du terrain, parce que, loin de rétrograder, il s'insinue par tous les pores dans la société actuelle.

Si nous sommes forcés aujourd'hui de signaler avec tristesse l'état de stagnation où se trouvent les cercles magnétiques, nous sommes heureux aussi de constater que le magnétisme lui-même n'est pas en péril. Partout, au contraire, il est à l'ordre du jour et les entraves qu'on oppose à sa marche, l'ardeur avec laquelle on le chagrine et le poursuit, sont une preuve évidente qu'on le regarde comme un ennemi avec lequel il faut compter. On ne le dédaigne plus, on le combat ; donc on a peur de lui.

C'est peut-être cette connaissance plus générale du magnétisme dans le monde qui explique ce temps d'arrêt des travaux des sociétés ; celles-ci n'en sont plus à former des néophytes, et leurs efforts doivent tendre à modifier leur marche selon la situation actuelle.

Un des plus grands avantages du magnétisme est sans contredit sa vertu curative ; ceux qui connaissent la valeur de ce puissant moyen de guérison doivent faire des vœux pour qu'il soit répandu dans la société, car les maladies pouvant être attaquées à leur début, disparaîtraient pour la plupart dès leur apparition, ce qui diminuerait infiniment les maux qui affligent l'espèce humaine ; mais avant d'arriver à ce résultat si désiré, nous aurons encore à lutter contre le mauvais vouloir de nos antagonistes, car il est dans la destinée des vérités les plus évidentes, des idées les plus utiles à l'humanité, de ne pouvoir se faire universellement accepter qu'après de longues années d'hostilités sans cesse renaissantes.

Depuis un siècle que Mesmer arbora le drapeau du magnétisme, que de maux ont été détruits par les nombreux prosélytes qu'il fit ! que de larmes ont été séchées ! que d'espérances ont été entretenues avec une sollicitude

touchante, quand toutes les autres ressources étaient taries et épuisées !

La pratique du magnétisme est non seulement utile aux malades, mais encore aux magnétiseurs. Comment peut-il en être autrement, quand nous puisons au sein de nous-mêmes le principe de la vie pour le communiquer aux êtres souffrants chez qui les chances de guérison sont en raison directe du désir de les soulager? Aussi, pratiquer le magnétisme n'est-il autre chose que pratiquer la fraternité dans toute son expression, et si jamais cette vertu bienfaisante devait disparaître de la terre, c'est dans le cœur des magnétiseurs que serait son dernier asile.

Nous recevons d'un de nos abonnés de Vevey quelques vers en l'honneur de Mesmer que nous publions ici.

A la mémoire de Mesmer.

Qu'un autre, en vers pompeux, chante la vaine gloire
De tous ces conquérants tant vantés dans l'histoire ;
Que quelque grand poète élève jusqu'aux cieux,
Et mette au rang des dieux
Ces illustres héros qui, ceints du cimeterre,
Sous les drapeaux de Mars vont ravager la terre ;
Moi, plus simple en mes chants, je laisse ces guerriers
Se couvrir de lauriers ;
Et loin d'être embrasé d'un belliqueux délire,
Si je fais résonner les cordes de ma lyre,
C'est pour chanter la paix, célébrer ses douceurs,
Et remplir tous les cœurs
De l'amour du prochain : loi si douce, si pure ;
Loi qu'à tous les mortels dicte enfin la nature.
Mais si je célèbre la paix,
Préférable à tous les hauts faits ;
Si surtout je veux, sur la terre,
Qu'en chaque homme on trouve son frère,
Sans la moindre distinction
De pays, de religion ;

Si le bien, pénétrant mon âme,
Aussitôt l'émeut et l'enflamme,
Ne dois-je pas, dans mes accords,
Ravi par les plus saints transports,
Chanter la véritable gloire
De ces hommes dont la mémoire
Doit être chérie à jamais
Pour leurs vertus et leurs bienfaits?
Mais pour chanter la gloire il faut être poète;
Il faut sentir du ciel l'influence secrète;
Et moi pour qui Pégase est sans cesse rétif;
Moi que loin du Parnasse Apollon tient captif,
Comment puis-je, en ce jour, sans être téméraire
Faire entendre ma voix? Ah! je devrais me taire.
Et cependant je veux, aujourd'hui, célébrer
Celui dont le seul nom fait à l'instant vibrer
En mon sensible cœur la plus sensible fibre;
Nom que doit tout mortel, du Phase jusqu'au Tibre,
Ou du Caucase altier jusqu'au divin Thabor,
Au temple de Mémoire inscrire en lettres d'or.
Si ce nom fut honni par une ingrate école,
Qui devrait l'entourer d'une sainte auréole,
Celui qui le porta, celui qu'on doit bénir,
N'en sera que plus grand aux yeux de l'avenir.
Un jour, le monde entier, plein de reconnaissance,
A l'envi, comme nous, fêtera sa naissance.
Et — Mesmer, révéré par la postérité,
Ira de siècle en siècle à l'immortalité!

C. P.

Discours de M. le Baron Du Potet

Au banquet anniversaire de la naissance de Mesmer

L'époque où nous vivons a cela de remarquable, que les hommes d'intelligence cherchent avec ardeur la vérité, la vraie justice et la vraie liberté : philosophie, médecine,

morale, tout est examiné, discuté, pesé de manière à en rejeter les scories, et à n'y laisser subsister que ce qui est incontestablement vrai et peut par cela seul devenir universel.

Nous avons aussi notre mission : nous répandons un principe nouveau, nous dévoilons une force mystérieuse ; et sans trop comprendre le but final de ce que nous enseignons, il est certain, pour qui sait examiner, que notre science aura une influence capitale sur les destinées futures de l'humanité.

Oui, sachez-le bien, chers collègues, nous aurons notre jour de triomphe, et notre labeur sera récompensé.

Quoique dédaignés et aujourd'hui sans nom, nous portons les éléments de la lumière, celle-là même que cherchent les hommes avancés: car ils voient l'affaiblissement de toutes les croyances, la décadence des religions, l'abaissement de l'ordre moral, l'inanité de la médecine. Ils voient bien que tous les arts, que les sciences physiques ont progressé, que tout s'embellit ou fructifie par la main de l'homme ; mais ils voient aussi que l'aliment essentiel, celui de l'âme, manquera bientôt, que, sans lui, l'humanité ne voyant plus de but à la vie, deviendra forcément méchante et corrompue, obéissant avec fureur aux plus basses passions sans souci du lendemain, recherchant avec frénésie la richesse pour s'enivrer de ce qui corrompt et tue. Ils voient cela, et, s'inquiétant à bon droit d'une situation qui menace la civilisation et fait craindre le retour à la barbarie, ils y cherchent un remède.

Mais voilà le magnétisme, cette force nouvelle, ce principe vivifiant qui se montre à l'horizon, il apporte ce qui nous manquait, ce que les savants cherchent, ce qui relie l'homme à son Créateur, ce qui inspire le dévouement et imprime une vertu à la prière ! Le magnétisme nous révèle une loi supérieure à celles qui régissent la matière, et qui doit être le point de départ des plus grandes découvertes ; elle devra donner à toutes les sciences un lustre tout nouveau et rétablir l'équilibre rompu.

Chers collègues, vous m'avez vu dans ces solennités

souvent animé par la passion, frappant sur nos adversaires en attaquant leur mauvaise foi, leurs préjugés et leurs erreurs. Ce temps est passé, il ne doit plus revenir; non que la foi et la chaleur me manquent, mais parce que je ne saurais frapper des ennemis vaincus. Nos antagonistes ne cessent pas cependant d'outrager la vérité ; mais le magnétisme triomphe de toutes ces clameurs : partout on sait qu'il existe, partout on sait qu'il fait le bien. Des intérêts individuels empêchent seuls son admission aujourd'hui dans le monde des savants.

Le magnétisme a des vertus contestables encore; ce qu'il détermine parfois est si extraordinaire, que la raison s'en effraye ou se trouble : les lois physiques semblent ne plus exister et il nous jette dans le merveilleux. Nos ennemis profitent encore de la venue de ces phénomènes, pensant que les investigateurs s'arrêteront là où le jugement des savants a fait défaut ; mais ils se trompent et trompent le public : les vérités peuvent bien être contrariées dans leurs progrès, mais à Dieu seul appartient d'en arrêter la marche.

Soyons donc joyeux de nos conquêtes, reconnaissants envers Mesmer et pleins d'espoir en ce que l'avenir nous réserve. Marchons en avant, comme si rien n'était fait encore ; notre marche est assurée et le bien peut résulter de chacun de nos pas. Quelles que soient les nouvelles entraves apportées par le corps médical et son appel aux tribunaux, comme si le bien partait d'une source criminelle et qu'il peut être puni, la justice s'éclaire ; elle devine les sentiments qui nous animent, comme elle aperçoit le but de nos adversaires ; d'ailleurs, les persécutions honorent et agrandissent les uns autant qu'elles avilissent les autres qui, par intérêt, repoussent la vérité.

Notre petite armée a perdu quelques-uns de ses soldats; nous devons regretter ces pertes et conserver le souvenir de ces hommes de bien ; nos moyens d'action ont été rétrécis par le pouvoir, mais qu'importe ? Les vides faits par la mort ont été bientôt comblés ; et à défaut de tribune, la propagande d'homme à homme ou par les livres

s'est faite sur une si vaste échelle que nous n'avons pas le droit de nous alarmer.

Ah ! si je devais être seul à parler, j'envisagerais sous toutes ses faces la grande cause que nous défendons. Je m'inspirerais des œuvres de tous, et je chercherais dans un langage élevé à dire ce qu'il y a de grand et de sublime dans ce que le magnétisme révèle et réalise ; mais, laissant la parole à mes collègues, je dois borner mon rôle à présider cette fête, et à vous redire : Votre union fait votre force ; vous portez en vous l'idée, vous produisez le fait qui doit modifier profondément tout système et toute doctrine enseignée ou soutenue par les écoles. Il est nécessaire que je vous le répète ici, pour que vous appréciez la grandeur de votre mission ; car il faut méditer beaucoup pour reconnaître d'avance les changements ou les évolutions de la science et de l'humanité.

Mais, cessant de nous occuper d'un aussi vaste sujet, arrêtons-nous en terminant sur les œuvres vulgaires, sur ce qui se fait chaque jour et que l'on croit simple et naturel, parce que cela paraît facile. Ces œuvres communes, toutes petites qu'elles paraissent, étonnent et confondent la raison des savants, car elles indiquent la loi de la conservation des êtres et montrent les moyens que la nature emploie pour rétablir la santé et prolonger la vie.

La *science* se croyait au sommet, et nous montrons à ces savants éminents que des hommes placés bien au-dessous d'eux peuvent, sans user des ressources de leurs inventions et de leurs arts, et par des routes bien différentes, arriver à des résultats bien supérieurs sans autre instrument que la volonté — et cette puissance qui est à nous, que la volonté trouve dans nos organes — elle est bienfaisante ou nuisible, il est vrai, mais Dieu a fait ainsi les choses.

Chers collègues, en nous montrant sensibles et bienfaisants, le pouvoir que nous exerçons ne sera jamais nuisible ; mais si, quittant la route tracée par nos maîtres, nous voulions sonder les mystères de la nature, songeons à la faiblesse de l'entendement humain. Le magnétisme n'est ni de la chimie, ni de l'allopathie, ni de l'homéo-

pathie; il est différent de tout cela; sa source est plus parfaite et plus pure. Il emprunte ses vertus aux forces qui constituent la vie, voilà pourquoi il échappe par cela même à nos sens. Ah! quel magnifique tableau il nous serait donné de voir, si tout à coup nous percevions les agents réels mais cachés qui font mouvoir tout ce que la nature nous montre par des formes saisissables. Attendons du temps les découvertes que le magnétisme promet; servons-nous de cet agent pour guérir les malades que la science abandonne, et soulager au moins ceux que la nature ne saurait guérir : le bien que l'on fait, descend du ciel et trace le sillon que l'on doit suivre un jour. A ce point de vue, notre rôle est encore magnifique. Soyons tolérants envers tous les hommes, tout en plaignant leurs erreurs; formons des vœux pour que le flambeau que nous portons éclaire leurs jugements et les rappelle à nous, afin que la vérité soit bientôt connue universellement et réalise ses bienfaits sur tous.

Mais parfois ma pensée s'effraye, non que je craigne de voir renaître les obstacles vaincus; mais je me demande si les vertus que semble exiger la pratique magnétique pourront se rencontrer chez assez d'êtres humains pour détruire l'abus des remèdes matériels, pour rappeler les hommes aux principes sans lesquels le magnétisme ne peut produire de divins fruits. Vivons avec cet espoir, et portons un toast à la mémoire du génie bienfaisant qui nous révéla le magnétisme :

A MESMER !

Catalepsie.

Nous prenons ce cas à la clinique du docteur Léger, de Paris, et nous le laissons raconter lui-même.

« L'observation que je vais citer, dit le docteur Léger, est une de celles qui réchauffent le zèle du magnétiseur, et, comme médecin, j'avoue que c'est un de ces rares faits

qui ne me permettent aucune contestation : l'imagination n'y est pour rien, les médicaments pour rien, les fluides physiques n'ont point été mis en jeu. L'action seule d'un magnétisme, c'est-à-dire d'un fluide humain, peut rendre compte des merveilleux effets que j'ai obtenus.

Clémence Bernard, âgée de treize ans, rue Simon-Lefranc, nº 18, lundi soir, à neuf heures, sans cause apparente, fut tout à coup prise d'une attaque de catalepsie.

(Je dois dire que cette enfant n'est pas réglée, et qu'à ce même âge sa mère fut hystérique.)

Son corps se renversa en arc, de manière que la tête et les talons seuls la portaient (*epistothonos*). Tous ses membres se raidirent ; ses yeux se convulsèrent en strabisme convergent et restèrent ouverts dans une étrange fixité ; les machoires se contractèrent, et, quelque bruit que l'on fît, la malade n'entendait rien. Quelque signe que l'on essayât, de quelque manière que l'on promenât une lumière devant les yeux, elle ne manifesta aucune sensibilité à la vision.

Appelé une heure après l'attaque, je trouvai le sujet dans l'état susmentionné. Ayant, avec grand'peine, fait plier le bras droit et redressé le médius, et tous deux ayant gardé la position que je leur avais donnée, je diagnostiquai par ce signe spécifique une *catalepsie spontanée*.

Je mis ma main droite sur les yeux de la malade, la main gauche sur son estomac, et, après quelques minutes, je lui demandai :

— M'entends-tu ?

Pas de réponse.

Je pris sa main droite dans ma main gauche après l'avoir décontractée par quelques passes, et je réitérai ma question :

— M'entends-tu ?

Elle fit immédiatement, avec la tête, un signe affirmatif.

— Où as-tu mal ?

Elle tourna la tête à droite et à gauche en me tendant le menton. Je compris qu'elle ne pouvait pas parler, et,

en effet, elle avait les muscles des mâchoires trop contractés pour le faire. Quelques passes les *décontractèrent*, mais la langue restant encore immobile, je fus obligé de décontracter aussi les muscles moteurs de cet organe en faisant des passes sous le menton.

— Où souffres-tu ? lui demandai-je de nouveau, quand je vis la langue libre.

— Au côté gauche.

— Ici ? fis-je, en mettant la main sur le cœur.

— Non.

— Alors, mets ta main sur l'endroit.

— Je ne le puis pas.

En effet, ses bras étaient encore contractés; quelques passes leur rendirent la liberté, et alors elle plaça ma main sur la région de la rate.

Après quelques minutes de magnétisation, je lui dis :

— Que sens-tu ?

— Beaucoup de bien.

— As-tu mal encore quelque part ?

— Je ne sens pas le reste de mon corps.

En effet, les seules parties que j'avais décontractées étaient sensibles; les autres, c'est-à-dire la région dorsale, l'abdomen et les jambes étaient absolument insensibles aux piqûres et aux pincements.

A peine les eussé-je décontractés, que la sensibilité s'y montra.

— Souffres-tu à un autre endroit qu'au côté gauche ? lui dis-je encore.

— Non.

— Veux-tu boire ?

— Je le veux bien.

— Prends ce verre.

— Mais je ne le vois pas.

Ses yeux étaient encore contractés en dedans ; je soufflai sur son front.

— Ah ! fit-elle, à la bonne heure !.... mais qu'est-ce que j'ai donc eu, que me voici dans mon lit, et que vous êtes auprès de moi ?

— Tu viens d'avoir une crise nerveuse.

— Est-ce qu'on en meurt ?

— Quelquefois.

— Ah bien ! dépêchez-vous de me guérir, car je suis le reste de neuf enfants, et je ne veux pas que ma famille s'éteigne *(sic)*.

— Que me dis-tu là ?

— Je dis que je veux vivre pour faire des petits Bernard..... n'est-ce pas, mon propriétaire ? fit-elle en s'adressant, en effet, à son propriétaire, qui m'avait fait appeler.

Et comme je voyais tout le monde ébahi.....

— Est-ce qu'elle ne parle pas d'habitude comme cela ? demandai-je ?

— Mais jamais ! elle est d'ordinaire fort tranquille, tandis qu'aujourd'hui elle a un langage bref, gaillard, qui ne ressemble en rien à son langage ordinaire.

Comme elle avait la face vultueuse, je la magnétisai à grandes passes, et, à mesure que j'opérais, la parole de la crisiaque prenait un ton moins bref et moins saccadé. Après une demi-heure, Clémence Bernard était rentrée dans son état normal.

Je l'ai revue hier ; elle n'a gardé de sa crise qu'une manière plus leste de procéder à ses travaux, et parfois plus de vivacité dans la conversation. Elle a perdu cependant un privilége : vrai rossignol de sa maison, elle ne chante plus autant, parce qu'elle ne peut plus *mener* ses chansons comme elle le voudrait, c'est-à-dire que les mesures lui échappent et qu'elle n'a plus de sûreté dans l'intonation, caractères spécifiques encore des suites de la catalepsie.

Cette observation présente un côté vraiment miraculeux. En moins de cinq minutes, j'ai fait cesser un état alarmant, et je me suis mis en communication avec une personne isolée, absolument insensible à toutes les excitations matérielles extérieures.

Quelle médication aurais-je pu employer pour obtenir un résultat semblable ?

L'éther, le chloroforme?..... peut-être aurais-je réussi ; mais à quels dangers ne me serais-je pas exposé !

Les antispasmodiques? aucune thérapeutique ne mentionne qu'ils aient jamais agi spontanément dans des cas semblables, et quand on dit qu'ils ont agi, après deux ou trois heures, nous savons que c'est précisément le temps que durent les crises ordinaires de catalepsie.

Qu'ai-je donc fait?

J'ai magnétisé.

Qu'ai-je donc fait en magnétisant?

Très-certainement j'ai transfusé dans cette enfant malade une force vitale qui est venue régulariser les fonctions nerveuses perverties.

Que peut donc être cette force vitale?

La force nerveuse, ou, pour être plus franc, le fluide nerveux des physiologistes, ou magnétisme de Mesmer.

Il n'y a, dans ce cas, absolument aucune possibilité de recourir à l'imagination.

L'attaque de catalepsie avait été spontanée.

Quand j'arrivai, on avait beau crier, pousser, tourner et retourner la malade, elle restait raide comme un arc de fer.

Elle n'a jamais entendu un mot de magnétisme : c'était la première fois que je l'approchais. Son propriétaire qui m'avait envoyé chercher ignore absolument que je suis magnétiseur, et je me suis arrangé de manière à ne faire aucun *geste ostensible extraordinaire* en opérant. Je faisais semblant d'examiner la malade.

J'ai donc réuni toutes les conditions voulues pour ne pas susciter l'imagination de ma patiente et les soupçons de ceux qui m'entouraient; je me suis retiré sans dire ce que j'avais fait.

Ce n'est que hier, quand la mère est venue m'amener son enfant, que je lui ai dit :

— C'est au magnétisme que tu dois de marcher droite aujourd'hui.

— Vraiment, monsieur, me dit la mère, ça fait donc autant d'effet que cela?

— Mais certainement.

— La femme P...., du quatrième, nous ayant dit que c'était de la sorcellerie, mon mari lui a répondu qu'elle était une bête, que c'était par une manière d'électricité, vu qu'on fait tant de choses avec ça, aujourd'hui *(sic)*!

Je rapporte cette dernière phrase avec intention, car elle prouve que le peuple, avec son gros bon sens, approche souvent plus près de la vérité que ceux qui la cherchent avec une science prévenue, et j'ajouterai pour terminer :

Eh bien, oui! si j'ai guéri cette enfant, c'est par *une manière d'électricité;* ce ne peut être par autre chose, et, jusqu'à ce que nous ayons déterminé la nature exacte de cette électricité, je l'appellerai par sa dénomination la plus simple, le **fluide magnétique.**

Docteur E.-V. Léger.

Le magnétisme à Rome.

Le magnétisme vient de faire son entrée triomphale dans la ville éternelle; tous les journaux du deux Mai sont remplis des comptes-rendus des séances de magnétisme données au théâtre *Vale* par le professeur Guidi.

M. Guidi est un magnétiseur connu depuis longtemps, il est le seul, qui, aujourd'hui fasse de la propagande active. Il parcourt tous les pays. Il est allé en Russie, en Allemagne, il était hier à Constantinople où il étonnait le sultan lui-même; et aujourd'hui, il bouleverse Rome la ville sainte par ses expériences de sommeil, de somnambulisme, de catalepsie, d'insensibilité, d'extase, qu'il fait devant un public nombreux et choisi ; la princesse Marguerite assistait à l'une de ses séances expérimentales, et en est sortie émerveillée.

Le magnétisme publiquement présenté à Rome, est un événement, car non-seulement il était défendu mais il était poursuivi, et l'on punissait très-sévèrement les per-

sonnes qui dans leur famille l'employaient pour soulager un malade.

J'avais bien été autorisé en 1849, à faire du magnétisme. Le préfet de police, M. Carosselli, qui m'en avait d'abord donné la permission, avait ensuite, sur l'avis du Sacré-Collége, cherché à me la retirer; et il n'avait pas fallu moins que l'intervention du commandant de place français pour que je pusse donner quelques séances publiques et faire plusieurs guérisons. Mais la position était bien différente, c'était pendant l'occupation française, après le siége; le Pape Pie IX avait quitté Rome et s'était réfugié à Portici, où, quelques mois plus tard, pendant mon séjour à Naples, j'eus l'honneur de lui présensenter *l'Art de magnétiser*, dans une audience particulière dont j'ai raconté les détails dans les *Mémoires d'un Magnétiseur.*

M. Guidi peut donc revendiquer l'honneur d'avoir le premier introduit le magnétisme dans Rome. Espérons que le magnétisme s'y implantera et que là, comme partout, il y prendra racine.

N° 5 Mai 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Seconde vue naturelle.

Si les phénomènes que présente le magnétisme sont, en général, rejetés par les savants, ou plutôt par ceux qui croient l'être, il n'est, au moins, aucun physiologiste qui ne soit forcé d'admettre le phénomène de la seconde vue naturelle ; faculté due, sans aucun doute, à une forte surexcitation du système nerveux, et qui constitue, par conséquent, dans l'homme qui en est doué, un état normal qu'on peut regarder comme morbide ; car il est certain que si cet état, au lieu d'être accidentel et passager, comme il l'est toujours, se prolongeait longtemps, il n'y

aurait point de constitution assez forte pour le supporter. Si donc la nature, qui est tellement prévoyante dans le moindre de ses actes, a permis qu'un pareil phénomène se manifestât dans l'homme, elle en a limité la durée pour être conséquente avec elle-même, en ne troublant à un trop haut degré l'harmonie des forces vitales.

Quoique je vienne de dire que cet étonnant phénomène est dû à l'excitation du système nerveux, seule explication, du reste, que puisse donner la physiologie, il n'en est pas moins vrai qu'on sera toujours contraint d'avouer, qu'en dépit des plus profonds raisonnements, la véritable solution importante ne se trouvera jamais; c'est-à-dire qu'on n'en analysera pas plus cet acte instinctif que ceux de la volonté, de la pensée, etc.

Mais si le système de la seconde vue naturelle ne peut pas plus s'expliquer métaphysiquement que tous les autres phénomènes de la vie, faut-il pour cela le nier et le rejeter dans le domaine des chimères? Ce serait presque aussi conséquent que de refuser à l'homme la raison, l'entendement, etc. Il est vrai que certains philosophes ont été jusqu'à nier leur propre existence; mais qu'est-ce que cela prouve? que si nous sommes doués de la raison, nous pouvons nous fourvoyer en raisonnant. Et, d'ailleurs, n'avons-nous pas des preuves irrécusables du phénomène en question?

Sans parler des exemples nombreux que nous fournit l'Ecosse et la plupart des pays du Nord; sans répéter, par conséquent, ici, tout ce qu'on a dit à ce sujet sur les habitants de l'ancienne Calédonie, ne voyons-nous pas assez souvent parmi nous des hommes doués de cette merveilleuse faculté, pour être suffisamment convaincus qu'elle n'est point une chimère?

Quant à moi, je peux citer deux faits de ce genre. J'ai été témoin du premier, et notre capitale a retenti longtemps du bruit qu'a fait le second.

Je vais commencer par celui qui s'est passé en ma présence, et que j'ai été à même de bien constater. Si je le cite en premier lieu, c'est que je le trouve moins étonnant

que l'autre, c'est-à-dire plus naturel, vu qu'il a en quelque sorte plus d'affinité avec le magnétisme animal.

Quoiqu'il en soit, ce fait est encore bien digne de fixer l'attention de ceux qui cherchent à pénétrer autant que possible les plus grands mystères de la nature; et c'est pour eux surtout que je me fais un devoir d'écrire ces lignes. Quant au second phénomène qui terminera cet article, s'il est plus difficile à expliquer, il n'en est pas moins vrai, et il n'est d'ailleurs pas le seul de ce genre qui se soit manifesté et qui ait prouvé d'une manière irréfragable qu'il y a véritablement des hommes qui sont doués de la seconde vue naturelle. Que ceux, au surplus, qui pourraient en douter encore, lisent ce que tant d'auteurs dignes de foi ont écrit à ce sujet, et ils ne regarderont pas comme suspects, je l'espère, les deux faits que je vais citer.

Voici le premier.

Un jour que, dans une nombreuse assemblée, je m'entretenais sur le magnétisme avec un phrénologue distingué, quelques personnes qui suivaient, non sans intérêt, le fil de notre conversation et qui admettaient sans peine la plupart des choses que j'avançais, se récrièrent cependant quand je vins à parler de la clairvoyance somnambulique. Quoique je ne cherche jamais à forcer les croyances de qui que ce soit, j'allais pourtant riposter, lorsque mon interlocuteur prit la parole et s'exprima à peu près en ces termes:

« —Si vous rejetez absolument la clairvoyance somnambulique, malgré les preuves sans nombre que nous en avons aujourd'hui, que direz-vous donc, Messieurs, de la seconde vue naturelle? Vous la rejetterez plus rigoureusement encore, n'est-ce pas? Eh bien, moi qui vous parle, j'en suis doué, et même au plus haut degré. Je suis fâché de n'être point en crise dans ce moment; car autrement, grâce à cette faculté que la nature m'a accordée, je vous aurais forcés à reconnaître qu'il ne faut jamais rejeter rien sans examen, et que la seconde vue, par exemple, est une chose aussi naturelle que tant d'autres phénomènes qui, parce qu'on ne s'est pas donné la peine de les étudier, sont générale-

ment repoussés comme contrariant les lois de la nature. » —

Quoique convaincu depuis longtemps de ce phénomène, je n'en avais cependant jamais été témoin, et j'aurais donné tout au monde pour qu'il se manifestât en ma présence. Aussi j'en parlai avec feu, et m'étendis longuement sur tout ce qui pouvait s'y rapporter, en témoignant le vif désir d'en avoir une preuve matérielle pour rendre ma conviction plus entière, s'il était possible.

Soit que j'eusse magnétiquement agi sur mon interlocuteur par la chaleur que j'avais mise dans la conversation, soit que, par une forte tension de son esprit, il ait mis en jeu lui-même certaines fibres en surexcitant les fonctions, il tomba tout à coup en crise, et s'écria : — « Je vois ! je vois ! —

— Eh ! que voyez-vous, Monsieur ? lui demandai-je.

— « Je vois, dans ma maison, et causant avec ma femme, un ami que j'ai perdu de vue depuis plus de vingt ans et que je croyais mort. Ah ! que je suis heureux que cet ami nous soit rendu ! Mais c'est singulier, ajouta-t-il ; il porte un costume tellement étrange que je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais vu dans mon état normal. »

Dans le premier moment, on crut qu'il plaisantait ; mais comme je remarquai une grande décomposition dans ses traits et un vif éclat dans ses yeux, qui étaient presque ternes un instant auparavant, je ne tardai pas à être convaincu que j'avais véritablement devant moi un crisiaque du genre de ceux dont j'avais entendu parler, et que je me trouvais ainsi à même de voir et d'étudier.

Mais cela n'était pas suffisant : il fallait encore s'assurer s'il avait bien vu.

Je lui demandai donc la permission de l'accompagner chez lui, et, comme il s'y prêta de bonne grâce, nous montâmes aussitôt en voiture et nous nous dirigeâmes vers sa demeure.

Les autres personnes craignant une mystification, ne voulurent point venir avec nous. L'une d'elles, que je revis ensuite, était au désespoir d'avoir laissé échapper une telle occasion, et ne pouvait point se le pardonner.

Quant à moi, persuadé que je ne serais point trompé dans mon attente, je brûlais d'arriver.

A peine eûmes-nous escaladé en toute hâte un troisième étage, à peine une porte se fut-elle ouverte devant nous, que la femme du voyant, rayonnante de joie, vint se jeter dans les bras de son mari en lui annonçant l'arrivée de l'ami en question. Ce dernier, impatient de revoir son compagnon d'étude, était déjà reparti pour aller le chercher dans une maison du voisinage qu'on lui avait désignée.

Nous nous y rendîmes aussitôt nous-mêmes, et nous trouvâmes enfin celui que nous cherchions.

Si je fus touché jusqu'aux larmes en voyant la joie de ces deux amis, une impression plus forte l'emporta sur ma sensibilité; je me retirai émerveillé et ne pensant qu'au phénomène dont je venais d'être témoin.

Je ne dois pas oublier de dire que celui qu'on avait cru mort pendant si longtemps, revenait des Indes et portait un costume assez bizarre.

Je passe maintenant au second fait, qui, comme je l'ai déjà dit, me paraît plus étonnant encore.

Jusqu'à présent, aucun somnambule, que je sache, n'a découvert le moindre trésor (1); et pourtant on persiste toujours à recourir au somnambulisme pour faire sortir du sein de la terre des richesses qui y auraient été enfouies.

Lassé d'avoir inutilement consulté bon nombre de somnambules dans un cas pareil, les maîtres d'un château, sachant pertinemment qu'un immense trésor était caché dans leur domaine, se décidèrent à appeler un paysan doué de la seconde vue naturelle, en lui promettant une forte somme s'il parvenait à découvrir ce qu'ils cherchaient.

Celui-ci ayant jeûné pendant quelques jours, c'est-à-dire s'étant abstenu de toute nourriture substantielle, ne tarda

(1) Des sommes enfouies, ainsi que des mines de métaux, ont été découvertes par des somnambules ; ces faits sont très-rares. C. L.

pas à voir apparaître son étonnante faculté, qui lui permettait même quelquefois de percer les plus profondes ténèbres.

Ainsi préparé et sûr de lui-même, il vint se mettre à la disposition des maîtres du château, lesquels lui firent d'abord parcourir toutes les caves, où il ne trouva cependant absolument rien, quoiqu'on fût presque certain que le trésor en question y était caché.

Cette première perquisition n'ayant donc amené aucun bon résultat, le *voyant* prit un bâton et se fit conduire dans les appartements du premier étage, où, quoique de loin, il avait déjà, assurait-il, aperçu quelque chose. Au surplus, le bâton qu'il avait pris sans qu'on sût trop pourquoi, va servir à prouver qu'il avait effectivement vu et que grande était sa clairvoyance.

A peine eut-il parcouru deux ou trois salles, qu'il s'arrêta tout à coup et frappa du bout de son bâton un point de la muraille, auquel il n'aurait pu atteindre autrement, en s'écriant : « — Là est le trésor ! — »

Quelques instants après, la pioche entame cette partie du mur, et des moellons s'étant détachés, on trouve un coffret de bois de cèdre qu'aucune clef ne peut ouvrir.

Mais un coffret ne peut contenir un trésor qui, d'après la tradition, consiste en objets précieux de toute espèce; il était même si léger, qu'on le croyait vide. Cependant la curiosité veut être satisfaite, et on le brise.

Que trouva-t-on dans ce mystérieux coffret? le trésor ? je ne sais si je dois dire non ou oui. Comme l'alternative est assez embarrassante, eu égard au fait de clairvoyance que je relate, je dirai oui et non ; car si des vases d'argent et d'or, ainsi qu'une infinité d'autres objets plus précieux les uns que les autres, ne purent miraculeusement sortir du coffret, on en tira au moins un parchemin, sur lequel était inventorié tout ce qui constituait le trésor et qui en constatait l'existence, sans toutefois désigner l'endroit où il était enfoui.

Depuis lors, on n'a cessé de faire une quantité de fouilles et, jusqu'à ce jour, rien encore n'a été trouvé.

Et le voyant ? me dira-t-on. Le voyant ne voit plus rien, quoique sa faculté soit toujours la même.

Ne voulant pas trop allonger cet article, en entrant dans des détails qui pourraient paraître superflus ici, je me borne à poser quelques questions qu'on n'a pas encore étudiées, il me semble, et qui, au point de vue de la science, ne manquent certainement pas d'intérêt.

Pourquoi la clairvoyance, soit naturelle, soit magnétique, ne peut-elle, ou, du moins, paraît-elle ne pouvoir pénétrer dans le sein de la terre, quand il s'agit d'y trouver un trésor ?

Si la clairvoyance proprement dite échoue dans ce cas, pourquoi en est-il ou semble-t-il en être de même de l'extrême sensibilité de certains organes, susceptibles cependant, chez quelques individus, de recevoir l'impression des effluves les plus déliés, les plus subtils ?

S'il en était ainsi, ce fait présenterait une exception (1) que la physique devrait chercher à expliquer.

C. P.

Névralgie dentaire

J'ai l'honneur de vous faire la communication d'une petite cure dont l'évidence et l'instantanéité m'ont causé une grande satisfaction. L'un de ces jours derniers, un de mes employés vint chez moi avec un fort mal de dents et un commencement d'inflammation à la joue droite. J'ai apposé le bout des doigts sur la partie la plus sensible en pressant légèrement tour à tour avec chacun d'eux pendant dix minutes. Ensuite j'ai fait des passes dégageantes en suivant la mâchoire inférieure, le bas de l'oreille jusqu'à la base du cou.

Pendant la première partie de l'opération, il y a eu augmentation de chaleur : la douleur était forte, mais elle

(1) Ce serait en effet une exception, puisque les autres effluves viennent du sein de la terre impressionner la plupart des autres animaux et même quelques hommes. Les sourciers n'en sont-ils pas une preuve évidente, au moins quant aux effluves hydriques ?

n'était plus lancinante. Pendant la deuxième partie, il y eut diminution de chaleur et disparition de l'inflammation et de la douleur; durée de la séance : vingt minutes. Mon employé m'assure n'avoir rien senti depuis.

Il s'était soumis à l'opération avec un sentiment tout autre que la confiance dans la réussite du procédé; mais pendant la deuxième partie de l'opération, quand il a senti le mal s'en aller et suivre, comme il me l'a dit, la direction de ma main, il s'est retourné vers moi, a regardé mes mains en disant : « — Donnez-moi la chose avec laquelle vous m'avez enlevé le mal ! » — Je lui ai assuré que je ne m'étais servi de rien; alors il a appuyé les mâchoires l'une contre l'autre en répétant : — « C'est pourtant vrai, je n'ai plus de mal maintenant, je ne sens plus rien. » — Et il se tâtait de nouveau, ne se doutant pas que ce fût là du magnétisme.

J. R.

Disposition de l'arrière bouche.

Faisant obstacle à la longévité au-delà de 70 ans.

Un chirurgien anglais, M. Duncan Gibb, a fait cette singulière remarque, que l'épiglotte, ce cartilage mobile situé dans l'arrière-gorge, occupe la position verticale chez les personnes au-dessus de soixante-dix ans, et que l'affaissement de ce cartilage peut être considéré comme le signe que l'individu ne parviendra pas à un âge avancé.

L'observateur anglais assure avoir examiné cinq mille personnes bien portantes. Toutes les personnes qu'il a examinées et dont l'âge était aussi entre soixante-dix et quatre-vingt-cinq ans, avaient l'épiglotte verticale. Il cite en exemple plusieurs hommes d'Etat bien connus, lord Palmerston, lord Lyndhust, lord Campbell et lord Brougham. Il cite aussi quelques vieilles dames, encore vivantes, dont l'âge est de soixante-douze et quatre-vingt-seize ans, et dont l'épiglotte est verticale. L'exemple le plus remarquable est celui d'un homme de cent deux ans, qui vit encore, chez qui le cartilage occupe toujours la même position.

Il résulte de là qu'on ne peut atteindre la longévité au-delà de soixante-dix ans, si on a l'épiglotte pendante.

M. Duncan Gibb résume ses idées dans les conclusions suivantes :

1° C'est une règle que personne ne peut dépasser soixante-dix ans avec une épiglotte pendante ; si quelques personnes y arrivent, c'est un fait exceptionnel.

2° L'affaissement de l'épiglotte amène la fin de la vie vers l'âge de soixante-dix ans: c'est la limite naturelle de la vieillesse.

3° Au contraire, une épiglotte verticale donne les meilleures chances pour atteindre une extrême limite de longévité.

Statistique de la mortalité des habitants de la terre.

Un staticien s'est occupé de rechercher exactement quelle est la mortalité des habitants de la terre, et voici à quel résultat il est parvenu.

On admet généralement que la population totale du globe est de 1,300 millions d'habitants ; mais l'auteur n'en admet que 1,228 millions. En partant de ce chiffre, il décompose ainsi ces 1,228 millions :

360 millions appartiennent à la race caucasiqne ;
552 millions à la race mongole ;
190 millions à la race éthiopienne ;
176 millions à la race malaise ;
1 million enfin à la race indo-américaine.

Le nombre des langues parlées sur notre globe est de 3,642, et on y compte 1,000 religions différentes.

La mortalité annuelle du globe est de 33,333,533 personnes: Ce qui fait par jour 91,554 décès, par heure 3,780, 52 par minute, 1 par seconde ; de sorte qu'à chaque pulsation de notre cœur correspond la mort d'une créature humaine.

La moyenne générale de la vie est de 33 ans.

Un quart de la population meurt à l'âge de 7 ans ou

avant 7 ans; la moitié meurt à 17 ans ou au-dessous de 17 ans. Sur 100,000 personnes, une seule arrive à l'âge de 100 ans; une sur 500 atteint l'âge de 90 ans; une sur 100 l'âge de 60 ans.

Le huitième de la population mâle de tout le globe, se compose de soldats.

Sur 1,000 individus qui atteignent l'âge de 70 ans, 43 sont prêtres, orateurs ou parlent en public; 30 sont agriculteurs, 33 ouvriers, 32 soldats ou employés militaires, 29 avocats ou ingénieurs, et 24 docteurs-médecins.

M. Strong

Les journaux de Genève du mois de Février ont parlé d'un émule du zouave Jacob qui, à Marseille, guérissait des centaines de malades. Cet homme, qu'on nommait Daniel Strong, et qu'on appelait docteur, magnétiseur, guérisseur, s'était établi dans une petite villa au *Roucas-Blanc*, d'où il vient d'être expulsé par l'autorité militaire. Nous demanderons pourquoi?

Si, comme les uns le disent, il était docteur et que ses ordonnances ne différaient en rien de celles des autres médecins? C'est un abus d'autorité, provoqué par la gent médicale de Marseille, qui, là comme ailleurs, ne veut pas qu'on lui enlève son pain quotidien, en guérissant les malades qu'elle préfère garder.

Si, comme les autres le prétendent, il magnétisait, il imposait les mains, il touchait les malades et ne leur donnait que de l'eau sur laquelle il avait fait quelques signes? On a fait encore un abus d'autorité auquel les médecins n'avaient rien à voir, ni l'autorité non plus, qu'elle soit militaire ou civile, car chacun a le droit de faire des grimaces, des gestes et des contorsions devant celui qui vous prie de lui rendre ce service.

Si M. Strong n'était point docteur et s'il faisait des ordonnances médicales, on a eu raison, puisque dans ce bon pays de France personne ne peut faire de la médecine

s'il n'a pas un diplôme en poche, ce qui est à peu près aujourd'hui comme un passeport pour celui qui voyage; le malfaiteur en a toujours au moins deux, et l'honnête homme pas un.

On a dit beaucoup de choses sur M. Strong; il y a même, dit-on, une légende. Pendant le siége de Paris, il aurait été épargné par une bombe, qui serait venue éclater entre lui et sa femme, et c'est par reconnaissance de ce petit miracle qu'il se serait voué à la guérison des malades à Marseille.

C'était un peu loin de l'endroit où la Providence a jeté un regard bienveillant sur son serviteur; mais qu'importe — on n'est jamais prophète dans son pays.

Ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est que M. Strong américain est venu, a paru, et a disparu, et qu'il ne reste de lui que la lettre que voici, écrite en Mars à un journal de Marseille qui la fait précéder de ces quelques mots :

« M. Daniel Strong, docteur américain, dont les nombreuses cures font d'autant plus de bruit dans notre ville que sa générosité est égale à son talent, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Le public a pu s'étonner de notre silence. Moins jaloux de faire du bruit que de faire du bien, nous ne désirions rien moins que d'éveiller l'attention.

« Cependant, les cures qu'il nous a été donné d'opérer, par le magnétisme, ont paru si extraordinaires, que nous n'avons pu échapper à l'éclat.

« Comme il était facile de le prévoir, la jalousie a été éveillée. On a opposé à des résultats inattaquables, la négation et la calomnie.

« Dans l'intérêt de la vérité et du principe en vertu duquel nous agissons, beaucoup plus que dans un intérêt de satisfaction personnelle, nous opposerons quelques faits, choisis entre mille, à ces négations et à ces calomnies.

« Si nous avions été jaloux de notre réputation, nous

aurions fait connaître, tous les jours, les cures que nous opérions; mais cette préoccupation n'a jamais été la nôtre.

« Aussi, sommes-nous décidés à rentrer dans le silence, persuadé que nous utiliserons mieux notre temps à soulager les malades qu'à soulever des discussions irritantes.

Cas de guérison

« 1° *M. Bremond*, Jean-Baptiste, Grande Rue, 71, à Valensoles (Basses-Alpes), atteint de rhumatisme goutteux: guéri en 7 séances. Un mois de traitement.

« 2° *M. Olive*, Pierre, marchand de vin, rue de l'Echelle, 26 (Marseille), atteint de cataracte, cinq mois d'invasion: a pu, après la première séance, se conduire et aller seul partout.

« 3° *M. Brun*, Marius, rue de la République, 13 (Marseille), épileptique depuis sept ans : a été guéri et n'a plus eu d'attaque après deux mois de traitement.

« 4° *Mme Prévot-de Manosque* (Basses-Alpes), gastrite aiguë, deux ans d'invasion, un mois de traitement : guérie après sept séances.

« 5° *M. Varangod*, Jean-Baptiste, capitaine marin, place Castellane, 11 (Marseille), était paralysé de la langue et ne pouvait prendre aucune nourriture : a pu parler et manger après la première séance.

« 6° *Mme Espaze*, chemin d'Endoume, 154 (Marseille), grande faiblesse et prostration générale survenue à la suite d'un avortement : traitement à distance, par l'eau magnétisée : guérie en quinze jours.

« Recevez, etc.

« Daniel STRONG. »

Société de Magnétisme de Lausanne

(*Mai 1872.*)

La société de Lausanne continue à marcher dans la voie pratique qui lui avait été sagement indiquée par l'auteur

du cours où elle prit naissance en 1869, M. Lafontaine de Genève. Laissant de côté tout ce qui ne se rattache pas au traitement des maladies, et se tenant en garde contre les illusions et les dangers du mysticisme, cette société a dirigé tous ses travaux dans le sens de la thérapeutique (1). Plusieurs de ses membres, les dames surtout, ont obtenu depuis trois ans, des résultats qui ont attiré l'attention. Les demandes de malades désirant suivre un traitement magnétique devenant toujours plus nombreuses, un cours gratuit vient de s'ouvrir, à Lausanne, dans le but de former des personnes capables de seconder les sociétaires, en soignant quelques-uns de ces malades, d'abord sous leur direction, et plus tard d'une manière plus indépendante, bien que toujours sous la surveillance du Comité.

Parmi les 18 auditeurs qui suivent ce cours, et dont les deux tiers environ sont composés de dames, se trouvent une garde-malade, plusieurs mères de famille, un jeune pasteur, un médecin polonais et quelques personnes décidées à s'occuper sérieusement du traitement des malades, si elles deviennent capables de remplir les conditions voulues pour cet objet. Comme complément des indications théoriques et des exercices pratiques qui ont lieu dans le cours, plusieurs traitements à domicile ont été commencés par d'anciens sociétaires qui invitent les nouveaux élèves à venir assister à ces traitements, et à faire ainsi une sorte de stage auprès d'eux. Si ces bonnes dispositions des uns et des autres continuent, et si les sujets sensitifs qui se sont déjà manifestés se développent comme on peut l'espérer, la Société de Lausanne en recevra une heureuse impulsion et verra s'accroître encore le nombre des malades qu'elle pourra guérir ou soulager.

R.

(1) Voir le *Magnétiseur* du mois d'Août 1870 pour le compte-rendu de ses travaux pendant l'année 1869.

Un évêque en police correctionnelle.

Il s'est passé dernièrement à Florence un fait étrange. M. Carli, évêque de Palmyre *in partibus*, jouit dans cette ville d'une réputation d'excellent exorciste. A ceux qui ne veulent pas se faire exorciser de bon gré, Sa Grandeur s'impose de force, témoin un certain Cinelli, pauvre ouvrier atteint d'épilepsie, que l'évêque a fait amener dans la chapelle d'une villa, aux environs de Florence, et a tenu lié et presque à jeun pendant 52 heures!

Le tribunal correctionnel de Florence a trouvé la plaisanterie un peu grossière et a condamné l'évêque et une espèce de sorcière qui lui a servi d'acolyte, à six mois de prison chacun, et aux frais du procès.

Il va sans dire que l'exorcisme n'avait produit d'autre effet que des blessures et une maladie. M. Carli avait cru devoir prendre le large et a été condamné par contumace. Mais il vient d'appeler du jugement et va se présenter devant le tribunal. Les débats ne manqueront pas d'être des plus curieux.

Correspondance du Journal de Genève.

Nous nous trouvons actuellement dans une singulière situation. Les Alsaciens voient des spectres partout, et les Allemands s'assomment entre eux, sous l'influence des hallucinations que leur cause leur haine des Français. Ne s'agirait-il pas là d'un phénomène pathologique, d'un de ces effets nerveux qui, sous l'obsession d'idées fixes, s'étendent par contagion à des populations entières et qu'en d'autres temps on eût attribués aux œuvres du démon ou aux maléfices des sorciers?

La folie qui s'est emparée des Alsaciens et qui gagne petit à petit tout le pays est, au surplus, des plus douces et des plus innocentes. Elle consiste à contempler pendant des heures entières des carreaux de vitres mal lavés! On n'imagine pas la force d'attraction qu'exerce sur la foule

cet hypnotisme d'un nouveau genre. Il y a plusieurs mois déjà que la chose avait pris naissance de l'autre côté du Rhin, à Rastadt et dans les localités environnantes. Puis elle s'est propagée dans l'arrondissement de Wissembourg, a gagné même le Haut-Rhin et a fait enfin, mais depuis hier seulement, invasion à Strasbourg.

A Rastadt, le peuple croyait voir, sur les vitres hantées, des croix, des glaives, des os en croix et des têtes de mort, signes non équivoques des vengeances célestes qui menacent le grand-duché de Bade. En Alsace c'est mieux : le magasin aux accessoires s'est enrichi, et vous trouverez, dans certains de nos cantons, cent campagnards pour un qui jureront avoir distinctement vu, de leurs yeux vu, sur les vitres de telle et telle maison de leur village, des madones, des turcos, des zouaves, des canons, des vaisseaux cuirassés, — que sais-je encore ? — mais toujours des images de guerre ou des images saintes, emblèmes de superstition et de revanche. La manie en est venue à ce point, dans plusieurs parties de l'arrondissement de Wissembourg, qui s'est de tout temps distingué par l'exaltation de son patriotisme pour la France, que depuis des semaines, les paysans négligent les travaux champêtres et passent des journées à parcourir le pays pour constater une fois de plus le miracle précurseur d'une prochaine délivrance.

Inutile de dire que le clergé ne voit pas sans plaisir ces ardeurs d'imagination et qu'il les encourage au besoin, mais je n'irai pas jusqu'à prétendre, comme nos journaux ont essayé de l'insinuer, qu'il use de supercherie et aide complaisamment à la manifestation de ces indices des projets d'En-Haut. Autant que j'ai pu en effet m'en assurer, le phénomène s'explique d'une manière très-naturelle, à tel point que je me crois en mesure de vous donner la recette des miracles.

Si des vitres ordinaires, lavées ou simplement mouillées en plein soleil, sont ensuite essuyées négligemment, l'humidité qui y est laissée, produit, par une évaporation rapide, des marbrures irisées et des plaques fuligineuses,

qui ne sont toutefois visibles que par reflet et à contre-jour. Il en est de même des vieilles vitres encrassées ou brûlées par le soleil, comme il s'en trouve tant aux fenêtres des habitations de paysans.

Par l'effet des irrégularités de surface du verre, ces plaques et ces marbrures forment de vagues dessins, dans lesquels, avec de l'imagination, on peut découvrir ce que l'on veut, — absolument comme dans le marc de café! Le tout est d'avoir l'idée d'y regarder. Ce genre de miracle est donc à la portée de tous et peut se produire à volonté, en Suisse aussi bien qu'en Alsace. Seulement, comme en Suisse vous n'avez de revanche à prendre que sur le terrain de la constitution fédérale, il y a gros à parier que vous n'apercevriez pas de turcos sur les carreaux de vos fenêtres.

Du reste, l'imagination de nos paysans ne s'arrête pas en si beau chemin. Quiconque a examiné la fleur singulière des fèves de marais a pu y reconnaître une vague ressemblance avec une tête humaine. Eh bien, nos campagnards affirment que depuis l'annexion, ces fleurs ont pris manifestement le type caractéristique de têtes de zouaves! Autre signe d'en-haut, qui annonce des jours meilleurs.

N'allez pas toutefois conclure de ces observations que nos populations d'Alsace sont plus ignorantes et plus superstitieuses qu'elles ne le sont en réalité. Il ne faut y voir, comme je le disais, qu'une disposition maladive, produite par l'idée fixe de la revanche et de la délivrance. Il n'est pas, vous le voyez, jusqu'aux fleurs qui ne servent à caresser cette idée, ce qui, il faut en convenir, est un genre de folie bien tranquille.

N° 6 Juin 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — LE MAGNÉTISME PANACÉE. — FOLIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — DES AMULETTES, DES TALISMANS. — LES APPARITIONS EN ALSACE.

AVIS

Nous engageons nos anciens abonnés et tous ceux de nos lecteurs qui voudraient s'abonner, à nous envoyer directement à Genève, rue du Mont-Blanc, 9, le montant de leur abonnement, et leur adresse exacte.

Nous prévenons nos abonnés et nos lecteurs de Genève, que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement; nous les prions de vouloir bien en remettre le montant au porteur, en nous indiquant leur changement d'adresse s'il y a lieu.

Le magnétisme

PANACÉE

Nous avons souvent dit et écrit que le magnétisme était le moyen naturel de guérison le plus puissant, le plus certain ; nous avons même dit, quelque exagéré que cela ait pu paraître, — qu'il pouvait être considéré comme une panacée. — Nous le pensons encore, et de plus, nous croyons que cela est prouvé par les faits, car, quelle que soit la maladie, quel que soit le malade, le magnétisme produit toujours une action bienfaisante sur l'un et sur l'autre ; quand le magnétisme ne fait pas cesser entièrement la maladie, il l'atténue, et il soulage toujours le malade.

Qu'on ne s'imagine pas qu'emporté par notre enthousiasme, nous soyons le seul à penser ainsi. Non, MESMER écrivait dans ses aphorismes :

— « De même qu'il n'y a qu'une nature, qu'une vie, qu'une santé; il n'y a qu'une maladie, qu'un remède, qu'une guérison.

— « La nature subordonnée à l'impulsion qui lui a été donnée par la main créatrice, porte en nous par mille canaux divers l'action de la vie. Le libre cours de cette action dans notre organisme constitue la santé. Lorsque le cours de cette action est arrêté par des résistances occasionnelles, il donne naissance à des monstruosités qui se décèlent par des accidents variés à l'infini.

— « Les médecins ont donné à chacun de ces accidents un nom particulier, et les ont définis comme autant de maladies diverses. Ces effets sont innombrables, mais la cause en est unique.

— « Rendre à la nature son véritable cours est la seule médecine qui puisse exister.

— « Ainsi que la médecine est une, le remède est un.

— « Ce remède unique et général est le magnétisme animal.

— « Nous pouvons dire hardiment que tous les remèdes usités dans la médecine ordinaire n'ont jamais obtenu des succès avantageux, que par des combinaisons heureuses dues au hasard ; il servaient alors de conducteurs au magnétisme animal. » —

— Le marquis de Puységur tranchait la question tout aussi nettement que Mesmer.

— « L'action magnétique, disait-il, agit sur les malades en renforçant le principe vital et le met par là à même de repousser victorieusement les obstacles que la maladie lui oppose. »

Et il ajoutait plus loin :

— « On ne doit jamais comparer l'effet des médicaments à l'effet de l'action magnétique, puisque les premiers agissent d'abord sur les organes, tandis que le second agit toujours immédiatement sur le principe vital auquel il communique l'impression d'un mouvement qui lui est analogue et qui vient ajouter aux efforts qu'il fait sans cesse lui-même pour entretenir l'équilibre et la santé. »

— Deleuze, tout en faisant une part très-large aux propriétés curatives du magnétisme, est pourtant moins exclusif que Mesmer et Puységur.

Dupotet, tout en convenant que dans des maladies graves le magnétisme peut être insuffisant, dit :

— « Le magnétisme produit souvent l'effet qu'on désirerait obtenir d'un médicament qui devient alors inutile; ainsi on devait donner au malade un vomitif à six heures du matin, vous magnétisez à cinq, le vomissement a lieu, et vous ne donnez pas l'émétique. On avait prescrit de l'opium le soir pour calmer de vives douleurs et amener le sommeil, après la magnétisation les douleurs ont cessé, le malade dort paisiblement, et vous ne donnez pas l'opium. » —

Mesmer, dans son précis historique, a avancé que : — « Le magnétisme animal doit, en général, venir à bout de toutes les maladies, pourvu que les ressources de la nature ne soient pas entièrement épuisées, et que la patience soit à côté du remède, car il est dans la marche de la nature de rétablir lentement ce qu'elle a miné. »

Nous ne sommes donc pas le seul, comme on le voit, qui osons avancer que le magnétisme peut guérir toutes les maladies sans le secours des remèdes pharmaceutiques ; si nous sommes plus entier dans notre opinion, nous le déclarons, c'est le résultat de notre pratique. N'étant pas médecin, ayant toujours évité de nous mettre en défaut vis-à-vis de la loi, ayant toujours voulu rester dans notre droit, nous ne nous sommes jamais permis d'ordonner un remède quelconque, convaincu que nous pouvions y suppléer entièrement par le magnétisme.

Cette position nous a forcé de trouver dans le *magnétisme seul* tous les moyens curatifs pour obtenir la guérison des malades.

De plus, nous étant attaché à prouver que, sans somnambulisme, et même sans sommeil magnétique, le magnétisme, seul, directement employé sur le malade, non-seulement pouvait guérir aussi facilement, mais peut-être encore plus promptement ; nous avons été forcé de dépen-

ser plus de vie, plus de forces nerveuses, plus de dévouement; magnétiser plus longtemps, plus souvent, pour obtenir la guérison complète dans les traitements où la patience du malade et de la famille ne nous ont pas fait défaut.

C'est ainsi que notre pratique de chaque jour est venue nous prouver que les Mesmer, les de Puységur avaient raison. Nous avons magnétisé des milliers de malades atteints des maladies les plus diverses. Nous n'avons pas guéri tous les malades, — c'est très-vrai. — Chacun sait qu'il est des cas où la vie étant entièrement épuisée, rien ne peut la ranimer, pas plus le magnétisme que tout remède pharmaceutique; cependant, dans des cas désespérés, où le malade est mort pour tous, comme pour le médecin, nous avons vu le magnétisme donner encore quelques heures, quelques jours de répit au pauvre moribond, le soutenir nerveusement avec assez de force pour qu'il puisse terminer ses dernières affaires ici-bas. Ces cas sont rares, très-rares, et leur rareté tient plutôt au manque d'énergie, de dévouement et de conviction du magnétiseur qu'au malade lui-même. — Mais nous le répétons, sans avoir guéri tous les malades, nous pouvons affirmer qu'il n'est pas une maladie, même la plus grave, la plus compliquée, qu'elle fût chronique ou aiguë, sur laquelle nous n'ayons eu un succès, et dont nous ne puissions présenter un cas de guérison complète.

Puisque nous avons obtenu des guérisons de toutes les maladies par un seul moyen, — le magnétisme, — puisqu'il peut être employé dans tous les cas sans aucun danger, et toujours avec un succès, nous nous croyons donc en droit d'affirmer que le magnétisme est une véritable panacée. A l'appui de notre dire, nous citerons la guérison de maladies les plus diverses.

Nous avions dernièrement en traitement, des hémorrhagies utérines que rien ne pouvait arrêter et qui, depuis plusieurs années, mettaient à deux doigts de la mort la pauvre malade qui en était atteinte. En trois mois nous avons guéri radicalement. Bien entendu qu'après quelques

jours nous avions obtenu un sentiment d'amélioration, qui s'était augmenté et avait fini par un succès complet, car c'est ainsi que le magnétisme agit.

Nous avons eu dans le même moment une maladie toute contraire : c'était une suppression de cinq mois, compliquée de maux d'estomac qui ne permettaient point à la malade de prendre de la nourriture ; il y avait en outre insomnie, agitation nerveuse, et de plus, une complication cérébrale mais qui était à peu près dissipée, il est vrai, qui s'était déclarée à la suite de chagrins sérieux. Nous ne nous trouvions plus qu'en présence des conséquences, qui sont généralement plus dangereuses. Cependant, en faisant cesser tous les remèdes ordonnés par les médecins, en changeant entièrement le régime, et en magnétisant avec force la malade, jeune et belle femme, qui se trouvait dans un état de consomption, nous avons eu un résultat tellement heureux, que notre malade est entièrement guérie aujourd'hui.

Nous ne parlerons pas de rhumatismes, de névralgies, quoique nous ayons débarrassé promptement plusieurs personnes atteintes de ces affections.

Contentons-nous de citer une de ces maladies sérieuses sur lesquelles la médecine est généralement impuissante.

Mme ***, très-connue dans une ville de nos environs, nous fut amenée il y a quelques mois. Nous hésitions à l'entreprendre ; nous ne nous sentions pas en force pour soutenir toutes les fatigues que le traitement d'une pareille maladie devaient nous occasionner. Sur les instances de la famille, et surtout à la vue de la malade, qui, par sa physionomie douce et sympathique, éveilla en nous un de ces sentiments instinctifs qui donnent l'assurance de réussir, nous nous décidâmes ; nous en sommes bien heureux aujourd'hui, puisque nous avons guéri Mme***.

La maladie était grave ; Mme *** était atteinte physiquement dans plusieurs organes ; les poumons ne fonctionnaient pas bien, ils étaient irrités ; de plus, il y avait angine de poitrine ou névrose des organes de la respiration

dont les principaux symptômes étaient une constriction douloureuse, avec angoisse, qui revenait par accès; une douleur spasmodique à l'un des bras, la gêne de la respiration mais sans oppression, sans palpitation ni inégalité du pouls. Le foie, dont le volume était considérablement augmenté, comme dans la phthisie, et qui secrétait très-difficilement la bile, ce qui procurait un embarras des voies gastriques. L'utérus très-gonflé, très-douloureux, et un sentiment de paralysie de la vessie qui occasionnait une faiblesse de cet organe. Ajoutez à tous ces maux un état nerveux hystérique, avec crises et douleurs aiguës. Les digestions ne se faisant pas ou très-peu, et une constipation que rien ne pouvait vaincre, pas même les purgatifs violents.

Il y avait de plus une faiblesse telle, que plusieurs fois par jour des anéantissements complets, des évanouissements pendant lesquels non seulement la connaissance disparaissait, mais où la vie semblait aussi s'être entièrement retirée, et ne laisser là qu'un cadavre froid et raide comme une barre de fer. Il y avait une insomnie contre laquelle tous les opiacés ne produisaient rien.

Voilà l'état dans lequel était depuis cinq ans Mme *** lorsque j'entrepris de la guérir ; état que la médecine et les médecins n'avaient jamais amélioré ni soulagé.

Le premier jour, je magnétisai Mme *** pendant deux heures et demie; je lui tins les pouces pendant quarante minutes. Ses yeux se fermèrent alors, mais ils se rouvrirent aussitôt, pendant les deux heures de passes que je fis. Mon but avait été d'envahir le système nerveux de la malade par cette longue magnétisation. J'obtins mon résultat; ce jour là Mme *** fut un peu plus calme tout en ayant autant d'évanouissements. Le lendemain, pendant la magnétisation, il y eut une crise d'hystérie des plus horribles, les mouvements convulsifs étaient d'une violence extrême ; Mme ***, tantôt debout, tantôt roulée en boule, frappait avec les bras et les jambes le lit, le mur et moi-même; les personnes présentes voulaient essayer de la maintenir, je m'opposai à ce que personne ne la touchât.

Après dix minutes de cet état violent, pendant lequel les yeux roulaient dans leur orbite avec une vitesse effrayante, la bouche s'ouvrant démesurément, laissait passer des cris qui n'avaient rien d'humain, puis elle se fermait serrant les mâchoires l'une sur l'autre à briser les dents, la crise cessa instantanément pour laisser la malade dans un évanouissement complet, qui dura dix minutes, et pendant lequel Mme *** avait toute l'apparence de la mort, tant sa pâleur était verdâtre.

Je repris la magnétisation que je continuai à son retour à la vie ; après un quart d'heure, la malade ne pouvant parler me fit signe qu'elle désirait boire, je lui donnai un peu d'eau magnétisée, mais elle ne put passer tant il restait encore de contraction dans le pharynx ; je fis des insufflations chaudes depuis la naissance du cou jusqu'à l'estomac, et tout à coup tout se détendit et on entendit un bruit comme si l'eau tombait avec force et quantité dans l'estomac. La malade respira plus facilement et après deux heures de magnétisation je lui fis sucer une petite côtelette de mouton et boire une cuillerée de vin de Bordeaux.

Je lui fis mettre la nuit des compresses d'eau magnétisée sur la poitrine, sur le foie et sur le bas ventre, et prendre des bains intérieurs et des injections d'eau magnétisée trois fois par jour.

Après cette crise, je magnétisai deux fois par jour, et un mois après il y avait une amélioration sensible dans l'état de la malade ; les constrictions de la névrose avaient presqu'entièrement cessé, la respiration était meilleure et sans douleur, les poumons n'étaient plus douloureux ; il n'y avait plus aucun point qui se fît sentir ; la malade avait recouvré en partie le sommeil, elle dormait deux ou trois heures, et elle était bien moins agitée. Mais le foie résistait, il était presqu'aussi gros et fonctionnait encore très-mal, les compresses soulageaient la malade en rendant le foie moins douloureux. L'utérus était moins gonflé, moins douloureux et surtout moins irrité, les évanouissements ainsi que les anéantissements étaient moins fréquents et surtout moins longs ; les crises convulsives

étaient bien diminuées et l'imposition de la main sur l'estomac les faisaient cesser aussitôt et les prévenaient même.

Bref, après six mois d'un traitement magnétique sans somnambulisme et même sans sommeil magnétique, nous avons eu le bonheur de voir notre malade entièrement guérie d'une maladie compliquée qui durait depuis cinq ans, pendant lesquels les médecins avaient épuisé toutes les ressources de la médecine officielle sans procurer même un soulagement. Tous les accidents avaient cessé assez promptement pour reparaître ensuite, puis enfin disparaître pour toujours.

Mme *** est depuis bien des mois en parfaite santé au milieu de sa famille.

Ce traitement a été suivi avec une très-grande ponctualité et cette guérison a été obtenue par le magnétisme seul, sans sommeil et sans aucun médicament.

Nous continuerons à démontrer par des guérisons que le magnétisme est la seule médecine rationnelle soulageant toujours sans pouvoir détruire, comme la médecine officielle avec ses poisons.

Folie guérie par le magnétisme.

(Extrait d'une lettre de M. Corbaux.)

.... Une jeune personne de treize à quatorze ans, absolument folle, et qui, après des peines inouïes, des soins continus dont on aurait peine à se faire une idée, se trouve enfin parfaitement bien depuis plus de deux mois. Sa folie s'était, dans les derniers temps, réduite à des paroxismes nerveux et habituels, qui constituaient un état vrai de somnambulisme naturel, — je n'entends pas le noctambulisme, — avec la plus grande partie des facultés qui sont propres à cet état. Elle appelait cela son état *de raison*; et appelait *état de bêtise* son état naturel tout à fait lucide, et qui alternait avec l'autre, dix fois le jour, plus ou moins. Dans sa prétendue *raison*, il lui arrivait souvent de lire des lettres dont elle était curieuse et qui étaient enfermées

dans un secrétaire : tout en pirouettant au milieu de la chambre, elle se trouvait avoir lu tout ce que j'écrivais à six pas d'elle, et dont elle ne paraissait pas s'occuper. Elle se souvenait parfaitement de toutes les circonstances de son état naturel (dit *de bêtise*, — et dont elle parlait comme avec pitié. Dans les rues, la malade voyait aussi bien par derrière que par devant (1) ; elle jouait au *loto*, et souvent tirait les numéros à volonté ; enfin mille choses semblables. Lorsque les paroxysmes, sans être trop forts, duraient assez pour m'impatienter ou gêner mon monde, je lui prenais les poignets, et la regardant fixement, je la réveillais comme en sursaut (2). Ces crises naturelles n'étaient pas toujours faciles à distinguer de l'état lucide, et j'avais besoin quelquefois de lui demander si elle était *en raison*, surtout le soir avant de se coucher. Si, par malheur, je la laissais se coucher avant une crise terminée, elle se relevait en état de *noctambulisme*. Dans ce dernier état je n'avais aucun pouvoir magnétique, il fallait laisser suivre à la nature son cours (3). Je ne pouvais toucher la malade de mon propre mouvement sans qu'elle éprouvât le même choc que les somnambules les plus irritables, lorsqu'une personne non en rapport les heurte brusquement ; mais elle pouvait venir à moi, s'asseoir sur le tapis, la tête posée sur mes genoux, passer une heure ainsi à causer ensemble, me rendant compte de tout comme une parfaite somnambule, et aussi lucidement que dans l'état magnétique ; enfin me disant bonsoir, m'embrassant elle-même, mais m'avertissant que ce n'était pas moi qui devait la toucher. J'en

(1) Preuve qu'il n'y a point de vision ni de transposition de sens dans le somnambulisme. C. L.

(2) Mauvais procédés qui pouvaient occasionner des accidents moraux. Il fallait magnétiser d'abord par des passes, puis dégager et réveiller par des passes également, afin de ne pas provoquer de secousses dans le cerveau. C. L.

(3) Non ! il fallait au contraire magnétiser avec force, envahir entièrement son système nerveux, le saturer de fluide, mettre le sujet sous la puissance du magnétiseur, alors on aurait pu faire cesser les crises à volonté, et de plus provoquer la guérison bien plus promptement. C. L.

aurais plus long à dire sur cet état; mais, où j'en veux venir positivement, c'est que les *quatre états* différents où je la voyais dans un intervalle d'une heure ou deux, étaient caractérisés de telle sorte, qu'en sommeil magnétique elle avait le souvenir distinct de tous les quatre états et des idées qui les accompagnaient. Dans le noctambulisme, souvenir également parfait de *trois états ;* dans les crises nerveuses, mêlées de somnambulisme naturel, le souvenir n'était plus que *deux états* ; et enfin, dans ses moments naturels et tranquilles, elle ignorait absolument tout ce qu'elle avait dit, fait ou pensé dans tout autre état que celui-ci ; ce qu'il y avait seulement de pénible, c'était de voir la journée tellement coupée, que la malade n'avait jamais l'idée précise de l'heure, ni du premier repas qu'elle devait s'attendre à faire; aujourd'hui il n'est plus question de rien. Il y a deux mois que je ne produis aucun effet magnétique sur elle ; j'ai cessé en voyant que je ne lui faisais plus que mal à la tête. C'est à présent une jeune personne tout à fait sensée et raisonnable.

Francis Corbaux.

Des amulettes, des talismans.

Nous dirons aujourd'hui ce que pensaient les anciens sur les amulettes et les talismans; nous puiserons dans un livre dont le titre est une garantie et l'auteur une autorité, l'*Histoire de la médecine, par Leclerc*[1], quelques citations qui éclairciront cette question.

Autrefois, les noms de *médecin* et d'*enchanteur* étaient absolument synonymes, ce qui doit s'entendre de la médecine magnétique surtout.

Prométhée, dans Eschyle, dit «que c'est lui qui a montré « aux hommes la préparation des médicaments, par le « moyen desquels ils pussent guérir toutes les maladies; « il ajoute : qu'il a appris aux hommes *à deviner, à expliquer* « *les songes et les oracles, à prédire l'avenir*[2]. »

1. *Histoire de la médecine*, par Leclerc. Genève, 1696, in-12.
2. *Ibid.*, page 18.

Julius Maternus Firmicus dit, à propos de la tradition égyptienne, « que Mercure avait confié les secrets de « l'astrologie et des mathématiques à Esculape et à Anubis, « et qu'il ne leur avait pas non plus caché ce qu'il avait « de connaissances dans la médecine, qui a été sa prin- « cipale étude[1]. »

Il paraît qu'il y a eu plusieurs Mercure qu'on a souvent confondus. Firmicus, qui vivait sous Constantin, distingue ici Mercure d'Anubis. Je ne sais s'il a raison, mais les auteurs s'accordent volontiers à les identifier, et regardent Anubis comme le Mercure égyptien.

D'après cette supposition, on expliquerait facilement pourquoi dans les monuments égyptiens dont nous avons parlé dans notre numéro d'Août 1859[2], et dont nous avons donné quelques dessins, c'est presque toujours *sous la figure d'Anubis* que s'exercent les gestes et les procédés magnétiques. Rien, en effet, de plus naturel si l'on considère *Anubis comme le Mercure égyptien*, qui passait en Égypte *pour l'inventeur de la médecine*.

Diodore dit « que l'on a cru qu'*Horus*, fils d'Isis, avait « appris *l'art de la médecine et l'art de deviner* de sa mère, « et qu'il avait été d'une grande utilité aux hommes *par « ses oracles et par ses remèdes*. »

Voilà pourquoi, dans les anciens monuments égyptiens, Horus figure toujours sur l'un des quatre canopes avec Isis, Osiris et Anubis, tous dieux qui procuraient aux hommes la guérison de leurs maux.

Péon était si habile dans la médecine, qu'il a été confondu avec Apollon lui-même. Homère l'appelle le *père des médecins*. Son nom a donné naissance aux expressions proverbiales, *Peonius morbus*, *manus Peonia*, pour signifier une maladie qui demande l'art des plus habiles médecins, et la *main de Péon*. Quand on n'avait aucune connaissance du magnétisme animal, on a pu entendre par là une main savante à panser les plaies, à faire des opé-

1. *Ibid.*, page 50.
2. *Le Magnétiseur*, n° 5, du 15 Août 1859, page 8.

rations; mais pourquoi cette expression ne signifierait-elle pas aussi les guérisons merveilleuses qu'opérait Péon *par la vertu magnétique de sa main?*

Il y a tout lieu de croire que la chirurgie n'existait pas encore dans ces premiers temps. L'homme a naturellement horreur du sang. Leclerc est persuadé qu'il s'est écoulé bien du temps avant qu'on en vînt à la saignée; aussi, la première fois que la chirurgie fut transportée à Rome, ces scènes de sang et de douleur révoltèrent le peuple. Ceux qui la pratiquaient furent regardés comme des bourreaux, et on les força de sortir de Rome [1].

Orphée s'occupait de médecine, notamment des plantes[2]. Il passait, en outre, pour *un habile magicien* [3].

Sans doute, qu'une multitude de devins ou d'enchanteurs dont les anciens auteurs font mention, comme Calchas, Mopsius, Teresias, Amphiaraüs, Helenus, Cassandra, etc., exerçaient aussi la médecine. On peut le conclure de ce qu'ils pratiquaient les enchantements.

Mélampe, disciple du centaure Chiron, était d'Argos; c'est l'un des plus anciens poëtes que l'on connaisse et que rappelle Homère lui-même; il entendait aussi *l'art de deviner* et celui de *la médecine*, qui, ajoute Leclerc, *étaient des arts inséparables* dans ce temps-là [4].

« Ce Mélampe, » dit Leclerc, « purifiait ceux qui étaient « tombés dans quelque maladie, soit d'esprit, soit de « corps, ou qui s'étaient souillés par des crimes, ce qui « se faisait par des cérémonies superstitieuses qui consis- « taient à réciter de certains vers ou de certaines paroles « sur les personnes, à leur appliquer ou à leur faire « prendre des herbes cueillies en certains temps et d'une « certaine manière.... [5]»

Homère nous apprend que l'on arrêta, par le moyen

1. *Histoire de la médecine*, page 100.
2. Pline, *Hist. naturelle*, lib. XXV, cap. 2.
3. Pausanias, in *Eliac. porter.*
4. *Histoire de la médecine*, page 61.
5. *Ibid.*, page 65.

des enchantements et des charmes, le sang que perdait Ulysse[1].

Strabon nous apprend que c'était ainsi que les Indiens et les Ethiopiens guérissaient leurs malades[2].

Ce que dit ensuite Leclerc sur ces remèdes qui devaient leur efficacité aux charmes et aux enchantements, est remarquable:

« Pour établir, dit-il, l'usage de ces remèdes supers-
« titieux, il a suffi, suivant quelques personnes, que l'on
« crût en avoir reçu du soulagement; et, comme
« l'imagination est non-seulement *contagieuse*, mais aussi
« fort *puissante* dans les sujets où elle est fort vive, il est
« arrivé que des choses qui, d'elles-mêmes, n'avaient au-
« cune force, ou qui ne pouvaient agir sur le corps, aient
« produit, en certaines rencontres, des effets sensibles par
« la force de l'imagination; ceux qui ont vu cela se sont
« persuadé qu'il en pourrait être partout de même.

« *La religion, dont on a abusé en cette matière, et*
« *qui a un grand pouvoir sur les peuples, a achevé de les*
« *déterminer entièrement.*

« Voilà, dit Leclerc, comme raisonnent ceux qui trai-
« tent tous les charmes de bagatelles; mais, ajoute-t-il,
« il y en a d'autres, et qui sont le plus grand nombre,
« qui croient *que la chose n'est pas impossible, quoiqu'ils*
« *ne comprennent pas comment elle peut se faire.* Quoi
« qu'il en soit, continue-t-il, les charmes ou les enchan-
« tements se sont si bien introduits dans la médecine,
« *que toutes les nations du monde les ont pratiqués de*
« *temps immémorial;* et ce n'est pas seulement le simple
« peuple qui s'en est mêlé, les plus sages n'y ont pas
« moins donné[3].

« On charmait quelquefois les maladies par de simples
« paroles ou par de certains mots ou vers magiques qu'on
« prononçait à l'oreille du malade, ou même loin de lui,
« *dans l'intention de le guérir, et qu'on accompagnait de*

1. *Odyssée*, lib. XIX.
2. Strabon, *Géog.*, lib. XV.
3. *Histoire de la médecine*, pages 73 et 76.

« *certains gestes ou mouvements de corps.* D'autrefois on « écrivait ces mots sur de certaines choses que l'on atta- « chait au corps du malade ; c'est ce que les Latins ont « appelé *amulettes.* On croyait que ces amulettes défen- « daient et garantissaient non-seulement contre les en- « chantements ou les charmes (auxquels on attribuait au- « tant de force, pour rendre les gens malades, que les « contre-charmes en avaient pour les guérir), mais qu'ils « détournaient ou éloignaient même les maladies prove- « nant de causes naturelles.

« La matière de ces amulettes était tirée des pierres, « des métaux, des simples, des animaux, et généralement « de tout ce qu'il y a au monde. On gravait sur les pier- « res ou sur les métaux des caractères ou des figures, ou « des mots qui, quelquefois, ne signifiaient rien, ou qui « n'étaient pas même intelligibles à ceux qui les « écrivaient ou qui s'en servaient. On écrivait aussi ces « mots sur du papier ou sur quelque autre matière que « ce fût, ou, si l'on n'écrivait ni ne marquait rien sur les « matières propres à faire des amulettes, on employait je « ne sais combien de cérémonies superstitieuses dans leur « préparation et dans leur application, sans parler de la « peine qu'on se donnait pour observer que les astres fus- « sent disposés favorablement. Les Arabes ont donné à « cette dernière sorte d'amulette, dont la vertu dépend « principalement de l'influence des astres, le nom de *ta-* « *lisman,* c'est-à-dire *image.*

« Il faut remarquer qu'il y avait aussi des amulettes où « *ni les charmes, ni la superstition, n'avaient point de* « *part, quoique personne ne pût rendre raison des effets* « *qu'on leur attribuait, ni de la manière dont ils agis-* « *saient. Cette dernière sorte d'amulette est encore au-* « *jourd'hui approuvée par divers médecins, quoique d'au-* « *tres ne veuillent pas y ajouter foi*[1]. »

En réduisant les choses à ce qu'elles sont véritablement, et le raisonnemont de Leclerc à ce qu'il doit être, on

1. *Histoire de la médecine*, page 79.

voit évidemment que tous ces prétendus enchantements dont usaient les anciens médecins, ne sont et ne peuvent être, dans ce qu'ils ont de réel, que des procédés *magnétiques*. Tout cet appareil dont on accompagnait les charmes, on le faisait *dans l'intention de guérir*, et, dans cet appareil, entraient de *certains gestes ou mouvements de corps*. Dans un temps où l'on ne connaissait pas le magnétisme, et où conséquemment il n'était pas facile de le préciser, pouvait-on l'énoncer plus clairement?

Car, nous le demandons : de bonne foi connaît-on des *enchantements* proprement dits, encore moins des guérisons par enchantements? Se persuadera-t-on qu'avec des paroles inintelligibles et toutes sortes de gestes, on rende la santé à un malade?

Mais substituez l'action du magnétisme animal. Cette action, bien physique, bien connue aujourd'hui, qui n'est plus aujourd'hui l'apanage exclusif d'un prêtre égyptien, d'un collége d'initiés, ou d'une caste privilégiée, mais la propriété de tous les hommes, substituez-la aux prétendus enchantements, et vous obtiendrez tous les résultats que l'on a attribués aux enchantements. Il suffira de les dégager de ce que la charlatanerie, l'erreur ou l'amour du merveilleux se plaisaient à y ajouter.

Leclerc nous donne un exemple frappant de ces hyperboles ou exagérations dans le *rajeunissement d'Eson*. Ce *rajeunissement*, sans doute, est un des traits les plus brillants de la puissance magique de Médée. Eh bien! en quoi consistait ce prodige? *En ce qu'Eson avait la barbe blanche, et que Médée avait eu le secret de la lui teindre en noir*[1]. C'est ainsi à peu près que nos barbiers de village ont le secret de *rajeunir*. Médée inventa les bains chauds, qui rendaient le corps plus souple et plus agile, et contribuaient à guérir les malades. A l'aspect de ces fourneaux, de ces grands vaisseaux de cuivre, dans les-

1. . . . . . Barba comœque
Canitie posita nigrum rapuere colorem.
Ovid., *Met.*, t. 7.

quels ils étaient plongés, on prétendait *qu'elle les faisait bouillir*[1].

Un peu d'observation et de critique dans l'examen des ouvrages relatifs à ces temps anciens, et une partie du merveilleux disparaît.

Il faut en dire autant des *amulettes* et des *talismans*.

Nous en distinguons trois sortes :

Les premiers, dont les uns, fondés sur les principes astrologiques, renferment des figures de planètes, d'étoiles, de constellations, et les autres, formés par la superstition, présentent des figures bizarres, des noms divins ou de prétendus esprits, et des mots inconnus et inintelligibles.

Les seconds, qui sont composés de matériaux pris dans les trois règnes de la nature.

Les troisièmes enfin, de l'action desquels on ne pouvait pas trop se rendre raison, quoique l'effet n'en fût pas moins certain. Ils sont compris parmi ceux dont parle Leclerc, *dans lesquels les charmes ni la superstition n'ont point de part, quoique personne ne pût rendre raison des effets qu'on leur attribuait, ni de la manière dont ils agissaient*. Dans cette classe se trouvent les talismans magnétiques.

Les talismans de la première sorte doivent tomber dans le mépris auquel est condamnée depuis si longtemps l'astrologie judiciaire. Qui pourra croire, en effet, que Mercure, Saturne, Vénus, Jupiter, puissent, suivant leurs diverses positions, communiquer quelques vertus à leurs figures tracées sur la pierre ou sur le cuivre? Par exemple, que l'image de la lune, lorsqu'elle est dans le Cancer ou dans le Taureau, puisse, étant gravée sur or ou sur cristal, guérir les maladies froides du cerveau ; que la figure du Lion, du Bélier et du Sagittaire, placée dans un triangle, puisse remédier aux fièvres flegmatiques, pourvu que, dans le triangle, le Lion tienne le sommet, le Bélier la base et le Sagittaire la gauche, etc.[2] ?

Qui pourra croire que des mots inconnus ou insigni-

---

1. Diogène, dans *Stobée ;* Leclerc, *Histoire de la médecine* page 158.
2. Georgii Paschii, *Inventa movantiqua*, page 397.

fiants, tels qu'*Abracadabra*, que des cérémonies réprouvées par la religion, ou l'abus des noms les plus saints, puissent ajouter quelques qualités à ces fragments d'une matière brute ou insensible?

Cela n'est pas possible; ou si, dans les maladies et les circonstances dans lesquelles la crédulité peut agir, ceux qui portent ces sortes de talismans ont ressenti quelque soulagement, disons que ce n'est et que ce ne peut être que l'effet de leur crédulité même, comme l'observe très-bien Leclerc; car, nous magnétiseurs, nous ne nions point l'effet de l'imagination et de la confiance; nous y croyons. Mais nous soutenons que si la confiance et l'imagination peuvent aider le magnétisme, le magnétisme peut agir et agit sans le concours de ces deux auxiliaires, ce que ne produira jamais un talisman de la nature dont il est question.

La seconde classe d'amulettes ou de *talismans* (en employant ce mot d'une manière générale) est d'un tout autre genre. Nous parlons des amulettes qui sont composées de certains corps pris dans les trois règnes. Nous dirons qu'il y a des pierres, des métaux, des animaux, des simples, lesquels, mis en contact avec le corps de l'homme, peuvent agir sur son organisation, ou, réciproquement, en recevoir une réaction. Il n'y a certainement aucun doute à élever sur cette action réciproque.

Nous avons vu souvent qu'un collier de corail, passé au cou d'un enfant, pâlissait toutes les fois que l'enfant avait la fièvre, et qu'il reprenait sa couleur rouge lorsque la maladie était passée.

Qu'il en soit de même de certaines pierres, ainsi que le prétendent quelques auteurs, il n'y a donc là rien d'étonnant. Les corpuscules morbifiques se résolvent en principes chimiques qui ont une action sur les différents corps. On conçoit, par la même raison, qu'un poison, par ses éléments corrosifs, puisse décolorer la coupe dans laquelle il est versé, et par cette altération trahir sa présence.

D'un autre côté, les pierres, les métaux, les plantes,

peuvent agir sur le corps humain par le contact ou par le simple rapprochement.

Pline parle des bons effets qu'on retire de l'ambre jaune par l'application [1]; et, dans le fait, nous voyons tous les jours des nourrices mettre des colliers d'ambre aux enfants au moment de la dentition. Pourquoi? parce que l'ambre jaune est un calmant, et que, grâce à cette propriété, il prévient les convulsions qui accompagnent ordinairement la dentition. C'est avec l'ambre jaune que se fait le sirop de Karabé, qui procure un sommeil salutaire aux malades. L'ambre jaune n'a-t-il pas aussi une vertu électrique qui se développe par le frottement? Et qui ne connaît toutes les propriétés de cette vertu électrique?

Il est aussi d'un usage commun d'attacher des colliers de liége aux chattes qui ont mis bas, pour faire passer leur lait. Le liége est astringent et peut avoir d'autres qualités qui fassent tarir le lait.

L'aimant, ou même le fer aimanté, posé sur le cœur, calme les palpitations; et, appliqué sur la dent cariée, en calme la douleur.

Certaines plantes ont une odeur qui fait fuir les scorpions, les serpents. En portant sur soi de ces plantes, on peut avoir une excellente amulette contre ces bêtes venimeuses.

Tout ceci s'explique par les émanations qui s'échappent de ces prétendus talismans. Les émanations en contact, ou même dans le voisinage des corps animés, pénètrent par les pores, par la respiration, par l'odorat, passent par les viscères ou dans la circulation, et y portent les propriétés qui les caractérisent.

Il n'est pas de corps dans la nature qui n'ait des émanations. Approchez les matières les plus dures de votre odorat, le fer, le cuivre, le plomb, et vous y reconnaîtrez une odeur bien marquée et bien distincte. Cette odeur se communiquera à vos mains, et le goût y trouvera une saveur particulière. Il y a plus, le voisinage du mercure

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVII, chap. 3.

blanchira l'or et le cuivre que vous porterez sur vous.

Il en est de même parmi les pierres ; plusieurs ont une odeur sensible, comme la pierre-porc ou pierre puante, la pierre de violette, les stéatides, les ocres, etc. D'autres n'émettent leur odeur que par le frottement ; mais toutes ont des effluves déterminés par les alternatives de chaud, de froid, de sec, d'humide, par le contact des gaz. Et peut-on en douter, quand la chimie nous apprend que la silice, cette matière si dure qui constitue le caillou, est susceptible elle-même de se décomposer, et produit l'acide silicieux ?

Les effluves silicieux, dans les végétaux, sont encore plus marqués et agissent sur l'économie animale d'une manière plus ou moins pénétrante. L'oignon que l'on coupe fait pleurer ; le tabac en poudre, la bétoine et autres, font éternuer ; d'autres sont caustiques. Qui ne connaît l'effet du mézéréum ou bois-gentil, qui, appliqué sur le bras, opère comme un cautère ? Mais le redoutable yupa ou ippa des Célèbes, dont l'approche seule cause la mort, qui n'en redoutera pas les dangereuses émanations[1] ?

Les effluves des animaux ne sont pas moins reconnaissables, ni quelquefois moins vénéneux. Le chien suit l'odeur du gibier et distingue son maître au milieu d'une multitude ; le renard, la belette, l'écureuil, quand ils sont en amour ou en colère, exhalent une odeur insupportable. Celle du serpent est nauséabonde et n'échappe pas au sauvage, qu'elle avertit du danger. L'application des cantharides est corrosive, même lorsqu'elle ne touche pas la peau immédiatement.

Que dirons-nous de l'engourdissement que produisent la torpille, le mille-pieds d'Afrique, certaines anguilles de Cayenne ? Les effluves de ces animaux sont-ils électriques ? C'est ce que pensent les savants.

Dans certains pays on applique sur la poitrine ou sur

1. Pour cueillir la résine de cet arbre, l'esclave ou le criminel condamné à l'enlever s'enveloppe la tête dans un masque de verre, se place toujours au-dessus du vent, et emploie une longue sarbacane pour le détacher.

le bas-ventre d'un malade des pigeons ou autres animaux, qu'on ouvre tout vivants et qu'on applique à l'instant même ; on prétend que la chaleur du sang de l'animal attire, et que son corps pompe l'humeur morbifique. On appelle *Epithème* ce genre d'application.

Tous ces talismans rentrent dans le domaine de la médecine, ou plutôt toute la médecine, dans l'application des remèdes extérieurs, ne se compose que d'amulettes.

Si les siècles précédents ont, dans ce genre d'observations, péché par une crédulité peut-être trop grande, celui où nous vivons montre peut-être aussi trop d'insouciance. La nature ne fait rien d'inutile, et elle a tant de ressources, que, s'il ne faut pas outrer la crédulité, il ne faut pas non plus dédaigner ce qu'une expérience suivie et attentive pourrait nous démontrer comme salutaire, c'est-à-dire qu'avant de rejeter sans appel, il faudrait essayer.

A l'égard des accessoires superstitieux, tout bon esprit saura les réduire à leur juste valeur. Qu'une plante soit cueillie dans sa maturité ; qu'elle soit cueillie dans un temps sec ou humide, avant ou après le lever du soleil ; que ce soit la graine, la fleur ou la feuille, ou l'écorce, ou la racine que l'on préfère, je le conçois ; mais cueillir cette plante la veille de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre, plutôt que tout autre jour, et uniquement parce que c'est la veille de la fête du saint ; ajouter à cela telle ou telle cérémonie, prononcer telle ou telle parole, voilà ce qui est insoutenable, voilà la superstition et l'abus.

Dans tous les livres de secrets, on trouve des remèdes hideux, si l'on peut se servir de cette expression, remèdes dans lesquels les araignées, les crapauds, les serpents, les crânes des morts jouent le plus grand rôle ; le dégoût seul et la répugnance qu'inspirent de semblables applications peuvent opérer une révolution salutaire, indépendamment des propriétés physiques que peuvent avoir ces amulettes.

Comme le moral, chez nous, dépend aussi beaucoup du physique, et que les différentes matières des amulettes

peuvent agir diversement sur notre physique, il ne serait pas étonnant que des amulettes réveillassent l'esprit et le courage, donnassent de la gaieté, de l'amour, disposassent à la crainte, à la mélancolie, etc.

Mais le talisman alors ne fait que ce qu'opère naturellement la matière dont il est composé. Ainsi, les aromates, les parfums, les cantharides, excitent à l'amour ; certaines drogues sont amies des nerfs et égayent l'esprit ; d'autres calment les douleurs et les rendent en quelque sorte insensibles, comme l'opium et les composés narcotiques.

Mais supposer que des amulettes influeront sur des actes purement contingents ; qu'un trèfle à quatre feuilles, qu'une agate de telle ou telle forme, qu'une pierre trouvée dans la tête ou le foie de tel animal, que le cœur d'un loup, le foie d'une panthère, etc., feront prospérer dans toutes les entreprises, réussir en amour, gagner au jeu, c'est, je crois, ce que ni les anciens ni les modernes n'ont jamais opéré, et ce qu'on peut ranger parmi les contes à dormir debout.

« Il faut croire aux amulettes, dit Gallien, en ce sens « qu'on peut avoir confiance à leur substance, mais nullement aux paroles, aux charmes dont on les a environnés[1]. »

Venons actuellement à notre troisième classe de talismans, aux talismans qui reçoivent leur force du magnétisme animal.

Les talismans magnétiques ne sont autre chose que certains corps susceptibles de recevoir et de fixer le fluide magnétique, de le transporter et de le communiquer à distance. Ces corps, imprégnés de fluide, produisent le même effet que le magnétiseur lui-même ; ainsi, un talisman magnétique fera tomber en somnambulisme la personne à laquelle il sera appliqué, quand celui duquel est émané le talisman est dans l'habitude de la magnétiser et de l'endormir. Ce talisman calmera les convulsions du

---

1. Periaptis sic considere oportet, ut substantia illorum, non incantationis verba credantur. Galen., *de simplic. medic. facultatis*. 6 et 10.

malade et les douleurs dont il est tourmenté, le tout comme par enchantement; il n'en faudra pas davantage pour faire crier au sortilége. Cependant, rien de plus simple et de plus naturel.

Si, en effet, il existe un fluide magnétique animal, ce fluide peut être fixé comme le fluide électrique; il peut même s'y trouver accumulé en quantité, comme le fluide électrique l'est dans la bouteille de Leyde. Bien plus, il doit exister certains corps avec lesquels ce fluide a plus d'affinité. Ces corps lui servent de conducteurs et de véhicules. On avait cru remarquer, en effet, qu'une tige métallique était un meilleur conducteur du magnétisme animal que beaucoup d'autres matières. On avait cru que le verre et la soie concentraient et isolaient ce fluide, tout comme ils isolaient et concentraient le fluide électrique. En cela, on s'était trompé. Le verre et la soie ne sont pas des corps isolants pour le fluide magnétique, nos expériences personelles nous l'ont démontré. Ce fut cette faculté du fluide magnétique de pouvoir se concentrer et se communiquer ensuite, qui donna lieu *au baquet de Mesmer*.

M. de Puységur partit de là pour composer des talismans portatifs bien simples; il magnétisait fortement des plaques de verre arrondies, qu'il faisait porter habituellement sur la peau aux personnes qui avaient besoin d'être habituellement magnétisées; elles en ressentaient de très-bons effets. D'autres magnétiseurs se servirent de médailles, de sachets remplis d'objets quelconques; on les magnétisait fortement, et ces objets magnétisés pouvaient calmer des crises nerveuses, des douleurs, et provoquer le sommeil. Nous avons connu plusieurs somnambules qui s'endormaient ainsi, grâce à des morceaux de papier magnétisés par leur magnétiseur, lorsqu'il était obligé de s'absenter. Il leur suffisait de poser un de ces morceaux de papier sur l'estomac pour entrer dans le somnambulisme, pendant lequel ils pouvaient répondre aux questions qui leur étaient faites. *(A suivre.)*

Les apparitions en Alsace.

Nous avons publié le mois dernier une correspondance du *Journal de Genève* relative aux apparitions qui ont si fort ému la population de l'Alsace. Nous pensons intéresser nos lecteurs en publiant aujourd'hui un nouvel article sur ce sujet, tiré du même journal du 25 Juin, sous le titre de : *Alsace-Lorraine :*

Les apparitions de croix et d'autres signes semblables dont notre correspondant de Strasbourg nous a parlé, il y a quelque temps, font dans ce moment-ci grand bruit dans la presse et soulèvent de très-vives discussions sur l'origine de ces apparitions. M. Wilfrid de Fonvielle nous écrit en particulier à ce sujet :

« J'ai lu dans le *Journal des Débats* d'il y a une quinzaine de jours les explications que vous avez publiées des prétendus miracles d'Alsace. Comme l'*Univers* en a reparlé, j'ai dû en dire quelques mots dans le *Soir* et je m'apprête à faire un travail sur cette matière. Je crois, jusqu'à plus ample informé, que ces apparitions de croix sont dues à des phénomènes de cristallisation incomplète se produisant spontanément dans le sein de la matière vitrifiable sous l'action du temps. Il ne serait point impossible de provoquer ces effets par l'application systématique d'une douce chaleur. Les agents chimiques, tels que l'acide fluorhydrique, pourraient, je crois, faciliter l'apparition de ces figures étranges. Il suffit que la surface de la vitre soit attaquée sur une épaisseur très-faible, presque imperceptible, pour que ces jeux de la lumière se produisent. Je n'ai point encore fait l'expérience, mais je la crois infaillible, et je vous la signale, si vous n'y avez point songé déjà... »

Quelque ingénieuse que puisse être cette explication physique, nous lui préférons, jusqu'à preuve contraire, celle que donnait notre correspondant de Strasbourg, qui ne voit qu'une espèce d'hypnotisme devenu très-rapidement contagieux. Ce qui nous fait pencher pour cette explication, c'est que le phénomène signalé n'a rien, his-

toriquement, de nouveau. Il s'est reproduit à différentes époques, et, pour le prouver, il suffit d'ouvrir l'histoire de Grégoire de Tours au livre IV, 5. C'était vers l'an 540. A cette époque, la peste qu'on appelait la *peste inguinaire* ravageait la province d'Arles, et l'on redoutait surtout qu'elle ne traversât le Rhône et qu'elle n'éclatât dans l'Auvergne. Des cérémonies religieuses se faisaient partout pour conjurer la colère divine. Tout à coup les paysans de l'Auvergne aperçoivent les mêmes signes qui se manifestent aujourd'hui en Alsace. « Tunc étiam *in subita contemplatione*, dit Grégoire, parietes vel domorum vel ecclesiarum *signari* (porter le signe de la croix) videbantur. Unde a rusticis hæc scriptio *Thau* vocabatur, » car la lettre *Tau* n'est que notre T, qui est lui-même l'équivalent du signe de la croix.

Et, pour le dire en passant, les hallucinations qui se sont produites dans le grand-duché de Bade et l'Alsace, nous paraissent parfaitement expliquer cette citation de Grégoire de Tours qui, jusqu'à présent, ne semble pas avoir été bien comprise par les commentateurs de ce vieil historien.



N° 7 Juillet 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Forcé d'aller en Juillet, en France près d'un malade, je me suis vu contraint de reculer le paiement des intérêts des obligations du journal *Le Magnétiseur*.

De retour à Genève, je m'empresse de prévenir les souscripteurs, que dès le 25 Septembre, à 11 heures du matin, les intérêts des obligations du journal *Le Magnétiseur*, échus le 1er Juillet 1872, seront payés sur la présentation du coupon, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le 1er Juillet, se fera également à l'administration le 25 Septembre, à 11 heures, devant les souscripteurs présents. Le remboursement des numéros sortis aura lieu immédiatement.

Les souscripteurs qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra, sur leur présentation, assister au tirage.

Des Amulettes, des Talismans.

(*Suite. — Voir le n° précédent, Juin.*)

Tout ce qu'on peut dire de raisonnable sur les talismans, se réduit à ce que nous avons exposé dans le numéro précédent. Les talismans, les amulettes, quels qu'ils soient, n'ont de propriétés que celles qu'ils tiennent de la nature

ou du magnétisme. Tout le surplus n'est que charlatanisme ou superstition.

Au reste, les phénomènes que présente le magnétisme animal dans la guérison des maladies, sont assez étonnants pour qu'on les ait regardés autrefois comme de véritables enchantements. Calmer, par la seule imposition des mains, les douleurs les plus violentes; priver, par le somnambulisme, un homme de ses sens, et lui en donner en quelque sorte de nouveaux; prédire, à l'aide de cet état merveilleux, les phases et la durée d'une maladie; deviner le mal et le remède; commander par la simple volonté; agir même pendant qu'on est absent; donner une propriété salutaire à l'eau ou à tout autre objet; en faut-il tant pour être réputé magicien? C'est parce que les anciens médecins connaissaient et employaient ces secrets de la nature, qu'on les a traités d'*enchanteurs*. Tenons pour certain que ces anciens médecins n'étaient pas plus sorciers que les nôtres. Le seul reproche qu'on puisse leur adresser, est d'avoir environné leurs opérations des voiles du mystère, et d'avoir consenti qu'elles fussent accompagnées de la superstition et du charlatanisme.

Et comment autrefois n'aurait-on pas regardé les effets magnétiques comme des enchantements, quand encore aujourd'hui, au milieu des lumières, il se trouve des hommes assez ineptes pour croire et imprimer que l'œuvre magnétique est l'œuvre du diable! C'est bien se méprendre sur l'intention de ceux qui pratiquent le magnétisme *sérieusement;* car un de leurs buts est, au contraire, de détruire l'édifice de Satan et la superstition, en cherchant à démontrer au grand jour que tous les phénomènes ont pour cause la nature.

« De même, dit Cicéron, qu'il faut chercher à étendre « la véritable religion, qui s'allie toujours avec la connais- « sance de la nature, de même aussi il faut arracher jus- « qu'aux dernières racines de la superstition (1). »

(1) Ut religio propaganda est quæ est juncta cum Cognitione naturæ, sic superstitionis stirpes omnes ejeciendæ sunt. Cic., *de divinis*, lib. 2, in fine.

Or, c'est ce que nous faisons en démontrant que la plupart des choses qu'on regardait comme sortiléges ou enchantements, n'étaient que l'ouvrage de la nature ou des chimères tissues par l'imposture.

Nous avons vu que les amulettes proprement dites tiraient leur force des effluves qui s'en exhalaient, et qui, pénétrant les corps animés par les pores et la respiration, portaient dans la circulation les propriétés médicales dont les matières qui composaient l'amulette étaient douées; nous avons dit aussi que les amulettes ou talismans magnétiques n'agissaient que comme réservoirs du fluide magnétique qu'on y avait réuni et qui, par le contact, se développait et était attiré par les personnes qui portaient ces amulettes comme si le fluide magnétique eût émané directement du magnétiseur.

Dans ce dernier genre de talismans, on a dit que les effluves corporels qui s'exhalent par la transpiration du corps du magnétiseur entrent aussi pour quelque chose dans l'effet produit par le fluide magnétique (1).

THOURET, dans ses *Recherches sur le magnétisme* (2), dit: « Les émanations des corps ont une existence très-réelle, « et forment dans la nature une des plus puissantes causes « d'action qu'elle emploie. »

La transpiration même, suivant lui, n'est pas à dédaigner.

« On ne peut méconnaître, dit-il, au moins dans les « émanations insensibles, un principe d'activité particulier. « Et pourquoi la transpiration n'en aurait-elle pas aussi « un qui lui serait propre, et qui, quoique nullement sen- « sible pour les personnes bien constituées, pourrait le « devenir cependant pour des femmes d'une extrême sensi- « bilité de nerfs et tombées en spasmes (3). »

C'est avec ce système des effluves corporels que les

(1) Nous ne le pensons pas. — C. L.

(2) *Recherches sur le Magnétisme*, par Thouret. Paris 1784, p. 199.

(3) Le D[r] Thouret ne veut pas reconnaître que le fluide magnétique peut seul produire des effets, surtout sur des personnes ayant des spasmes, et par conséquent sans connaissance.

anciens, et surtout les savants des derniers siècles, ont cherché à expliquer les charmes en médecine.

Pline s'en est beaucoup occupé, et dans le premier chapitre du livre XXVIIIe de l'*Histoire naturelle*, après avoir parlé des vertus médicinales de l'homme et les avoir reconnues, il se demande si les charmes servent à quelque chose en médecine, et par la distinction qu'il en fait, on reconnaît ceux qui n'étaient que jongleries, et ceux qui plus ou moins déguisés n'étaient autre que des procédés magnétiques.

Il se moque avec raison de ces charmes qui sont conçus en mots barbares. — « Il n'est pas aisé, dit-il, de décider « ce qui discrédite le plus tout cela ou les mots barbares, « et qu'on ne peut prononcer, ou les mots latins forgés « sur-le-champ, qu'y emploient les faiseurs de sortiléges. »

L'auteur rappelle cependant et l'exemple d'Ulysse qui arrêta, par des mots, le sang d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et l'opinion de Théophraste, qui assure qu'on a guéri des sciatiques par le même moyen ; et celle de Caton, qui a aussi donné des paroles pour les fractures ou luxations de membres ; et celle de Varon, qui en a donné pour la guérison de la goutte.

Les écrivains anciens nous ont transmis la formule de Caton.— « Prenez un roseau vert, long de quatre ou cinq « pieds, fendez-le par le milieu, et que deux hommes le « tiennent sur la cuisse du malade. Dites ensuite sur le mal : « — *guérison à la fracture*, et puis ces paroles : *motas « Dancita daries, dardaries, astataries, etc., etc.* (1). »

On conçoit bien que si Caton a jamais réussi à guérir des fractures ou des luxations, il n'a pu le faire avec des mots aussi extraordinaires ; et il n'en avait pas besoin, car l'appareil qu'il employait pour guérir les fractures et les luxations avec des segments de roseaux, pouvait être suffisant ; c'est celui de l'art de la chirurgie dans son enfance. Si les mots cités pouvaient donc entrer pour quelque chose

(1) Marcellus Empiricus, lib. de medic. Et Caton lui-même dans sa maison rustique.

dans la cure, ce n'eût été que comme manifestation d'une volonté bien prononcée, et le commentaire de la première expression, *guérison à la fracture.*

Pline fait ici une réflexion bien digne d'un philosophe: — « Que signifient ces paroles barbares, ces formules « puériles que vous employez lorsque vous annoncez des « prodiges? Quoi! ce sont de pareilles sottises? tandis « que l'imagination s'attend alors à quelque chose de « grand, d'immense, à quelque chose qui soit digne d'é- « mouvoir et même de subjuguer la divinité. »

Si Caton eût été faire usage à Athènes de ces prétendus charmes en paroles, il paraît qu'il en eût été mauvais marchand; car les auteurs nous assurent — « qu'il exis- « tait une loi à Athènes qui défendait de guérir par les « paroles. » Ils ajoutent « qu'en Achaïe une femme fut, pour « cela seul, condamnée à être lapidée; sur le fondement « que ce n'est pas aux paroles, mais aux pierres, aux « simples, aux animaux que les dieux immortels ont donné « la vertu de guérir. »

Cette loi, sans doute, si elle a existé, était trop dure; car ou les paroles pouvaient guérir, ou elles ne le pouvaient pas. Si elles pouvaient guérir, comme on le croyait assez généralement alors, pourquoi punir de mort quelqu'un qui rendait service à l'humanité? Si, au contraire, elles ne pouvaient guérir, ce n'était qu'une tromperie punissable à la vérité, mais non de la peine de mort.

Quand on réfléchit aux mystères dont s'entouraient les prêtres qui exerçaient l'art de guérir sous les auspices des dieux, aux serments redoutables qu'ils imposaient aux initiés, pourrait-on méconnaître les promoteurs d'une mesure aussi cruelle? Quoi! une misérable femme s'avise de guérir par les mêmes moyens que les prêtres des dieux, sans être initiée! C'était un sacrilége épouvantable. La jalousie de métier a toujours infecté les corporations; et peut-être encore aujourd'hui est-il des personnes assez injustes et assez passionnées pour regretter que la loi d'Athènes n'existe pas à Paris?

Pline assure, au chapitre III du même livre: « — qu'il

« y a des hommes qui ont tout le corps médicinal, comme « les psyliens, les mages et les ophyogènes de Cypre, qui « ont la propriété naturelle de faire fuir les serpents, et « de guérir ceux qui en sont mordus, — *en touchant seu-« lement la plaie* (1). » — Et de fait, cela se vit ouvertement en « un ambassadeur de Cypre, nommé Exagon, qui « était de la race des ophyogènes, lequel fut mis, par le « commandement des consuls, en une cuve pleine de ser-« pents, pour éprouver si ce qu'on disait était vrai ; mais « les serpents lui léchaient le corps aussi doucement que « le ferait un petit chien. Ceux de cette race se reconnais-« sent à ce que leur haleine est fort puante au printemps. « Aussi se servait-on de leur *salive* et même de leur *sueur* « contre la morsure des serpents. »

L'assertion de Pline pourrait paraître suspecte ou exagérée, si elle n'était confirmée par l'abbé MARITI, dans son *Voyage de Chypre*, imprimé en 1791.

A propos de certains serpents dont l'atteinte est mortelle, il dit : — « Il y a au village de Tremitin une famille « grecque dans laquelle la vertu d'en guérir la morsure « est, dit-on, héréditaire. J'AI VU *deux personnes blessées « se présenter à un parent de la famille, qui les guérit « par seul* ATTOUCHEMENT. Tous ceux qui avaient dédaigné « ce remède en furent les victimes, et moururent quel-« ques temps après (2). »

Pline prétend que la salive de l'homme à jeun est bonne contre la morsure des serpents, contre des furoncles, les feux volages, les maux d'yeux (3).

Nous avons fait remarquer souvent que le *souffle* était une des manières les plus efficaces de communiquer le

---

(1) Quorumdam hominum TOTA CORPORA PROSUNT, ut ex his familis, quæ sunt terrori serpentibus, TACUT ipso levant percussos, suctuve medico. *ibid.*, cap. 3.

(2) *Vogage dans l'île de Chypre*, par l'abbé Mariti, Paris, 1791, tome I, p. 30.

(3) Nous pouvons affirmer que ceci est vrai ; nous l'avons souvent expérimenté dans notre pratique, et nous en avons toujours eu de très-bons résultats. C. L.

magnétisme et de soulager dans des cas graves. Pline conseille de se faire souffler sur le front quand on éprouve une toux trop violente (1).

Pline, en remarquant que la plupart des sortiléges qu'il détaille ne méritent pas une attention sérieuse, observe cependant que la plupart de ses contemporains y croyaient. Il en appelle à leur conscience : *libet hanc partem singulorum quoque conscientia coarguere ;* il leur demande pourquoi ils cherchaient à prévenir d'avance la fascination par des prières particulières : *cur et fascinationibus adoratione peculiari occurimus* (2) ?

Je ne sais si les dieux des païens étaient favorables à de semblables prières; il n'en est pas moins vrai de dire qu'elles pouvaient toujours par elles-mêmes produire un certain effet. La dévotion satisfaite et la vraie confiance en Dieu donnent une sécurité et un courage, qui prémunissent l'esprit non-seulement contre des terreurs imaginaires, mais encore contre des craintes bien fondées, comme dans les maladies contagieuses. On a observé que c'étaient alors les personnes les plus faibles d'esprit et les plus craintives, qui étaient les premières victimes; tandis que le mal semblait respecter les hommes courageux et calmes. De là le proverbe allemand, *que le courage est plus fort que la peste.*

On dit, continue notre auteur, que — « si une fille « *vierge touche* du pouce droit un homme atteint du haut « mal (épilepsie), elle l'allégera. »

Ce n'est ici qu'un acte magnétique. Tous les écrits sur le magnétisme constatent que les attouchements magnétiques peuvent soulager un épileptique en faisant cesser la crise; mais que ce soit une vierge ou une femme mariée, que ce soit même un homme, que ce soit le pouce droit ou le pouce gauche ou tous les doigts, c'est ce qui est fort indifférent.

On pense bien que si Pline donne un tel effet au simple

(1) *Hist. naturelle*, cap. 2.
(2) *Ibid.*, cap. 2.

contact du pouce d'une vierge, il en donne bien davantage à un contact plus étendu. Il prétend aussi que les premiers embrassements de l'amour peuvent guérir plusieurs maladies (1).

Nous bornerons ici nos extraits.

Il serait trop long d'énumérer les recettes en tout genre que rappelle Pline, comme formant autant de charmes médicinaux : la plupart sont puériles. Il se moque souvent le premier de ces prétendus charmes.

Il en distingue quelques-uns qui tiennent à la sympathie qui règne entre les diverses parties de notre corps; de manière que c'est en portant les attouchements, les frictions sur une partie, qu'on parvient à en soulager une autre. Cette connaissance des sympathies entre les différentes parties du corps n'est pas commune en Europe comme au Japon, où elle fait partie de la science médicale. Certains magnétiseurs en ont fait une étude particulière qui les a mis à même de faire des guérisons dans des cas réputés incurables.

On retrouve dans les recettes de Pline beaucoup de traditions populaires qui ont cours encore aujourd'hui. Nous venons de faire voir que le magnétisme animal nous donne l'origine et l'explication de quelques-unes de ces recettes. Avec un peu d'attention, on le retrouvera dans beaucoup d'autres.

Les détails qui nous sont fournis par Pline sont donc très-précieux, pour confirmer ce que nous avons dit relativement aux charmes et aux talismans : c'est que si quelques-uns n'étaient que l'ouvrage de l'imposture, beaucoup étaient des effets plus ou moins immédiats du magnétisme animal.

---

(1) Multa genera morborum primo coitu solvuntur. aut si hoc non contingit, longinqua fiunt. Pline, Cap. 2.

CHRONIQUE PARISIENNE

De l'action du fer sur les somnambules

Considéré comme corps soutirant l'électricité pendant les orages.

Parmi les grandes découvertes faites dans les voies scientifiques, il n'en est point souvent de plus intéressantes que celles fournies par ce que nous nommons le hasard. Sans parler des circonstances bien simples dans lesquelles l'électricité a été découverte, au moyen d'une grenouille morte et suspendue, dont les pattes touchaient une barre de fer ; ni de la vapeur d'eau bouillante soulevant un couvercle de marmite, ce qui peut être considéré à juste titre comme le berceau natif de cette gigantesque vapeur qui couvre aujourd'hui le monde ; c'est au hasard, certes que sont dues en majeure partie les observations toujours utiles ou au moins instructives qui frappent nos regards et sollicitent notre attention.

C'est grâce à lui qu'il m'a été donné d'observer le fait suivant :

Dernièrement vers les sept heures du soir, par un temps assez chaud, le ciel pur ne faisant point prévoir d'orage, mon père était sorti prendre l'air accompagné de Mme Louis, somnambule avantageusement connue à Paris, d'une nature très-sensible et très-impressionnable.

S'étant assis sur un banc au pont des Arts dit de l'Institut, lequel est garni de balustrades en fer, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se passait en elle quelque chose d'anormal ; coloration de la face, yeux demi-dilatés, tintillement nerveux général, de temps à autres, contraction faciale ; il fit quelques petites passes dégageantes et souffla sur le front sans obtenir de succès. Lui ayant proposé de s'en retourner, elle refusa disant que sans doute ce malaise allait se passer.

Il n'en fut rien et mon père craignant l'apparition désagréable d'une crise sur la voie publique, peu soucieux de se donner en spectacle, dut en magnétiseur prudent

penser à s'en aller, afin de mettre son sujet en lieu sûr. Cette résolution prise, au moment de la mettre à exécution, il s'aperçut que Mme Louis était endormie et la vit porter la main gauche sur la barre de fer formant la rampe placée derrière eux; aussitôt le sommeil fit place à l'état de veille ; quelques minutes après la main quittant le fer, le sommeil reparut. — Questionnée, Mme Louis répondit que c'était l'électricité qui l'endormait, annonçant qu'il allait y avoir un orage dont elle ressentait les atteintes, disant qu'il fallait partir ; elle remit la main sur la balustrade, une minute après, le sommeil disparut. Ayant fait quelques pas, la somnambule privée du moyen dégageant que le hasard lui avait fourni se rendormit instantanément; arrivée au bout du pont en élévation de quatre marches au-dessus du quai, elle posa de nouveau la main sur une rampe de fer, le réveil se fit aussitôt.

Enfin, reprenant sa route, elle retomba en somnambulisme, parcourut de la marche automatique que l'on connaît aux somnambules un espace de plus de douze cents mètres, dans un quartier rempli de voitures et de dangers de toutes sortes qu'elle évitait mieux que si elle eût été éveillée, et rentra chez elle au grand étonnement de deux de ses voisins qui lui adressèrent la parole, auxquels elle ne répondit pas ; ils restèrent surpris de la voir les yeux fermés, marcher et monter son entresol avec autant de dextérité.

Nous nous mîmes en devoir de la démagnétiser, lorsque à ce moment l'orage se manifesta, les éclairs brillèrent, le tonnerre se fit entendre ; il s'agissait pour nous de soutirer d'elle le fluide électrique en procédant par de grandes passes et des insufflations froides sur la tête afin de dégager le cerveau et de calmer une crise nerveuse des plus intenses qui s'était déclarée. Sous l'influence de ces passes elle se calma, mais le tremblement nerveux persistant toujours, elle demanda d'une voix strangulée à ce qu'on lui fît tenir du fer, recommandant qu'il fût brut, disant qu'il fallait lui en appliquer de même sur la peau le long de la colonne vertébrale.

Je m'empressai de prendre une vieille pincette et de lui en faire l'application, le tremblement nerveux cessa, ce fut alors qu'on songea à la ramener à l'état normal en la dégageant. Mais là, surprise du sujet de se voir un pareil engin dans le dos et cette autre pincette en main, demandant si l'on n'avait pas voulu s'amuser à ses dépens, elle crut véritablement qu'on avait voulu plaisanter avec elle et s'empressa de se débarrasser au plus vite de ces objets qu'elle mit de côté ; mais tout n'était pas fini, car nous eûmes le désappointement de voir le sommeil reparaître, nous la vîmes crisper les poings, tricoter des doigts, se tordre les bras comme lorsqu'une crise se manifeste et réclamer bien vite le fer brut dont elle s'était débarrassée elle-même, défendant qu'on le lui retirât en état de somnambulisme.

Cette expérience se renouvela cinq fois et cinq fois tour à tour ce fut le même résultat, le calme et le réveil se faisaient sitôt le contact du fer.

Questionnée alors sur le moyen à employer pour la retirer de cette situation pénible qui la fatiguait beaucoup, puisqu'à l'état de veille elle ne voulait point garder ce fer dans le dos, elle prescrivit le remède suivant : «Prendre trois cuillerées d'eau tiède, faire rougir un morceau de fer brut, l'éteindre dans cette eau, ajouter trois gouttes d'eau de mélisse et lui donner à boire, » ce qui fut exécuté aussitôt. A peine M[me] Louis eût-elle pris cette eau ferrugineuse que toute crise cessa comme par enchantement, le réveil se fit complétement et elle put se défaire de ses fers ; elle dina, fit une assez bonne nuit et ne se ressentit plus de rien.

Il est à remarquer que cette fois ma mère, contre son habitude, n'eut point de catalepsie pendant ces crises, et qu'il est à peu près certain que c'est l'action du fer qui a éloigné la complication de ces dites crises.

Comme on le voit, il y a là tout un champ d'études pour les magnétistes et les magnétiseurs, et, si nous avons fait ce rapport, c'est que nous avons pensé qu'en

pareille circonstance il pourrait être utile de répéter l'expérience et de la mettre à profit ; car selon le dire de Mme Louis, le fer poli, l'acier et d'autres métaux, loin de produire le même effet, n'auraient abouti qu'à empirer les crises.

Tout le monde sait qu'en électricité il y a toujours deux pôles faisant attraction et soustraction l'un à l'autre, c'est ce qui a lieu dans les deux extrémités d'une barre de fer, servant de parties dégageantes à celle du milieu en soutirant le fluide électrique, et la rendant neutre par conséquent puisqu'il ne peut jamais s'y fixer.

Louis AUFFINGER fils,
15, rue du Four, St-Germain.

Société de Magnétisme de Lausanne.

Dimanche dernier 23 Juin, s'est terminé le cours de magnétisme et d'hygiène commencé le 11 Mai, par M. Raoux, président de la société. Ces dix leçons, de deux heures chacune, réparties sur un intervalle d'environ six semaines, ont été suivies par un auditoire nombreux et attentif. Plusieurs des personnes qui y ont assisté ont pris une part active aux exercices pratiques qui ont eu lieu pendant les séances, et dans leur intervalle, au domicile de quelques malades. Des succès très encourageants ont été déjà obtenus, et tout fait espérer que ce cours produira de bons résultats.

M. Raoux a traité successivement, de *l'utilité* médicale du magnétisme; de sa *portée* morale et religieuse; de son rôle considérable dans l'*antiquité*; des *notabilités* contemporaines qui l'ont compris et défendu; des *conditions* physiques et morales nécessaires pour magnétiser avec succès; des diverses *méthodes* et des procédés les plus rationnels pour le soulagement et la guérison des maladies; du traitement *général*, du traitement *local* et du traitement *hygiénique;* des indispositions et des affections

les plus communes; de la théorie des *courants* entre les centres nerveux et les organes malades; de l'importance de l'*eau* magnétisée et des *réservoirs* magnétiques trop oubliés de nos jours; du traitement par une *chaîne* de personnes bien portantes (pile physico-morale de M. Gerard); du traitement collectif des malades, ou *chaîne* proprement dite; des divers procédés de *démagnétisation*, (fil de cuivre du Dr Pellizzari); des moyens d'augmenter l'émission du fluide magnétique; de l'utilisation des remarquables *influences du moral* sur le physique; de l'*automagnétisation* et de ses avantages; enfin des *dangers du somnambulisme* provoqué sur des sujets bien portants, et de ses différents degrés chez les malades (vue de leur mal, vue du remède, vue extérieure; erreurs et illusions à propos de la vraie lucidité).

M. Raoux a attiré tout particulièrement l'attention des élèves sur l'importance capitale de l'*hygiène* pour le succès des traitements magnétiques. Il a passé en revue les diverses conditions, qu'il importe de réaliser sous ce rapport, au triple point de vue du *milieu* physique, du *magnétiseur*, et du *magnétisé*.

1° Sur le premier point, il a signalé l'heureuse influence de la *pureté de l'air*; d'une *température* éloignée des extrêmes thermométriques; des rayons *solaires* directs ou réfléchis; de la tranquillité et de la sécheresse de l'air; enfin de la position du malade sur la ligne du *méridien magnétique*.

Le Docteur Fischweiler, de Magdebourg, et le chevalier de Reichenbach avaient déjà signalé les bons effets de cette orientation, sur les bien portants comme sur les malades.

Plusieurs membres de la Société de Lausanne en ont fait l'expérience sur eux mêmes, et sur des sensitifs, et tous ont reconnu l'influence heureuse de cette orientation du sujet, (tête au nord magnétique et pieds au midi).

2° A propos des conditions *hygiéniques* que doivent réaliser le magnétiseur et le magnétisé, M. Raoux a insisté sur la *propreté* du corps, des vêtements, des lits et des

habitations; sur les dangers des magnétisations faites pendant le travail de la *digestion*, ou sous l'influence d'une forte préoccupation morale ; sur la nécessité de suspendre tout traitement pharmaceutique ou médical pendant le traitement magnétique ; sur l'utilité, pour le magnétiseur, de faire de l'*exercice* dans l'air pur et au soleil, avant chaque séance, etc., etc.

3° Enfin il a énuméré les principales conditions *morales* favorables au succès, savoir, chez le magnétiseur : la sympathie, le vif désir de soulager, l'élévation morale et les sentiments religieux, et chez le magnétisé, la confiance, la persévérance et la force de résister à la tentation de suspendre le traitement au moment de la recrudescence des douleurs, c'est-à-dire du retour à l'état aigu, crise habituelle dans les maladies chroniques, symptôme dont les malades doivent se réjouir plutôt que s'alarmer, puisqu'il est ordinairement le prélude de la guérison.

4° Les plaintes répétées que l'ignorance et la malveillance élèvent au sujet du peu de durée des cures magnétiques, et de la fréquence des rechutes, n'ont pas d'autre cause que cette violation incessante des règles les plus élémentaires de l'hygiène. N'est-il pas déjà surprenant que le magnétisme ait pu triompher à la fois de la maladie et des causes extérieures qui la produisaient ou l'entretenaient; et faut-il s'étonner qu'après la disparition de cet allié puissant, sur le champ de bataille de la vie aux prises avec le mal, ce dernier, d'abord vaincu et refoulé, soit revenu à la charge et ait fini par remporter de nouveau la victoire ?

Seule, l'hygiène peut guérir, et sans rechute, un grand nombre de maladies.

Le magnétisme n'en saurait faire autant. Il a besoin d'être aidé par l'hygiène, et si ce secours lui fait défaut, ses succès sont limités, médiocres et éphémères.

C'est ce que beaucoup de magnétiseurs ignorent, et ce qu'on ne saurait trop répéter aux malades, quelle que soit d'ailleurs la nature du traitement qu'ils aient choisi.

Les homœopathes ont eu le bon esprit de respecter ce

grand principe de la vraie thérapeutique, et ils savent très-bien l'appoint considérable que la déesse Hygie apporte au docteur Hahnemann, dans les guérisons qu'ils obtiennent.

Pour montrer que l'art de guérir ne pouvait se passer de l'hygiène, les Grecs avaient fait de la déesse Hygie la femme du dieu Esculape.

Que les magnétiseurs suivent ce bon exemple, et qu'ils unissent, sans autorisation de divorce, le Dr Mesmer et la déesse de la Santé.

Telles sont les idées principales qui ont été développées dans ce cours à la fois théorique et pratique, et dans lequel se sont recrutés plusieurs nouveaux membres pour la Société de magnétisme de Lausanne.

Nécrologie.

Il nous faut ajouter trois noms à la liste des hommes de bien qui par amour de l'humanité et de la science, sans préjugés ni parti pris, n'ont pas hésité à étudier le magnétisme.

Le docteur Louyet, ancien président des diverses sociétés de magnétisme formées à Paris, ancien chirurgien-major d'un bataillon de la garde nationale de Paris jusqu'en 1849, membre de la commission de salubrité du IVe arrondissement, honoré de récompenses diverses pour ses services en temps d'épidémies, membre de l'association des médecins de la Seine et de plusieurs sociétés savantes de la France et de l'étranger, a succombé en avril dernier à la longue maladie qui le retenait depuis longtemps confiné dans son appartement, maladie honorable entre toutes, puisqu'elle résultait des fatigues d'une vie laborieuse et bien remplie. — Notre excellent confrère était âgé de 76 ans.

M. Alphonse Despine, professeur de droit à Annecy, fils du savant docteur Despine, ancien médecin en chef des eaux d'Aix, si célèbre par son livre remarquable et ses

expériences. M. Alphonse Despine fils a beaucoup écrit sur le magnétisme dans le journal l'*Union magnétique*, et ses écrits témoignent d'une observation judicieuse, et d'études sérieuses, faites d'ailleurs près d'un excellent maître, qui fut à la fois un excellent père de famille et un bienfaiteur des pauvres déshérités de la santé ou de la fortune. M. A. Despine n'était âgé que de 53 ans.

M. Revius père, ancien officier supérieur de l'armée hollandaise, qui occupa ensuite une place élevée dans l'administration militaire de son pays, président et membre de plusieurs cercles scientifiques, homme d'un grand savoir et d'une excessive bienveillance est mort, à la Haye pendant le siége de Paris. Il a écrit plusieurs opuscules en hollandais sur le magnétisme et de nombreux rapports sur ce sujet.

Le docteur Louyet fut pour nous un excellent conseil. Il avait bien voulu, lorsque nous poursuivions nos études médicales, nous associer en diverses circonstances à sa pratique ; c'était un homme d'une très-grande modestie, très-timide, mais aussi d'un savoir réel. Nous l'avons connu dans deux ou trois dispensaires, excellent clinicien et médecin ingénieux.

Nous considérions ces trois magnétistes comme ces excellents amis, qui disparaissent peu à peu à mesure que l'on avance dans la vie et que l'on ne remplace pas. Nous reviendrons sur leur existence si bien remplie.

Dr A. D.



LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — REMBOURSEMENT DES OBLIGATIONS SORTIES. — DE LA DOULEUR. — UN DRAME EN VOYAGE. UNE CURE MAGNÉTIQUE. — LEÇONS PAR LE Dr THOMAS. — OBSERVATIONS CURIEUSES.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1872

Le mercredi 25 septembre 1872, à onze heures du matin, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros: 63, 47, 25, 11, 97, 79, 20, 80, 24, 5.

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 25 septembre 1872.

E. DURIEU. Ch. LAFONTAINE.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1872, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

De la douleur

Qu'est-ce que la douleur? — Qui donc en nous souffre et perçoit la douleur? — Ce n'est pas la matière, nul n'oserait l'affirmer. Les médecins si savants donnent-ils au moins une explication de ce fait singulier? — Leur poser une semblable question, c'est colorer leur joue d'une aimable pudeur. — Non, ils ne savent rien, ils ignorent la vie, ce qui sent, ce qui souffre, ce qui soupire ou pleure, tout ce qui touche enfin au monde moral. — *Système nerveux*, voilà leur réponse; — électricité, mouvement, voilà pour eux la vie, non celle que nous a donnée Dieu, non l'âme et la pensée, non tous les sentiments du cœur, non ses désirs et ses vagues espérances, non la pitié pour les souffrances d'autrui, ou bien encore l'horreur que nous éprouvons à la vue d'un meurtrier, ou de tous ceux qui ont commis des actes que la morale réprouve. La douleur et les sentiments sont-ils le fruit de l'éducation, comme on l'a dit? — Non, c'est une loi de nature, c'est ce qu'il y a de divin en nous qui surmonte la matière, *qui domine la bête*, c'est cet éveil soudain, cette parcelle d'intelligence pure que nous avons reçue du souffle de Dieu.

La douleur est, pour moi, une preuve évidente de l'exis-

tence de l'âme en dehors de la matière; et la science des écoles, au lieu d'épurer l'âme et la faire apparaître dans toute sa pureté, sa beauté, lui a toujours, au contraire, coupé les ailes; elle l'a salie, polluée en lui disant toujours : « Tu es matière... il n'y a rien en ce monde que « ce que les sens perçoivent, il n'y a point de Dieu, mais « seulement l'aveugle loi de la fatalité. » — Va donc pour la fatalité, va pour la matière. Mais qu'est-ce donc qui souffre en nous, nous répétons notre question? Je cherche encore et vois que je demande en vain une solution, une réponse satisfaisante.

Je vais donc moi-même essayer de la fournir. Oui, il y a en nous un être mystérieux qui jouit ou souffre, et qui pour un instant est enchaîné à la matière. A-t-il vécu déjà? peut-il de ses liens s'affranchir? oui, répondrai-je, ses organes tout à l'heure quelque lacérés qu'ils puissent être, n'auront plus de sensibilité, de douleur, l'être mystérieux fuira, se repliera sur lui-même, il abandonnera même tout à fait son domaine ou sa maison; mais comme le médecin ne le verra point partir, il dira : « Il n'y a rien que le néant; » et ce sera vrai, il n'y aura plus rien dans la maison.

« C'est singulier comme *il a la vie dure*, » dit-on de quelques êtres qui ne veulent point encore quitter leur domicile, « vingt fois je l'ai cru mort et il revient toujours. » — C'est le contraire de beaucoup d'autres locataires, qui sortent de la maison tout de suite et sans cérémonie; on n'avait rien fait pour les tuer, ils fuient. Apoplexie, dit-on; voilà des noms qui seulement frappent nos oreilles, mais nos yeux n'ont rien vu; on cherche parfois une lésion, si petite qu'elle soit, qui explique la mort, et l'on n'en trouve pas. Tout ce qui vit, vit en vertu d'une loi universelle, on le sait; mais tout ce qui vit a son individualité particulière et on ne connaît point cette individualité particulière, elle est un chef suprême qui porte en elle un extrait de toutes les espèces inférieures. Lorsqu'on tue un être on en tue plusieurs, ou, si l'on aime mieux, on les force à changer de condition.

La variété de la douleur vient bien moins de celle des tissus que des constructeurs différents qui les ont édifiés. La douleur est un appel au chef, un secours demandé pour repousser l'ennemi; des forces sont bientôt envoyées, mais souvent le royaume est pauvre et l'ennemi trop puissant. La douleur nous avait averti et nous avertit sans cesse, la plupart du temps nous ne savons comprendre sa voix. Les variétés de la douleur sont innombrables, l'histoire naturelle devrait s'en enrichir et les classer par familles, les joindre aux plantes qui sont censées les faire passer, cela ferait un gros livre, très-instructif surtout, car il apprendrait à connaître le néant des grandeurs humaines, il rappellerait sans cesse ce qu'on oublie trop facilement, notre fragilité. Pour calmer quelques-unes de ces douleurs, le médecin a l'opium et ses composés; c'est une ressource sans doute, et les nourrices anglaises, dans certains comtés, donnent du laudanum à leurs nourrissons pour les empêcher de crier.

Arrêtons-nous un peu sur ce chapitre des douleurs : heureux celui qui ne connaît point ces douleurs ostéoscopes, brillant résultat du mercure que nos médecins se garderaient bien de ne pas employer; parlons de ces spasmes de vessie et des malades qui ont envie d'uriner et ne le peuvent, de ces douleurs d'entrailles qui brûlent comme si le feu y passait sa langue ardente, de ces épreintes qui semblent venir d'une peau entamée, de ces migraines atroces qui vous font croire que votre cervelle est dans un étau et qu'on frappe à coups redoublés comme sur une enclume; de ces tintements d'oreilles, des vertiges, des mille bruits différents que nous entendons en nous et qui nous paraissent produits par des corps matériels; des douleurs soudaines du cœur, où il nous semble qu'un poignard vient de le traverser ; on se sent défaillir, on mourrait si elles duraient plus d'un instant ; et ces douleurs du foie, organe qui pour être indolent n'en est pas moins parfois le siége de maux insupportables, on souffre, on se tord, sans pouvoir indiquer au juste où est le point malade et douloureux; et la goutte, cette autre maladie

non moins cruelle, avec ses dépôts, ses immondices d'où partent des courants d'électricité, d'où part du soufre, — ce qui fait croire aux malades qu'il y a sur leur chair des charbons enflammés, c'est l'expression trouvée dans la souffrance : il y a vraiment du feu, car il y a chaleur, les tissus brûlent, et la main du médecin sent parfaitement que cette chaleur n'est plus humaine ; et les tics douloureux de la face, connaissez-vous rien de plus affreux, les nerfs y sont tiraillés en tous sens, les muscles se crispent et rendent méconnaissables en un instant ; ce ne serait rien si des cris lamentables ne nous glaçaient d'horreur : — « *On me tord, on m'arrache les muscles et les nerfs, on scie mes os !* »

Oui, oui, tout cela est vrai pour le malade, tout est réel pour lui ; il souffrirait moins si l'on jetait de l'alcali sur ses chairs, ou si un instrument quelconque les déchirait et les labourait. Et les variétés de douleurs de dents et de mâchoires dont tous les êtres ont plus ou moins souffert, pouvez-vous jamais les définir? Chacun a une manière particulière d'exprimer et de décrire les violentes sensations qu'il endure; auprès de ces tourments, qu'est-ce que des coups de rasoirs, d'épingles, des piqûres d'orties et d'épines, le froid, le chaud et les grelottements de la fièvre ? peu de chose sans doute, car rien de tout cela ne nous arrache des cris.

Parlons encore de ces malades qui, pris d'une sorte de vertige, se frappent la tête contre les murailles, bavent comme des chiens enragés, rugissent comme des lions, ou hurlent comme des dogues, ou dont le cri strident vous perce les oreilles. Parlons de ceux qui semblent privés de la parole et pourtant font entendre un roucoulement singulier, de ceux encore qui broient leurs dents l'une contre l'autre : leurs mouvements répétés, leurs convulsions semblent devoir épuiser bientôt leurs forces. Et les terribles douleurs de l'enfantement chez certaines femmes..... Ah! dans la douleur la nature ne montre point d'avarice, elle prodigue au contraire ses ressources, elle nous accable de ses dons, et nous, ingrats.... nous ne songeons jamais à l'en remercier cordialement.

Nous n'avons jusqu'à présent donné qu'un échantillon des plus grandes douleurs, il nous resterait à peindre des variétés infinies ;.... mais c'est assez de la description que nous venons de faire, pour engager les magnétistes dans leurs recherches contre la douleur : tout ce qui peut soulager est un présent du Ciel (1) !

UN DRAME EN VOYAGE

UNE CURE MAGNÉTIQUE

Des physiciens distingués et d'habiles physiologistes se sont sérieusement occupés du magnétisme. Les résultats qu'ils ont obtenus de leurs expériences ont été jusqu'à ce jour de nature à devoir effacer jusqu'à la trace de toute incrédulité sur les phénomènes de cette science. Tout, il faut l'avouer, y semble si merveilleux, qu'on serait presque, au premier abord, tenté de placer à côté des miracles d'un ordre surnaturel ces phénomènes qui, dans la réalité, ne dérivent que des communications sympathiques des êtres. Comment donc, à l'époque de lumières où nous sommes, a-t-il existé, peut-être même existe-t-il encore, des hommes d'un mérite réel qui se soient opposés et s'opposent au développement d'une doctrine dont l'objet est de nous faire connaître cette faculté instinctive, étonnante, et l'on pourrait presque dire merveilleuse, qui atteste l'existence d'un mode curatif inhérent à la nature humaine ? C'est que, dans le nombre des hommes que leur intelligence élevée et leur savoir place au-dessus des autres hommes, il en est qui, sous le voile de quelques préjugés, ou maîtrisés trop souvent par des intérêts personnels, jugent dans cet état les choses sans examen, s'obstinent à les nier alors contre toute évidence, à les condamner de toute l'autorité de leur nom, à les

(1) Du Potet, *Thérapeutique magnétique*. Germer-Baillière. Paris.

rejeter même avec mépris ; et de la sphère élevée dans laquelle ils se trouvent, leur voix, dispersée au loin, est facilement répétée par de nombreux échos.

D'après les incompréhensibles effets obtenus par le magnétisme, il est aisé, sans aucun doute, d'égarer l'opinion de la multitude qui, dans son ignorance des lois de la nature, considère aisément ou comme un prodige, ou comme un miracle, tout ce qui tend à s'écarter de sa marche ordinaire. Mais il n'en saurait être de même de celui qui, sans cesse occupé à l'étudier, et connaissant toute l'étendue de sa puissance infinie, dont il ignore cependant les divers modes d'action, ne peut contester dès lors certains effets qui ne paraissent de prime abord surnaturels, que parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne peut se les expliquer ; car ainsi que le dit Cicéron : « *Quelque phénomène qui se présente à vous, il est de toute nécessité que la cause en soit dans la nature ; quelque étrange qu'il vous paraisse, il ne peut être hors de la nature.* »

Il est des médecins et des savants qui devraient bien méditer leur Cicéron.

Il y a vingt et quelques années, me trouvant à Bordeaux, j'y fus témoin d'un bizarre incident, ou plutôt d'un accident fâcheux, qui eut pour moi de graves conséquences, en me procurant l'occasion de faire une remarquable guérison magnétique dans un cas considéré par le médecin comme désespéré.

Une dame était à une fenêtre de l'hôtel qui donne sur la rue où se trouve le théâtre ; ses regards étaient tombés sur une bonne d'enfant ou une nourrice, assise sur le trottoir et tenant sur ses genoux un enfant.

Tout à coup, cette femme jette des cris perçants, et, se levant brusquement, elle lance sur le pavé son enfant dont la tête rebondit en rendant un bruit sourd. Puis, sans plus s'occuper de l'enfant, cette femme, continuant à jeter des cris de frayeur et serrant ses jupes autour

d'elle, cherche à se défendre contre un ennemi inconnu qui s'est glissé sous ses vêtements.

C'était en effet le cas. Un gros rat sorti par un des conduits communiquant par-dessous le trottoir des maisons au ruisseau, s'était introduit sous les jupes de cette femme, et montait le long de ses jambes et de ses cuisses. Le contact de ce corps velu, de ces griffes pointues avait bouleversé la malheureuse qui, perdue de frayeur, avait, sans s'en rendre compte, jeté l'enfant sur le pavé pour être libre de se défendre.

Les cordons des jupons autour de la ceinture arrêtèrent le rat, et les efforts, les cris et les contorsions de la pauvre nourrice parvinrent à le faire tomber ; il prit la fuite ; mais on l'aperçut, et d'un coup de bâton un homme lui brisa les reins. On ramassa le malheureux enfant ; on entoura la pauvre femme qui se débattait dans une crise nerveuse occasionnée par la frayeur, et arrivant sur ces entrefaites, je calmai les convulsions de cette malheureuse, dont le premier cri en revenant à elle avait été : — « Mon enfant ! où est mon enfant ? »

On la conduisit près du pharmacien chez lequel on avait porté l'enfant après sa chute. Un médecin cherchait à donner des soins à ce dernier.

La dame qui se trouvait à la fenêtre était enceinte ; elle fut si impressionnée de cette scène, qu'elle tomba elle-même dans des convulsions qui eurent pour résultat la mort de l'enfant qu'elle portait dans son sein. J'avais été appelé, et j'avais fait cesser promptement les convulsions, mais sans pouvoir remédier à l'accident, dont la malade ne se doutait pas encore.

Elle quitta Bordeaux dès le lendemain, se dirigeant par Pau et Tarbes, vers une petite ville des Pyrénées.

J'avais moi-même quitté Bordeaux, pour me rendre aux *Eaux-Bonnes ;* mais ne m'y trouvant pas bien, j'avais gagné la ville de Bagnères.

Il y avait à peine deux jours que j'y étais, lorsqu'un soir on vint me demander à l'hôtel pour cette même Jame qui habitait un appartement en ville, et qui était en proie

à des convulsions horribles, que le médecin appelé ne pouvait parvenir à calmer.

La femme de chambre, qui m'avait rencontré dans la rue, savait que j'étais à l'hôtel ; elle raconta au docteur avec quelle promptitude j'avais fait cesser de pareilles convulsions chez sa maîtresse et chez la nourrice ; il l'engagea alors à m'envoyer chercher.

J'arrivai, j'eus de la peine à calmer les convulsions, cependant je les fis cesser ; mais l'organisation entière avait reçu une si violente secousse, la malade était d'une faiblesse si grande, qu'à peine si elle avait sa connaissance.

Le médecin m'apprit, en secret, qu'un accouchement avant terme allait avoir lieu, et il me proposa de l'assister.

Je magnétisai alors la malade, et, pendant cette magnétisation calmante et fortifiante, qui dura une heure, elle revint entièrement à elle. Elle me reconnut alors, pour lui avoir donné des soins à Bordeaux, elle me tendit la main et me remercia.

Nous lui fîmes prendre un peu de bouillon et de vin, et, se sentant alors assez forte pour parler, elle pria ses deux domestiques de sortir un instant.

Lorsque nous fûmes seuls, elle se tourna vers le docteur, et lui dit : — « Monsieur, je vous ai fait part de ma position difficile, et vous avez eu la bonté de me promettre vos soins. Je sens que le moment est proche, et la présence de Monsieur, que je suis heureuse de voir, m'éclaire sur la cause déterminante de ce qui sera peut-être ma mort. »

Elle raconta en deux mots, au docteur, l'accident de Bordeaux, et lui dit que, depuis ce jour-là, elle n'avait plus senti aucun mouvement dans son sein, que l'enfant devait être mort, et que ce serait peut-être fort heureux pour elle qu'elle mourût aussi, ajoutant qu'elle ne se faisait aucune illusion sur sa position dans cette circonstance critique.

— « Cependant je ne voudrais pas mourir, j'ai besoin de vivre encore ; » s'écria-t-elle, et, se tournant vers moi,

elle ajouta : — « Et vous, Monsieur, voudrez-vous aussi donner vos soins à une pauvre femme qui a besoin d'indulgence? »

Sur ma réponse affirmative, elle nous raconta comment, quoique veuve, elle se trouvait enceinte, et comment il fallait, pour des motifs des plus graves, que l'accouchement eût lieu en secret, et que l'enfant fût élevé hors d'atteinte de certains parents, qui pourraient chercher à l'enlever.

Le docteur, qui était de la localité, et qui avait été initié à ce secret dès le premier jour, s'était chargé de tous les détails, sage-femme, nourrice, de préparer tout enfin, car la dame ne voulait pas que l'événement eût lieu dans la maison où elle habitait, afin que ce fût encore plus secret, et cependant elle ne voulait la quitter qu'au moment de l'événement et y rentrer aussitôt.

Comme la dame n'éprouvait aucun symptôme précurseur, nous pûmes nous retirer le docteur et moi.

En effet, ce ne fut que le lendemain, vers six heures du soir, qu'il y eut des symptômes avant-coureurs de l'événement. Le docteur fut prévenu, ainsi que moi; tout était disposé.

Vers sept heures, cette dame, si faible la veille, et si forte dans cet instant décisif, me proposa de faire un tour de promenade, et elle dit aux personnes de la maison qui s'informaient de sa santé, qu'elle allait prendre l'air, espérant que cela lui ferait du bien.

Nous sortîmes de la ville, puis, par un détour, nous revînmes dans la maison où elle était attendue.

C'était horrible de voir, par moments, la décomposition du visage de cette pauvre femme, lorsqu'elle succombait sous les étreintes des douleurs atroces qui la secouaient et la faisaient trembler convulsivement, et qui l'auraient terrassée si je ne l'avais soutenue de toutes mes forces et encouragée par la parole. Mais aussi son visage rayonnait d'énergie, quand, la souffrauce passée, elle disait : — « Allons. » — Enfin, nous arrivâmes, et j'en étais, je crois, plus content qu'elle-même. Il est vrai que là, peut-être, la mort l'attendait.

Nous trouvâmes le docteur, tout était prêt; bientôt les douleurs devinrent insoutenables, accélérées qu'elles étaient par la course que nous avions faite.

Après un temps plus ou moins long, au milieu de douleurs atroces et de cris horribles, la délivrance eut lieu.

Hélas, la pauvre femme n'eut pas la consolation d'entendre ce premier cri, qui fait vibrer toutes les cordes chez la mère, au point de lui faire oublier les souffrances de tout genre qui ont duré des mois et des nuits.

L'enfant était mort comme le médecin s'y attendait. Celui-ci se chargea de congédier la nourrice et de s'occuper de tous les autres détails indispensables. Je coupai une mèche de petits cheveux noirs, plus fins que la soie la plus fine, et je la remis enveloppée dans la main de la dame. Son remerciment fut un de ces regards qui paient au centuple des actions moins simples que celle-là.

Quand la malheureuse mère fut un peu calmée, il fallut nous occuper du retour.

Le docteur la prit sous un bras, moi sous l'autre, et tous les trois, nous nous dirigeâmes vers la maison qu'elle habitait. La femme de chambre, qui nous avait accomgnés en allant était déjà rentrée, et se tenait prête à nous ouvrir, de manière à ne réveiller personne.

Nous entrâmes; mais aussitôt qu'elle fut dans son lit Mme *** s'évanouit.

Je fus assez longtemps à la rappeler à la vie; mais enfin cette faiblesse cessa, et M*** put nous remercier des soins que nous lui avions donnés; elle nous demanda si nous voudrions consentir à rester près d'elle cette nuit, car elle se sentait bien faible, et il lui semblait, disait-elle, — « qu'elle allait mourir. »

Le docteur y consentit; j'en fis autant sans trop de répugnance, car j'avais été trop ému pour espérer dormir.

La nuit fut calme; Mme *** dormit peu; cependant elle eut quelques moments de sommolence tranquille qui la ranimèrent.

Vers cinq heures du matin, le docteur partit, et je restai seul près de la malade, avec la femme de chambre.

A huit heures, quelques minutes avant que le docteur ne dût revenir, je m'éloignai aussi, et j'allai faire un tour de promenade jusqu'à l'endroit où on allait boire les eaux; puis je rentrai et me jetai sur mon lit, la tête un peu soulagée par le grand air, et espérant y trouver le repos et des forces. J'y dormis quelques heures, mais je fus brusquement réveillé. On venait me prier de passer de suite chez la malade.

Lorsque j'arrivai, je trouvai le docteur fort inquiet; une hémorrhagie s'était déclarée, et le sang sortait avec une violence telle, qu'il ne fallait pas cinq minutes pour qu'un drap fût teint en entier comme si on l'avait plongé dans une cuve. La malade était d'une faiblesse excessive, et à peine pouvait-elle répondre à quelques questions.

Je me mis à l'œuvre, et après une heure de l'imposition de ma main sur le bas-ventre, l'hémorrhagie était entièrement arrêtée.

Néanmoins, des accidents se déclarèrent : des évanouissements, des crises nerveuses, des défaillances, des spasmes, des divagations, et, parfois même, un délire complet.

Il était facile de reconnaître que le moral était presque aussi affecté que le physique, et c'était là ce qui rendait l'état plus dangereux.

On ne pouvait plus compter sur la force morale pour obtenir une réaction physique. C'était plutôt le contraire qu'il fallait chercher.

Il était de toute nécessité de fortifier le physique, afin de faire cesser tous les accidents résultant de la faiblesse morale.

Le caractère ferme et déterminé que nous avions eu l'occasion de remarquer dans un moment décisif, avait disparu après l'événement. Nous n'avions plus devant nous que la matière, et c'était cette matière, ce corps, qu'il fallait d'abord travailler, afin de ranimer l'esprit par l'animal même. Travail de géant devant lequel le bon docteur reculait presque, car il se sentait impuissant, ne sachant comment attaquer le mal.

J'étais presque aussi découragé que lui; cependant, une idée instinctive me vint. — *Si j'endormais?* — Alors, sans plus rien chercher, je me mis à l'ouvrage.

Après une magnétisation de deux heures, je provoquai du sommeil magnétique, mais je reconnus avec effroi que l'hémorrhagie avait recommencé. Je dus m'occuper de la faire cesser. Je n'y parvins qu'après deux heures d'imposition de la main. Mme *** dormait toujours, calme, mais sans somnambulisme; trop fatigué pour continuer plus longtemps la magnétisation sans prendre un instant de repos, je réveillai et je dégageai fortement.

La malade se sentait moins faible et l'hémorrhagie n'avait pas reparu au réveil. Mais le sentiment de mieux était moins réel que factice, et les divers accidents se représentaient alternativement. Les plus effrayants étaient non-seulement les évanouissements, qui duraient au moins une heure, mais surtout l'état de prostration qui suivait, et pendant lequel la malade ne pouvait parler, ni même ouvrir la bouche pour prendre quoi que ce fût. Il fallait lui entr'ouvrir les lèvres, ce qui était facile, car ce n'était pas une contraction des mâchoires qui les empêchait de remuer, mais la faiblesse des muscles; la force manquait absolument. On peut juger par là de la faiblesse de tout le corps.

Enfin, après vingt-neuf jours et vingt-neuf nuits passées auprès de la malade, sans la quittter une seule minute, et sans même cesser de tenir une de mes mains sur son estomac ou sur sa tête; après avoir fait cesser et disparaître tous les accidents qui se présentaient, j'eus le bonheur de la voir revenir à la vie.

Pendant tout ce temps, je la magnétisai continuellement, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, et ce ne fut qu'avec des soins assidus et des magnétisations de tous les instants que je parvins à la ramener à la vie. Il restait une grande faiblesse et une grande impressionnabilité, suite de l'ébranlement nerveux qui ne pouvait manquer d'être la conséquence de tant d'accidents. Car il me serait difficile de compter combien il y eut, pendant ce mois, de

crises nerveuses, d'évanouissements, d'hémorrhagies, d'accès de délire, etc., etc. Enfin, nous en sortîmes.

Pendant ce long espace de temps, je n'avais pas dormi une seule minute, et je n'avais pas éprouvé une seule fois le besoin de dormir. Le seul repos que je prenais chaque jour était un bain à peu près froid, dans lequel je me plongeais pendant une demi-heure.

Le grand air, et un peu d'exercice dans les montagnes, rendirent des forces à Mme ***; au bout d'un second mois, elle put partir pour rentrer dans son pays, où elle continue à jouir d'une santé vraiment extraordinaire après une attaque aussi profonde, qui avait atteint les sources mêmes de la vie.

Le magnétisme venait donc encore une fois de démontrer victorieusement qu'il est la source de la vie, et que, dans les cas extrêmes et désespérés, il est le seul, l'unique moyen de salut.

Plusieurs fois par jour, le médecin venait constater l'état de la malade, et suivait avec le plus vif intérêt ce traitement tout nouveau pour lui, qui consistait à ne point donner de remèdes, mais à infiltrer dans le corps malade le principe de la vie, à saturer ce corps épuisé de ce fluide vital que quelques savants repoussent encore parce qu'ils n'ont point dirigé sérieusement leurs études sur cet agent. Traitement qui se réduit à calmer le système nerveux, tout en le fortifiant; — à activer la circulation, au lieu de la ralentir, comme le font les médicaments de la médecine ordinaire, qu'on appelle des calmants, et qui seraient bien mieux nommés des *engourdissants*. — Traitement qui stimule les forces d'un organe ou les calme selon leurs besoins, et qui ne porte point la désorganisation dans un organe pour produire un bon effet sur un autre.

Le médecin était confondu, car les preuves de cette puissance, encore inconnue pour lui, ne lui avaient pas manqué, et il en constatait les effets sans les comprendre. Ce qui l'étonnait encore, c'était cette volonté, cette confiance que j'avais trouvée en moi; c'était cette force vitale

que j'avais puisée dans mon propre organisme en assez grande quantité pour ranimer un cadavre et lui communiquer une partie de ma vie, car il avait considéré la malade comme perdue et bien perdue. Mme *** était, en effet, restée longtemps entre la vie et la mort, et ne vivait encore, il faut bien le dire, que de mon existence propre, grâce aux insufflations qui, pendant bien des jours, avaient été sa seule source d'alimentation. Aussi le médecin disait-il avec effusion, à la convalescente, qu'il ne savait trop ce qu'il devait le plus admirer, de la puissance réelle du magnétisme, ou des forces que j'avais trouvées en moi, pour soutenir pendant si longtemps les fatigues d'un traitement de tous les instants, qui aurait dû m'épuiser.

Il ne tarissait pas sur mon dévoûment, entrant même dans des détails qu'il eût été préférable de laisser ignorer à la malade.

Certes, j'avais beaucoup fait. Certes, Mme *** me devait la vie ; si je n'avais pas agi avec une abnégation aussi grande, avec une insouciance aussi réelle de ma santé, elle n'eût pas été sauvée. Mais, en somme, je n'avais fait que mon devoir, puisque je n'avais accompli que ce que tout magnétiseur doit tenter quand il ne compte pas pour rien la vie de ses semblables, et qu'il ne fait pas métier et marchandise de ses malades. LAFONTAINE.

Leçons

Par le Dr Thomas.

Parmi les articles que l'on trouve dans le premier volume de ces leçons, nous pouvons mentionner celui qui est relatif au mesmérisme. En parlant du dernier, le Dr Thomas dit : « Vous devez désirer connaître, et vous avez raison de savoir mon opinion sur ce sujet controversé », et il fait remarquer « que le cerveau et les nerfs se trouvent souvent dans des conditions variées et particulières, qui ont lieu spontanément ou durant les progrès d'un grand nombre de maladies très connues, telles que l'hystérie, la catalepsie, l'extase et le somnambulisme naturel. Maintenant des conditions qui arrivent spontanément peuvent aussi être produites chez beaucoup de per-

sonnes par les pratiques du mesmérisme, mais cependant non pas en raison d'une influence matérielle ou occulte émanant du mesmérisme, mais subjectivement par le fait de l'attitude mentale dans laquelle la personne mesmérisée se trouve placée. Les phénomènes sont des phénomènes subjectifs. L'influence déterminante vient beaucoup plus du dedans que du dehors. Voilà ce que je crois. Je pense aussi que le sommeil peut quelquefois résulter des gestes monotones du mesmérisme, et qu'il devient quelquefois dans certaines affections un moyen de traitement, mais je ne vais pas plus loin. Tous les phénomènes transcendants, les diagnostics miraculeux, les révélations, la clairvoyance, les prophéties, et j'y joins les esprits frappeurs et les tables tournantes, sont des preuves évidentes ou de tromperies ou d'excessive crédulité. Ce sont de vrais scandales à une époque et dans un pays qui se vantent d'être éclairés. »

Observations curieuses.

Un médecin de Montpellier vient de faire de curieuses et originales expériences.

Il a habitué des poulets à boire du vin, de l'eau-de-vie et de l'absinthe, dans le but d'étudier la rapidité et l'influence de ces boissons sur la vie des gallinacés.

Les volailles ne se sont pas montrées récalcitrantes; elles ont fini par absorber, sans façon, 6 centimètres cubes d'alcool et 12 à 15 centimètres cubes de vin.

Ce qui précède ne présente rien de bien extraordinaire, mais voici qui devient plus grave.

Le docteur Pupié a remarqué que, sous l'influence de ce régime, les poulets devenaient très-maigres, surtout ceux qui s'adonnaient particulièrement à l'absinthe.

Deux mois de liqueur verte ont suffi pour les tuer; ceux qui buvaient de l'eau-de-vie sont morts au bout de quatre mois et demi, et ceux qui ingurgitaient du vin outre mesure ont vécu pendant dix mois.

Notre savant a, de plus, constaté le développement extraordinaire que prennent les crêtes de coq sous l'influence d'un régime alcoolisé prolongé.

Les crêtes deviennent de plus en plus rouges et finissent par quadrupler de volume.



LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Obligations du Magnétiseur. — Nouveautés magnétiques. — Chronique parisienne : du noctambulisme. — La force psychique.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1872

Le mercredi 25 septembre 1872, à onze heures du matin, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros: 63, 47, 25, 11, 97, 79, 20, 80, 24, 5.

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 25 septembre 1872.

E. Durieu. Ch. Lafontaine.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1872, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

NOUVEAUTÉS MAGNÉTIQUES

Tel est le titre d'un article que nous prenons dans le journal *La Salute* de Bologne, du 1er août 1872.

— « Nous trouvons dans le journal *La Bilancia di fiume* un fait bien étrange ayant trait à l'étude du magnétisme animal, dont les progrès sont intimement liés à l'étude de la vie humaine :

Moribond magnétisé.

« Le cadavre magnétisé de Poë n'est plus une fable, si nous devons ajouter foi aux phénomènes suivants rapportés par un journal péruvien (Amérique du Sud).

« Le docteur J. de C. Hordos de Lima, célèbre magné-
« tiseur, a voulu lui-même faire l'expérience suivante:
« maintenir la vie chez un moribond avec l'aide du ma-
« gnétisme, afin que cet état anormal puisse, en servant
« à la guérison du magnétisé, indiquer un nouveau
« moyen de thérapeutique, pour d'autres cas où les re-
« mèdes ne pourraient vaincre la maladie.

« La seconde partie de son programme semble ne pas
« avoir été remplie, si nous nous en rapportons aux der-
« nières nouvelles; pourtant, de cette expérience, il résulte

« que le corps humain, pendant le sommeil magnétique, « ne subit aucune influence ni du régime, ni des soins « auxquels il est soumis; il serait néanmoins parfaite- « ment démontré que la vitalité se tient dans le *statu quo*. « Les expériences successives faites sur trois moribonds « par le docteur Hordos ont donné les résultats suivants :

« Le premier moribond, avant d'être complétement « sous la puissance du sommeil magnétique, expira pen- « dant les premières passes; le second fut entièrement « magnétisé et dormit huit jours. Après ce temps, le doc- « teur l'ayant dégagé et réveillé, il expira immédiatement. « Le troisième sujet est encore sous l'influence du magné- « tisme depuis le 23 juin; son état pathologique n'a pas « changé et, sur sa demande, il lui est donné toutes les « heures une cuillerée de lait de chèvre; il exige une au- « tre cuillerée d'eau distillée toutes les deux heures.

« Tous les médecins de Lima et de Callao sont venus « et viennent encore tous les jours étudier ce phénomène « spécial qu'ils appellent « une merveille de la science. »

Nous voyons avec bonheur les magnétiseurs dans l'Amérique du Sud, abandonner le spiritisme, pour étudier sérieusement le magnétisme au point de vue thérapeutique. C'est le seul but que l'on puisse raisonnablement poursuivre aujourd'hui; la science est encore si incomplète, les théories spirites se propagent si facilement chez les populations ignorantes, superstitieuses et amateurs du merveilleux, qu'il est préférable de ne point s'occuper du somnambulisme en ce moment. Son temps viendra. — L'erreur est drapée, peinte en rose et adulée, dit-on, — la vérité est sèche et nue, et souvent délaissée.

Malgré tout, nous engageons le docteur Hordos à persévérer dans la voie des expériences; c'est la seule qui puisse faire faire un pas au magnétisme. Mais les effets qu'il a produits ne sont point si nouveaux ni si rares qu'on peut le supposer; il est peu de magnétiseurs en Europe qui ne les aient rencontrés dans la pratique et avec des résultats plus heureux, c'est-à-dire avec des retours entiers

à la vie, avec des guérisons complètes sur des moribonds considérés morts, entièrement morts par les médecins qui leur avaient donné des soins.

Le docteur Louyet, à Paris, n'a-t-il pas fait remuer les mains de plusieurs cholériques après qu'ils avaient été déclarés morts ? Mais laissons-le parler lui-même.

« Je fus appelé, le 27 juillet 1854, pour donner des « soins à un homme de 28 ans, attaqué du choléra. « Quand j'arrivai, le malade était mort depuis une demi-« heure. Le lit était entouré d'une dizaine de personnes « qui s'étonnaient de la rapidité avec laquelle la mort était « survenue.

« Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis mon « arrivée, lorsque je vis le corps soulever lentement la « main gauche. Je pris aussitôt sa tête entre mes mains, « et j'essayai de magnétiser avec toute la force dont j'é-« tais susceptible. Au bout de quelques minutes le front « et la main qui le touchait étaient tout mouillés. Ayant « regardé intentionnellement la main droite du mort, « cette main se souleva comme la gauche; je demandai « aussitôt un morceau d'amadou que j'appliquai sur la « région du cœur après y avoir mis le feu, et je vis, au « bout de quelques secondes, les espaces intercostaux, « voisins du lieu où s'opérait la combustion, être soule-« vés d'une manière sensible par la pointe du cœur, dont « les mouvements ont été non-seulement vus, mais sentis « par les assistants au moyen du toucher.

« A ce signe évident de l'existence de la circulation, s'en « joignit un autre, non moins sensible, de la respiration ; « je veux parler du mouvement d'élévation et d'abaisse-« ment des côtes. Ces phénomènes étant pour moi la « preuve que la mort n'existait pas, je voulus essayer « d'un moyen qui m'a réussi quelquefois pour rappeler à « la vie des cholériques, chez lesquels celle-ci était sur le « point de s'éteindre. Je fis entourer d'orties le tronc et « les membres du moribond ; mais, malgré ce moyen « énergique, en moins de vingt minutes, tous les phéno-

« mènes susmentionnés s'évanouirent graduellement, et « je ne pus arracher le malade à la mort.

« Le 13 du mois d'Août, même année, continue le doc« teur Louyet, je fus appelé pour un autre malade atteint « aussi du choléra.

« Lorsque je me présentai pour voir le malade, on me « dit qu'il y avait une demi-heure qu'il était mort. Je « m'approchai du corps, et, bien qu'on vint de le changer « de chemise il avait conservé une chaleur extraordinaire, « ce que je m'expliquai après avoir constaté que les intes« tins contenaient environ quatre litres de liquides.

« Cet homme n'ayant presque pas eu de déjections, ni « par haut ni par bas, était mort d'*un choléra sec*, et « devait mieux conserver sa chaleur : car il est d'expé« rience que le refroidissement des cadavres cholériques « est en raison directe de la quantité de liquide évacué « pendant la maladie.

« Cette chaleur animale surabondante me semblait favo« rable au succès de mon expérience.

« Après avoir consulté la région du cœur et constaté « que cet organe avait cessé de battre, je mis, comme au « premier cholérique, une main sur le front et l'autre à « l'occiput. Me recueillant pendant quelques instants, je « regardai fixement la main gauche, en lui commandant « mentalement de se soulever, et la main se leva sur-le« champ à la hauteur de 5 à 6 centimètres. Pour être « certain que le mouvement qui venait de se produire, « était bien le résultat de ma volonté, je fis la même ex « périence sur la main droite, et j'obtins le même résul« tat.

« Cette tentative répétée plusieurs fois, eut toujours le « même succès, avec cette différence que les mouvements « furent de plus en plus faibles et que le dernier se fit « horizontalement de dedans en dehors, et non de bas en « haut comme les précédents.

« Enfin pour rendre ma conviction plus complète sur « la certitude de la mort, je fis, comme dans le premier « cas, l'application du morceau d'amadou en combustion

« sur la région du cœur, et n'obtins aucun résultat satis-
« faisant du côté de la circulation et de la respiration. »

Moi-même, en 1868, n'ai-je pas ramené la chaleur et la transpiration chaude, dans le corps d'une jeune fille déclarée morte depuis plusieurs heures, et dont on avait déjà fait la dernière toilette, lorsque nous arrivâmes avec le malheureux père, qui ne pouvant admettre que sa fille fût morte, était venu me supplier de venir la voir.

Je trouvai le cœur ne battant plus, et ne donnant aucun signe à l'auscultation ; le corps était déjà froid, non de ce froid glacial que j'ai rencontré quelquefois ; car il m'est arrivé, pour satisfaire à la douleur des parents, de magnétiser des corps morts depuis douze et même vingt-quatre heures, et par conséquent entièrement froids, de ce froid cadavérique qui n'a pas son pareil, et qui fait mal au contact.

En voyant cette jeune fille dont les traits du visage étaient calmes comme si elle dormait d'un sommeil doux et heureux ; en touchant ces membres souples et surtout cette main presque tiède, j'eus un doute et je me demandai si elle n'était pas en léthargie ?

Je me mis alors à magnétiser par de grandes passes, et à faire quelques insufflations sur le cœur et sur le cerveau. Après quelques moments, en touchant la main gauche je la sentis chaude, mais tout à fait chaude et moite ; alors je touchai la tête, le visage, la moitié était chaude, et c'était d'autant plus sensible, d'autant plus positif, que l'autre moitié était froide. Je le fis constater aux personnes présentes, puis je pris une bougie allumée que je passai plusieurs fois devant un œil que j'ouvris, et chaque fois la pupille se contracta sensiblement.

L'espoir s'empara de moi ; je me mis à magnétiser avec acharnement, à faire des insufflations, du massage et des passes sans m'arrêter un instant. Sous cette action énergique, la poitrine devint chaude sur le côté gauche et sur le milieu qui se couvrit, ainsi que l'estomac, d'une transpiration tiède ; la jambe droite devint chaude dans toute sa longueur. Je continuai à donner ma vie avec force,

avec abandon, la chaleur se maintint mais n'augmenta pas, et il n'y eut aucun signe dans la respiration. J'étais épuisé, les forces me manquèrent, je m'arrêtai. Bientôt la chaleur disparut graduellement, la pupille resta insensible à la lumière de la bougie ; il me fallut bien reconnaître alors que la mort s'était décidément emparée de sa proie.

Je me suis souvent demandé, si, ayant plus de force, je n'aurais pas réussi à ramener la vie ?

Hélas ! qui peut dire l'heure, la minute, la seconde, où l'âme quitte le corps, où la vie cesse, où la mort existe ? bien souvent vous ne croyez plus avoir qu'un cadavre devant vous, la mort est là avec tout son cortége ; la respiration, la chaleur ont disparu, le pouls, le cœur ne battent plus, et même à l'auscultation ce dernier ne se fait plus entendre ; l'espérance s'envole, la conviction se fait chez tous ; la science a prononcé son dernier mot, — « il est mort ». —

Le magnétisme se présente ; le magnétisme, cette force immense, cette puissance divine, qui est la vie même, pénètre le cadavre, dont le dernier fil n'est pas rompu malgré les apparences ; le fluide vital, le fluide magnétique, ce composé de deux essences dont l'une est divine, s'insinue par les nerfs, il atteint les organes, il les envahit, les stimule, les ranime, et bientôt, sous son action énergique, on voit la vie reparaître dans ce corps inerte, dans ce cadavre qui déjà se refroidissait ; mais dont l'âme reprend possession, rappelée par sa sœur, l'âme du magnétiseur.

Ah ! nous avons été témoin, nous avons produit ce faits, nous avons ressuscité des cadavres ainsi condamnés depuis plusieurs heures par des médecins savants. Madame Malignon, un jeune garçon, n'étaient-ils pas morts et déclarés morts depuis bien des heures par plusieurs médecins ?

Nous sommes arrivés, c'était en 1865, à 10 heures du soir ; la malade était déclarée morte depuis 4 heures

après midi ; nous avons magnétisé deux heures devant un médecin, et Madame Malignon, qui était morte d'après lui et d'après d'autres, vit encore aujourd'hui en 1872.

Quant au garçon qui était dans un coma complet depuis douze heures, nous l'avons magnétisé la nuit entière et aujourd'hui l'enfant est presque un homme.

Nous pourrions citer bien d'autres faits pareils, nous en avons tout un répertoire dans notre pratique; cela prouve qu'on ne devrait jamais déclarer la mort, surtout ne jamais enterrer sans avoir employé le magnétisme comme dernier moyen.

CHRONIQUE PARISIENNE

Du noctambulisme.

On lit dans le *Petit Journal* du vendredi 6 Septembre 1872 :

« Depuis quelques jours les habitants de la place Maubert étaient mis en émoi par l'apparition nocturne d'un spectre blanc que l'on voyait errer à partir de deux heures du matin tout autour de la place, sans que personne n'eût eu l'idée de s'en approcher pour s'assurer qui cela pourrait bien être. Fatigué des bruits qui couraient sur le fameux revenant et curieux de savoir à quoi s'en tenir sur son compte, sans courir grand danger, le sieur B... imagina de prévenir les gardiens de la paix, qui, s'étant postés la nuit dernière, saisirent le revenant au collet, au moment où il sortait de chez lui. Le spectre ne bougea pas. On le crut évanoui, on le transporta chez le commissaire de police. — Le spectre était horriblement pâle. Un médecin ayant été immédiatement appelé, constata que l'on avait affaire à un somnambule qu'une commotion trop forte venait de tuer.

« Le corps fut reconduit à son domicile, au nº 2 de l'impasse des Tours. Il se nommait Arthur-Jean, était âgé

de 40 ans et passait dans le quartier pour un excellent ouvrier. »

Si le fait est exact, combien est-il à regretter que la vulgarisation des précautions à prendre dans pareil cas, ne soit point répandue dans le public, afin que chacun sache la conduite à tenir dans une circonstance si délicate, où la vie d'un être, intéressant sous tous les rapports, se trouve quelquefois sacrifiée par l'apposition d'une main imprudente occasionnant la mort.

Sans faire un article de fond, ce qui ne rentre point dans notre cadre, nous croyons cependant nous rendre utile à nos lecteurs, vu la fréquence des accidents de ce genre, le noctambulisme se produisant chaque jour et partout, surtout dans les endroits où il y a réunion ou agglomération d'individus, tels que dans les colléges, camps, casernes, hôpitaux, grandes villes ou même dans les simples hameaux ; nous croyons nous rendre utile, disons-nous, en donnant une description sommaire de ses causes, de ses effets et des moyens de reconnaître un sujet en crise, ainsi que des soins et précautions dont on doit entourer un noctambule, afin de le préserver autant que possible de tout accident ; et pour cela, nous en esquisserons à grands traits le caractère et l'état pathologique, quoique l'étude, malgré la multiplicité des faits de cette nature, en soit fort incomplète.

En effet, comment savoir au juste ce qui se passe dans cette condition, puisque sitôt que l'on touche à un sujet en crise, on occasionne le réveil ou la mort ; il est donc tout à fait impossible d'obtenir d'eux la moindre explication : Ce ne sont que les observations d'hommes compétents qui nous permettent de traiter de cette matière.

Disons d'abord que la science officielle reconnaît le noctambulisme comme une névrose ayant son siége dans certaines parties du cerveau. Cette affection se remarque le plus souvent chez des sujets jeunes et éminemment nerveux qui abusent de l'étude en exerçant jusqu'à la fatigue leurs facultés intellectuelles, ou se livrent à l'isole-

ment, à la méditation ou à une vive préoccupation d'esprit qui presque toujours préside au développement de la crise et persiste pendant sa durée.

Les physiologistes savent parfaitement (et cela doit servir pour nous fixer sur les causes du somnambulisme naturel) que pendant le sommeil ordinaire certaines parties cérébrales veillent pendant que d'autres dorment ou se reposent. D'autres phrénologistes admettant l'hypothèse ci-dessus, soutiennent en outre que le cervelet d'où ils font dépendre la faculté ambulative et équilibrante conserve toute sa vitalité d'action. Quoi qu'il en soit, nous nous rangeons de l'avis de ces derniers et nous conclurons que, avant la crise, l'encéphale, vivement surexcitée par une idée attractive captivant entièrement le sujet, telle que musique, arts, études, travail d'esprit ou manuel, fait réagir vers elle les fluides du deuxième grand centre nerveux, l'estomac; ceux-ci viennent alors immerger le cerveau.

On peut donc dire avec raison que le somnambule naturel ou noctambule se magnétise lui-même. (Soit auto-magnétisation.)

Quoiqu'en général on attribue aux noctambules le besoin de rechercher les lieux élevés, cette aptitude n'est point la même pour tous, tel est le cas de celui de la place Maubert qui se contentait de se promener; tel est aussi le cas d'un étalier-boucher à nous connu, qui, habitant au cinquième étage, se levait la nuit, descendait ouvrir l'étal et découpait trois bœufs avant l'heure de la vente, puis retournait se mettre au lit. Nous pourrions citer bien des faits de cette nature, mais qu'il nous suffise de dire que l'idée dominante de l'état de veille ne fait que suivre son cours et fait mouvoir le sujet selon la direction qu'elle lui imprime; celui-ci se livre alors irrésistiblement à ses préoccupations du jour, suit ses goûts et ses aptitudes favorites : ainsi tel, crainte d'être volé, se volera lui-même, tel autre aimera se baigner, se baignera sans s'apercevoir de la sensation froide de l'eau, ne se ressen-

tant pas dans cet état des effets de transition ; on en voit lire, écrire, apprendre des leçons tout comme s'ils étaient éveillés.

En général il est de remarque certaine que les noctambules ascensionneurs éprouvent une sorte de plaisir à affronter les endroits périlleux, et que les points culminants surplombant le vide sont par eux recherchés de préférence.

Le noctambule agit les yeux fermés, quelquefois ouverts, mais alors la vision n'opère point, le cerveau supplée à cette fonction, il se place toujours dans la direction du méridien la face tournée vers le nord quelle que soit l'aire du vent. On a tout lieu de croire que l'action du magnétisme terrestre joue un rôle quelconque dans le développement à cet état.

D'après notre savant, M. d'Arbaud, dans l'*Union Magnétique*, année 1862 page 634, à propos des noctambules, dit : « Le véritable noctambulisme offre les mêmes caractères physiologiques que le somnambulisme provoqué artificiellement. Ces deux états, qu'on peut regarder comme identiques, sont caractérisés par *l'isolement complet, l'insensibilité absolue, l'oubli au réveil*. Ils présentent, en outre, les mêmes phases, telles que *le coma, la catalepsie, l'extase.* »

« J'entends, ajoute-t-il, par un véritable noctambule un individu qui se meut sans encombrement dans l'obscurité, qui pense, qui raisonne, qui possède toutes ses facultés, qui agit absolument comme s'il était éveillé, et que celui qui erre sur les toits ou ailleurs y va pour accomplir une série d'actes quelconques. Seulement ceux qui sont dans ce cas *ne croient pas dormir* et savent parfaitement ce qu'ils font sans avoir conscience de leur état. »

Nous avons dit en commençant que sitôt qu'on touchait à un sujet en crise le réveil ou la mort s'ensuivaient. Que le réveil se fasse, cela n'a rien d'étonnant pour nous, le sujet s'étant magnétisé, quoique à son insu, l'apposition d'une main étrangère apportant incontestablement un nouveau fluide peut très-bien annihiler le premier.

Quant à la cause qui détermine la mort dans ce cas, il nous semble qu'elle doit être attribuée à la contrariété ou même à la frayeur qu'éprouve le sujet lorsque l'on vient à le toucher ou à l'interpeller trop brusquement, ce qui amène une congestion nerveuse aux deux principaux organes nécessaires à la vie.

On ne saurait souhaiter trop ardemment dans un intérêt tout humanitaire que des hommes dévoués, et ils ne sont pas rares, enseignent dans des conférences publiques les égards et la protection sympathique que l'on doit à ces êtres intéressants que l'on parvient à guérir quelquefois, en les magnétisant à l'état normal, afin de les amener au somnambulisme artificiel ; ces noctambules sont trop souvent victimes de brutalités sans nom, telles qu'il me serait facile de citer un de ces malheureux qui fut flagellé à nu par une main ignoble, soi-disant pour le guérir de sa crise.

Appelons donc la lumière de tous nos vœux, disons et répétons à tous que l'on doit, lorsqu'une circonstance quelconque nous met en présence d'un noctambule, autant qu'il dépend de soi, se contenter de le surveiller, éviter avec soin de le réveiller brusquement; si on lui adresse la parole, lui parler très-doucement et très-amicalement ; se ranger sur son passage, car, sans doute, après avoir accompli son évolution de lui-même, il retournera se mettre au lit, et tout accident sera évité.

Louis Auffinger fils.

Nous lisons dans la *Revue spirite* de Juillet 1872, les faits suivants :

La force psychique.

TRADUCTION DE LA REVUE DE MEURER PAR LE DOCTEUR F. A. Y.

La presse anglaise et notre correspondance étrangère nous avaient mis à même d'apprécier ce que les savants

anglais ont bien voulu nommer *force psychique*... Spiritement, ces phénomènes sont connus, et nous hésitions pour les insérer. Ces faits paraissant avoir une grande importance au point de vue du monde scientifique, nous donnons la traduction littérale de notre ami le docteur F....., 15 Mai 1872.

L'article 3 de la partie populaire du numéro 2 de la *Revue allemande de Meurer*, contient la traduction d'un article du journal anglais : *Journal of science*, Juillet 1855, par la baronne Adelma de Vay.

L'auteur anglais de cet article décrit deux expériences faites à Londres il y a un an, par plusieurs savants fort connus. Je ne citerai pour le moment que le passage suivant de l'article en question, et dont l'auteur est William Crookes F. R. S., savant chimiste de Londres :

« Les phénomènes les plus remarquables qui, se manifestant sous l'influence du sieur D. Home, se prêtent le plus facilement aux examens scientifiques et à la conviction, sont : 1° La modification de la pesanteur des corps ; 2° la production de sons sur un instrument, ordinairement un accordéon, à cause de sa qualité portative, sans intervention directe de la part des hommes, c'est-à-dire dans des conditions qui rendent le toucher du clavier impossible. Suit la description de l'appareil isolant le clavier du contact des expérimentateurs, les précautions prises pour éviter toute duperie, et enfin la production du phénomène des airs et des mélodies ravissantes qui se sont fait entendre dans cette expérience aussi concluante qu'intéressante. On passa ensuite à l'expérimentation du phénomène de la modification de la pesanteur sous l'influence d'une force nouvelle, *émanant du système nerveux de l'homme*, que ces messieurs sont convenus de nommer force psychique, et cette partie de la science, psychisme (Psychismus) ; enfin les savants qui s'en occupent, psychicus (Psychicus) *Psychiker*, car aucun de ces messieurs n'a songé à l'intervention d'une force étrangère à celle de l'homme.

« L'appareil destiné à cette seconde expérience se composait d'une petite table en acajou dont une extrémité était posée à plat sur une lourde table de salle à manger, tandis que l'extrémité opposée de la petite table était portée par une balance anglaise à ressorts, accrochée à un châssis supporté par un trépied. Cette balance était munie d'une aiguille sensible, pour marquer le maximum de la pesanteur.

« Lorsque M. Home dirigeait la pointe de ses doigts sur l'extrémité de la petite table reposant sur la balance, la table s'inclinait aussitôt et l'aiguille marquait 9 livres, tandis que le poids normal n'était que de 3 livres.

« Enfin un monsieur dont le poids était de 140 livres monta sur la table, exerçant de fortes pressions avec ses pieds, à l'endroit où les doigts de M. Home touchaient à peine le bois ; la pesanteur de la table ne se trouvait augmentée que d'une livre et demie.... Ainsi le poids de 138 1/2 de cet homme se trouvait effacé. »

Mais comme cet article a besoin d'être traduit d'un bout à l'autre pour offrir de l'intérêt au lecteur (8 pages d'impression), je me contenterai pour l'instant de vous en signaler les points les plus saillants ; et, comme je crois que vous attacherez plus d'importance à des faits qui sautent aux yeux de tout le monde qu'à des raisonnements dans le domaine philosophique, que vous avez faits, lus et imprimés tant de fois, je laisserai de côté les analyses concernant les livres et doctrines dont Meurer entretient ses lecteurs dans la partie scientifique et les annonces littéraires.

C'est bien dit, c'est logique, c'est profond, mais enfin ce sont des raisonnements. Je mentionnerai seulement que Meurer annonce entre autres que des avis lui sont parvenus de Pesth en Hongrie, qu'on y a obtenu des photographies représentant des Esprits ; elles sont très-nettes, très-complètes, très-reconnaissables et surtout très-connues. Il dit avoir aussi reçu avis que des photographies de cette nature ont été obtenues sur divers points de l'Amérique ; il conseille beaucoup de prudence pour l'ad-

mission de ces faits d'une si haute importance ; il se propose de les discuter après un plus mûr examen de cette question.

Je vais terminer cette lettre par quelques mots concernant les précautions prises par les observateurs du fait de l'accordéon, jouant sans le contact de la main de l'homme. Ce fait est curieux et concluant :

« L'accordéon choisi pour servir à cette expérience, était parfaitement inconnu à M. Home. Une cage à claire-voie sous forme de tambour était formée de deux cercles en bois de deux pieds de diamètre ; ces cercles étaient espacés l'un de l'autre par douze baguettes étroites posées verticalement. Cinquante aunes de fil de laiton étaient enroulées vingt-quatre fois autour du tambour à un pouce d'écartement l'un de l'autre, et solidement reliés entre eux par des fils formant ainsi des ouvertures de deux pouces de long sur un pouce de large. Cet appareil resté ouvert, haut et bas, occupait tout l'espace compris entre le sol et la table sous laquelle il était placé, de telle sorte qu'une main voulant s'introduire à plat était serrée entre l'appareil et la table, et qu'un pied ne pouvait passer dessous.

« Ainsi disposé, et les examinateurs placés autour de la table, on retira l'appareil. Home y plaça l'accordéon, le tenant à l'une des extrémités avec le pouce et le médium de la main droite, le clavier dirigé vers le sol, tandis que l'un des observateurs ouvrait la clef de basse.

« L'accordéon ainsi placé dans le tambour et suspendu aux deux doigts de M. Home, le tout fut poussé sous la table. La main de M. Home, pressée entre cette table et le tambour, était rendue immobile. Bientôt on vit l'accordéon se livrer à des évolutions singulières de droite et de gauche, se gonfler et se dégonfler pour le passage de l'air ; des sons se firent entendre, devenant de plus en plus harmonieux et se formant en mélodies ravissantes.

« Deux messieurs étaient assis sous la table et constatèrent ce jeu harmonieux, tandis que les autres observateurs étaient placés à la droite et à la gauche de M. Home, dont une main était posée sur la table, tandis que deux

doigts de l'autre main tenaient l'extrémité de l'instrument qui continuait à jouer dans le vide. Les pieds des voisins de M. Home étaient posés sur les siens pour en constater le moindre mouvement.

« Mais l'étonnement fut bien plus grand parmi les assistants, quand M. Home retira tout à fait sa main pour abandonner l'accordéon lui-même. Alors on vit distinctement l'accordéon flottant dans le vide, se balancer de droite à gauche, en continuant de jouer ses plus belles mélodies.

« Afin de voir si l'électricité aurait une influence sur l'appareil, l'accordéon et la production des sons, un fil de laiton communiquant à une machine électrique placée dans une pièce voisine, fut attaché au fil de laiton contournant le tambour dont nous avons parlé plus haut. Un courant de fluide électrique parcourut bientôt toute la machine, sans produire le moindre effet, et l'accordéon toujours suspendu dans le vide continuait à jouer comme auparavant.

« Le célèbre physicien William Huggins, de la Société royale de Londres, M. Crookes, chimiste, membre de la Société royale d'Angleterre, M. Cox, autre savant, étaient parmi les cinq observateurs (tous savants distingués et fort connus), et tous sont demeurés d'accord que ce fait étrange ne laissait rien à désirer. »



N° 10 Octobre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — LES SENSITIVES DU PROFESSEUR REICHENBACH. — OPINION DE BERZÉLIUS. — SOMNAMBULISME. — TRANSMISSIONS DE PENSÉES. — VARIÉTÉS.

AVIS

Nous prévenons les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal *Le Magnétiseur*, pour l'année 1872, que nous leur ferons présenter la quittance.

Les sensitives du professeur Reichenbach

OPINION DE BERZÉLIUS.

Nous donnons aujourd'hui un résumé de l'analyse que fit le savant Berzélius, des travaux du professeur Reichenbach sur le magnétisme animal; nous y joignons quelques expériences faites sur la découverte de l'*od*.

« Tout le monde sait, dit Berzélius, qu'il existe un état particulier au système nerveux, qui occasionne un somnambulisme naturel et un somnambulisme qu'on peut produire artificiellement; ce dernier est appelé *magnétisme animal*. Les opinions ont été très-divisées, et le sont encore, sur la réalité de cet état: d'un côté, l'on est disposé à croire tout avec une entière conviction, même les choses physiquement absurdes; d'un autre côté, l'on ne croit rien et l'on rejette tout ce qui a été dit à cet égard, que ce soit préjugé ou supercherie, n'importe; au milieu de ces deux extrêmes, les plus raisonnables observent et se taisent. On ne peut nier, cependant, qu'il existe au fond quelque chose qui vaut bien la peine qu'on s'en occupe. La raison nous invite à faire des recherches qui puissent conduire à des résultats bien avérés; car, jus-

qu'à présent, toutes les recherches ont été faites par des hommes qui avaient une croyance illimitée dans cette question et qui ne cherchaient point de preuves, ou se contentaient de preuves insuffisantes. Les naturalistes, plus raisonnables, estimaient qu'il valait mieux s'abstenir, et ont toujours évité de s'en occuper. En attendant, il est certain que l'expérience nous offre souvent, dans toutes les branches de la science, des phénomènes incompréhensibles et dont on se tire le plus facilement, en déclarant qu'ils sont des erreurs ou des fables. Cependant, telle n'est point la véritable manière dont on doit procéder ; il est aussi nécessaire de prouver que l'objet envisagé comme erroné est réellement erroné, que de démontrer que le vrai est vrai, et le véritable savant ne recule ni devant l'une ni devant l'autre de ces preuves.

« Qui ne se rappelle l'histoire de la chute des aérolithes et combien fut grand le nombre des savants qui déclarèrent fabuleuse la chute de ces pierres météoriques? Lorsque Howard lut à la société royale de Londres un compte-rendu des premières recherches approfondies faites sur ce sujet, le célèbre naturaliste genevois Pictet se trouvait présent ; à son passage à Paris, Pictet communiqua à l'académie des sciences le compte-rendu de Howard ; mais il fut interrompu par le mathématicien Laplace, qui s'écria : « — Nous en savons assez de fables pareilles. » — Et Pictet fut obligé de se taire.

« Quelques années plus tard, une députation de l'académie des sciences constata, dans le département de l'Aisne, une chute de plus de deux mille pierres météoriques qui étaient tombées en même temps.

« Les profondes études de M. Reichenbach, ses longues et laborieuses recherches sur certains états anormaux de l'organisation humaine, lui font admettre que le système nerveux des personnes sujettes au somnambulisme naturel ou provoqué est doué d'une sensibilité beaucoup plus grande que dans l'état normal et qu'elles peuvent être impressionnées par des influences qui n'affectent nullement les personnes bien portantes, au point que ces der-

nières peuvent complétement ignorer l'existence de ces influences. Il en est de cela comme des animaux dont les organes peuvent suivre un son, une odeur qui échappe à ceux de l'homme. M. Reichenbach, au lieu de nommer ces personnes somnambules, les appelle *sensitives*, et a étudié les diverses impressions qu'elles éprouvent sans s'occuper, du reste, des phénomènes physiologiques accompagnant toujours cet état de la vie, et que l'on désigne généralement du nom de *magnétisme animal.*

« Reichenbach a examiné en premier lieu l'effet des *dynamides* sur les personnes sensitives ; il a noté et comparé les impressions d'individus différents ; l'accord constant de ces impressions l'a conduit à la conclusion que les *sensitives* sont toutes affectées de la même manière par des influences inappréciables à lui-même et aux personnes en bonne santé. Il croit pouvoir arriver, au moyen des *sensitives*, à une connaissance plus intime des phénomènes des *dynamides* que par nos sens à l'état normal. Reichenbach s'est assuré, par des expériences faites sur plusieurs *sensitives*, que la polarité magnétique exerce sur elles une influence toujours la même, c'est-à-dire, que la sensation produite sur elles par le pôle nord est toujours différente de la sensation produite par le pôle sud ; elles s'aperçoivent immédiatement du changement de polarité, bien que l'aimant soit placé dans une autre chambre qu'elles.

« Les *sensitives* voient dans l'obscurité une lumière faible se dégageant des pôles. Reichenbach a trouvé que les *sensitives* dont le sommeil était agité lorsque leur lit se trouvait dans la direction du Nord au Sud, dormaient tranquillement lorsqu'on plaçait leur lit de l'est à l'ouest ; ce qui prouve que la polarité magnétique de la terre exerce une influence sur elles. En outre il a découvert que les grands cristaux exercent sur les personnes sensitives deux sortes d'influences, selon l'extrémité des cristaux qu'on leur présente, et pour déterminer la sensation produite, les *sensitives* la comparent à une sensatian de chaleur ou à une sensation de froid. Les corps électro-positifs et électro-négatifs influent aussi sur elles d'une manière dif-

férente, de telle sorte qu'elles ont pu distinguer ces corps les uns des autres, bien qu'ils fussent entourés de la même enveloppe.

« Mon but n'est point de donner ici l'extrait des résultats offerts par les sensitives, ajoute le savant Berzélius ; seulement j'appelle l'attention des savants sur les expériences de M. Reichenbach, dont plusieurs ont eu déjà le même sort que la communication du célèbre Pictet dont il a été question plus haut. Ce sujet mérite d'être exploité par un grand nombre de savants, je dirai même par tous ceux qui se trouvent dans les circonstances favorables ; les résultats devront aussi être jugés rigoureusement. Celui qui fait des recherches sur cette question se trouve dans la même position qu'un juge appelé à juger un délit dont il n'a pas été témoin oculaire, et qui doit peser, faire un choix de tous les détails des dépositions des témoins. Le savant doit posséder ici la même finesse pour questionner, faire également abstraction de toute opinion préconçue et examiner toutes les assertions avec la même rigueur qu'un juge, pour ne pas ajouter foi à la légère et se laisser induire en erreur par des dépositions rusées ou mensongères.

«Cette recherche, en raison de divers obstacles qui l'entourent, devient une des plus difficiles qu'un savant puisse entreprendre, et l'on doit admirer le courage de celui qui, ayant un nom considéré dans la science, ose affronter les préjugés, les esprits bornés, les présomptions et même la dérision et poursuivre hardiment le but qu'il s'est proposé. Un sujet de recherches ne doit pas être abandonné parce qu'il est difficile à explorer ou parce qu'il est négligé ou méprisé par les savants contemporains.

«Si l'on réfléchit aux difficultés qu'ont éprouvées toutes les grandes découvertes à se faire jour et aux obstacles que la routine élevait incessamment contre elles, on cessera d'être étonné de ce qui arrive au magnétisme. Les importantes découvertes de la rotation de la terre, de la circulation du sang, de la vaccine, des propriétés spécifi-

ques du quinquina, de l'émétique, etc., rencontrèrent à leur début des obstacles immenses ; on ne voulait pas y croire, on s'en moquait, et quelquefois on condamnait l'homme de génie qui en était l'auteur ; témoin le célèbre Galilée, qui fut incarcéré pour avoir annoncé, contrairement à la compilation de Moïse, que la terre tournait.

«Mais si le magnétisme animal a éprouvé le sort de toutes les grandes découvertes, s'il a été méconnu, repoussé, tourné en ridicule par quelques savants, s'il a été rabaissé au degré de la jonglerie par les scandales du charlatanisme, cela ne détruit point son existence. Les observateurs les plus sérieux, les plus sceptiques, croient au magnétisme dans les limites du possible.

«Le magnétisme offre quelque chose de bien étrange dans les phases de sa fortune et de ses revers : Condamné plusieurs fois, mais jamais sans appel ; admis et proclamé à plusieurs reprises, voilà un siècle qu'il vit parmi nous. Tantôt il éprouve des rémissions de zèle et d'intérêt, tantôt il se ranime par de vives recrudescences de curiosité ; hier il était méprisé des savants, aujourd'hui il s'installe au cœurs même de la science. Cette existence, déjà inouïe par un temps où les choses vivent si peu, n'est pas une erreur grossière, elle est un fait qui sera, sans aucun doute, un jour physiologiquement démontré. »

En attendant que le magnétisme ait pris son rang parmi les sciences, donnons des preuves de son existence, en faisant connaître quelques-unes des expériences du professeur Reichenbach.

Laissons-le parler lui-même :

« Procurez-vous, dit-il, un cristal de roche naturel aussi grand que possible, un spath gypseux, par exemple, d'environ deux palmes de long, ou un tungstire, ou un cristal de roche du Mont-Gothard, d'un pied de long ; posez-le horizontalement sur le coin d'une table ou d'une chaise, de sorte que les deux bouts le dépassent librement. Mettez alors une personne sensitive devant le cristal, en l'invitant d'approcher le plat de la main gauche des bouts du dit cristal, à trois, quatre ou six pouces de

distance ; il ne se passera pas une demi-minute sans que la sensitive vous dise que, du bout de la pointe supérieure du cristal, il lui vient un souffle fin et frais contre la main, et que, par le fond sur lequel le cristal a pris croissance, il lui vient quelque chose de tiède à la main. Elle trouvera le souffle frais, agréable et rafraîchissant, et le tiède désagréable et accompagné d'une sensation contrariante et presque répugnante, qui, si elle durait un peu, s'emparerait de tout le bras en lui imprimant comme une fatigue. Lorsque je fis cette observation pour la première fois, elle était aussi neuve qu'énigmatique ; personne ne voulut y croire. En attendant, je l'ai répétée à Vienne avec des centaines de sensitifs ; on l'a trouvée avérée en Angleterre, en Ecosse, en France, et chacun peut en faire la preuve, car il y a des sensitifs partout. Tenez votre main gauche à la proximité d'autres points du cristal, par exemple, contre ses arêtes latérales, vous sentirez également tantôt quelque chose de tiède, tantôt une perception de fraicheur, mais partout, par comparaison, plus faible qu'aux deux bouts qui sont en opposition polaire. Comme les sensations opposées sont excitées sans qu'on touche les cristaux, étant à la distance de plusieurs pouces, il est évident qu'il sort quelque chose de ces soi-disant pierres à demi organisées, qu'il en découle et rayonne ce que la physique ne connaît pas encore, et qui annonce son existence par des impressions matérielles, quoique nous n'ayons pas la faculté de la voir. Mais, comme les sensitifs, par leur impressionnabilité, sont notablement plus aptes à percevoir que d'autres hommes, l'idée me vint de savoir s'ils ne pourraient nous surpasser encore sous certains rapports par le sens visuel, s'ils ne seraient pas en état d'apercevoir quelque chose de ces émanations des cristaux dans une profonde obscurité.

« Pour en avoir la preuve, je portai, dans une sombre nuit (mai 1844) un grand et puissant cristal de roche chez une demoiselle, Angélique Sturmann, sensitive à un haut degré. Le hasard voulut que son médecin, le professeur Lippich, très en renom parmi les pathologues, fût

présent; nous établîmes une obscurité parfaite dans deux chambres, dans l'une desquelles je posai le cristal. Elle me désigna très-promptement le lieu où je l'avais déposé. Elle me dit alors que tout le corps du cristal était pénétré d'outre en outre par une fine lumière, et qu'elle voyait au-dessus de la pointe s'élever une flamme bleue de la grandeur d'une main, ayant un mouvement onduleux et se perdant par le haut en fine vapeur. Lorsque je retournai le cristal, elle vit s'élever du côté obtus une fumée rouge, jaune et tiède. Vous pouvez penser le plaisir que cette déclaration me fit. Ce fut ma première observation. Dans des milliers d'autres expériences que j'ai faites depuis sur les cristaux, il fut bien établi, par une quantité de sensitives, que les perceptions sensuelles qui arrivent par les cristaux, sont accompagnées d'apparitions lumineuses bleues, rouges, jaunes; les couleurs sont polairement opposées l'une à l'autre, et ne peuvent être perçues que par des personnes sensitives.

« Si vous voulez répéter ces expériences, il faut produire l'obscurité absolue pour avoir des résultats favorables! La lumière du cristal est si fine et généralement si faible, que si l'on apercevait un indice d'une autre lumière dans la chambre obscure, cela suffirait pour éblouir l'observateur, c'est-à-dire pour amortir momentanément son aptitude sensitive à percevoir une si faible lumière. De plus, peu de personnes sont aussi fortement sensitives que la demoiselle citée. Chez des sensitifs moyens, il faut pour la plupart du temps un séjour d'une à deux heures dans l'obscurité, jusqu'à ce que leurs yeux soient délivrés suffisamment de la surexcitation de la lumière du jour ou de la lampe, et qu'il soit assez préparé pour reconnaître la lumière du cristal. Oui! il m'est arrivé, dans beaucoup de cas où des sensitifs faibles n'avaient encore rien aperçu dans la troisième heure, et qui cependant, dans la quatrième, sont parvenus à très-bien voir luire les cristaux et à se convaincre de la réalité de leur projection lumineuse. Dès lors, vous serez impatients d'apprendre quelle signification donner à cela, et où caser ces apparitions en

physique et en physiologie. D'après leur consistance subjective et objective, elles ne sont pas de la chaleur (calorique), malgré qu'elles font surgir des sensations qui ressemblent au tiède et au frais ; car ici on ne peut imaginer une source de calorique, et, s'il y en avait une, non-seulement les sensitifs la sentiraient, ainsi que les non-sensitifs, et mieux encore un fin thermoskope. Elles ne sont pas de l'électricité, car l'excitation manque pour l'effluve éternelle qui source ici. L'électroskope n'est point affecté, et une dérivation d'après les lois électriques est sans action. Ce ne peut être ni magnétisme ni diamagnétisme, puisque les cristaux ne sont pas magnétiques, et que le diamagnétisme n'agit pas dans le même sens dans tous les cristaux, mais très-différemment et en sens opposé ; ce qui n'a lieu ici d'aucune façon. Cela ne peut être de la lumière ordinaire ; car, quand même cette lumière apparaîtrait ici, cette lumière ne produit nulle part des sensations tièdes et fraîches. En somme, que sont les apparences décrites ? Si vous voulez le savoir absolument, vous me forcez d'avouer que je ne le sais pas moi-même. J'ai devant moi des manifestations d'un dynamide qu'il m'est impossible d'enregistrer parmi ceux qui sont connus. Si je ne fais erreur dans mon jugement sur les faits acquis, cela prendra le milieu entre le magnétisme, l'électricité et le calorique ; mais cela ne peut être identifié avec aucun des trois, et dans cette perplexité, je l'ai, en attendant, désigné (nommé) — OD, — dont je donnerai un jour l'étymologie. »

SOMNAMBULISME

TRANSMISSIONS DE PENSÉES

Sous le titre de *projection de la volonté*, nous trouvons dans un ouvrage écrit par un homme qui s'occupe d'études médicales et pharmaceutiques, une preuve des plus sérieuses et des plus positives de la *transmission de pensée*,

dans le somnambulisme magnétique, et nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, persuadé qu'elle pourra contribuer à fortifier leur conviction dans l'existence du magnétisme.

L'auteur dit : — L'observation suivante, que j'écris sous les yeux de trois témoins oculaires, m'a semblé le degré le plus élevé auquel ait put atteindre la puissance occulte de la volonté. Si cette série de projections continuées pendant près d'une heure est un fait réel, et il faut le croire, puisqu'il est attesté par des hommes qui non-seulement n'ont aucun intérêt à le faire accepter, mais qui doutent encore de ce qu'ils ont vu ; si ce fait est réel, dis-je, on sera forcé d'avouer que le magnétisme nous ouvre une des portes par lesquelles nous devons entrer dans le mystérieux sanctuaire de la vie inconnue.

Les deux acteurs de cette scène des plus extraordinaires sont M. Anténor *** et Mlle Ophélie***. Le développement cranien d'Anténor accuse une fermeté, une volonté à toute épreuve, une foi opiniâtre dans la puissance de son individualité.

Ophélie, jeune personne de dix-neuf ans, délicate et timide à l'excès, dénote une constitution sujette aux vapeurs et au somnambulisme.

Les témoins sont des hommes murs et versés dans les sciences physiques, profonds observateurs et habiles à expliquer les phénomènes soumis à leur investigation.

Anténor, artiste musicien distingué, cédant aux instances du baron de ***, s'était décidé à donner des leçons à Mlle Ophélie, sa fille. Déjà plusieurs fois Anténor avait cru remarquer l'influence que sa volonté exerçait sur sa jeune élève, et en tirait profit pour la mettre en voie de progrès. Il finit par prendre un ascendant étrange, une autorité presque absolue à laquelle Ophélie n'essaya jamais de se soustraire. Lorsque, fatiguée au milieu de sa leçon, elle manifestait le désir de cesser, un seul regard du maître la forçait de continuer et, si elle s'arrêtait encore, un nouveau regard la mettait en train ; ses doigts voltigeaient rapidement sur le clavier sans jamais frapper une touche

à faux. Insensible aux éloges qu'on lui prodiguait, elle ne s'arrêtait plus, jouait toujours, et, le morceau terminé, elle le recommençait, un jour, le professeur étonné de cette ardeur insolite, lui adressa la parole ; elle ne répondit pas. Alors, l'examinant avec une surprise mêlée de crainte, il la trouva dans l'état suivant : le torse raide ; les yeux grands ouverts gardaient une fixité constante ; pas la moindre expression de vie dans les traits ; sa face blanche, inanimée, représentait un beau marbre ; le mouvement semblait avoir quitté ce corps frêle pour passer dans les doigts, qui couraient sur les octaves avec une rapidité surprenante.

Anténor fut effrayé ; il tira vivement son élève par le bras en s'écriant :

— Ophélie, souffrez-vous ?

La jeune fille tressaillit sur son siége par un mouvement brusque et rapide, comme si elle se fût réveillée en sursaut :

— Je suis bien fatiguée, répondit-elle, j'éprouve un mal de tête affreux.

La leçon fut discontinuée.

Les mêmes phénomènes se présentèrent aux leçons suivantes. L'immobilité d'Ophélie, son recueillement, sa muette ardeur toutes les fois qu'elle approchait du piano, n'avaient point échappé à l'œil du père, qui s'en réjouissait, espérant voir bientôt le talent de sa fille monter au degré de la virtuosité. Il s'en entretint avec le professeur ; celui-ci, après différentes questions adressées au baron, resta frappé de la coïncidence entre les heures où Ophélie se mettait à étudier et celles pendant lesquelles il pensait à elle. La veille d'une journée où, devant une société d'amis invités par le père, Ophélie exécuta brillamment des morceaux difficiles, le professeur se ressouvint qu'il avait pensé plusieurs fois avec inquiétude, à la manière dont son élève s'en tirerait en face d'une réunion nombreuse, elle si timide, si facile à déconcerter. Chaque fois que cette pensée lui était venue, il avait désiré fortement

qu'Ophélie répétât les morceaux à l'étude. Il en fit part au baron, qui se mit à rire.

De retour à son domicile, Anténor, presque sûr de l'influence de sa volonté, voulut acquérir une conviction entière. Il prit sa montre, marqua l'heure et prononça d'une voix impérative :

— Ophélie, mettez-vous au piano, et répétez votre leçon, je l'exige ; vous ne cesserez que lorsque je vous le dirai.

Au bout d'une demi-heure :

— Très-bien, reposez-vous.

Un instant après :

— Recommencez..... vous paraissez fatiguée ; faites encore une pause..... maintenant, assez !

Le lendemain, Anténor parla au baron de son essai, et lui demanda si Mlle Ophélie s'était conformée à ses volontés. On lui répondit affirmativement. — Le professeur soumit encore une fois ses observations au baron, qui, ne pouvant y croire, arrêta une épreuve pour le jour suivant. — L'épreuve réussit complétement. Plusieurs autres épreuves furent tentées et obtinrent le même succès. — Stupéfait de ce qu'il voyait, et craignant quelque chose de fâcheux pour sa fille unique, le père s'empressa de consulter un vieux médecin de ses amis, homme dans la science duquel il avait pleine confiance.

Le docteur se mit d'abord à plaisanter.

— Ce que vous me dites là est du magnétisme tout pur. Ah ! ah ! Vous croyez au magnétisme, baron ! Ignorez-vous encore que magnétiseur et jongleur sont synonymes ?

— C'est comme vous voudrez ; mais le fait dont je vous parle est irrécusable ; j'ai des yeux et des oreilles, docteur !

Le médecin, voyant que le consultant le prenait au sérieux, quitta le ton du badinage et reprit :

— J'ai un remède infaillible contre la crédulité ; je veux dire contre l'affection nerveuse qui menace mademoiselle votre fille ; mais il est nécessaire que vous me prêtiez votre concours.

— Vous l'aurez, docteur, répondit le baron.

— Il s'agit d'amener votre professeur de musique dans mon cabinet, sans l'avoir prévenu du motif de cette visite. Vous vous rendrez ensuite auprès de votre fille, que vous aurez soin d'empêcher de communiquer avec personne. Nous nous ferons assister l'un et l'autre de deux témoins, hommes de science et sceptiques, surtout!

Les choses ainsi réglées, vous, armé de votre chronomètre et moi du mien, nous prierons M. Anténor d'opérer ses prodiges, et, je le certifie d'avance, vous resterez à jamais convaincu que la puissance magnétique, prise à l'improviste, tombe d'elle-même. La ruse ainsi dévoilée, votre fille cessera d'obéir à une force occulte, et vous serez le premier à rire d'une croyance qui compte aujourd'hui fort peu de fanatiques.

Le lendemain, Anténor se trouvait dans le cabinet du docteur, assisté de deux témoins. Ophélie, également surveillée par deux témoins et son père, était enfermée dans son appartement. Deux cahiers de papier, de même forme, avaient été préparés de part et d'autre : sur l'un devaient être consignés les ordres du magnétiseur, sur le second, les mouvements et réponses de la somnambule. Lorsque les chronomètres, strictement réglés, marquèrent midi, la séance commença.

En ce moment, Ophélie causait théâtre avec les deux amis de son père, et riait bruyamment des piquantes saillies dont pétillaient un vaudeville qu'elle avait vu jouer la veille. Tout à coup la projection lui arriva : ses joues pâlirent, ses traits s'immobilisèrent peu à peu, sa prunelle sembla se pétrifier dans son orbite, et le regard resta invariablement fixe.

Ophélie se leva de la causeuse où elle était assise, alla se placer au piano, et attaqua un morceau avec la facilité de l'improvisation. — La lenteur des mouvements automatiques du corps contrastait d'une manière effrayante avec la rapidité de ses doigts. Le morceau terminé, elle saisit une chaise qu'elle assura contre le mur, monta dessus pour atteindre un volume enfoncé dans une petite

bibliothèque d'acajou, le prit sans rien déranger, redescendit de la chaise, et, se tenant debout au milieu de l'appartement, déclama un des beaux passages du *Roi s'amuse* de Victor Hugo; puis, lançant avec humeur le volume contre le parquet, elle dansa une figure de contredanse, mais lentement et comme contrariée; ensuite elle vint se rasseoir sur sa causeuse. Des sanglots gonflèrent sa poitrine, et ses yeux laissèrent tomber quelques larmes.

Le pauvre père, déjà fortement ému, voulut arracher sa fille à la funeste influence qui la dominait, et briser, par le réveil, cette volonté de fer à laquelle Ophélie obéissait. Les témoins s'y opposèrent et parvinrent à le contenir.

Le calme reparut bientôt sur les traits d'Ophélie; elle ouvrit un échiquier, plaça elle-même les pions sur les cases, et son père eut la faveur d'être battu le premier par elle, qui ne connaissait que l'alpha du jeu. Les deux amis furent successivement battus par des combinaisons qu'ils avouèrent très-savantes. Après cette triple victoire, elle partit d'un grand éclat de rire, ce qui égaya un peu le pauvre baron, et elle se replaça au piano, où elle exécuta un air guerrier ressemblant à une marche triomphale. La somnambule descendit ensuite à un petit parterre que l'on cultivait pour elle en face des croisées de l'hôtel. Elle parcourut avec adresse et précaution les sentiers sinueux, sans fouler les plates-bandes, arrosa quelques fleurs, en cueillit d'autres, puis remonta à son appartement avec un bouquet fort bien arrangé qu'elle plaça dans un vase. Elle ouvrit sa boîte à dessin, et, d'une main assurée, commença l'esquisse des fleurs.

Pendant qu'elle dessinait, le témoin qui, dans le cabinet du médecin, était chargé d'annoter les volontés de M. Anténor, lui fit cette demande:

— Monsieur, voudriez-vous avoir la complaisance d'ordonner à Mlle Ophélie d'écrire sur son papier nos noms et prénoms?

— Cet ordre ne sera point exécuté, répondit le professeur. Je ne puis projeter une volonté étrangère; il est nécessaire que toutes les idées à mon élève naissent sponta-

nément dans mon esprit ; les idées qui me seraient suggérées par un autre ne parviendraient point à la somnambule. Je puis, si vous le désirez, faire écrire le nom des fleurs composant le bouquet.

Les témoins firent un signe affirmatif.

Ophélie abandonna son dessin pour écrire sur le même papier le nom des fleurs dans l'ordre suivant : — « Rose. — Immortelle. — Narcisse. — Jasmin. — Bouton-d'or. — Lilas. — Anémone. — Hyacinthe. — Jonquille. »

La somnambule prononça lentement le mot jonquille, fit un mouvement de tête, puis ajouta avec un soupir :

— Je me reconnais dans cette fleur..... frêle, pâle et languissante, ce sont bien les caractères de ma constitution chétive..... pauvre jonquille si tendre et si mignonne, à peine les yeux se sont-ils tournés vers toi, que ces tristes paroles arrivent sur les lèvres :

— Demain elle ne sera plus..... hélas ! j'aurai ton sort.....

En achevant ces mots, la somnambule s'approcha d'une glace, se peigna, natta ses cheveux, lissa ses bandeaux d'une symétrie irréprochable, puis alla prendre un grand voile de tulle brodé, semblable au voile d'une jeune épousée ; elle le fixa avec une épingle d'or sur les tresses de sa grecque, et s'agenouilla en joignant les mains, de même que si elle allait se mettre en prières. Tout-à-coup elle se leva brusquement et dit avec impatience :

— Non, non, je ne puis me marier..... ma constitution ne comporte pas le mariage..... j'en mourrais..... O mon père ! vous qui m'aimez tant..... vous ne m'y forcerez pas.....

Elle garda le silence pendant quelques minutes, et semblait écouter une voix qui lui parlait..... sa physionomie exprima une indicible tristesse ; puis un sourire plein de mélancolie s'arrêta sur ses lèvres..... elle prononça ces mots interrompus par des intervalles, comme si elle répondait à des questions.

— Un épithalame..... ce chant n'est pas pour moi..... célébrer la vie et la santé, tandis que je suis faible et ma-

ladive..... poète, c'est un chant de mort qui me convient..... une épitaphe..... cela vous effraye; vous êtes attendri, vous pleurez de voir une pauvre jeune fille sonder de ses yeux, les noirs abîmes de la tombe..... se faner au matin, elle qui souriait à l'existence... des fleurs!... des fleurs!... oui j'aime les fleurs..... vous voudriez cacher ma tombe sous un tapis de fleurs..... hélas! dessous n'est-ce pas toujours la tombe..... la tombe masquée par des fleurs... Les tièdes brises du printemps ont cessé de souffler pour moi, je frissonne déjà sous le vent glacé des hivers.....

Elle se tut de nouveau.....

— Toujours l'épithalame! recommença-t-elle avec un geste d'impatience; mais cessez, je vous prie; je viens de vous dire que le mariage serait ma mort..... pourquoi cette obstination..... voyons composez mon épitaphe. Vous ne vous en sentez pas la force? je serai donc obligée de la composer moi-même..... prenez votre crayon et écrivez :

Comme la fleur qu'un bouton vit sortir.
Naître, briller pendant une journée,
Languir le soir, se faner pour mourir
Sera ma destinée.

Le père, ne pouvant plus tenir à cette scène douloureuse, s'élança tout larmoyant au cou de la somnambule :

— O ma fille! ma fille! s'écria-t-il en l'embrassant, reviens à toi, repousse au loin ce sommeil infernal qui pèse sur ta tête.

Ophélie, brusquement réveillée, poussa un cri déchirant et s'évanouit dans les bras de son père. Ce ne fut qu'après une heure de secours et de soins empressés, qu'elle revint à elle. Il fallut la mettre au lit, où elle resta quatre jours, offrant des symptômes nerveux très-alarmants.

Immédiatement après la séance, le docteur et les deux témoins se rendirent chez le baron. Les deux cahiers furent scrupuleusement confrontés, lus et relus avec la plus minutieuse attention; on ne put trouver la moindre

inversion, la plus petite erreur. Toutes les projections inscrites se rapportaient parfaitement à tous les mouvements. De part et d'autre on se regarda stupéfait, ahuri !... ... on ne pouvait attribuer au hasard la coïncidence qui existait entre cette longue série de volontés strictement exécutées; et comme les témoins n'étaient point de ceux qui ajoutent foi à la sorcellerie et aux miracles de notre époque, ils se contentèrent d'avouer le fait physiquement inexplicable.

VARIÉTÉS

Le *Figaro* publie une étrange nouvelle qui prouve que, si la religion s'en va, la superstition se cramponne vigoureusement aux mœurs parisiennes.

La préfecture de police a été avisée qu'un certain nombre d'herboristes vendaient, à Paris, des herbes magiques, et qu'ils avaient un assez grand nombre de clients et notamment de clientes.

Les herbes magiques se débitent au brin et fort cher. C'est ainsi qu'une mandragore, cueillie à minuit, le jour de la pleine lune, est cotée à 50 francs en moyenne; une feuille d'azedarach, sur laquelle a été prononcée, le dernier samedi du mois, la grande formule cabalistique de Salomon, 100 fr.; un paquet de mousse qu'une centenaire a fait bouillir avec des crapauds et des os de mort, 50 francs.

La mandragore est très-demandée par le demi-monde, où la conviction qu'elle fait aimer est des plus robustes.

On la met dans le café de la personne qu'on veut séduire.

La mousse cuite avec des crapauds inspire aux personnes gênantes des idées de voyage.

Mousse, mandragore, azedarach, etc., sont, cela va sans dire, les herbes les plus ordinaires, achetées le matin au marché de la rue de la Poterie, et élevées pour la circonstance à la dignité de plantes magiques.

Ce singulier commerce va être désormais activement surveillé.

* * *

La *Feuille d'Avis de Gex* signale un singulier remède du plus grand effet pour la guérison des cors aux pieds.

Il s'agit tout bonnement de prendre un bain de pieds dans l'eau où l'on a fait cuire des haricots verts. Les cors se détachent d'eux-mêmes au bout de dix minutes.



N° 11 Novembre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

DE L'EMPLOI DU MAGNÉTISME.

On ne peut plus aujourd'hui avoir aucun doute sur l'efficacité curative du magnétisme; elle est attestée par une trop grande quantité de preuves évidentes. Le magnétisme animal ne guérit cependant pas tous les malades auxquels il est appliqué. On conçoit qu'il fait peu de chose dans les cas où il faut réduire les forces vitales, lorsqu'un organe est entièrement détruit, lorsqu'il est en présence d'une faible constitution qui n'est pas susceptible d'être réparée. Dans les maladies chroniques, lorsqu'on approche du terme fatal, il ne peut pas l'éloigner, il ne peut que produire un soulagement momentané. Quelquefois, il se trouve des causes extérieures ou intérieures, qui l'empêchent de produire des effets. Mais aussi on a observé que dans certaines positions désespérées, où la médecine avait épuisé toutes ses ressources, il produisait un effet surprenant, en rétablissant la santé. Il agit plus promptement dans les maladies aiguës que dans celles chroniques; nous pouvons même assurer que la cause provient de ce que les forces vitales existent encore dans toute leur vigueur, aux premiers moments de l'irruption de la maladie, et qu'elles peuvent être plus aisément mises en action.

Le magnétisme a une action très-puissante pour rétablir la circulation du sang et des humeurs.

Pour les apoplexies, pour les contusions, les foulures ou d'autres accidents de ce genre, il évite toujours les saignées, car ce n'est pas généralement pour diminuer la masse du sang que la médecine a recours à cette opéraion, mais seulement pour mettre le sang en mouvement et l'empêcher de se porter à la partie affectée. Le magnétisme est tout-puissant dans les hémorrhagies ; il les arrête presque instantanément.

Dans l'hystérie, l'épilepsie et toutes les névroses, il calme les crises, et il guérit par son action sur le système nerveux.

Dans les maladies chroniques et compliquées, il faut s'armer de patience et de courage, se dévouer entièrement aux malades que l'on soigne.

Le magnétisme est très-utile auprès des femmes qui sont au moment d'accoucher. Son secours leur est très-avantageux ; il diminue leurs souffrances et facilite leur délivrance. Le magnétisme, dont la vertu est d'être tonique, tout en fortifiant les organes qui sont nécessaires aux fonctions de la vie, étend aussi son empire sur les facultés mentales ; non-seulement il soulage les souffrances physiques, mais il soutient aussi l'esprit par la force et le courage moral qu'il donne.

Le magnétisme a aussi l'effet spécial d'accélérer le progrès des maladies vers leur terme ; il développe rapidement les symptômes critiques, et fait sortir les maladies cachées qui ne se seraient montrées que plus tard. C'est un avantage réel ; mais cela prouve que lorsqu'on a commencé un traitement, on ne doit pas le discontinuer avant qu'il ait été achevé entièrement. Généralement, le magnétisme a éprouvé jusqu'ici un grand désavantage, d'après l'opinion qu'on a de son peu d'efficacité. A la plus légère apparence d'indisposition, et encore mieux si l'on se croit atteint d'une maladie sérieuse, on appelle les médecins, tandis qu'on n'a recours au magnétisme que lorsque la médecine a épuisé tous ses moyens, et que les chances favorables sont beaucoup diminuées. Cela tient à ce que l'on n'y croit pas, et qu'on ne vient à lui qu'en désespoir de

cause. On voudrait toujours lui demander des miracles; il est vrai qu'il en produit souvent.

Le magnétisme animal, ou, en d'autres termes, la communication du principe vital qui existe entre une personne et une autre (on ne peut pas contester ce point), est une simple faculté instinctive, qui dépend entièrement de trois conditions : l'intention, l'attention et la volonté. L'énergie de cette dernière est doublée, décuplée par la confiance que l'on a dans ses propres moyens. Comme cette faculté appartient à tout le monde, et que son utilité est reconnue, c'est un devoir imposé que de s'en servir. — Donnez librement ce que vous avez reçu de même. — On ne doit pas, je le répète, faire un amusement du magnétisme; c'est un moyen de guérison, et, comme dit Deleuze, *un instrument de charité.*

Quoique la pratique du magnétisme n'ait pas besoin d'une grande instruction, encore faut-il quelques notions premières; un nouveau magnétiseur tirera toujours un grand avantage des conseils que peut lui donner un homme habitué à magnétiser. Avant de commencer à s'occuper du magnétisme, il est bon de se souvenir de cette maxime d'*Epictète* : — « Lorsque vous avez jugé qu'une chose pou-
« vait se faire, ne craignez pas d'être vus quand vous la
« faites, quoique le monde suppose que vous ayez tort. Si
« vous n'agissez pas ainsi, évitez de la faire; mais si vous
« la faites, ne craignez pas d'être censuré mal à propos. » —

Pour les magnétiseurs inexpérimentés, la coopération des médecins pourrait être utile, non comme acteurs, mais comme conseils dirigeants. Mais pour celà, il faudrait que les médecins se déterminassent à regarder le magnétisme animal dans son vrai jour, à repousser leurs anciens préjugés, à rejeter certains systèmes établis, et qu'ils sentissent peut-être la nécessité de désapprendre quelque chose, et d'en apprendre d'autres. Ils sont dans une erreur profonde, quand ils considèrent le magnétisme comme pouvant nuire à leurs intérêts. Il contribuerait beaucoup au contraire à corriger plusieurs abus dans la pratique de la médecine, à éloigner une quantité de drogues inu-

tiles et pernicieuses, qui engendrent beaucoup de maladies et beaucoup d'infirmités.

Nous pouvons affirmer que depuis bien des années, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit en Suisse, et partout ailleurs le magnétisme a eu de très-grands succès, et que des personnes respectables dans les arts et les sciences en ont été témoins. Il est évident que le magnétisme est une prérogative de l'esprit de l'homme; il est combiné avec l'influence d'une volonté énergique, d'une attention soutenue, et d'une intention bienfaisante; aussi quelle quantité nombreuse de maladies ont été guéries par la seule influence du magnétisme, sans qu'on ait employé aucun autre remède.

Avec une grande confiance dans ses moyens, et lorsqu'on se concentre bien, le magnétiseur donne à la nature une plus grande force pour rétablir, suivant les lois, l'action, la réaction et la circulation dans toute l'organisation humaine.

Lorsqu'on sera convaincu des heureux effets du magnétisme pour guérir les maladies, on sera encore plus satisfait de la beauté de sa théorie, si on en considère toutes les conséquences morales. La pratique vous porte nécessairement à faire de bonnes actions; pour produire d'heureux résultats; il faut être charitable, bienfaisant, aimer à secourir et à soulager ses semblables, à leur faire du bien.

On doit encore l'envisager sous un autre point de vue bien plus important, c'est qu'il ramène les hommes vers Dieu, et leur fait sentir l'excellence et la munificence de la divine providence; il leur fait connaître le pouvoir de la volonté, de leur, MOI, sur leur propre intérieur. Il suffit d'être convaincu des ressources immenses qu'embrasse le magnétisme, pour essayer de vouloir produire sur soi-même un adoucissement à ses propres souffrances.

LAFONTAINE.

Accidents hystériques causés par une frayeur.

Il y a un an à peu près, une jeune fille d'une vingtaine d'années eut une grande frayeur qui la jeta dans une crise nerveuse convulsive qui dura plusieurs heures. Les jours suivants elle éprouva des maux de tête avec lourdeur et une espèce de somnolence pendant le jour, et l'insomnie la plus complète pendant la nuit; elle eut des maux d'estomac avec dégoût de tous les aliments, des nausées et même des vomissements de bile et de saburre. Puis des crises nerveuses se déclarèrent, elles n'étaient point aussi violentes ni aussi longues que la première, mais leur fréquence fatiguait beaucoup la malade; elles se présentaient soit le jour, soit la nuit, de sorte que la malheureuse enfant n'avait plus un moment de repos ni de sommeil; elle était d'une faiblesse extrême, ne pouvant prendre aucun aliment sans le rejeter aussitôt, les liquides avaient le même sort. Cet état nerveux fut aggravé par une suppression et par des sangsues qu'un médecin fit poser pour ramener le flux de sang qui, malgré ce moyen, ne reparut pas. La faiblesse augmenta, une maigreur indicible et une atrophie des jambes, qui n'eurent plus la force de supporter la malade, qui dès lors ne put quitter le lit.

Dans les crises nerveuses cependant, elle déployait une force si grande que deux personnes avaient peine à la maintenir pour qu'elle ne se blessât pas.

Les parents, désespérés de ne voir aucun soulagement à cet état si douloureux qui devenait chaque jour plus dangereux; les médecins, ne laissant pas ignorer qu'ils sentaient la médecine impuissante à conjurer la mort qui s'avançait d'un pas lent, mais certain, pensèrent enfin au magnétisme. Les médecins ne s'y opposèrent pas: — je fus appelé.

Quand j'arrivai la malade était calme, mais sa faiblesse était si grande qu'elle ne put répondre à mes questions.

Tout à coup, une crise nerveuse se déclara; on se précipita vers la pauvre enfant pour maintenir les membres, je priai qu'on la laissât libre; — j'ai toujours observé

que les mouvements étaient plus violents et duraient plus longtemps lorsqu'on cherchait par la force à leur ôter leur déploiement pendant une Crise nerveuse.

Je posai aussitôt une main sur la région épigastrique, et bientôt les mouvements cessèrent d'eux-mêmes. Quand il n'y eut plus qu'un tremblement général, tout en maintenant ma main sur l'estomac, je fis des insufflations chaudes sur le cerveau, puis sur le cœur, dont les pulsations ne pouvaient se compter tant elles étaient précipitées. La malade fit une inspiration profonde, ses yeux s'ouvrirent et son regard exprima du soulagement. Je fis alors de grandes passes sur tout le corps, qui produisirent du calme et du sommeil naturel. Elle dormit deux heures sans la moindre agitation, et elle se réveilla au moment où je cessais de la magnétiser.

Je préparai un verre d'eau magnétisée, dont elle but une cuillerée, et qui passa, l'estomac étant moins contracté.

Je la magnétisai de nouveau le soir même; il n'y avait pas eu de crise, mais elle était dans une agitation extrême. La magnétisation la calma, cependant elle passa une nuit très-agitée, mais sans crise, et elle s'endormit vers le matin. Quand elle se réveilla, elle était calme et sourit à sa mère.

Pendant quelques jours je la magnétisai de la même manière, tantôt de grandes passes, tantôt des insufflations chaudes sur le cœur, sur le cerveau et sur l'estomac; je fis poser des compresses d'eau magnétisée sur la tête, sur l'estomac et sur le ventre, et j'exigeai qu'on les renouvelât lors qu'elles devenaient chaudes; je lui donnai à boire quelques gouttes de vin de Bordeaux et de l'eau magnétisée. Le troisième jour elle suça une côtelette de mouton. Les crises n'avaient pas reparu, les maux de tête étaient moins douloureux et elle n'avait plus de vomissements.

Quinze jours après la première magnétisation les règles parurent; — la malade était alors sauvée.

Encore un mois de l'emploi du magnétisme, et toute trace de désordre nerveux n'existait plus.

Ainsi sans rémèdes aucuns, le magnétisme avait guéri une maladie devant laquelle toutes les ressources de la médecine avaient pâli ; c'était quand tout était désespéré, que la malade était condamnée et tout proche de la mort, que le magnétisme, ce puissant agent, avait rappelé la vie qui s'en allait.

Si le magnétisme avait été employé dès le début de la maladie, tous les désordres nerveux n'auraient pas eu lieu et la jeune fille n'eût eu qu'une indisposition.

Quand donc aura-t-on la raison de commencer par le magnétisme, et d'abandonner la médecine qui tue par les médicaments qu'elle est forcée d'employer ? Il nous faut bien du temps encore, bien du courage et de la persévérance. — Nous en aurons.

Chronique parisienne.

Le vent est aux choses étranges.

On lit dans le *Petit Moniteur universel* du mardi 1er Octobre 1872 :

« A l'entrée du Grand-Montrouge, non loin des fortifications, M. D..., négociant retiré des affaires, habite une superbe maison qu'il a fait construire, n'ayant avec lui qu'une vieille servante et son neveu, jeune homme de 25 ans, employé dans une administration publique. Depuis quelque temps M. D... s'apercevait de la disparition de quelques objets de prix ; c'étaient tantôt un couvert d'argent, tantôt une statuette en bronze, tantôt quelques bijoux. La semaine dernière, sa montre, excellent chronomètre auquel il tenait essentiellement, ayant également disparu, il se promit d'exercer une active surveillance. Dans ses prévisions, il était impossible d'un côté que le voleur vînt du dehors ; de l'autre, il ne pouvait porter ses soupçons sur sa domestique, dont la fidélité était à l'épreuve depuis 30 ans qu'elle se trouvait à son service, moins encore sur son neveu, garçon très-rangé, qui partait le

matin pour son bureau et qui rentrait le soir pour ne plus sortir de la maison. Grande était donc sa perplexité.

« Dans l'avant-dernière nuit, à une heure du matin, M. D... entend ouvrir la porte du salon, puis celle de son cabinet, et, se mettant aux aguets, il aperçoit un individu à moitié habillé qui traversait le jardin, sortant de ses appartements du rez-de-chaussée et se dirigeant du côté d'un pavillon situé à l'extrémité d'une allée. Une demi-heure après il le voit rentrer, fermer la porte et remonter au second étage. Son premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, un révolver d'une main et la lumière de l'autre, et il arrive en face de son neveu qui, les yeux grands ouverts et sans paraître s'apercevoir de sa présence, entrait dans sa chambre et se couchait tranquillement. Le lendemain, l'oncle en vint aux explications, à ce sujet, avec son neveu qui ne se souvenait de rien et dont la surprise fut grande lorsque faisant des recherches au pavillon du jardin, on découvrit dans un caveau tous les objets disparus dont la valeur s'élevait à environ quatre mille francs. L'honnête jeune homme était somnambule. »

De même on lit dans le *Petit Moniteur* du jendi 3 Octobre 1872 :

« La dame Rose P..., âgée de 77ans, rentière, demeurant impasse Camus, nº 1, était sujette à des crises de noctambulisme et plusieurs fois on l'avait vue la nuit se promener les paupières clauses, dans le jardin dépendant de la maison.

« Hier matin, à la première heure, on l'a trouvée sans vie dans le tonneau d'arrosement qui s'ouvre à fleur de terre dans le jardin, et qui, par suite de la pluie, était rempli d'eau.

« Tout porte à croire qu'elle y est tombée accidentellement en faisant sa promenade nocturne et qu'elle a passé sans transition du sommeil à la mort. »

On sait que si les noctambules sont adroits et agiles dans leurs crises, on ne doit pas ignorer qu'ils sont sujets plus que tout autre à des frayeurs, et que par conséquent il ne leur est pas impossible de se réveiller ou de perdre la tête au point de se mettre à courir dans toutes les directions sans voir où ils vont, ni plus savoir ce qu'ils font.

On lit dans l'article de science du *Rappel*, en date du 25 Octobre, le fait suivant :

« Un entrepreneur de maçonnerie avait parmi ses ouvriers un somnambule qui ne travaillait guère qu'en dormant et de nuit, et qui alors faisait un travail dont il eût été incapable éveillé et de jour, et que nul autre que lui n'eût pu faire. A tel point que son maître lui payait double salaire. Cela dura sept ans et finit mal comme il devait arriver. Un jour, ou plutôt une nuit, des passants, étonnés de le voir à l'ouvrage, s'étant mis à crier, il s'éveilla, tomba du faîte d'une maison et se tua. »

Cela est raconté dans la *Tribune médicale* par le docteur Liégey, médecin à Choisy-le-Roi, qui le tient de la fille même de l'entrepreneur susdit. Cette femme, somnambule elle-même, rapporte qu'il lui arrivait fréquemment dans sa jeunesse de se relever la nuit pour se livrer toute endormie à diverses occupations dans la maison et au dehors, et que plusieurs fois elle attela les bœufs et les conduisit aux champs.

Ce sera un jour un grave sujet de honte pour la science contemporaine que d'avoir négligé et dédaigné l'étude de cet ordre de faits, et en les négligeant, d'avoir permis au charlatanisme d'en faire sa proie. Cet aveuglement ira de pair avec celui qu'attestent l'histoire des aérolithes et tant d'autres histoires, avec cette circonstance aggravante qu'il aura été ici plus préjudiciable qu'ailleurs, puisque c'est la connaissance de nous-même, la première de toutes, qu'il aura eu pour effet de retarder.

On lit dans le *Gers*, du 18 Octobre 1872 :

Mirage dans les Landes.

« Un phénomène qu'expliquent les lois de la physique

s'est produit avant-hier à Montréal. Les habitants de cette localité ont vu dans le ciel le bourg de Gabarret, distant d'environ trente kilomètres dans les Landes. On distinguait parfaitement, dit-on, les maisons, les jardins, l'église, les arbres élevés, etc. Il paraît que, presque à la même heure, M. Cazaubon était témoin d'un spectacle plus digne encore d'attention de la part des observateurs. C'était comme un navire aux voiles déployées qui se balançait sur les nuages comme s'il eût été agité par les vagues. »

Ces mirages sont le résultat de la réfraction de la lumière et de la densité des couches d'air superposées, produits par des courants d'air contraires. Une multitude de circonstances peuvent en déterminer la position et en varier les effets. L. AUFFINGER fils.

Un mot au journal « Le Temps. »

Le journal *Le Temps*, dans son numéro du 15 Octobre, à propos des miracles de Lourdes et autres, prend à partie notre journal *Le Magnétiseur*, et nous traite cavalièrement de charlatan. C'est un honneur pour nous qu'un journal sérieux comme le *Temps* veuille bien s'occuper de nous ; nous aurions désiré, nous l'avouons, qu'il fût tombé sur un autre numéro, il aurait eu une autre opinion de nous.

C'est un article de la *Revue spirite* de Paris (dont cependant nous avions indiqué la provenance), que nous avions reproduit dans notre numéro de Septembre dernier qui nous vaut cette injure.

Il est vrai que nous ne l'avions pas fait suivre de réflexions, persuadé que notre opinion sur ces faits et sur les Esprits était assez connue pour nous en dispenser. Nous avons eu tort.

La *Revue spirite* de Juillet racontait qu'à Pesth en Hongrie, on avait obtenu des photographies représentant des Esprits. C'était la répétition d'un fait pareil que nous avions cité dans le numéro de Juin de 1863, et que nous avions fait suivre des réflexions suivantes :

— Voici l'article : La *Revue spiritualiste* de Paris ra-

contait à cette époque : « qu'un M. MUMLER, photographe, « à Boston, avait reproduit la forme d'une de ses parentes « morte depuis douze ans. Et le Docteur GARDNER de Boston venait affirmer que cette reproduction avait été suivie « d'une douzaine de portraits rétrospectifs, obtenus d'outre « tombe de la même façon ; un docteur Schild affirmait « également, qu'un M. Taylor étant venu à Boston, d'une « distance de 800 milles, afin d'obtenir la ressemblance « d'un enfant mort à l'âge de sept mois, avait retrouvé « sur son bras la forme exacte de l'enfant, etc., etc.

Nous combattions, dans le numéro de Juillet suivant, ces faits que nous taxions de jongleries, et nous disions :

« Comment admettre en effet, qu'on puisse obtenir sans un dessin, sans une image quelconque, la reproduction des traits d'une personne morte, c'est-à-dire d'un esprit qui n'est pas matière, qui n'a pas de corps, qui n'a pas de formes, qui n'est pas visible ? Comment admettre que cet être *qui n'existe pas*, puisse reprendre son corps matériel, et, qui plus est, les vêtements, les coiffures qu'il portait avant sa mort ?

« Nous aimons mieux supposer que M. Mumler, le fameux Médium, photographe spirite, est doué d'un esprit inventif et tant soit peu mystificateur.

« Mais, en photographie spirite comme en toutes choses, nous aimons à ne nous en rapporter qu'à nous-mêmes, et à nos expériences personnelles. — Nous avons donc voulu faire un essai sérieux sur ce sujet, d'autant mieux que nous savions nous mettre dans l'état mixte bien avant que le nom eût été inventé.

« Nous nous sommes rendu chez un photographe de nos amis, M. Garcin, place Bel-Air, et nous avons mis sa complaisance à contribution.

« Nous avons posé plusieurs fois dans l'état de médium en cherchant à évoquer, par un effet intense de volonté, l'esprit d'une personne qui nous avait été chère, pour qu'il vînt poser sur une chaise placée à côté de nous. Le photographe lui-même concentrait de son côté sa volonté sur la même idée.

« Après des expériences consciencieusement faites et dans

les conditions voulues pour réussir, mais cependant infructueuses, nous nous sommes décidé à évoquer les Esprits d'une autre manière ; car je tenais à pouvoir nier avec connaissance de cause des faits aussi étranges, qui cependant étaient attestés par des hommes honorables.

« Eh bien ! nous le déclarons ; — nous avons parfaitement réussi, — et nous pouvons montrer aux curieux plusieurs cartes représentant notre portrait très-ressemblant ; à côté de nous, — on aperçoit une figure, un corps vaguement dessiné, dont l'apparence vaporeuse et confuse permet à peine de reconnaître les traits du visage.

« Est-ce là un Esprit ? — oui, — mais un esprit appartenant à la terre, un fantôme de chair et d'os.

« Après avoir constaté l'insuccès de nos premières expériences, voici comment nous avons expérimenté.

« L'Esprit (M. Garcin) a posé tantôt à côté de nous, tantôt en arrière pendant deux secondes seulement, et il s'est retiré, tandis que pour nous-mêmes la pose était de six secondes. — Nous avons obtenu de cette manière notre portrait très-net, bien modelé, et celui de l'Esprit vague et indistinct comme une ombre.

Nous finissions en disant :

« Nous pouvons le dire hardiment, la photographie spirite est un mensonge ; jamais on n'a obtenu et jamais on ne pourra reproduire réellement l'image de ce qui n'existe pas matériellement.

« Ces jongleries pronées par les journaux spiritualistes et spiritistes, dans le but de prouver l'immortalité de l'âme, sont plus nuisibles qu'avantageuses à cette théorie, et n'ont d'autre résultat que de faire pencher, au contraire, vers le matérialisme. »

Ce que nous écrivions en 1863, nous le pensons toujours, et nous avons toujours soutenu que les Esprits, s'il y en a, ne peuvent avoir aucune communication avec l'homme sur terre.

Nous espérons, d'après cette nouvelle déclaration, que le journal *Le Temps* aura une moins mauvaise opinion du journal *Le Magnétiseur*.

Ch. Lafontaine.



Une Guérison en chemin de fer.

16 Octobre 1872.

Cher Maître,

Je faisais, il y a un mois, une excursion autour de Trieste. En entrant dans le wagon, j'entendis une jeune femme de vingt à vingt-deux ans, demander un verre d'eau, en disant qu'elle allait se trouver mal. En effet, elle blémissait à vue d'œil, un spasme nerveux l'envahissait, les yeux se convulsaient, et le tremblement se manifestait.

Sans rien dire, je pris une de ses mains dans la mienne, je mis mon autre main sur son estomac ; après une ou deux minutes, je portai au front la main qui m'avait servi à établir le rapport, je fis quelques insufflations froides sur le front, quelques grandes passes dégageantes, et tout était fini. La bouche et les yeux avaient repris leur sourire, la respiration était redevenue normale et la jeune femme était toute surprise de se voir ainsi guérie, sans s'expliquer comment, par un inconnu.

Tout ceci est très-simple, cher maître, très-élémentaire, et n'a d'autre intérêt que de vulgariser toujours de plus en plus la connaissance du bien que chacun de nous peut faire, en toute occasion, avec un peu de bonne volonté.

Mille amitiés bien sincères. L. Favre Clavairoz.

Le magnétisme et le clergé.

A la fin du siècle dernier, un ecclésiastique de Genève, M. le ministre Moulinié, guéri par Mesmer, dont il devint depuis le fervent disciple, écrivit une brochure adressée à un pasteur et professeur de l'Eglise et de l'Académie de Genève, pour attirer son attention et celle de ses concitoyens sur la valeur thérapeutique du magnétisme.

En voici quelques fragments qui présentent un intérêt d'actualité, car de nombreux étudiants en théologie ont suivi des cours de magnétisme, et plusieurs s'en occupent avec succès. La société fondée dernièrement à Genève compte aussi un pasteur parmi ses membres, et l'on sait que le pasteur Lavater, de Zurich, et le célèbre théologien Schleiermacher, cultivaient aussi la science de Mesmer.

« Les particuliers riches et désœuvrés feraient fort bien « de suivre l'exemple de M. Audeoud, notre concitoyen, « qui s'est instruit dans le magnétisme qu'il pratique avec « beaucoup de succès. S'il appartient par état aux méde- « cins de guérir, il appartient à tous les individus de se « préserver ; et certainement rien n'est plus propre que « le magnétisme à affermir la santé, peut-être même à « prolonger nos jours ; c'est là le vœu de l'auteur de « cette découverte. Depuis trois mois que j'assiste avec « assiduité à son traitement, j'ai pu m'assurer que son « excellente âme n'a en vue que le bien de l'humanité. »

« C'est ainsi que cette doctrine bien méditée par des « âmes honnêtes pourrait influer sur les mœurs, et res- « serrer le nœud de cette charité faite pour unir des hom- « mes qui se touchent par tant d'endroits.

« Un établissement public doit donc avoir lieu dans « Genève : il y faut des médecins instruits à fond de cette « doctrine ; il en faut qui rassemblent chez eux les mala- « des qui pourront s'y rendre ; il en faut qui aillent de « maison en maison traiter les malades alités. Nos magis- « trats sont trop éclairés pour ne pas y concourir : notre « hôpital y gagnerait considérablement pour l'économie et la « rapidité des guérisons ; tous les ordres de l'Etat y sont « intéressés ; la santé publique doit être un objet d'atten- « tion sérieuse pour ceux qui nous gouvernent ; ils sont « faits pour aller droit au bien. Eh ! que cette doctrine « ferait bien entre les mains de nos pasteurs ! Quelle in- « fluence ne pourrait pas avoir dans une campagne, et « même dans les dizaines de la ville, un pasteur qui en « recommandant à Dieu les malades de son troupeau, « leur rendrait la vie ou soulagerait leurs douleurs ! Je « vois même ici un excellent moyen de ranimer la dévo- « tion parmi nous, et le respect pour le saint ministère.

« Pourra-t-on ne pas rechercher, chérir et respecter « des pasteurs qui pourront soulager si facilement leurs « frères, et leur montrer le doigt du Dieu qui, avec des « moyens si simples, vient à leur secours ? Ce respect ne « rejaillira-t-il point sur la religion même.

« Pour moi, je l'avouerai, je ne puis adoucir par un

« attouchement les maux des personnes qui m'entourent « sans verser des larmes d'attendrissement, sans bénir « Mesmer et le grand Bienfaiteur qui nous l'envoie. La « nature me paraît plus intéressante, parce que je la vois « plus simple, et son Auteur me paraît toujours plus ado- « rable. Enthousiasme! va-t-on s'écrier, peut-être; je « crois cependant pouvoir être certain, autant qu'un homme « puisse l'être, de la réalité de mes actions; l'enthou- « siasme d'un médecin n'a jamais suffi pour guérir ses « malades, ni pour établir une crise de convulsion chez « personne, en dirigeant un doigt qui n'est pas aperçu « par le malade.

« Mes essais que je rapporte ici pour montrer l'accord « de la pratique avec la théorie que je me suis faite, et « pour prouver la réalité et la vérité de cette doctrine, « ont abouti aux principaux effets suivants :

« 1° D'abord à me soulager très-promptement, lorsque « j'ai eu quelque incommodité;

« 2° A guérir radicalement dans vingt-quatre heures « une inflammation portée dans l'estomac au point d'in- « tercepter toute nourriture et toute boisson depuis six « jours;

« 3° J'ai dissipé dans quelques minutes des angoisses « avec suffocation qui duraient depuis une semaine;

« 4° J'ai guéri un jeune homme d'un mal d'estomac pério- « dique; j'ai trouvé, par la seule direction du doigt, une « obstruction dans le bas ventre que ma seule approche « émeut, et que je fais évacuer sans attouchement;

« 5° Je magnétise tous les jours un enfant de trente « mois, qui a la fièvre et une faiblesse dans les reins à « la suite d'une chûte : la fièvre est sortie par la tête, par « la transpiration et par d'abondantes évacuations; le dé- « pôt formé et durci dans les reins fond et se déplace;

« 6° J'ai dissipé dans quelques minutes, par le simple « attouchement, une douleur aiguë qu'avait une personne « derrière le dos depuis plusieurs jours.

« Au reste, l'enthousiasme pour le magnétisme ne doit « pas aveugler au point de persuader que ce remède soit, « dans l'état actuel de notre constitution dépravée, seul

« suffisant pour opérer toutes les guérisons. C'est surtout « dans les maladies aiguës qu'il produit de grands effets, « et qu'il seconde merveilleusement la nature ; dans les « maladies chroniques, sa marche est plus lente, et je « crois qu'on pourrait très bien lui associer l'aimant et « l'électricité, qui dans le fond ne sont que ses enfants. « Le magnétisme n'est universel qu'autant qu'il est ap- « plicable à toutes les maladies avec plus ou moins de « succès, selon les circonstances (301). »

R.

Conférences de M. Dupotet.

Nous avons en ce moment à Genève M. le Baron Dupotet, le doyen des magnétiseurs français. M. Dupotet est sur la brèche depuis cinquante ans ; sa vie n'a été qu'une longue lutte, qu'un long combat avec les médecins, avec les académies, toujours magnétisant, toujours écrivant, pour faire accepter le magnétisme. Ses ouvrages sont nombreux et sont des plus estimés, même de ses adversaires. La Thérapeutique, le Manuel de l'étudiant Magnétiseur, le Traité complet du magnétisme animal, la Magie, le *Journal du Magnétisme*, feuille publiée à Paris pendant près de vingt ans, etc., etc., et si nous sommes bien informé, il y en a un dernier sous presse.

M. Dupotet, malgré ses soixante-seize ans, vient faire à Genève, à Lausanne, des conférences **sur le pouvoir magnétique de l'homme.** Deux de ces conférences ont eu lieu au Casino ; les auditeurs ont retrouvé chez le conférencier, toute l'ardeur, toute la verve, tout l'esprit de l'écrivain ; la conviction déborde dans sa parole, et on reconnaît que le magnétisme est sa vie.

Il y aura foule pour les autres conférences, tous voudront entendre cet homme dont le savoir et l'expérience sont immenses. Nous ne saurions trop engager nos anciens élèves et le public qui s'occupe de science à aller l'entendre et l'applaudir.

LAFONTAINE.



N° 12 Décembre 1872. Année XIIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — RÉFORME MÉDICALE, HYGIÉNE ET MAGNÉTISME. — CHRONIQUE PARISIENNE. ÉTAT DU MAGNÉTISME A PARIS. — GUÉRISON MAGNÉTIQUE. — UNE MYSTIFICATION. — DE L'ELECTRICITÉ ANIMALE. — MASSEURS JAPONAIS. — TABLE DES MATIÈRES.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous venons remercier aujourd'hui nos abonnés de leur bienveillant concours pendant cette douzième année. Notre publication n'a pas toujours été à la hauteur où nous aurions voulu la maintenir ; nous n'avons pas toujours été très-exact pour la livraison du journal ; nous nous en accusons en leur en faisant nos excuses, et nous osons compter sur l'indulgence qu'ils nous ont toujours généreusement accordée.

Pour éviter ces retards, aussi pénibles pour nous que pour nos abonnés, nous venons leur demander un congé de quelques mois ; c'est-à-dire que nous suspendrons notre journal pour nous livrer entièrement aux soins à donner à nos malades, et, à la terminaison d'un ouvrage que nous voulons publier le plus tôt possible.

Il y a beaucoup d'ouvrages sur le magnétisme, beaucoup de traités théoriques et pratiques, écrits par des hommes savants ; cependant, nous croyons voir une lacune que nous chercherons à combler.

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux que les autres, bien loin de là, mais nous croyons qu'il y a des choses utiles qui n'ont été qu'effleurées et que notre vieille expérience nous permettra d'approfondir.

Nous le répétons, nous ne cessons pas la publication de notre journal, nous la suspendons seulement pour la reprendre au plus tôt, car le magnétisme ne doit pas rester sans un organe, et malheureusement notre journal est le seul qui existe encore aujourd'hui.

Nous disons donc à nos abonnés, au revoir et à bientôt.

LAFONTAINE.

RÉFORME MÉDICALE (1)
Hygiène et magnétisme.

Plus d'un œil profane avait vu et signalé l'anarchie médicale dans laquelle se complaît naïvement la société actuelle. Mais le public, qui n'a des oreilles que pour ce qui émane des corps officiels, n'avait rien entendu. Pour triompher de sa surdité chronique, il fallait que le cri d'alarme sortît du corps médical lui-même.

C'est ce qui vient d'arriver.

Sous le pseudonyme de Franck de Sombec, un docteur de Paris a jeté une bombe d'essai dans le feuilleton de la *Réforme médicale*. Cette bombe inattendue a jeté l'émoi dans le personnel médical et pharmaceutique, et a donné le frisson aux malades. Ayant réveillé beaucoup d'échos sympathiques, le savant docteur a quitté l'anonyme, et a transformé ses spirituels feuilletons en un volume de 436 pages (1), que devra lire tout homme qui s'intéresse à la santé publique et à la sienne.

(1) L'état actuel de la médecine et des médecins en France, par le Dr Combes. Paris 1869, chez Delahaies libraire.

Les premières lignes de ce livre sont peu faites pour nous laisser dormir en paix sur l'oreiller de la routine.

« Si le public, dit l'auteur, connaissait la dixième partie « des abus médicaux dont il est journellement la victime, « il pousserait un *tolle* si général, qu'il produirait l'effet « de la trompette de Gédéon sur les murailles de Jéricho. »

Il est certain qu'après avoir vu le bélier de ses trente-huit chapitres battre en brèche les murailles lézardées de l'édifice médical traditionnel, on éprouve la vague appréhension d'un homme qui traverse une rue en démolition, sous une pluie de mœllons et de tuiles. On tremble, à chaque minute, de recevoir quelque docteur ou quelque pharmacien sur la tête.

Un tel réquisitoire ne se résume pas ; il faut le lire tout entier, et le conseil sera facile à suivre dès qu'on aura jeté les yeux sur les premières pages. L'esprit de l'auteur, la vérité des critiques et l'importance du débat, se chargeront sans peine de conduire rapidement le lecteur jusqu'à la table des matières.

Or, quand le lecteur aura fait ce voyage instructif, au travers du sombre labyrinthe médico-pharmaceutique ; quand il aura lu : « la *bataille de doctrines ;* le *pétrin médi-* « *cal ;* la *médecine interlope ;* le *charlatanisme ;* les *réputa-* « *tions médicales ;* les *spécialités médicales et pharmaceuti-* « *ques ;* les *consultations entre médecins ;* les *annonces* et « autes modes de publicité; le *mensonge* en médecine; « l'*oraison funèbre médicale ;* le *martyrologe ;* la médecine « administrée aux *pauvres*, aux *riches* et aux bourgeois; le « *médecin se soignant lui-même*, » il sera pleinement édifié sur la valeur du régime actuel et sur l'urgence d'une réforme.

En attendant que le spirituel volume du Dr Combes arrive entre les mains de ceux qui parcourront ces lignes, voici quelques échantillons des opinions médicales, pharmaceutiques et chirurgicales de l'auteur.

Le premier est emprunté au chapitre XIII, où il est

« dit, et quelque peu prouvé, que lorsqu'un malade ap-
« pelle un médecin pour le soigner, le médecin commence
« par se soigner lui-même...

« Au seuil de la maison du malade, le médecin affecte
« une démarche grave et mesurée, un visage plein de
« *compatissance* et mêlé d'un calme olympien. Puis il
« s'approche du malade avec une mielleuse douceur...
« Grand Dieu! On disait un anthrax, et ce n'est qu'un
« furoncle qu'un cataplasme pourrait terrasser? Mais c'est
« égal, on l'attaque avec bien d'autres batteries. On l'ac-
« cable d'onguents, on le noie de potions, on l'assiége
« d'embrocations, tous moyens héroïques, mais inutiles
« et peut-être un peu nuisibles... On lui fait ingurgiter
« un élixir, un sirop nouveau, une liqueur digestive, un
« bonbon confectionné par un pharmacien ami du pro-
« grès et des malades, et que le docteur ordonne en com-
« mémoration du petit envoi qui lui en a été fait à lui-
« même. »

« Et ne faut-il pas signaler aussi l'emploi du remède
« *nouveau*, mirifique et exotique, dont le vocable inédit
« et baroque inspire le respect au client, tout en désarti-
« culant sa mâchoire s'il ose le prononcer? Quelle ingé-
« nieuse et transcendante manière de tirer un pétard dans
« la triste demeure de la douleur. » (Pag. 114.)

Ecoutons maintenant ce que dit le docteur Combes, à l'endroit des amis de la scie et du bistouri, ou de la vivisection :

« Et que dirai-je de ces amputations, de ces cautérisa-
« tions, et de ces opérations inutiles ou impraticables
« faites un peu partout, mais surtout dans les hôpitaux
« bien plus dans l'intérêt des opérateurs que dans celui
« des malades? » (Pag. 118.)

« Mais que serait-ce si j'abordais la question de la pe-
« tite chirurgie, taillant, brûlant, scarifiant, vésicant, et
« embrochant le pauvre monde, à tort et à travers, sous
« prétexte de révulsion ou de dérivation, et couvrant de
« cautéres et de moxas des colonnes vertébrales cariées,
« qui ne s'en dérangent guères pour cela. » (Pag. 357.)

« Quant à la *pharmacie*, elle est engorgée d'une foule « de choses inutiles, encombrantes, coûteuses et grotes« ques, des onguents composés et des extraits de l'autre « monde... Aussi, ai-je l'honneur de présenter à monsei« gneur le Codex, sous le nom de *nihiline*, le principe qui « se dégage de plus en plus par la trituration et la dilu« tion homœopathiques, et qui entre, pour les trois « quarts au moins, dans l'action des médicaments de l'al« lopathie officielle. » (Pag. 357.)

« Mais c'est assez pour le moment, et je crois avoir « suffisamment prouvé qu'il serait bon que le médecin ne « pût trouver *son intérêt* que dans l'absence des malades « ou dans la prompte guérison des maladies. Ere fortunée « et pas du tout utopique qui commencerait dans un « quart d'heure si j'étais gouvernement... » (Pag. 119).

Il est évident, en effet, que cette concordance d'intérêts entre les médecins et le public, impossible sous le régime actuel, serait complètement réalisée si les médecins étaient rétribués par l'Etat et organisés hiérarchiquement, sous la seule autorité de corps nommés par eux.

Voici comment le docteur Combes résume, au triple point de vue des intérêts des *médecins*, des *malades* et de l'*Etat*, les avantages de l'organisation qu'il propose :

« Satisfaction entière serait alors donnée ;

« *Aux médecins*, en leur permettant, en dehors de « toute préoccupation de pain quotidien, qui aujourd'hui « les aigrit et les blesse, de se livrer aux études qu'ils « aiment, mais qu'ils négligent forcément pour se mettre « en quête du client, et de se donner tout entiers à la pra« tique ;

« *Aux malades*, en leur assurant des soins éclairés, « constants, consciencieux, assidus, et en leur permettant « d'arrêter de bonne heure le développement des maladies, « d'atténuer leur gravité, et surtout de diminuer leur « durée ;

« *A l'Etat :* 1° En obtenant aisément des travaux d'en« semble d'une immense portée, des statistiques impor« tantes qu'on ne fera jamais sans cela ;

« 2° En assurant partout et toujours un service médi-
« cal aussi parfait que possible pour le pauvre comme
« pour le riche, pour le paysan comme pour le citadin ;
« 3° En diminuant, dans une énorme proportion, le
« nombre des journées d'hôpital ;
« 4° En augmentant parallèlement celle du travail pro-
« ductif, seul créateur de la richesse absolue.
« Tout cela pourrait se faire sans efforts, sans bruit,
« sans difficultés peut-être, dès l'instant que cela serait
« compris, en augmentant de quelques centimes les con-
« tributions directes, et en diminuant d'autant et de bien
« plus encore, la somme que chaque famille paie annuel-
« lement pour cause de maladie. » (Préface, pag. xxviii.)

Le docteur Combes ne nous paraît pas exagérer les avantages du nouveau régime qu'il propose. Nous croyons même qu'il a oublié d'en signaler plusieurs. En voici deux qui méritent certainement d'être mentionnés :

1° Sous le régime de l'*antagonisme des intérêts* entre les médecins et les malades, l'*hygiène* est mise à la porte des premiers, comme dangereuse, et frappe en vain à la porte des seconds, comme inconnue.

Si les médecins étaient rétribués par l'Etat ou par les communes, l'*hygiène* ne serait plus un concurrent redoutable, très-capable de leur couper beaucoup d'herbe sous les pieds, mais un aide précieux, qui leur épargnerait beaucoup de besogne, et leur donnerait des loisirs, sans porter aucune atteinte à leur budget.

Ils seraient donc aussi empressés de la *faire connaître* au public et de la *recommander* chaudement à leurs malades, qu'ils sont disposés aujourd'hui à faire tout le contraire.

Or que l'on se représente l'influence exercée sur la santé publique d'une ville, par cette prédication hygiénique de vingt, trente, cinquante médecins, vulgarisant, recommandant sans cesse, aux bien portants et aux malades les moyens de *prévenir*, de *pallier*, et souvent de *guérir* sans aucun secours pharmaceutique la plupart des maux qui nous atteignent !

2° Le budget des médecins actuels a un autre ennemi tout aussi redoutable que l'hygiène, c'est le *magnétisme.*

Le faux magnétisme, celui des charlatans et des fripons, leur agace surtout les nerfs. Le docteur Combes appelle « ces somnambuliseurs, des chenapans émérites, flanqués « de drôlesses qui feignent de dormir le jour pour pouvoir « se dispenser de dormir la nuit, sommeil qui n'existe « réellement que dans le bon sens d'imbéciles nombreux « et huppés. »

Le docteur réformiste a cent fois raison de stigmatiser cette honteuse exploitation de la crédulité publique. Mais il paraît ignorer qu'il y a un autre magnétisme, sans aucun rapport avec celui-là, le *magnétisme médical*, jadis en grand honneur auprès des médecins et des prêtres de l'antiquité, retrouvé par le docteur Mesmer, et appliqué avec succès, depuis près d'un siècle, dans tous les pays, au traitement des maladies les plus diverses.

Ce magnétisme-là, qui a fait ses preuves, dans les hôpitaux de Londres (1), de Calcutta, de Paris, de St-Pétersbourg, etc., etc., et entre les mains de Mesmer, de Puységur, de Deleuze, du baron du Potet, de M. Lafontaine, du commandant Laforgue, du marquis de Guibert, des docteurs Charpignon, Teste, Husson, Deslon, Fouquier, Rostan, Louyet, Cloquet, du Planty, Auber, Tony Moilin, etc., etc., ce magnétisme-là est aujourd'hui un concurrent très-sérieux des médecins, et plusieurs montrent assez, par leurs paroles et par leurs actes, qu'ils s'en sont fort bien aperçus.

Il est demontré en effet qu'avec l'emploi rationnel du vrai magnétisme, on peut *prévenir*, *enrayer* et *guérir* sans docteur ni médicaments, un très-grand nombre de malades, ce qui n'augmente pas le budget des hommes de l'art.

(1) L'*infirmerie magnétique*, fondée à Londres en 1849, par l'archevêque de Dublin, le Dr Elliotson, et d'autres notabilités d'Angleterre, a traité quatre mille malades de 1849 à 1869, et a obtenu de nombreux succès constatés par des rapports officiels livrés à la publicité.

Sous le régime rationnel proposé par le docteur Combes, les médecins étant directement *intéressés* à la santé publique, puisque la diminution du nombre des malades *augmentera leurs loisirs*, sans porter atteinte à leur budget, ils seront charmés que de vrais magnétiseurs fassent une partie de leur besogne. Ils auront alors le temps d'étudier eux-mêmes cette nouvelle branche de la thérapeutique et, à l'exemple des médecins russes, ils ordonneront à leurs malades un traitement magnétique, comme ils ordonnent aujourd'hui les eaux minérales, un changement d'air ou de régime, etc., etc.

Placé sous le contrôle de leurs lumières et de leur expérience médicale, le magnétisme empirique, charlatanesque absurde et immoral, cédera peu à peu la place au magnétisme rationnel et scientifique, dont les heureuses influences sur le corps et sur l'âme des malades, ne sont plus niées aujourd'hui que par la passion, l'ignorance ou l'intérêt.

Ainsi protegée par un corps d'hommes instruits, savants, intéressés à faire diminuer le nombre et la durée des maladies, et recommandant au public l'*hygiène* et le *vrai magnétisme*, la société se trouvera dans des conditions sanitaires inconnues jusqu'à ce jour, et la réforme médicale proposée par le docteur Combes portera, dans tous les domaines, des fruits inespérés.

E. R.

CHRONIQUE PARISIENNE

Etat du Magnétisme à Paris.

Les années 1870-1871 néfastes pour la France sous tant de rapports, en lui enlevant deux provinces et grevant son budget d'une somme énorme, laisseront aussi une lacune dans les sciences ou tout au moins un temps d'arrêt marqué.

D'après nos connaissances dans le monde magnétique

parisien et une tournée chez nos principaux libraires, nous constatons avec regret une absence complète de toute publication de nos grands maîtres ou hommes érudits ; espérons cependant que ce temps n'aura pas été entièrement perdu pour nous et qu'infatiguables à notre science, ils auront sans doute préparé des matériaux d'œuvres nouvelles, appelées à voir le jour lorsque le calme dans les esprits sera tout à fait rétabli.

Ceci dit, parlons de l'état du magnétisme pratique. — Nous trouvons une similitude grande entre la marche des sciences et celle de la nature. Sans doute, tout s'enchaîne dans l'Univers ou se relie par quelque point ; si l'arbre ne grandit pas l'hiver et ne donne point de fruits, en revanche ses racines progressent et s'étendent afin d'apporter une force nouvelle quand viendra la séve qui, le moment venu, produira son épanouissement.

Il semble en ce moment en être de même pour la science magnètique ; disons que, pendant cette espèce d'engourdissement qu'elle vient de traverser : son sommeil était cependant, à bien l'examiner, plus factice que réel ; car si rien de bien remarquable ne s'est produit à la surface, il est facile de reconnaître à certains signes précurseurs que ce temps d'arrêt n'a pas été perdu pour elle, mais employé au contraire, comme pour l'arbre, à se fortifier par la base. En poussant même plus loin notre métaphore nous pourrions lui prédire avant peu, et cela sans être *devin*, une existence plus virile, plus étendue ; des prodrômes certains en témoignent : l'arbre fortifié renaît à la vie, le bourgeon magnétique s'entr'ouvre, et si quelque souffle inattendu sous forme de tempête ne vient encore entraver sa marche ascendante, nous ne tarderons pas à assister à son développement si utile et si désiré.

En effet c'est avec un véritable plaisir que nous voyons le monde magnétique se réveiller, la société de Magnétisme de Paris, composée d'hommes de cœur et dévoués, à la tête desquels se trouve un magnétiste distingué (M. Robillard) qui a pris à tâche avec tous ses membres de

la relever et de soutenir le drapeau un moment défaillant du Magnétisme.

La société de Magnétisme de Paris qui a élu son siége près le Palais-royal, rue Molière, 27, ayant à sa disposition une salle magnifique qui lui est particulière, y reçoit à certains jours désignés quelques invités afin de les initier à ses études et ses recherches, en les faisant assister à ses séances de démonstration et de thérapeuthique magnétiques, ce qui lui permet de se recruter de nouveaux membres et redouble l'ardeur et le dévouement qui l'animent.

C'est ainsi que l'on y voit des hommes de talent, des chercheurs l'honorer de leur présence et prendre part à ses discussions en y apportant leur savoir ; à la dernière grande séance, c'était un homme de la science officielle *ne faisant pas partie de la société* qui y prenait la parole, docteur médecin connu par ses études sur le foie, orateur à la salle du boulevard des Capucines ; ce praticien fit une conférence résumée des trois faites par lui antérieurement au Boulevard, et ce n'est pas sans un certain intérêt qu'on l'a entendu faire un vaste exposé de la science médicale. Passant en revue et énumérant tous ses chefs-d'Ecole depuis les temps les plus reculés jusques à nos jours, arrivant au magnétisme, il cite de même, Mesmer, Deslon, Deleuze, Puységur, du Potet et autres.

Après ces efforts communs, nous voyons les efforts individuels, les somnambules lucides conseillant leurs malades et ordonnant le magnétisme avec succès, nous voyons aussi les salons particuliers qui ont depuis longtemps rouvert leurs portes ; dans plusieurs se font des expériences sérieuses, là est une pépinière où une jeunesse studieuse et intelligente vient s'initier à la pratique de notre science. On peut augurer qu'il en sortira une phalange d'hommes convaincus qui continueront l'œuvre de leurs devanciers et seront plus heureux peut-être dans la noble mais ingrate tâche que nous nous sommes imposée.

Mais, nous devons avoir confiance dans l'avenir, des

signes certains se manifestent, dans les classes élevées les gens du monde se réunissent pour étudier et discuter les sciences dites occultes et autres, apportant et unifiant leur savoir de médecins, de magnétistes, de libres-penseurs et même de spirites ; un de ces groupes distingués par son esprit de recherche se réunit boulevard Beaumarchais, on peut dire sans flatterie aucune qu'il est composé de véritables penseurs.

C'est avec plaisir aussi que nous voyons s'ouvrir un salon d'études magnétiques chez des dames de la haute société du quartier Bonne-Nouvelle ; on nous rapporte que les expériences y sont très-intelligemment conduites.

Une ère de reprise, disons-le avec assurance, se prépare pour la science magnétique, l'arbre grandira ! . . . les générations à venir appelées à profiter de ses bienfaits nous en seront reconnaissantes.

Donc à l'œuvre et continuons notre tâche . . .

P. S. Nous savons de bonne source qu'un maître cher à tous, M. le baron du Potet est en tournée dans la contrée helvétique, nos vœux accompagnent ce travailleur infatiguable et aimé.

Louis Auffinger Fils.

Guérison magnétique.

Dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, N° 191 du 9 Juillet 1872, appendice, on lit l'article suivant :

La force médicatrice du magnétisme de Phil. Walburg-Kramer.

L'auteur qui demeure à Friedrichshafen et qui a beaucoup attiré l'attention publique par ses cures magnétiques donne dans la brochure ici mentionnée une idée populaire du magnétisme curatif, et nous citons parmi les documents communiqués la seule lettre suivante de M. le docteur Meyer, conseiller du consistoire suprême à Munich ; le docteur Kramer lui ayant sauvé deux enfants d'un état de maladie sans espoir.

« Très-honoré Monsieur,

« Dimanche passé mon fils a fait sa première communion. Je rends grâce à Dieu pour cette bénédiction, mais je me souviens aussi avec une vive reconnaissance de ce digne homme qui, dans la main de Dieu, a été l'instrument pour porter le secours, afin que mon enfant ait pu se présenter avec des membres droits devant l'autel de Dieu. Mon fils souffrant de la contraction de ses membres se fit porter et aider, mais bientôt le traitement magnétique lui rendit le mouvement libre, et maintenant il se tient droit, et il monte et descend les escaliers sans aucune douleur. En même temps vous avez porté grand secours à ma fille, âgée de 16 ans, qui souffrait de crampes douloureuses et dont les nerfs furent toujours dans un état de grande irritation.

« Vous ne vous êtes épargné aucune peine en donnant votre temps et votre force vitale avec le plus grand dévouement. Pour tout cela je vous exprime, très-honoré Monsieur, ainsi que ma famille, les remercîments les plus chaleureux, priant Dieu de vous prêter encore longtemps vos forces pour le bien de ceux qui souffrent.

« Avec une haute considération, je me dis, Monsieur, votre très-dévoué et reconnaissant

« Dr M. Meyer,
« Doyen de l'église protestante et Ministre
« du St. Evangile à Munich. »

« Munich, le 26 Mars 1872.

Une mystification.

Nimes, 19 Novembre 1872.

Monsieur,

Il faut que je vous raconte une aventure assez comique, mais dont je suis encore tout furieux.

Dernièrement passait à Nimes un homme faisant profession de magnétisme; il était accompagné d'un jeune

créole qui lui servait de sujet; leur industrie se révélait aux traits caractéristiques de leur visage, *vera incessu patuit dea.*

Mon homme se bornait à servir au public une seule expérience, mais si frappante que je ne résistai pas au plaisir d'assister à trois séances.

Il adaptait solidement au pied d'une table une longue tige de fer à l'extrémité supérieure enrubannée.

L'intéressant créole montait sur la table, le coude appuyé sur l'extrémité de la tige de fer et la tête reposant sur la main. Dans cette pose, son maître le plongeait dans le sommeil magnétique en agissant principalement sur les tempes et sur les poulx; puis, le saisissant à bras le corps, il l'élevait dans une position horizontale, dans laquelle il le maintenait à l'aide du bras gauche, pendant que de la main droite il amenait la catalepsie en attaquant énergiquement l'épaule; cela fait, il abandonnait son sujet qui flottait dans l'espace.

Après une minute ou deux, il réveillait, et notre somnambule allait présenter sa sébille à la générosité des spectateurs.

L'idée me vint d'organiser une petite soirée magnétique avec cet homme. Je m'empressai de faire part de ma découverte et de mon idée à notre ami B.... qui bondit de joie et se mit aussitôt au régime.

Le lendemain je réunissais chez moi tout ce que je comptais de plus incrédule parmi nos connaissances. Enfin l'occasion m'était donc offerte de rallier quelques esprits forts à l'idée magnétique. Au nombre des invités figuraient deux pasteurs, l'un appartenant à l'église évangélique, l'autre, assez connu, M. Monod de Paris, à l'église protestante nationale, et tous deux orthodoxes de la plus belle eau.

A l'heure indiquée tous mes invités se trouvaient réunis.

La séance commence par l'expérience de catalepsie faite par notre magnétiseur, et réussit à ravir : quelques jeunes dames devinrent blêmes de saisissement. Quelqu'un ayant

alors demandé à M. le pasteur Monod ce qu'il pensait d'un tel miracle, il répondit, avouant sa défaite : « *un fait* a pour moi la même autorité que la parole de Dieu. »

L'expérience terminée, notre ami B.... impatient d'opérer à son tour, fait asseoir le jeune garçon en face de lui et lui prend les pouces.

L'attention excitée au plus haut point par ce qui venait de se passer tenait les haleines suspendues. Une demi-heure s'écoule sans résultat; notre ami B... redouble de forces, mais tout son courage s'envole comme fumée à ces mots du sujet : « Je ne sens absolument rien ; vous ne me magnétiserez pas. »

A mon tour je prends les pouces, et tout ce que je possédais d'énergie fut concentré sur cette pensée : « Il faut que je le magnétise. »

Des éclairs devaient jaillir de mes yeux, j'éprouvais comme un frémissement dans toutes les fibres de mon être. Le sujet fermait les yeux par instants, mais les rouvrait aussitôt; je demeurai bien trois quarts d'heure sans obtenir plus de résultat; je sentis enfin un arrêt dans l'émission du fluide, et je cessai l'opération autant pour m'épargner une fatigue que je jugeais désormais inutile, que pour ne pas abuser de la patience de mes invités.

Je démagnétisai aussitôt par de grandes passes et abandonnai mon sujet. C'est alors que M. B..., craignant que je n'eusse pas suffisamment dégagé, se mit à exercer des pressions rapides de l'épaule au bout du bras et fut tout étonné de constater, sous la manche, un corps long et dur comme un barreau de fer; ayant alors palpé le sujet, il reconnut que tout le corps était enveloppé d'une sorte de cage solide.

Ce fut un trait de lumière. Le phénomène de la catalepsie s'expliqua tout naturellement. Un regard jeté à la dérobée sur notre faux magnétiseur confirma M. B... dans ses soupçons.

Par malheur, un des assistants saisit le jeu de sa physionomie et s'approchant à son tour découvrit la super-

cherie. La barre de fer fut examinée et l'on reconnu qu'elle était surmontée d'une petite tige dissimulée dans les rubans et qui devait s'emmancher sous le coude sur lequel l'enfant restait appuyé dans sa position horizontale.

Ainsi le tour était révélé ; le jeune créole n'avait jamais été cataleptisé, il reposait seulement sans effort et sans fatigue dans un solide berceau d'acier.

Seulement, vous jugez de l'effet produit. Les incrédules que je voulais convaincre sont partis plus assurés que jamais que magnétisme et prestidigitation ne faisaient qu'un. M. le pasteur Monod se retira accablé du profond regret d'avoir osé un seul instant mettre en parallèle la puissance de l'homme et celle de Dieu, et je congédiai nos invités avec la confusion d'avoir été joué par un drôle et de les avoir attirés eux-mêmes dans le piége pour les voir, en définitive, se réjouir de ma naïveté.

Telle est l'aventure que j'avais à vous raconter.

Je m'explique aujourd'hui l'insuccès de notre essai de magnétisation par la présence d'une cage de fer sur le sujet.

Je déplore d'autant plus ce qui m'est arrivé que de pareilles mystifications sont plus propres cent fois à retarder le triomphe du magnétisme que l'opposition forcenée de la grande reculade académicienne.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Cabane.

Nous ne comprenons pas que MM. Cabane et B., que nous connaissons personnellement pour des hommes instruits, aient pu se méprendre à ce tour, vieux de trente ans, et que tous les escamoteurs des rues pratiquaient sur les places publiques. Plusieurs auteurs magnétiques l'ont dénoncé depuis longtemps dans leurs ouvrages ; et nous-mêmes nous en avons parlé dans notre journal en en donnant la description, afin de prévenir une mystifica-

tion comme celle dont ont été victimes M. Cabane et son ami B.

Mais que ces messieurs se consolent et qu'ils fassent des expériences sérieuses sur des malades ou sur des somnambules qu'ils auront formés eux-mêmes avant de les présenter devant une société. Ils sont jeunes, ils sont courageux et sincères, qu'ils travaillent avec ardeur, ils pourront regagner facilement tout le terrain qu'ils ont fait perdr au magnétisme à Nîmes.

De l'électricité animale.

La Société cathologique de Londres a offert dernièrement une discussion intéressante sur le sujet ci-après qui a fait l'objet d'un mémoire du docteur Gray, ainsi présenté :

De l'électricité animale dans ses rapports avec les fonctions de l'économie.

La base expérimentale du docteur Gray se trouve dans deux documents antérieurs publiés par lui : « Sur une nouvelle source d'électricité, » dans la *Nouvelle Chimie* du 11 Août 1871 et sur l'origine de la force nerveuse dans le *Magasin de philosophie* de Décembre 1871. Dans son dernier mémoire il ajoute une autre observation expérimentale. « Je fus amené, dit-il, à chercher la présence de l'électricité de manière à pouvoir prouver l'existence du couraut entre le cerveau et le foie. A fin d'assurer la présence de l'électricité dans ce cas, un œuf fut choisi parfaitement frais, et la température artificielle soutenue entre 80° et 90° Fah. La coquille de chaque extrémité du grand axe de l'œuf fut alors soigneusement cassée afin de ne pas altérer l'enveloppe, et un petit morceau fut enlevé à chaque extrémité. Deux fils furent alors introduits, l'un dans le jaune de l'œuf, un second fil à

'autre bout dans le blanc, et les autres extrémités des fils appliquées au nerf sciatique d'une grenouille, préparée d'après la méthode de Galvani, jusqu'à ce que les convulsions des muscles de la jambe pussent être obtenues. Dans un autre œuf, les fils furent introduits, de manière que les portions non-isolées fussent mises en contact seulement avec le blanc de l'œuf, et les autres extrémités appliquées au nerf sciatique de l'animal. Dans ce cas, immédiatement les tiraillements s'affaiblissaient, mais un des fils étant poussé dans le jaune, ceux-ci reprenaient. » M. Gray trouve dans ce fait remarquable la preuve qu'il y a dans l'œuf un développement de fluide électrique, et que ce développement est limité au blanc.

Il pense que l'électricité se dégage des parties de l'œuf où le soufre et le phosphore dominent.

Le docteur Adams est d'avis que le phénomène connu sous le nom général *d'électricité animale* peut être franchement demontré à l'aide de fils conducteurs joignant les parties variées du corps : par exemple, on peut établir un courant en plaçant un fil à la partie supérieure d'une blessure par un autre fil à la partie la plus profonde de la blessure, une considérable déviation du galvanomètre est aussitôt produite. Autant que semble le croire le docteur Gray, ces manifestations sont produites par le cerveau, par le foie et l'estomac. Ce serait certainement une découverte intéressante si la vérification pouvait être faite sur place, à savoir que le phénomène est le résultat de la présence de l'électricité lorsque le soufre et le phosphore prédominent dans un corps.

M. Jean Reid répond que la théorie que le docteur Gray vient d'énoncer est une vieille théorie, bien qu'il ait employé dans la démonstration plusieurs arguments et expériences nouvelles et ingénieuses ; il est évident que l'observation du docteur Gray repose entièrement sur le fait d'une transmission électrique probable, ainsi qu'il vient de l'énoncer ; premièrement entre le cerveau et le foie d'un lapin, par exemple, et, secondement entre le blanc, et le aune d'un oeuf. Si le docteur Gray pouvait montrer

les faits allégués, il s'inclinerait pour qu'on reconnaisse, qu'il a fait une grande découverte, mais dans un sujet si capable de démonstration, il pense que la société ne doit pas être complétement satisfaite par une narration aussi simple d'expériences faites seulement par un seul; il serait prématuré sans doute de rejeter la théorie du docteur Gray sans examen ultérieur, mais il serait peu scientifique de l'accepter à priori sans cet examen.

Masseurs japonais.

Le massage est connu des Japonais, mais ils ne l'emploient pas seulement comme friction hygiénique; chez eux, le massage est un véritable système de médication usité spécialement dans les cas d'irritation nerveuse ou d'affections rhumatismales. Des chirurgiens spéciaux, quoique d'une classe inférieure, ont le privilége de pratiquer sur leurs concitoyens cette délicate opération.

Détail singulier: tous les masseurs japonais sont aveugles. Ainsi la pudeur des femmes n'a pas à s'alarmer de leurs attouchements. Leur tête est toujours rasée et leur costume se compose d'une robe d'étoffe unie, grise ou bleue. Ils suivent dans les rues le bord des trottoirs en s'aidant d'un grand bâton qu'ils tiennent de la main droite. De temps en temps ils s'arrêtent et tirent d'un sifflet de roseau un son plaintif et prolongé. C'est la manière qu'ils ont adoptée d'annoncer leur passage aux gens qui auraient des velléités de se faire masser.

M. Aimé Humbert, dans son curieux ouvrage sur *le Japon*, nous donne d'intéressants détails sur la grande confrérie d'aveugles à laquelle ces médecins ambulants appartiennent. Cette confrérie se divise en deux ordres. Le plus ancien, celui des Bou-Setzous, a un caractère religieux et relève du daïri. Il fut institué et doté par le fils d'un mikado, le prince Seu-Minar, qui, d'après la légende, serait devenu aveugle à force d'avoir pleuré la mort de sa maîtresse.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DOUZIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1872

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1872

IIIe NUMÉRO. — MARS 1872

IV[e] NUMÉRO. — AVRIL 1872

V[e] NUMÉRO. — MAI 1872

VI[e] NUMÉRO. — JUIN 1872

VIIe NUMÉRO. — JUILLET 1872

VIIIe NUMÉRO. — AOUT 1872

IXe NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1872

Xe NUMÉRO. — OCTOBRE 1872

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1872

XIIe NUMERO. — DECEMBRE 1872

